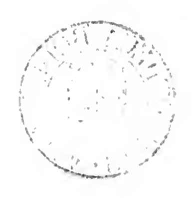




BIOGRAPHIE

ROUENNAISE.



BIOGRAPHIE
ROUENNAISE

RECUEIL DE NOTICES
BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

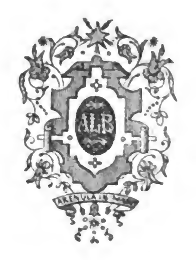
SUR LES PERSONNAGES NÉS A ROUEN

Qui se sont rendus célèbres ou qui se sont distingués à des titres différents,

PAR

TH. LEBRETON,

Sous-Bibliothécaire,
Membre correspondant de la Société libre d'Émulation, du Commerce et de l'Industrie
du département de la Seine-Inférieure,
et de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.





ROUEN.

A. LE BRUMENT, ÉDITEUR,

Libraire de la Bibliothèque Publique,

RUE DE L'IMPÉRATRICE, N° 11.

—

1865.

PRÉFACE.

Nulle province de France, plus que la Normandie, ne peut, on l'a souvent répété, revendiquer la gloire d'avoir donné le jour à un aussi grand nombre de personnages illustres. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir les archives biographiques de cette province, où aucun genre de célébrité ne fait défaut. Là, en effet, se trouvent réunis les noms les plus recommandables dans les sciences, les lettres et les arts; là brillent de tout leur éclat les noms d'ecclésiastiques pleins de savoir et d'éloquence, de magistrats, de jurisconsultes éminents, de guerriers, de marins et de navigateurs pleins de courage; les noms des promoteurs de nos progrès dans le commerce et dans l'industrie. C'est en explorant ces riches et glorieuses annales, qu'inspiré par un sentiment d'orgueil patriotique auquel s'est joint aussi un sentiment de reconnaissance, nous avons eu l'idée de réclamer, pour la cité du grand Corneille, la part qui lui revient dans cet essaim d'illustrations. Cette part est considérable, ainsi que nous avons pu le constater en fouillant les nombreuses archives où sont enfouis, et en quelque sorte voués à l'oubli le plus complet, des noms qui nous ont paru dignes d'être exhumés de leur poussière biographique. Rouen,

nous sommes-nous dit, si fier à juste titre de ses enfants les plus illustres; Rouen, qui porte au front un riche diadème de gloire, ne tiendrait-il pas à honneur d'y voir ajouter quelques fleurons moins brillants, il est vrai, mais qui, cependant, peuvent jeter encore un certain éclat? Nous avons pensé qu'il en devait être ainsi, et nous nous sommes mis à l'œuvre; nous avons pensé qu'il pouvait être utile de réunir en un volume une nomenclature de tous les Rouennais célèbres à différents titres et à différents degrés, ouvrage qui jusqu'alors n'a point encore été exécuté.

C'est surtout dans le but de faire connaître à leurs ompatriotes et de rappeler à des familles encore existantes un bon nombre de personnages dont la vie et les talents n'ont pu, dans une sphère plus modeste, atteindre jusqu'à la renommée; c'est aussi dans le but de faciliter des recherches pouvant éclaircir certains points d'histoire et de littérature locale, que nous avons entrepris ce *Dictionnaire Biographique*, dans lequel nous avons cru devoir nous abstenir de faire entrer les personnages vivants. La forme de dictionnaire, que nous avons adoptée de préférence pour ce travail, indique assez que nous avons dû nous borner à des articles de peu d'étendue, et dans lesquels nous ne pouvons donner que peu de place aux appréciations critiques et littéraires, laissant d'ailleurs cette tâche à des biographes plus érudits, à des écrivains plus habiles. Quant aux illustrations qui tiennent le premier rang dans les fastes rouennais, n'ayant rien à ajouter à l'éclat de leur brillante auréole, il nous a suffi de citer leurs noms et leurs ouvrages.

Les sources où nous avons puisé les documents propres à la composition de ce Dictionnaire sont les biogra-

phies anciennes et modernes, les mémoires historiques et littéraires qui se trouvent dans la nombreuse et riche collection de la Bibliothèque publique de Rouen. Nous devons mentionner particulièrement, comme nous ayant été des plus utiles, les *Biographies Normandes* manuscrites du cordonnier Adrien Pasquier, c'est-à-dire les neuf volumes in-4° de cet infatigable biographe, dans lesquels se trouvent de curieux renseignements sur la vie et les ouvrages de nos compatriotes. Nous laissons aux autorités derrière lesquelles nous nous retranchons la responsabilité des erreurs qui peuvent se rencontrer touchant le lieu et la date de la naissance de quelques-uns de nos personnages, n'ayant, toutefois, rien négligé de ce qui pouvait nous donner la certitude qu'il y a au moins, sur ces deux points, conformité d'opinions entre les biographes que nous avons consultés ; n'ayant non plus rien négligé de ce qui pouvait servir à la rectification de faits erronés, de ce qui pouvait rendre aussi quelques notices plus complètes, en y ajoutant de nouveaux détails recueillis dans nos laborieuses et persévérantes recherches.

Ces notices biographiques, avant d'être réunies en volume, ont été publiées successivement dans les colonnes du *Journal de Rouen* (1).

---

(1) Cette publication a commencé le 22 février 1853.





BIOGRAPHIE

ROUENNAISE



A

ADAM (Edouard), né le 11 octobre 1768, d'une famille de négocians honorables, suivit lui-même à Rouen la carrière du commerce. Ayant vu ses affaires entravées et sérieusement compromises par les suites de la Révolution, il prit le parti de quitter sa ville natale pour aller se fixer à Nîmes, où l'étude des sciences physiques tourna son esprit vers une invention qui devait être bientôt une source de richesses pour son pays, l'invention d'un nouvel appareil à distiller les vins. Sorti triomphant des expériences qu'il fit de cet appareil devant des hommes compétens, il en monta de semblables dans vingt brûleries des départemens du Midi, s'associant à plusieurs capitalistes pour cette entreprise, où il fut versé plus d'un million.

Ruiné par les procès qu'il eut à soutenir contre les nombreux contrefacteurs de ses appareils, qui se coalisèrent dans le but de faire tomber ces établissemens, il mourut à Montpellier le 10 novembre 1810, laissant sa veuve et deux enfans dans le plus complet dénûment.

Le gouvernement impérial fit à chacun de ces enfans une pension de 600 fr., et la ville natale d'Edouard Adam, reconnaissante des travaux auxquels la France est redevable de tout ce que l'art de distiller a reçu de perfectionnemens dans ces derniers tems, a décoré de son nom une de ses nouvelles rues, exemple suivi par la ville de Montpellier.

Une plaque commémorative a été placée en 1843 sur la maison où il est né, rue Eau-de-Robec.

La *Revue de Rouen* de 1836 et 1837 contient sur ce personnage des articles très étendus, par M. J. Girardin. Son portrait se trouve dans la collection de la bibliothèque publique de Rouen.

ADAM (André-Nicolas-François), né en 1767, débuta dans la carrière du barreau sous les auspices de son compatriote Ducastel. Il fut membre de la première administration municipale de Rouen et juge au tribunal de première instance de la même ville depuis 1800 jusqu'en 1811, où il fut nommé vice-

président. Elevé, lors de la mort de M. Boullenger, en 1821, à la haute fonction de président, il reçut, peu de tems après, le titre de baron et celui de chevalier de la Légion-d'Honneur.

Magistrat intègre et éclairé, le baron Adam aimait aussi à cultiver les lettres, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des comptes-rendus de la Société libre d'Emulation, dont il faisait partie depuis 1807, et de l'Académie de Rouen, où il fut admis dix ans plus tard. Des discours d'ouverture fort remarquables signalèrent plusieurs fois et avec le même succès son passage comme président de ces deux sociétés savantes, dont il ne cessa, jusqu'à la fin de sa carrière, de partager les travaux. Il mourut à Rouen dans le courant de l'année 1840.

Sa notice nécrologique a été faite pour la Société d'Emulation par M. Caneaux, et pour l'Académie par M. de Stabenrath.

ALEXANDRE (Noël), né le 19 janvier 1639, sur la paroisse de Sainte-Croix-Saint-Ouen, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il fit profession dans le couvent de Rouen, à l'âge de seize ans. Remarqué par ses supérieurs pour les rapides progrès qu'il avait faits dans ses études, il fut envoyé professer à Paris la philosophie et la théologie, deux chaires qu'il occupa pendant douze ans avec une grande distinction, ce qui lui valut le bonnet de docteur. Ayant aussi fait connaître ses talens pour la prédication, sa renommée arriva bientôt jusqu'au ministre Colbert, qui le chargea de l'instruction de son fils, depuis archevêque de Rouen.

Le P. Alexandre prit part à toutes les conférences faites par les plus savans théologiens réunis chez le célèbre ministre. Ce furent ces conférences qui lui donnèrent l'idée de faire une histoire de l'Eglise, à laquelle il travailla avec toute l'application d'un reclus. Cet ouvrage et plusieurs autres écrits de controverses théologiques lui firent une si grande réputation, que peu de tems après le tremblement de terre arrivé à Bénévent en 1688, le pape Benoit XIII, qui n'était encore alors que cardinal, lui écrivait en ces termes : « Ma bibliothèque a été détruite dans le bouleversement de mon palais ; mais heureusement j'ai recouvré vos ouvrages, et ils me tiendront lieu de ma bibliothèque. » Quelques points relatifs aux libertés de l'Eglise gallicane, soutenus dans l'assemblée du clergé de 1682, lui firent encourir la disgrâce de la cour de Rome sous le pape Innocent XI, qui condamna un ouvrage dans lequel respirait une liberté d'opinion qui caractérise tous les écrits de ce savant théologien. Persécuté en France pour son opposition à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Châtellerault en 1723, et perdit une pension qu'il recevait de la cour.

A ces tribulations étaient venues encore se joindre les infirmités de la vieillesse; sa trop grande application au travail lui



avait fait, depuis longtems, perdre entièrement l'usage de la vue. Ce laborieux Dominicain, des plus recommandables par sa science, sa piété et son désintéressement, mourut à Paris, le 21 août 1724, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Les principaux ouvrages du P. Noël Alexandre sont : ***Historia ecclesiastica Veteris Novique Testamenti. Parisiis***, Cramoisy, 8 vol. in-fol et 24 vol. in-8°.—***Conformité des Cérémonies chinoises avec l'idolâtrie grecque et romaine***, etc. Cologne, 1700, in-12. — ***Institutio Concionatorum tripartita, seu Præcepta et regulæ***. etc. ***Parisiis***, Annisson, 1701, in-8°.— ***Lettres sur les cérémonies de la Chine***, etc. Cologne, 1701, in-12. — ***Paralipomena theologiæ moralis, seu Variæ de rebus moralibus Epistolæ. Delphis, sumptibus Rhenani***, 1701. — ***Expositio litteralis et moralis S. Evangelii. Parisiis***, Annisson, 1703, in-fol.

(Voir les Mémoires de Niceron, le Dictionnaire de Moréri et de Chauffepié.

Le portrait de ce personnage se trouve dans la collection de la bibliothèque publique de Rouen.

ALLAIS (Guillaume-Edouard), surnommé Le Carpentier, fut élève de l'école de dessin de Rouen, où il remporta les premiers prix dans toutes les classes. S'étant destiné à l'architecture, il partit pour Rome en 1784, où il arriva au moment où l'Académie de Parme venait de mettre au concours un projet de monument architectural. Ce fut là un sujet d'émulation pour Allais, qui, encouragé par l'espoir de devenir l'un des lauréats, se livra au travail avec la plus grande assiduité. Ses efforts eurent un plein succès, et, malgré le nombre des concurrens français et italiens, sa composition fut, d'une voix unanime, jugée digne du premier prix, qui lui fut décerné en 1785. (Voir le ***Journal de la Normandie*** de cette même année.) Allais publia, en 1808, conjointement avec MM. d'Estournelles et Vaudoyer, le dixième Recueil, en 12 planches, des grands prix d'architecture remportés depuis 1779 jusqu'en 1789.

Nous ignorons l'époque de sa mort.

ANGERVILLE DE SAINT-SYLVESTRE (D') naquit en 1706, de parens des plus honorablement connus par leur noblesse et par le succès qu'ils obtinrent dans la culture des fleurs. Ayant commencé ses études fort jeune au collége de Rouen, il alla les terminer à Paris, et cela avec une si grande supériorité, que, bien qu'il ne fût encore qu'étudiant, il était souvent chargé de faire des conférences à ses condisciples. Destiné au sacerdoce, que ses études et ses mœurs le rendaient bien digne d'exercer, il se ferma lui-même cette carrière en refusant, par un scrupule de conscience, de signer le Formulaire, lors des affaires de la trop fameuse Constitution qui sema tant de discorde dans l'Eglise catholique de France. La médecine et surtout la botanique furent, dès-lors, l'objet constant des

études de d'Angerville, que le célèbre de Jussieu, dont il partagea les travaux, honora de son amitié.

S'étant occupé de la plantation d'un jardin botanique dans sa propriété, il fit de la culture de ce jardin son travail le plus habituel, se livrant sur la plus modeste plante à des observations intéressantes. Une partie de son tems était encore employée à donner chez lui des consultations aux malades indigens, ou à les visiter chez eux pour leur porter quelques généreuses consolations. Il avait terminé un ouvrage auquel il était bien capable de donner une grande perfection : *la Flore des environs de Rouen*. On ignore les motifs qui ont pu l'empêcher de livrer ce travail à la publicité.

D'Angerville de Saint-Sylvestre mourut dans un âge avancé, vers la fin du dix-huitième siècle. Il était associé correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et membre de l'Académie de Rouen, où son éloge a été fait par M. Gosseaume. (Voir le Précis de cette Académie, tome IV.)

ANQUETIN (Charles) était curé de Lyons-la-Forêt lorsqu'il publia, à Rouen, en 1699 (1), une dissertation curieuse, dans laquelle il prouve que sainte Marie-Madeleine, Marie sœur de Marthe et de Lazare, et la femme pécheresse, sont trois femmes différentes. Cette opinion ayant été combattue par plusieurs théologiens, Anquetin répliqua par un écrit intitulé *Lettres d'un Ecclésiastique*.

Son opinion, qui a prévalu, a été adoptée dans le bréviaire de Paris. Ce savant théologien, qui est encore auteur de plusieurs autres dissertations sur l'Ecriture-Sainte, mourut à Rouen en 1716.

(Voir l'Histoire du dix-septième siècle, par Dupuis, tome 5 ; le Dictionnaire de Moréri et la Bibliothèque Historique du P. Lelong.

ARNAUX DE LAFFREY, historien sur lequel nous n'avons trouvé aucun détail biographique, est né dans le dix-huitième siècle. Le seul ouvrage connu de cet auteur est une *Vie privée de Louis XV*, publiée en 1784, 4 vol. in-12.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

AUBER (Guillaume), né dans le quinzième siècle, d'une famille des plus anciennes et des plus distinguées de la province de Normandie, fut honoré de l'estime du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, qui l'éleva, en 1477, à la dignité de chancelier de son diocèse, et le fit encore, plus tard, trésorier de sa maison. Auber, qui était aussi chanoine de la métropole, puis curé de Saint-Michel de Rouen, remplit digne-

(1) Chez Antoine Maurry.

ment, pendant de longues années, ces nombreuses et importantes fonctions, et mourut le 25 août 1482. Il fut inhumé dans la Cathédrale de Rouen, chapelle de la Sainte-Trinité.

(Voir les Tombeaux de la Cathédrale, par M. A. Deville.)

AUBER (François), de la même famille que le précédent, fut pourvu, en 1617, de la charge de conseiller-clerc au Parlement de Rouen, charge qu'il exerça pendant soixante ans avec distinction.

Elu, en 1625, député à l'assemblée générale du clergé, il fut, à son retour, nommé grand-vicaire de l'archevêque de Rouen et de l'abbé de Saint-Martin d'Aumale; il fut aussi nommé par le roi administrateur de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général, avec le titre de directeur perpétuel; honorables fonctions que lui avait méritées sa charité inépuisable pour les pauvres, dont on l'avait surnommé le père. Ce bon et généreux ecclésiastique, dont la longue carrière avait été si bien remplie, mourut en 1681.

(Voir les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

AUBER (Guillaume-François-Vincent) naquit le 22 janvier 1745, sur la paroisse Saint-Laurent. Ayant, quoique bien jeune encore, suivi son père, qui avait quitté le commerce pour commander une compagnie de canonniers gardes-côtes, il entra lui-même dans cette carrière; mais son père, remarquant le zèle extraordinaire qu'il mettait à s'instruire, se détermina à le placer au collége, où ses progrès furent si rapides dans les lettres et dans les sciences, qu'il fut bientôt en état de suppléer dans sa chaire le professeur en titre. Neveu du savant abbé Yart, il dut à ses conseils le goût qu'il prit pour l'étude des langues étrangères, et particulièrement de la langue anglaise, dans laquelle il fit quelques traductions.

Appelé à professer la philosophie au collége de la ville d'Eu, et se sentant une vocation pour l'état ecclésiastique, il en reçut tous les ordres sans examen et devint, par la protection du duc de Penthièvre, principal du même collége. Il jouissait d'une réputation bien méritée par son savoir et ses travaux, lorsqu'éclata la révolution. Auber, qui en avait accepté les principes, fut élu, en 1792, par l'assemblée électorale de Montivilliers, l'un des administrateurs du département.

Il acquit bientôt des droits à la reconnaissance publique pour la manière dont il remplit ses fonctions dans des circonstances difficiles, au Havre, à Bolbec et dans plusieurs autres localités, où on le vit toujours payer de sa personne toutes les fois que se manifestait quelque désordre ou qu'il s'agissait de réprimer les tentatives de l'esprit anarchique, dont il était l'un des ennemis les plus déclarés.

Envoyé deux fois par le département près de la Convention pour chercher des ordres relatifs à des mesures de sûreté générale, puis pour solliciter des secours en argent et en grains, son esprit conciliant et sa persévérance le firent réussir dans cette double mission, comme il avait réussi par son énergie à sauver du vandalisme les œuvres de la science et des arts.

Il fut récompensé de sa bonne gestion administrative par la chaire de belles-lettres de l'école centrale de Rouen, où il fut appelé en 1796, chaire qu'il garda jusqu'en 1802, époque où, épuisé de fatigue et atteint d'une maladie de poitrine, il résigna ses fonctions et mourut le 15 mai 1803. Il avait été secrétaire perpétuel de la Société libre d'Emulation, et rédacteur par intérim du *Journal de Normandie.*

Auber a publié les ouvrages suivants : *Rapport sur les mesures à prendre pour améliorer les troupeaux et perfectionner les laines dans le département de la Seine-Inférieure.* Rouen, 1795, in-4°. — *Mémoires sur le Gisement des côtes du même département.* Rouen, 1795, in-4°. — *Rapport sur les prix nationaux d'agriculture.* Rouen, 1795, in-4. — *Mémoire sur la Nécessité de réunir et de conserver les chefs-d'œuvre des arts, particulièrement ceux de la commune de Rouen.* 1797, in-4°. — *Mémoires sur les Avantages qu'il y aurait à répandre, à lire et à méditer les feuilles du Cultivateur,* in-4°. — *Mémoire sur la Nécessité d'établir une école spéciale d'astronomie à Rouen,* in-4°. — *Mémoire sur la nécessité d'agrandir le Jardin botanique de Rouen,* in-4. — *Procès-verbal de la distribution des prix de l'école de Rouen.*

Auber est aussi l'auteur de plusieurs discours en réponse à M. Laumonier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, sur l'anatomie, et à M. de Beaumont, sur les accouchemens ; on en trouve des extraits dans le *Journal de Rouen* de l'an II et de l'an III.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, et les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

AUZANET DE LA JÉRAFFI (Louis) se fit connaître par plusieurs pièces de vers envoyées aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il fut couronné en 1731 pour des *stances* sur Codrus, dernier roi d'Athènes.

AUZOUT (Adrien), né dans la première moitié du dix-septième siècle, se distingua par l'invention et le perfectionnement de quelques instrumens utiles à l'astronomie, science dans laquelle il était très versé. Une des inventions qui le rendirent célèbre fut celle du micromètre dont se servent encore aujourd'hui les astronomes pour mesurer le diamètre des corps célestes. Il eut aussi une grande part dans la découverte de l'application du télescope au quart de cercle astronomique, perfectionna l'invention de Huygens et partagea avec Picard l'honneur d'avoir appliqué les lunettes aux instrumens divi-

sès, idée qu'on peut regarder comme des plus heureuses pour le progrès de la science astronomique. Reçu l'un des premiers à l'Académie des Sciences, lors de la création de cet établissement, ce fut ce savant Rouennais qui, en présentant à Louis XIV le résultat de ses observations sur la comète qui parut en 1664, inspira à ce monarque la pensée de doter son Académie d'un observatoire. Auzout avait fait, en 1670, un voyage à Rome, qui l'avait mis en re ation avec les personnages les plus éminens qui se trouvaient alors dans cette capitale. De retour en France depuis plusieurs années, il mourut à Paris, le 12 janvier 1691.

L'appréciation du micromètre inventé par Auzout se trouve consignée dans l'Histoire des Mathématiques de Montucla, tome 2, et dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, tome 7. Ce savant astronome a publié les ouvrages suivans : *Ephémérides sur la comète de* 1664. — *Traité du Micromètre.* — *Remarque sur une machine de Hoock.* — *Lettres sur les grandes lunettes.* — *Voyages de Cassini.* — *Observations envoyées des Indes et de la Chine.*

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

AVIAT (Pierre-Adrien) naquit, dans le dix-huitième siècle, d'un receveur des tailles à Rouen. Ayant succédé à son père dans cette charge en 1778, il fut reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, à laquelle il présenta plusieurs mémoires, un entr'autres, plein d'intérêt, sur la rareté du bois de chauffage. Il fait remarquer dans ce mémoire que, du tems de Charles IX, le célèbre Bernard de Palissy avait observé que la production de ce combustible n'était point en rapport avec la consommation. Depuis cette époque, dit Aviat, le mal, loin de diminuer, n'a fait que s'accroître encore, et nous fait toucher au moment où la classe indigente sera condamnée à la plus cruelle des privations. Il termine son travail en indiquant les moyens qui, selon lui, seraient capables de prévenir une aussi grande calamité.

Il mourut en 1809.

(Voir les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

B

BAILLEUL (François de), poète latin né dans la première moitié du dix-septième siècle, appartenait, suivant Adrien Pasquier, à l'honorable famille de ce nom, dont plusieurs membres se sont distingués dans les armées et dans la magistrature. Il composa, pour l'Académie des Palinods, des vers latins qui furent couronnés en 1690 et imprimés dans le *Recueil de Poésies Palinodiques*, publié à Rouen par Machuel, en 1691.

BAILLEUL (Charles-Pierre de), de la même famille que le précédent, naquit le 10 février 1706, entra fort jeune dans la ma-

gistrature et devint président à mortier au Parlement de Normandie. Protecteur des lettres, et surtout de la poésie qu'il aimait, et dont il se plaisait à propager le goût, il fut élu, en 1750, prince de l'Académie des Palinods de Rouen, à la grande satisfaction des concurrens et des lauréats, dont il encourageait les efforts.

Lors de la suppression des Parlemens, en 1771, sous le chancelier de Maupeou, de Bailleul partagea le sort de ses collègues. Au rappel de cette cour suprême, en 1774, il reprit ses fonctions, et mourut l'année suivante, le 23 décembre, regretté de toute la population de Rouen, qui avait apprécié la générosité de son cœur et l'aménité de son caractère.

(Voir la Notice historique sur l'Académie des Palinods, par M. A.-G. Ballin.)

BAILLEUL (Nicolas-Armand de), fils du précédent, fut conseiller du roi en tous ses conseils, et succéda à son père dans la haute fonction de président à mortier au Parlement de Rouen. S'étant fait recevoir, en 1789, grand-bailli d'épée au bailliage de Caux, ce fut en cette qualité qu'il présida l'assemblée des trois ordres, tenue à Caudebec le 16 mars de cette même année, où il prononça un très remarquable discours.

BARABÉ (André), né d'un maître menuisier de Rouen, exerça d'abord la profession de son père. S'y étant fait remarquer par des dispositions à un talent supérieur à celui de simple artisan, il fut admis à l'école de dessin, dirigée par J.-B. Descamps, et il y remporta le premier prix de dessin en 1752. S'étant destiné à l'architecture qu'il étudiait avec succès, il trouva dans M. Bachelet, fermier général, un zélé protecteur qui le fit entrer, à Paris, chez Blondel, architecte rouennais qui déjà avait acquis une grande réputation. Barabé ne trompa point l'attente de son protecteur ni de son maître : il fit de rapides progrès dans l'art du dessin architectural, ce qui lui valut d'obtenir une place dans un des bureaux du génie, à Versailles, où il eut l'honneur d'associer ses travaux et son nom à quelques-unes des constructions monumentales de l'époque.

(Voir le Manuscrit de Descamps sur ses élèves.)

BARAGUÉ, poète dramatique, a donné au théâtre une pièce en un acte et en vers, intitulée *Aphos*, représentée à la Comédie-Française, le 13 septembre 1747. Cette pièce, qui réussit complétement dans sa nouveauté, n'eut pas moins de succès lorsqu'elle fut reprise en 1749. « La comédie d'*Aphos*, dit Guilbert dans ses Mémoires Biographiques, décèle beaucoup d'esprit et d'imagination ; la versification est facile et agréable, la fable piquante et ingénieuse. » On ignore si Baragué, qui avait si bien débuté dans la carrière du théâtre, s'en tint à ce coup d'essai, ce qui ne paraît guère probable.

Il mourut en 1755.

BARDIN (Pierre), né en 1590, avait acquis, par d'excellentes études, des connaissances étendues dans les lettres et dans la science des mathématiques. Ayant composé et publié plusieurs ouvrages de littérature remarquables pour son époque, il fut reçu membre de l'Académie Française, lors de la création de ce corps célèbre.

Ses publications sont : *le Grand Chambellan de France*, Paris, 1625, in-fol., dédié au duc de Chevreuse — *Essai sur l'Ecclésiaste de Salomon*, 1629, in-8. — *Le Lycée, où en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*, 1632-1634-1640, in-8. — *Lettres sur les possessions des Religieuses de Loudun*.

Bardin mourut en 1637, victime d'un généreux dévoûment: il se noya en voulant sauver M. d'Humières, son élève et son bienfaiteur. Son élogeacadémique a été fait par Godeau.

(Voir l'Histoire de l'Académie Française, par Pélisson, t. Ier.)

BASIN (Thomas), né en 1414 (1), s'appliqua de bonne heure à l'étude de la théologie et du droit canon. Ayant été reçu docteur dans les Facultés de Paris et de Louvain, il passa en Italie, où il fut accueilli en cour de Rome avec distinction. Pourvu d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen, sa capacité bien connue le fit bientôt choisir pour aller enseigner le droit ecclésiastique à l'Université de Caen, enseignement dans lequel il déploya tant de savoir et d'éloquence, qu'il fut, bien qu'il n'eût encore que trente-trois ans, élevé à l'épiscopat.

Nommé évêque de Lisieux en 1447, il gouverna paisiblement son diocèse pendant dix-huit ans, sous le règne de Charles VII, prince qui l'honora constamment de son estime; mais le règne suivant vit commencer pour le prélat l'ère de la persécution. Un long sermon qu'il prêcha devant Louis XI, sermon ayant pour texte la nécessité d'alléger les taxes, lui fit garder par ce monarque vindicatif, qui pourtant avait fait semblant de bien accueillir ses remontrances, une de ces ran cunes dont l'effet devenait toujours si funeste pour ceux qu avaient le malheur d'y être exposés.

Accusé de s'être montré le partisan des Anglais et des Bour guignons, Basin fut dépossédé de son évêché, dépouillé de tous ses biens et envoyé en exil. S'étant retiré à Louvain, il s'y livra au professorat, et le pape Sixte IV le nomma grand-vicaire de David le Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui conféra aussi plus tard le titre d'archevêque de Césarée *in partibus*.

---

(1) Voir sur la vie et les écrits de ce personnage, qu'on fait aussi naître à Caudebec, un article très étendu publié dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes par M. Jules Quichera, tome 3.

Il mourut à Utrecht le 30 novembre 1491, et fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Jean de cette ville.

Les ouvrages connus de ce prélat sont : un *Traité contre Paul de Middelbourg*, imprimé dans le tome IV du *Spicilége* de d'Achery.—*Histoire de son temps*, dont Matthæus a publié un extrait dans le tome II de ses *Analectes.*)

(Voir les Origines de Caen, par Huet ; — l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par dom Pommeraye ; — le Dictionnaire de Moréri et la Biographie Universelle.)

BASNAGE (Jacques), fils de Henry Basnage de Franquesney, le célèbre commentateur de la *Coutume de Normandie*, naquit le 8 août 1653. Il fit ses études à Saumur, sous Tanneguy le Fèvre, et à Sédan, sous Jurieu. Possédant déjà, à l'âge de dix-sept ans, les meilleurs auteurs grecs et latins, il fut envoyé à Genève faire sa théologie, puis revint à Rouen en 1676, où, bien qu'il n'eût encore que vingt-trois ans, il fut nommé ministre de l'église réformée de cette ville ; église qu'il administra, avec une grande supériorité, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Forcé de s'expatrier, il se réfugia en Hollande, où le pensionnaire Heinsius, qui avait pour lui la plus haute estime, le mit à la tête de l'église de Rotterdam, et ensuite de l'église wallonne de La Haye.

Jacques Basnage, qui possédait de grands talens en politique et en diplomatie, contribua par son intervention, sous la régence du duc d'Orléans, à la conclusion d'un traité entre la France et la Hollande, ce qui lui valut, par la suite, la restitution de ses biens qui avaient été confisqués. Ce savant laborieux, l'une de nos illustrations normandes, a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont voici les plus importans : *la Communion sainte*, 1668 et 1697. — *Examen de la Méthode proposée par l'assemblée du clergé de France, en 1682, pour la réunion des protestans et de l'Eglise romaine.* — *Dissertation critique pour servir d'éclaircissement à l'histoire des Juifs*, 1687, 2 vol. in-12. — *Lettres pastorales sur le renouvellement de la persécution*, 1698, in-4°. — *Histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, Rotterdam, 1699, 2 vol, in-fol. — *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des figures de Romain de Hooghe*, 1705 et 1714. — *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, pour servir de supplément à l'histoire de Josèphe*, 1706, in-12. — *Grand Tableau de l'Univers, avec figures*, 1706, in-4°. — *Histoire des Juifs réclamée et rétablie par son véritable auteur*, 1711, in-12. — *Antiquités Judaïques, ou Remarques critiques sur la République des Hébreux*, 1713, 2 vol. in-8°. — *Annales des Provinces-Unies, depuis les négociations de Munster*, 1719 et 1726, 2 vol. in-fol. — *Dissertation historique sur les Duels*, 1721, 4 vol. in-8°.

Jacques Basnage mourut en Hollande, le 22 décembre 1723. La liste complète de ses nombreux ouvrages se trouve dans les

Mémoires du P. Niceron, tomes 4 et 10, et son portrait dans la collection de la Bibliothèque publique de Rouen.

(Voir un Eloge historique sur ce personnage, par M. Levier.)

BASNAGE DE BEAUVAL (Henry), frère du précédent, né le 7 août 1657, suivit, comme son père, la carrière du barreau, et fut, comme lui, l'un des avocats les plus distingués du Parlement de Normandie. Réfugié en Hollande avec son frère, il y composa la majeure partie de ses ouvrages, dont voici la nomenclature : *Dictionnaire Universel*, 1701, 3 vol. in-fol. — *Dictionnaire de Trévoux*, réimpression de l'ouvrage précédent, avec des additions, dédié au duc du Maine, 1704 et 1726, 3 vol. in-fol. — *Histoire des Ouvrages des Savants*, continuation du *Dictionnaire de Bayle*, 1709, 24 vol. in-12. — Henry Basnage avait aussi écrit en France, avant la révocation de l'édit de Nantes, un livre intitulé : *Tolérance des Religions*. Ce savant et laborieux jurisconsulte termina sa carrière à La Haye, le 29 mars 1710.

Les Basnage avaient habité, à Rouen, un hôtel situé rue de l'Ecureuil, n° 19, sur la façade duquel on a placé, depuis quelques années, cette inscription commémorative :

ICI ÉTAIT LA MAISON DES BASNAGE.

(Voir une intéressante Notice sur cette maison, par M. Floquet : Précis de l'Académie de Rouen, année 1843.)

BASTON (Guillaume-André-René) naquit le 2 novembre 1741 ; il fit ses études aux colléges des jésuites de Rouen et de Paris, et fut ordonné prêtre en 1766, au petit séminaire d'Angers, où il professait la théologie. Appelé quelques années plus tard pour professer la même science à Rouen, il composa sur cette matière de nombreux traités publiés de 1773 à 1784. Il était depuis longtems chanoine de la Cathédrale, lorsque vint la Révolution avec la nouvelle constitution du clergé, contre laquelle il écrivit plusieurs brochures. Ayant refusé de prêter serment à cette constitution, il fut sur le point d'être déporté, ce qu'il n'évita qu'en passant furtivement en Angleterre, pour, de là, se rendre en Allemagne, où il trouva un asile pour tout le tems que dura son émigration. Rentré en France en 1802, il fut nommé grand-vicaire de la métropole de Rouen sous l'épiscopat du cardinal Cambacérès, fonction importante dans laquelle il apporta le concours de ses lumières et de son activité.

Les quelques instans de loisir que lui laissaient ses devoirs religieux et les affaires de l'Eglise, il les employait à cultiver les sciences et les lettres, qu'il avait toujours affectionnées ; ce qui le fit recevoir à l'Académie de Rouen, où il lut plusieurs mémoires et dissertations.

Les preuves de haute capacité qu'il ne cessait de donner dans l'administration ecclésiastique l'ayant désigné à l'épiscopat, il fut nommé, en 1813, à l'évêché de Séez, évêché qu'il perdit à la Restauration. L'abbé Baston, après cette disgrâce, se retira dans sa famille à Saint-Laurent, près Pont-Audemer, où il mourut, le 26 septembre 1825, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Voici la liste de la plus grande partie des ouvrages qu'il a publiés : *Lettres de Philétès sur une controverse religieuse avec les curés de Lisieux*, 1775, in-4°. — *Entrevue du pape Ganganelli, etc.*, 1777, in-12.— *Voltairimeros ou Premières Journées de M. V. dans l'autre monde*, 1779, in-12. — *Narrations d'Omaï, compagnon de Cook*, 1790, 4 vol, in-8°. — *Réclamation pour l'Eglise de France contre M. de Maistre*, 2 vol. in-8°, 1821 et 1824. — *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'Essai sur l'Indifférence*, 1823, in-8°. — *Jean Bockelson ou le Roi de Munster*, fragment historique, 1824, in-8°. — *Concordance des Lois civiles et des Lois ecclésiastiques de France sur le mariage*, 1 vol. in-12, 1824. — *Précis sur l'Usure attribuée aux prêts de commerce*, 1 vol. in-8°, 1824.— Plu de vingt brochures sur la *Constitution civile du clergé*. — Deux brochures ayant pour objet la *Réconciliation des esprits*. — *Plaidoyer en faveur des évêques nommés.*

L'abbé Baston a laissé en manuscrit les ouvrages suivans : *le Bananian ou la Défense des animaux contre l'homme* ; — *l'Oncle et le Neveu ou l'Acquéreur et le Propriétaire*, sorte de roman dans lequel l'auteur fait entrer beaucoup d'anecdotes relatives à la Révolution. — *Mémoires* sur lui-même, commencés durant l'exil de l'auteur. — *Sermons, Panégyriques et Conférences.*

(Voir la France Littéraire de J.-M. Quérard ; le Précis de l'Académie de Rouen de 1804 à 1811 ; le supplément de la Biographie Universelle, tome 57.)

BAUDARD (l'abbé), né vers la moitié du dix-huitième siècle, avait été bénéficier de la collégiale des Andelys et devint curé de la même ville. Il se distingua dans l'éloquence de la chaire et vint souvent prêcher dans les églises de Rouen, ainsi que nous l'apprend une lettre insérée dans le *Journal de Normandie* du 23 juillet 1788, lettre dans laquelle il est fait le plus grand éloge de l'éloquence du prédicateur et du mérite de ses sermons. On attribue à l'abbé Baudard quelques *Dissertations théologiques* et une *Notice chronologique* sur le président d'Acquigny.

(Voir les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

BAUDOUIN (Etienne) professait la rhétorique au collége de Metz, en même tems qu'il cultivait la poésie ; il fut couronné par l'Académie des Palinods de Rouen en 1765, pour une ode in-

titulée *Repentir*. Adrien Pasquier, qui présume avec quelque vraisemblance que ce poëte appartenait à l'état ecclésiastique, le cite encore comme auteur des ouvrages suivans : *Essai sur l'Apocalypse, ou Explication littéraire et historique de la révélation de saint Jean*, avec des remarques sur le système de Pastorini. Paris, Durand, 1781 ; nouvelle édition, Paris, Moutard, 1784, 2 vol. in-12. — *Abrégé de la Bible*, in-12, 1787.

(Voir Siècles Littéraires de la France, par Désessarts ; Dictionnaire de Prudhomme, supplément, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

BAUDOUIN (Firmin), dragon au premier régiment, se trouvait à la bataille de Zurich, livrée le 27 prairial an VII. N'écoutant que sa bravoure, il chargea seul sur une pièce de canon, mit les canonniers qui la servaient hors de combat et s'empara de cette pièce. Mais ce brave Rouennais ne devait point survivre à cette action d'éclat : il tombait presque aussitôt frappé d'une balle qui lui avait traversé la tête.

(Voir les Victoires et Conquêtes, tome de la Biographie militaire française.)

BAUDRY (Frédéric-Louis), né le 14 mai 1792, succéda à son père en 1814 dans la gestion d'une imprimerie située rue des Carmes. Reçu en 1816 membre de la Société libre d'Emulation de Rouen, il en partagea les travaux avec beaucoup de zèle jusqu'en 1840, époque où de nombreux services rendus à cette Société le firent nommer membre honoraire.

Etant devenu, en 1828, propriétaire-gérant du *Journal de Rouen*, il protesta courageusement, lors de la Révolution de 1830, contre les ordonnances, en continuant à signer ce journal. Il reçut à cette époque la décoration de Juillet, et fut élu, quelques années plus tard, conseiller général par les cantons de Boos et de Darnétal. Cet honorable citoyen joignait à la bonté du cœur des qualités qui lui assuraient l'estime et les sympathies de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation. Il est mort à Rouen le 11 novembre 1845, et a été inhumé à La Neuville-Chant-d'Oisel, canton de Boos.

(Voir le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen, année 1846.)

BAULDRY (Paul), né en 1639 d'une opulente famille appartenant à l'église réformée, fit ses études à Quevilly, où les protestans avaient un prêche et un collége. De là, il fut à Saumur, où il étudia la langue hébraïque, après quoi il voyagea en Angleterre, séjourna à Oxford, où il se mit en relation avec les personnages les plus illustres du pays britannique. De retour dans sa patrie, il épousa Madeleine Basnage, fille du célèbre commentateur de la Coutume de Normandie, et devint l'un des

amis les plus intimes du président Emeric Bigot. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Bauldry fit à sa conscience et à la foi religieuse de ses ancêtres le sacrifice de cent mille écus de fortune et passa en Hollande, où, comme nous l'avons vu, s'étaient déjà réfugiés ses deux beaux-frères, Jacques et Henry Basnage. La haute réputation que lui avait acquise son savoir dans la science théologique le fit choisir, en 1685, pour professer le cours d'histoire sacrée au collége d'Utrecht. Il termina sa carrière dans cette ville le 16 février 1706.

Voici la note bibliographique des ouvrages qu'il a publiés : *Traité de Lactance : De Mortibus persecutorum*, 1692. — *Vingt Tablettes dans lesquelles on trouve facilement quels jours sont arrivés les événemens dont il est parlé dans l'histoire.* — *Nouvelles allégoriques, ou l'Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, Utrecht, 1703. — *Considérations sur le Livre de Job, selon la version française des Bibles de Genève.* — *Syntagma calenderiorum, ou Concordance des différens calendriers.* — *Eloge de Mathurin Laroque, ministre de Rouen.*

Le savant Adrien Reland a fait l'éloge de Bauldry, imprimé à Utrecht, 1706.

BAZIN (Vincent-François), né le 20 janvier 1674, embrassa à Paris, où il avait terminé ses études, la carrière ecclésiastique, pour laquelle il avait une grande vocation. Nommé supérieur de la communauté de Saint-Hilaire, il sut donner une si bonne direction à ses élèves, que plusieurs prélats regardèrent son établissement comme un excellent séminaire. Possédant à un degré très éminent l'éloquence de la chaire, Bazin, outre les conférences qu'il faisait chaque jour à ses élèves, prêchait souvent dans les églises de Paris, où le suivaient de nombreux auditeurs.

Ayant été appelant et réappelant de la bulle *Unigenitus*, il encourut la disgrâce de l'archevêque de Paris, qui, en 1731, supprima la communauté de Saint-Hilaire. Une lettre de cachet, lancée contre son directeur, obligea celui-ci à s'expatrier. Rentré en France à la fin de la même année, mais sans avoir le droit d'exercer aucune fonction, Bazin fut bientôt en butte à de nouvelles persécutions et dut encore quitter Paris, où il ne revint qu'en 1734 ; il y mourut le 23 décembre de cette même année, et fut inhumé dans l'église Saint-Gervais.

L'abbé Bazin avait beaucoup prêché, et sur les textes les plus variés ; mais ses sermons, qui, pour la plupart, étaient improvisés, n'ont point été recueillis. On ne connaît de lui qu'un ouvrage ayant pour titre *Exercices du Pénitent*, Paris, 1733, in-8°.

Les ouvrages où il est fait mention de ce personnage sont : les Nouvelles Ecclésiastiques, années 1728-1731-1795 ; le Dictionnaire de Désessarts, tome 1er ; Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier — Son portrait gravé se trouve dans la collection de la Bibliothèque publique de Rouen.

BEAUCOUSIN (Jean) naquit vers l'an 1690. Ayant terminé ses études au collége de Rouen, il se retira à Jumiéges, où il fit sa profession religieuse dans l'ordre des Bénédictins. Son goût pour la littérature latine, et surtout pour la poésie, s'étant manifesté de bonne heure, il concourait en 1716 et en 1717 à l'Académie des Palinods, où il fut couronné la première année pour une *Ode*, et la seconde pour une *Epigramme*.

Envoyé dans le diocèse d'Evreux, il composa pour l'abbaye de Saint-Taurin, et en l'honneur de ce patron, cinq *Hymnes* qui reçurent l'approbation de l'évêque; il en composa également en l'honneur de saint Anselme, d'un style élevé et plein d'élégance, qui furent chantées dans l'abbaye du Bec.

Nommé par ses supérieurs, en récompense de ses talens littéraires, professeur de rhétorique au collége de Tyron, dans le Perche, il continuait, sans rien négliger de ses devoirs de religieux et de professeur, à cultiver la poésie, lorsque la mort vint le frapper le 30 juin 1730, dans sa trente-neuvième année.

(Voir Dom François, tome 3, et l'Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.)

BEAULIEU (Augustin de), né en 1589, fit connaître de bonne heure sa vocation bien déterminée pour la marine, vers laquelle il avait tourné toutes ses études. En 1612, bien qu'il n'eût encore que vingt-trois ans, il faisait avec un gentilhomme normand, le chevalier de Bricqueville, un premier voyage sur les côtes d'Afrique, dans le dessein d'y établir une colonie française. S'étant attaché, en 1616, à une compagnie formée pour une exploitation commerciale dans les Indes, il obtint la conduite d'un navire sous les ordres du capitaine de Nets. Attaqués vigoureusement par les Hollandais, le plus gros navire, commandé par le capitaine, fut pris, mais la cargaison de celui que montait de Beaulieu fut plus que suffisante pour couvrir les frais de l'entreprise.

Ayant obtenu, en 1619, le commandement d'une nouvelle expédition dans les Indes avec deux gros bâtimens et une patache, il fut encore, lorsqu'il revenait avec son chargement, attaqué par les Hollandais, qui brûlèrent un des bâtimens, sans pouvoir se rendre maîtres de l'autre, qui fut entièrement sauvé. Appelé, quelques années plus tard, au service du roi, de Beaulieu fut envoyé dans l'île de Ré, où les calvinistes venaient de faire une manifestation. Le cardinal de Richelieu, qui appréciait son mérite et connaissait sa bravoure, lui fit donner le commandement d'un bâtiment de guerre pour aller, avec l'armée sous les ordres du comte d'Harcourt, mettre le siége devant les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Après la prise de ces îles, et au retour d'une expédition que l'armée fit en Sardaigne, il tomba malade à Toulon, et y mourut de la fièvre jaune en 1637.

La relation des voyages de de Beaulieu a été publiée dans la grande Collection des Voyages de Thévenot, en 1664.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, tome 2 ; Masseville, tome 3 ; la Biographie Universelle, etc.)

BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe de) naquit vers la fin du dix-septième siècle ; il devint curé de la paroisse Saint-Nicolas de Rouen, et publia plusieurs ouvrages ascétiques dont voici les titres : *Pratique de la Dévotion du divin Cœur de Jésus*, 1751. — *Elite des Etrennes, ou le Moyen de se sanctifier*, 1755, in-24. — *Exercices du parfait Chrétien*, 1757, in-24. — *Les Retours du Juste et du Pécheur*, in-12.— *Vie de la Sainte-Vierge*, in-8. — *Imitation de la Sainte-Vierge.* — *Vie des Saints*, 1758, 2 vol. in-12. — *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1759, in-12. — *Exposition des principales Vérités des Livres saints*, in-12. — *Conduite des Ecoles chrétiennes.* — L'abbé de Beaumont mourut à Rouen en 1761.

(Voir les Nouvelles Ecclésiastiques d'avril 1740 et de mars 1750, les Anecdotes Ecclésiastiques et l'Apologie des Anecdotes.)

BECQUET (Robert), habile architecte, ou plutôt « maître » charpentier du roi à Rouen, et de sa grande église Notre-» Dame dudit lieu, » comme il se qualifiait, naquit vers la fin du quinzième siècle. S'étant déjà fait connaître par la construction de l'élégante pyramide du clocher de l'église de Saint-Martin-du-Pont, il fut chargé par le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen (deuxième du nom), de l'érection d'une nouvelle flèche sur la tour centrale de Notre-Dame, en remplacement de celle qui avait été incendiée le 4 octobre 1514. Commencée d'après ses plans et sous sa direction en juin 1542, cette flèche, dont la charpente se composait, dit-on, de trois mille quatre cent vingt-deux pièces de bois, avait ses premières pièces posées sur la plate-forme de la tour le 13 septembre 1543, et avait atteint son plus haut point d'élévation, environ deux cents pieds au-dessus de cette plate-forme, le 29 août de l'année suivante.

C'est cette magnifique aiguille, ce chef-d'œuvre qui faisait, depuis près de trois siècles, l'admiration des connaisseurs, qu'un incendie allumé par le feu du ciel détruisit entièrement le 15 septembre 1822.

Robert Becquet avait aussi cultivé la poésie, et avec assez de succès pour mériter d'être l'un des lauréats de l'Académie des Palinods, qui le couronna en 1545 pour une *Ballade*. (Voir la Notice historique sur l'Académie des Palinods, par A.-G. Ballin.)

Quelques écrivains font naître ce célèbre architecte à Darnétal, mais plusieurs biographes et l'historien dom Pommeraye le disent natif de Rouen. C'est dans cette ville qu'il termina sa carrière en 1554, dans une maison située près de l'abbaye de Saint-Amand.

(Voir l'Histoire des Archevêques de Rouen, par dom Pommeraye, et une Lettre à M. Alavoine sur la flèche de Robert Becquet, par M. A. Deville: Précis de l'Académie de Rouen, année 1831; Revue des Architectes, par le même.)

BECTHOMAS (Pierre-Marc-Antoine de), de Languedor, comte d'Averton, président à mortier au Parlement de Normandie, naquit le 10 octobre 1714; il était encore au collége, lorsqu'il fit l'envoi au concours de l'Académie des Palinods de Rouen d'un poëme en vers latins sur la naissance du dauphin père de Louis XVI, poëme pour lequel il obtint l'un des premiers prix du concours. Parvenu aux plus hautes fonctions de la magistrature, le président de Becthomas ne cessa point d'aimer la poésie et d'en encourager l'essor. Elu en 1767 prince de l'Académie dont il avait été le lauréat, il montra, par la générosité et la magnificence qu'il déploya à cette occasion, que nul n'était plus digne que lui d'un tel honneur.

Il mourut à Rouen, le 17 avril 1780, fort regretté comme magistrat et comme protecteur des lettres.

BEHOURT (Jean), né dans la première moitié du seizième siècle, était régent au collége des Bons-Enfans de Rouen; il composa pour ce collége trois tragédies dont voici les titres: *Polixène, tragédie en cinq actes et en vers, avec des chœurs*, tirée du premier livre des Histoires tragiques de P. Boisteau, dédiée à très haute et très illustre princesse de Montpensier, nouvellement représentée au collége des Bons-Enfans de Rouen, le dimanche 7 septembre 1597, imprimée à Rouen, chez Raphaël du Petit-Val, in-12. — *Esaü ou le Chasseur, tragédie en cinq actes, en vers, avec des chœurs*, dédiée au duc de Montpensier, représentée le 2 août 1598, imprimée à Rouen, même année, et réimprimée en 1606 avec un avertissement au lecteur et un argument. — *Hypsicratée ou la Magnanimité, tragédie en cinq actes*, dédiée à messire Georges de Montigny, président au Parlement de Normandie, représentée au même lieu, et imprimée en 1604, in-12.

Un rudiment intitulé *le Petit Behourt*, composé par ce régent, fut longtems en usage dans les colléges et fit une certaine réputation à son auteur. Behourt mourut au commencement du dix-septième siècle.

(Voir l'Histoire du Théâtre français, des frères Parfait, tome 3, les Recherches sur les Théâtres de France, par Beauchamp, tome 1er.)

BEHOURT (Jean), probablement de la même famille que le précédent, était avocat au Parlement de Normandie. Il est l'auteur d'un ouvrage curieux ayant pour titre: *le Trésor d'Eloquence française, ou Recueil des meilleurs auteurs français, avec une explication des mots les plus difficiles*. Cet ouvrage a été

imprimé à Rouen, chez Romain de Beauvais, 1619, in-8°. Jean Behourt mourut en 1620.

(Voir l'Abrégé de Cosmographie, par l'abbé Saas, année 1756; les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

BELARD (Pierre), né vers le milieu du dix-septième siècle, était un ecclésiastique alliant à la piété et au savoir une charité inépuisable. Envoyé pour exercer son ministère à Alençon, il y fut pourvu d'une cure et devint l'un des bienfaiteurs de cette ville, par la fondation de deux établissemens de bienfaisance, celui des Dames de la Providence, puis celui d'un hôpital, auquel il légua toute sa fortune. Cet homme de bien, après avoir gouverné son église pendant trente-cinq ans, termina sa carrière en 1729, pleuré de toute la ville, dont ses vertus avaient fait l'édification. L'abbé Belard a laissé un manuscrit précieux pour l'église, les curés et la ville d'Alençon; il est intitulé : *Inventaire des titres, papiers et enseignemens concernant la cure d'Alençon, avec un Mémoire de toutes choses*, in-fol.

(Voir les Mémoires historiques de la ville d'Alençon, par Odolent Desnos, tome 1er, et le P. Le Long.)

BELLENGÉ (Michel-Bruno), né en 1726, sur la paroisse Saint-Pierre-du-Châtel, fut l'un des premiers élèves de l'école de peinture fondée à Rouen sous la direction do M. Descamps. Après avoir remporté, de 1748 à 1751, trois prix à cette ecole, il s'exerça à peindre des fleurs sur émail, genre dans lequel il s'acquit bientôt un talent qui le mit en réputation. S'étant aussi fait connaître dans la grande peinture, M. Voyer d'Argenson lui fit copier, à Paris, deux tableaux de Van-Huysum, chefs-d'œuvre de son cabinet. Mis en rapport avec plusieurs artistes distingués de la capitale, il travailla, sous la direction de Pierre, aux peintures du plafond du château de Saint-Cloud, et Deshays, son compatriote, l'associa à quelques-uns de ses travaux. Chardin, qui l'honorait de son estime, l'ayant, en 1764, présenté à l'Académie de Peinture, il y fut admis la même année. Son tableau de réception était un vase de fleurs, que les artistes et les connaisseurs regardèrent comme son chef-d'œuvre. Peu de tems après, il était nommé directeur de la manufacture des tapis de Turquie et obtenait d'être logé au Louvre.

Les tapisseries commandées a cette époque pour décorer le chœur de Notre-Dame de Paris furent exécutées sur ses dessins. Cet artiste, que tout jusqu'alors avait contribué à rendre heureux, devait, sur la fin de sa carrière, être soumis à de bien rudes épreuves; des envieux lui firent perdre sa place, et la Révolution sa fortune. La mort lui enleva une épouse tendrement aimée, et une paralysie, qui le tenait dans la tête, combla la mesure en le privant de ses facultés intellectuelles. Ramené

dans sa ville natale, près de sa famille qu'il n'avait jamais oubliée, il y mourut le 12 décembre 1793.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

BENCE (Jean), né en 1568, appartenait à la maison de Sorbonne et fut l'un des premiers prêtres qui entrèrent dans la congrégation de l'Oratoire, qui venait de se former en France. Il communiquait à ses confrères, depuis plusieurs années, ses lumières sur l'Ecriture-Sainte, lorsqu'il fut envoyé par le cardinal de Bérulle en Bourgogne, puis à Lyon, ville dans laquelle il fit une longue résidence et où il composa, à l'usage du séminaire qu'il y dirigeait, les ouvrages suivans sur les Evangiles et les Epitres des Apôtres : *Manuale in quatuor Evangelia*, 1626 et 1628, in-12 ; *Manuale in omnes Pauli Epistolas et in septem Epistolas canonicas*, 1628 et 1638, 2 vol. in-12. Le P. Bence mourut le 24 avril 1642.

(Voir le Dictionnaire de Moreri.)

BENETOT (Jacques-Maur) naquit en 1613 et fit profession dans l'abbaye du Bec, le 28 septembre 1632. Il possédait une vaste érudition et se montra fort habile dans la controverse avec les réformés. Ayant acquis de grandes connaissances en bibliographie, il donna le catalogue d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques, dont Luce d'Achery enrichit l'édition qu'il publia en 1671. Benetot avait souvent prêché avec succès dans l'abbaye de Fécamp. Outre ses sermons, qui n'ont point été publiés, il a composé une *Histoire de l'Abbaye de Saint-Jean-de-Laon*, dont il avait été prieur. Il mourut près de Clermont en Auvergne, le 17 juillet 1664.

(Voir la Bibliothèque de dom François, tome 1er, le Dictionnaire de Mórériet l'Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.)

BERNARD (Mlle Catherine), née en 1632, était parente des deux Corneille et de Fontenelle. Elevée dans la religion réformée, elle fit, lors de la révocation de l'édit de Nantes, abjuration du calvinisme, ainsi que cela se trouve consigné dans le *Mercure Galant* du mois d'octobre 1685. Deux romans : *les Malheurs de l'Amour* et *le Comte d'Amboise*, qu'elle publia sous le titre modeste de *Nouvelles*, romans dans lesquels on admire, dit de Vizé, la délicatesse de l'expression et la finesse des pensées, commencèrent sa réputation. Vinrent ensuite un discours en prose et deux pièces de poésies, qui lui valurent, de 1691 à 1697, trois couronnes au concours de l'Académie Française. Elle obtint également trois autres couronnes à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.

A ces triomphes académiques vinrent aussi s'ajouter les triomphes encore plus éclatans du théâtre. Mlle Bernard don-

nait, le 4 février 1689, une tragédie de *Laodamie* qui eut quelque succès. *Brutus*, autre tragédie, représentée le 18 décembre 1690, en eut un très grand, ce qui fit dire à de Vizé, dans son *Mercure*, que Mlle Bernard était une rivale très dangereuse pour ceux qui suivaient alors la carrière du théâtre.

Voltaire, qui, trois ans plus tard, traitait le même sujet, se souvint de quelques-uns des meilleurs passages de cette pièce, et fit plus que de les imiter.

Ces deux tragédies, qui avaient attiré sur leur auteur les regards de Louis XIV, lui valurent de ce monarque une pension de deux cents écus. Mme la chancelière de Pontchartrain, dont les conseils avaient déterminé Mlle Bernard a renoncer à écrire pour le théâtre, lui faisait aussi une pension et l'honorait de son amitié.

La réputation que s'était acquise par ses ouvrages cette compatriote et alliée des Corneille et de Fontenelle lui fit ouvrir les portes de la célèbre académie de *Ricovrati*, de Padoue. Mlle Catherine Bernard mourut à Paris dans l'année 1712, et fut inhumée dans l'église Saint-Paul.

Les ouvrages qu'elle a laissés et qui ont été imprimés sont : *les Malheurs de l'Amour* (Eléonore d'Ivrée), Paris, Michel Groult, 1687, in-12. — *Le Comte d'Amboise*, Paris, 1689. — *Brutus*, tragédie, 1691. — *Inès de Cordoue*, nouvelle espagnole, Paris, 1696, in-12.— On attribue encore à Mlle Bernard une tragédie de *Bradamante*, que l'on croit être la même que celle qui se trouve dans le théâtre de Thomas Corneille; ce qui n'est pas mieux prouvé que la prétendue collaboration de Fontenelle à la tragédie de *Brutus*, fait trop légèrement avancé par quelques biographes. L'éloge de cette Rouennaise, dont le talent littéraire mériterait d'être plus connu, se trouve dans l'Histoire du Théâtre français, des frères Parfait.

(Voir une courte Notice biographique publiée par M. Cassin dans la *Revue de Rouen*, numéro d'octobre 1845.)

BERRUYER (Joseph-Isaac), né le 9 novembre 1681, entra de bonne heure dans la congrégation des Jésuites, où il devint professeur d'humanités. Doué d'une imagination vive et colorée, il écrivit l'*Histoire du Peuple de Dieu*, dans un style qui dut paraître avec raison peu conforme à la simplicité des saintes Ecritures. Le ton romanesque et beaucoup trop poétique qui domine dans cet ouvrage, des peintures un peu risquées et l'altération du texte dans quelques endroits, ayant paru des défauts que ne pouvaient atténuer des passages pleins de chaleur et d'élégance, firent regarder l'ouvrage comme répréhensible. La Sorbonne et plusieurs évêques le soumirent à la censure; deux papes, Benoît XIV et Clément XIII, le condamnèrent, et le Parlement, intervenant à son tour, en ordonna la suppression. Une polémique des plus vives s'engagea entre les partisans et les adversaires de Berruyer, qui, malgré tout le bruit

fait à l'occasion de ses œuvres, mourut paisiblement dans la maison professe de Paris, le 18 février 1758.

Note bibliographique : *Histoire du Peuple de Dieu depuis son origine jusqu'à la naissance du Messie*, Paris, 1727, 8 vol. in-4°. — *Suite depuis la naissance du Messie jusqu'à la fin de la Synagogue*, Paris (La Haye), 1755, 4 vol. — *Troisième partie, ou Paraphrase des Epîtres des Apôtres*, 1757, 2 vol.; en tout 14 vol. in-4°. — *Lettres d'un théologien à un de ses amis*, au sujet de différens écrits qui ont paru pour la défense de l'ouvrage du P. Berruyer, Avignon, 1756, in-12. — *Lettres au sujet de l'Histoire du Peuple de Dieu*, Paris, 1754, in-12. — *Défense de la seconde partie de l'Histoire du Peuple de Dieu*, Avignon, 1759. — *Elégie latine sur la mort de Commire.*

Son portrait se trouve à la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

BESONGNE, imprimeur à Rouen, se fit, lors de la suppression des Parlemens, une certaine célébrité par les pamphlets sortis de ses presses. Il rédigea et publia aussi pendant plusieurs années l'*Almanach de Normandie*, et se voyait, par la prospérité de ses affaires, parvenu jusqu'à l'opulence, lorsque, s'étant jeté dans une spéculation qui n'eut point de réussite, il fut en peu de tems complétement ruiné. Il a laissé deux Lettres insérées dans le journal publié à Rouen à cette époque. Dans la première, du 13 avril 1785, à l'occasion de la naissance de Louis-Charles, fils de Louis XVI, qui venait de recevoir le titre de duc de Normandie, il donne la chronologie des ducs de cette province. Dans sa seconde lettre, du 7 mai de la même année, il donne de curieux détails sur le séjour de Voltaire à Rouen.

Besongne mourut à Paris, où il avait été obligé pour vivre de se faire ouvrier imprimeur.

(Voir les Biographies Manuscrites par Adrien Pasquier.)

BEUZELIN, né dans le dix-huitième siècle, débuta dans la carrière littéraire par un poëme latin ayant pour titre : *Materno amore superato Religionis Triumphus.* Ce poëme, dans lequel l'auteur exprime, de la manière la plus touchante, les douleurs d'une mère à qui la mort vient d'enlever son fils unique, fut couronné par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1782; une Idylle sur la mort de *Jephté* valut encore à Beuzelin l'année suivante, une nouvelle couronne académique. Il promettait de devenir un jour un poëte distingué dans le genre élégiaque, qui convenait si bien à la nature de son talent, lorsqu'il mourut ayant à peine atteint sa trentième année.

BÉVILLE, poëte dramatique, sur la vie duquel nous ne trouvons aucun détail biographique, a composé pour le théâtre un drame historique en vers, intitulé *la Mort de Dillon*. Ce drame, représenté la première fois sur le théâtre de Rouen, en 1791, y fut reçu favorablement, ainsi que cela se trouve

consigné dans le journal de Rouen de cette époque, qui, en rendant compte de cette représentation, s'exprime en ces termes : « On doit des encouragemens au drame de *la Mort de Dillon*, pièce où l'on trouve de beaux vers pleins de chaleur et de verve; elle a été fort applaudie, et on a demandé l'auteur. »

Le drame de Béville, représenté plusieurs fois au Havre avec un égal succès, fut imprimé la même année chez la veuve P. Seyer-Behourt. Il faisait partie de la riche et curieuse collection des pièces de théâtre de feu M. de Soleinne, ainsi que l'indique le catalogue de cette collection, article du théâtre de Rouen.

BIGOT (Emeric), né en 1626, comptait parmi ses ancêtres deux présidens à mortier, un avocat général et six conseillers au Parlement de Normandie. Son père était doyen de la cour des Aides, et sa mère fille du premier président Groulart. L'amour de l'étude ayant développé chez lui l'amour des livres, il devint possesseur d'une riche et curieuse bibliothèque dont il fit un si bon emploi, que, jeune encore, il avait acquis déjà un grand fonds de science et une vaste littérature. En correspondance avec les savans et les littérateurs les plus illustres de l'Europe, il eut pour amis intimes Gilles Ménage, Nicolas Heinsius et Jacques Basnage. Aussi modeste qu'il avait de savoir, Emeric Bigot n'a publié que très peu d'ouvrages, la *Vie de saint Jean Chrysostome*, traduction d'après Palladius, et quelques *Recherches sur les Antiquités ecclésiastiques*, en grec et en latin. Il a, dit-on, fourni à Ducange des observations curieuses pour son *Glossaire*, et Barral dit aussi que sa correspondance avec les savans a produit un recueil de lettres qui ont été imprimées. Il termina sa carrière le 18 décembre 1689.

(Voir l'Histoire des Ouvrages des Savans, par Henri Basnage, tome 7; Baillet, tome 2; Niceron, tome 10; Bayle, Moréri, etc.)

BILLOUET (Philippe), né en 1684, entra dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Ses progrès dans l'étude des sciences avaient été si rapides, qu'il fut choisi, à vingt-huit ans, pour enseigner la langue hébraïque dans l'abbaye de Saint-Etienne de Caen. Le célèbre jurisconsulte Prousteau, professeur en droit à l'université d'Orléans, ayant légué sa riche bibliothèque aux Bénédictins de cette ville avec la condition de la rendre publique, Billouet en fut nommé le bibliothécaire. Le zèle et l'activité que déploya dans cette fonction ce savant et laborieux Bénédictin épuisèrent ses forces et abrégèrent son existence. Il mourut, âgé de trente-six ans, le 2 mars 1720. Billouet avait travaillé au Dictionnaire de Moréri, ainsi que nous l'apprend le titre d'un ouvrage cité dans la note biographique suivante : *Justification de l'auteur qui a tra-*

vaillé au Dictionnaire de Moréri, contre la censure d'un ecclésiastique de Saint-Sulpice, in-12. — *Eloge de Prousteau.* — *Catalogue de la bibliothèque des Bénédictins d'Orléans.*

(Voir la Bibliothèque de dom Le Cerf et celle de dom François, tome 3, et l'Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.)

BLANCHARD (Alain), né dans le quatorzième siècle, était capitaine des arbalétriers de Rouen. Henry V, roi d'Angleterre, étant venu en 1418 mettre le siége devant cette ville, Alain Blanchard, plein de bravoure et de résolution, se mit à la tête d'une partie de la population et défendit énergiquement la cité, dont il retarda la prise de plusieurs jours. La trahison du gouverneur Gui le Bouteiller et la famine qui les décimait ayant forcé les Rouennais à capituler, le vainqueur, selon une coutume barbare, que plusieurs fois déjà en pareille circonstance il avait mise en pratique, exigea, lors de la reddition de la ville, que trois de ses plus notables habitans lui fussent livrés pour être ensuite décapités. Les victimes désignées furent Robert Livet, vicaire général de l'archevêque; Jean Jourdain, maître de l'artillerie, et Alain Blanchard. Les deux premiers rachetèrent leur vie en payant d'une partie de leurs biens une rançon au roi d'Angleterre; mais Blanchard, qui était sans fortune, fut décapité. « Je n'ai pas de bien, disait-il en allant au supplice; mais quand j'en aurais, je ne l'emploierais pas pour empêcher un Anglais de se déshonorer! »

Il y a quelques années qu'à l'occasion d'un hommage public que la ville avait l'intention de rendre à ce personnage, on essaya de jeter le doute sur l'authenticité et sur la pureté de son héroïsme. Mais les argumens dont on se servit pour soutenir cette thèse n'ayant point paru concluans, Alain Blanchard, dont le nom a été donné à une nouvelle rue de Rouen, est demeuré avec raison en pleine possession de sa gloire consacrée par quatre siècles.

Le dévoûment héroïque du capitaine des albalétriers de Rouen a fait le sujet de deux tragédies : l'une par M. Viellard, représentée à Paris en 1793; l'autre par M. Dupias, représentée à Rouen et à Paris en 1826; d'un drame lyrique dédié à la ville de Rouen, par M. Réfuveille, et mis en musique par A. Boïeldieu, fils de l'illustre compositeur, en 1850, non représenté.

La gloire du héros rouennais a été aussi célébrée dans plusieurs poëmes, dont les principaux ont pour auteur M. Thorel de Saint-Martin, 1815, et M. Emile Coquatrix, 1847. Une chronique en prose sur le même sujet a été publiée, en 1849, par M. P. Dumesnil.

(Voir une Dissertation sur Alain Blanchard, par Th. Licquet : Précis de l'Académie de Rouen, 1828; Réfutation de cette Dis-

sertation, par M. Dupias, 1828 ; Réflexions sur le même personnage, par M. Auguste Leprevost, même année.)

Les ouvrages anciens dans lesquels il est fait mention d'Alain Blanchard sont : la *Chronique de Monstrelet*, l'*Histoire de Rouen*, par Farin; l'*Histoire de France*, par le P. Daniel et par l'abbé Legendre, etc.

BLANCHE (Antoine-Emmanuel-Pascal), médecin qui se fit dans sa ville natale une réputation aussi brillante que bien méritée, naquit le 9 décembre 1785. Stimulé par l'exemple de son père, qui lui-même exerçait à Rouen avec succès la médecine et la chirurgie, il fut bientôt en état d'aller terminer ses études à Paris, où il fut reçu docteur à vingt-deux ans. Ayant suivi pendant quelques années, avec la plus grande assiduité, les cours des hommes les plus célèbres dans la science à laquelle il se destinait, il revint à Rouen en 1810, où il créa une école préparatoire d'études médicales.

Nommé médecin en chef de la maison de détention dite de Bicètre, il établit, dans une des parties extérieures de cette prison, un laboratoire d'anatomie et un amphithéâtre où il fit des cours de clinique, de médecine légale, d'accouchemens et de pathologie.

Ce fut après avoir reconnu l'utilité de ces cours, professés avec talent et fréquentés par de nombreux élèves dont plusieurs devinrent des médecins distingués, que l'autorité supérieure de l'instruction publique créa à Rouen, en 1822, une école de médecine. Nommé professeur de cette école, le docteur Blanche déploya dans son enseignement les éminentes qualités qu'il apportait dans la pratique, comme médecin en chef de l'Hospice-Général, fonctions qu'il remplit pendant plus de trente ans avec un zèle et un dévoûment dont tous ceux qui l'ont connu ont gardé le souvenir. Les soins qu'il prodigua à un grand nombre de malades, lors de l'invasion du choléra, en 1832, lui valurent la décoration de la Légion-d'Honneur, récompense méritée depuis longtems par d'incontestables services.

Le docteur Blanche appartenait depuis 1818 à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont il partagea activement les travaux, et à laquelle il communiqua plusieurs mémoires relatifs aux sciences médicales. Il fut aussi l'un des premiers collaborateurs de la *Revue de Rouen*. Parmi les articles qu'il fit insérer dans ce recueil, nous citerons particulièrement un fragment de son voyage en Suisse, *une Ascension au Righi*.

Chirurgien-major de la garde nationale et membre du conseil municipal depuis plusieurs années, c'est dans l'exercice de cette dernière fonction qu'il mourut dans la salle du conseil, un jour de séance, le 24 janvier 1849, frappé d'apoplexie foudroyante.

Il fut décidé immédiatement que ses obsèques se feraient aux frais de la ville, en reconnaissance des services publics qu'il lui avait rendus ; ce qui eut lieu à l'église Saint-Vivien, au milieu d'un nombreux cortége composé de toutes les classes de la population, dont il avait les sympathies. Une souscription a été ouverte par les élèves et les amis du docteur Blanche, pour la reproduction de ses traits dans un buste. Ce buste en marbre, exécuté par Dantan jeune, a été inauguré le 12 juin 1853, dans l'enceinte de l'Hospice-Général.

(Voir, dans la *Revue de Rouen* de janvier 1849, un article nécrologique par M[lle] A. Bosquet ; un éloge académique par M. le docteur Vingtrinier, même recueil, numéros d'octobre et de novembre 1850, et les journaux de Rouen du 13 juin 1853.)

BLANCHE (Esprit), frère du précédent, naquit le 15 mai 1796. Il fit ses études à l'Ecole de Médecine de Paris, où il fut reçu docteur en 1819. S'étant consacré d'une manière absolue à l'étude des affections mentales, il fonda à Montmartre une maison de santé, que le grand nombre de malades qu'il y recevait eut bientôt rendue célèbre. Adoptant, dans son mode de traitement, le principe de Pinel, en lui donnant encore plus d'extension, au lieu d'isoler ses malades, il les plaçait, au contraire, au milieu d'une nouvelle famille, dont la sollicitude éclairée et les soins incessans avaient pour résultat presque toujours infaillible d'opérer sur leurs idées une révulsion favorable, et de leur conserver les instincts et les habitudes sociales. Faisant aussi succéder au régime d'intimidation le régime de la persuasion, de la patience et de la bonté, il sut se faire aimer et obéir de ses malades. En 1834, il recevait, en récompense des services qu'il rendait à l'humanité, la décoration de la Légion-d'Honneur, et, l'année suivante, il était attaché aux hospices des Incurables de Paris, section des enfans aliénés.

Sa maison de santé de Montmartre étant devenue insuffisante, il venait de la transporter à Passy, où il se livrait avec un redoublement de zèle aux soins que réclamait ce vaste et utile établissement, lorsqu'il mourut, après quelques mois de maladie, le 8 novembre 1852, dans un âge où il pouvait encore lui être permis de continuer l'œuvre philanthropique qui avait fait l'occupation de toute sa vie.

Membre du conseil médical de l'Association des Artistes dramatiques, le docteur Blanche servit constamment leurs intérêts avec un entier désintéressement. Les artistes et les gens de lettres lui en ont fait exprimer sur sa tombe, par un de leurs collègues, leur vive et profonde reconnaissance.

Voici les ouvrages publiés par ce savant médecin : *Du Danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la Folie*, Paris,



Gardembas, 1839, in-8°. — ***De l'Etat actuel du traitement de la Folie en France***, Paris, Gardembas, 1840, in-8°.

(Voir la Littérature Française contemporaine, par J.-M. Quérard.)

BLONDEL (Jacques-François) naquit, le 8 janvier 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture, dont lui-même suivit la carrière. Après avoir fait des progrès dans l'étude théorique de son art, il se fit connaître dans la pratique, en faisant exécuter, sur ses plans, plusieurs édifices qui lui firent une grande réputation. Ces édifices étaient le palais archiépiscopal de Cambrai, le portail de la Cathédrale, l'Hôtel-de-Ville et les casernes de Metz. Il avait aussi édifié à Rouen, en 1735, le vaste bâtiment où se rend encore aujourd'hui la justice consulaire. Ayant ouvert à Paris une école d'architecture, il y fit, pendant trente ans, partager à de nombreux élèves le fruit de ses laborieuses et solides études. Le progrès toujours croissant de cette école fit enfin justement apprécier le mérite du maître auquel, en 1755, l'Académie des Beaux-Arts ouvrit ses portes, honneur dont l'habile architecte continua par ses travaux à se rendre de plus en plus digne. Blondel, éminemment recommandable par ses œuvres architecturales, l'est également par les écrits qu'il a publiés sur une matière dont, au point de vue théorique et pratique, il avait fait sa spécialité. Il mourut à Paris, le 9 janvier 1774.

Voici la liste de ses publications :

Architecture Française, ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels et édifices les plus considérables de Paris, ainsi que des châteaux et maisons de plaisance situés aux environs de cette ville ou en d'autres endroits de la France, bâtis par les plus célèbres architectes et mesurés exactement sur les lieux, avec la description de ces édifices et des dissertations utiles et intéressantes sur chaque espèce de bâtimens; Paris, Jombert, 1755 et 1756, 4 volumes grand in-fol., avec 600 planches. — ***Traité d'Architecture dans le goût moderne***, Paris, Jombert, 1737 et 1738, 2 volumes in-4°. — ***Cours d'Architecture, ou Traité de la décoration, distribution et construction des bâtimens***; Paris, Dessaint, 1771 et 1777, 6 volumes in-8°. — ***De l'utilité de joindre à l'étude de l'Architecture celle des arts et des sciences***, Paris, 1771, in-4°., — ***L'Homme du monde éclairé par les arts***, Amsterdam et Paris, 1774, in-12.

(Voir aussi plusieurs articles dans l'Encyclopédie; — la Vie des Architectes, par D***, et la Biographie Universelle.)

BLOSSEVILLE (Jules-Alphonse-René Poret, baron de) naquit le 29 juillet 1802, d'une famille ancienne dans la robe et qui avait aussi donné plusieurs officiers généraux à la marine

française. Reçu aspirant de marine au sortir du lycée de Rouen, dont il était l'un des élèves les plus distingués, il s'embarquait, en 1819, sur le brick le *Railleur*, qui avait pour mission de visiter le Sénégal, Cayenne et la Martinique. De retour l'année suivante, il faisait une nouvelle campagne sur la frégate la *Duchesse-de-Berri*, qui allait explorer la côte du Brésil et tenir station aux Antilles, campagne qui dura deux ans. Le gouvernement ayant ordonné, en 1822, un voyage de découvertes autour du monde, et chargé à cet effet le capitaine Duperrey du commandement de la corvette la *Coquille*, un seul élève de première classe obtint de faire partie de cette expédition ; cet élève était Jules de Blosseville, qui, à peine âgé de vingt ans, se montrait déjà plein de savoir et d'expérience dans la pratique d'un art qui fait les grands navigateurs ; ce qui lui gagna dans ce voyage, qui dura trois ans, l'affection toute paternelle du capitaine Duperrey.

Choisi, à son retour en France, pour exécuter une partie des travaux d'hydrographie, il faisait des observations sur les courans à l'embouchure de la Seine, et sondait les côtes depuis Cherbourg jusqu'à Dieppe. Récompensé de ses travaux par le grade d'enseigne de vaisseau, il partait le 15 mai sur la gabarre la *Chevrette*, commandée par le lieutenant de vaisseau Fabré, et parcourait, de 1826 à 1828, les mers de l'Inde et de la Chine.

Dans un rapport présenté à l'Institut par M. Arago sur les résultats scientifiques de cette expédition, se trouve cité à chaque page le nom de ce jeune et intrépide marin, qui avait fait avec la plus rare précision des observations sur les marées, sur la météorologie et la géologie. Doué d'une infatigable activité, Jules de Blosseville, comme s'il eût pressenti qu'il ne devait fournir qu'une bien courte carrière, ne prenait pour ainsi dire jamais de repos. En mer, on le voyait, s'aventurant sur de légères pirogues de sauvages, aller lever les plans des côtes et sonder dans certains parages la profondeur des eaux ; à terre, il rédigeait des notes pour la relation de ses voyages, qu'il se proposait de publier.

Promu, au retour de ce voyage, au grade de lieutenant de vaisseau, il fit, en 1830, sur le brick de guerre l'*Alacrity*, l'expédition d'Alger, et de là fut rejoindre, jusqu'en 1832, notre station du Levant. La chambre de commerce de Dunkerque ayant, en 1833, demandé au ministre de la marine un bâtiment armé pour protéger les navires français envoyés à la grande pêche dans les mers du Nord, notre compatriote, désigné au commandement de cette croisière, montait le 21 juillet la canonnière-brick la *Lilloise*, et se dirigeait vers le Groënland, où il découvrait une longue étendue de côtes auxquelles il donnait des noms français. Il faisait aussi dans ces

régions glacées plusieurs découvertes pleines d'intérêt pour la géographie, la physique et l'histoire naturelle, ainsi qu'il l'écrivait à son frère Ernest de Blosseville, à la date du 6 août 1833, en lui recommandant sur toute chose, comme un pieux devoir, d'embrasser pour lui leur bonne mère en lui souhaitant sa fête.

Depuis cette époque, plus de nouvelles de la *Lilloise* ni de son équipage, et trois expéditions faites pour en découvrir la trace, en 1834 par la *Bordelaise*, capitaine Dutaillis, et en 1835 et 1836 par la *Recherche*, capitaine Tréhouart, sont demeurées sans résultat. Pensant toutefois qu'il n'était point impossible que le courageux navigateur ait pu atteindre sur les rives du Groënland un refuge où le retenaient peut-être des obstacles qu'il ne pouvait plus franchir, les deux Chambres, sur la proposition de M. Arago, votèrent une prime de 100,000 fr. pour celui qui ferait connaître le sort de nos compatriotes ; mais le silence est encore gardé, et malheureusement ce silence et le tems qui s'écoule font s'évanouir chaque jour ce qui pouvait rester d'espoir, et ne laissent plus guère qu'une triste certitude : celle du naufrage de la *Lilloise* et de la fin déplorable de son infortuné capitaine, qui avec tout son équipage aura probablement péri au milieu des glaces.

Liste des ouvrages de Jules de Blosseville : *Sur les Découvertes faites à diverses époques par les navigateurs dieppois*, Annales Maritimes et Coloniales, année 1826. — *Sur les Marées et les Vents de l'île de Taïti et des autres îles de l'Archipel*, idem. — *Quelques Remarques sur les chaînes-câbles et sur les nouvelles applications du fer dans la marine anglaise*, idem. — *Sur la Carte générale de la Perse et des contrées limitrophes*, idem, tome 2. — *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande*, extrait des Nouvelles Annales des Voyages ; Paris, Smith, 1826. — *Voyage du capitaine Edwarson à la côte méridionale de Tavaï-Poenammon*, idem ; Paris, Smith, 1826. — *Instructions relatives à la navigation sur divers points de la côte du Bengale*, tiré de la Gazette de Calcutta, traduit de l'anglais ; Paris, imprimerie royale, 1827, in-8°. — *Progrès des explorations dans l'Océanie*, Revue Britannique, tome 2., nouvelle série. — *Mort du capitaine Powell*, Revue des Deux-Mondes, tome 2. — *Histoire des Explorations de l'Amérique*, idem, tome 2. — *Mémoire sur le système de cloison à vannes, suivi de quelques idées sur l'arrimage des bâtimens de guerre*, Annales Maritimes et Coloniales, année 1833. L'Académie de Rouen possède dans ses archives un croquis de la côte du Groënland, la carte de la côte du nord de l'île de Ceylan et du mouillage de Kaits, pièces dont le commandant de la *Lilloise*, qui était membre correspondant de cette Académie, lui avait fait l'envoi par l'intermédiaire de son frère, M. Ernest de Blosseville.

Voir les Hommes Utiles de A. Jarry de Mancy, la Littérature Française contemporaine, par J.-M. Quérard), et une notice biographique très étendue par M. E. de Blosseville, publiée dans le compte-rendu de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts du département de l'Eure, 1853.)

Le portrait de Jules de Blosseville se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

BOCHART (Samuel), naquit en 1599, de Réné Bochart, ministre de l'église réformée, et d'Esther du Moulin, sœur du célèbre Pierre du Moulin. Jamais élève ne fit de plus rapides progrès en tous genres d'études; à peine âgé de quatorze ans, il composait quarante-quatre vers grecs en l'honneur de son professeur, Thomas Dempster, vers que ce savant trouvait dignes de figurer en tête de ses *Antiquités Romaines*. Ayant terminé ses humanités à Rouen, il fut étudier la philosophie et la théologie à Sédan et à Saumur, visita ensuite l'Angleterre et l'Allemagne. De retour en France, il fut nommé pasteur de l'église réformée de Caen. Bochart joignait à l'exercice de son ministère, auquel il apporta toujours le plus grand zèle, l'étude de la langue hébraïque; il possédait à fond les langues orientales, et en connaissait, dit-on, treize ou quatorze idiomes. Appelé souvent à donner des preuves de son savoir et de son éloquence dans les discussions théologiques, il en soutint avec le P. Véron, jésuite, qui eurent du retentissement, et auxquelles le gouverneur de la province, le duc de Longueville, dans le château duquel elles avaient lieu, se plaisait à assister.

La réputation que s'était acquise par sa science et par ses ouvrages le digne pasteur de l'église de Caen devint si grande, que la reine Christine lui écrivit de sa propre main pour lui exprimer le désir qu'elle avait de recevoir à Stockholm un savant aussi illustre. Bochart fit ce voyage en 1652, en compagnie de Huet, son disciple, depuis évêque d'Avranches. L'accueil qu'il reçut à la cour de Suède fut digne à tous égards d'une reine qui, savante elle-même, aimait et honorait les savans.

S'étant marié au retour de ce voyage, une fille qu'il eut de cette union et qu'il affectionnait beaucoup étant morte d'une maladie de langueur, le chagrin qu'il en ressentit altéra tellement sa santé, qu'on la vit chaque jour décliner. Il mourut à Caen, le 16 mai 1667, en pleine Académie, non, comme on l'a prétendu, à la suite d'une dispute théologique contre le célèbre évêque d'Avranches, mais en discutant avec calme son opinion sur l'origine de certaines médailles antiques.

Les ouvrages qui mirent Samuel Bochart au rang des savans les plus érudits de son tems sont *Phaleg* et *Chanaan*, deux parties de la géographie sacrée; *Hierozoïcon*, ou l'Histoire des Animaux mentionnés dans la Bible, 5 vol. in-fol. La liste

complète des nombreux ouvrages de notre illustre compatriotes se trouve dans les Mémoires du P. Niceron, tome XXVII, et à la fin de l'*Eloge historique de Samuel Bochart*, par M. L.-D. Paumier, pasteur de l'église réformée de Rouen.

(Voir sa vie en tête de ses œuvres, par Etienne Morin; les Dictionnaires de Bayle et de Moréri; l'Histoire des Ouvrages des Savans, par Henry Basnage; Recherches sur la vie et les ouvrages de S. Bochart, par MM. Edward-Herbert Smith; Caen, 1833.)

Plusieurs épreuves du portrait de ce personnage se trouvent dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

La ville de Caen a donné à l'une de ses rues le nom du savant Rouennais. Voir rendre à Samuel Bochart un pareil honneur dans sa ville natale est un vœu depuis longtems exprimé.

BOCHART (Matthieu), né aussi à Rouen, selon Adrien Pasquier, vers la fin du seizième siècle, était fils de Christophe Bochart, avocat au Parlement de Normandie et ensuite au Parlement de Paris. Cousin du précédent, avec lequel on l'a quelquefois confondu, il suivait la même religion et fut nommé ministre de l'église réformée d'Alençon. Il publia quelques ouvrages qui lui donnèrent, parmi les calvinistes, la réputation justement méritée d'un homme savant. Au nombre de ses principaux écrits se trouve un *Traité contre les Reliques* et un autre *Sur le sacrifice de la Messe*, imprimés à Genève en 1658. Il a fait aussi un dialogue sur les difficultés que les missionnaires suscitaient alors aux protestans de France, en vertu de ce qui s'était passé à Charenton, touchant la tolérance des erreurs luthériennes. Celui de ses écrits qui fit le plus de bruit est son *Dialecticon*, imprimé à Sédan en 1662. Il contient un projet de réunion entre les luthériens et les calvinistes. Matthieu Bochart mourut à Alençon le 20 février 1662.

BOIELDIEU (Marie-Jacques-Amand), oncle du célèbre compositeur de ce nom, naquit le 29 novembre 1757, sur la paroisse Saint-Nicolas. Il fut reçu avocat au Parlement de Normandie en 1782, carrière qu'il suivit à Rouen avec distinction jusqu'en 1816, et ensuite à Paris. Membre de l'Académie de Législation depuis plusieurs années, il remplit aussi, pendant tout le règne de la Restauration, les fonctions de secrétaire des commissions spéciales à la Chambre des pairs.

Cet honorable jurisconsulte, poëte et littérateur, était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, depuis 1806, et de plusieurs autres sociétés savantes de France. Il a écrit et publié les ouvrages dont voici les titres :

Ode à Mgr l'archevêque de Rouen (M. de la Rochefoucauld, à l'époque où il venait d'être nommé cardinal). — *Lettre adressée au roi, au nom des vrais citoyens de la ville de Rouen, à l'occasion*

d'une pétition où l'on demandait la destruction des maisons religieuses de Rouen, 1792, in-8°. Cette lettre, trouvée dans l'armoire de fer des Tuileries, a été, par ordre de la Convention, réimprimée avec les autres pièces trouvées dans cette armoire. — *La Promenade politique*, Bruxelles, 1793 ; pièce contre le décret du 23 juillet 1793. — *Les Erreurs du peuple par rapport au clergé*, Rouen, Vallée. — *Observations soumises aux représentans en mission dans le département de la Seine-Inférieure, sur la déportation et la détention de l'instituteur des sourds-muets de ce même département*; imprim. du *Journal de Rouen*, 1793, in-8°. Cet instituteur était l'abbé Huby, qui dut son rappel à cet éloquent plaidoyer. — *Valcindor et Florella, ou les Heureux infortunés*, conte moral et didactique où sont développés les principes des sciences et des arts, précédé d'un catalogue d'auteurs et d'un essai sur la culture des sciences et des arts, etc.; Paris, Fusch; Rouen, P. Périaux, 1801, 1 vol. in-8°. — *Questions importantes sur l'Usure*, suivies des consultations des avocats du barreau de Paris et de celui de Rouen, Paris, 1803, in-4°. — *De l'Influence de la chaire, du théâtre et du barreau dans la société civile, et de l'importance de leur rétablissement, etc.*; Paris, Demonville ; Rouen, P. Périaux, 1804, in-8°. — *Discours sur la Mélancolie*, suivi d'un éloge apologétique, en vers, sur la religion et la politique de Charlemagne. Paris, veuve Dufresne ; Rouen, Mégard, 1808, in-8°. Ouvrage lu à l'Académie de Rouen. — *Le Siége de Pavie, ou la Gloire de Charlemagne*, tragédie nationale ; Paris, 1808 (non représentée). — *Essai sur le Bonheur*, 1810, lu à l'Académie de Rouen. — *Eloge historique de M. Thieullen, premier président de la cour impériale de Rouen*, 1813, in-8°; lu à l'Académie. — *Le Frélon et les Abeilles*, apologue à l'occasion du retour de Louis XVIII ; Rouen, Périaux, 1814, in-8°. — *Le Langage de la raison et du sentiment au milieu des erreurs et des préjugés du siècle;* Paris, P. Didot, 1814, in-8°. — *La Mission à Paris, ou les Nouveaux Triomphes de la religion catholique*, poëme en cinq chants, seconde édition, augmentée de divers morceaux sur la guerre d'Espagne et de quelques cantiques nouveaux ; Paris, Beaucé et Rusand, 1824, in-8°. — *Les Femmes considérées dans leur éducation depuis Molière.* — *La Religion chrétienne envisagée sous le double rapport de son influence et de ses preuves, etc.*; plusieurs pièces de poésie lues à l'Académie de Rouen

M.-J-A. Boïeldieu, dont la longue et honorable carrière fut des mieux remplies, est mort à Paris en 1844.

(Voir les Biographies Manuscrites, par Adrien Pasquier, et la Littérature Française contemporaine de J.-M. Quérard.)

BOIELDIEU (François-Adrien), naquit le 16 décembre 1775. Son père était commis au secrétariat de l'archevêché, et sa mère tenait à Rouen un magasin de modes des plus fréquentés. Ayant fait connaître, dès l'âge de sept ans, ses heureuses

dispositions pour la musique, il fut confié, pour les développer, au professeur Broche, organiste de la Cathédrale. Le petit Boïel, ainsi qu'on le nommait alors, fit, malgré le peu d'aménité de son maître, de rapides progrès dans un art dont il possédait le génie. Il n'avait pas encore dix-huit ans, que, donnant carrière à ses prémices de composition, il faisait représenter avec succès, sur le théâtre de Rouen, le 11 brumaire an II, un opéra en deux actes, *la Fille Coupable*, et plus tard, le 6 brumaire an IV, *Rosalie et Mirza*, opéra en trois actes.

Encouragé dans sa vocation par ces premiers applaudissemens, il prenait son essor vers Paris, où le faisaient accueillir dans les salons sa jeunesse, une jolie figure et un talent prompt à se révéler. Bientôt en réputation comme exécutant sur le piano, dans les concerts où il se faisait entendre, il l'était aussi pour la composition de plusieurs romances, dont une, ayant pour refrain : *Vivre loin de ses amours*, eut une grande vogue. Passant de ces succès de salon à des succès plus éclatans, il fit représenter à Feydeau, de 1797 à 1799, *la Famille Suisse*, *Mombreuil et Merville*, *Zoraïme et Zulnare*, *la Dot de Suzette*, *Beniowski*, *les Méprises Espagnoles*; puis au théâtre de Favart, *le Calife de Bagdad* et *Ma Tante Aurore*, chefs-d'œuvre qui, représentés de nos jours, n'ont rien perdu de leur fraîcheur.

En 1802, Boïeldieu, déjà célèbre, épousait Mlle Clotilde, première danseuse de l'Opéra, union que des incompatibilités de caractère ne rendirent point heureuse pour l'artiste, qui, l'année suivante, se déterminait à quitter la France, se dirigeant vers la Russie, où, à peine arrivé, l'empereur Alexandre lui conférait, par un message, le titre de son maître de chapelle. C'est sous le ciel glacé de cette nouvelle patrie qu'il composa : *Aline, reine de Golconde*, sujet déjà traité par Berton ; *les Voitures versées*, *Alderkan*, *Telémaque*, *la Jeune Femme colère*, *les Deux Paravens ou Rien de trop*, et *les chœurs* d'*Athalie*.

De retour en France en 1811, il y composait *Jean de Paris*, représenté en 1812, et *le Nouveau Seigneur de Village* en 1813, deux des plus jolies perles de son écrin musical ; en 1816, *la Fête au Village voisin* ; en 1819, *le Petit Chaperon rouge*. En 1825, le génie de Boïeldieu avait atteint son apogée, *la Dame Blanche* venait de paraître ! On se rappelle l'immense succès de cet opéra, non seulement sur les théâtres de France, mais encore sur les théâtres étrangers.

L'opéra des *Deux Nuits*, joué en 1829 et dédié à la ville natale de l'auteur, devait être le chant du cygne.

Affecté, depuis plusieurs années, d'une maladie qui avait eu pour première cause une phthisie laryngée, l'illustre musicien mourut à Jarcy, département de Seine-et-Oise, le 8 octobre 1834. La ville de Rouen ayant fait réclamer son cœur, que la famille

s'empressa de lui accorder, la réception de ce précieux reste, qui, plus tard, devait prendre possession d'un monument élevé aux frais de la cité dans son principal cimetière, fut l'objet d'une solennelle et religieuse cérémonie, à laquelle toute la population voulut assister (1).

L'Académie de Rouen, dont Boïeldieu était membre correspondant et à laquelle il avait offert une partition de *la Dame Blanche*, ouvrit en son honneur un concours de poésie. Une statue en bronze, œuvre d'un compatriote, M. Dantan jeune, reproduisant avec une grande fidélité les traits du célèbre artiste, a été inaugurée, sur le cours qui porte aujourd'hui son nom, le 20 juin 1839. Boïeldieu était membre de l'Institut depuis 1817, chevalier de la Légion-d'Honneur et professeur de composition au Conservatoire, où il eut pour élèves : son fils, né d'un second mariage et dont le talent de composition s'est déjà révélé au théâtre par plusieurs succès; M. Adolphe Adam, l'auteur du *Châlet*, du *Postillon de Lonjumeau* et de tant d'autres charmans opéras; MM. Th. Labarre, Fétis, Zimmermann, etc. Les opéras qu'il a composés en société sont : *Bayard à Mézières*, avec Chérubini, Catel et Nicolo; *Angola*, avec Mme Gail, son élève; *Charles de France*, avec Hérold; *Blanche de Provence*, avec Chérubini, Berton, Kreutzer et Paër; *Pharamond*, pour le sacre de Charles X, avec Berton et Kreutzer.

(Voir la Biographie des Contemporains, le supplément de la Biographie Universelle, Adrien Pasquier.)

BOISFREMONT (Charles Le Boulanger de), né le 22 juin 1773, d'un conseiller au Parlement de Normandie, fit connaître de bonne heure ses dispositions pour la peinture et la sculpture. Contrarié dans son goût pour les arts par sa famille, qui avait d'autres vues sur lui, il dut suivre une autre carrière et devint premier page de Louis XVI.

Se trouvant de service le 10 août 1792, lors de l'envahissement du château des Tuileries, il n'échappa que par miracle au massacre qui en fut la suite. Etant venu chercher une retraite au lieu de sa naissance, et se sentant attiré vers sa première vocation, il entra à l'école de dessin dirigée par M. Descamps, où il se livra à l'étude de son art favori. Forcé, pour se soustraire à la loi des suspects, de quitter la France, il passa en Amérique, où il éprouva toutes sortes de vicissitudes, étant obligé, pour vivre, de travailler manuellement et comme homme de peine. Ayant été, lors de son retour en Europe, pris par des corsaires algériens, il eut à subir sur les côtes d'Afrique toutes les misères réservées aux prisonniers. Rendu à la liberté, il vint habiter Gênes, et ensuite Rome, où il faillit encore être victime des révolutions qui agitaient ce

(1) Voir le procès-verbal de cette cérémonie par M. le vicomte Walsh.

pays. Lorsque revint le calme, il reprit ses études dans cette métropole des beaux-arts, et parvint à reproduire avec une grande perfection, pour un marchand d'antiquités qui les vendait comme originaux, des copies de Raphaël, du Titien et du Corrège.

Rentré en France lors du rappel des émigrés, de Boisfremont exposa au Salon, en 1803, la *Mort d'Abel*, heureux début qui fit connaître avantageusement l'artiste. En 1806, les *Reproches d'Hector à Pâris* lui valurent une médaille d'or de 500 fr. En 1808, il obtint, pour son beau tableau d'*Orphée aux Enfers*, la grande médaille de 1,000 fr. La *Clémence de Napoléon envers la princesse de Hatzfeld*, exposé en 1810, fut acquis par le gouvernement et reproduit en tapisseries des Gobelins. Poursuivant ses succès, il exposait encore, en 1812, *Virgile lisant l'Enéide*, une de ses plus grandes et de ses plus remarquables compositions.

Comme tableaux de chevalet, il a composé la *Colombe chérie*, le *Déshabillé*, la *Chasteté de Joseph*, *Vénus déposant Ascagne sur le mont Ida*, *Psyché asphyxiée par la boîte de Pandore et réveillée par une blessure de l'Amour*. Il travailla aussi à la restauration de plusieurs tableaux du palais de Versailles, et exposa, en 1814, un plafond pour le pavillon Marsan, représentant l'*Education de Jupiter par les nymphes du mont Ida*. En 1819, il fit, pour la ville de Toulouse, *Ulysse sous les habits d'un mendiant*. Après la mort de son ami Prudhon, avec lequel il partageait son atelier, de Boisfremont copia l'admirable et dernier tableau de ce maître, un *Christ expirant sur la croix*, tableau destiné à la ville de Strasbourg, à laquelle il fit accepter son excellente copie, afin de conserver à Paris un chef-d'œuvre qui décore aujourd'hui le Musée du Louvre. Il reste à mentionner deux tableaux très estimés de ce peintre rouennais, la *Samaritaine* et la *Mort de Cléopâtre*, tableaux offerts par lui au Musée de sa ville natale, où ils sont exposés, le premier depuis 1812, le second depuis 1822. De Boisfremont fit aussi, en 1835, hommage à l'Académie de Rouen, dont il était membre, d'un tableau représentant son compatriote Boïeldieu composant *la Dame Blanche* (1). Cet artiste, qui unissait à un talent distingué une grande modestie et les plus nobles sentimens du cœur, mourut à Paris, le 5 mars 1838.

(Voir une notice historique et critique sur ce peintre, avec son portrait, par M. Hellis : Précis de l'Académie de Rouen, année 1838.)

BOISGUILBERT (Pierre le Pesant de), né vers la moitié du dix-septième siècle, appartenait à la famille de Corneille, et remplissait la fonction de lieutenant du bailliage de Rouen. S'é-

(1) Ce tableau décore la salle des séances de l'Académie.

tant occupé avec un zèle des plus persévérans de l'état financier de la France, il prit à tâche de combattre à ce point de vue le système de Colbert, et publia sur cette matière plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Détail de la France sous le règne présent*, 1695 ; plusieurs éditions, dont une sous le titre de *Testament politique de Vauban*, 2 vol. in-12. — *Factum de la France, ou Moyens très faciles de faire recevoir au roi* 80 *millions par dessus la capitation, praticables par deux heures de travail de MM. les ministres et un mois d'exécution de la part des peuples*, in-12 sans nom d'auteur ni indication de lieu.

Le premier de ces ouvrages fit exiler l'auteur à Brives-la-Gaillarde. « Voltaire s'est trompé, dit M. Barbier dans son Dictionnaire des Anonymes, en attribuant *le Projet d'une dixme royale*, par Vauban, à Boisguilbert, qui, au contraire, avait fait un ouvrage exprès pour le combattre. »

Boisguilbert ne s'occupait point exclusivement d'économie politique, il cultivait aussi la littérature historique et s'était déjà fait connaître par quelques traductions. Il a publié dans ces deux genres : *Marie Stuart, nouvelle historique*; Paris, Barbin, 1675, 3 parties. — *Mlle de Jarnac, nouvelle historique* ; Paris, 1685, 3 vol. in-12. — *Histoire de Dion Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*, traduite du grec en français ; Paris, Barbin, 1674, 2 vol. in-12. — *Histoire d'Hérodien, traduite en français* ; Paris, 1675, in-12.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

BOISGUILBERT (Jean-Pierre-Adrien-Augustin le Pesant de), de la même famille que le précédent, est l'auteur d'un poëme sur *la Sédition d'Antioche, au tems de Théodose.* Ce poëme fort remarquable, envoyé à l'Académie des Palinods de Rouen, fut jugé digne du prix d'honneur que cette académie décerna au poëte en 1769.

L'ouvrage si honorablement couronné fut imprimé l'année suivante.

(Voir la Notice historique sur l'Académie des Palinods, par A.-G. Ballin.)

BOISJOUVIN (Jean-Baptiste) fut l'un des poëtes les plus connus de l'Académie des Palinods, qui le retrouvait à tous ses concours et qui le couronna deux fois : la première en 1747, pour une pièce en vers latins sur *le Maréchal de Lowendal* ; la seconde, pour une pièce du même genre sur *la Paix rendue à la France.*

BOISTARD DE PRÉMAGNY (Etienne-François), né le 14 août 1708, d'une famille qui, depuis deux générations, faisait l'honneur du barreau de la cour des comptes, aides et finances de Normandie, commença ses études au collége des Jésuites de

Rouen, et fut les terminer chez les Oratoriens, au collége de Juilly. Ayant suivi la carrière de ses ancêtres, il devint avocat distingué, syndic et doyen de son ordre près cette même cour, où il remplit aussi les fonctions de substitut du procureur général. Membre et bientôt secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, il fit lecture, aux séances publiques et particulières de cette compagnie, d'un grand nombre de mémoires, de rapports, de discours, de dissertations et traductions sur les sujets les plus variés, ainsi que le prouvent les titres suivans, choisis entre plus de soixante : *Discours sur le travail*; *Sur le style historique*; *Observations sur le Microscope*; *Dissertations sur le genre harmonique*; *sur les avantages de la France*; *Mémoire sur l'Histoire d'Anthiochus Epiphane*; idem *sur l'Historien Josèphe*; *Traductions d'Elien, de quelques passages de Macrobe* et d'une *Lettre de saint Clément le Romain*. Déjà connu par les progrès qu'il faisait dans la culture des lettres, Boistard de Prémagny avait été nommé, en 1727, juge de l'Académie des Palinods. Elu conseiller-échevin de la ville en 1755, le corps municipal lui donna une marque honorable de sa confiance, en le chargeant de soutenir au Conseil du roi les intérêts de la cité, mission dont il s'acquitta avec un zèle et une sagesse qui lui méritèrent la reconnaissance de ses concitoyens. Les fonctions d'administrateur de l'Hôpital-Général, que l'espoir d'être utile aux malheureux lui avait fait accepter avec empressement, fut encore pour cet homme de bien l'occasion de faire connaître et la sensibilité de son âme et son inépuisable charité.

La religion, dont pendant toute sa vie il avait pratiqué les maximes, devint sa consolation dans ses derniers momens. Il mourut à Rouen le 3 février 1767. Son éloge fut fait à l'Académie par M. du Boulay.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, tome 3, et les Annonces de Normandie du 20 février 1767.)

BOISVILLE (Martin-Jean-François de) naquit le 12 janvier 1755. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, pour lequel il montrait une grande vocation, il fut, après avoir pris ses grades en Sorbonne, pourvu d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen.

Ayant refusé, lors de la Révolution, de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, il fut obligé de s'expatrier jusqu'à l'époque du Consulat, où il se hâta de rentrer en France.

En 1801, le nouvel archevêque de Rouen, M. de Cambacérès, le nomma l'un des vicaires généraux de son diocèse avec le titre de trésorier, fonctions qu'il remplit pendant douze ans avec distinction, et que des raisons de santé lui firent résigner. Il vivait retiré dans une de ses terres près du Havre, lorsqu'en

1822 l'évêché de Dijon lui fut offert. Son acceptation étant vivement sollicitée, il sortit de sa retraite et prit dans cette même année possession de ce siége, qu'il occupa dignement jusqu'à l'époque où une longue et douloureuse maladie vint lui faire abandonner l'administration de son diocèse et les pieux exercices du ministère épiscopal. Il mourut à la suite de cette maladie, le 27 mai 1828.

Ce prélat, qui aimait beaucoup les lettres et surtout la poésie, avait, lorsqu'il faisait encore ses études, remporté à l'Académie des Palinods de Rouen, dont il devint membre et secrétaire, un prix pour une pièce de poésie intitulée *le Vrai Sage.*

Reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville, il lut aux séances de cette société une traduction libre du psaume *Exurgat Deus*, une idylle sur *les Agrémens de la Campagne*, et une pièce de vers ayant pour titre *la Démangeaison d'écrire.* Il avait aussi traduit en vers français l'*Imitation de Jésus-Christ*, imprimée à Paris, chez Renouard en 1818, in-8°.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen et le supplément Biographie Universelle.)

BOIZARD DE PONTEAU, né vers la fin du dix-septième siècle, était, dit Guilbert dans ses Mémoires Biographiques, entrepreneur du théâtre de la Foire, où se jouait alors l'opéra-comique. Homme de beaucoup d'esprit et d'imagination, il fit pour ce théâtre, avec la collaboration de Piron, Panard, Fuzelier, Favart, Parmentier, etc., les pièces dont voici les titres: *la Méprise de l'Amour ou Pierrot Tancrède, la Malade par complaisance, Argénie, les Deux Suivantes, le Bouquet du Roi, la Comédie sans hommes, les Fêtes galantes, le Rien, le Qu'en dira-t-on, Isabelle et Arlequin, La Ramée et Dondon, Alzirette*, parodie d'Alzire.

Les pièces que Boizard de Ponteau fit sans collaborateurs sont: *Atys*, parodie de l'opéra de ce nom; *l'Estaminette Flamande*, ballet-pantomime; *l'Ecole de Mars ou le Triomphe de Vénus*, ballet; *le Compliment*, prologue; *le Hasard, l'OEil du Maître.* Il fit aussi représenter au Théâtre-Français, avec Parmentier, *le Rival secrétaire.* Il donna seul au même théâtre et la même année *l'Heure du Berger*, comédie en un acte et en vers, pièce dont le succès fut de longue durée et dans laquelle M[lle] Dangeville, actrice célèbre de cette époque, se fit beaucoup applaudir. Nous n'avons trouvé dans les biographies aucun détail sur les dernières années de la vie de cet auteur.

BORDIER (Jacques), né dans le dix-septième siècle, était un missionnaire appartenant à la Société de Jésus. Il fut envoyé en 1666 remplir son pieux ministère à la Nouvelle-France, publia en 1669 la relation de son voyage et mourut en 1672.

(Voir l'Abrégé de Cosmographie de 1756, la Bibliothèque de la France du P. Le Long, et A. Pasquier.)

BORDIER (Jean-Baptiste-Pierre), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, entra dans les ordres, fut reçu docteur en théologie et devint supérieur du séminaire de Limoges. Nommé grand-vicaire du même diocèse, il en exerça les fonctions pendant vingt ans, puis il fut appelé dans sa patrie en 1758 par le cardinal de Saulx-Tavannes, archevêque de Rouen, pour examiner les ordinands. Le successeur de ce prélat, le cardinal de la Rochefoucauld, le nomma chanoine de la Cathédrale, supérieur du séminaire de Rouen, vicaire général, archidiacre du Grand-Caux et grand-pénitencier de son église, fonctions dans lesquelles il se montra des plus capables par son zèle, ses lumières et sa piété.

Il termina sa carrière à Rouen, le 29 janvier 1787.

(Voir les Nouvelles Ecclésiastiques, année 1751 ; Anecdotes Ecclésiastiques, de l'abbé Sonnes, et le Journal de Normandie, année 1787, pages 44 et 57.)

BOREL, poëte dramatique, né vers le milieu du dix-huitième siècle, descendait d'une honorable famille de magistrats, et son père possédait lui-même une charge de judicateur au bailliage de Rouen.

S'étant déjà fait connaître par quelques essais poétiques et par une épigramme latine intitulée *Nicetas*, couronnée par l'Académie des Palinods en 1749, Borel aborda le genre dramatique et débuta par une pièce à caractère, *le Méfiant*, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Italien, le 20 décembre 1785, où elle fut favorablement accueillie.

Représentée l'année suivante sur le théâtre de Rouen, le succès qu'elle obtint fit cette fois mentir le proverbe qui dit « qu'on n'est jamais prophète dans son pays. » Voici, à l'occasion de ce succès local, en quels termes le *Journal de Normandie* formulait alors son appréciation :

« Il est glorieux pour notre ville de compter parmi ses citoyens l'auteur d'un ouvrage où le goût de la bonne comédie est toujours respecté, et qui nous rappelle, à plus d'un titre, les beaux jours de la scène comique. »

Il se trouve, en effet, dans cette comédie des tableaux supérieurement dessinés, un dialogue où fourmillent des mots piquans et des vers heureux, dont le trait, délicatement satirique, semble ne point avoir vieilli. Nous citerons, pour exemple, quelques vers du rôle principal :

Savoir échafauder quelques mots avec grâce,
Louer avec dédain, fronder avec audace,
Persifler de sangfroid, ménager les méchans,
Opposer la saillie à l'éternel bon sens,

Parler confusément de guerre, de spectacle,
De mode, de finances : on devient un oracle,
Un prodige, un phénix... Pour peu qu'on soit cité,
On nargue la censure avec impunité ;
Et tandis que tout bas les connaisseurs gémissent,
Les femmes font cabale et les sots applaudissent.

Nous citerons encore la fin d'une tirade du rôle de la soubrette ; c'est une peinture de mœurs qui, aujourd'hui, n'a rien perdu non plus de son actualité. Il s'agit de jeunes gens :

.... Déjà de vieux garçons,
Qui, n'étant plus fêtés, pour fonder leurs maisons
Et se donner du poids, guettent de porte en porte,
S'informant si la dot est ou plus ou moins forte,
Ils s'embarrassent peu des grâces, de l'esprit ;
La beauté, l'amour même ont perdu tout crédit ;
C'est de l'or qu'il leur faut ; quand ce mérite brille,
Pour épouser la dot ils demandent la fille.

Il est regrettable que Borel, après un aussi heureux coup d'essai dans cette carrière, se soit arrêté là, comme nous le fait supposer le silence qu'à partir de cette époque les biographies ont continué à garder sur ce personnage.

(Voir le Journal de Normandie du 29 mars et du 5 avril 1786.)

BOSROGER (Esprit du), appartenait à l'ordre des Capucins, dont il fut l'un des prédicateurs les plus distingués. Il prêcha souvent la controverse dans l'église Saint-Ouen, et fut élu plusieurs fois provincial de son ordre. Ce religieux a publié un livre intitulé *la Piété affligée, ou Discours historique et théologique de la possession des religieuses de Louviers*, Rouen, 1652, et Amsterdam, 1700, in-4°. L'auteur, qui examine dans cet ouvrage, au point de vue théologique, si les sorciers doivent encourir les châtimens de la justice humaine, se prononce, dans sa conclusion, selon les préjugés de son tems sur cette matière, c'est-à-dire contrairement à ce qui devait être dicté par les lumières de la raison et par l'esprit de charité que prescrit l'Evangile. Du Bosroger mourut en 1655.

(Voir l'Histoire sommaire de Normandie, par Masseville, tome 6, et la Bibliothèque de la France du P. Le Long.)

BOUDEMARE (Jean-François), religieux missionnaire, naquit dans le seizième siècle. Envoyé dans le Brésil pour travailler à la conversion des peuples de cette contrée, il remplit cette tâche difficile avec zèle et dévoûment, et publia en latin une relation très exacte de sa mission apostolique, imprimée à Madrid en 1617, in-4°. Boudemare termina sa carrière en 1618.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)



BOULAIS (Toussaint-Thomas-Placide), né le 29 décembre 1759, embrassa fort jeune la carrière militaire dans le 23e régiment de dragons. Il servait depuis longtems déjà, lorsqu'il fit les campagnes de 1791 et de 1792 à l'armée de la Moselle. Nommé sous-lieutenant en 1793, il passa à l'armée du Nord, et l'année suivante à l'armée de Sambre-et-Meuse. Chargé dans cette dernière campagne par le général Colaud de conserver avec vingt-cinq hommes une position importante et périlleuse, il résista avec la plus grande énergie aux charges de l'ennemi, qui, malgré des efforts réitérés et l'avantage du nombre, ne put parvenir à le débusquer, laissant au contraire en se retirant, plusieurs des siens prisonniers aux mains de l'intrépide officier français.

Promu au grade de lieutenant après cette action, Boulais passa à l'armée du Danube, et fit les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, où il se distingua de nouveau. Il obtint, les années suivantes, avec la décoration de la Légion-d'Honneur, les grades d'adjudant-major et de capitaine, sans avoir cessé d'appartenir à l'arme dans laquelle il était entré simple soldat.

La Biographie militaire française des Victoires et Conquêtes, où ces faits se trouvent consignés, ne donne aucun détail relatif à la fin de la carrière de ce brave Rouennais.

BOULLENGER (Louis-Charles-Alexandre, baron), né le 26 février 1759, d'une famille d'honorables commerçans, fit ses études au collége du Plessis, et entra de bonne heure dans la magistrature. Pourvu en 1787 d'une charge de lieutenant général au bailliage et siége présidial de Rouen, il eut l'honneur de présider, en l'absence du grand-bailli, les Etats généraux de 1789, qui venaient d'être convoqués. La manière distinguée dont il s'acquitta de cette haute et difficile fonction le fit nommer, à l'unanimité des suffrages, député suppléant. L'année suivante, il fut choisi par le roi pour être l'un des commissaires chargés de la formation du département de la Seine-Inférieure, dont il devint l'un des administrateurs. Il était président du tribunal du district de Rouen, lorsqu'il fut élu en 1791 député de son département à l'Assemblée Législative, où il se montra constamment ami de l'ordre et du trône. Il fut l'un des membres qui, au risque de leur sûreté personnelle et de leur vie, se précipitèrent au-devant de Louis XVI et lui firent un rempart de leur corps, lorsque cet infortuné monarque vint chercher un refuge au sein de l'Assemblée. Déclaré suspect à cause de ses opinions bien connues, M. Boullenger fut arrêté en 1793 et subit une longue détention. Rendu à la liberté après thermidor, il vécut dans la retraite jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut élu membre du conseil général. En 1802, il était nommé vice-président du tribunal de l'arrondissement de Rouen, président en 1805, et en 1810 chevalier de la Légion-d'Honneur. En 1821, année de sa mort,

le roi, en recompense de ses éminens services, lui conféra le titre de baron. Un titre bien précieux et bien mérité lui était aussi donné depuis longtems, celui de Protecteur du peuple. Voici en quels termes il est parlé de cet honorable magistrat dans l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. Floquet : « C'était un vrai et digne magistrat, un juge des anciens tems, un homme de devoir et de labeur, qui, trente-trois ans durant à la tête de ce nouveau tribunal, allait vouer au public ses jours, ses nuits, sa santé, tout son être ; ne quittant une tâche que pour une autre tâche, ne se délassant des longues veilles de l'hôtel que par les travaux de l'audience. Connu du monde seulement par la justice que sans cesse il était occupé à rendre à tous, tant au Palais qu'en sa demeure ; et enfin, pour la compagnie un chef dont à bon droit elle était fière, qu'elle perdit avec douleur, et dont on devait voir une grande ville tout entière honorer les funérailles par d'unanimes témoignages de gratitude, de vénération profonde et de regrets. »

L'éloge biographique du baron Boullenger a été fait à l'Académie de Rouen, dont il était membre depuis 1803, par son collègue le baron Adam.

(Voir le Précis de 1822, l'Histoire du Parlement de Normandie, tome 7, par M. Floquet.)

Le discours d'ouverture prononcé par ce magistrat dans la réunion des trois ordres a été imprimé à Rouen, chez P. Seyer, 1789, in-8°.

BOULLENGER (le baron), fils du précédent, naquit en 1792 et suivit, comme son père, la carrière de la magistrature, dans laquelle il entra en 1813, avec le titre de conseiller-auditeur à la cour impériale de Rouen. Nommé en 1815 substitut près le parquet de la même cour, et plus tard avocat général, il devint successivement, de 1825 à 1829, procureur général près les cours royales de Douai, de Caen et de Rouen. Peu de tems après la Révolution de Juillet, le 17 août 1830, il fut nommé président de chambre à la cour d'Amiens, fonctions que des motifs de convenance ne lui permirent point d'accepter.

Retiré à Saint-Denis-le-Thiboult, près de Darnétal, cet honorable magistrat, à partir de cette époque, ne s'occupa plus que du bien-être des pauvres, auxquels il prodigua les plus grands soins lors de l'invasion du choléra.

Elu maire de sa commune et membre du conseil général, il ne cessa d'apporter dans ses fonctions le concours de son expérience et de ses lumières, qui étaient celles d'un esprit supérieur.

Le baron Boullenger mourut à Paris le 18 février 1853. Ses restes, rapportés à Saint-Denis-le-Thiboult le 22 du même

mois, ont été inhumés dans le tombeau de sa famille. Immédiatement après la cérémonie funèbre, où assistaient en grand nombre les habitans des campagnes environnantes, le conseil municipal de la commune, voulant exprimer la reconnaissance de tous d'une manière durable, a décidé que le buste en bronze du baron Boullenger, maire et bienfaiteur de Saint-Denis-le-Thiboult, serait placé sur la porte de la mairie.

Comme son père, ce magistrat appartenait à l'Académie de Rouen, où il avait été reçu en 1825.

(Voir les journaux de Rouen du 21 février et des 3 et 4 mars 1853.)

BOURNISIEN (Robert), né en 1672, fit ses études chez les Eudistes et embrassa l'état ecclésiastique. Il était vicaire de la paroisse Saint-Josse, à Paris, lorsque éclatèrent dans l'Eglise de France les dissensions relatives à la bulle *Unigenitus*.

Le curé de Saint-Josse ayant résigné sa cure en faveur de son vicaire, qui, comme lui, partageait les opinions de Jansénius, Bournisien, plein de zèle pour la religion à laquelle un grand scandale était donné, ne se laissant intimider par aucune menace, donna asile dans son presbytère à plusieurs ecclésiastiques persécutés pour leur opposition à la bulle, et reçut publiquement la confession de personnages de la plus haute distinction qui l'avaient choisi pour directeur. Malgré son opposition constante, ce prêtre courageux, que la pratique de toutes les vertus faisait vénérer, ne fut l'objet d'aucune mesure de rigueur, et ne cessa d'être respecté, ainsi que la communauté qu'il avait fondée dans sa maison, où il mourut le 2 septembre 1753.

Il fut inhumé par l'archidiacre de Paris dans la chapelle souterraine de son église.

(Voir les Nouvelles Ecclésiastiques du 9 novembre 1755 et les Biographies Manuscrites par A. Pasquier.)

BOUVILLE (Louis-Jean Grossin, comte de), né le 22 septembre 1759, était, avant la Révolution, conseiller au Parlement de Normandie. Elu député aux Etats généraux de 1789 par la noblesse du pays de Caux, il combattit constamment les principes révolutionnaires et rédigea la protestation de la minorité de l'Assemblée Constituante contre ces mêmes principes. Ayant quitté la France en 1791, il rentra lors du rappel des émigrés, mais ne reparut sur la scène politique qu'en 1815, époque où il fut nommé député par le département de la Seine-Inférieure. Il devint l'un des vice-présidens de la Chambre, et proposa, lors de la célèbre discussion de la loi d'indemnité, un amendement important qui ne fut point adopté. (Voir le *Moniteur* du 3 mars 1825.)

Le comte de Bouville était un homme fort éclairé, qui possédait, avec une grande noblesse de caractère, une indépendance à toute épreuve dans ses opinions politiques. Il mourut à Paris, le 15 février 1838. Il a publié les brochures dont voici les titres : *Opinion sur le projet de loi d'amnistie*, prononcée à la Chambre des Députés dans la séance du 3 janvier 1816 ; Paris, Dentu, 1816, in-8°. — *Opinion sur le projet de loi relatif à la perception des six douzièmes ;* Paris, Le Normant, 1821, in-8°. — *Développemens de l'amendement relatif à la caisse d'amortissement*, proposés par M. de Bouville dans la discussion du projet de loi sur le remboursement et la réduction des rentes ; Paris, Trouvé, 1824, in-8°. — *Opinion contre la loi des substitutions* (10 mai 1826), Paris, Trouvé, 1826, in-8°.

Le portrait du comte de Bouville se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

BRAY (François-Gabriel, comte de), issu d'une famille qui faisait remonter son illustration jusqu'à Guillaume-le-Conquérant, naquit le 24 décembre 1765. Sitôt ses études terminées, il se fit recevoir chevalier de Malte, et se signala contre les musulmans au bombardement d'Alger. Entré, lors de son retour en France, dans la carrière diplomatique, il fut attaché, sous M. de Rayneval, à l'ambassade française à Ratisbonne. Peu sympathique aux principes qui venaient d'être proclamés par la Révolution de 1789, le jeune diplomate ne rentra point dans sa patrie, et voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, jusqu'en 1797, où il fut chargé de représenter l'ordre de Malte à la Diète de Ratisbonne. Passé au service de l'électeur de Bavière, il obtint la légation de Berlin, et l'électeur, devenu roi lors de l'invasion de l'armée française en Prusse, lui conféra le titre de comte et le nomma ambassadeur à Saint-Pétersbourg. S'étant fait relever de ses vœux de chevalier de Malte, il contracta, en Livonie, une alliance en rapport à tous égards avec sa haute position, et continua à représenter la cour de Bavière en Russie jusqu'en 1822, où il fut nommé ambassadeur de la même cour à Paris, poste qu'il occupa pendant cinq ans avec une magnificence que n'aurait pu dépasser un représentant d'un des plus éminens souverains. Appelé, en 1827, à l'ambassade de Vienne, il séjourna dans cette capitale jusqu'au moment où le besoin de repos lui fit solliciter sa retraite. S'étant retiré dans l'une de ses terres en Bavière, il y mourut à la fin de 1832, dans sa soixante-septième année.

« Le comte de Bray, dit un biographe, joignait à un caractère doux une grande affabilité et un air de bonhomie qui prévenait en sa faveur ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions. »

Cultivant, au milieu de ses occupations diplomatiques, les lettres et les sciences avec une grande distinction, ses travaux et une réputation justement acquise l'avaient fait nommer membre des Académies de Munich, de Saint-Pétersbourg et de Moscou, président de la Société Botanique de Ratisbonne, puis membre correspondant de l'Académie de Rouen et de la Société d'Emulation, lien par lequel il aimait à se rattacher au sol natal, dont il ne perdit jamais le souvenir. Il a publié les ouvrages suivans : *Voyage pittoresque dans le Tyrol, aux salines de Salzbourg et de Rechenhall, et dans une partie de la Bavière*; Berlin, 1806, in-8°; réimprimé à Paris, même année, et en 1825 une édition de luxe, in-fol., avec 24 planches. — *Essai critique sur l'histoire de la Livonie, suivi d'un tableau sur l'état actuel de cette province*; Dorpat, 1817, 3 vol. in-12. — *Essai d'un exposé géonostico-botanique de la Flore du monde primitif*, par Gaspard comte de Steinberg; traduction, Leipsick, Prague et Ratisbonne, 1820 et 1824, avec planches. — Comme homme d'Etat et négociateur, le comte de Bray a aussi publié, sous le voile de l'anonyme et du pseudonyme, plusieurs écrits politiques.

(Voir le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen, Rapport des travaux de cette Société par M. Edouard Frère, année 1833, et le Supplément de la Biographie Universelle, tome 59.)

BRETEL DE GREMONVILLE (Louis), né vers la fin du seizième siècle, de Louis de Grémonville et de Françoise Leroux du Bourgtheroulde, entra d'abord dans la magistrature et fut conseiller au Parlement de Normandie. Appelé ensuite par vocation aux fonctions ecclésiastiques, il devint abbé de Notre-Dame-d'Aulnay et de Saint-Victor-en-Caux, haut-doyen de l'église de Saint-Pierre de Lisieux, chanoine de la Cathédrale de Rouen, et enfin archevêque d'Aix en 1632. S'étant fait remarquer par sa sagesse et par ses lumières à l'assemblée du clergé de 1635, il fut encore envoyé à l'assemblée des Etats de Provence. Plein de munificence dans ses libéralités, il laissa dans son diocèse des monumens attestant son goût pour les arts. Son amour pour les belles-lettres l'avait fait élire en 1622 prince de l'Académie des Palinods de Rouen. Ce prélat termina sa carrière en 1644.

(Voir l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par Dom Pommeraye.)

BRETEL DE GRÉMONVILLE (Nicolas) naquit en 1606, de Raoul de Grémonville, président au Parlement de Normandie, et d'Isabeau, fille du premier président Groulart. Il commença ses études au collége des Jésuites de Rouen, et allant les compléter à l'Université d'Orléans. S'étant livré aux pratiques du

droit, il acheta une charge de conseiller au Grand-Conseil, puis épousa en 1632 Anne de Loménie. Appelé aux affaires administratives par le cardinal de Richelieu, il était nommé, en 1639, intendant de justice dans la province d'Artois, et envoyé successivement remplir les mêmes fonctions en Champagne, en Languedoc et en Piémont, où il ne cessa de prouver qu'il savait unir la bravoure du soldat aux capacités de l'administrateur. Nommé en 1644, en récompense de ses services, à l'ambassade de Venise, il fut chargé d'une mission près du Saint-Siége, où Innocent X venait de monter par les intrigues de l'Espagne et contre le vœu de la France.

Si de Grémonville ne se montra point dans cette négociation un diplomate éminemment politique, il se montra du moins un homme plein d'honneur, et aussi digne du nom qu'il portait que de celui de la famille à laquelle il s'était allié. Il mourut en 1648.

(Voir, pour des détails sur sa vie et sur son ambassade, une Notice biographique par M. A. Chéruel, insérée dans le Précis de l'Académie, année 1847.)

BRETEL DE GRÉMONVILLE (Jacques), né en 1622, fut chevalier de Malte et ambassadeur à Vienne, de 1668 à 1671. Louis XIV, reconnaissant des services que ce personnage avait rendus à la France dans son ambassade, lui donna l'abbaye de Lyre, en Normandie. Il y mourut en 1684.

(Voir les Négociations relatives à la succession d'Espagne, par M. Mignet, tomes 2, 3 et 4, et les notes d'un article sur une Lettre de Saint-Amant, par M. A. Chéruel, *Revue de Rouen*, numéro de février 1847.)

BREVEDENT (Jacques de), né dans le seizième siècle, descendait d'une famille qui avait rempli de hautes fonctions dans l'Eglise et dans la magistrature. Il fut lui-même conseiller au Parlement, puis lieutenant général civil et criminel, président du bailliage et siége présidial de Rouen. C'est en cette dernière qualité qu'il fut chargé de haranguer Henri II, lors de son entrée en cette ville avec la reine Catherine de Médicis, en 1551. Adrien Pasquier pense avec quelque vraisemblance que ce magistrat est l'auteur d'un livre très curieux contenant la relation des cérémonies qui eurent lieu lors de cette entrée, livre orné de figures et ayant pour titre : *C'est la déduction du somptueux ordre, plaisantz spectacles et magnifiques théâtres dressés et exhibés par les citoyens de Rouen*, etc. (1).

---

(1) Ce livre se trouve à la Bibliothèque publique de Rouen.

Jacques de Brevedent mourut le 15 avril 1580 et fut inhumé dans l'église Saint-Sauveur, où se trouvaient déjà les sépultures de plusieurs membres de sa famille.

BREVEDENT (Charles-François-Xavier de), né dans la première moitié du dix-septième siècle, était très savant dans la science des mathématiques, science qu'il professa dans la congrégation des Jésuites, où il avait été admis. Ayant aussi fait connaître son talent pour la prédication, il fut envoyé prêcher la foi évangélique en Egypte, en Syrie et en Ethiopie. Il succomba dans cette dernière contrée, à la suite des longues fatigues de son apostolat, en 1698.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et les Biographies Manuscrites par A. Pasquier.)

BRINON DE BAUMARTIN (Pierre), né dans la seconde moitié du seizième siècle, fut reçu conseiller au Parlement de Normandie en 1603. Ce magistrat, disent les historiens du Théâtre Français, avait beaucoup d'esprit et un penchant des plus prononcés pour la poésie dramatique; il traduisit de Georges Buchanam, l'un des meilleurs poëtes latins du seizième siècle, trois pièces dont l'abbé Goujet parle avec éloge. Voici les titres de ces pièces, qui, toutes trois, furent imprimées à Rouen, chez Jean Osmont: *Baptiste ou la Calomnie*, tragédie en cinq actes, 1613; — *Jephté ou le Vœu*, tragédie en sept actes avec des chœurs, 1614; Brinon dédia cette pièce à son père, qui était aussi conseiller au Parlement de Rouen; — *l'Ephésienne ou la Matrone d'Ephèse*, tragi-comédie avec des chœurs, 1614. Cette pièce, dans laquelle se trouvent des vers très remarquables pour l'époque où elle fut composée, fait regretter que l'auteur ait abandonné sitôt une carrière qu'il avait commencé à parcourir avec succès et avec un véritable talent. Nous ne pouvons affirmer, ainsi que le fait Guilbert dans ses Mémoires Biographiques, que les traductions dramatiques de Brinon aient été représentées, cette opinion étant contraire à celle que nous trouvons émise dans l'Histoire du Théâtre Français des frères parfait. Pierre Brinon mourut à Rouen en 1658.

BRISOUT DE BARNEVILLE (Nicolas-Denis-François) naquit le 7 septembre 1749, sur la paroisse Saint-Maclou. Digne héritier du génie de son père, à qui l'invention d'une machine à filer le coton, qui fonctionna à Rouen vers l'année 1759, avait fait obtenir de cette ville une prime d'encouragement et une pension du roi, le jeune Brisout ne tarda pas à faire connaître son penchant et son aptitude pour les arts mécaniques. Il était à peine âgé de seize ans, que déjà il construisait de sa main une horloge en bois dont le mécanisme des plus ingénieux fai-

sait, au moment où l'heure sonnait, apparaître une chasse nombreuse. Quelques années plus tard, il portait à un si haut degré de perfection la machine mise en activité par son père, qu'il en fut dès-lors, et avec raison, considéré comme l'inventeur. N'ayant pu cependant, malgré tous ses efforts, se procurer les fonds indispensables à l'exploitation de cette nouvelle source de richesses, il se vit forcé, pour se créer une position, de s'attacher comme secrétaire à un inspecteur de troupes.

Cette fonction, qu'il exerça pendant plusieurs années avec une rare intelligence, lui ayant fait prendre du goût pour la carrière militaire, il tourna ses études de ce côté, et en 1779 il obtenait le grade de sous-lieutenant. L'année suivante, il s'embarquait à Brest, sur le vaisseau le *Conquérant*, en qualité d'aide-de-camp du baron de Vioménil, avec les troupes envoyées par la France au secours de l'Amérique. Il remplit, pendant un an, les fonctions de secrétaire général de l'armée, se trouva au siége d'York, ainsi qu'à plusieurs combats de terre et de mer.

De retour en France à la paix de 1783, il fut nommé commissaire des guerres, et ce fut alors que l'idée lui revint de s'occuper de sa machine, qu'il avait laissée en dépôt. Après avoir fait diverses expériences couronnées d'un plein succès, il lui fut accordé, par ordre du conseil, une prime d'encouragement jusqu'à concurrence de quinze mille livres pendant dix ans, sur les mousselines qu'il fabriquerait à l'imitation de celles des Indes. Empressé d'encourager dignement tout ce qui pouvait concourir à donner un développement à l'industrie française, le roi Louis XVI voulut honorer de sa visite l'établissement de Brisout de Barneville : il examina avec beaucoup d'attention la machine et ses produits, dont il fit le plus grand éloge, sans oublier d'adresser à l'inventeur de bien flatteuses félicitations.

Peu de tems après cette visite, le gouvernement, désirant propager cette invention, résolut d'en faire l'acquisition, et, en février 1788, sur le rapport de M. de Tolozan, intendant général du commerce, qui constatait qu'on ne connaissait aucune machine qui pût filer aussi fin et avec autant de perfection que celle de Barneville (elle tirait d'une livre de coton trois cent mille aunes de fil, degré de finesse inconnu jusqu'alors), une pension de deux mille livres lui fut accordée. Il reçut aussi, à la même époque, une somme de vingt mille francs, pour prix de deux machines qu'il venait de livrer au gouvernement. Une de ces machines, construite pour cent vingt-huit ouvriers, fut, par ordre du ministre, envoyée à Rouen, où elle fonctionna dans un des ateliers de l'Aître-Saint-Maclou ; mais, le 20 juillet 1789, une émeute ayant éclaté dans cette ville, à l'occasion de métiers anglais qui ve-

naient d'y être importés, et qui tombèrent ce jour-là sous le marteau démolisseur, la machine de Brisout, confondue avec ces métiers, fut également mise en pièces.

Forcé, après cette catastrophe, de renoncer encore à sa carrière de prédilection, Barneville reprit ses fonctions de commissaire des guerres ; mais, lors de l'évacuation de la ville et du château de Namur, en 1793, quelques bateaux contenant de l'artillerie ayant été capturés par l'ennemi, bien que notre compatriote se justifiât pleinement des soupçons qu'on avait essayé de faire planer sur sa conduite dans cette malheureuse circonstance et qu'il prouvât jusqu'à l'évidence qu'il avait fait rigoureusement son devoir, il n'en fut pas moins décrété d'accusation avec le général de division Harville, amené à Paris et incarcéré au Luxembourg, alors transformé en prison. Il y resta jusqu'au 9 thermidor, jour qui vint heureusement le sauver du tribunal révolutionnaire , devant lequel il était sur le point de comparaître.

Ruiné, sans aucune ressource, il songea de nouveau à tirer parti de sa machine, et dans ce but s'adressa directement à la Convention, qui, bien disposée, fit examiner sans retard la demande qui lui était formulée, et, le 7 frimaire an III, il fut décrété qu'une somme de deux cent mille francs serait mise à sa disposition, sans intérêt pendant dix ans, pour être employée à la création et à l'exploitation d'une manufacture de mousselines superfines. Cent vingt mille francs lui furent immédiatement versés en assignats ; mais cette somme, qui, par la dépréciation du papier-monnaie, n'eut bientôt plus qu'une valeur fictive, ne lui fut d'aucune utilité.

Bien qu'une sorte de fatalité se fût jusqu'alors opposée à ce que l'expérience de la machine de Brisout de Barneville ait pu se faire sur une plus grande échelle, le Lycée des Arts, sur l'avis d'une commission composée d'hommes les plus compétens, n'en voulut pas moins récompenser l'inventeur en lui décernant une couronne et une médaille. Cette récompense, dont le caractère des plus honorables était un commencement de rémunération accordée au travail persévérant, n'apportait cependant aucune amélioration à la position précaire de Brisout, qui, ne pouvant obtenir l'exécution du décret du gouvernement , tourna définitivement ses vues d'un autre côté. Ce fut encore à l'administration de la guerre qu'il demanda de l'activité pour son intelligence. Ayant obtenu d'être envoyé à l'armée d'Italie, il y fit les campagnes de l'an VIII et de l'an IX , sous les généraux en chef Brune et Macdonald, qui lui témoignèrent l'estime qu'ils avaient pour ses talens administratifs, en lui faisant conférer les fonctions et le traitement d'ordonnateur. Appelé à Valenciennes en l'an

X, il y fut employé jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut mis à la retraite.

En 1816, après quarante-deux ans de services, au nombre desquels il comptait neuf campagnes, tant en Europe qu'en Amérique, il obtint la croix de Saint-Louis, récompense qu'il était reconnu avoir doublement méritée. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'il commença à prendre un peu de repos et à se créer quelques distractions en rapport avec ses goûts. — Son passe-tems habituel était le jeu d'échecs, auquel il était des plus habiles ; il avait fait, dans sa jeunesse, la partie avec le célèbre Philidor, circonstance qu'il aimait beaucoup à rappeler.

Plusieurs années lui restaient encore à vivre de cette existence paisible, et ce fut dans les meilleures dispositions de corps et d'esprit qu'il arriva à la fin d'une carrière des plus longues, mais aussi des plus honorables et des mieux remplies. Il mourut le 26 mars 1842, dans sa quatre-vingt-treizième année.

Un journal de Valenciennes, l'*Echo de la Frontière*, a publié, en 1842, une notice biographique sur Brisout de Barneville, dont le nom et les travaux étaient complétement ignorés dans sa ville natale. C'est à cette notice que nous avons emprunté une partie des détails dont se compose notre article.

(Voir les Biographies Manuscrites, par Adrien Pasquier.)

BROCHE (Charles-François), né le 20 février 1752, sur la paroisse Saint-Etienne-des-Tonneliers, était fils du bedeau de cette paroisse. Les heureuses dispositions qu'il montra dès l'enfance pour l'étude de la musique l'ayant fait accueillir par l'organiste de la Cathédrale, Desmazures, auquel il était recommandé, il profita si bien des leçons de ce maître, qu'à peine âgé de vingt ans, plein du désir d'entendre les chefs-d'œuvre des artistes de la capitale, il partit pour Paris. S'étant lié avec les célèbres organistes Séjan et Couperin, il étudia sous leur direction toutes les ressources d'un art qu'il cultivait déjà avec succès.

Quittant Paris pour Lyon, où il séjourna quelque tems, il passait de là en Italie, où il étudiait, sous le célèbre Martini, la science du contre-point et se faisait connaître dans les principales églises de ce beau pays, en exécutant sur l'orgue, avec une grande habileté, de riches et savantes compositions. L'Institut Philharmonique de Bologne, dont Martini était membre, appelait bientôt aussi l'élève à l'honneur de siéger à côté du maître.

De retour en France et dans sa ville natale, en 1777, Broche concourait pour la place d'organiste de la Cathédrale, vacante par la mort de Desmazures, et l'obtenait sur deux concurrens.

En grande réputation, même après Séjan et Couperin, qui étaient à cette époque les deux premiers organistes de France, notre compatriote se vit tellement recherché pour son talent, que le duc de Bouillon, qui était alors dans la Navarre, et devant lequel il avait souvent improvisé, lui offrait une pension de douze mille livres pour se l'attacher. L'amour de l'indépendance ayant fait refuser à l'artiste une aussi brillante position, il continua à composer dans sa patrie des motets pour son orgue et quelques autres morceaux auxquels le caractère religieux n'avait aucune part, morceaux fort recherchés alors par les amateurs de la gaîté bachique.

Broche, qui possédait un talent immense pour l'improvisation, à laquelle il aimait à se livrer, n'a fait imprimer que la moindre partie de ses compositions. Son œuvre publié se réduit à des *sonates* et à des *canons* qui eurent une grande vogue. Les connaisseurs, ont de plus, recueilli des *cantates*, des *trios*, des *quatuors* et un morceau sur la bataille de Jemmapes, morceau du genre imitatif, qui, dit-on, produisait un grand effet.

Ce célèbre organiste termina sa carrière à Rouen le 30 septembre 1803, ayant pu voir les premiers succès au théâtre d'un jeune compatriote dont il avait eu le bonheur de diriger les premières études dans son art; élève qui, débutant par des compositions pleines de charme, devait être un jour l'illustre auteur de *la Dame Blanche*.

Deux notices biographiques sur Broche furent lues à la Société d'Emulation, dont il était membre, l'une par Guilbert, auteur des Mémoires Biographiques, l'autre par M. de Saint-Victor.

BROSSE (Gui de la), né vers la moitié du seizième siècle, était médecin ordinaire de Louis XIII et grand-oncle du célèbre Fagon, qui fut médecin de Louis XIV. Dirigé par des vues d'utilité publique et désirant faciliter l'étude de la botanique, il donna au roi le terrain où fut fondé, en 1626, le Jardin-des-Plantes, établissement dont il fut nommé le premier intendant. Il travailla sans relâche jusqu'à la fin de sa carrière à enrichir ce jardin de plantes inconnues jusqu'alors en France, et fit faire un grand progrès à l'étude de la botanique. Ce célèbre médecin mourut à Paris en 1641, et fut inhumé dans une chapelle qui se trouvait dans l'établissement qu'il dirigeait. Son tombeau y fut retrouvé, il y a quelques années, en faisant des travaux d'agrandissement à l'édifice.

Voici ce que dit de ce personnage Antoine de Jussieu, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1727 : « Gui de la Brosse, dans le dessein de faire connaître la supériorité du Jardin du Roi, se servit de la main d'Abraham Bosse pour re-

présenter, en un volume in-folio, les plantes singulières qu'il y élevait et qui manquaient aux autres jardins. C'était un ouvrage important, de l'échantillon duquel nous avons cinquante planches; dans ce nombre il y a certaines espèces qu'aucun botaniste ne peut se vanter d'avoir possédées. Ces cinquante planches que Fagon, son neveu maternel, sauva longtems après des mains d'un chaudronnier, auquel les héritiers de de la Brosse, qui connaissaient peu leur mérite, les avaient livrées, étaient le reste de près de quatre cents autres déjà gravées. Vaillant et de Jussieu en firent tirer seulement vingt-quatre épreuves, qu'il distribuèrent à leurs amis. »

Gui de la Brosse a publié les ouvrages suivans : *Traité de la Peste*, Paris, 1623, in-8°. — *Dessin du Jardin royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du roi touchant l'établissement de ce jardin*, Paris, 1628, in-8°. — *De la nature, vertu et utilité des Plantes, et Dessin du Jardin royal de médecine*, Paris, 1640, in-fol., avec 50 planches gravées sur cuivre. — *Avis pour le Jardin royal des Plantes*, Paris, 1631. — *Description du Jardin, avec le catalogue des plantes qu'il renferme.* — *L'ouverture du Jardin des Plantes médicinales*, 1640, in-4°. — *Description du Jardin royal établi à Paris par Louis-le-Juste, contenant le catalogue des plantes qui y sont cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641, 1665, in-4°. — *Recueil des Plantes du Jardin du Roi*, grand in-fol. — *Eclaircissement contre le livre de Beaugrard, intitulé Géostatique*, Paris, in-fol.

(Voir la Biographie Universelle.)

BRUMOY (Pierre), né en 1688, entra fort jeune dans la congrégation des Jésuites, et fut un de ceux dont le caractère et les talens firent le plus d'honneur à cette société. Après avoir terminé à Paris l'éducation du prince de Talmont, qui lui avait été confiée, il travailla au *Journal de Trévoux*, dans lequel il se fit connaître par des *Pensées sur la décadence de la poésie latine* et par un grand nombre d'articles sur différens sujets.

Un ouvrage important et très estimé, sa traduction du *Théâtre des Grecs*, lui fit prendre rang parmi les écrivains et les traducteurs en réputation. Des épîtres en vers et en prose, deux poëmes latins, l'un sur *les Passions*, l'autre sur *l'Art de la Verrerie*, composant une publication en quatre volumes, sont, de l'aveu de plusieurs biographes, très remarquables par la sagesse des pensées, la pureté du style et les fictions ingénieuses.

Le P. Brumoy composa aussi, dans le genre dramatique, des pièces à l'usage des colléges, où elles furent représentées; elles sont au nombre de cinq, trois tragédies et deux comédies. Les tragédies sont : *Isaac, Jonathas* et *le Couronnement de David ;* les comédies sont : *la Boîte de Pandore* et *Plutus*. Ces pièces sont semées d'excellentes leçons de morale, seul but

que se proposait l'auteur en se livrant à ce genre de composition. A la culture des lettres, dont il ne cessait de s'occuper, cet homme savant joignait encore la connaissance des mathématiques, qu'il professa depuis 1725 jusqu'en 1731. Dans un discours qu'il prononça sur l'usage de cette science par rapport aux lettres, il va jusqu'à avancer cet étrange paradoxe, qu'il faut savoir l'algèbre pour exceller dans la littérature.

Mort à Paris, le 16 avril 1742, cet écrivain, d'une vaste érudition et d'une grande fécondité, eut l'honneur de figurer dans le supplément de la *Description du Parnasse Français* de son ami Titon du Tillet.

Voici, indépendamment des articles publiés dans le *Journal de Trévoux*, la liste des ouvrages qu'il a composés, traduits, ou auxquels il a mis seulement la dernière main : *la Vie de l'impératrice Eléonore*, Paris, 1723, in-12. — *Nouveau Traité de la Poésie française*, par le P. Mourgues, Paris, 1724. — *Lettres sur les Français et les Anglais*, avec Desfontaines, 1726, in-12. — *Utrum in formandis heroïbus sit magis idoneum regnum an respublica, etc.*, Parisiis, Barbou, 1727, in-4°. — *Théâtre des Grecs*, Paris, 1730, 3 vol. in-4°; autre édition du même ouvrage, 1747, 6 vol. in-8°; idem, de 1785 à 1789, 13 vol. in-8°. — *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers latins et français*, Paris, 1741, 4 vol. — *L'Histoire de Rienzi*, du P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12. — *Les Révolutions d'Espagne*, du P. d'Orléans, Paris, 1734, 3 vol. in-4°. — *L'Histoire de l'Eglise gallicane*, des PP. de Longueval et de Fontenay. — On attribue encore au P. Brumoy une défense de la sixième satire de Boileau, *la Justification du Bel-Esprit*, et l'examen du poëme sur *la Grâce*.

Son portrait gravé fait partie de la collection de la Bibliothèque de Rouen.

BRUNE (Louis), dit le *Petit Plongeur*, né en 1807, fut obligé, comme sa famille, de se livrer, pour vivre, à un travail manuel, et commença fort jeune sa carrière d'ouvrier dans une fabrique d'indienne en qualité de *tireur*. Devenu plus robuste, il se fit commissionnaire à bord des bateaux de transport de La Bouille. Nageur expérimenté et des plus intrépides, il devint, par son courage et son dévoûment, la providence d'un grand nombre de personnes en danger de périr dans la Seine.

Brune avait à peine seize ans lorsqu'il effectua son premier sauvetage, et, vingt ans plus tard, le nombre de ceux qui lui devaient la vie s'élevait à plus de quarante. Décoré depuis longtems déjà de plusieurs médailles, il voyait, en 1836, placer sur sa veste d'ouvrier la décoration de la Légion-d'Honneur.

Justifiant bientôt tout ce qu'on pouvait attendre de lui après une aussi digne récompense, il mettait, le 28 janvier 1838, le comble à ses actes de courage en se précipitant, malgré l'im-

minence du danger, sous la glace dont la Seine était couverte et sous laquelle deux personnes venaient de disparaître. Cette fois encore, les efforts généreux et surhumains du *Petit Plongeur* étaient couronnés de succès. Le sauvetage presque miraculeux des époux Bentabole dans de pareilles circonstances devenait un acte de dévoûment poussé jusqu'à l'héroïsme; aussi, à dater de ce jour, l'homme du peuple, que tout sinistre voyait accourir des premiers sans autre mobile que celui du bonheur qu'une bonne action fait éprouver, se vit, dans sa ville natale, entouré de toutes les sympathies. Le conseil municipal lui vota une pension de quatre cents francs, réversible sur la tête de sa femme et de sa fille, et décida qu'une maison de secours serait élevée en son honneur à l'une des entrées du pont suspendu; un bureau de débit de tabac fut mis aussi à sa disposition; puis, la Société des Naufrages, la Société libre d'Emulation, l'Académie de Rouen lui décernèrent, aux acclamations de la foule, des médailles d'honneur. L'Académie Française vint, à son tour, couronner l'œuvre en décernant à celui qui était l'objet d'ovations si éclatantes et si bien méritées le prix Monthyon de 3,000 fr.

Louis Brune, qui n'avait encore atteint que sa trente-sixième année et qui pourtant avait déjà rendu de si grands et de si nombreux services à l'humanité, termina sa carrière, le 25 décembre 1843, de la manière la plus déplorable, le crâne brisé sur le pavé, où, le soir, la tête un peu troublée, il s'était précipité du parapet de l'un des bouts du pont de pierre, croyant, ce qui paraît assez probable, se jeter dans le fleuve pour aller gagner sa demeure à la nage, ainsi que cela lui était quelquefois arrivé.

Son convoi, suivi par une partie de la population de Rouen, où se trouvaient réunies toutes les classes de la société, fut conduit au cimetière Monumental, où un monument funèbre, voté par le conseil municipal, a été élevé à la mémoire du courageux et intrépide sauveteur.

La biographie de Louis Brune a été faite par M. Ch. Richard, pour la *Revue de Rouen*, et par M. J.-A. de Lérue, pour la Société d'Emulation.

(Voir la *Revue de Rouen*, janvier 1838, et le Bulletin de la Société d'Emulation, même année. — Voir aussi *les Hommes Utiles*, de Jarry de Mancy.)

Plusieurs portraits de Louis Brune se trouvent dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

BULTEAU (Louis), issu d'une famille considérable dans la robe, naquit en 1626. Pourvu d'abord d'une charge de secrétaire du roi, l'amour de l'étude et le dégoût du monde la lui firent résigner en faveur de son frère. Entré dans la congrégation de Saint-Maur, il passa quelques années à Jumiéges; puis, choisis-

sant l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour retraite, il se livra à l'étude des langues et à des travaux historiques ; il commença par la traduction de plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Défense de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, de Dom Robert Quatremaire. — *Introduction à la Sagesse ou la Petite Morale* de L. Vivez, Paris, J.-B. Coignard, 1670, in-12.— *De l'emploi des Ecclésiastiques ou Petit Traité des Sacrements*, Paris, J.-B. Coignard, 3 vol. — Il traduisit aussi *l'Epître dédicatoire* qui se trouve en tête des ouvrages de saint Augustin, et les *Dialogues* de saint Grégoire-le-Grand. Les ouvrages qu'il a composés, sont : *Histoire monastique d'Orient*, Paris, P. de Bate. — *Abrégé de l'Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*, J.-B. Coignard, 1684, et P. de Bate, 1694. — *Défense du sentiment de Lactance sur l'Usure.--Le Faux Dépôt ou Réfutation de quelques erreurs populaires touchant l'Usure*, Mons, 1675, in-12.

Louis Bulteau mourut à Paris, frappé d'apoplexie, le 6 avril 1693.

(Voir Dupin, *Histoire du dix-septième siècle*, tome IV, et le P. Niceron, tome XI.)

BULTEAU (Charles), né en 1626, était frère du précédent, auquel il succéda dans la charge de secrétaire du roi. Son goût pour la culture des lettres lui ayant aussi donné le goût des livres, il se composa une bibliothèque d'ouvrages rares et curieux. Il est l'auteur des *Annales de France*, imprimées avec les ouvrages de Grégoire de Tours, Paris, 1699, in-folio (texte latin), et d'un *Traité de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, in-4°. Il mourut en 1710.

BUNOU (Philippe), né vers 1680, entra dans la Compagnie de Jésus et enseigna la théologie au collége de Rouen. Nommé recteur au collége de Rennes, il s'appliqua à l'étude de différentes sciences avec toute l'assiduité d'un religieux. Les mathématiques, la physique et la géographie l'occupèrent constamment. Il a fait paraître à Rouen, chez Lallemant, en 1710, un *Traité sur les Baromètres*, et en 1716, un *Dictionnaire Géographique* latin et français. La traduction en vers français de quelques pièces de poésie du P. Commire a donné la preuve que Bunou pouvait aussi réussir dans ce genre. Il termina sa carrière le 11 octobre 1739.

C.

CABISSOL (Jacques-Balthazar-Nicolas), issu d'une famille originaire de Toulouse, naquit en 1749. Il fut d'abord avocat à Rouen et secrétaire particulier de M. de Belbeuf, procureur général au Parlement de Normandie, puis il devint procureur

du roi au siége de la Vicomté de l'Eau. Nommé, en 1792, administrateur du district du département de la Seine-Inférieure, il remplit cette charge jusqu'à l'époque où il fut appelé aux fonctions de conseiller et de secrétaire général de la préfecture du même département. Aimant à se délasser de ses travaux administratifs par la culture des lettres et des arts, ses talens le firent recevoir membre de l'Académie de Rouen et de la Société d'Emulation de la même ville, société dont il fut plusieurs fois président et à laquelle il fit lecture de deux intéressans *Mémoires*, l'un sur la statistique de notre département, l'autre sur les antiquités de Rouen. Cabissol mourut frappé d'apoplexie dans sa propriété de Jumiéges, le 26 mai 1820.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, année 1820, et le Bulletin de la Société d'Emulation, même année.)

CAIGNARD (Jean-Pierre) était, avant la Révolution, chef du bureau des passeports à la mairie de Rouen. S'étant livré à la littérature, il publia les deux ouvrages suivans : *Voyages dans l'île de Man, avec des réflexions sur l'histoire des habitans de cette île*, traduit d'après le texte anglais de David Robertson ; Rouen, Guilbert, an XII, in-12 ; Paris, 1803, in-8°. — *Fragmens d'un manuscrit celtique trouvé à Rouen, lors de la démolition de l'église Saint-Lô, sur la fin du dix-huitième siècle*, texte anglais et français ; Rouen, imprimerie des Arts, in-12. Cet ouvrage est un roman.

CAMPION (Alexandre de), naquit en 1610. Ce personnage et ses deux frères Henry et Nicolas, que nous croyons aussi être nés à Rouen, furent ignorés des biographes jusqu'au moment où une lettre écrite par le général Grimoard à M. Lebarbier, le bibliophile, attira l'attention sur eux. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, Alexandre servit avec distinction sous le comte de Soissons et le duc de Longueville. En 1657, il publia, en gardant l'anonyme, un ouvrage portant ce titre : *Recueil de lettres qui peuvent servir à l'histoire* (*écrites depuis* 1631 *jusqu'en* 1646), *suivies de diverses poésies* ; Rouen, Laurent Maurry, in-8°. Ce recueil, dédié à Mme de Fiesque, amie de l'auteur, n'ayant été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires, est devenu d'une grande rareté ; il s'en trouve un exemplaire à la Bibliothèque de Rouen.

Cet Alexandre de Campion doit être, à n'en pas douter, le même à qui l'on doit *la Vie des Hommes illustres*, imprimée à Rouen en 1657, et auquel Corneille adressa un sonnet à propos de cette publication. Ce sonnet, qui était resté entièrement inédit, a été publié dans la *Revue de Rouen*, numéro d'avril 1843, par M. Léon de Duranville.

(Voir le Magasin Encyclopédique, année 1808.)

CARAULT (Emile), médecin distingué, né en 1797, est le premier qui fit connaître à Rouen, où il essaya de le propager, le système médical *homœopathique*, du célèbre docteur Hahnemann, dont il était l'un des adeptes les plus ardens et les plus éclairés. Outre plusieurs brochures sur *l'Homœopathie*, il a publié un *Essai sur les ulcères de la peau*; Paris, Didot jeune, 1819, in-4°; — *le Guide des Mères qui veulent nourrir, ou Préceptes sur l'éducation de la première enfance*; Paris, Lachevardière, 1828, in-18; — *Réponse à quelques mots adressés par M. Maxime Vernois aux gens du monde sur l'Homœopathie*; Rouen, F. Baudry, 1835; — *Notice biographique sur M. A.-L. Marquis, professeur de botanique à Rouen.*

La Société libre d'Emulation, dont le docteur Carault fit partie de 1825 à 1836, a aussi publié dans ses Bulletins, avec divers *Rapports*, *Mémoires et Dissertations*, les deux ouvrages suivans, lus par l'auteur aux séances publiques de cette Société : *Du Goût, envisagé dans les productions de la nature et de l'art*, 1825; — *Quelques vues générales sur le Choléra-Morbus*, 1833. On trouve encore, du même médecin, plusieurs opuscules imprimés dans différentes publications et dans les comptes-rendus des sociétés savantes dont il était membre correspondant, telles que la Société havraise d'Etudes diverses, les Sociétés de médecine, de chirurgie et de pharmacie du département de l'Eure, les Académies d'Amiens et d'Arras.

Homme studieux, progressif, persévérant, d'une imagination très vive, le docteur Carault, qui était encore dans la force de l'âge, pouvait espérer qu'il lui serait permis de continuer son œuvre et de pouvoir donner, dans la science qu'il pratiquait, une plus large application à ses consciencieuses et solides études; mais atteint par une maladie dont les progrès furent rapides, il mourut à Rouen, le 21 mai 1843, dans sa quarante-sixième année.

CARDEL (Paul), sieur Dunoyer, né en 1655, était le fils d'un avocat de Rouen qui professait le calvinisme. Il fut nommé pasteur de l'église de Grosmesnil, fonctions qu'il remplit jusqu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Ayant reçu l'un des premiers l'ordre de sortir du royaume, il obéit immédiatement; mais rentré furtivement en France en 1688, il fut arrêté à Paris, dans une maison où il avait été conduit par un médecin pour visiter et consoler une personne malade. Incarcéré à la Bastille avec le médecin, Cardel, d'après l'auteur des *Mémoires historiques* sur cette célèbre prison d'Etat, aurait été déporté aux îles Sainte-Marguerite et serait mort dans cette colonie en 1694; mais un autre historien, qui a écrit sur la détention de ce personnage un récit des plus dramatiques, le fait demeurer encore plusieurs années à la Bastille, où, sous

un autre nom que le sien, il serait mort le 23 avril 1705, à la suite de traitemens barbares dont ses geôliers n'auraient cessé de le rendre victime.

(Voir les Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille, tome 1er, et l'Inquisition Française ou l'Histoire de la Bastille, par de Renneville, tome 2.)

CAREL DE SAINTE-GARDE (Jacques), né vers 1620, fut conseiller et aumônier du roi. Ayant donné carrière à son penchant pour la poésie, il débuta par un poëme dont le héros, qui, sans doute, pouvait être mieux choisi, lui attira ces deux vers de Boileau :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

Ce fut assez de cette boutade du célèbre critique pour faire tomber le poëme et l'auteur sous l'arme du ridicule. Vainement de Sainte-Garde, croyant qu'il ne s'agissait, dans l'épigramme de Boileau, que d'une critique contre le titre peu harmonieux de son poëme, le changea-t-il, dans une seconde édition, en celui de *Charles Martel*. Il n'en fut pas mieux accueilli, et tout ce qu'il composa depuis se ressentit constamment du ridicule jeté sur ce premier ouvrage. Ce poëte était loin, cependant, d'être dépourvu de talent ; outre l'éloquence de la chaire, où il s'était exercé avec succès, il possédait encore parfaitement la langue grecque, qu'il avait beaucoup étudiée, et dissertait très judicieusement sur toute espèce de littérature. Chapelain lui-même, dans le Mémoire qu'il rédigea par l'ordre de Colbert, pour lui faire connaître les hommes de lettres les plus dignes d'obtenir des pensions, porte sur les talens de Sainte-Garde un jugement des plus favorables.

Voici comment il s'exprime à l'article qui concerne ce personnage : « Carel de Sainte-Garde est un bel esprit, un savant homme, poëte, philosophe, orateur, qui a de l'élévation en ces trois genres, et qu'on ne blâme que pour le trop grand amour qu'il a pour la liberté, et de quelques inconstances dans les travaux qu'il entreprend. Sa mauvaise fortune le réduit pourtant à dépendre d'autrui, et il est présentement en Espagne auprès de l'ambassadeur de France, où il s'ennuie faute d'occupation. »

Carel de Sainte-Garde mourut vers 1684.

Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Childebrand*, poëme; Paris, 1666, in-12. — Le même poëme, seconde édition, sous le titre de *Charles Martel ou les Sarrasins chassés de France*, divisé en seize livres; Paris, 1669. — *Défense des beaux esprits de ce*

temps contre un Satirique (Boileau), par le sieur de Lerac (anagramme de Carel); Paris, 1675, in-12.—*Louis XIV, le plus noble de tous les rois par ses ancêtres, le plus sage de tous les potentats par sa conduite, le plus admirable de tous les conquérans par ses victoires*, poëme; 1672. — *Reflexions académiques sur les Orateurs et sur les Poëtes*; Paris, Remy, 1676, in-12. — *Lettres sur la Philosophie de Descartes*, publiées par l'abbé de Lachambre.

(Voir la Bibliothèque Française de l'abbé Goujet, tome 18; les Mémoires Littéraires de Desmolets, et les Mélanges de Littérature tirés des lettres manuscrites de Chapelain, etc.)

CARREL (Armand), l'un des plus célèbres publicistes de notre époque et l'un des chefs les plus énergiques du parti républicain, naquit le 8 mai 1800. Entré après de brillantes études, et lorsqu'il atteignait sa vingt-et-unième année, dans le 29e de ligne avec le grade de sous-lieutenant, il donna sa démission en 1823 et passa en Espagne, où il prit du service dans le bataillon de Napoléon II, qui se formait dans ce pays pour la défense de la Constitution. Pris à Lers les armes à la main avec les débris du bataillon, il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort le 16 mars 1824. Cet arrêt ayant été cassé, Carrel, renvoyé devant un nouveau conseil siégeant à Toulouse, fut acquitté.

Commençant dès-lors sa carrière de publiciste, il s'associait à MM. Thiers et Mignet pour fonder le *National*, dont il devint le principal rédacteur. En 1830, il protesta l'un des premiers contre les ordonnances, et fut, après le 7 août, nommé préfet du Cantal, fonction qu'il n'accepta point, déterminé à continuer la carrière du journalisme, ce qu'il fit avec un redoublement de talent et de courage.

Luttant de toute la force de ses convictions contre le système politique de Casimir Périer, il s'élevait encore avec une grande énergie contre les arrestations préventives et la complicité morale, dont lui-même avait été victime dans plusieurs circonstances.

Reconnu pour l'un des plus braves champions de la presse militante, une extrême susceptibilité, en ce qui touchait le point d'honneur, lui avait souvent fourni l'occasion de payer son tribut, les armes à la main, à l'un de nos plus déplorables préjugés. Son avant-dernier duel, dans lequel il eut pour adversaire M. Roux-Laborie, datait de 1833, et avait pour cause la présence en France, à cette époque, de Mme la duchesse de Berri. il reçut dans l'aîne un coup d'épée qui lui fit une grave blessure. Trois ans plus tard, lorsqu'il était sur le point d'être élu député, un article du *National*, dont il n'était point l'auteur, mais dont il voulut prendre la responsabi-

lité dès qu'il le vit attaqué dans le journal la *Presse*, ayant nécessité une explication entre lui et M. Emile de Girardin, rédacteur de ce journal, une rencontre dut s'ensuivre; elle eut lieu le lendemain 22 juillet, au bois de Vincennes, au pistolet. Carrel, au moment où il blessait légèrement son adversaire à la cuisse, tombait frappé d'une balle à l'endroit même où il avait été atteint d'un coup d'épée lors de son duel avec M. Roux-Laborie. Transporté immédiatement à Saint-Mandé, les soins qui lui furent prodigués ne purent prolonger sa vie que de quelques jours; il expira dans d'horribles souffrances, le 26 juillet 1836. Il fut inhumé dans le cimetière de ce village, où ses amis lui firent élever un monument funèbre.

Le 2 mars 1848, un hommage public fut rendu en ce même lieu à la mémoire d'Armand Carrel. M. Emile de Girardin, qui assistait à cette cérémonie, prononça un discours dans lequel, après avoir exprimé ses regrets de la mort de cet illustre citoyen, il demandait, en terminant, l'abolition du duel.

A Rouen, l'autorité municipale faisait placer, en 1848, sur la maison où naquit le célèbre publiciste, rue Coignebert, n° 31, une plaque de marbre avec une inscription commémorative, et donnait son nom à l'une des rues de cette même ville. La Bibliothèque publique possède plusieurs portraits gravés d'Armand Carrel. Son buste en bronze, par M. David (d'Angers), se trouve dans notre Musée de tableaux, auquel le généreux statuaire en a fait hommage.

Note bibliographique : *Histoire de la Contre-Révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*; Paris, Sautelet et Paulin, 1827, in-8°. — *Procès du National au sujet des arrestations préventives pour délit de presse*, plaidoyers; Paris, Paulin, 1832, in-8°. — *Extrait du dossier d'un prévenu de complicité morale dans l'attentat du* 28 *juillet* 1835; Paris, Paulin, 1835, in-8°. — *Essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier*, imprimé en tête des œuvres de cet écrivain.— Armand Carrel avait aussi travaillé à l'*Histoire et Description des principales villes de l'Europe*, et donné des articles à la *Revue Américaine*, au *Constitutionnel*, au *Globe*, à la *Revue Française*, au *Reproducteur*. Il avait rédigé en chef le *National*, de 1830 à 1836, et au moment où sa carrière a été si fatalement brisée, il se disposait à écrire la vie de Napoléon.

(Voir la Biographie des Hommes du jour, par MM. Saint-Edme et Germain Sarrut, tome 3; un article biographique, par M. Littré; Dix ans de Règne, par M. L. Blanc; Historiens et Publicistes, par M. Nisard; Revue des Deux-Mondes, année 1837; le Livre des Orateurs, de M. de Cormenin; la Littérature Contemporaine, année 1846; la Revue de Paris, juin 1853.)

CARREY (Jacques-François-Augustin), plus connu sous le nom de l'abbé de Saint-Gervais, descendait de Jean Carrey, sieur

de Saint-Gervais, bourgeois de Rouen, maître des comptes, ennobli en 1651. Chanoine de la Cathédrale de Rouen, il fut élu et installé doyen du chapitre de cette métropole le 16 avril 1786. Possédant, outre plusieurs bénéfices ecclésiastiques, une fortune considérable, il en employa une grande partie à de bonnes œuvres envers les pauvres et à des fondations de maisons religieuses, dont une, la maison des Filles du Bon-Pasteur, existe encore dans notre ville. Ayant, lors de la Révolution, refusé de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, l'abbé de Saint-Gervais reçut de l'administration du district un ordre qui lui interdisait, ainsi qu'à ses collègues, l'entrée du chœur de la Cathédrale ; il lui était enjoint en même tems de passer déclaration de tous les objets servant à l'exercice du culte dans cette église, ce qu'il s'empressa d'exécuter. Il publia, à cette occasion, une petite brochure ayant pour titre : *Récit de ce qui s'est passé en l'église cathédrale de Rouen, le* 28 *décembre* 1790. Il racheta de ses propres deniers des ornemens et des vases sacrés, dont il fit présent à quelques églises de notre ville lors du rétablissement du culte. En 1803, le cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen, nomma cet honorable et généreux ecclésiastique grand-vicaire de son diocèse, fonctions qu'un âge avancé ne lui permit point d'exercer longtems. Nous croyons qu'il termina sa carrière en 1804 ou 1805.

CATHALAN (Jacques), né en 1671, entra chez les Jésuites, où il devint professeur distingué et prédicateur éloquent. Très considéré dans son ordre pour son zèle, sa piété et ses talens, il en fit l'édification pendant le cours d'une longue et honorable carrière, et mourut en 1751, dans sa quatre-vingtième année.

Le P. Cathalan avait composé, prononcé et publié les oraisons funèbres suivantes : *Oraison funèbre du Dauphin, fils de Louis XIV*, 1711, in-4°. — *Oraison funèbre de Mme Elisabeth-Charlotte, palatine de Bavière, duchesse d'Orléans*; Paris, veuve Mézières, 1725, in-4°. — *Oraison funèbre de l'Electeur de Trèves*, in-4°.

(Voir le P. Lelong et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

CAUCHE (François), naquit au commencement du dix-septième siècle de parens pauvres, qui ne purent lui donner aucune instruction. Se sentant un penchant invincible pour la vie aventureuse des voyages, il s'embarqua comme soldat sur un bâtiment commandé par Alonse Goubert, natif de Dieppe. Le but de ce navigateur était d'aller commencer un établissement dans l'île Maurice. Mais obligé de relâcher à Madagascar, Cauche et quelques autres Français y restèrent ; là, notre compatriote, livré tout entier à sa passion dominante, celle de tout voir et de tout connaître, explora ce pays dans toute son étendue, étudia les mœurs de ses habitans, leur commerce et leur in-

dustrie. Ayant trouvé l'occasion de repasser en Europe sur un navire commandé par un sieur Régimont, ils se livrèrent en route à la piraterie et capturèrent plusieurs bâtimens arabes.

De retour en France, Cauche excita vivement la curiosité par le récit qu'il fit de ses aventures. La relation de ses voyages, rédigée par Maurisot de Dijon, fut publiée sous ce titre : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil, savoir : Relation du voyage de François Cauche, de Rouen, en l'île de Madagascar, îles adjacentes et côtes d'Afrique, en* 1638; Paris, 1651, in-4°. Le récit de Cauche inspire de la confiance ; il raconte sans amplification ce qu'il a vu, et ne donne point dans le merveilleux. Mais les notes marginales ajoutées par son rédacteur sont souvent erronées. La relation de ce voyageur est réunie à quelques autres voyages, à celui de Roulon Baro au Brésil, à celui de Moreau dans la même contrée, et à ceux de Lambert d'Arbère en Egypte.

(Voir dans la Biographie Universelle un article par M. du Petit-Thouars.)

CAUCHY (Louis-François), né le 27 mai 1760, d'un maître serrurier de Rouen, commença ses études dans sa ville natale et alla les continuer à Paris. Il remporta à dix-sept ans le prix d'honneur au concours général de l'ancienne Université, puis revint à Rouen, où il débuta avec succès dans la carrière du barreau et devint secrétaire général de l'intendance. Il garda cet emploi jusqu'à la Révolution, qui le força, pour se soustraire à la persécution dont il était menacé, à chercher, dans une maison de campagne qu'il possédait à Arcueil, une retraite où il parvint à se faire oublier. Revenu à Paris sous le Directoire, il fut nommé chef de la division des sciences et des arts au ministère de l'intérieur, et plus tard, sous le Consulat, il fut élu secrétaire général et archiviste du Sénat conservateur. Ces fonctions lui furent continuées sous l'Empire, et il les remplit sans interruption sous les deux dynasties qui lui succédèrent. Au travail de rédaction des procès-verbaux des séances, tâche dont il s'acquittait avec une rare précision et une grande élégance de style, il joignait encore la culture des lettres et surtout celle de la poésie, dont il avait étudié les rhythmes dans la langue grecque et dans la langue latine.

Les grands événemens qui eurent lieu sous le Consulat et sous l'Empire lui inspirèrent plusieurs pièces de poésies françaises et latines, dont quelques-unes furent mentionnées honorablement à l'Institut pour les prix décennaux. Voici celles de ces pièces qui ont été imprimées séparément : *Le Rétablissement du Culte catholique*, ode au premier consul, 1802. — *Sur la Rupture du Traité d'Amiens par les Anglais*, ode à Na-

poléon, 1805. — *La Légion-d'Honneur*, ode, 1805. — *Napoleone al Danubio*, ode italienne du colonel Grobert, traduite en vers héroïques latins, 1805. — *La Bataille d'Austerlitz*, dithyrambe avec une traduction française. — *Les Prédictions de Nérée*, petit poëme sur la naissance du roi de Rome, 1811. — *La Violation des Tombes royales et leur rétablissement ordonné par le roi*, poëme latin, avec traduction française; Paris, Didot aîné, 1817, in-8°.

M. Cauchy mourut à Arcueil le 28 décembre 1848, dans sa quatre-vingt-huitième année. Il était depuis longtems promu à l'un des hauts grades de l'ordre de la Légion-d'Honneur.

(Voir la Biographie des Contemporains, la France Littéraire de M. Quérard, la Biographie manuscrite par Adrien Pasquier, et le *Journal de Rouen* du 30 décembre 1848.)

CAUDRON (Philippe), fils d'un commerçant de Rouen, manifesta d'abord son penchant pour la marine, fit plusieurs voyages, et ne revint dans sa ville natale qu'après quelques années de séjour dans les colonies. Lors de la Révolution, il fut nommé successivement officier municipal, membre du conseil de district du département, commissaire du gouvernement près le jury, puis, sous l'Empire, magistrat de sûreté et juge d'instruction près le tribunal de première instance. Membre de la Société libre d'Emulation, dont il eut l'honneur d'être élu président, il fit lecture aux séances de cette Société des Mémoires dont voici les titres : *Quels peuvent être les inconvéniens ou les avantages, sous les rapports politiques, civils et astronomiques, de l'abolition ou conservation du nouveau Calendrier.* — *Sur les moyens de remédier aux maux qui désolent le commerce et l'industrie.* — *Discours tendant à prouver que le bonheur réside en nous-mêmes, et qu'il est fondé sur la paix de l'âme.* — *Sur les moyens de maintenir la subordination et les mœurs parmi les ouvriers dans les ateliers et les manufactures.*

Cet honorable magistrat mourut à Rouen en 1816.

(Voir le Bulletin de la Société d'Emulation, année 1816; les Mémoires Biographiques de Guilbert, et les Biographies Normandes manuscrites, par Adrien Pasquier.)

CAVELIER DE LA SALLE (Robert) naquit le 22 novembre 1643, sur la paroisse Saint-Herbland. Issu d'une honorable famille qui possédait quelque aisance, il avait à peine terminé ses études chez les Jésuites, qu'entraîné par l'enthousiasme de la jeunesse et par une passion irrésistible pour les pérégrinations lointaines, il s'embarqua, en 1660, pour la Nouvelle-France, cette riche contrée vers laquelle se tournaient alors bien des ambitions avides de fortune et de renommée. Arrivé

au Canada, notre compatriote, de plus en plus occupé de l'exécution des vastes projets d'exploration qu'il avait conçus, se mit bientôt en rapport de commerce avec les peuplades de la colonie; puis, sentant la nécessité de se fixer pour quelque tems dans un pays qu'il voulait étudier, il acheta une habitation dans l'île de Montréal, gagna l'estime des intendans Talon et de Courcelles, en même tems qu'il rendait favorable à ses entreprises le gouverneur général de ces possessions françaises, le comte de Frontenac, qui bientôt l'engagait à retourner en France, afin de communiquer ses projets au gouvernement. Ce voyage s'étant effectué, Cavelier vit le ministre Colbert, qu'il fit aisément entrer dans ses vues par l'exposition de ses plans; il obtint, dès-lors, avec des lettres de noblesse, le commandement du fort de Cataracouy ou de Frontenac, et la liberté de disposer de toutes les terres qu'il pourrait découvrir. Le prince de Conti, dont la protection bienveillante pour le solliciteur avait été d'un grand poids dans le succès de cette affaire, lui proposa et lui fit agréer, pour l'accompagner dans ce nouveau voyage, un gentilhomme italien d'une bravoure éprouvée, le chevalier de Tonti, fils du fondateur des tontines. Ils s'embarquèrent ensemble à La Rochelle, le 14 juillet 1678, ayant à leur bord environ trente hommes, ouvriers pour la plupart, quelques pilotes et un missionnaire Récollet, le père Louis Hennepin. Arrivés le 15 septembre suivant à Québec, ils n'y séjournèrent que peu de jours, de la Salle s'empressant d'entreprendre avec ses hommes la reconnaissance d'un espace de plusieurs centaines de lieues qui sépare le fleuve du Mississipi des établissemens français. Doué d'une résolution à toute épreuve et disposé à tout surmonter, il commence cette périlleuse excursion, n'ayant d'autres ressources matérielles que quelques armes à feu, quelques munitions en poudre et en plomb, vivant avec ses gens au jour le jour de ce que lui procure le hasard de la chasse et de la pêche. Souvent obligés de suppléer à l'insuffisance de leurs barques et de leurs canots par des radeaux improvisés avec des branches d'arbres enlacées, ils traversent ainsi de larges fleuves où ils n'ont pour se diriger que la boussole et l'intelligence du conducteur, qui, aidé de ses connaissances astronomiques, parvient presque toujours à reconnaître à quel degré ils se trouvent. Ce ne sont point seulement les dangers que leur fait courir à chaque instant ce genre de navigation qu'ils ont à redouter, mais encore ceux dont ils sont menacés par des bandes de sauvages, qui ne manquent jamais de se présenter dans une attitude hostile lorsqu des voyageurs approchent de la terre ou qu'ils sont forcés d'y descendre.

En parcourant ce vaste littoral, ils rencontrèrent parmi de nombreuses tribus de sauvages la nation des Iroquois et celle



des Illinois, où ils firent un assez long séjour. Ayant repris leur course, ils explorèrent une étendue de plus de cinq cents lieues dans le fertile et magnifique pays que de la Salle voulut appeler la Louisiane, en mémoire du souverain au nom duquel il en avait pris possession. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'une navigation pleine de dangers que l'intrépide Rouennais parvint, le 9 avril 1682, à découvrir par terre l'embouchure du Mississipi, but qu'il s'était proposé dans ce premier voyage. S'étant remis en marche vers Québec avec l'intention de faire connaître au gouverneur les avantages d'une nouvelle expédition qu'il méditait, il ne fut pas moins étonné d'apprendre le rappel en France du comte de Frontenac que de rencontrer dans son successeur un homme qui ne lui était rien moins que favorable, et qui, sur de faux rapports, avait même été jusqu'à écrire contre lui au ministre.

Loin d'être abattu par ce contre-tems, de la Salle, prenant, comme toujours, une prompte résolution, laissa l'administration de ses affaires au chevalier de Tonti et repassa en France; puis, s'étant présenté à la cour, il parla avec tant d'éloquence, que le roi et Seignelay, son ministre, accueillirent non seulement sa justification, mais encore son projet d'aller fonder une colonie sur les bords du fleuve dont il venait de trouver l'embouchure par terre, et qu'il se proposait maintenant d'aller découvrir par mer. Son éloquence avait été si persuasive, que le roi fit mettre à sa disposition quatre bâtimens, dont un, celui qu'il devait monter, était armé de trente-six canons. Le jour du départ ayant été fixé après de longs préparatifs, deux cent quatre-vingts personnes, dont une centaine de soldats avec leurs chefs, quelques femmes et des volontaires de toutes nations et de toutes professions, gens pour la plupart sans aveu, furent embarqués. Deux missionnaires Récollets, les PP. Anastase et Zénobe, et quelques Rouennais, au nombre desquels se trouvaient un frère de de la Salle, ecclésiastique recommandable; deux de ses neveux, Cavelier et Moranget; puis Henri Joutel, homme capable et décidé, allaient aussi suivre la fortune de l'aventureux navigateur. La petite escadre partit de La Rochelle le 24 juillet 1684, sous les ordres du capitaine de Beaujeu, officier d'un caractère ombrageux et peu sympathique. Celui-ci, se montrant bientôt jaloux à l'excès des pouvoirs donnés à de la Salle par le ministre, se mit avec ce chef dans une permanente rivalité de commandement, rivalité qui, dans la suite, devait avoir les plus déplorables conséquences pour notre compatriote.

Après de longues fatigues, de grandes privations et plus d'un sinistre, mal secondé par ce qui lui restait de monde, abandonné par le capitaine de Beaujeu, qui ne lui avait laissé aucune munition de guerre, de la Salle, accoutumé à lutter de

toute la force de son énergie contre les obstacles et les déceptions, n'en continua pas moins le cours de ses excursions dans les mers du Mexique. Montant un canot de son invention et accompagné de quelques-uns de ses gens les plus déterminés, il sillonna ces mers en tous sens et à de très grandes distances, et découvrit enfin le fleuve qui était depuis si longtems l'objet de ses recherches. Ayant pris terre, à la suite de cette importante découverte, près de la baie de Saint-Bernard, il résolut de fonder un établissement dans cette partie du Nouveau-Monde, et fit sur-le-champ, pour se garantir de l'invasion des sauvages, travailler à la construction d'un fort dont il avait tracé le plan. Mais, toujours emporté par la passion de nouvelles découvertes, il eut bientôt le désir de visiter les alentours de sa colonie naissante. Choisissant cette fois pour l'accompagner son frère, ses deux neveux, Joutel et le P. Anastase, il eut la fatale idée de leur adjoindre quatre hommes qui depuis longtems nourrissaient contre lui une haine qu'ils n'avaient pas toujours pris soin de dissimuler. Ces hommes étaient les nommés Duhaut, L'Archevêque, Hiens et le chirurgien Liotot. Ce dernier, à peu de tems de là, et à la suite d'une excursion, commençant à satisfaire sa rancune et celle de ses complices, assassinait à coups de hache le jeune Moranget, et Duhaut, peu de jours après, caché lâchement dans de hautes herbes, tirait à bout portant sur son chef un coup de fusil qui l'étendait mort aux pieds du vénérable missionnaire le P. Anastase. Ces misérables dépouillèrent avec une cruauté barbare, et en l'accablant d'injures le cadavre de leur victime, puis, le traînant dans les hasiers, ils l'exposèrent dans cet état à la voracité des bêtes sauvages. Ainsi se termina, le 19 mars 1687, entre les Assony et les Nahoudike, la carrière d'un homme vraiment extraordinaire et digne d'un meilleur sort, d'un homme passionné pour la gloire et la prospérité de son pays, qu'il enrichit de cinq ou six cents lieues de territoire, ayant encore, ce qui doit être un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de la postérité, ayant, malgré des obstacles et des dangers sans nombre, découvert, parcouru et signalé la plupart des lacs et des fleuves de cet immense pays qui forme aujourd'hui le centre des Etats-Unis. Très versé dans la science des mathématiques et connaissant presque tous les idiomes, de la Salle joignait à ces facultés un courage souvent poussé jusqu'à la témérité; il possédait, avec l'initiative des ressources dans les circonstances difficiles, cette vigueur du corps qui résiste aux plus rudes fatigues, et cette constance énergique de l'âme qui rend inébranlable dans l'adversité.

La relation des voyages et découvertes de Robert Cavelier de la Salle a été publiée, pour le premier voyage, par le chevalier de Tonti, en 1697, et pour le second, par Joutel, en 1713. On

trouve encore des détails sur notre infortuné compatriote dans la *Description de la Louisiane*, par le P. Hennepin, 1683 ; dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, du P. Charlevoix, 1744, et dans l'*Histoire philosophique et politique des Etablissemens européens dans les deux Indes*, par Raynal, 1770.

(Voir un articleétendu publié dans la *Revue de Rouen*, numéro d'avril 1852.)

CHAMPMESLÉ (Marie Desmares), née en 1644, était fille d'un sieur Desmares, exerçant à Rouen la profession de marchand, qu'il avait embrassée à la suite d'une mésalliance qui, dit-on, l'avait fait déshériter par son père, lequel, d'après plusieurs biographes, aurait été conseiller au Parlement de Normandie (1).

Marie, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait, ainsi que son frère, laissé percer une vocation bien décidée pour le théâtre, auquel elle devait se livrer exclusivement, débuta à Rouen dans le courant de l'année 1668, alors qu'un même penchant y faisait également débuter, sous le nom de Champmeslé, Charles Chevillet, fils d'un marchand de Paris.

Cette conformité de goût et de condition ne tarda pas à faire naître entre les deux débutans cette vive sympathie qui devait bientôt les rendre inséparables, et, à peu de tems de là, Rouen, qui venait d'être témoin de leurs premiers pas dans la carrière dramatique, le fut aussi de leur union. Marie Desmares, devenue l'épouse de Champmeslé, se vit presque aussitôt appelée à le suivre à Paris, où celui-ci, après avoir fait ses preuves de capacité, venait d'être admis à tenir un emploi sur le théâtre du Marais. Quant à la Champmeslé, son talent de comédienne avait eu jusqu'alors si peu d'éclat, qu'elle ne parvint à se faire admettre dans cette troupe qu'en considération du succès que son mari venait d'y obtenir. Ce fut cependant sur le même théâtre qu'un nommé Laroque, acteur assez médiocre, mais homme d'un goût sûr et d'une extrême sagacité, distingua d'abord dans la jeune actrice le germe d'une véritable aptitude à exprimer les grandes passions. Il lui donna d'excellens conseils, dont elle profita si bien, qu'au bout de quelques mois elle jouait les premiers rôles au bruit des applaudissemens de la foule, qui augmentait à chacune de ses représentations.

Ce n'était là, toutefois, qu'un prélude des triomphes qui l'attendaient sur un théâtre d'un ordre plus élevé où elle venait d'être engagée, celui de l'hôtel de Bourgogne, scène illus-

---

(1) Nous avons acquis la certitude qu'il ne se trouvait à cette époque, dans le Parlement de Normandie, aucun conseiller du nom de Desmares.

trée par le génie de Corneille, qu'on y voyait encore briller de tout son éclat, et où commençait à poindre le génie de Racine, qui se montrait déjà si pur et si rayonnant dans *Andromaque.*

Ce fut dans cette pièce que la Champmeslé parut devant de nouveaux spectateurs, composés en majeure partie de tout ce que la France comptait alors de plus distingué. Jamais le rôle d'Hermione, dans les passages où sont exprimées avec tant d'énergie les passions les plus contraires et les plus violentes de l'âme, n'avait été rendu avec un pathétique aussi entraînant, avec une vérité d'expression aussi frappante. Témoin de ce brillant coup d'essai qui révélait tout-à-coup une grande tragédienne, une femme venait de s'écrier : « Il n'y a plus de Desœillets ! » C'était l'actrice de ce nom, qui, elle aussi, avait obtenu tant de succès dans le même rôle, et à laquelle, assure-t-on, un sentiment de justice plutôt que de jalousie arrachait cette exclamation en faveur d'une rivale qui la détrônait. Louis XIV lui-même, qui assistait à cette représentation, manifesta avec sa bienveillance accoutumée toute la satisfaction que le talent de la comédienne venait de lui faire éprouver. Quant à l'auteur d'*Andromaque*, qui n'avait assisté à cette épreuve qu'aux pressantes sollicitations de ses amis, tant il craignait de voir défigurer son œuvre par la débutante, il fut si étonné, si satisfait de la manière dont celle-ci avait interprété les parties les plus saillantes d'un rôle qu'il aimait de prédilection, que dans son enthousiasme il courut près de l'actrice, à laquelle il s'empressa d'adresser à genoux des éloges et des remercîmens. Il fit plus : il promit de lui donner le rôle principal dans sa tragédie de *Bérénice*, qu'il venait de terminer, et il tint parole. Aussi, bientôt guidée par ses conseils, qui, on le sait, étaient ceux d'un excellent maître en fait d'éloquence et de sentiment, la Champmeslé allait encore obtenir, ainsi que la pièce nouvelle, de glorieux suffrages et de nouveaux applaudissemens.

A ce rôle si harmonieusement élégiaque de Bérénice devaient bientôt succéder les rôles d'Atalide et de Roxane de *Bajazet*, qu'elle jouait alternativement, au gré de l'auteur, avec un égal succès ; le rôle de Monime dans *Mithridate*, d'Iphigénie dans la tragédie de ce nom, et enfin le rôle du principal personnage de cette admirable tragédie de *Phèdre*, chef-d'œuvre inspiré au poëte par l'actrice qu'il dirigeait dans l'étude de son art, et près de laquelle ses assiduités comme maître avaient pris depuis longtems un caractère beaucoup plus tendre que celui de l'estime et de l'admiration. Ce chef-d'œuvre, qui mettait le comble à la gloire de l'auteur, le mettait aussi à la réputation de l'actrice, dont le talent s'était surpassé ; mais, par malheur, ce rôle était le dernier qu'elle dût créer dans les pièces du célèbre tragique, qui, pour des motifs diversement

interprétés, allait renoncer au théâtre. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ne devaient pas non plus conserver longtems une pensionnaire dont le concours leur était devenu si précieux, mais qu'une troupe rivale devait enfin parvenir à leur enlever. A la rentrée de Pâques 1679, la Champmeslé et son mari passèrent, en effet, au théâtre de la rue Mazarine, vulgairement appelé théâtre Guénégaud, où, indépendamment de leur part comme sociétaires, il leur fut accordé à chacun, par un contrat particulier, une pension annuelle de 1,000 livres.

Une pièce du répertoire de ce théâtre, l'*Ariane* de Thomas Corneille, fut choisie par la tragédienne pour se faire connaître sur cette nouvelle scène, où elle allait encore se montrer digne de sa renommée.

Lorsque la troupe de l'hôtel de Bourgogne et celle du faubourg Saint-Germain se furent réunies, la Champmeslé resta en possession des premiers rôles, et régna en souveraine sur un théâtre où elle était plus que jamais applaudie, plus que jamais sans rivale. Son triomphe ne se bornait pas seulement au théâtre de Paris ; appelée souvent à Versailles avec les comédiens de sa troupe, pour y représenter ses meilleures pièces dans les appartemens du dauphin, le jeune prince et toute sa cour se plaisaient à lui témoigner, par leur empressement à assister à ces représentations, combien ils estimaient un talent aussi vrai et aussi communicatif.

Ce fut au commencement de l'année 1698 que la Champmeslé, atteinte d'une grave indisposition, se vit forcée de suspendre les représentations d'une pièce nouvelle de La Grange-Chancel, *Oreste et Pylade*, pièce qu'elle venait de faire réussir. Dans l'espoir d'un prompt rétablissement, elle s'était aussi décidée à quitter Paris pour aller habiter une maison qu'elle possédait au village d'Auteuil ; mais là, le mal, qui s'était encore aggravé, fit de si rapides progrès, qu'il ne fut bientôt plus permis de rien espérer : cette maladie était mortelle.

Le curé de Saint-Sulpice, qui s'était présenté chez elle pour la préparer au funeste passage qui lui avait toujours causé tant d'appréhension, ayant surtout insisté sur la nécessité qu'il y avait, pour l'absoudre, à ce qu'elle déclarât formellement renoncer au théâtre, eut beaucoup de peine à l'y déterminer, la mourante déclarant, au contraire, qu'elle trouvait glorieux pour elle de mourir comédienne. Mais, en voyant s'approcher le moment suprême, elle se soumit à tout ce qu'on exigea d'elle, et, après avoir reçu les sacremens de la main du curé d'Auteuil, qui parvint à lui faire envisager la mort avec résignation, mais non à l'empêcher de regretter la vie, elle expira le 15 mai 1698.

Le lendemain, son corps fut porté à Paris et inhumé à Saint-Sulpice, sa paroisse.



(Voir l'Histoire du Théâtre-Français, des frères Parfait, et une notice biographique avec portrait publiée dans la *Revue de Rouen*, numéro de décembre 1847.)

CHAPAIS DE MARIVAUX (Charles-Bernard), baron de l'Empire, naquit le 12 février 1754, d'une famille noble qui exerçait le haut commerce. Il avait été, avant 1789, premier avocat général à la cour des aides et finances de Rouen, et se tint constamment éloigné des affaires pendant la Révolution. Nommé en 1803 procureur général au criminel dans le ressort de Rouen, il retrouva dans cette éminente et difficile fonction toute la supériorité de talent et toute l'énergique éloquence qui avaient signalé ses débuts dans la magistrature. Nul mieux que Chapais de Marivaux ne sentit la dignité de l'homme appelé à dispenser la justice, ne comprit le respect dont doivent être entourées les décisions du magistrat ; et s'il exigeait ce respect de l'individu privé, il ne tenait pas moins à celui du souverain, ainsi que le prouve la réponse courageuse que nous allons citer. Se trouvant à la cour de Napoléon comme membre d'une députation de la ville de Rouen, alors qu'il venait d'être rendu dans cette ville une décision judiciaire peu conforme au vœu de l'empereur, le souverain s'en étant plaint à son procureur général, celui-ci lui répondit avec dignité : « Sire, les magistrats de Rouen remplissent leur devoir avec impartialité et ne méritent aucun reproche. »

Nommé, en 1811, conseiller à la cour impériale et chevalier de la Légion-d'Honneur, le baron Chapais de Marivaux, qui fut aussi élu plusieurs fois membre du conseil général, se montra dans ces fonctions ce qu'il avait toujours été, homme éclairé et magistrat intègre. L'étude de la belle littérature qu'il aimait occupait ses momens de loisir, qu'il savait encore employer en prenant une part active aux travaux des sociétés savantes de sa ville natale.

Cet honorable magistrat, qui unissait à une grande noblesse de sentimens une grande fermeté de caractère, ne put résister au coup que lui porta la mort de sa fille unique, sur laquelle il avait reporté toutes ses affections. Il mourut en 1832, des suites de cette douleur paternelle.

(Voir les Biographies Manuscrites par A. Pasquier, et le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen, année 1832.)

CHAPELLE (Pierre-Daniel-Augustin), musicien distingué, né en 1756, dirigea pendant plusieurs années l'orchestre de la Comédie-Italienne. Il composa et fit représenter sur ce même théâtre dix opéras en un acte, dont voici les titres : *l'Heureux Dépit*, 1785 ; — *le Double Mariage*, 1786 ; — *le Bailli Bienfaisant*,

— *la Rose*, — *le Mannequin*, — *la Vieillesse d'Annette et de Lubin*; — *les Deux Jardiniers*, — *la Famille Réunie*, — *la Nouvelle-Zélandaise*, — *la Huche*. En outre de ces petits opéras, qui tous eurent du succès, Chapelle a encore composé des cantates, des duos et des concertos pour violon. Nous ignorons l'époque de sa mort.

(Voir la Biographie portative des Contemporains.)

CHAPPERON (Louis), né dans le quinzième siècle, est le premier poëte qui fut couronné au concours de l'Académie des Palinods de Rouen pour des poésies françaises. Les pièces qui deux fois lui méritèrent cet honneur, en 1486 et 1487, étaient deux *Chants royaux*, ayant pour sujet invariable, à cette époque et bien longtems après, l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge. Nous citerons une strophe de la première de ces pièces, afin de donner une idée du style dans lequel on écrivait des vers français au quinzième siècle :

« Noble Vierge sur toutes la princesse,
» Origine de sceptre reginal,
» Sur tous anges sublimee en haultesse,
» Metropole sur l'etat virginal,
» En ton concept n'eust tâche original
» Ne aultre si de te souiller capable,
» Car ton cher Fils, sur tous irrefragable,
» T'en veult garder par don particulier;
» Pourtant est dict de toy ce mot louable :
» Vierge et mere pour tiltre singulier. »

(Voir les Biographies Manuscrites par A. Pasquier, et la Notice historique sur l'Académie des Palinods, par M. A.-G. Ballin.)

CHARDINY (Louis-Armand), dit Chardin, né en 1755, débuta comme chanteur en 1780 à l'Académie royale de Musique et y fut reçu l'année suivante. Comme il possédait une magnifique voix de basse à laquelle il faisait facilement atteindre les cordes les plus élevées, plusieurs compositeurs en renom s'empressèrent d'écrire des rôles pour cette voix d'un timbre tout particulier et dont l'artiste, bon musicien d'ailleurs, savait tirer un excellent parti. Chardiny créa le rôle de Mondor dans *les Prétendus* et celui de Thésée dans *OEdipe à Colonne*; il chantait, dit-on, ce dernier rôle avec une perfection que le célèbre Laïs, qui lui succéda dans son emploi, ne put jamais atteindre.

Notre compatriote, devenu professeur de chant à l'Académie royale de Musique, se livra aussi à la composition et fit jouer sur le théâtre de Beaujolais, en 1785 et 1786, quelques opéras-

comiques en un acte, qui réussirent et furent revus avec plaisir. Ces opéras sont : *la Rose d'Amour ou l'Epreuve, — le Clavecin, — l'Anneau Perdu et Retrouvé, — le Pouvoir de la Nature, — Annette et Basile.* Il avait exécuté à un concert spirituel, en 1787, un oratorio de sa composition qui lui fit doublement honneur. Plusieurs de ses romances, la *Galathée* et l'*Estelle* de Florian surtout, eurent une grande vogue.

Chardiny mourut en 1790, selon le Dictionnaire des Musiciens, et le 1er octobre 1793, d'après la Biographie portative des Contemporains.

Le portrait de cet artiste, publié par la société académique des Enfans d'Apollon, dont il était membre, fait partie de la collection de portraits de la Bibliothèque publique de Rouen.

CHATEAUGIRON, capitaine au régiment de Normandie, était le fils d'un directeur de la douane de Rouen. Il mêlait à son goût pour l'art militaire celui de la poésie. Il publia plusieurs pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach Lyrique* et le *Journal de la Normandie*. Ses principales pièces sont *le Faux Serment* et *l'Homme à sentiment*. Il fit aussi quelques épîtres, beaucoup d'épigrammes et plusieurs imitations de poésies anglaises.

(Voir les Biographies Manuscrites par A. Pasquier.)

CHATILLON (Claude-Nicolas) naquit le 14 octobre 1776. Appelé de bonne heure à Paris, il y occupa un modeste emploi dans l'administration de la loterie de France, où plus tard il devint sous-chef. Le travail des chiffres, si peu sympathique aux douces rêveries de l'imagination, ne fut point un obstacle pour notre compatriote, qui, n'ayant que peu de loisirs, trouvait encore le moyen de les consacrer à la culture de deux arts qui se tiennent de si près, la poésie et la musique, pour lesquels il avait un véritable et invincible penchant.

Comme tout jeune poëte travaillant d'inspiration et à la dérobée, Chatillon débuta par des poésies fugitives qu'il ne confiait qu'à l'amitié la plus intime. Quelques ouvrages dramatiques, donnés sous le voile de l'anonyme, réussirent au théâtre du Vaudeville, notamment *la Maison des Fous*, qu'il y fit représenter en 1821. Il s'était déjà fait connaître à ce théâtre par des couplets de circonstance chantés, en 1814 et 1815, en l'honneur des Bourbons. Deux pièces de concours, une *Epître aux Muses* et *le Duelliste*, lui méritèrent deux palmes académiques : la première aux Jeux Floraux, en 1821 ; la seconde à l'Académie d'Arras, en 1823. Reçu, cette même année, associé correspondant de l'Académie de Dijon, il n'eut avec cette compagnie que de bien courtes relations. Atteint depuis longtems d'une de ces affections contre lesquelles les secours

de la science sont impuissans, il cherchait à s'en distraire en composant quelques poésies où, malgré son état de souffrance, il semait beaucoup d'esprit et de gaîté.

Nous regrettons de ne pouvoir, à cause de son étendue, citer ici, comme spécimen du genre, une de ces pièces, intitulée *le Dîner de ma Tante*, conte. Cette charmante pièce, restée inédite du vivant de l'auteur, a été publiée en entier dans sa notice biographique par M. Amanton. Sentant chaque jour son mal empirer, Chatillon rassembla tout son courage et toute sa résignation, et, comme Gilbert, Dorange et Millevoye, il soupira ses adieux à la vie dans une touchante *Elégie* qu'il publia lui-même avec cette épigraphe :

Linquenda tellus, et domus et placens uxor.

Voici quelques fragmens de ce douloureux et dernier chant du poëte :

Ils disaient tous que la belle saison,
Dissiperait ma longue maladie;
J'ai vu la feuille reverdie,
Et n'ai point vu ma guérison!
L'automne vient, la feuille tombe,
Et bientôt, comme moi cédant à son destin,
Elle ira rouler sur ma tombe...
. . . .
Recevez donc mes éternels adieux,
O vous dont l'amitié n'a pas besoin d'épreuve!
Je vous confie un bien qui m'était précieux :
Prenez soin de la pauvre veuve!
J'ai cru qu'un jour mon nom lui servirait d'appui,
Que, pour la protéger, elle aurait ma mémoire ;
J'avais rêvé le bonheur et la gloire;
La gloire et le bonheur, hélas! tout s'est enfui!

Ce fut dans le courant de l'année 1825 que parut ce chant trop prophétique, et ce fut le 26 janvier de l'année suivante que le poëte fut enlevé à son épouse, et qu'il laissa son vieux père, ses proches et ses amis livrés à la douleur la plus profonde. « Les vers de Chatillon, dit M. Amanton, respirent la plus aimable philosophie, la plus douce sensibilité, assaisonnée toutefois de ce sel qui satisfait le penchant de tout lecteur pour ce qui fronde délicatement les travers et les ridicules qui entrent dans la combinaison variée à l'infini des caractères de la société. »

Chatillon, qui était excellent musicien, était aussi compositeur agréable, ainsi que le prouvent plusieurs romances dédiées à ses amis.



Notice bibliographique : *La Maison des Fous*, comédie mêlée de couplets, en un acte; Paris, 1821, in-8°. — *Epître aux Muses;* Paris, Ponthieu, 1821, in-8°. — *Le Duelliste;* Paris, Leroux, 1824, in-8°. — *Le Philosophe à Table;* Paris, Leroux, 1824, in-8°. — *La Chemise*, conte; Paris, Leroux, 1825, in-8°. — *Derniers Adieux du Poële;* Paris, Leroux, 1825, in-8°. — *L'Incognito*, conte anecdotique, au bénéfice des incendiés de Salins; Paris, Leroux, 1825, in-8°.

M. Quérard, en attribuant à Châtillon l'*Almanach du clergé de France*, le confond avec un de ses homonymes, chef du bureau des affaires ecclésiastiques au ministère de l'intérieur, ainsi que le fait remarquer avec raison l'auteur de l'article sur notre compatriote dans le Supplément de la Biographie Universelle. (Voir cette Biographie et la notice de M. Amanton, publiée dans le compte-rendu de l'Académie de Dijon, années 1828 et 1829.)

CHAUFFER (Isaac-Joseph), sieur de Saint-Martin et de Fleurigny, né en 1680, était conseiller sous-doyen à la cour des comptes, aides et finances de Normandie. Ayant du goût et du talent pour la poésie, il composa pour l'Académie des Palinods de Rouen plusieurs pièces latines, dont trois furent couronnées aux concours de 1733 à 1736. Les pièces qui lui méritèrent cette distinction avaient pour titres : *Goliath*, *Judith* et *la Vertu victorieuse de l'Amour*. Chauffer mourut à Paris, en 1767.

CHEFD'HOTEL (Louis), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, exerçait la profession de négociant dans sa ville natale, et s'occupait aussi avec distinction des sciences physiques et météorologiques. Membre de l'Académie de Rouen, ce fut à cette compagnie qu'il soumit le plus souvent le compte-rendu de ses travaux scientifiques.

Il avait commencé ses communications par deux Essais, l'un sur les tables de Pythagore, et l'autre sur une boîte pneumatique. Il les continua par la lecture de plusieurs Mémoires traitant de la science des mathématiques chez les anciens, du perfectionnement du thermomètre, d'un instrument de son invention propre à mesurer les spirales, et d'une horloge dont le mécanisme, également de son invention, pouvait fonctionner plusieurs années sans avoir besoin d'être remonté. Un phénomène météorologique, qu'il avait observé à Rouen, le 22 janvier 1778, fut encore pour lui l'objet d'un compte-rendu dans lequel il donna la description d'un météore qui, parti du sud à la suite d'un violent coup de tonnerre, s'allongea pendant vingt-cinq secondes, prit la forme d'un cylindre de feu de deux pieds de diamètre et de quatre-vingts pieds de longueur, puis disparut sans détonation et sans causer aucun dommage.

Chefd'hôtel mourut le 7 mai 1799, dans la commune de Colletot, département de l'Eure.

(Voir les Précis de l'Académie de Rouen, les Mémoires Biographiques de Guilbert et les Manuscrits d'A. Pasquier.)

CHESNEAU (Louis-Alexandre), naquit le 16 juin 1793. Elève de l'école Saint-Cyr, il entra, en 1813, avec le grade de sous-lieutenant, dans le 137e de ligne, et fit, sous les maréchaux Ney, Oudinot et Bertrand, les campagnes de Prusse et de Saxe, campagnes où il eut plusieurs fois l'occasion de signaler sa bravoure. Voyant, à la bataille de Bautzen, sa compagnie enveloppée par un escadron de cavalerie prussienne, puis son lieutenant et son capitaine tués au moment où ils cherchaient, par d'héroïques efforts, à se tirer de cette position périlleuse, Chesneau se met à la tête de la compagnie, et, au cri de : « Vive la France ! » parvient, avec ses grenadiers, à se faire jour à travers les cavaliers dispersés, et à rejoindre sur le lieu du combat le régiment dont ils avaient été momentanément séparés. L'Empereur, après cette belle action, voulut remettre lui-même la croix d'honneur sur la poitrine du jeune officier, qui faisait encore, en 1814, les campagnes de France et de Mayence.

Rentré dans la vie civile après la chute de l'Empire, notre compatriote étudia le droit, fut reçu licencié et exerça à Rouen, avec une grande intégrité, la profession d'avoué.

En 1830, après les journées de Juillet, il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale, et, plus tard, lieutenant-colonel. Il devint aussi successivement juge-suppléant au tribunal civil, membre du conseil municipal et adjoint au maire. En 1844, il fut promu au grade d'officier de la Légion-d'Honneur. Il était encore, depuis plusieurs années, l'un des membres les plus assidus de la Société libre du Commerce et de la Société d'Emulation. Il avait commencé sa collaboration à la *Revue de Rouen*, en 1843, par un article intitulé : *Souvenirs d'un garde national*, collaboration qu'il aurait probablement continuée, sans la longue et douloureuse maladie à laquelle il a succombé à Rouen, le 7 mars 1846, dans sa cinquante-troisième année.

(Voir le Bulletin de la Société libre d'Emulation, année 1846, et les journaux de Rouen du 9 mars même année.)

CIDEVILLE (Pierre-Robert Le Cornier de), né le 2 septembre 1693, avait succédé à son père dans la charge de conseiller au Parlement de Normandie. Outre l'étude des lois, à laquelle il s'était de bonne heure sérieusement appliqué, il avait encore cultivé les arts qui font l'ornement de l'esprit, et, chez lui, la peinture et la musique vinrent souvent faire une agréable diversion aux graves occupations du magistrat. La poésie surtout, dont, à dix-huit ans, il avait remporté un prix à l'Académie des Palinods de Rouen, était l'objet de son culte le plus fervent. Ce fut à ce culte qu'il dut d'être lié de la plus étroite amitié avec Voltaire, dont il avait été le

camarade d'études au collège Louis-le-Grand, amitié qui, de l'aveu de Voltaire lui-même, dura plus de cinquante ans.

Cideville non seulement employait les instants de loisir que lui laissaient ses fonctions à cultiver les lettres et à composer d'excellents vers, qu'il se plaisait à adresser à son illustre ami, mais avait encore l'honneur de recevoir les communications littéraires de celui-ci, qui faisait de son jugement et de ses écrits un cas particulier, ainsi que le constatent un grand nombre de lettres qu'il lui adressait, et dans lesquelles se trouvent des passages comme celui-ci : « A qui donnerais-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce ? » Et, en effet, Voltaire, pour beaucoup de ses ouvrages, avait souvent accepté les conseils et la critique du modeste ami chez lequel il vint, en 1730, chercher un refuge contre la persécution, et où il écrivit, dit-on, deux de ses tragédies, *Eryphile* et *la Mort de César* (1).

Tout en remplissant avec une exactitude exemplaire les devoirs imposés par sa charge; tout en se livrant aux plus nobles et aux plus agréables délassements de l'esprit, de Cideville ne négligeait aucune occasion d'être utile à sa ville natale, pour laquelle il avait une grande affection. Déjà, il avait contribué, par son crédit, à la doter d'une école de dessin à la tête de laquelle il avait fait placer J.-B. Descamps; il allait encore, avec le concours de son illustre compatriote Fontenelle, obtenir des lettres-patentes en faveur d'une académie ayant pour objet d'encourager, dans la même ville, les sciences, les lettres et les arts. Choisi pour présider la séance d'installation de cette société (aujourd'hui l'Académie de Rouen), dont il avait, avec Fontenelle, rédigé les statuts, Cideville commença ainsi son discours d'ouverture : « Notre cité, si renommée par son commerce avec tous les peuples de l'univers, va se faire connaître par sa correspondance avec tous les arts. »

Recherché, pour le charme de son esprit et l'aménité de son caractère, par tout ce qu'il y avait de distingué dans la province par le rang et la capacité, le magistrat eut souvent l'occasion de donner l'essor à son penchant pour la culture des lettres; aussi s'essaya-t-il dans tous les genres, et surtout en poésie, ainsi que nous l'avons dit, mais sans jamais avoir rien fait imprimer. Ses manuscrits, parmi lesquels se trouve un recueil ayant pour titre : *Poésies diverses et curieuses*, furent légués à l'Académie de Rouen, qui possédait déjà sa riche bibliothèque. Une seconde partie de ce recueil intitulé : *Journal depuis juin* 1743 *jusqu'en* 1775, fait partie des manuscrits appartenant à la Bibliothèque publique de Rouen, où se trouve aussi le portrait de l'auteur.

Cideville termina sa carrière à Paris, le 5 mars 1776, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Son éloge fut prononcé à l'Académie de Rouen par M. Haillet de Couronne.

---

(1) De Cideville demeurait alors rue de l'Ecureuil.

(Voir une notice biographique plus étendue publiée dans la *Revue de Rouen*, juillet 1846.)

CIVILLE (François de) naquit vers 1536. Il avait à peine vingt-six ans que déjà il était à la tête de cent hommes d'armes du parti calviniste, ayant alors pour chef, à Rouen, le comte de Montgommery. Chargé, lors du siége de cette ville, en 1562 (1), d'occuper un poste important et des plus périlleux, qui se trouvait entre la porte Saint-Hilaire et les fourches Bihorel, le capitaine de Civille, qui, avec sa compagnie, se comportait vaillamment, fut, au plus fort de l'action, atteint au visage par une balle d'arquebuse qui lui traversa la tête. Etant tombé sur le coup, du haut du rempart, jusque dans le fossé, des pionniers qui se trouvaient là, et qui le crurent mort, le dépouillèrent de ses vêtements et l'inhumèrent sous quelques pelletées de terre, à côté d'un de ses gens, un marchand droguiste de la rue de la Grosse-Horloge, nommé Forestier,

Le combat ayant cessé vers le soir, plusieurs valets, inquiets du sort de leurs maîtres qui se trouvaient en grand nombre dans les rangs des assiégés, s'étaient réunis à la Croix-de-Pierre pour les attendre ou pour en apprendre des nouvelles. L'un des plus empressés était le valet du brave capitaine, Nicolas de Labarre, homme plein de dévoûment et très attaché à son maître. Au premier bruit qui avait couru de la mort de François de Civille, ce fidèle serviteur avait été, dans son anxiété, et pour savoir plus sûrement ce qu'il fallait croire, jusqu'à se renseigner près du comte de Montgommery lui-même. Ce chef, en lui affirmant que la mort du capitaine était un fait malheureusement trop certain, voulut bien lui permettre, ainsi qu'il le réclamait, d'enlever le corps de son maître du lieu où il avait été inhumé, pour lui donner une sépulture plus convenable à côté de ses ancêtres, le faisant accompagner, pour cet effet, par un officier de ses gardes qui devait lui indiquer la place où le corps avait été déposé.

Dès qu'ils furent arrivés, de Labarre s'empressa d'enlever la légère couche de terre qui recouvrait le corps de celui que, le matin de ce même jour, il voyait encore plein de vie et de jeunesse. Mais quel fut son désespoir de trouver gisants dans cette fosse deux corps tellement défigurés par les blessures, le sang et la boue, qu'il lui fut absolument impossible de reconnaître celui de son maître! Il avait déjà commencé à recouvrir ces deux corps, lorsque l'attention de son compagnon fut attirée sur une main à laquelle, à la lueur du flambeau qui les éclairait, il venait de voir briller le chaton d'une bague que de Labarre reconnut aussitôt pour être le diamant que portait le capitaine. A cet indice certain, il tira de nouveau de la fosse le corps, qu'il essuya et baigna de ses larmes; puis, ayant remarqué, en le soulevant, qu'il avait conservé un reste de chaleur,

(1) Le 13 octobre.

ils le portèrent au couvent de Sainte-Claire, où l'on avait établi un hôpital pour les blessés.

Les chirurgiens qui se trouvaient là furent unanimes à déclarer que leurs soins ne pouvaient plus être utiles à celui qui leur était présenté. Mais de Labarre, qu'une pareille déclaration n'avait point découragé, prit le parti, après avoir réchauffé son maître, de le porter à l'hôtel de Coquereaumont, où le capitaine logeait habituellement avec son jeune frère, Jean de Civille, calviniste très ardent, qui s'était signalé dans cette journée, où il avait eu un bras emporté par un boulet. Deux médecins des plus habiles furent appelés, et, justifiant, au premier examen, les prévisions du généreux serviteur, ils constatèrent que la vie du capitaine n'était point encore entièrement éteinte. Les pansements et les plus grands soins lui furent dès-lors prodigués, sous les yeux de plusieurs membres de sa famille et de quelques amis, qui ne le quittèrent point pendant cinq jours qu'il demeura dans le plus complet anéantissement, et au bout desquels on le vit enfin sortir de ce profond sommeil, qui ressemblait si bien à la mort, et promener des regards ébahis sur les assistants, qui, tous, manifestaient leur joie et leur étonnement de cette espèce de résurrection.

Cependant les hostilités avaient été reprises entre les deux partis, et la ville venait d'être emportée d'assaut. Les assaillants, entrés en vainqueurs, se répandaient déjà dans tous les quartiers et se livraient à de bien tristes représailles. L'hôtel de Coquereaumont était envahi et pillé par des hommes d'armes, parmi lesquels se trouvaient des ennemis acharnés du jeune Jean de Civille, qu'ils croyaient réfugié dans cet hôtel. Furieux de ne point le rencontrer, ils se vengèrent sur son frère, qui déjà, sans nul égard pour sa position, avait été jeté sur une paillasse dans un coin du galetas, de la fenêtre duquel ils le précipitèrent dans la cour. La Providence ayant permis qu'il allât tomber sur un monceau de fumier, il s'y trouva comme enseveli sans mouvement et sans connaissance. Oublié là pendant trois jours et trois nuits, une servante qui venait de le découvrir fut avertir un parent, M. de Croisset, qui, étant accouru pour le faire déposer en sépulture plus honorable, ne put revenir de son étonnement en voyant qu'il donnait encore signe de vie. Il le fit transporter secrètement à son château près de Dieppedalle, où, grâce à sa robuste constitution, il ne lui fallut que peu de temps pour guérir de sa blessure et pour recouvrer une santé parfaite.

Quelques années plus tard, François de Civille passait en Angleterre, où il rendait d'importants services à la reine Elisabeth, qui lui exprima sa reconnaissance par le présent qu'elle lui fit d'une bague et de son portrait.

De retour dans sa patrie, il embrassa la cause de Henri IV contre la Ligue, et fut lever en Ecosse, à ses frais, pour soutenir cette cause, un corps de 3,000 hommes. Henri IV, monté sur le trône, n'oublia point le brave gentilhomme rouennais qui lui avait donné en maintes circonstances tant de preuves de dévoûment et de fidé-

lité; il le récompensa en l'honorant de plusieurs dignités et en l'appelant au commandement de Fontaine-le-Bourg, où, après avoir atteint sa soixante-quinzième année, il termina une carrière pleine d'aventures vraiment extraordinaires.

On raconte que cette providence toute particulière qui avait sauvé le capitaine Civille de tant de périls, avait aussi présidé à sa naissance. Sa mère étant morte lorsqu'elle était sur le point de lui donner le jour, comme on pensa que dans cette circonstance son enfant ne pouvait naître viable, elle fut enterrée sans que celui-ci eût été retiré de ses entrailles. Le mari, qui était absent, étant arrivé le lendemain de l'inhumation, se hâta, dès qu'il eut appris comment les choses s'étaient passées, de faire exhumer le corps de sa femme, duquel on retira l'enfant, qui, par un hasard qui tenait du miracle, se trouva être encore vivant (1).

D'Aubigné rapporte que de Civille avait l'habitude, lorsqu'il écrivait, de signer : « François DE CIVILLE, trois fois mort et enterré, et, par la grâce de Dieu, trois fois ressuscité. »

Il publia en 1606 une relation des aventures qui lui advinrent lors du siége de Rouen, et qui viennent d'être racontées. Ce livret, qui est aujourd'hui de la plus grande rareté, se trouve à la Bibliothèque de Rouen.

CLAIRVILLE (de), né dans la première moitié du dix-septième siècle, fut un lauréat distingué de l'Académie Française, où il remporta, de 1685 à 1698, trois prix d'éloquence et de poésie; c'est tout ce que nous connaissons de ce poëte rouennais, mentionné seulement par Masseville dans son Histoire sommaire de Normandie.

CLÉREL (Nicolas), né au commencement du seizième siècle, avait été curé de Connelles, dans le diocèse d'Evreux, et devint chanoine de la Cathédrale de Rouen; c'est en cette qualité qu'il fut nommé député du Clergé aux Etats généraux de la province, tenus à Rouen et 1577 et 1578. Il a publié l'histoire de ces Etats, où se trouve en son entier le discours qu'il y prononça.

(Voir l'Histoire de Rouen, par Farin, et l'Histoire sommaire de Normandie, par Masseville.)

CLÉROT, né vers la fin du dix-septième siècle, était avocat au Parlement de Rouen, en même temps qu'il s'occupait d'études historiques. Il a donné sur l'histoire de la Normandie, et particulièrement sur celle du pays de Caux, plusieurs dissertations fort curieuses, dont voici les titres : *Conjecture sur le lieu où était situé le palais appelé Vetera Domus*, pièce insérée dans le Mercure de France du mois de juillet 1733; — *Avantages des personnes mariées en Normandie;* — *Dissertation sur l'origine des peuples du pays de Caux.* (Voir le Mercure de

(1) Voir le Dictionnaire d'Anecdotes, de Traits singuliers, caractéristiques et historiques, par Lacombe de Prézel.

France de septembre 1736; de janvier, d'août et de décembre 1739.) Cette dissertation est pleine de recherches sur les anciens habitants de ce pays, sur leurs mœurs, leur culte et leur commerce. On y trouve un grand nombre d'étymologies servant à fixer les noms de plusieurs localités de la Normandie. Clérot a donné aussi une savante *Dissertation sur le commerce des Phéniciens et d'Alexandrie dans les Gaules septentrionales.* (Voir le Mercure de France de juillet 1742.)

COGE (Jacques-François), né au commencement du dix-huitième siècle, fut d'abord clerc au séminaire de Joyeuse, et devint plus tard chanoine de Poitiers. Il composa, entre autres poésies latines, une *Hymne* pour l'office de la Dévotion au Sacré-Cœur de Marie. Ce sujet avait été mis au concours par l'Académie des Palinods de Rouen, où l'*Hymne* de Coge fut couronnée en 1751. Elle se trouve dans le recueil des pièces couronnées par cette académie, et imprimé à Rouen chez Machuel en 1762.

COLOMBEL (Nicolas), né à Sotteville-lès-Rouen en 1646, fit connaître fort jeune ses heureuses dispositions pour la peinture. Envoyé à Paris pour les cultiver, il eut le bonheur d'entrer dans l'atelier du célèbre peintre Eustache Lesueur, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Après la mort de ce maître, auquel il avait aidé dans plusieurs de ses travaux, il fit le voyage de Rome, empressé d'aller y contempler, afin de les étudier, les chefs-d'œuvre d'un art dans lequel il avait commencé à se distinguer.

Raphaël, le Poussin et le Dominiquin furent les modèles qu'il étudia constamment et que, d'après une critique judicieuse, il s'appliqua toujours à imiter d'une manière un peu trop servile. Il composa à Rome quatre tableaux d'histoire ayant pour sujets : *Jésus-Christ chassant les marchands du Temple, Jésus-Christ guérissant les deux aveugles de Jéricho, la Femme adultère, Jésus-Christ chez les Pharisiens.* Ces tableaux, auxquels les connaisseurs donnent de justes éloges, méritèrent à l'artiste normand l'honneur d'être reçu membre de l'Académie de Saint-Luc de Rome.

De retour à Paris, en 1694, Colombel se lia d'amitié avec Mignard, qui avait beaucoup d'estime pour son talent, et qui le présenta à l'Académie royale de Peinture, où il fut admis et dont il devint professeur. Son tableau de réception avait pour sujet les *Amours de Mars et de Rhéa,* tableau qui, de nos jours, faisait partie du musée Napoléon. Cet artiste fut occupé, par les ordres de Louis XIV, à décorer de ses peintures les châteaux de Versailles et de Meudon. On distingue parmi ses meilleures compositions : *Orphée jouant de la lyre, Moïse sauvé des eaux, Moïse défendant la fille de Jéthro.*

Colombel a aussi composé plusieurs tableaux d'église très estimés. Le Musée de Rouen en possède un de ce genre, représentant une *Sainte Cécile,* dont l'exécution, dans son ensemble, est d'un fini précieux.

Les qualités qui se font remarquer dans les tableaux de ce peintre

sont la finesse et la belle couleur du pinceau, une perspective savante, des paysages d'un excellent goût et des fonds d'une grande magnificence. Colombel, peu indulgent pour les ouvrages de ses confrères, qu'il traitait souvent avec une sévérité malveillante, se vit, de son vivant, jugé, à son tour, avec plus de partialité que de justice.

Ce peintre, l'un des plus gracieux de l'école française, termina sa carrière à Paris en 1717. Son portrait se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie Universelle, la Vie des Peintres français, par Félibien ; la Galerie des Peintres célèbres, par Lecarpentier, et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

CORDIER (Mathurin) naquit en 1480. D'abord prêtre attaché à la paroisse Saint-Sever, de Rouen, il se livra avec succès à l'enseignement, se rendit à Paris où il devint régent, fonction qu'il exerça dans quelques-unes des principales villes de France. Ayant cédé aux pressantes sollicitations de Calvin, qu'il avait eu pour élève au collége de la Marche, et qui lui avait dédié son *Commentaire sur la première Epître de saint Paul aux Thessaloniciens*, Cordier embrassa le protestantisme à Genève, et fut nommé principal du collége de cette ville.

A partir de cette époque, il se consacra entièrement, par ses écrits, à l'instruction de la jeunesse, et publia plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *De corrupti sermonis apud Gallos Emendatione, et latinè loquendi Ratione*, 1530, in-4°, ouvrage souvent réimprimé. — *Commentarius puerorum de quotidiano sermone*, Paris, Robert Estienne, 1550, in-4°. — *Sentences extraites de la sainte Ecriture pour l'instruction des enfants*, latin et français, 1551. — *Cantiques spirituels*, Lyon, Jean Carlot, 1552 et 1560. — *Epîtres chrétiennes*, Lyon, Louis Tachet, 1557. — *Remontrances au roi et aux grands de son royaume*, 1561. — *Colloques pour le profit de la jeunesse*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1576 et 1579. — *Les Distiques attribués à Caton*, en latin et en français, dédiés à Robert Estienne. — *Le Miroir de la Jeunesse pour former aux bonnes mœurs et civilité de la vie*, première édition, Poitiers, 1559. Ce petit traité contient le fond de celui auquel on donna, plus tard, le titre de *Civilité puérile et honnête*, et dont, en rajeunissant le style, on a publié de nombreuses éditions à l'usage des petites écoles.

Cordier termina sa carrière à Genève, en 1565.

(Voir les Bibliothèques Françaises de Du Verdier, de La Croix du Maine, de l'abbé Goujet ; la Bibliothèque Chartraine de dom Liron, le Dictionnaire de Bayle et la Biographie Universelle.)

CORNEILLE (Pierre), né le 6 juin 1606, est un personnage qu'il suffit de nommer pour le faire entièrement connaître. Créateur du vrai théâtre en France, après avoir puissamment contribué par ses œuvres dramatiques au développement du génie national, après



avoir reçu de ses contemporains le titre de Grand, il termina sa longue et glorieuse carrière à Paris, le 1er octobre 1684, et fut inhumé dans l'église Saint-Roch.

Pierre Corneille résida dans sa ville natale jusqu'en 1662, c'est-à-dire pendant cinquante-six ans; il y avait épousé une demoiselle de Lampérière, dont il eut six enfants; c'est donc à Rouen et dans ses environs qu'il composa la plus grande partie de ses chefs-d'œuvre.

Le 19 octobre 1834, eut lieu dans cette même ville, avec une grande solennité, l'inauguration d'une statue monumentale en bronze, érigée au grand poëte tragique, au moyen d'une souscription dont la Société libre d'Emulation avait pris l'initiative. La première pierre de ce monument fut posée le 10 septembre 1833 par le roi Louis-Philippe; la statue est l'œuvre du célèbre statuaire David (d'Angers).

Les écrits, en vers et en prose, publiés sur P. Corneille sont tellement nombreux, que nous devons renoncer à les énumérer. Il en est de même des éditions de ses œuvres, qui, pour le théâtre, se composent de trente-trois pièces, dont voici les titres par ordre chronologique : *Mélite*, comédie, 1625; — *Clitandre*, tragédie, 1630; — *la Veuve*, tragi-comédie, 1634; — *la Galerie du Palais*, comédie, 1634; — *la Suivante*, comédie, 1634; — *la Place Royale*, comédie, 1635; — *Médée*, tragédie, 1635; — *l'Illusion*, comédie, 1636; — *le Cid*, tragédie, 1636; — *Horace*, tragédie, 1639; — *Cinna*, tragédie, 1639; — *Polyeucte*, tragédie, 1640; — *la Mort de Pompée*, tragédie, 1641; — *le Menteur*, comédie, 1642; — *Suite du Menteur*, comédie, 1643; — *Théodore, vierge et martyre*, tragédie, 1645; — *Rodogune*, tragédie, 1646; — *Héraclius*, tragédie, 1647; — *Andromède*, tragédie, 1650; — *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque, 1651; — *Nicomède*, tragédie, 1652; — *Pertharite*, tragédie, 1653; — *Œdipe*, tragédie, 1659; — *la Toison d'Or*, tragédie, 1661; — *Sertorius*, tragédie, 1662; — *Sophonisbe*, tragédie, 1663; — *Othon*, tragédie, 1665; — *Agésilas*, tragédie, 1666; — *Attila*, tragédie, 1667; — *Tite et Bérénice*, tragédie, 1670; — *Pulchérie*, tragédie, 1672; — *Suréna*, tragédie, 1674; — *Psyché*, tragi-comédie et ballet, 1690.

Les autres ouvrages de P. Corneille se composent de poésies diverses et d'une traduction, en vers, de l'*Imitation de Jésus-Christ*. La Bibliothèque de Rouen possède un exemplaire in-4° de cet ouvrage imprimé à Rouen, chez Maurry, en 1656; cet exemplaire est enrichi d'un *ex dono* de la main de l'auteur.

L'histoire de P. Corneille a été écrite et publiée d'abord par Fontenelle, puis par MM. Jules Taschereau, 1829-1856, et Gustave Levavasseur, 1834.

Une collection nombreuse de portraits du grand poëte, d'après les quatre types bien connus de Michel Lasne, Lebrun, Paillet et Sicre, se trouve également à la Bibliothèque de Rouen.

CORNEILLE (Antoine), né en 1611, est un frère des deux Corneille,

ainsi que cela se trouve consigné dans la Notice historique sur l'Académie des Palinods, par M. A.-G. Ballin. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et était chanoine régulier de Saint-Augustin, au prieuré du Mont-aux-Malades. Se sentant aussi une étincelle de cette inspiration dont la famille était si richement dotée, il se fit connaître aux amateurs de poésie, en 1636, par une *Ode sur saint Martinien*. Plus tard, il composa des stances sur le même sujet, qui furent couronnées au concours des Palinods; un *Sonnet* et un *Chant royal* obtinrent la même distinction. Il avait aussi composé un *Sonnet* sur la statue de Tibère et des *Stances* sur le signe de la croix.

En 1640, Mlle Jacqueline Pascal, sœur de l'illustre auteur des *Lettres Provinciales*, ayant aussi été couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen, Antoine Corneille fit, en son honneur, un *Chant royal* dont il lui adressa l'hommage.

CORNEILLE (Thomas) naquit le 20 août 1625. Voici ce que dit Voltaire en parlant de ce jeune frère de notre célèbre tragique : « C'était un homme d'un très grand mérite et d'une vaste érudition; et, si l'on excepte Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son temps qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère. » Il reste peu de chose à ajouter à ce jugement, le plus bel éloge qui puisse être fait du mérite d'un poëte qui, commençant à seize ans sa carrière littéraire, obtenait une couronne académique pour une ode française présentée au concours des Palinods.

Le nombre des pièces de théâtre dans tous les genres données par Thomas Corneille est de quarante-deux; elles furent toutes représentées, et, pour la plupart, imprimées séparément. Beaucoup de ces pièces, surtout celles par lesquelles il débuta, eurent un grand succès. *Timocrate* fut joué pendant six mois sans interruption, et l'affluence fut si grande aux représentations de *Camma*, qu'il ne restait plus de place sur le théâtre pour les acteurs. Celles de ses tragédies qui ont pris rang parmi les chefs-d'œuvre dramatiques sont le *Comte d'Essex* et *Ariane*. La comédie du *Festin de Pierre*, dont le fond, comme on le sait, appartient à Molière, et que Thomas mit en vers, en retranchant et en ajoutant seulement quelques scènes, est restée au théâtre et sert encore à faire apprécier la facilité et le naturel des vers de notre compatriote dans le genre comique.

Epoux des deux sœurs, Thomas et son frère vivaient sous le même toit, dans un accord tellement parfait et dans un oubli si profond d'intérêt matériel, qu'ils ne songèrent même pas à se partager les biens apportés par leurs femmes. Doué d'une prodigieuse fécondité pour la composition et d'une imagination très vive, on sait le concours que le jeune frère prêtait à son aîné, lorsque celui-ci cherchait à façonner le moule de quelque sublime et vigoureuse pensée. Doublement unis par des liens de famille, puis encore par

une conformité de goûts et de talent, la mort seule pouvait séparer ces deux illustres frères.

L'auteur d'*Ariane* survécut de vingt-cinq ans à l'auteur de *Cinna*, et mourut au Grand-Andely, le 8 octobre 1709. Il avait remplacé son frère à l'Académie Française, où il fut reçu par Racine. Son éloge fut prononcé par de Boze à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il était membre.

Note bibliographique : *Œuvres dramatiques de Thomas Corneille*, nouvelle édition; Paris, 1706 et 1722, 5 vol. in-12. — Les mêmes œuvres, sous le titre de *Poëmes dramatiques*, publiées par J. Joly; Paris, Martin, 1738, 5 vol. in-12. Le théâtre choisi de Thomas Corneille a été souvent imprimé à la suite des œuvres de son frère. — *Les Métamorphoses, traduites en vers français;* Paris, Barbin, 1669, in-12. — Les mêmes; Paris, Brunet, 1700, 3 vol. in-12. — *Dictionnaire des Arts et des Sciences;* Paris, J. Cogniard, 1694, 2 vol. in-fol. — *Dictionnaire universel géographique et historique;* Paris, J. Coignard, 1708, 3 vol. in-fol.

Des portraits de l'auteur, d'après différents types, se trouvent dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

COTIBERT, fils d'un directeur de la poste aux lettres de Rouen, se livra par vocation à la peinture, art dans lequel il s'appliqua constamment à imiter la manière du célèbre peintre Boucher, dont il avait été l'élève. « Son pinceau, dit Guilbert, s'exerça avec succès dans les sujets de fantaisie, et surtout dans le genre pastoral. » On ignore en quel lieu et à quelle époque mourut cet artiste.

COUSTEL (Jean), peintre paysagiste, né dans la dernière moitié du dix-septième siècle, fut reçu maître du métier de peinture à Rouen, le 29 octobre 1694. Cet artiste fut, ainsi qu'il y a tout lieu de le présumer, élève de Francisque Milé, peintre flamand, qui vint à Paris sous le règne de Louis XIV, et fut reçu membre de l'Académie. Coustel avait si bien saisi la manière de Milé, que beaucoup de ses tableaux, qu'il eut le tort de ne point signer, ont passé pour être l'œuvre du pinceau de ce maître. « Notre compatriote, dit Guilbert dans ses Mémoires Biographiques, se fait remarquer dans ses toiles par une touche moelleuse et une grande entente de la perspective. » Cet artiste, auquel on doit plusieurs tableaux d'église, fut aussi occupé pendant quelques années à décorer de ses peintures, ainsi que cela était d'usage alors, un grand nombre de maisons particulières de Rouen.

Les amateurs savent reconnaître la manière de ce peintre dans un bon nombre de tableaux de chevalet qui, dit-on, ne sont pas sans mérite. On cite surtout une grande toile représentant le *Débarquement de saint Louis en Terre-Sainte*, au moment où il est reçu par les religieux du Mont-Carmel. Ce tableau, qui se trouvait avant la Révolution dans le couvent des Carmes-Déchaussés de Rouen, est mentionné dans le catalogue manuscrit de Lecarpentier, sous le n° 177.

L'époque de la mort de Jean Coustel ne nous est point connue.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, et les Notes historiques sur le Musée de Rouen, par M. Charles de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure.)

COUTURE (Guillaume-Martin), né en 1732, se rendit célèbre par son goût et par ses talents en architecture. Les constructions qui commencèrent à le faire connaître à Paris, où l'avait appelé sa réputation, furent les hôtels de Saxe, de Coislin, et le pavillon élevé à Sèvres, près de Bellevue.

Reçu membre de l'Académie d'Architecture, en 1775, il ne put résister au désir qu'il avait depuis longtemps d'aller étudier en Italie les monuments dus au génie des Bramante, des Palladio, des Bernin, etc. De retour à Paris, le portefeuille rempli de chefs-d'œuvre, il ne lui manquait plus, pour faire apprécier les avantages qu'il pouvait tirer de ses nouvelles études, que d'être appelé à les appliquer à quelque œuvre monumentale. Cette occasion se présenta à la mort de Contant d'Ivry, architecte, auquel il avait été associé pour la construction de l'église de la Madeleine de Paris. Ce fut sur les nouveaux plans qu'il donna que cet édifice continua de s'élever, avec son portail de style corinthien admiré de tous les connaisseurs.

Les événements de la Révolution ayant rendu impossible la continuation des travaux, Couture n'eut point la satisfaction de terminer une œuvre qui, déjà, faisait tant d'honneur à son talent; il mourut à Paris, le 29 décembre 1799, avec le chagrin profond de laisser ce magnifique monument inachevé. Cet habile architecte avait aussi dirigé, dans sa ville natale, la construction du jubé en marbre de Notre-Dame, dont son compatriote Lecarpentier avait fourni les plans. A Caen, il avait commencé une caserne tout-à-fait monumentale, achevée en 1833.

Couture était membre correspondant de l'Académie de Rouen et de celle de Caen, et décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel.

(Voir le Mémoire sur les marbres qui ont été employés pour la construction du jubé de Notre-Dame de Rouen, par l'abbé Terrisse; les Mémoires Biographiques de Guilbert et la Biographie Universelle.)

CRESPIN (l'abbé) était fils d'un fabricant de Rouen. S'étant, dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, fait connaître par un grand talent pour la prédication, il fut souvent appelé à prêcher devant la cour, ce qui lui fit obtenir un canonicat dans l'église d'Auxerre. Il vint aussi à Rouen prêcher tout un carême dans l'église Notre-Dame, où il improvisa un sermon pour l'inauguration du crucifix qui surmonte encore aujourd'hui le jubé élevé à l'entrée du chœur de cette basilique. L'un des sermons les plus remarquables de l'abbé Crespin, sermon qui fut prêché le jeudi saint devant la cour, en 1770,

a pour texte la Cène, et a été imprimé, la même année, à Rouen, chez P. Seyer.

(Voir les Biographies Normandes manuscrites, par A. Pasquier.)

CRIBLIER (Guillaume-Nicolas) entra au service le 15 avril 1796, fit plusieurs, campagnes et se trouva à la bataille de Marengo, où, quoique blessé d'un coup de feu, il garda son rang et continua à combattre. Il était sergent-major lorsque, le 14 octobre 1805, au passage du Danube, près d'Elchingen, il se signala par plusieurs traits de bravoure, qu'il renouvela en 1813, devant Leipsick. Nommé capitaine et chevalier de la Légion-d'Honneur, en récompense de ses actions d'éclat, Criblier continua à servir bravement son pays jusqu'à la chute de l'Empire, où, rentré dans la vie civile, il alla habiter la ville de Troyes. Cet officier rouennais avait été au nombre des braves qui, le 15 mai 1810, étaient parvenus à s'évader du ponton *la Vieille-Castille*, sur lequel ils étaient prisonniers en Angleterre.

(Voir la Biographie militaire française, dans les *Victoires et Conquêtes.*)

CROIXMARE (Nicolas de), né en 1629, avait reçu de la nature les plus heureuses aptitudes pour l'étude de toute espèce de sciences; il cultiva les lettres en vers et en prose, devint savant dans les mathématiques, dans la physique et la chimie, et parvint à fondre un miroir métallique concave, le plus grand qui ait été vu en France à cette époque. Une timidité excessive, qui l'éloignait du monde, rendit ses talents inutiles pour sa fortune et sa réputation. Il mourut à Caen, le 2 juin 1680.

(Voir les Origines de Caen, par Huet.)

D

DAMBOURNEY (Louis-Alexandre), né le 10 mai 1722, d'une famille exerçant à Rouen le haut commerce, commença par cultiver les arts d'agrément, et devint bon peintre, excellent musicien et littérateur distingué.

Ayant aussi acquis des connaissances très étendues dans les sciences et dans leurs principales applications, il voulut encore, pour compléter son instruction, visiter les villes les plus importantes de France. Admis, lors de son retour, à l'Académie de Rouen, il y fit lecture d'un Mémoire sur la culture de la garance, qu'il venait d'acclimater dans notre pays, résultat inappréciable pour les teinturiers, qui trouvaient ainsi chez eux une garance supérieure à celle de Smyrne et de Hollande.

Nommé intendant du Jardin Botanique de Rouen, cette place le mit à même d'observer, dans diverses plantes, l'existence des principes colorants pouvant être substitués avec avantage à ceux des

produits exotiques. Plusieurs de ses expériences eurent un plein succès, et, en 1772, il montrait des velours de coton sur lesquels il était parvenu à fixer un rouge magnifique et d'une solidité à toute épreuve. Le gouvernement, pour le récompenser de cette importante découverte, lui accorda une pension de 1,000 livres, et fit imprimer, à ses frais, le recueil d'expériences et de procédés sur les teintures solides communiquées aux cotons et aux lainages par les substances végétales indigènes.

Dambourney, voyant combien se propageait dans toutes les classes de la société l'usage du café, tenta de le remplacer par la graine du *ruscus*, dans lequel il avait découvert plusieurs des propriétés de cette denrée coloniale. Il lut aussi aux séances de la Société d'Agriculture, dont il était membre, de nombreux Mémoires sur différentes cultures qui ne cessaient de faire l'objet de ses persévérantes études.

Elu en 1787 député à l'assemblée provinciale de la Généralité de Rouen, il prononça un excellent discours qui se trouve dans le procès-verbal de cette assemblée.

Dambourney, après avoir cherché jusqu'aux derniers moments de sa vie à découvrir dans les plantes les substances tinctoriales propres à multiplier, par toutes sortes de combinaisons, les couleurs les plus en vogue dans nos manufactures de tissus, termina sa carrière à Oissel, où il faisait sa résidence, le 2 juin 1795, à l'âge de soixante-treize ans.

M. Girardin, notre savant professeur de chimie et l'un des secrétaires de l'Académie de Rouen, où Dambourney avait rempli longtemps les mêmes fonctions, a publié dans la *Revue de Rouen* (année 1837) une notice biographique sur ce personnage.

Note bibliographique : *Instruction sur la culture de la Garance et la manière d'en préparer les racines pour la teinture*, 1792, Paris, imprimerie royale, 1788, in-4°. — *Histoire des Plantes qui servent à la teinture*, 1792, in-8°. — *Recueil de procédés et d'expériences sur les Teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines et lainages*, Paris, 1793, in-8°. — On a encore de Dambourney des Mémoires sur les moyens de perfectionner la manière de faire les cidres. Ces Mémoires se trouvent dans le troisième volume de la Société d'Agriculture de Rouen. — Voir aussi quatre autres Mémoires publiés dans les comptes-rendus de la Société d'Agriculture de Paris, années 1786 et 1788.

DAMBRAY (Charles-Henry), né en 1760, d'une famille ancienne dont plusieurs membres avaient été présidents à mortier au Parlement de Normandie, était, dès l'âge de dix-neuf ans, avocat général à la cour des aides de Paris.

Appelé, en 1788, à remplir les mêmes fonctions près du Parlement de la même ville, en remplacement de M. Séguier, les premières causes dans lesquelles le jeune avocat général porta la parole et étonna son auditoire par son éloquence, par la force et la lucidité

de ses arguments, furent d'abord celle de l'aéronaute Montgolfier, puis celle, beaucoup plus retentissante, de Kornmann, dans laquelle figuraient comme adversaires Bergasse et Beaumarchais.

S'étant retiré, dès les premiers événements de la Révolution, dans une de ses terres de Normandie (Montigny, près de Dieppe), Dambray ne prenait dans cette retraite aucune part aux affaires politiques, lorsqu'en juin 1791, des instructions qu'il reçut de la cour l'appelèrent en Italie, où il fut rejoindre son beau-père, le chancelier Barentin ; tous deux furent présentés à l'empereur Léopold, qui se trouvait alors à Milan.

L'arrestation du roi à Varennes ayant fait échouer les plans à l'exécution desquels il devait concourir, notre compatriote rentra en France et se rendit à Rouen au sein de sa famille. Après le 10 août, il se retira de nouveau à sa terre de Montigny, où il vécut ignoré pendant le règne de la Terreur.

Après le 9 thermidor, les suffrages d'un collége électoral l'appelèrent au Conseil des Cinq-Cents ; mais il n'accepta point ce mandat, parce qu'il imposait l'obligation du serment de haine à la royauté, et que, malgré l'exemple de quelques royalistes estimables, il ne put se résoudre à le prêter.

Plus tard, il crut pouvoir accepter de faire partie du conseil général, où l'avait porté la reconnaissance des habitants des contrées où il s'était acquis des droits à l'estime publique, en désarmant les passions haineuses et en cimentant l'union des familles.

Vers la fin du gouvernement de l'Empire, Dambray entretint avec les Bourbons une correspondance active, ce qui lui valut, à la rentrée de cette famille en 1814, d'être nommé par le roi chancelier de France, garde-des-sceaux et ministre de la justice, fonctions auxquelles fut rattachée la surveillance de la librairie et des journaux.

Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, au moment où le péril était le plus imminent, il s'opposa énergiquement au départ de Louis XVIII, ajoutant que le devoir d'un chancelier était de se tenir près du roi pour mourir, s'il le fallait, à ses pieds, et il ne quitta Paris que le dernier.

A la seconde rentrée de la famille des Bourbons, il fut appelé au Conseil privé du roi, puis à la Chambre des pairs, dont il devint le président; il était investi de cette dignité quand cette Chambre se constitua en cour de justice, lors du procès du maréchal Ney, procès dans lequel il se montra, ainsi que se plaît à le reconnaître la Biographie des Contemporains, plein de convenance et d'impartialité.

Le chancelier Dambray mourut à sa terre de Montigny, le 13 décembre 1829. Il était officier de la Légion-d'Honneur, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On lui doit le rétablissement du *Journal des Savants*.

(Voir son Eloge, par M. de Sémonville, prononcé à la Chambre des pairs, le 11 mars 1830; une Notice nécrologique de M. La Porte-Lalanne ; la Biographie des Contemporains ; le supplément de la Biographie Universelle, tome 62, et le *Moniteur* de 1829.)

Le portrait de ce personnage se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

DANGICOURT (Pierre), mathématicien des plus distingués, naquit en 1666. Resté fidèle au protestantisme, dont il faisait profession, ainsi que toute sa famille, il se vit, lors de la révocation de l'édit de Nantes, obligé de quitter la France au moment où il commençait à se faire un nom dans la science qu'il aimait à cultiver.

Réfugié en Prusse, où il avait suivi son père, il se livra, dans cette nouvelle patrie, avec un redoublement de zèle et un plein succès, à l'étude des mathématiques transcendantes, ce qui lui mérita d'être reçu membre associé de la célèbre Académie de Berlin, dont il devint plus tard directeur-adjoint. Ses connaissances en algèbre et en physique le mirent en relation avec plusieurs savants illustres de son temps, et particulièrement avec Leibnitz, qui, dans sa correspondance, ne cessa de prouver combien il avait d'estime pour la personne et pour la science de notre compatriote.

Dangicourt avait aussi beaucoup de capacité pour les affaires civiles, ce qui le fit charger de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta avec une rare intelligence et à la satisfaction de ceux qui l'employèrent. Il mourut à Berlin, le 12 février 1727.

(Voir le Dictionnaire de Moréri et les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DANIEL (Gabriel), né le 8 février 1649, entra au noviciat des Jésuites en 1667, et fut envoyé, peu d'années après, professer la rhétorique au collège de Rennes, puis à celui de la ville d'Eu, d'où il vint à Rouen enseigner la théologie. Il était, depuis plusieurs années, dans sa ville natale, lorsqu'il fut appelé à la maison professe de Paris, dont il devint le bibliothécaire, et plus tard le supérieur. Le P. Daniel, dont le savoir était immense, a écrit un grand nombre d'ouvrages sur des matières théologiques, philosophiques et de controverse; mais c'est dans l'histoire surtout qu'il s'est acquis une réputation justement méritée. Il fut récompensé pour les travaux de ce genre par Louis XIV, qui lui conféra le titre d'historiographe de France, avec une pension de deux mille livres.

Ce laborieux écrivain mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1728. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage du monde de Descartes,* 1690, in-12; *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales de Pascal,* 1694, in-12; *Histoire de la Milice française,* Paris, 1721, 2 vol. in-4°; *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie française dans les Gaules,* dédiée au roi, Paris, Mariette, 1713, 3 vol. in-folio, et 1755-1760, 17 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage du P. Daniel est encore, malgré quelques défauts, l'un des plus complets de ceux qui existent sur notre histoire.

(Voir, pour la liste des nombreux écrits de ce personnage, les Mémoires du P. Niceron, tome 32, et la Bibliothèque Française du P.

Le Long, tome 3; l'Eloge du P. Daniel, par le P. Griffet.) — Portrait dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

DELACOUR (Jean-Charles), né le 6 janvier 1765, fut reçu avocat au Parlement de Normandie en 1786, et nommé juge au tribunal civil de Rouen le 26 ventôse an IV. Ami des lettres et des arts, ce magistrat, qui était membre de la Société d'Emulation fondée depuis peu de temps dans sa ville natale, en devint aussi le secrétaire, fonction qui lui fournit souvent l'occasion de faire connaître son talent pour l'analyse et pour la rédaction. « Delacour, dit son biographe, était un modèle de vertus civiles et privées; il possédait cette philosophie modeste et pratique qui ne s'apprend ni avec les hommes ni avec les livres. » Ce magistrat mourut en 1810, d'une maladie de poitrine, dans sa quarante-cinquième année.

(Voir les Mémoires de la Société libre d'Emulation, année 1811.)

DELAFONTAINE (Louis), né le 15 mai 1782, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la mécanique, dans laquelle il acquit de grandes connaissances pratiques. Il s'occupa avec succès de l'invention et du perfectionnement des machines à filer le lin et le coton, et reçut, en récompense de ses travaux, une médaille à l'exposition de 1806. Ayant attiré l'attention du gouvernement, Delafontaine fut nommé directeur de l'école des arts-et-métiers de Beaupréau, dans le département de Maine-et-Loire. Il continuait à travailler activement à de nouvelles inventions applicables à l'industrie, lorsqu'il mourut prématurément, le 22 septembre 1811.

Reçu membre de la Société d'Emulation de Rouen, Delafontaine communiqua à cette compagnie plusieurs Mémoires dont quelques-uns furent analysés dans les comptes-rendus des séances, entr'autres un *Mémoire sur les rouages en général et sur les divers engrenages*, avec planches, 1806; *Recherches sur les moyens d'obtenir la dessiccation la plus prompte et la moins dispendieuse pour les opérations de la teinture*, etc. Ce Mémoire fut publié en entier dans les *Annales des Arts et des Manufactures*. — On a encore du même auteur les ouvrages suivants: *Système général de numéros pour les fils de coton, basé sur les nouvelles mesures*, etc.; *Abrégé de toutes les sciences géographiques, à l'usage des enfants*, etc., 1802.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

DELAPLACE (Simon), missionnaire de l'ordre des Récollets, mort en odeur de sainteté au Canada, où il fut martyrisé en 1699, naquit à Rouen, vers la moitié du dix-septième siècle, sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Châtel, dans une maison de la rue aux Ours que nous croyons être celle qui porte aujourd'hui le n° 59.

Nous devons à une lettre adressée, en 1705, à la mère de ce religieux par l'un de ses frères, Louis-Hyacinthe Delaplace, qui, lui aussi, appartenait à l'ordre des Récollets, de curieux détails relatifs à la cérémonie qui se fit lors de la translation des restes du véné-

rable missionnaire du lieu où il reçut la mort jusque dans la ville de Québec. Voici les principaux passages de cette lettre :

« Quatre cents sauvages ont apporté le corps de mon frère, de votre cher fils, avec beaucoup de vénération, versant des larmes et faisant entendre des gémissements de ce qu'on leur ôtait un corps qui leur faisait autant de bien après la mort que pendant la vie. Il fallut cependant acquiescer à la volonté des magistrats, qui les ont obligés de rendre ce dépôt sacré que toute la ville de Québec demandait avec tant d'instances. Il ne fut pas plus tôt arrivé dans cette ville, que plus de quatre mille personnes, à la tête desquelles étaient le gouverneur général et toute la noblesse, vinrent au-devant du corps avec des acclamations semblables à celles que l'on fit entendre à Constantinople lorsqu'on y apporta le corps de saint Jean Chrysostome. Tous nos religieux, qui pleuraient de joie de voir celui qui les avait tant édifiés pendant sa vie, vinrent le prendre avec beaucoup de cérémonie. Le lendemain, la solennité s'en fit chez nous; notre église était trop petite pour contenir tous ceux qui y étaient accourus... .

» Le révérend père gardien, de Québec, assisté de plusieurs prêtres, fit ouvrir la caisse où était renfermé le corps; ils prirent son habit, qui, bien que demeuré dans la terre pendant six ans, était parfaitement conservé. Chacun en voulut avoir, et il fut distribué aux religieux et aux personnes distinguées de la ville.

» On a fait faire chez nous, dans notre église, un grand reliquaire où l'on a mis la tête de votre cher fils; le reste du corps a été déposé dans un cercueil de bois de cèdre, et conservé jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire éclater la sainteté de son fidèle serviteur....

» Le P. gardien de Québec a envoyé deux religieux à Paris pour m'apporter des reliques de mon cher frère; j'ai ici trois doigts de sa main! j'en ai mis un dans un reliquaire, j'en ai envoyé un au P. gardien d'Arras, et l'autre je vous l'envoie, ma chère mère, pour votre consolation. »

Cinq ans plus tard, l'auteur de cette lettre écrivait de nouveau à sa mère pour l'informer qu'il venait d'être appelé à succéder à son frère dans sa mission apostolique. Nous allons citer également quelques passages de cette seconde lettre du P. Louis-Hyacinthe:

« Vous avez sans doute entendu dire, ma très chère mère, que j'étais allé prendre la place de mon frère pour tâcher de m'animer par son exemple. Je suis ici dans une grande consolation en voyant l'applaudissement général que l'on donne au P. Simon, mort en odeur de sainteté. J'ai vu sa chère tête qui est dans un reliquaire, et j'ai fait tirer son portrait que je vous enverrai dans la suite. J'espère l'accompagner pour vous aller embrasser après que mon ministère sera accompli. Il m'est bien glorieux de gouverner ici à la place du provincial; c'est une charge que je ne mérite guère, mais Dieu me soutiendra dans mon emploi, puisque j'y suis par obéissance..... Je travaille à la vie de mon frère, dont on m'apporte des témoignages de tous côtés des miracles qui sont arrivés pendant sa vie. Vous ne

pouvez être plus contente, puisque vous pouvez vous flatter d'avoir un fils, et moi un frère dans le ciel. »

De retour de sa mission apostolique, le R. P. Louis-Hyacinthe Delaplace fut nommé provincial de son ordre à Versailles, où il résidait encore en 1736. La relique dont ce religieux avait fait l'envoi à sa mère, qui résidait toujours à Rouen, passa depuis dans la chapelle du château d'Auffay-la-Mallet, où elle est encore aujourd'hui religieusement conservée. Les portraits des deux vénérables missionnaires se trouvent aussi dans la même chapelle.

Nous devons à l'obligeance de M. le comte A. d'Auffay la communication des deux lettres originales qui viennent d'être mentionnées, et qui nous ont fait connaître les deux personnages objet de cette notice.

DELARUE (Jacques-Etienne), né vers la fin du dix-septième siècle, était un riche et habile négociant de Rouen, qui le premier fit venir des colonies jusque dans le port de cette ville plusieurs chargements de coton. Ce fut cette importation qui donna naissance à la filature au rouet, occupa pendant près d'un siècle des milliers de bras dans nos contrées, et devait être plus tard, pour le pays, une si grande source de richesse avec l'invention et l'application des mécaniques. C'est donc avec raison que ce négociant, ainsi que le dit un biographe, doit être considéré comme le promoteur de la fabrique de toile de coton tant à Rouen que dans le pays de Caux; c'était aussi avec raison que M. de Trudaine, intendant général des finances, disait à M. Marie, maire de Rouen, en parlant de l'habile armateur Delarue : « Vous devriez lui élever une statue d'or dans vos murs. » Delarue, qui était qualifié du titre d'écuyer secrétaire du roi, etc., avait été maire de Rouen de 1728 à 1731.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

DEMAY (Alexandre), né en 1782, était fils d'un chirurgien de Rouen. Destiné au service de la marine, il s'embarqua comme aspirant sur la corvette la *Libre*, commandée par le capitaine Bourdet, et passa peu de temps après à bord du vaisseau le *Formidable*, sous les ordres du contre-amiral Linois. Attaqué par trois vaisseaux et une frégate, le *Formidable* foudroya l'ennemi et rentra triomphant dans le port de Cadix. Le jeune Demay, qui dans ce combat tenait le poste d'enseigne, se comporta avec un courage et une habileté qui promettaient un héros à la patrie. Monté de nouveau à bord de la *Libre*, qui faisait voile pour la Havane, ce jeune et brave marin mourut, en 1802, de la fièvre jaune, peu de temps après son arrivée dans cette colonie, ainsi que cela fut constaté dans une lettre écrite par son capitaine, lettre conçue en ces termes : « Une » fièvre épidémique, qui règne dans le port de la Havane, a fait » parmi l'équipage de cruels ravages; au nombre de ceux qui ont » succombé se trouve le brave Demay, aspirant de première classe; » il entrait dans sa vingtième année. »

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DERREY (Jean-Baptiste), né sur la paroisse Saint-Nicaise, entra fort jeune à l'école de dessin qui venait d'être fondée à Rouen, sous la direction du professeur Descamps, et y remporta, en 1748, un premier prix.

Après s'être livré à la peinture avec quelques succès, il l'abandonna pour la gravure à l'eau-forte, art dans lequel il eut bientôt acquis un véritable talent. Il a gravé dans ce genre différents sujets, parmi lesquels on distingue *le Passager d'Honfleur*, œuvre où se révèle un artiste de mérite.

Derray promettait de devenir et fût devenu, sans aucun doute, un graveur en réputation, si la mort ne l'eût enlevé presque au début de cette nouvelle carrière. Il mourut à Paris en 1758.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DES-ALLEURS (Pierre Puchot, comte de Clinchamp) naquit en 1635. Entré de bonne heure dans la carrière militaire, il devint successivement inspecteur général d'infanterie, major général dans les guerres d'Allemagne, gouverneur des villes d'Honfleur et de Laval, puis fut nommé, en récompense de ses services, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. Connu depuis longtemps pour ses talents en diplomatie, il fut envoyé en 1698, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, près de l'électeur de Brandebourg, mission importante dont il s'acquitta à la grande satisfaction des deux cours.

Le comte de Clinchamp entama aussi, avec l'électeur de Cologne et plusieurs autres princes, des négociations relatives à la succession du royaume d'Espagne, négociations qui toutes furent menées à bonne fin.

Appelé en 1710 à l'ambassade de la Porte-Ottomane, cet habile diplomate eut pour mission spéciale de veiller à l'observation des capitulations renouvelées en 1673 et aux intérêts commerciaux de la France. Il fut, à la mort de Louis XIV, maintenu par le régent comme envoyé extraordinaire près d'Achmet III, et sut se concilier l'estime des musulmans, tout en rendant d'éminents services aux chrétiens, dont un grand nombre furent rachetés par lui et par son intermédiaire.

Ayant, lorsqu'il était plus qu'octogénaire, demandé son rappel, Des-Alleurs revint en France, entra dans la maison d'institution des Oratoriens de Paris, où il mourut le 25 avril 1725, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Conformément aux intentions du comte de Clinchamp, son cœur fut porté en Turquie et déposé dans l'église des Capucins de Galata, qu'il avait fait réédifier lors de sa résidence à Constantinople.

(Voir l'Histoire sommaire de Normandie, par Masseville, tome 6; l'Eloge des Normands, par l'abbé de la Rivière, et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

DES-ALLEURS (Charles-Alphonse-Auguste Hardy), né en 1796, d'un médecin distingué de Rouen, fit ses études au lycée de cette ville.

Désirant, à l'exemple de son père, embrasser la carrière médicale, il alla suivre ses cours à Paris, et de là à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1820.

Etant venu se fixer à Rouen pour y exercer sa profession, le docteur Des-Alleurs y fut nommé successivement membre du jury médical, membre, secrétaire, et plus tard vice-président du comité de vaccine, médecin de l'Hôtel-Dieu et professeur de l'école de médecine et de pharmacie. « Homme de cœur, d'esprit et de goût, médecin praticien distingué, M. Des-Alleurs, pendant la durée d'une » trop courte carrière, compta beaucoup d'amis; sa bienveillance » pour les élèves, son empressement à leur aplanir les difficultés » de l'étude, ne se démentirent jamais. Il aimait les beaux-arts, en » parlait en connaisseur et les cultivait dans les courts instants de » loisir que pouvaient lui laisser ses nombreuses occupations. En- » fin, il possédait une qualité assez rare dans un siècle de positi- » visme comme le nôtre: il croyait à la puissance d'une divinité » autre que celle de l'or; il avait la foi. Aussi est-il mort en vrai » chrétien (1) » (le 4 avril 1854).

Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, le docteur Des-Alleurs y remplit pendant plusieurs années les fonctions de secrétaire, et fut appelé en 1842 à l'honneur de présider cette compagnie. Il publia la même année une brochure contenant les discours de réception des académiciens reçus sous sa présidence, discours qu'il fit suivre des réponses que lui-même avait adressées aux récipiendaires.

Outre cette brochure et de nombreux rapports sur des matières médicales, sur les beaux-arts et la littérature, on a encore de cet habile médecin les écrits suivants : *Du génie d'Hippocrate et de son influence sur l'art de guérir* (ouvrage auquel la Société royale académique des Sciences de Paris a décerné une médaille d'encouragement), Paris, 1824, in-8°; *Discours prononcé à la Société de Charité maternelle de Rouen*, dans la séance du 2 janvier 1824, Rouen, 1824; *Rapport général fait au Comité central de vaccine*, dans la séance du 20 octobre 1831, Rouen, 1831, in-8°.

Le docteur Des-Alleurs, qui fut pendant plusieurs années secrétaire de la Société Maternelle de Rouen, avait aussi écrit et laissé inédite une histoire de cette société. M. A.-G. Ballin y a joint une notice nécrologique sur l'auteur, et l'a publiée en 1854.

(Voir les journaux de Rouen du 9 avril 1854, etc.)

DESCAMPS (Jean-Baptiste), né le 24 juin 1742, était le fils du peintre de ce nom qui, le premier, dirigea l'école de dessin et de peinture, créée à Rouen en 1740.

Après avoir fait ses études et reçu de son père les premières notions de l'art auquel il se destinait, le jeune Descamps, pour le cul-

(1) Extrait d'un discours prononcé sur la tombe de M. Des-Alleurs par M. le docteur Couronné, directeur de l'école de médecine de Rouen.

tiver avec plus de succès, alla d'abord à Paris, puis ensuite à Rome, où il séjourna plusieurs années. De retour dans sa patrie, il s'associa aux travaux de son père, auquel il succéda en 1791, avec le titre de directeur général de l'école de peinture et de dessin de Rouen et du département de la Seine-Inférieure. Il occupa cette place jusqu'en 1793, époque à laquelle l'école fut supprimée et son directeur incarcéré.

Rendu à la liberté après le règne de la Terreur, M. Descamps ne voulut rien solliciter des pouvoirs qui se succédèrent alors si rapidement, et resta sans fonctions jusqu'en 1809, où il fut nommé conservateur du Musée de peinture qui venait d'être établi à Rouen. Ayant, en 1832, résigné ses fonctions à cause de son grand âge, il en conserva le titre honorifique jusqu'en 1836, époque où il termina sa carrière à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

M. Descamps avait eu le bonheur de voir sortir de son école un élève devenu un peintre célèbre, M. Court, notre compatriote, aujourd'hui conservateur du Musée de Rouen. Elève reconnaissant, cet artiste a, dans un très beau portrait, reproduit les traits du maître lorsque celui-ci entrait dans la dernière année de sa vie. Ce portrait fait partie de la collection de tableaux de notre Musée.

M. J.-B. Descamps était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, depuis 1775. Il fit lecture à la séance publique de 1804 d'un fragment d'un ouvrage écrit pendant son séjour à Rome, et dans lequel il se proposait pour objet l'examen de divers morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture qui font l'ornement de cette ville. Il a aussi écrit et publié l'Eloge de J.-B. Descamps (son père), l'Eloge de Haillet de Couronne, et le premier Catalogue raisonné du Musée de Rouen, 1809, réimprimé en 1830.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, année 1836, et les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DESCHAMPS (Gilles), né dans la seconde moitié du quatorzième siècle, de Robert Deschamps, sieur de Tourville, maire et capitaine de Rouen, fit ses études à l'Université de Paris, où il fut reçu docteur en théologie, et dont, par suite, il devint grand-maître. Parvenu à un très haut degré de faveur auprès du roi Charles VI, dont il était le confesseur, il obtint l'évêché de Coutances, où il résida peu, étant presque toujours occupé de négociations importantes relatives aux affaires de l'Eglise.

La réputation que ce prélat s'était acquise, par ses lumières en matières théologiques et par son zèle pour les intérêts de la religion, le fit choisir pour aller assister, en qualité d'ambassadeur, au concile tenu à Pise le 25 mars 1409, concile qui avait pour objet de faire cesser les divisions suscitées dans l'Eglise par le schisme du pape d'Avignon et du pape de Rome, Grégoire XII et Benoît XIII.

Deschamps fut encore envoyé comme négociateur près de l'empereur Venceslas, et, lors de son retour, le roi, pour le récompenser de ses nombreux services, lui donnait la charge de grand-au-

mônier de France, en même temps que le pape Jean XXIII l'élevait, le 6 juin 1411, à la dignité de cardinal.

Cet éminent prélat termina sa carrière en 1413, et fut inhumé dans la Cathédrale de Rouen, dont il avait été chanoine. Son tombeau, qui se trouvait dans la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, et sur lequel était placée une statue en marbre blanc, fut brisé, en 1562, par les calvinistes; on y avait gravé une épitaphe latine dont voici la traduction :

« Dans ce tombeau gît noble homme de bonne mémoire et de » science éminente, maître Gilles Deschamps, né à Rouen, excel- » lent professeur de la sacrée théologie, évêque de Coutances et » prêtre de la sainte Eglise romaine, dit le cardinal de Coutances. Il » mourut l'an de Notre-Seigneur 1413, le 15 mars, auquel jour fut » fondé et se célèbre son obit dans cette église. »

(Voir l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par Dom Pommeraye; l'Histoire Ecclésiastique, par Fleury, tome 21; l'Histoire de l'Université, par Crevier, tome 3, et les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville.)

DESCHAMPS (Gilles), neveu du précédent, était chanoine et doyen de l'église métropolitaine de Rouen. Il fut aussi, suivant le vœu qu'il en avait exprimé dans son testament, inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge de la Cathédrale, sous une pierre, aux pieds du cardinal son oncle. Voici la traduction de l'épitaphe latine qu'on lisait sur cette pierre : « Ci-gît noble homme, jadis plein » de prudence, de méditation et de science, maître Gilles Deschamps, » né à Rouen, licencié en droit et chanoine de cette église, neveu » du dessus dit cardinal. Il mourut l'an de Notre-Seigneur 1478, le » dernier jour d'octobre. »

(Voir les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville.)

DESFONTAINES, poëte dramatique et romancier, dont aucun biographe ne fait connaître ni les prénoms, ni le lieu de la naissance, naquit au commencement du dix-septième siècle. C'est dans une notice sur l'abbé Guyot-Desfontaines, né à Rouen, que M. Jules Janin nous apprend que l'homonyme dont nous nous occupons était un enfant de la même ville. Ce Desfontaines I[er], comme le qualifie M. Janin dans sa notice, fut un admirateur enthousiaste du grand Corneille, son contemporain et son compatriote; admiration qu'il manifesta à sa manière, en donnant une suite à la tragédie du *Cid : la Vraie Suite du Cid*. Ce poëte avait, du reste, un tel amour pour les suites, qu'il en fit une aussi à la tragédie d'*Ibrahim Bassa*, de Scudéry.

Cet auteur fécond a composé pour le théâtre treize pièces qui furent toutes représentées, et parmi lesquelles on distingue : *l'Illustre Comédien ou le Martyre de saint Genest*, pièce jouée en 1645, et qui précéda d'une année la tragédie de Rotrou sur le même sujet.

— Les autres pièces ont pour titres : *Eurymédon ou l'Illustre Pirate*, 1637 ; *Orphise ou la Beauté persécutée*, 1638 ; *Hermogène*, 1638 ; *Bélisaire*, 1641 ; *les Galantes vertueuses*, 1642 ; *le Martyre de saint Eustache*, 1644 ; *Saint Alexis ou l'Illustre Olympie*, 1644 ; *Alcidiane ou les Quatre Rivaux*, 1645 ; *Belissante ou l'Infidélité reconnue*, 1647 ; *la Véritable Sémiramis*, 1647.

Ces tragédies et tragi-comédies ont été publiées du vivant de l'auteur, ainsi que trois romans intitulés : *les Heureuses Infortunes de Céliante et de Marilinde, Veuves-Pucelles*, 1638, in-8° ; *l'Illustre Amalazonthe*, 1645, 2 vol. in-8° ; *l'Inceste Innocent*, 1658, in-4°. — On attribue encore à Desfontaines quelques écrits sur des sujets religieux.

(Voir la Biographie Universelle et les Normands Illustres, publiés par M. L.-H. Baratte.)

DESFONTAINES (Pierre-François Guyot), né sur la paroisse Saint-Lô, de Rouen, le 29 juin 1685, était fils d'un conseiller au Parlement de Normandie. Il fit ses humanités au collége des Jésuites de sa ville natale, fut admis dans cette société, puis envoyé professer la rhétorique dans différents colléges de province. Entré en religion sans vocation déterminée, l'abbé Desfontaines, dominé par l'ardeur de son esprit et par son amour pour l'indépendance, prit la résolution de retourner vivre dans le monde, où ses talents allaient lui permettre de suivre la carrière des lettres.

Appelé d'abord à travailler au *Journal des Savants*, qui était tombé en discrédit, il publia dans ce recueil plusieurs articles de polémique qui relevèrent cette publication et firent connaître avantageusement leur auteur ; puis, quittant peu de temps après la rédaction de ce journal, il publia seul d'abord, et plus tard en collaboration avec Fréron, Granet, d'Estrée, etc., différents recueils périodiques, tels que le *Nouvelliste du Parnasse*, les *Observations sur les écrits modernes* et les *Jugements sur les écrits nouveaux*.

Champion infatigable et toujours sur la brêche, armé de tous les avantages d'une immense érudition et d'une savante dialectique, l'abbé Desfontaines n'eut point, il faut en convenir, cette impartialité qui, dans la critique, doit faire placer l'œuvre dont on apprécie le mérite en dehors de toute personnalité ; aussi souleva-t-il contre lui, parmi les écrivains attaqués par sa plume, de nombreux et implacables ennemis, à la tête desquels étaient Piron, hérissé de ses mordantes épigrammes, et Voltaire, le plus violent d'entre eux. Les invectives que se renvoyèrent, dans des pamphlets écrits avec du fiel, Desfontaines et Voltaire, ne pouvaient produire que du scandale, et firent peu d'honneur au critique et au poëte philosophe ; mais, quoi qu'il soit advenu de cette querelle, dans laquelle chacun avait sans doute des torts respectifs, on ne saurait, sans injustice, juger l'aristarque rouennais sur la haine que la sévérité et l'aigreur de sa censure excitèrent contre lui ; on ne peut méconnaître les services qu'il rendit à la littérature de son époque par

la critique qu'il dirigea constamment contre les doctrines dangegereuses, le faux bel-esprit et le mauvais goût dont sa plume redoutée arrêtait chaque jour l'invasion.

Après avoir passé trente ans d'une vie des plus agitées dans la triple profession d'auteur, de traducteur et d'aristarque, l'abbé Desfontaines mourut à Paris d'une hydropisie de poitrine, le 16 décembre 1745. L'influence exercée par notre compatriote en matière de critique se trouve plaisamment exprimée dans le quatrain suivant, qui, peu de jours après sa mort, courut dans tout Paris :

Dès qu'au bas du Pinde on apprit
Que Desfontaines avait cessé de vivre,
« Dieu merci, dit un bel-esprit,
Je vais faire imprimer mon livre. »

Les nombreux ouvrages de Desfontaines se trouvent mentionnés dans le Dictionnaire de Moréri et dans la Bibliothèque Française de l'abbé Goujet. Les principaux, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : *Dictionnaire Néologique*, 1726 et 1756 ; *la Voltairomanie*, 1738 ; *Racine vengé*, 1739 ; *Voyage de Gulliver*, traduction, 1727; *Œuvres de Virgile*, traduction, 1743, 4 vol.; *les Psaumes*, traduction en vers français.

(Voir la Biographie Universelle, et une notice biographique par M. Jules Janin, publiée dans les Normands Illustres de M. L.-H. Baratte.)

DESHAYS (Jean-Baptiste-Henry), surnommé *le Romain*, naquit en 1729. Il reçut de son père, qui cultivait la peinture, les premières notions du dessin, et alla ensuite à Paris pour y continuer l'étude de cet art. Après avoir eu pour maître Colin Vermont, il entra dans l'atelier de Restout, son compatriote, dont il devint l'un des meilleurs élèves, et se fit connaître en 1750 par un tableau représentant *la Femme de Putiphar accusant Joseph*. Le jeune peintre rouennais, encouragé dans ce début, qui révélait un véritable talent, se livra au travail avec une nouvelle ardeur, et obtint l'année suivante le premier prix à l'Académie de Peinture. Admis après ce succès dans l'atelier de Vanloo, Deshays composa, sous la direction de ce maître, trois tableaux qui, suivant l'usage de cette école, furent présentés au roi, qui donna des éloges à l'auteur. Ces compositions avaient pour sujets : *Loth et ses Filles*, *Psyché évanouie*, *Céphale enlevé par l'Aurore*.

Le voyage de Rome ayant paru à Deshays un complément nécessaire à ses études, il partit pour cette capitale, où il fut bientôt atteint d'une mélancolie dont il ne put guérir qu'en cherchant des distractions dans un travail opiniâtre. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il exécuta trois de ses meilleurs tableaux, représentant le *Martyre de saint André*, tableaux destinés à une église de Rouen.

De retour à Paris, notre compatriote épousa la fille du célèbre peintre Boucher, dont il avait aussi fréquenté l'atelier, puis fut, en 1758, reçu membre de l'Académie de Peinture. Le sujet de son ta-

bleau de réception était *Vénus versant sur le corps d'Hector une essence divine pour le garantir de la corruption.*

Ce peintre, dont le pinceau était des plus féconds, et qui, comme le dit un biographe, « savait réunir la vigueur de l'expression à l'enthousiasme du génie, » mourut prématurément à Paris, dans sa trente-sixième année, le 10 février 1765, des suites d'une longue et cruelle maladie attribuée à une chute de cheval.

Le Musée de Rouen possède cinq tableaux de Deshays : *Saint André conduit par ses bourreaux pour être flagellé, — le Martyre de saint André, — Saint André mis au tombeau, — Jeanne de France, — la Charité romaine.* Il faut ajouter à ces compositions une *Visitation de la Sainte-Vierge,* grand tableau qui se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Ouen (chapelle derrière le chœur); — *le Mariage de la Sainte-Vierge, — Saint Benoît mourant, — Saint Pierre guérissant un boiteux,* — une *Prédication de saint Jean, — le Martyre de saint Jean, — la Conversion de saint Paul, — Achille luttant.*

Le dernier tableau de ce maître, représentant *la Justice* sous une forme allégorique, et composé pour le Parlement de Normandie, a été, en 1855, habilement restauré par M. Balan, et décore depuis cette époque la salle du tribunal de première instance de Rouen.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

DESMARES (Nicolas), né, vers le milieu du dix-septième siècle, d'un commerçant de Rouen, embrassa fort jeune, à l'exemple de sa sœur, la célèbre Champmeslé, la carrière du théâtre. Après quelques débuts heureux dans sa patrie, il partit pour Copenhague, où il fut reçu parmi les comédiens du roi de Danemark.

La considération que Desmares s'était acquise dans cette capitale, et par son talent et par la dignité de sa conduite, le rendit l'objet d'un honneur tout particulier de la part de la reine, qui accepta de tenir l'un de ses enfants sur les fonts baptismaux. Cette enfant, qui reçut les noms de Christine-Antoinette Charlotte, devait un jour hériter des talents de la Champmeslé, sa tante, et lui succéder dans son emploi au Théâtre-Français.

La Champmeslé ayant sollicité auprès du roi l'admission de son frère à ce théâtre, Desmares y fut reçu sans débuts sur un ordre de Louis XIV, le 28 mars 1685. Cet acteur, plein d'entrain et d'originalité, excellait surtout dans les rôles de paysans, et Dancourt, qui appréciait ce genre de mérite, créa pour lui, dans plusieurs de ses pièces, quelques-uns de ces bons types rustiques qui eurent alors beaucoup de succès. Retiré du théâtre en 1712, avec une pension de mille livres, Desmares mourut à Paris le 3 novembre 1714.

DESPERROYS (Martin) naquit, dans la seconde moitié du quinzième siècle, d'un maître charpentier très expérimenté dans son art. Il embrassa la profession de son père, fut chargé par le cardinal Georges d'Amboise des grands travaux de la charpente du célèbre château de Gaillon, puis devint architecte de la Cathédrale de

Rouen. Martin Desperroys construisit aussi, dans la lanterne de l'église Saint-Maclou de la même ville, la plate-forme destinée à supporter le clocher de cette magnifique église. Il mourut vers l'année 1530.

(Voir la Revue des Architectes de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville, etc.)

DESPLACES (Laurent-Benoît), né dans le dix-huitième siècle, commença, sous le règne de Louis XV, à servir honorablement son pays dans l'armée, avec le grade de lieutenant d'infanterie. Retiré du service, il se fit agronome et naturaliste de théorie et de pratique, puis écrivit sur ces matières les ouvrages dont voici les titres : *Préservatif contre l'agromanie, ou l'Agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12 ; *Histoire de l'Agriculture ancienne, extraite de l'Histoire naturelle de Pline, avec des éclaircissements et des remarques*, Paris, 1785.

On a encore de Desplaces un ouvrage intitulé : *Essai critique sur l'histoire des Ordres royaux et militaires de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Liége, 1775, in-12.

(Voir les Siècles Littéraires de la France, par Desessarts, et la France Littéraire, par J.-M. Quérard.)

DESPORTES (Félix), baron de l'Empire, naquit, dans le commencement de la seconde moitié du dix-huitième siècle, d'un honnête commerçant du quartier Martainville. Doué d'une rare intelligence, il fut envoyé fort jeune à Paris chez un notaire, d'où il passa dans les bureaux du ministre Bertin. Ayant fait au commencement de la Révolution un mariage avantageux, il habitait Montmartre, lorsqu'en 1790 il fut élu maire de cette commune.

La prudence et la fermeté qu'il déploya pour le maintien de l'ordre dans des circonstances difficiles le firent remarquer par le gouvernement, qui le chargea d'une mission délicate en Suisse, où il eut à déjouer les intrigues des transfuges et à combattre la malveillance des cantons qui entravaient la libre circulation des denrées dont la France avait alors le plus grand besoin. La prompte réussite de cette négociation dans laquelle il y avait à vaincre tant de difficultés, attira sur Desportes l'attention de Louis XVI, qui le nomma ministre plénipotentiaire de France auprès du prince des Deux-Ponts. Rappelé après la chute des Girondins, par le comité de salut public, pour y rendre compte de sa conduite, il fut arrêté comme suspect et emprisonné pendant huit mois. Il était sur le point d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsqu'un homme du peuple, auquel il avait rendu quelques services, parvint, à l'aide d'une substitution de liste, à retarder sa comparution devant ce tribunal et à l'arracher ainsi à une mort certaine. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut envoyé à Genève, où il entama des négociations avec la Sardaigne et la Bavière.

Aimant à faire un noble usage de sa fortune et de son crédit,



il vint souvent en aide aux artistes et aux gens de lettres, notamment à une petite-nièce de Corneille tombée dans le malheur, puis à l'illustre de Saussure, ruiné par la Révolution, et auquel il fit obtenir une pension. Il faisait dans le même temps élever à ses frais à Chamouni, sur le Montauvert, un hospice destiné à recevoir les voyageurs de toutes les nations.

La république de Genève, sans cesse agitée par la faction révolutionnaire, dut le rétablissement du calme à la courageuse intervention de Desportes, qui, le 19 juillet 1796, se jetait seul au milieu d'une bande de furieux qui assiégeaient le grand-conseil, et parvenait, en risquant sa vie, à soustraire les magistrats à la vengeance des factieux, auxquels il faisait mettre bas les armes. Les Génevois lui témoignèrent leur reconnaissance publique en faisant frapper une médaille d'or en son honneur.

Après avoir été chargé dans ce pays, qui venait d'être réuni à la France, de l'organisation du département du Léman, notre honorable compatriote fut, à la suite des événements du 18 brumaire, envoyé à Cassel avec le titre d'ambassadeur. A son retour, il devint secrétaire général au ministère de l'intérieur sous Lucien Bonaparte, que plus tard il suivait, avec le même titre, dans son ambassade d'Espagne. Appelé en 1802 à la préfecture du Haut-Rhin, Desportes administra ce département pendant douze ans, y fonda plusieurs établissements publics, qui lui méritent encore aujourd'hui la reconnaissance de la population de cette contrée.

Tombé en disgrâce sur la fausse accusation d'avoir entretenu des relations avec le général Moreau, il fut, à la fin de 1813, révoqué de ses fonctions, et revint à Paris, où il prit rang dans la garde nationale en qualité d'aide-de-camp du général en chef de cette garde, et ensuite avec le grade de chef d'escadron. Il fut, au commencement des Cent-Jours, chargé par Napoléon d'une mission ayant pour objet un rapprochement entre le gouvernement français et les puissances étrangères, mission que les événements qui devaient suivre firent rester sans effet.

Elu président du collège électoral du Haut-Rhin, puis représentant de ce département à la Chambre de 1815, le baron Desportes s'opposa énergiquement pendant cette session à toutes les mesures arbitraires, et proposa une loi en faveur de la liberté individuelle. Porté sur une liste de proscription par Fouché, auquel il avait cependant rendu d'éminents services, il se vit frappé par l'ordonnance du 24 juillet 1815, fut arrêté le 1er août, emprisonné et obligé de sortir de France, où il ne rentra qu'en 1819. Ce personnage, qui, à partir de cette époque, vécut constamment dans la retraite, existait encore en 1840 et devait être plus qu'octogénaire. Nous ne pouvons donner aucun autre détail sur la dernière période de son honorable carrière.

Il a publié les ouvrages dont voici les titres : *Analyse raisonnée de tous les traités passés entre la Confédération Helvétique et la France ; Parallèle des constitutions d'Angleterre, des Etats-Unis et de Genève ;*

Considérations sur l'état politique de l'Europe en 1800 ; *Appel à l'opinion des habitants du Haut-Rhin ;* plusieurs Mémoires relatifs à la diplomatie et à l'administration.

(Voir la Biographie nouvelle des Contemporains, et les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DESPORTES (Benjamin), frère puîné du précédent, naquit en 1765. Possédant, quoiqu'il fût jeune encore, toutes les qualités nécessaires pour être placé à la tête d'une grande administration, il obtint, en 1800, par le crédit de son frère, l'emploi de directeur général des hôpitaux de Paris. Il prit une part très active à toutes les améliorations opérées dans ces établissements, et se signala, lors de l'invasion étrangère, en 1814, en improvisant des hôpitaux pour trente mille malades ou blessés que dévorait le typhus. M. Benjamin Desportes reçut du gouvernement de la Restauration, en récompense de son courage et de son infatigable activité, des félicitations publiques et la décoration de la Légion-d'Honneur.

Ne connaissant qu'une seule cause, celle de l'humanité, il préservait, aux journées de juillet 1830, l'Hôtel-Dieu d'un grand péril, et, en 1832, lorsque le choléra vint fondre sur Paris, il donnait une nouvelle preuve de son zèle et de son dévoûment. Calme, intrépide, il se multipliait à toute heure et pourvoyait à tout, sans songer un seul instant que lui-même pouvait être atteint par le fléau épidémique. La reconnaissance des pauvres et la satisfaction d'avoir bien rempli son devoir avaient toujours suffi au bonheur de cet excellent fonctionnaire, et ce bonheur, il le goûtait depuis longtemps, lorsque la mort vint l'enlever à sa famille et à ses nombreux amis, le 30 novembre 1840.

M. Desportes n'a point laissé de fortune. Rappeler cette honorable pauvreté d'un administrateur qui, pendant quarante ans, eut le maniement de plusieurs millions, est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à sa mémoire.

(Voir la Biographie nouvelle des Contemporains et le *Moniteur* de 1840.)

DU BOCCAGE (Pierre-Joseph Fiquet), dont le nom est devenu célèbre par sa femme, Marie-Anne Le Page, naquit au commencement du dix-huitième siècle. Il fut pourvu de la charge de receveur des tailles à Dieppe, cultiva les lettres et s'occupa surtout de traductions. Il a publié un recueil ayant pour titre : *Mélanges de différentes pièces de vers et de prose,* traduites de l'anglais d'après Elise Heywood, Suzanne Centlivre, Pope, Southern, etc.; Paris, 1751, 3 vol. in-8°. — Fiquet Du Boccage a également fait passer dans notre langue : des *Lettres sur le Théâtre anglais,* les tragédies d'*Oronoko* et de *l'Orpheline, l'Avare,* comédie de Shadwell ; *la Femme de Campagne,* comédie de Wickerley, 1752, 2 vol. in-12. Il termina sa carrière à Paris, en 1767.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

DU BOCCAGE (Marie-Anne Le Page), une des femmes dont la célébrité dans les lettres fut des plus éclatantes, naquit le 22 novembre 1710. Fille d'un honorable négociant de Rouen, elle épousa, à dix-sept ans, Fiquet du Boccage, et se fit bientôt connaître dans la littérature par des œuvres dignes d'être remarquées. Jamais renommée littéraire ne s'étendit plus rapidement que celle de notre compatriote, dont les poésies, traduites en plusieurs langues, lui valurent, lors de ses pérégrinations en Angleterre, en Hollande et en Italie, d'être recherchée et fêtée par des personnages de la plus haute distinction. Reçue comme en triomphe à la cour de Londres, elle l'était également en Hollande par le prince de Nassau, et à Rome, Benoît XIV, auquel elle avait dédié son poëme *la Colombiade*, mit le comble aux louanges qui lui étaient adressées de toutes parts en lui témoignant la haute estime qu'il avait pour son beau talent.

Recherchée pour les charmes de son esprit, les grâces de sa physionomie, de ses manières, et surtout pour les excellentes qualités de son cœur, Mme Du Boccage ne cessa d'être entourée d'une cour composée des hommes éminents de son époque, cour au milieu de laquelle elle trônait en reine de la beauté et de l'intelligence. Elle avait pour courtisans assidus Fontenelle, Condillac, Lalande, Marmontel, Condorcet, Gentil-Bernard, Marivaux et de Bréquigny. Jamais auteur ne reçut, à l'occasion de ses ouvrages, un aussi grand nombre d'éloges en vers et en prose que n'en reçut cette aimable muse de la cité de Corneille, dont le sexe autant que le talent, fort remarquable d'ailleurs, motivait, nous devons le dire, ce tribut d'hommages et de galantes adulations, dont la réunion formerait un gros recueil.

Après avoir reçu de Voltaire, qu'elle alla visiter en passant à Ferney, une couronne de fleurs que lui-même lui avait posée sur la tête en disant que c'était le seul ornement qui manquât à sa coiffure, Mme Du Boccage, qui venait de donner au théâtre sa tragédie des *Amazones*, recevait encore de l'illustre poëte philosophe, à propos du succès de cette tragédie, une gracieuse épître dans laquelle il lui disait : « Vous vous êtes couronnée de myrtes et de lauriers ; vous » joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les » femmes n'osent pas être jalouses de vous, et les hommes vous » aiment et vous admirent. »

Demoustier, le galant auteur des *Lettres à Emilie*, qui avait également fait respirer à la moderne Sapho plus d'une fleur poétique, lui adressait, alors qu'elle était plus qu'octogénaire, les vers suivants, qui sans doute ne sont pas les moins heureux du genre :

« On regrette le temps passé sans vous connaître.
» Combien on eût joui d'un commerce aussi doux !
» Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
» Pour avoir le plaisir de vieillir avec vous.

» Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
» L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli.
» On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
» Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. »

Fontenelle, le compatriote et l'un des plus fervents admirateurs de cette femme célèbre, qu'il appelait familièrement sa fille, composait dans sa centième année, pour placer au bas de son portrait, ce quatrain si délicatement laudatif :

« Autour de ce portrait couronné par la gloire
» Je vois voltiger les amours,
» Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
» Se le disputeront toujours. »

Mme Du Boccage, pour laquelle on avait fait cette devise :

« *Formâ Venus, arte Minerva,* »

était associée à l'Académie des Arcades de Rome, à celles de Bologne, de Padoue, de Lyon, de Rouen, etc., et elle vivait encore lorsque son buste fut couronné publiquement au Lycée des Arts, dans la séance du 30 germinal an II.

Ainsi, toute la vie de notre compatriote devait être une suite de triomphes littéraires dont elle savait, dans sa modestie, apprécier tout le charme, ce qui lui faisait souvent répéter :

« Que je suis heureusement née ! »

Elle avait été cependant, au milieu de ces enivrements, soumise à une rude épreuve et frappée bien cruellement dans ses affections par la perte de son mari, dont la société avait été pour elle une source de jouissances intellectuelles. « Je n'aurai jamais, disait-elle, » assez de larmes pour déplorer la perte d'un homme dont je fus si » constamment chérie. » Elle survécut trente-cinq ans à cette séparation douloureuse, et mourut à Paris, le 18 août 1802, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Louée avec enthousiasme en vers et en prose pendant sa vie, elle le fut encore après sa mort, même dans plusieurs langues. Son éloge, écrit et publié par Mme Fanny de Beauharnais, à laquelle elle avait été fort attachée, fut fait aussi par Dom Gourdin, pour l'Académie de Rouen, et par Guilbert, pour la Société d'Emulation.

Les œuvres poétiques de Mme du Boccage se composent de cinq poëmes, qui sont: *le Paradis terrestre, — la Mort d'Abel, — le Temple de la Renommée, — la Colombiade ou la Foi portée au Nouveau-Monde, — le Prix alternatif entre les Belles-Lettres et les Sciences,* poëme qui mérita à son auteur le premier prix décerné, en 1746, par l'Académie de Rouen. Il faut ajouter à ces ouvrages un grand nombre de poésies diverses et la tragédie des *Amazones,* pièce représentée le 24 juillet 1746, et qui fut applaudie pendant plusieurs représentations.

Le recueil des *Œuvres poétiques* a été publié à Lyon, par Périsse frères, en 1762, 1764, 1774, 3 vol. in-8° ; à Paris, par Nyon aîné, 1788,



2 vol. in-12. Les *Poésies diverses* ont été publiées avec une notice biographique par Lepeinteur, à Paris, chez Mme Dabo-Butschert, 1825, in-12.

Le portrait de Mme Du Boccage se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

DU BOSC (Nicolas) naquit dans le quatorzième siècle sur la paroisse Saint-Vincent, de Martin Du Bosc, seigneur de Tendos, qui avait été l'un des otages donnés pour la rançon du roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Devenu successivement bailli de Rouen et de Gisors, archidiacre du Grand-Caux, professeur de droit canon, chanoine de la Cathédrale de Rouen, puis évêque de Bayeux, en 1375, Nicolas Du Bosc fut nommé plus tard président de la chambre des comptes de Paris et garde des chartes.

Considéré pour ses lumières comme l'un des hommes les plus éminents de France, ce prélat, pour lequel le roi Charles VI avait une haute estime, fut employé par ce prince dans plusieurs négociations importantes pour l'Eglise et pour la couronne. Envoyé à Ardres, en 1389, pour y traiter d'une trêve avec les Anglais, il obtint une suspension d'armes de trois ans ; puis fut aussi choisi pour assister à deux assemblées convoquées par le roi, la première composée des grands du royaume, et dans laquelle fut signé un traité où Gênes se déclarait soumise à la France; la seconde, composée de prélats appelés à examiner les remontrances de l'Université de Paris contre Pierre de Lune, qui venait d'être nommé anti-pape sous le nom de Benoît XII. Du Bosc assista, en sa qualité de grand dignitaire ecclésiastique, à la translation des reliques du chef de saint Louis de l'abbaye de Saint-Denis à la Sainte-Chapelle, et termina sa carrière à Paris, le 19 septembre 1408. Son corps, transporté à Bayeux en 1412, fut inhumé dans l'église cathédrale.

Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de Rouen*, par Farin, touchant la sépulture de la famille de ce prélat : « En 1407, Nicolas Du Bosc, » natif de la paroisse Saint-Vincent, fit une pieuse fondation pour » les âmes de son père et de sa mère et autres parents inhumés » dans la même église, à laquelle il donna trente livres tournois » de rentes pour y faire célébrer la messe à perpétuité. »

On a de cet éminent prélat un ouvrage intitulé : *Voyage de Nicolas Du Bosc, garde-des-sceaux de France, pour négocier la paix entre les couronnes de France et d'Angleterre, près d'Ardres.* Cet ouvrage, que le P. Le Long indique comme manuscrit, a été publié par Dom Martène, à la fin du tome 2 de ses *Voyages Littéraires.*

(Voir l'Histoire du diocèse de Bayeux, par Hermant.)

DU BOSC (Siméon), de la même famille que le précédent, naquit dans le quatorzième siècle; il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude des belles-lettres, et obtint le diplôme de docteur en décret. Il devint successivement prieur de Saint-Martin-de-Sigey,

abbé de Saint-Victor-de-Cérisy, camérier du pape, et enfin abbé de Jumiéges. Il fut le premier qui, en cette qualité, porta la crosse, la mître et les autres ornements pontificaux.

Simon Du Bosc, dont la science éminente jetait un vif éclat sur la célèbre abbaye qu'il rendit si florissante, s'acquit encore, par la droiture de son jugement et par son éloquence, une grande réputation dans les conciles tenus à son époque. Il termina sa carrière le 9 septembre 1418, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Jumiéges.

(Voir l'Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen, par Dom Pommeraye, et l'Histoire de l'abbaye de Jumiéges, par Deshayes.)

DU BOSC (Jean), seigneur d'Emandreville, de la même famille que les précédents, naquit au commencement du seizième siècle. Élève des plus célèbres jurisconsultes d'Italie, où il avait fait un voyage, et l'un des hommes les plus doctes de son temps, il devint commissaire aux enquêtes du Palais de Rouen et président à la cour des aides de la même ville. Ardent zélateur du calvinisme, dont il faisait profession, ce magistrat fut l'un des principaux chefs de la révolte des religionnaires à Rouen, en 1562.

Arrêté après le triomphe de l'armée royale sur les calvinistes, il comparut devant le Parlement, y présenta sa défense avec une éloquence pleine d'énergie, et fut, à la suite de débats passionnés, condamné à mort avec trois de ses coréligionnaires, Gruchet de Soquence, Cotton de Berthouville, échevins, et Marlorat, ministre de l'église réformée. Du Bosc d'Emandreville fut décapité à Rouen dans la même année 1562.

On a de ce personnage un ouvrage intitulé: *Johannis Boschæi Neustrii, De legitimis Nuptiis ;* un *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire, et de la raison pour laquelle Justinien avait divisé ses Pandectes en sept parties,* et quelques autres ouvrages restés à l'état de manuscrits.

(Voir le Dictionnaire historique de Bayle et l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome 2.)

DU BOULLAY (Nicolas Maillet), né sur la paroisse Saint-Laurent, le 6 février 1729, était fils du doyen des présidents trésoriers de France à la cour des comptes, aides et finances de la Généralité de Rouen. Il commença ses études au collége de Juilly, alla les terminer à Paris, puis, de retour au sein de sa famille, il s'appliqua, bien qu'il n'eût encore que dix-huit ans, à l'étude de la physique, science pour laquelle il avait un goût prédominant.

L'Académie de Rouen ayant, en 1747, proposé un prix à décerner au meilleur Mémoire sur cette question : *Expliquer la cause de l'ascension des fluides dans les tuyaux capillaires,* le jeune Du Boullay, qui était l'un des concurrents, obtint l'accessit, et se trouva d'autant plus honoré de ce succès que le Mémoire couronné, dont le sien

avait un instant balancé le mérite, était de l'abbé Sigorgne, savant très distingué.

Reçu en 1748 membre de l'Académe, qui venait d'encourager ainsi ses essais scientifiques, Du Boullay, peu de temps après sa réception, présentait à cette compagnie un Mémoire sur la *Qualité secondaire des corps*. Dans ce Mémoire se faisaient remarquer des développements et un talent d'analyse témoignant de ses connaissances dans une science dont il devait continuer à s'occuper en compagnie du célèbre chirurgien Le Cat, son collègue et son ami.

Plein de zèle pour le travail de l'intelligence, Du Boullay continua à présenter à l'Académie de Rouen, dont il devint secrétaire, plusieurs écrits sur différentes matières, parmi lesquels nous citerons : *Réflexions sur le comique larmoyant*, genre qui commençait à être en vogue au théâtre à cette époque, et que l'auteur défend contre les attaques de quelques écrivains ; *Discours sur les rapports qui doivent servir à unir les grands hommes entre eux ;* puis un Mémoire traitant de la nécessité et des moyens de travailler à l'histoire de Normandie. Notre compatriote commença lui-même cette histoire par les trois ouvrages suivants : *Abrégé du règne de Richard Cœur-de-Lion, duc de Normandie et roi d'Angleterre*, — *Histoire de Jean-Sans-Terre*, — *Histoire de Guillaume II, duc de Normandie et conquérant d'Angleterre.*

Au nombre des talents que possédait cet académicien, il faut aussi compter la poésie, qu'il cultivait avec succès, ce qui lui mérita d'être élu membre et juge de l'Académie des Palinods de Rouen. Pourvu, en 1760, de la charge de conseiller du roi à la cour des comptes, aides et finances de Normandie, Du Boullay se distingua dans ce corps par son zèle et la supériorité de ses lumières. — Souvent il fut chargé de rédiger les remontrances adressées au roi en diverses circonstances par cette compagnie ; remontrances dans lesquelles se trouvaient alliés le respect pour la vérité avec celui qui est dû au souverain, la force du raisonnement avec une grande modération de langage, le sentiment le plus vif pour les misères du peuple et les moyens propres à les soulager.

Cet honorable magistrat termina sa carrière le 13 novembre 1769, dans sa terre du Boullay-Morin, près d'Evreux. On a de lui dix-huit Eloges d'académiciens, parmi lesquels se trouvent celui de Crébillon le tragique, du maréchal de Saxe, de l'abbé Du Resnel et du peintre Restout. Haillet de Couronne et l'abbé Cotton des Houssayes ont fait chacun un éloge de Maillet du Boullay, le premier pour l'Académie de Rouen, le second pour l'Académie des Palinods.

DUCASTEL (Jean-Baptiste-Louis), né en 1740, était fils d'un marchand épicier du faubourg Cauchoise. Il venait d'atteindre sa onzième année quand il perdit son père, et il n'avait encore reçu aucun commencement d'instruction, lorsque, par bonheur pour lui, un ecclésiastique, dont ses reparties pleines d'esprit et de bon sens avaient attiré l'attention, décida sa mère à faire cultiver cette in-

telligence vive et précoce, qui ne demandait qu'à se développer. Les progrès du jeune élève furent rapides, et se sentant une vocation bien déterminée pour la profession d'avocat, il ne lui fallut que peu d'années pour se mettre en état de commencer son droit, ce qu'il ne fit, toutefois, qu'après avoir travaillé avec une grande assiduité dans l'étude d'un procureur au Bailliage de Rouen. Les débuts de Ducastel dans la carrière du barreau eurent un plein succès ; savant dans la science du jurisconsulte, logicien profond, éloquent dans ses plaidoyers, prompt et véhément dans la réplique, tout devait concourir à le placer bientôt, pour le talent et pour la réputation, à côté de son collègue, le célèbre Thouret.

Les Parlements ayant été supprimés en 1771 et remplacés par des conseils supérieurs, Ducastel quitta Rouen et alla habiter la ville de Bayeux, où il plaida devant un de ces conseils. Revenu dans sa ville natale lorsque le Parlement y fut rétabli, il fit triompher de nouveau, dans plusieurs procès, le droit du faible contre l'arbitraire du puissant, le droit de la raison contre l'aveuglement du préjugé. Les causes importantes dans lesquelles il plaida, et dont on a gardé le souvenir, sont celle de M. Canivet contre le président, marquis de La Londe, puis la demande en réhabilitation du général de Lally-Tollendal, demande poursuivie à la requête du fils de ce général devant le Parlement de Rouen. Ducastel avait pour client, dans cette dernière affaire, le major Alen, mis hors de cause par le même jugement qui avait condamné son supérieur à être décapité, mais qui, cette fois, était appelé à se défendre contre M. d'Eprémesnil, magistrat du Parlement de Paris, intervenant dans ce procès comme défenseur de son oncle, Duval de Leyrit, dont le témoignage avait contribué à faire condamner l'infortuné Lally. D'Eprémesnil, poussant de tous ses efforts et par tous les moyens à la confirmation d'un jugement regardé par l'opinion publique comme un assassinat juridique, se donna le tort grave et impardonnable de faire sentir, en termes pleins d'une personnalité blessante pour l'avocat son adversaire, la supériorité de sa naissance, de sa fortune et du rang qu'il occupait dans la magistrature. Ducastel, poussé à bout par un pareil oubli des convenances, se lève indigné, et faisant éclater dans une énergique improvisation toute la franchise et toute l'indépendance de son caractère, il compare la noblesse de sa profession à la dignité du magistrat, dont vient de s'écarter celui qui en devait donner l'exemple. Sa foudroyante apostrophe produisit un tel effet, que d'Eprémesnil, déconcerté, se vit contraint d'adoucir et même de rétracter, dans sa réplique, les expressions insultantes qui lui étaient si imprudemment échappées.

Des tracasseries suscitées à notre honorable compatriote, auquel on ne pouvait pardonner d'avoir plaidé devant un conseil supérieur, l'éloignèrent de Rouen pendant quelque temps ; il s'attacha au barreau de Paris et plaida dans plusieurs causes avec cette supériorité de talent que nous connaissons, et dont Linguet fait le plus grand éloge dans ses *Annales Politiques*.

Thouret avait été élu membre de la Constituante; Ducastel le fut de l'Assemblée Législative, dont il devint président en octobre 1791. Contrairement à beaucoup de ses confrères du barreau, il rechercha peu souvent les avantages de la tribune, où il aurait pu faire briller son éloquence, préférant donner ses soins à l'élaboration des nouvelles lois dans le comité de législation, dont il fut aussi nommé président. Parmi le petit nombre de discours qu'il prononça à la tribune, on remarque surtout celui dans lequel il défendit les émigrés que l'on voulait proscrire en masse. Ce fut sur son rapport que l'Assemblée décréta, le 2 juin 1791, que l'état civil des citoyens serait constaté par des officiers municipaux, et sur sa proposition que fut admis le divorce par consentement mutuel et pour cause d'incompatibilité d'humeur.

Après la Révolution du 10 août, Ducastel, dégoûté des affaires publiques, se retira de l'Assemblée et revint à Rouen, où il vécut dans la retraite, entouré de l'estime de ses concitoyens. Lors de la fondation d'une école centrale dans cette ville, la chaire de législation lui fut immédiatement offerte; il occupa cette chaire pendant quelque temps, et mourut le 1er juillet 1799.

On a de cet habile jurisconsulte les ouvrages suivants: *Dissertation sur la communauté normande*, Rouen, P. Seyer, 1770, in-12; *Eléments du droit, précédés d'une Réponse aux opinions de M. Guélard de la Quesnelte sur les droits des femmes en Normandie*, Rouen, P. Seyer, 1793; *Texte de la Coutume générale de Normandie*, Rouen, Oursel, 1773, in-12; *Mémoire sur les Dixmes pour le clergé de Normandie, etc.*; *Observations sur l'arrêt des Dixmes des trémaines et sur celui portant règlement général sur les Dixmes*, Rouen, Oursel, 1784.

(Voir une notice biographique sur Ducastel, par Guilbert; la Biographie nouvelle des Contemporains, le *Moniteur*, etc.)

DUFAY (Antoine), naquit le 16 novembre 1680, sur la paroisse Saint-Nicaise. Orphelin dès l'âge de six ans, il dut à une tante, qui le recueillit, le soin de sa première éducation; puis, dirigé par son penchant vers l'une des sciences les plus utiles à l'humanité, il entra chez un maître chirurgien de Rouen, où il fit de rapides progrès dans l'étude de l'anatomie, science dont l'étude était d'autant plus difficile à suivre, que certains préjugés n'en permettaient point encore, à cette époque, la démonstration publique.

Reçu maître en chirurgie à la suite de brillants examens, Dufay se livra, avec son ami M. de Moyencourt, à la culture des plantes dans un petit jardin qu'ils possédaient en commun dans le faubourg Bouvreuil. Ce jardin, où notre compatriote allait bientôt commencer un cours d'anatomie, fut le berceau de notre jardin botanique et de l'Académie de Rouen, où nos deux savants devaient être reçus des premiers. N'ayant rien négligé de ce qui pouvait le rendre des plus habiles dans l'art de guérir, Dufay se fit, en peu d'années, une brillante réputation, justifiée par plusieurs cures, ce qui lui procura pour clients quelques-uns des personnages qui tenaient alors le

premier rang dans la cité. Plein de désintéressement et de générosité pour les pauvres qui réclamaient ses soins, il n'éprouvait jamais de plus grand bonheur que celui de rendre un artisan à son travail, un père de famille à ses enfants.

La botanique, que ce savant aimait à cultiver, lui avait mérité l'amitié de Bernard de Jussieu, auquel il envoya plusieurs plantes des environs de Rouen. L'illustre botaniste citait souvent avec éloge, dans ses cours, le chirurgien rouennais, avec lequel il vint quelquefois s'entretenir et herboriser.

L'épidémie qui, en 1753 et 1754, fit de si cruels ravages dans notre cité, fut pour Dufay une nouvelle occasion de montrer son zèle et son dévoûment, en prodiguant des secours aux malheureux que le fléau allait décimer. L'exercice et la sobriété le préservèrent des infirmités de la vieillesse, et il était plus qu'octogénaire qu'il se livrait encore à l'étude et aux soins réclamés par sa profession. Ce ne fut qu'après une courte retraite qu'il termina sa carrière dans sa ville natale, le 17 janvier 1771, dans sa quatre-vingt-dixième année. Il a laissé un Mémoire sur les *Plantes des environs de Rouen*, et un *Traité sur les Sels d'Epsom*.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, tome 4.)

DU FOSSÉ (Pierre Thomas) naquit le 6 avril 1634, d'une famille distinguée dans les armes et dans la magistrature. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé fort jeune à Port-Royal-des-Champs, pour recevoir une éducation chrétienne et étudier les lettres. S'étant attaché aux pieux solitaires qui dirigeaient cette école, il ne les quitta que forcé par les persécutions qui éclatèrent contre le jansénisme. Il vint demeurer à Paris avec Le Nain de Tillemont, se livra à l'étude qui lui était nécessaire pour la traduction et l'interprétation des textes sacrés, dont il allait faire l'occupation de toute sa vie.

Antoine Le Maistre de Sacy ayant obtenu la permission de retourner à Port-Royal avec un ami, il choisit Du Fossé pour l'accompagner dans cette retraite, où la mort vint bientôt le frapper. Son frère Louis-Isaac Lemaistre de Sacy continua de diriger les études de notre compatriote jusqu'à l'époque où recommencèrent les persécutions contre les religieux de Port-Royal. Du Fossé, qui voulut partager leur sort, fut arrêté avec de Sacy et conduit à la Bastille, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois, avec ordre de se retirer dans sa terre de Normandie. Il adoucit son exil en travaillant à la traduction des Psaumes, en redoublant de piété et de bonnes œuvres ; et lorsqu'il lui fut permis de retourner à Paris, il s'associa à de Tillemont pour travailler à la Vie des Saints, et acheva seul la Bible commencée par de Sacy, que la mort venait d'enlever à cet immense travail.

Se partageant entre le séjour de Paris et celui de sa terre, Du Fossé, lorsque la belle saison le ramenait à la campagne, voulait que son retour fût une véritable fête pour les pauvres de ces contrées, sur lesquels il n'avait jamais manqué de répandre les bienfaits de sa charité inépuisable dans des temps de grande calamité. Pour

venir au secours des indigents atteints par la maladie, il se faisait eur médecin; pour les concilier dans leurs différends, il se faisait leur arbitre. Privé de l'usage de la parole à la suite d'une paralysie, cet homme savant et pieux, dont la conduite était si édifiante et si conforme à la morale chrétienne, termina sa carrière à Paris, le 4 novembre 1698.

On a de ce célèbre janséniste les ouvrages suivants : *Vie de Dom Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1663 et 1664, in-4° ; *Vie de saint Thomas de Cantorbéry,* Paris, 1674, in-4° ; *Histoire de Tertullien et d'Origène,* Paris, 1675, in-8° ; *Vies des Saints pour tous les jours du mois*, 1685-1687, 2 vol. in-8° ; *Mémoires de Louis de Pontis, officier des armées du roi*, Paris, 1676, 2 vol, in-12 ; *Mémoires de Pierre Thomas Du Fossé, concernant l'histoire de sa vie et pour servir à l'histoire de Port-Royal,* Utrecht, 1739.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

DU FOSSÉ (Augustin-François Thomas), de la même famille que le précédent, naquit le 15 juillet 1750. Fils aîné d'un conseiller au Parlement de Normandie, il se vit contrarié dans ses penchants les plus intimes par son père, homme d'une grande rigidité de principes lorsqu'il s'agissait de se faire obéir, mais qui ne possédait aucun des sentiments affectueux qui rendent confiant et communicatif.

Destiné à la magistrature, pour laquelle il n'avait aucune vocation, il se trouva dans l'impossibilité de choisir la carrière militaire, qui était dans ses goûts et qu'il avait le plus grand désir d'embrasser. Ne trouvant alors de consolation et de bonheur contre la sévérité paternelle que dans la société et la conversation d'une demoiselle Coquerel, orpheline recueillie par Mme Du Fossé, qui la traitait comme sa propre fille, M. Du Fossé fils s'éprit bientôt d'une violente passion pour cette demoiselle, qui possédait toutes les qualités de l'esprit et du cœur, passion qui eut pour résultat un mariage contracté en Angleterre, en 1772. Obligé de rester expatrié pour se soustraire à un arrêt du Parlement qui frappait son mariage de nullité, et à une lettre de cachet obtenue contre lui par son père, ce ne fut qu'à la mort de ce dernier, arrivée en 1787, que M. Du Fossé, qui, pendant quinze ans, avait été en butte à des tribulations de toute espèce, put rentrer librement en France avec sa famille. Il fit immédiatement le sacrifice de son droit d'aînesse, et partagea, par portions égales, avec ses frères sa riche succession. En 1789, il s'empressa de demander aux tribunaux, dans l'intérêt de sa femme et de sa fille, la réformation de l'arrêt qui déclarait qu'il y avait eu abus dans son mariage, demande soutenue par le célèbre avocat Ducastel et qui fut couronnée d'un plein succès.

Paisible au sein de sa famille après de longues et cruelles vicissitudes, M. Du Fossé fut appelé à remplir d'importantes fonctions publiques, soit dans l'administration du département ou de la commune qu'il habitait, soit dans le consistoire de l'Eglise réformée,

dont il était devenu membre. Il montra, par le bel emploi qu'il fit des dernières années de son existence, qu'il avait mis à profit les leçons de l'adversité; aussi, environné d'estime et de respect, béni des pauvres, dont il était le soutien, il vit approcher sa fin avec le calme que donnent la piété et une bonne conscience. Il voulut que le bien qu'il avait fait pendant sa vie fût continué lorsqu'il aurait cessé d'exister; ses dispositions testamentaires le prescrivaient, et sa fille et son gendre, héritiers de ses vertus, se sont conformés religieusement à une volonté si honorable.

M. Du Fossé termina sa carrière en 1834. Il était membre de la Société libre d'Emulation de Rouen depuis 1807. On a de lui les ouvrages suivants : *Correspondance entre deux frères sur des matières de religion*, Londres, 1787, in-8°; *Epoques des diverses innovations arrivées dans l'Eglise catholique*, in-8°; *Traité des Symboles, ou l'Invariable foi et croyance des catholiques romains*, Genève, 1806, in-8°.

(Voir le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen, année 1835.)

DUFOUR (Charles), né dans le dix-septième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et devint, en 1641, curé de la paroisse Saint-Maclou de Rouen. Elu, en 1643, député pour le clergé aux Etats de la province de Normandie, il fut, en récompense des services qu'il avait rendus dans cette assemblée, nommé abbé d'Aulnay, prieur de Beaussault, chanoine-trésorier de la Cathédrale de Rouen et grand-vicaire de l'archevêque François de Harlay. Cet ecclésiastique, qui avait beaucoup de savoir, mais qui, en matière religieuse, était d'une grande rigidité de principes, soutint contre le P. Brisacier, jésuite, une vive polémique sur quelques points théologiques et sur la doctrine des casuistes.

Il a publié sur ces mêmes questions plusieurs écrits dont voici les principaux : *Requête des curés de Rouen à M. l'archevêque contre l'apologie des casuistes ; Lettre d'un curé de Rouen à un curé de campagne sur le procédé des curés de Rouen ; Lettre à M. l'archevêque sur un sermon prêché dans son église ; Lettre à un docteur sur le sujet de la vie et de l'état de Marie des Vallées, du diocèse de Coutances*, avec un *Factum pour la défense de cette lettre contre le P. Eudes*, 1670.

L'abbé Dufour mourut à Rouen le 10 juin 1670.

(Voir l'Histoire de Rouen, par Farin; les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et l'Histoire de l'église Saint-Maclou, par M. l'abbé Ouin-Lacroix.)

DUHAMEL (Philippe), né dans la première moitié du dix-septième siècle, embrassa la vie monastique et fit sa profession religieuse dans la congrégation des Célestins de Rouen, le 8 avril 1652. Unissant à un grand savoir les plus éminentes vertus, il passa par plusieurs dignités de son ordre, dans lesquelles, tout en remplissant scrupuleusement ses devoirs, il ne cessa de donner des preuves de son goût pour la poésie lyrique, qu'il cultivait avec un véritable talent.

Il a composé, entre autres pièces qui n'ont point été retrouvées, une *Ode au bienheureux Pierre de Luxembourg*, imprimée à Paris en 1664, in-4° ; une *Paraphrase des Paraboles de Salomon*, et traduit d'une manière fort remarquable le psaume *Quare fremuerunt gentes*, imprimé en 1690. Ce religieux mourut dans la maison de Vertalais, le 5 juillet 1708.

(Voir le Dictionnaire de Moréri et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

DU JARDIN (Pierre), sieur de La Garde, né dans la dernière moitié du seizième siècle, était arquebusier aux gardes du roi. S'étant distingué dans plusieurs affaires, il fut remarqué par le duc de Guise, qui l'attacha à son service et l'employa sous son commandement jusqu'à l'entière soumission de la Provence au gouvernement du roi.

Passé successivement au service des maréchaux Lesdiguières et Biron, de La Garde donna, en Bourgogne, de nouvelles preuves de sa bravoure, et, la paix ayant été conclue, il alla à Venise, où il entra dans un régiment français, fit quelques campagnes, puis obtint le grade de capitaine dans les troupes du duc de Mercœur, lieutenant général des armées chrétiennes destinées à agir contre le sultan. Il ne déposa les armes qu'à la trêve générale, revint à Venise, visita Rome et séjourna quelque temps à Naples, où il affirme avoir été présent à une réunion composée d'anciens ligueurs français et espagnols, réunion à laquelle se trouvait Ravaillac lui-même, et où le projet d'assassiner Henri IV aurait été mis en délibération et définitivement arrêté. Le capitaine ayant révélé au roi le complot tramé contre sa personne, ce prince lui répondit qu'il en était informé par son ambassadeur, l'engagea à continuer à le servir toujours aussi fidèlement et à suivre les instructions qui lui seraient données par le grand-maréchal de Pologne, auquel il lui recommandait de s'attacher.

De La Garde accompagna ce maréchal en Flandre, en Angleterre, en Allemagne et en Pologne, et il revenait en France pour remplir une mission importante dont il était chargé, lorsqu'il apprit à Francfort que Ravaillac avait tué le roi. Notre compatriote, qui, à peu de temps de là, avait repris du service sous le duc de La Châtre, se trouvait dans un village près de Mézières, lorsqu'il fut attendu et assailli par une bande d'hommes armés qui l'attaquèrent violemment et le jetèrent dans un fossé, où ils le laissèrent pour mort. Retrouvant assez de force pour se traîner, couvert de sang et de blessures, jusqu'à Mezières, il y rencontra le duc de Nevers, qui le fit transporter à Paris.

Il semble bien étrange que ce personnage, qui le premier avait révélé le complot criminel qui venait d'être exécuté, n'ait figuré en rien dans le procès de Ravaillac, où son témoignage aurait été d'une si haute importance en ce qui touchait les complices du régicide. Ce qui ne paraît pas moins extraordinaire, c'est de voir notre capitaine arrêté cinq ans plus tard, à cause de ses révélations, et mis

à la Bastille, où il resta neuf mois avant d'être interrogé. Après ses interrogatoires, il fut incarcéré à la Conciergerie, puis rendu à la liberté l'année suivante (1616), en vertu d'un arrêt du Parlement, qui ne motivait rien à sa charge ni à sa décharge; il obtenait immédiatement une pension de 600 livres et un brevet de contrôleur général des bières de Paris.

Du Jardin de La Garde avait écrit, lors de sa détention, un *Factum* et un *Manifeste*, imprimés d'abord séparément à Rouen, et réimprimés à Paris avec ce titre : *la Mort de Henri IV découverte à Naples, en* 1608, *par le capitaine Du Jardin, sieur de La Garde, natif de Rouen, etc.*, Paris, 1619, in-8°. Ce livret curieux et d'une grande rareté se trouve dans la Bibliothèque de Rouen, collection Leber.

(Voir le Journal de Henry IV, par Pierre de l'Estoile, etc.)

DULONG (Pierre-Louis), l'un des plus célèbres chimistes et physiciens de l'Europe, naquit le 13 février 1785, sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Châtel. — Orphelin dès l'âge de cinq ans, il fut confié aux soins d'une de ses tantes, qui habitait Auxerre, et reçu, à l'âge de seize ans, à l'Ecole Polytechnique, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Ayant étudié la médecine au sortir de cette école, il l'exerça pendant quelque temps à Paris, et l'abandonna pour se livrer à l'étude de la chimie et de la physique.

Dulong n'était encore que dans sa vingt-sixième année lorsqu'il fit, sur un composé fulminant, le chlorure d'azote, des expériences tellement dangereuses, qu'elles lui coûtèrent la perte d'un œil et de deux doigts de la main droite. Berzélius étant venu à Paris en 1819, notre compatriote fit avec cet illustre savant un travail ayant pour objet les nouvelles déterminations des proportions de l'eau et de la densité de quelques fluides élastiques. Il fit aussi, avec d'autres hommes éminents dans la science, et notamment avec Arago, plusieurs expérimentations des plus utiles, telles que celles sur la relation qui existe entre la température et la pression de la vapeur d'eau dans les chaudières, sur la dilatation des corps, et s'occupa seul de recherches très importantes sur la mesure des températures et sur les lois de la communication de la chaleur.

Reçu en 1823 membre de l'Académie des Sciences, section de chimie et de physique, il obtint une chaire de professeur à l'Ecole d'Alfort, et fut nommé, en 1830, directeur des études à l'Ecole Polytechnique. A la mort du célèbre Cuvier, en 1832, Dulong fut appelé par l'Académie à lui succéder dans les fonctions de secrétaire pour les sciences physiques, fonctions que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit point de continuer. Il mourut épuisé par ses nombreux travaux, le 19 juillet 1838.

« Dulong, dit un de ses biographes, montrait dans les expériences dangereuses le courage calme et froid d'un dévoûment sincère à la science. Il possédait un cœur excellent, et était d'une affabilité et d'une douceur admirables; simple dans ses goûts et dans ses habitudes, sa vie douce et mélancolique se passait au sein d'une

famille aimable et de quelques amis dévoués. La musique était le seul délassement qu'il se permît quelquefois au milieu de ses graves préoccupations scientifiques. Prodigue de conseils envers ses élèves, qu'il regardait comme ses enfants, il faisait constamment abnégation de lui-même ; il était le type du vrai savant, et sa mort a laissé de profonds regrets dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu. En lui, la société et les sciences ont perdu à la fois un noble cœur et un beau talent. Ses élèves de l'Ecole Polytechnique, qui l'aimaient comme un père, demandèrent et obtinrent l'autorisation de porter son deuil. »

Une inscription commémorative a été placée sur la maison où Dulong est né, rue aux Ours, n° 46, et son nom décore une des rues de sa ville natale. Des détails d'un haut intérêt sur les travaux de ce savant se trouvent consignés dans un Mémoire couronné par la Société d'Emulation de Rouen en 1854, Mémoire dont l'auteur est M. Ch. Laurens, professeur de mathématiques au lycée de Rouen.

(Voir aussi le Rapport de M. J. Girardin sur les Mémoires présentés au concours ouvert par la Société d'Emulation.)

Le portrait de Dulong se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

DUMESNIL (Pierre), naquit, en 1775, d'une famille d'imprimeurs-libraires de Rouen. Il commença ses études dans sa ville natale et fut les terminer à Paris, au collége de Navarre, avec tant de succès, que, lors du concours général de tous les colléges, il l'emporta sur les meilleurs élèves et obtint quatre premiers prix.

Montrant bientôt les plus heureuses dispositions pour la culture des lettres, et surtout pour la poésie héroïque, il composa, à l'âge de dix-neuf ans, un poëme en douze chants intitulé *Oreste*, ouvrage imprimé en 1811 chez la veuve Dumesnil, mère de l'auteur. Vint ensuite *Jeanne d'Arc ou la France sauvée*, poëme en douze chants, publié à Rouen et à Paris, deux éditions, 1811 et 1818. On a encore de Pierre Dumesnil des poëmes et des odes sur des sujets religieux et sur les plus beaux faits d'armes de notre histoire. Plusieurs de ces pièces ont été publiées, et les autres seulement mentionnées dans le Précis de l'Académie de Rouen, compagnie dont notre compatriote fit partie pendant près de trente ans. Dumesnil avait aussi donné une édition revue et corrigée du *Dictionnaire de Richelet*, sous l'initiale P... ; puis un dictionnaire anglais-français et français-anglais en collaboration avec M. Garner, ouvrages imprimés chez la veuve Dumesnil. L'auteur termina sa carrière en 1834.

(Voir les Précis de l'Académie de Rouen, etc.)

DU MONSTIER (Artus), né vers le commencement du dix-septième siècle, embrassa la vie monastique dans l'ordre des Récollets. Compilateur infatigable et des plus érudits, il s'appliqua à rassembler es chartes et les titres relatifs à la province de Normandie, avec

lesquels il composa cinq volumes in-folio, dont un seul, le troisième, intitulé *Neustria Pia*, a été publié en 1663. Les quatre volumes restés inédits ont pour titres : *Neustria Christiana*, deux tomes, contenant l'histoire chronologique des évêques de Normandie depuis l'établissement du christianisme ; *Neustria Sancta*, renfermant les vies des saints du pays, et *Neustria Miscellanea*, où sont recueillis les titres et les chartes dont il n'avait point eu à faire usage. Ces manuscrits sont conservés à la Bibliothèque impériale.

On a encore du P. Du Monstier, qui mourut en 1662, les ouvrages suivants : *la Piété française envers la sainte Vierge Marie, Notre-Dame de Liesse, avec la vie de sainte Lucrèce*, Paris, 1637, in-8° ; *De la Sainteté de la monarchie française, des rois chrétiens et des enfants de France*, Paris, 1638, in-8°; *Martyrologium Franciscanum*, Paris, 1653, in-8° ; *Martyrologium amplissimum Sanctarum et Beatarum Mulierum*, Paris, 1657, in-folio.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, la Biographie Universelle, etc.)

DU MOUCEL (Charles-Henri-Alexandre), seigneur patron et haut-justicier de Quilly, de Cauvicourt, de Quevillon, de Torcy, de Malmain, de Saint-Aubin-le-Cauf et autres lieux, naquit le 4 février 1717. Entré de bonne heure dans la magistrature, carrière dans laquelle son père et plusieurs membres de sa famille avaient occupé de hautes fonctions, il devint, en 1745, président à mortier au Parlement de Normandie. Magistrat plein de zèle et d'intégrité, le président Du Moucel unissait encore à la noblesse et à la dignité du caractère cette générosité du cœur et cette charité inépuisable qui en firent jusqu'à la fin de sa carrière la Providence des infortunés. Il mourut à Rouen le 1er août 1780. Ses restes furent portés à Saint-Aubin-le-Cauf, près de Dieppe, où, l'année précédente, il avait lui-même fait transporter de l'église des Célestins de Rouen, dans laquelle ils se trouvaient, les cercueils du premier président Claude Groulart et de Barbe Guiffard, sa femme.

(Voir les Annonces de Normandie, année 1780.)

DU PARC (Raoul) naquit vers le commencement du seizième siècle. Bien que ce personnage soit qualifié d'historien par quelques biographes, nous ne connaissons de lui qu'un ouvrage intitulé : *Description des obsèques et pompes funèbres du roi Henry II*, imprimé à Paris, chez Pierre Richard, en 1559.

(Voir la Bibliothèque Française de La Croix du Maine, tome 2, et l'Histoire sommaire de Normandie, par Masseville, tome 6.)

DU PETIT-VAL (David) était fils de Raphaël du Petit-Val, qui exerçait à Rouen la profession d'imprimeur, dans la seconde moitié du seizième siècle et dans le commencement du dix-septième. David suivit avec distinction la carrière de son père, et cultiva la poésie avec tant de succès, que, de 1622 à 1633, il fut couronné neuf fois par l'Académie des Palinods.

(Voir la Notice historique sur les Palinods de Rouen, par A.-G. Ballin.)

DUPUIS (Guillaume), né dans la seconde moitié du quinzième siècle, était chanoine régulier de l'ordre des Augustins, et devint vicaire général du diocèse de Rouen. Connu en cour de Rome pour son savoir et pour sa piété, cet ecclésiastique éminent fut, en 1524, nommé évêque de Thessalonique.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

DUPUIS (Philippe-Denis), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé curé de Salmonville-la-Sauvage. Plein de sollicitude pour les malheureux, dont il était le médecin spirituel, il rechercha tous les moyens de les soulager dans les infirmités du corps, ce qui lui fit proposer d'ouvrir une souscription ayant pour objet de publier les recettes des remèdes particuliers propres à guérir les indigents. Utilisant les loisirs que lui laissait l'exercice de son pieux ministère, il écrivit, sous forme de lettres, des notices et des dissertations sur différentes matières, et le fit insérer dans le *Journal d'Annonces de la Normandie.*

Voici les lettres publiées par l'abbé dans ce journal, de 1786 à 1789: *Notice sur le Monument des cinq croix qui existaient à Saint-Germain-sur-Cailly*; — *Recette contre l'ennui;* — *Recette contre la rage;* — *Dissertation sur la carie du blé;* — *Observations sur les pommes de terre blanches;* — *Observations sur la salamandre.* On a aussi de cet honorable ecclésiastique l'*Eloge de Renée-Rosalie Brunet de Fontenailles, abbesse de l'abbaye royale de Bondeville.* Il termina sa carrière à Salmonville au commencement de la Révolution.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

DURDENT (René-Jean), littérateur des plus féconds, naquit en 1776. Se sentant du goût pour la peinture, il se livra d'abord à l'étude de cet art, et parvint à se faire admettre au nombre des élèves du célèbre David, dont il était l'un des fervents admirateurs. Obligé de reconnaître, après avoir fait un voyage à Rome pour se perfectionner, qu'il ne serait jamais qu'un peintre médiocre, il se consacra tout entier aux lettres, et, possédant une instruction des plus variées, il fut à la fois poëte, historien, romancier, critique, publiciste et traducteur. Peu stable dans ses opinions, Durdent donna des articles à tous les journaux de Paris, et travailla sur tous les sujets et pour tous les libraires, puis fut, de 1810 à 1819, attaché à la rédaction de la *Gazette de France.* En rapport avec des hommes éminents par leur position sociale et par leurs écrits, notre compatriote s'en fit estimer par la bonté de son caractère et s'en fit plaindre jusque dans les désordres fréquents de sa conduite, désordres qui, toutefois, ne touchaient en rien à l'honneur, et dont lui seul était victime.

Durdent mourut à Paris, le 30 juin 1819, dans un état voisin de la misère, à la suite de l'usage immodéré des liqueurs alcooliques.

Indépendamment des articles de polémique publiés dans les journaux par ce littérateur infatigable, on a encore de lui un nombre considérable d'ouvrages en vers et en prose, dont on trouve la nomenclature dans le *Supplément de la Biographie Universelle* et dans la *France Littéraire* de J.-M. Quérard. Les plus importants de ces ouvrages, dans chaque genre, sont : (Poésie) *Austerlitz ou l'Europe préservée des Barbares*, poëme héroïque en deux chants, 1806, in-8°; *Sésostris époux et père*, poëme sur la naissance du roi de Rome, 1811; *Ode sur les événements du* 16 *mai* 1816. — (Romans) *Adriana ou les Passions d'une jeune Italienne*, Paris, 1812, 3 vol. in-12; *Alisbelle et Rosemonde*, Paris, 1813, 3 vol. in-12; *Clémentina ou le Sigisbéisme*, Paris, 1817, 2 vol. in-12; *Thérésia ou la Péruvienne*, *Lycoris ou les Enchantements de Thessalie*, *Eudoxie et Stéphanos ou les Grecs modernes*, 2 vol. in-12; *Mémoires de Saint-Félix, ou les Aventures d'un jeune homme pendant la Révolution*, 1818, 3 vol. in-12. — (Histoire) *Campagne de Moscou en* 1812, Paris, 1814, in-8°; *Histoire du Sénat conservateur depuis son origine en l'an VIII jusqu'à sa dissolution en* 1814; *Cent dix jours du règne de Louis XVIII, ou Tableau historique des événements politiques et militaires depuis le* 20 *mars jusqu'au* 8 *juillet* 1815, Paris, 1815, in-8°; *Beautés de l'histoire grecque, ou Tableau des événements qui ont immortalisé les Grecs*, 1814-1816; *Epoques et Faits mémorables de l'histoire de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII dans sa capitale*, 1814-1815, in-12; *Epoques et Faits mémorables de l'histoire d'Angleterre depuis Alfred-le-Grand jusqu'à nos jours*, 1815, in-12; *Epoques et Faits mémorables de l'histoire de Russie depuis Rurik*, 1815, in-12; *Beautés de l'histoire de Portugal*, 1816, in-12; *Beautés de l'histoire de Turquie*, 1816; *Beautés de l'histoire des trois royaumes du Nord : la Suède, le Danemark et la Norwége*, 1816, in-12; *Histoire de la Convention nationale et Notices historiques sur les principaux personnages qui ont figuré dans les Assemblées depuis la Révolution française*, 1817, 2 vol. in-12; *Histoire littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818, in-8°.

Durdent a encore publié, sous le titre de *Promenade de Paris*, une collection de vues pittoresques des jardins publics de cette capitale et un examen critique des ouvrages d'art exposés dans les musées de la même ville.

DUREMORT (Gilles de), né au commencement du quinzième siècle, était docteur en théologie, et devint successivement abbé de Beaupré, de Beaubec, de Fécamp, et conseiller du roi d'Angleterre. Elevé au siége épiscopal de Coutances en 1440, ce personnage, très zélé partisan de la domination anglaise, s'acquit une triste célébrité dans le procès de Jeanne d'Arc, en se montrant l'un des juges les plus passionnés de cette héroïne. Ce prélat, qui s'était peu occupé de son diocèse, mourut subitement, le 29 juillet 1444, dans le prieuré de

Saint-Lô de Rouen, où, depuis son avénement à l'épiscopat, il avait presque toujours fait sa résidence.

(Voir l'Histoire des évêques de Coutances, par l'abbé Lecanu, et le Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, par M. Jules Quicherat.)

DU RESNEL (Jean-François du Bellay), né le 29 juin 1692, fit ses études au collége des Jésuites de Rouen, et fut ensuite reçu dans la congrégation de l'Oratoire, où sa trop grande application au travail altéra bientôt sa santé. Déjà versé dans la connaissance des langues savantes, il se familiarisa avec la langue anglaise, qui allait lui devenir si utile pour les traductions qu'il devait entreprendre.

Ayant permuté, en 1724, avec un chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, un canonicat dont il avait été pourvu dans la cathédrale de Boulogne, Du Resnel vint à Paris et s'attacha au duc d'Orléans, fils du régent, dont la protection lui valut l'abbaye de Sept-Fontaines. Il avait commencé par se faire une brillante réputation dans la chaire par d'excellents sermons prêchés avec éloquence; mais forcé, à cause de sa mauvaise santé, de renoncer à cette carrière, il se consacra entièrement, et pour toute sa vie, à la culture des lettres.

Les œuvres qui placent l'abbé Du Resnel au rang des poëtes se composent de deux traductions en vers français : l'*Essai sur l'Homme* et l'*Essai sur la Critique*, de Pope, traductions écrites dans un style plein d'élégance et de concision. Devenu collaborateur au *Journal des Savants* et membre de l'Académie des Inscriptions, ce savant littérateur fut reçu, en 1742, membre de l'Académie Française, et fournit au nouveau dictionnaire de cette Académie plusieurs articles sur la botanique, science qu'il connaissait à fond. La variété et la profondeur des connaissances de l'abbé Du Resnel, jointes à l'aménité de son caractère, l'avaient mis en relation avec la plupart des célébrités de son époque, notamment avec Fontenelle et Voltaire, et c'est entouré de l'estime de tous qu'il termina sa carrière le 25 février 1761.

L'abbé Du Resnel était membre de l'Académie de Rouen, qui venait d'être fondée, et qu'il ne manquait jamais de visiter lors du voyage qu'il faisait tous les ans dans sa ville natale.

Les ouvrages publiés par ce savant littérateur sont : *Essai sur la Critique*, traduit de Pope en vers français, Paris, 1730, in-12; *les Principes de la morale et du goût*, deux poëmes traduits de Pope, réimpression de l'*Essai sur la Critique* suivi de l'*Essai sur l'Homme*, Paris, 1737-1738, in-12; *Œuvres choisies de Pope*, traduites par Du Resnel, Nîmes, 1790, in-12; Paris, 1804, in-12. On a aussi de l'abbé Du Resnel de nombreux articles publiés dans le *Journal des Savants* depuis le 15 décembre 1731 jusqu'au 4 février 1736, et depuis le 25 novembre 1739 jusqu'en 1752; divers *Mémoires* imprimés dans les recueils de l'Académie des Inscriptions, dont : *Recherches sur les prix proposés aux poëtes et aux gens de lettres chez les Grecs et les Romains*, tome XIII, 1740; *Recherches sur Timon le misanthrope*, tome XIV, 1743; *Analyse et Réflexions sur l'utilité des Belles-Lettres*, etc., tome XIV, 1749;

Recherches historiques sur les Sorts, tome XIX, 1753.—Deux ouvrages de morale : l'un, *Réflexions, Sentences et Maximes de La Rochefoucauld ;* l'autre, *Considérations sur les Mœurs du temps*, par Duclos, ayant appartenu à Du Resnel et dont les marges sont couvertes de notes manuscrites de sa main, se trouvent dans la Bibliothèque de Rouen, qui possède aussi son portrait dans la collection des Normands Illustres de M. L.-H. Baratte.

L'éloge de l'abbé Du Resnel a été fait, pour l'Académie de Rouen, par Maillet Du Boullay; un autre éloge du même personnage se trouve dans le 31e volume de l'Académie des Inscriptions.

(Voir une notice biographique dans les Normands Illustres, publiée par M. L.-H. Baratte.)

DUVAL (Nicolas-Antoine), sieur Du Hazey, fut reçu au Parlement de Normandie en 1760. Déjà en réputation comme savant jurisconsulte, il se fit aussi connaître comme auteur par la publication de deux ouvrages de droit ayant pour titres : *Méthodes de liquider le mariage avenant des filles en Normandie par l'arithmétique; Traité de l'hérédité des femmes en Normandie,* 1773, in-12.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

DUVAL (Jean-Pierre), né vers le milieu du dix-huitième siècle, fut reçu avocat au Parlement de Normandie en 1778. S'étant fait connaître par des principes politiques qui étaient ceux d'un ami de l'ordre et de la liberté, il fut, en 1792, élu député à la Convention nationale par le département de la Seine-Inférieure. Bien qu'il eût pu faire briller à la tribune l'éloquence de sa parole, il n'y monta que rarement, se contentant de soutenir par ses votes le parti de la Gironde, dont il partageait les opinions. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple et le bannissement à la paix.

Le parti girondin ayant succombé le 31 mai 1793, Duval fut, avec soixante-treize de ses collègues, décrété d'accusation, mais réussit à se soustraire aux poursuites des démagogues ; puis, après la journée du 9 thermidor, il reprit sa place à la Convention, et devint plus tard membre du Conseil des Cinq-Cents. Sorti de cette assemblée en 1797, il fut nommé ministre de la police l'année suivante, fonctions difficiles pour un homme dont le caractère était plein de douceur et de modération, et qu'il remplit pourtant avec la fermeté qui convenait aux circonstances.

Lié intimement avec Merlin (de Douai), Duval acquit alors une grande influence et fut sur le point d'être élu membre du Directoire. Ayant perdu son ministère, lors de la chute du gouvernement dictatorial, il entra par l'élection au Corps Législatif, qu'il présida en 1800, et il cessa, en 1808, de faire partie de cette assemblée. Toujours empressé de se rendre utile, il acceptait, l'année suivante, les fonctions de commissaire général de la police de Nantes, fonctions qui étaient plus que modestes pour un homme qui avait



été ministre et président d'une assemblée. Nommé préfet des Basses-Alpes en 1805, il fut maintenu par Louis XVIII en 1814, et appelé, pendant les Cent-Jours, à la préfecture de la Charente.

Destitué à la seconde rentrée des Bourbons, notre compatriote se retira dans une terre qu'il possédait près de Poitiers, vécut, à partir de cette époque, entièrement éloigné des affaires publiques, et termina sa carrière en 1819. « Duval, dit la *Biographie nouvelle des Contemporains*, porta dans l'exercice de ses fonctions la droiture de son caractère, l'amour de l'ordre et l'esprit d'un bon administrateur, le zèle et le dévoûment d'un Français attaché à sa patrie. »

(Voir cette Biographie, le *Moniteur* et le Supplément de la Biographie Universelle.)

DUVERGIER DE HAURANNE (Jean-Marie), né le 21 mai 1771, appartenait à une honorable famille de commerçants de Rouen, et comptait parmi ses grands-oncles l'abbé de Saint-Cyran, personnage célèbre dans l'histoire du jansénisme. Destiné au service de la marine, il s'embarqua fort jeune sur un vaisseau de la République, et assista au fameux combat du 13 prairial an II. Après avoir quitté le service pour se livrer au commerce, il devint l'un des plus habiles et des plus riches négociants de Rouen; puis, ayant acquis des droits à l'estime et à la considération de ses concitoyens, il fut nommé membre du tribunal et de la chambre de commerce, administrateur des hospices, chef de bataillon de la garde nationale, et, plus tard, adjoint au maire de la même ville.

Elu en 1815, par le corps électoral de la Seine-Inférieure, député à la Chambre dite *introuvable*, Duvergier de Hauranne fit partie de la minorité dont une fraction était ministérielle. Nommé membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi d'amnistie, il fut l'un des trois commissaires qui ne partagèrent point l'opinion de la majorité, et combattit vigoureusement les amendements de M. de Corbière relatifs au bannissement des régicides et aux catégories. En janvier 1816, il se prononça contre la proposition tendant à confier exclusivement l'instruction publique au clergé, et s'opposa, dans un comité secret, à ce que l'état civil des citoyens fût rendu aux paroisses. Lors de la dissolution de la Chambre, le 5 septembre 1816, notre compatriote, réélu, le mois suivant, par son département, devint questeur de la Chambre, et fut appelé par le roi à faire partie de la commission chargée de préparer le budget de 1817 et de poser les bases du crédit public.

Duvergier de Hauranne, qui remplissait son mandat avec une scrupuleuse exactitude, aborda souvent la tribune et parla dans presque toutes les questions d'administration, de commerce, de finances, de douanes et de régime colonial. Il défendit à cette tribune et dans les comités la liberté de la presse, combattit l'opportunité de la guerre d'Espagne, s'éleva avec énergie contre toutes les mesures violentes, et surtout contre l'exclusion de la Chambre du député Manuel.

Non réélu en 1823, à cause de son opposition au ministère, Duvergier de Hauranne, rendu à ses affaires et à la vie privée, écrivit un ouvrage important, intitulé *De l'Ordre légal en France*, 1825-1828, 2 vol. in-8°. Ses autres publications, composées de brochures politiques, ont pour titres : *Discussion sur les délits de la presse, session de* 1816, Paris, 1817, in-8 ; *Réponse à M. Benjamin Constant*, Paris, 1818, in-8° ; *Réflexions sur l'organisation municipale*, Paris, 1818 ; *Egalité du partage et du droit d'aînesse*, Paris, 1820 ; *Opinions et Répliques sur l'Université et l'Ecole de Médecine, prononcées dans la séance du* 10 *avril* 1823, Paris, 1823 ; *Discours improvisé sur le projet d'adresse au roi*, Paris, 1823 ; *Coup-d'œil sur l'Espagne*, Paris, 1824 ; *Du Jury anglais et du Jury français*, Paris, 1827 ; *Lettre sur les élections anglaises et sur la situation de l'Irlande*, Paris, 1828.

Duvergier de Hauranne termina sa carrière à Paris le 20 août 1831, laissant un fils qui, après s'être fait une brillante réputation dans la presse, fut député sous le gouvernement de Juillet, représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, et à l'Assemblée législative l'année suivante.

(Voir la Biographie nouvelle des Contemporains, le Supplément de la Biographie Universelle et le *Moniteur* de 1816 à 1823.)

DUVIVIER (Franciade-Fleurus), l'un des officiers généraux les plus distingués de notre époque pour ses talents, son courage et la fermeté de son caractère, naquit, le 7 juillet 1794, d'un commis principal dans l'administration des subsistances militaires. Entré, en 1812, à l'Ecole Polytechnique, il se montra, comme ses condisciples, plein d'ardeur pour courir, en 1814, à la défense de Paris contre les armées coalisées. Il commandait, sous les murs de cette capitale, une section de huit pièces de canon dans la grande batterie dirigée par les intrépides élèves de l'Ecole.

Ayant continué à suivre la carrière militaire sous la Restauration, Duvivier, après avoir été envoyé successivement comme chef du génie à Ajaccio, aux îles d'Hyères et à Saint-Pierre de la Martinique, prit part, en 1830, à l'expédition d'Alger avec le grade de capitaine du génie, et fut appelé, après la conquête de ce pays, au commandement de l'un des deux bataillons de zouaves qui venaient d'être organisés.

A peu de temps de là, il acceptait une tâche bien difficile et qu'aucun officier n'osait entreprendre, celle de discipliner cinq mille volontaires parisiens, tous soldats des barricades de juillet, qui venaient d'arriver à Alger. En quelques mois, ces volontaires furent disciplinés, et, lors de l'expédition de Médéah, ils combattirent avec tant de bravoure, qu'ils sauvèrent nos troupes d'un péril imminent. Bien qu'il fût l'un des moins anciens des chefs de bataillon, Duvivier était nommé, en 1833, commandant supérieur de la place de Bougie, poste dans lequel il se montra aussi vaillant soldat que bon administrateur. De 1835 à 1836, il fut, comme lieutenant-colonel, employé à Bone, où il eut le comman-

dement d'un régiment de spahis, puis à Alger, où il remplit par intérim les fonctions d'Aga des Arabes.

Promu au grade de colonel après la première expédition de Constantine, il fut envoyé à Guelma pour y fonder une ville. Là encore, il sut faire apprécier ses talents d'organisateur et se faire aimer des Arabes par sa justice et sa fermeté. A cette même époque, il soutenait en rase campagne, pendant six heures, avec sept cents hommes, le choc de mille fantassins et de mille cavaliers aguerris, prenait part au nouveau siége de Constantine, et fortifiait, en 1838 et 1839, la ville de Blidah, d'où il repoussa constamment les Arabes qui cherchaient à y pénétrer.

Nommé maréchal-de-camp le 15 septembre 1839, Duvivier enlevait, à la tête de sa brigade, la position la plus difficile de Mouzaïa, le passage du Téniah, et était élevé, en 1840, à la dignité de grand-officier de la Légion-d'Honneur. L'occupation de Médéah ayant été résolue, ce général, désigné pour cette opération, se distingua de nouveau en combattant avec neuf cents Français contre cinq mille Arabes bien armés et commandés par Abd-el-Kader en personne.

De fréquentes dissidences avec le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, obligèrent Duvivier à demander son rappel en France; il y revint en 1841, et se livra, dans la retraite, à de profondes études. Sorti de cette retraite, lors de la Révolution de 1848, il accepta du gouvernement provisoire le commandement de la place de Paris, et se chargea de l'organisation de la garde nationale mobile, dont il fut nommé général.

Elu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département de la Seine, Duvivier était aussi, le 22 mai, promu, en récompense de ses services, au grade de général de division. Dès le premier jour de l'insurrection de juin 1848, il s'empressa d'offrir ses services et fut chargé de défendre l'Hôtel-de-Ville. Il se trouvait, le 25, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, et s'avançait à la tête de la garde mobile, sous une grêle de balles, vers une barricade formidable, lorsqu'on l'entendit prononcer ces mots d'une voix brève : « Je suis piqué. » Une balle, en effet, venait de l'atteindre au pied et de lui faire une grave blessure. Il commanda encore quelques instants, puis, contraint de se retirer, il fut, peu de jours après, transporté à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, où il mourut des suites de cette blessure le 8 juillet, et fut inhumé aux Invalides, le 13 du même mois, avec les honneurs dus à ses titres et à son admirable dévoûment.

L'administration municipale de Rouen a, sur la proposition de l'Académie de la même ville, fait placer une inscription commémorative sur la maison où est né le général Duvivier, rue des Arpents, n° 65.

Cet honorable militaire a écrit et publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Essai sur la défense des Etats par les fortifications*, Paris, 1826, in-8° ; *Observations sur la guerre de la succession d'Espagne*, Paris, 1830, 2 vol. in-8° ; *Solution de la question d'Algérie*,

Paris, 1841, in-8° ; *Recherches et notes sur la portion de l'Algérie au sud de Guelma*, etc., Paris, 1841, in-4° ; *Quatorze observations sur le dernier Mémoire du général Bugeaud*, Paris, 1842, in-8° ; *Observations du général Duvivier sur le discours de M. Thiers*, Paris, 1842, in-8° ; *Réponse à l'examen publié par M. le docteur Guyon sur les quatorze observations*, Paris, 1843, in-8° ; *Discours au peuple sur les fortifications de Paris*, 1844, in-32 ; *Lettre du général Duvivier à M. Desjobert, député de la Seine-Inférieure, sur l'application de l'armée aux travaux publics*, Paris, 1845 ; *Abolition de l'esclavage, civilisation du centre de l'Afrique, projet pour y parvenir*, Paris, 1845, in-8° ; *les Inscriptions phéniciennes, puniques, numides, expliquées par une méthode incontestable*, Paris, 1846, in-8°.

L'Académie de Rouen a mis au concours, pour l'année 1857, la biographie du général Duvivier. Un portrait en pied du même personnage, par notre compatriote M. Cabasson, décore la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Rouen.

(Voir, dans le Bulletin de l'Académie de Cherbourg, année 1848, une notice biographique par M. A. de Colleville ; la Littérature Française contemporaine et le *Moniteur* de 1830 à 1848.)

Le portrait du général Duvivier se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

E.

ÉCHARD (Jacques), né le 22 septembre 1644, entra en 1660 dans l'ordre des Dominicains de Paris, où il fut justement considéré pour des ouvrages écrits en latin, dans lesquels se fait remarquer le fruit d'un immense travail et d'une vaste érudition. L'œuvre principale de ce savant religieux est une biographie des Frères-Prêcheurs, dont voici le titre : *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti*, 1719-1721, 2 vol. in-folio. On trouve à la suite de cet ouvrage, qui avait été commencé par le P. Quétif : *Sacrum Gynæceum Dominicanum, seu Sorores ordinis Prædicatorum quæ scriptis claruerunt.* Prosper Marchand dit que cette bibliothèque biographique est excellente dans son genre et pleine de recherches curieuses et intéressantes. Lenglet-Dufresnoy en fait également l'éloge. On a encore du P. Echard : *Thomæ Summa suo autori vindicata, sive De V.-F. Vincentii Bellovacensis scriptis Dissertatio, in quâ quid de speculo morali sentiendum aperitur*, 1708, in-8°.

Ce savant Dominicain termina sa carrière le 15 mars 1724.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, la Biographie Universelle, etc.)

ÉCHARD ou ESCHARD (Charles), que, d'après le catalogue du Musée de peinture de M. Descamps, nous considérons comme Rouennais, bien qu'un autre catalogue le fasse naître à Caen en 1748, reçut les premières notions de son art à l'école de dessin et de pein-

ture dirigée, à Rouen, par J.-B. Descamps. Il alla ensuite passer quelques années en Hollande, étudia les chefs-d'œuvre des maîtres de ce pays, et, lors de son retour en France, il se fit connaître en exposant au Louvre, en 1791, une *Vue de Marseille*, une *Joûte* et une *Fête sur l'Eau*, une *Vue du Port de Harlem*. En 1798, il exposait encore une *Vue du Mont-Blanc* et une *Vue de Hollande aux environs de Groningue*. Un autre tableau du même genre, représentant la *Vue d'un canal se prolongeant autour d'une ville de Hollande*, fut donné par son auteur au Musée de Rouen, où il se trouve encore aujourd'hui. Echard, qui, suivant quelques appréciateurs, avait un pinceau correct et spirituel dans la touche et agréable dans le coloris, a aussi gravé à l'eau-forte un certain nombre de sujets très recherchés des amateurs. Ces gravures représentent, pour la plupart, des *Bergers*, des *Gueux*, des *Grippe-sous*, des *Pêcheurs*. Echard était agrégé à l'Académie de Peinture. Il termina sa carrière à Paris, vers le commencement de ce siècle.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert (supplément), et une Notice sur le Musée de Rouen, publiée par M. de Chennevières dans la *Revue de Rouen*, août 1848.)

ÉLIE (Jean), né en 1647, se consacra à la vie monastique dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Il fit sa profession le 11 juillet 1666, dans l'abbaye de Jumièges, où il fut bientôt remarqué pour son savoir et sa piété. Elu plus tard prieur de l'abbaye de Conches, il ne cessa de montrer un zèle ardent pour l'observance de toutes les règles de son ordre.

Le P. Elie a écrit, vers 1689, une *Histoire de l'abbaye de Saint-Crespin-le-Grand*, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, resté inédit et très estimé, dit-on, fut longtemps conservé dans la bibliothèque de Saint-Crespin et passa ensuite dans celle de Saint-Germain-des-Prés. Ce savant Bénédictin termina sa carrière le 29 janvier 1714.

(Voir l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, la Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, tome 1er, et la Bibliothèque historique du P. Lelong.)

ESNEVAL (Le Roux d'), né dans la première moitié du dix-septième siècle, descendait d'une honorable et ancienne famille de Normandie, dont plusieurs membres se distinguèrent dans la magistrature, dans l'armée et dans la diplomatie. L'un d'eux, Guillaume Le Roux, fit commencer à Rouen, vers la fin du quinzième siècle, sur la place de la Pucelle-d'Orléans, le magnifique hôtel du Bourgtheroulde, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des étrangers.

Le personnage dont nous nous occupons ici fut, en sa qualité d'habile diplomate, chargé, par Louis XIV, de négociations importantes, et nommé, en 1688, ambassadeur extraordinaire en Portugal. Envoyé en Pologne, avec le même titre, en 1792, il y termina sa carrière l'année suivante.

ESNEVAL (Anne-Robert-Claude d'), marquis de Grémonville, etc., fils du précédent, naquit à Rouen, le 21 mars 1686, et fut président à mortier au Parlement de Normandie. Aimant à encourager les lettres, que lui-même il se plaisait à cultiver, ce magistrat se montra plein de générosité envers les poëtes des Palinods de Rouen, devint prince de cette Académie, et mourut au lieu de sa naissance, le 20 novembre 1766. Il fut inhumé à Pavilly, dans l'une de ses terres.

(Voir l'Eloge des Normands, par l'abbé de la Rivière ; les *Annonces de Normandie* de novembre 1766, et la Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin.)

ÉTIENNE, surnommé de Rouen, à cause du lieu de sa naissance, naquit vers le milieu du douzième siècle. Neveu de Bernard, qui, en 1134, devint abbé du Mont-Saint-Michel, Etienne embrassa, comme lui, la vie monastique dans l'abbaye du Bec, où il parvint jusqu'au diaconat. Ce religieux s'appliqua, pendant plusieurs années, à transcrire des manuscrits, travail des plus utiles à cette époque encore si éloignée de l'invention de l'imprimerie, puis il écrivit en latin un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose.

La bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés conserva jusqu'à la Révolution un très volumineux et curieux manuscrit de ce laborieux Bénédictin. Il contenait les pièces suivantes : *Poëme sur la naissance du Sauveur,—Poëme funèbre en l'honneur de Valéran, comte de Meulan*, publié dans le premier volume de la grande collection de Dom Martène, — *Eloge de Geofroy, comte d'Anjou, — Complainte sur la mort de Thibaut-le-Grand, comte de Champagne, — Complainte sur le trépas de l'impératrice Mathilde, — Poëme sur l'élection de Bernard à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, — Vers sur la manière d'étudier, — Abrégé de l'exposition d'Haimon sur Isaïe, — Abrégé des Institutions oratoires de Quintilien, avec un éloge de ce rhéteur, — Dialectique de Martianus Capella, — Extrait des Partitions de Cicéron.* Dom Brial attribue encore à Etienne le *Draco Normanicus*, ouvrage dont on ne connaît que la préface et les commentaires.

(Voir l'Histoire Littéraire de la France par les Bénédictins, tome 12.)

ÉTOILE (Mme de l'), née dansla première moitié du dix-huitième siècle, fit connaître fort jeune son penchant pour la poésie. Elle fut couronnée deux fois aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen : la première en 1770, pour une ode imitée du magnifique cantique de Moïse, le *Passage de la mer Rouge ;* la seconde en 1771, pour une idylle sur la *Mort d'Abel.* Ces deux pièces ont été imprimées séparément en 1772.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

EUDEMARE (François d'), né dans la seconde moitié du seizième siècle, était chanoine de la Cathédrale de Rouen. Il publia, en 1626, une histoire de Guillaume-le-Conquérant, sous le titre d'*Histoire excellente et héroïque du roi Williaume-le-Bâtard, jadis roi d'An-*

gleterre et duc de Normandie, Rouen, Nicolas Ango, in-8°. Cet ouvrage, revu et corrigé par l'auteur, fut réimprimé en 1629, à Rouen, chez la veuve Orange. On a encore de cet ecclésiastique *le Promenoir sacerdotal* et *les Tapisseries sacrées*, et *Histoire des nopces sacrées de saint Joseph et de la glorieuse Vierge Marie*. L'abbé d'Eudemare cultivait aussi la poésie, mais on ne connaît de lui, dans ce genre, qu'un sonnet adressé à la ville de Rouen, à l'occasion de l'entrée de Henri IV dans cette ville, le 16 octobre 1596.

Ce personnage termina sa carrière au lieu de sa naissance, le 2 juillet 1635, et fut inhumé dans le cimetière Saint Maur, chapelle de Saint-Nicolas.

(Voir l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par Dom Pommeraye, et l'Histoire de Rouen, par Farin.)

EXAUDET ou EXAUDÉ (Antoine), auteur du célèbre menuet qui porte son nom, serait, selon le *Dictionnaire biographique des Musiciens* de M. Fétis, né à Rouen, en 1710. Il tenait le premier violon aux concerts donnés dans cette ville, et sa réputation d'habile exécutant le fit bientôt appeler à Paris, puis recevoir à l'Opéra, où il devint répétiteur des ballets et violon soliste. Ce musicien, qui avait beaucoup de talent et d'imagination, composa plusieurs œuvres chorégraphiques; mais son menuet a seul survécu. Exaudet mourut à Paris en 1763.

Bien que M. A. Elwart ait écrit sur Exaudet un joli feuilleton anecdotique, reproduit dans le *Journal de Rouen* du 5 mars 1856, et dans lequel il fait naître ce personnage à Aix, en Provence, en 1735, et mourir en 1760, nous avons cru devoir nous ranger à l'opinion de M. Fétis, à cause de son autorité comme biographe.

F.

FABRI (Pierre), né vers le milieu du quinzième siècle, est un des premiers auteurs qui aient donné, dans notre langue, des préceptes sur l'art d'écrire. On a de lui un curieux Traité de rhétorique, imprimé en caractères gothiques, à Rouen, chez Thomas Rayer et Simon Gruel, 1521, in-8°. Ce traité est divisé en deux livres; le second, entièrement consacré à l'art poétique, contient plusieurs pièces, telles que *chants royaux, ballades, rondeaux, vire-lays, chansons, etc.*, composées par Fabri et citées comme modèles pour tous les genres de poésie. On a encore de ce rhéteur-poëte *les Epitaphes du roi Loys*, imprimées à Rouen, et un *Traité touchant le temps de maintenant, où sont introduites parlant ensemble onze dames, lesquelles sont : Rome, Florence, Gênes, Venise, Milan, France, Espagne, Angleterre, Flandre, Autriche*, et l'auteur lui-même, remplissant le rôle d'acteur.

Le livre du *Grant Art de Rhétoricque* eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, et il en fut fait plusieurs éditions de 1521 à 1544. La Bibliothèque de Rouen possède un exemplaire de la dernière édition;

en voici le titre dans toute sa naïve et pompeuse prolixité. Nous le donnons en conservant, avec la plus stricte exactitude, et son orthographe et sa singulière composition typographique :

LE GRANT ET VRAY
art de plaine rhetoricque : utile profi
table et necessaire a toutes gens qui
desirent a bien elegantement par
ler et escripre. Compile et cô
pose par tres expert sciê
tifiq et vray orateur
maistre Pierre
Fabri en sô
vivât cu
re de
Meray : et
natif de Rouê
par le ql ung chas
cun en le lysant pourra fa
cilemêt et aornemêt côposer et
faire toutes descriptions en pse et rime
comme oraisons lettres missives epis
tres : sermôs : recits : collatiôs et requestres.

Pierre Fabri, qui fut en grande réputation parmi les auteurs et orateurs de son temps, qui le surnommèrent le Quintilien de Normandie, avait été prince et juge de l'Académie des Palinods de Rouen. Il termina sa carrière vers 1521.

(Voir la Bibliothèque Française de Du Verdier, tome 5, et celle de l'abbé Goujet, tome 1er.)

FARIN (François), né vers 1605, embrassa l'état ecclésiastique et devint clerc matriculier et organiste de l'église Saint-Godard de Rouen, puis fut pourvu du modeste prieuré de Notre-Dame-du-Val, dans le pays de Caux.

S'étant livré à l'étude des anciennes annales de Rouen, il écrivit l'histoire de cette ville. Des détails curieux et intéressants, qu'il serait impossible de trouver ailleurs, font encore, à notre époque, rechercher cet ouvrage, dont il a donné plusieurs éditions. La plus rare et la plus estimée est celle qui parut du vivant de l'auteur (Rouen, Jacques Hérault, 1668, 3 vol. in-12). Les autres éditions données aussi à Rouen, après la mort de Farin, et ayant pour dates 1710 (3 vol. in-12), et 1738 (6 vol. in-12 et 2 vol. in-4°), ont été retouchées par Jean Le Lorrain, chapelain de la Cathédrale, et par Dom Ignace, Chartreux de la même ville.

Le bon et modeste prieur de Notre-Dame-du-Val avait publié, avant son histoire de Rouen, un ouvrage intitulé *la Normandie Chrétienne, ou l'Histoire des Archevêques de Rouen qui se trouvent au catalogue des saints*, Rouen, Dumesnil, 1659, in-4°.

Farin mourut dans sa ville natale, le 8 septembre 1675.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, supplément; la Biographie Universelle, et les Eglises de l'arrondissement d'Yvetot, par M. l'abbé Cochet, tome 2.)

FATOUVILLE (Nolant, sieur de), né dans le dix-septième siècle, selon les *Mémoires Biographiques* de Guilbert, était, dit-on, conseiller au Parlement de Normandie, ce qui toutefois n'est point attesté par l'inscription de son som sur la liste des membres de cette compagnie, où nous l'avons vainement cherché.

Homme de beaucoup d'esprit et d'une gaîté qu'il se plaisait à rendre expansive, de Fatouville composa, par pur amusement, des arlequinades qui furent représentées avec succès sur le Théâtre-Italien. Dans ces petites pièces, qui toutes méritent le titre de comédies qui leur fut donné lors de leur publication, se trouvent des scènes fort piquantes et un dialogue pétillant de saillies originales et de bon aloi; aussi ne furent-elles point dédaignées de quelques-uns de nos auteurs comiques, qui leur ont fait de nombreux emprunts. Picard l'avoue lui-même avec franchise, en disant dans la préface de *Duhaucours*, comédie qu'il fit en société avec Chéron, qu'une pièce ayant pour titre *le Banqueroutier*, jouée au Théâtre-Italien en 1687, ne leur avait point été inutile pour la composition de leur comédie. Cette pièce du *Banqueroutier* est le chef-d'œuvre de Fatouville.

Les autres pièces du même auteur ont pour titres : *Arlequin, Mercure galant*, 1682; *la Matrone d'Ephèse, ou Arlequin Grapignan*, 1682; *Arlequin, Lingère du Palais*, 1682; *Arlequin Protée*, 1683; *Arlequin, Empereur dans la Lune*, 1684; *Arlequin Jason*, 1684; *Arlequin, Chevalier du Soleil*, 1685; *Isabelle, Médecin*, 1685; *Colombine, Avocat pour et contre*, 1685; *le Marchand Dupé*, 1687; *Colombine, Femme vengée*, 1689; *la Fille Savante*, 1690; *la Précaution Inutile*, 1692. Ces quatorze arlequinades, qui toutes sont en trois actes, ont été publiées, les unes en entier, les autres par fragments, dans le *Théâtre Italien* de Gherardi, sans nom d'auteur et avec la seule initiale D...

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et la Biographie Universelle.)

FAUTREL (Georges), né en 1633, appartenait à la congrégation des Jésuites; possédant un prodigieux savoir, il professa successivement, pendant trente ans, dans le collége de cette congrégation, les humanités, la rhétorique et la théologie morale. Ce religieux avait eu dans sa jeunesse un grand penchant pour la poésie latine; il publia, en 1653 et 1655, des odes alcaïques. Plus tard, il donna deux ouvrages ascétiques ayant pour titres : *l'Histoire des Miracles de la Sainte-Vierge, — le Manuel des Agonisants.*

FAUVEL (Robert), sieur de Doudeauville, né vers la fin du seizième siècle, était maître en la cour des comptes de Rouen. Ayant beaucoup de dévotion et la passion des voyages, il fit, en compagnie de MM. de Fermanel, conseiller au Parlement de Normandie, Baudoin de Launay et Stochoue de Sainte-Catherine, gentilhomme flamand, un voyage en Palestine, dans le but de visiter les Lieux-Saints. Partis de Paris le 15 mars 1630, ils étaient de retour le 4 août 1632.

La relation de ce pèlerinage, publiée d'abord en Flandre par Stochoue de Sainte-Catherine, eut trois éditions, et fut réimprimée à Rouen sous ce titre : *Voyage d'Italie et du Levant, contenant la description des royaumes, provinces, gouvernements, villes, bourgs, villages, églises, mosquées, etc.* Rouen, Jacques Hérault, 1664, in-12. « On lit avec intérêt dans cette relation, dit Guilbert dans ses *Mémoires Biographiques*, ce que les voyageurs racontent de quelques villes de Judée, et surtout de Jérusalem. » La Bibliothèque de Rouen possède, avec un exemplaire de l'édition de 1664, un manuscrit à peu près conforme à l'imprimé, et que nous supposons avoir appartenu à Fauvel.

Fauvel termina sa carrière à Rouen, le 17 septembre 1661, et fut inhumé dans l'église Saint-Denis de la même ville.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

FEUGÈRE (Guillaume), né vers la moitié du seizième siècle, était ministre protestant et enseigna d'abord la théologie à Rouen, puis à l'Université de Leyde. Il est auteur des *Réponses aux inquisiteurs de Zélande touchant la perpétuité de l'Eglise,* ouvrage écrit en latin et imprimé à La Rochelle en 1579. Il publia aussi l'ouvrage de Ratramne : *De corpore et sanguine Domini,* et mit la dernière main au livre du ministre Marlorat : *le Trésor des lieux communs de l'Ecriture-Sainte.* Feugère mourut à Rouen vers 1613.

(Voir le Dictionnaire de Moréri et la Table de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, par Dupin, tome 4.)

FILLEUL (Nicolas), né vers 1530, était professeur au collége d'Harcourt, où il fit représenter publiquement, en 1563, une tragédie d'*Achille.* Cette pièce et quelques autres productions qui la suivirent commencèrent si bien la réputation de ce poëte dramatique, qu'il fut choisi par le cardinal de Bourbon, alors archevêque de Rouen, pour composer les pièces et scènes allégoriques que ce prélat avait imaginé de faire représenter devant Charles IX et sa mère Catherine de Médicis, qu'il allait recevoir dans son château de Gaillon.

Les pièces composées par Filleul pour cette circonstance furent représentées d'une manière tout-à-fait splendide, ainsi que nous l'apprend M. Deville dans une intéressante notice sur ce magnifique château, que fit édifier le cardinal Georges d'Amboise, et qui de-

vint la maison de plaisance des archevêques de Rouen. Le théâtre avait été dressé dans le grand pavillon du parc, qui était de toutes parts environné d'eau, et que le poëte désigne, en raison de cette circonstance et de la présence du roi et de la reine, sous le nom de l'*Ile Heureuse*. Les pièces et scènes allégoriques ainsi représentées les 26 et 29 septembre 1566 avaient pour titres : *Thétis*, *Francine*, *les Ombres*, comédies pastorales ; *les Nayades ou la Naissance du roi Charlot*, allégorie ; *Lucrèce*, tragédie en cinq actes, avec des chœurs. Toutes ces compositions dramatiques de notre compatriote furent imprimées à Rouen, la même année, par les soins du cardinal de Bourbon, sous le titre collectif *le Théâtre de Gaillon*, avec cette dédicace : *A la Royne*.

Filleul, dit La Croix du Maine dans sa *Bibliothèque Française*, était un excellent poëte latin et français ; il avait pour devise : *Fatis contraria fata rependens*.

Les autres ouvrages de ce poëte qui ont été publiés sont : *les Discours ou Sonnets moraux*, Rouen, 1563, in-4° ; *la Couronne de Henry le Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°. On connaît encore de Filleul, dit la *Biographie Universelle*, une traduction en vers français d'un poëme latin d'*Angiello Bargeo*, adressé à Catherine de Médicis.

(Voir la Bibliothèque Française de La Croix du Maine et la Biographie Universelle.)

FIQUET (Jean-Louis), sieur de Normanville, naquit le 25 août 1726. Il était conseiller au Parlement de Normandie, et devint, sous le ministère de M. de Maupeou, président du conseil supérieur.

Ce magistrat aimait, dans ses moments de loisir, à cultiver les arts d'agrément, tels que le dessin, la peinture, la musique et la poésie ; mais son goût le plus prononcé fut pour la bibliographie, science qu'il possédait parfaitement. Reçu membre de l'Académie de Rouen, il y fit apprécier son mérite par plusieurs lectures, et communiqua à cette compagnie, en 1760, une dissertation pleine d'esprit et d'érudition sur le poëme d'*Orlando furioso* de l'Arioste.

Ce magistrat littérateur mourut à sa terre de Normanville en juillet 1790.

(Voir son Eloge, par Haillet de Couronne, dans le Précis de l'Académie de Rouen, et l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome 6.)

FLAUST (Pierre-Marie), fils du célèbre commentateur de la Coutume de Normandie, naquit le 19 octobre 1762. Il devint lieutenant général au bailliage de Vire, membre de l'assemblée et commissions provinciales de la généralité de Caen, puis fut élu, par cette même ville, député aux Etats-Généraux de 1789. La carrière politique de ce personnage se termina avec cette première assemblée.

Son portrait se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

FLÈCHEUX (Maria), artiste lyrique distinguée, naquit en 1815, et commença à se faire connaître, en 1834, sur le second théâtre de Rouen, où elle chanta dans deux concerts.

Douée d'une voix fraîche, bien timbrée et des plus sympathiques, la jeune Maria, appelée à Paris, y fut bientôt remarquée et chaleureusement encouragée. Le 7 novembre 1835, elle fit à l'Opéra un brillant début dans le rôle d'Alice de *Robert-le-Diable*, et créa l'année suivante, avec beaucoup de succès, le rôle du page dans *les Huguenots*.

Ayant quitté l'Opéra, cette cantatrice se fit entendre dans plusieurs théâtres de province, et fut pendant quelques années engagée au théâtre de Bruxelles, où elle tint son emploi avec distinction. Maria Flècheux mourut à Paris, le 20 septembre 1842.

(Voir la Biographie des Acteurs de Paris, etc.)

FLEURY (Pierre-Dominique), né en 1768, fit ses études au collége des Jésuites de Rouen et remporta, en 1786, les prix de botanique et de mathématiques fondés par la ville. Joignant à l'amour des sciences la lecture des poëtes latins, il cultivait aussi, parmi les arts, le dessin et la musique; mais, donnant la préférence aux sciences mathématiques, il entra dans le génie civil et fut nommé ingénieur au Havre. Ayant refusé de prêter serment lors de la Révolution, il fut porté sur une liste de suspects, mais parvint à se soustraire aux poursuites jusqu'à la chute de Robespierre.

Revenu dans sa ville natale, il travailla, avec le savant Dom Gourdin, au classement des livres qui se trouvaient alors dans les greniers de l'Ecole centrale, livres qui devaient servir plus tard à fonder la Bibliothèque publique de Rouen. Cette occupation développa chez notre compatriote le goût de la bibliographie, et il embrassa la profession de libraire. M. Fleury fut, en cette qualité, honoré de l'estime et de la confiance du cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen. Passionné pour les bons livres et plein de discernement dans leur choix, il acquit, à bon droit, la réputation de bibliophile distingué. Il termina sa carrière dans sa ville natale, le 7 décembre 1850.

(Voir une Notice biographique en tête du Catalogue des livres ayant appartenu à M. Fleury père.)

FONTAINE (Marie-Pierre), né le 7 février 1712, embrassa l'état ecclésiastique et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de vicaire de Notre-Dame-de-la-Ronde. S'étant livré avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres, et surtout à celle de la poésie, il publia, en 1736, sous le voile de l'anonyme, un recueil de pièces anacréontiques intitulées *Muse Normande*, et, en 1745, il adressa au roi Louis XV une églogue à l'occasion de sa convalescence.

Reçu membre de l'Académie de Rouen, l'abbé Fontaine défraya pendant dix ans les séances publiques et particulières de cette compagnie par la lecture des Odes d'Horace, d'Anacréon et de Pindare, qu'il traduisait en vers français.

Un ami de notre compatriote, l'abbé Terrisse, qui possédait alors l'abbaye de Saint-Victor-en-Caux, lui ayant offert, en 1750, la modeste cure de Vassonville-sur-Scie, l'abbé Fontaine accepta avec reconnaissance cette retraite, qui convenait si bien à la simplicité de ses goûts, et continua avec un redoublement de zèle la traduction de ses poëtes favoris, sans négliger en rien ses devoirs religieux. Cet honorable ecclésiastique termina sa carrière le 24 août 1775, et fut inhumé dans le chœur de son église.

(Voir son Eloge, par Haillet de Couronne, dans le Précis de l'Académie de Rouen, et une Notice biographique publiée par M. l'abbé Cochet dans la *Revue de Rouen*, janvier 1848.)

FONTENAY (Pierre-Nicolas de), naquit le 27 septembre 1743, d'une honorable famille de négociants de Rouen. — Après avoir fait de brillantes études dans le pensionnat du séminaire de Joyeuse, il embrassa la carrière de son père, auquel il devait bientôt succéder dans la gestion de son importante maison de commerce. Il ne s'occupa d'abord que de négoce ; mais voulant contribuer pour sa part au progrès de notre industrie nationale, il fut l'un des premiers qui versèrent des capitaux dans une entreprise ayant pour objet l'établissement à Louviers d'une vaste filature de laine. Il devint aussi propriétaire de la manufacture de velours créée à Rouen, près de Saint-Paul, par M. Holker, et encouragea M. Descroizilles, habile chimiste, dans son nouveau mode de blanchîment, qui devait procurer à nos fabriques d'incalculables avantages.

Nommé échevin de la ville, juge, et plus tard président du tribunal consulaire, de Fontenay fut encore choisi pour discuter les intérêts de la Normandie dans l'Assemblée provinciale, et pour représenter Rouen aux Etats-Généraux de 1789.

Membre de l'Assemblée constituante, notre compatriote s'occupa dans le comité du commerce, dont il faisait partie, à élaborer de bonnes lois sur une matière que nul ne connaissait mieux que lui. — Pressentant la dépréciation dont allait bientôt être frappé le papier-monnaie, de Fontenay s'opposa avec énergie à l'émission d'un milliard d'assignats. Son frère et son associé, Alexandre de Fontenay, ayant cru devoir lui proposer, dans l'intérêt de ses enfants, de passer à l'étranger avec une somme d'un million 600,000 fr., il en reçut immédiatement cette réponse : « Je ne me crois pas permis de quitter le sol de la patrie, quand elle n'a peut-être pas un homme de trop pour la défendre ; j'ai contribué pour ma part à la création des assignats, et je ne donnerai pas à mes concitoyens, en faisant passer des fonds à l'étranger, le mauvais exemple de ne pas croire à la solidité de ce papier. Sans doute, je prévois des malheurs ; mais quand j'aurai fait mon devoir, et tout mon devoir, advienne que pourra ! »

De retour à Rouen, à la fin des travaux de l'Assemblée constituante, de Fontenay fut appelé, par le suffrage de ses concitoyens,

à la tête de l'administration municipale de cette cité, fonctions qu'il remplit, dans ces temps difficiles, avec un courage éprouvé par la triste nécessité où il se trouva plusieurs fois de payer de sa personne et d'affronter le péril pour s'opposer aux excès de la multitude soulevée par des agitateurs.

Nommé par la reconnaissance publique président de l'administration départementale, cet honorable magistrat déploya, dans l'exercice de cette éminente fonction, une fermeté dont peu d'hommes étaient capables à cette déplorable époque. Voici dans quelle circonstance :

Le représentant du peuple Carrier, de sinistre mémoire, venait d'être, après le 31 mai 1793, envoyé en mission dans le département de la Seine-Inférieure ; à son arrivée à Rouen, il se rend au sein du conseil d'administration, présidé par notre compatriote, et là il fait entendre ces paroles : « Citoyens, nous sommes chargés d'examiner la conduite que vous avez tenue à l'égard de l'infâme insurrection du Calvados, et de nous assurer si vos besoins de subsistances sont aussi grands que vous l'annoncez ; notre première opération, toutefois, sera de juger votre conduite : elle seule peut servir de règle aux secours que vous avez le droit d'attendre de la Convention. » A ces paroles prononcées avec le ton de la menace et de la violence, de Fontenay répond avec calme et dignité : « Citoyen représentant, les besoins d'une population composée de sept cent mille individus ne sauraient être confondus avec nos torts, si nous sommes coupables. La Convention n'a rien à reprocher au peuple de ce département, qui ne s'est fait remarquer que par son respect pour l'ordre et les lois. Il est juste donc de pourvoir, dès à présent, à ses besoins. Vous examinerez après, à loisir, quelle a été la conduite de ses administrateurs. — Je sais, dit Carrier frappé de la justesse de cette réponse, je sais, citoyen président, que la délibération qui a été prise par l'administration départementale n'a point eu votre assentiment (ce qui était exact). — Vous êtes dans l'erreur, répliqua de Fontenay : nos délibérations ont toutes été prises à l'unanimité, seul je les ai signées ; si elles doivent exposer les membres de l'administration à quelque danger, seul je désire en être responsable. »

Carrier, l'homme des noyades de la Loire, vaincu lui-même par l'ascendant d'une si grande fermeté, d'un si noble dévoûment, décida, dès le lendemain, qu'on ne s'occuperait que des moyens de procurer des subsistances aux habitants de la Seine-Inférieure.

De Fontenay, qui avait cessé d'être maire à la fin de 1793, fut appelé de nouveau à cette fonction, le 30 octobre 1793, par les représentants du peuple Delacroix, Legendre et Louchet, en mission dans le département ; mais il donna presque aussitôt sa démission, par suite de mesures arbitraires dont il se voyait forcé de devenir l'instrument et de subir la responsabilité. Regardé comme suspect après cette démission, il se vit arraché à sa famille et à son commerce, puis incarcéré à Saint-Yon. La pureté de ses intentions

étant reconnue, il fut, sur les instances de son frère, mis en liberté peu de temps avant le 9 thermidor.

Nommé maire pour la troisième fois par arrêté du premier consul, il fut installé le 10 prairial an VIII (30 mai 1800). Lorsque le chef de l'Etat vint visiter Rouen, le 30 octobre 1802, il n'accepta les clefs que lui présenta notre compatriote que pour les confier « au digne maire de la ville de Rouen. » Telles furent les propres expressions du premier consul, qui, quelques jours après, lui envoyait une écharpe d'honneur accompagnée d'une lettre dans laquelle se trouvaient ces paroles flatteuses : « Je désire que vous portiez cette écharpe, afin que les Rouennais y voient une preuve de la satisfaction que j'ai éprouvée et du cas que je fais de votre personne. »

De Fontenay, qui, avec les fonctions de maire, remplissait encore celles de président de l'administration des hospices et du collége électoral du département, fut élevé à la dignité de sénateur le 18 février 1804 et commandeur dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, mais il ne devait jouir que peu d'années du haut rang où l'avaient placé ses nombreux services et ses éminentes capacités. Il mourut à Paris le 11 février 1806.

Le nom de cet honorable magistrat a été donné à l'une des rues de Rouen, et son portrait, peint par M. Doutreleau, décore la salle des Mariages de la mairie de cette même ville.

(Voir, dans le Précis de l'Académie de Rouen, année 1806, une Notice biographique par Dom Gourdin, et une Notice nécrologique lue par Guilbert à la Société libre d'Emulation.)

FONTENAY (Alexandre de), frère du précédent, naquit le 2 février 1748. Initié de bonne heure par sa famille aux affaires commerciales, il se livra dans cette carrière, avec son frère aîné, à de grandes et heureuses spéculations. Ayant choisi dans la maison de commerce la gestion du négoce extérieur, il parcourait les principales villes de France, d'Espagne et d'Italie, visitant les correspondants, dont il ne manquait jamais d'augmenter le nombre à chaque voyage.

« Alexandre de Fontenay, dit son biographe (M. Beugnot), savait surtout entourer les calculs les plus habiles du charme de la gaîté. La nature l'avait également doué pour les plaisirs et les affaires; aussi avait-il imaginé de faire servir les uns au succès des autres. Le passage de ce négociant dans une ville manufacturière était un événement ; on ne le voyait point perdre son temps à promener de maison en maison des offres qu'on aurait froidement accueillies et sur lesquelles on aurait bataillé ; il annonçait son arrivée par une fête, dont il faisait les honneurs avec tant de grâce et de générosité, que les femmes accouraient et entraînaient les maris. Lui-même ne paraissait d'abord occupé que de ses hommages au beau sexe, dont le culte a tenu une grande place dans sa vie. Il se laissait cependant interrompre par ceux qui venaient lui

causer d'affaires, et en ayant l'air de n'en traiter qu'à regret et tout en se plaignant des distractions qu'on lui occasionnait, il avait, à la fin d'un bal, conclu plus de marchés qu'un autre n'eût fait dans une semaine de visites et de pourparlers. »

Les laines destinées à l'approvisionnement de nos fabriques de draps, et les toiles connues alors chez nous sous le nom de *Blancars*, étaient les deux branches principales du commerce de la maison de Fontenay. Cette maison, l'honneur du négoce rouennais, comme celle des Le Couteulx, des Ribard, des Lefébure, etc., expédiait sous marques à l'étranger, avec la plus scrupuleuse loyauté, ses marchandises en ballots, que les destinataires, qui n'avaient point encore été trompés, recevaient en toute confiance et sans jamais avoir élevé le moindre doute sur leur qualité ni sur leur quantité.

Après le traité de 1786, Alexandre de Fontenay, qui avait reconnu la supériorité de l'industrie anglaise à cause de l'emploi des mécaniques, passa en Angleterre, et là, ne reculant devant aucun sacrifice et même devant aucun danger, il parvint à se procurer des dessins de machines et des ouvriers habiles. A son retour à Rouen, il monta les premiers métiers Jenny-Mull à Sotteville et à Oissel, et fit, au risque des mêmes dangers, pour la filature de laine de Louviers ce qu'il avait fait pour la filature de coton.

Associé, peu de temps avant la Révolution, avec M. Caroillon des Tillières, pour l'exploitation des bois du comté d'Evreux, il employa une partie de ces bois à raviver les forges nombreuses situées dans la contrée, et parvint à introduire dans la fabrication du fer des procédés nouveaux plus puissants et plus expéditifs.

En 1792, cet honorable industriel, qui avait acquis le domaine national de Saint-Paul, y fit construire un atelier modèle de teinture, d'où sortirent les plus beaux échantillons de cette couleur précieuse connue sous le nom de rouge des Indes.

Alexandre de Fontenay unissait aux éminentes capacités du commerçant les excellentes qualités du cœur, ainsi qu'il en donna une preuve bien touchante lors de la détention de son frère comme suspect. Plein de générosité et de dévoûment, il se rend à Paris près du Comité de salut public : « On s'est mépris et trompé, dit-il, en arrêtant de Fontenay aîné : trompé, car il n'a rien fait qui motivât cette mesure ; mépris, parce que si, à la rigueur, la famille doit fournir son contingent, je mérite, à tous égards, la préférence. Mon frère est époux et père, c'est sur lui que roulent les affaires de la maison, et moi je suis garçon indépendant, sans autres devoirs que ceux que je m'impose ; mon pauvre frère s'ennuie mortellement en prison ; pour moi, je ne m'ennuie nulle part : faites-moi le plaisir de me mettre à sa place et de le mettre à la mienne ; on n'y perdra rien, car je serai en prison un aussi bon compagnon qu'il en est un mauvais. » Le fameux Comité, qui n'était point habitué à des sollicitations aussi originales, fut, par hasard, touché de celles-ci, et de Fontenay aîné recouvra sa liberté.

Alexandre, nommé pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des représentants, renonça bientôt à la carrière politique, pour ne plus s'occuper que d'affaires commerciales. Notre honorable compatriote professait, en matière de commerce, un système de liberté qui le faisait s'indigner des entraves qu'opposent de peuple à peuple des lois de douanes mal entendues; son idée fixe était de revenir aux grands principes de liberté proclamés par l'Assemblée constituante; il reproduisait sans cesse cette idée avec la plus noble persévérance, et il a laissé sur cette importante question des écrits remarquables, qu'il affectait de rendre courts pour engager à les lire. On a aussi de lui un *Traité sur les différentes manières de filer le coton*, ouvrage dans lequel il expose les meilleurs procédés introduits jusque-là chez les deux nations rivales, et indique le parti le plus avantageux à tirer de chacun de ces procédés. Quelque temps après, il publia une brochure sur le tarif des douanes; puis, en 1831, croyant le moment favorable pour indiquer les moyens de faire immédiatement contribuer les manufactures à la prospérité du pays, il fit imprimer un Mémoire qu'il adressa au roi et aux Chambres. Il y résume ses doctrines par cette simple proposition : *Enrichir pour imposer, voilà l'art; ruiner en imposant, voilà la folie.* Alexandre de Fontenay reçut, cette même année, la décoration de la Légion-d'Honneur, et termina sa longue et honorable carrière dans son établissement de Saint-Paul, le 12 octobre 1833.

(Voir, dans le Bulletin de la Société libre d'Emulation, année 1834, une Notice biographique sur ce personnage, par M. le comte Beugnot.)

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), né le 11 février 1657, d'un avocat au Parlement de Normandie et de Marthe Corneille, sœur de notre grand poëte tragique, fit ses études au collége des Jésuites de Rouen avec une rare et précoce intelligence. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il présenta à l'Académie des Palinods cinq pièces de poésie, tant latines que françaises. Deux de ces pièces furent couronnées, et les trois autres obtinrent les honneurs de la lecture et de la publication.

Conduit à Paris en 167[illegible] par son oncle Thomas Corneille, le jeune Fontenelle, après une épreuve peu heureuse dans la profession d'avocat, se livra entièrement à la culture des lettres, et entra bientôt en relation avec les savants et les beaux esprits de la capitale. De retour dans sa ville natale, il y termina, sur les canevas que lui avait fournis Thomas Corneille, *Bellérophon* et *Psyché*, deux opéras qui eurent du succès, puis la tragédie d'*Aspar*, tombée au théâtre et qu'on ne connaît guère aujourd'hui que par une épigramme de Racine. Donnant alors une autre direction à son esprit, que la nature avait orné des talents les plus variés, il le tourna vers de hautes conceptions philosophiques, et publia en 1663, à l'âge de vingt-six ans, les *Dialogues des Morts*, et ensuite le *Jugement de Plu-*

ton sur ces dialogues. En 1686, il enrichissait notre littérature de ses *Entretiens sur la Pluralité des mondes*, ouvrage dans lequel il vulgarisa le langage de la science, en la mettant dans un style admirable à la portée des gens du monde. L'année suivante, il faisait paraître l'*Histoire des Oracles*, dernier ouvrage qu'il composa à Rouen, dont il allait définitivement s'éloigner pour se fixer à Paris.

Fontenelle, justifiant pleinement, à partir de cette époque, ces vers de Voltaire :

« D'une main légère il tenait
» Le compas, la plume et la lyre, »

composa ses *Poésies pastorales*, *Discours sur l'Eglogue*, *Digression sur les Anciens et les Modernes*, et les opéras *Thétis et Pélée*, *Enée et Lavinie*, tous ouvrages accueillis par le public avec une faveur digne de la haute réputation que l'auteur s'était acquise.

En 1691, il fut, malgré la cabale de Boileau et de Racine, reçu à l'Académie Française, dont il devint trois fois directeur. L'Académie des Sciences, lors de son renouvellement, en 1699, s'ouvrit également pour notre célèbre compatriote, qui fut immédiatement nommé secrétaire perpétuel de cette compagnie. Fontenelle exerça ces fonctions pendant quarante-quatre ans, ne cessa, pendant ce nombre d'années, de travailler à l'histoire de cette Académie, et fit les éloges des académiciens. Il était associé correspondant avec un grand nombre de sociétés savantes, tant françaises qu'étrangères, et contribua avec son ami de Cideville à la fondation de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, à laquelle il fit obtenir ses lettres-patentes.

Après avoir occupé de ses écrits, pendant soixante-dix ans, le monde savant et littéraire, l'illustre académicien crut enfin avoir acquis le droit de se reposer, et ce repos fut une préparation à la première édition de ses œuvres complètes, qui parurent en 1742. Ayant conservé toutes ses facultés jusque dans l'âge le plus avancé, Fontenelle mourut à Paris, sans avoir ressenti aucune douleur, le 9 janvier 1757, dans sa centième année.

(Voir, pour les détails sur la vie et pour l'appréciation des ouvrages de cet homme célèbre, un Eloge par Le Cat, de l'Académie de Rouen, et les Notices biographiques par MM. Flourens, de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences, et Charma, de l'Académie universitaire de Caen.)

Le nom de Fontenelle décore une des rues de Rouen, et une inscription commémorative a été placée sur la maison où naquit notre immortel compatriote, rue des Bons-Enfants, n°s 132-134. Son buste en marbre se trouve au Musée de Rouen, et plusieurs portraits dans la collection de la Bibliothèque de la même ville.

FONTENELLE (Joseph-Alexis Le Bovier de), frère de l'illustre académicien, naquit en 1663. Il embrassa par vocation l'état ecclésias-

tique, et fut pendant quelques années prêtre habitué de la paroisse Saint-Laurent de Rouen. Pourvu par l'archevêque de Rouen, M. de Colbert, d'un canonicat aux Andelys, l'abbé de Fontenelle, qui, par modestie, avait refusé la dignité de chantre de la cathédrale de Séez, accepta ce canonicat par obéissance, et se fit remarquer par son ardente opposition à la bulle *Unigenitus*. Nommé en 1716 chanoine de l'église métropolitaine de Rouen, il continua à donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Son exactitude à remplir ses devoirs religieux était pour ainsi dire proverbiale : levé chaque jour dès quatre heures du matin en toute saison, ce bon chanoine se préparait par des exercices de piété à la célébration de l'office divin, où l'on était certain de le rencontrer le premier et le dernier. Dans sa charité, qui ne connaissait pas de bornes, il distribua aux pauvres et aux établissements de bienfaisance de sa ville natale une grande partie de sa fortune, qui était assez considérable.

Ce pieux et généreux ecclésiastique mourut à Rouen, le 6 novembre 1741, âgé de soixante-dix-neuf ans, et fut inhumé, ainsi qu'il en avait exprimé le vœu, dans la Cathédrale, près des fonts baptismaux.

(Voir les Nouvelles Ecclésiastiques du 27 novembre 1741 et du 25 avril 1742, et les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), né en 1752, fit de brillantes études au collége de Rouen, où il remporta les prix de mathématiques et d'hydrographie. Il atteignait à peine sa vingtième année, lorsqu'il fut admis dans le génie de la marine, corps dans lequel jusqu'alors on n'était entré qu'avec le privilége de la naissance, et qui, cette fois, faisait exception en faveur du talent roturier.

Envoyé à Brest en 1773, Forfait y exerça les fonctions d'ingénieur-constructeur jusqu'en 1782, époque à laquelle ses progrès dans cette carrière le firent choisir pour aller remplir les mêmes fonctions à Cadix, sous les ordres du comte d'Estaing. Rappelé en France lorsque le gouvernement venait de prendre la résolution d'établir pour ses colonies une navigation régulière au moyen de paquebots devant porter des marchandises et un grand nombre de passagers, notre habile compatriote trouva la solution du problème et construisit des bâtiments qui remplirent parfaitement le but qu'on s'était proposé. Il était ingénieur en chef de la marine au Havre, lorsqu'il fut chargé par le gouvernement d'une mission importante en Angleterre.

A son retour, en 1791, il fut élu député du département de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il tint le milieu entre les partis opposés, et, à la fin de la session de cette Assemblée, il revint au Havre reprendre le cours de ses travaux, jusqu'au moment où la Belgique et la Hollande devinrent les conquêtes de la France. Envoyé dans ces deux pays afin d'en exami-

ner les côtes, Forfait détermina par ses conseils l'établissement d'un port militaire à Anvers.

En 1796, il était chargé par le Directoire d'explorer le cours de la Seine depuis le Havre jusqu'à Paris, dans le but de s'assurer de la possibilité de le remonter avec des navires d'une certaine dimension, possibilité qu'il prouva bientôt en venant mouiller au bas du Pont-Royal. Il consigna, dans un Mémoire adressé à la commission de la marine, tous les détails relatifs aux moyens ingénieux employés pour abattre et relever la mâture en passant sous les ponts, et fit connaître les améliorations proposées pour faciliter, à l'aide de ce fleuve, l'approvisionnement de la capitale.

En 1798, notre compatriote fut appelé par le même gouvernement, en qualité de commissaire, à travailler à l'organisation de la descente méditée contre l'Angleterre, puis nommé, après le 18 brumaire, par le premier consul, ministre de la marine. Forfait donna sa démission en 1801, fut remplacé par Decrès et entra au Conseil d'Etat. Il fut aussi nommé successivement inspecteur de la flottille destinée à agir contre les Anglais, préfet maritime au Havre, à Gênes, et commandeur de la Légion-d'Honneur. Il avait été nommé membre de l'Académie des Sciences, il le fut également de l'Institut. S'étant retiré à Rouen, Forfait mourut dans cette ville le 8 novembre 1807.

On a de ce célèbre ingénieur les ouvrages suivants : *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788 et 1815, in-4° ; *Observations sur l'établissement des milices bourgeoises et de la milice nationale ou de l'armée*, 1789, in-8° ; *Lettres d'un observateur de la marine*, Paris, 1802 ; — de plus, des Mémoires envoyés par notre compatriote au *Dictionnaire de la Marine*, à l'*Encyclopédie Méthodique* et aux nombreuses sociétés savantes dont il était associé correspondant ; — à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen : *De la cambrure des vaisseaux*, *Sur la construction des navires*, *Sur un appareil pour haler haut une frégate de* 300 *tonneaux*, *Exploration et emploi des bois de service*, *Doublage des vaisseaux en cuivre*, *Sur l'arrimage des vaisseaux*, *l'Art du peignier*, *Moyens de renouveler l'air dans un vaisseau*, *Sur un cabestan perfectionné*, *Histoire de la navigation* ; — à la Société libre d'Emulation de la même ville, un *Mémoire sur la marine de Venise*. — L'Académie de Mantoue avait décerné à notre compatriote, en 1773, un grand prix pour un Mémoire écrit en latin sur le curage des fleuves et des canaux navigables.

(Voir, dans le Précis de l'Académie de Rouen et dans le Bulletin de la Société d'Emulation, les Notices de MM. Vitalis et Lecarpentier, la Biographie Universelle, et une Notice par M. P. Levot, bibliothécaire en chef de la marine.)

Un portrait peint en pied de Forfait décore la grande salle de la mairie de Rouen.

FORMONT (Jean-Baptiste-Nicolas de), né vers le commencement du dix-huitième siècle, fut, comme de Cideville, son compatriote et

son ami, dans une grande intimité avec Voltaire, qu'il connaissait déjà lorsque celui-ci, persécuté, vint se réfugier à Rouen, en 1731. Possesseur d'une fortune considérable, et doué d'un esprit aimable et conciliant, Formont se vit accueillir avec empressement dans les cercles les mieux choisis de la capitale, et compta, parmi les personnages illustres avec lesquels il était en relation, Fontenelle, l'abbé du Resnel, Montesquieu et Sainte-Aulaire. Il fut également reçu dans la société de MM[mes] du Deffand, de Staël, du Châtelet et du Boccage, et M[me] la duchesse du Maine, qui l'admit souvent à ses petits soupers, se plaisait à lui témoigner, par cette honorable distinction, toute l'estime qu'elle avait pour sa personne et pour les agréments de son esprit.

« De Formont, dit son biographe (M. de Blosseville), cultiva jusqu'à la mort les liaisons qui avaient fait le bonheur de sa jeunesse. Toujours il s'occupa des lettres pour elles-mêmes, sans prétendre un seul instant à la célébrité ; il dédaigna de vivre au temple de Mémoire, ainsi que le disait Voltaire, qui savait apprécier son jugement solide et toujours sûr. *Mérope et Zaïre* avaient été soumises à sa censure avant de paraître sur la scène. »

Malgré son indolence habituelle, de Formont a beaucoup écrit, en vers et en prose, mais sans avoir jamais rien livré à la publicité, et l'on ne connaît de lui que des stances sur la *Mort de La Faye*, insérées, à son insu, dans les recueils du temps, et quelques vers semés dans les Œuvres de Voltaire, parmi lesquels se trouve le dizain qu'il improvisa sur le pupitre de l'illustre poëte, auquel il était allé faire visite sans l'avoir rencontré.

Voici cette improvisation :

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris ;
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis.
Aussi je voulais vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu :
J'ai beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Outre la correspondance amicale et littéraire que l'auteur de *Zaïre* entretint pendant de longues années avec de Formont, qu'il appelait le plus indifférent des sages, il lui adressa encore beaucoup de vers, entre autres de fort jolies stances commençant ainsi :

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de grâce...

De Formont, qui n'avait, en effet, cessé, pendant tout le cours de son existence, de professer la plus saine et la plus douce philosophie, mourut en novembre 1758.

Dans les manuscrits laissés par de Formont à sa famille, se trouvent une traduction en vers du quatrième chant de l'*Enéide*, plusieurs épîtres et une correspondance intéressante avec les hommes les plus distingués de son époque.

(Voir le Supplément de la Biographie Universelle.)

FOUQUIER, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, fut un de ces hommes dont le génie inventif et persévérant a rendu de grands services à l'industrie de son pays. Dès 1751, un an avant l'établissement des manufactures de velours et de draps de coton en France, Fouquier avait déjà fait monter à Rouen des métiers pour ce genre de fabrication, et, en 1760, il imitait avec une grande perfection les coutils de Bruxelles, imitation à laquelle on donna bientôt la préférence. Quelques années plus tard, il trouvait encore le moyen de perfectionner la fabrication des toiles piquées, que jusque-là on avait tirées d'Angleterre, inventait et faisait fonctionner un métier propre au confectionnement des toiles de soie pour corsets, un tordoir et une mécanique aussi simple qu'ingénieuse pour la fabrication des rots ou peignes, dont il a été fait depuis un si prodigieux usage.

Cet homme, qui avait si efficacement contribué aux progrès de l'industrie manufacturière de sa ville natale, y fut cependant longtemps presque ignoré, ainsi que nous l'apprend le *Journal de Normandie* du 28 janvier 1786, qui s'exprime en ces termes : « Le plus grand et le plus heureux des hasards nous a fait déterrer cet habile homme. Nous avons vu et examiné, avec une surprise mêlée d'admiration, les divers chefs-d'œuvre qu'il a inventés et exécutés, et nous nous empressons de rappeler à nos concitoyens l'avantage qu'ils ont de le posséder et le parti avantageux qu'un pays de manufactures peut tirer de ses inventions. Ce qui rend surtout cet artiste recommandable, c'est qu'ouvrier aussi habille que mécanicien ingénieux, personne ne paraît s'entendre mieux que lui à faire de ces machines. »

Le même journal termine en faisant des vœux pour que l'acquisition des machines de notre compatriote soit faite par le gouvernement, afin qu'elles puissent être rendues publiques.

En 1791, Fouquier fut nommé membre du comité central des arts-et-métiers, à Paris.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

FRAMERY (Nicolas-Etienne), né le 25 mars 1745, est un de ces hommes laborieux dont, selon nous, le nom mériterait d'être plus connu et les talents mieux appréciés qu'ils ne l'ont été jusqu'ici par quelques biographes. Fils d'un orfèvre-bijoutier de Rouen, notre compatriote terminait à dix-sept ans d'excellentes études, et possédant déjà à cet âge les connaissances variées qui ne se rencontrent que bien rarement réunies, il allait bientôt se livrer à la culture des arts

d'imagination et se faire connaître comme poëte, auteur dramatique, littérateur et compositeur de musique.

Après avoir fait recevoir au Théâtre-Italien, en 1763, une pièce en un acte, *la Nouvelle Eve*, dont la police crut devoir défendre la représentation, il fit représenter successivement sur le même théâtre plusieurs pièces du genre de celles que l'on appelait alors comédies mêlées d'ariettes, dont il avait, pour quelques-unes, arrangé ou même composé entièrement la musique. Ces pièces ont pour titres : *Nanette et Lucas ou la Paysanne curieuse*, *le Projet*, *l'Indienne*, *l'Illusion ou le Diable amoureux*, *le Sorcier par hasard*, *le Nicaise de Vadé*, *la Tourterelle*.

Framery, que ses talents et son goût pour la musique avaient fait choisir pour surintendant de la musique du comte d'Artois, se montra heureusement inspiré en traduisant, pour les faire entendre sur la scène française, quelques-uns des chefs-d'œuvre de Paësiello. Il donna de ce célèbre compositeur : *Fracastana*, sous le titre de *l'Infante de Zamora* ; *les Deux Comtesses* et *le Barbier de Séville*, opéra traduit par ordre de la reine, et représenté à Versailles devant la cour. Notre compatriote traduisit également de l'italien *la Colonie*, l'un des plus brillants opéras de Sacchini.

Lors du concours institué par Louis XVI pour les drames lyriques, Framery reçut une récompense éclatante pour son poëme de *Médée*, que l'Académie avait jugé digne du grand prix.

Constamment occupé du progrès de l'art musical, objet de ses principales études, et dont il connaissait parfaitement les différents systèmes, il publiait, avec un intéressant Mémoire sur le Conservatoire de musique et l'école de chant, un ouvrage intitulé : *le Musicien pratique*, traduit de l'italien. Plus tard, il donnait aussi une dissertation ayant pour titre : *Avis aux Poëtes lyriques, ou De la nécessité du rhythme et de la césure dans les odes ou les hymnes destinés à la musique.*

En 1802, l'Institut ayant mis au concours ce sujet : « Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, etc., » Framery obtint le prix, ce qui le fit admettre dans cette compagnie comme associé-correspondant, classe des beaux-arts. Notre laborieux compatriote fondait aussi, dans les dernières années de sa vie, une agence destinée à percevoir la redevance à laquelle les auteurs dramatiques ont droit après la représentation de leurs ouvrages, redevance dont, jusque-là, ils avaient été frustrés.

Outre les ouvrages spéciaux que nous avons cités, Framery avait encore donné dans sa jeunesse plusieurs productions purement littéraires, telles que romans, mémoires, contes et traductions ; elles ont pour titres : *Réponse de Valcour à Zéila* ; *les Trois Nations* ; *le Présent, le Passé et l'Avenir*; *Mémoires du marquis de Forlaix*, traduits de l'anglais ; *Roland-le-Furieux*, *Jérusalem délivrée*, traduits de l'italien. Une brochure, publiée en 1796 par le même auteur, sur l'or-

ganisation des spectacles de Paris, vint encore prouver, par la manière dont il avait traité cette question des plus ardues, toute la justesse de ses vues et toute la sagacité de son esprit.

Connu par les nombreux articles sur l'art musical qu'il avait fait insérer dans le *Mercure de France*, dans le *Dictionnaire de Musique* et dans l'*Encyclopédie Méthodique*, dont il était collaborateur, Framery se vit, en 1807, adjoindre par l'Institut à ses plus habiles professeurs, pour travailler au *Dictionnaire de la Langue des Beaux-Arts*. Il travailla avec une ardeur au-dessus de ses forces à cet ouvrage, sans cesser un seul instant de s'occuper de musique et de littérature. Une notice biographique très étendue sur le célèbre compositeur Joseph Haydn fut le dernier travail littéraire de notre laborieux compatriote, qui termina sa carrière à Paris, le 26 novembre 1810. Framery a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur la musique et les musiciens, entre autres des notices sur Della-Maria et Gaviniès.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle et la France Littéraire, par J.-M. Quérard.)

FRÉMONT (Jean-Louis-Paul) naquit le 23 janvier 1731, d'un jardinier de Rouen. Il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions à s'instruire, et son père lui fit commencer des études dont il profita si bien, qu'il fut, en peu de temps, en état de faire son droit. Reçu avocat en 1756, Frémont débuta avec talent dans cette carrière, que lui-même avait choisie, et dans laquelle il eut bientôt acquis la réputation d'un habile jurisconsulte. Plein de sagesse et de probité, il se fit l'arbitre des familles, qui avaient une entière confiance en ses décisions. Doué d'une extrême sensibilité et d'une éloquence propre à exprimer les sentiments les plus pathétiques, il lui arriva souvent d'émouvoir jusqu'aux larmes son auditoire et les magistrats devant lesquels il plaidait.

Lors de la suppression des Parlements, le chancelier de Maupeou fit proposer à Frémont une place dans le conseil supérieur; mais notre compatriote refusa, continua à plaider devant les nouveaux magistrats, et fut constamment le soutien de sa famille peu favorisée de la fortune.

En 1791, le corps électoral donna à cet avocat distingué une preuve éclatante de l'estime que lui avaient acquise, dans son pays, la supériorité de son esprit et la noblesse de son caractère, en le nommant président du tribunal criminel du département de la Seine-Inférieure. Frémont ne remplit que peu de temps cette fonction, la mort étant venue le frapper dans sa ville natale le 4 avril 1792.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

FRÉVIER (Charles-Joseph), né le 11 novembre 1689, entra dans la Compagnie de Jésus, où il se livra à l'enseignement. On a de lui : *la Vulgate authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte*

hébreu et que le texte grec qui nous restent ; Théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux (juillet 1750), Rome (Rouen), 1753, in-12. Le P. Frévier dit avoir surtout composé son livre pour ôter aux incrédules un moyen puissant d'attaques contre la religion, en laissant toutes nos écritures exposées au soupçon de corruption. Il mourut en 1776.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

FRÉVILLE (Charles-Ernest DE LORME DE), né en 1811, entra, à l'âge de vingt-cinq ans, à l'Ecole des Chartes, dont il fut bientôt l'un des élèves les plus distingués. Ce jeune et savant paléographe devint vice-président de la société littéraire à laquelle l'Ecole donne son nom, et fut appelé à prendre part aux travaux historiques de l'Académie des Inscriptions.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, ayant mis au concours l'*Histoire du Commerce maritime de Rouen, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle*, M. de Fréville obtint le prix en 1846. Le Mémoire couronné, revu et augmenté par l'auteur peu de temps avant sa mort, est maintenant sous presse. La ville de Rouen, la chambre de commerce, le conseil général et la famille de M. de Fréville, ont voulu s'associer à la publication de cet ouvrage, d'un sérieux et haut intérêt, et qui doit former deux volumes. Notre savant compatriote est mort à Paris, à l'âge de quarante-quatre ans, et au milieu de travaux importants, le 18 novembre 1855.

Il a publié dans les *Archives de la Société de l'Histoire de France :* la *Liste des grands Fiefs de la Couronne*, une *Notice sur la perception de l'impôt direct* avant 1789 ; *Tableau des divisions financières de la France avant* 1787 ; — dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes :* une *Notice sur l'inventaire des biens meubles de Gabrielle d'Estrées ;* deux *Mémoires sur les grandes Compagnies du moyen-âge ;* la *Police des Livres au seizième siècle ; Livres et Chansons mises à l'index par l'Inquisition de la province ecclésiastique de Toulouse.* — M. de Fréville a laissé un *Mémoire sur le Commerce de la Gaule.* (Société des Antiquaires de France, tome 2.)

(Voir la Littérature contemporaine et les Discours prononcés sur la tombe de M. de Fréville par MM. A. Floquet et Vallet de Viriville, et insérés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, numéros de novembre et décembre 1855.)

FRO (Jean-Baptiste), né au commencement du dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de Fontenailles, dans le diocèse d'Auxerre. Aimant à cultiver la poésie latine et française, il fut l'un des concurrents assidus de l'Académie des Palinods de Rouen, où il obtint, de 1753 à 1756, trois prix, pour une hymne et deux odes.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)



G.

GAILLARD, connu aussi sous le nom du chevalier de la Bataille, naquit au commencement du dix-huitième siècle, d'un trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Rouen. Il débuta dans la littérature par un libelle contre une actrice devenue célèbre, M[lle] Clairon, qui vint à Rouen, en 1738, avec la troupe de comédiens dirigée par La Noue. Ce libelle plus qu'injurieux était un acte de basse vengeance de la part de son auteur, qui, après avoir fait agréer ses hommages à l'actrice, n'avait pu lui pardonner de l'avoir éconduit. Cette blâmable satire a été plusieurs fois réimprimée sous les titres suivants : *Mémoires de M[lle] Frétillon,* La Haye (Paris), 1740, in-12; *Mémoires de M[lle] Crosnel dite Frétillon, actrice de la Comédie-Française, écrits par elle-même,* La Haye (Paris), 1780, in-12.

On a encore de Gaillard deux romans intitulés : *Mémoires du comte de Kermadec,* Paris, 1740 et 1741, 2 vol. in-12 ; *Jeannette seconde, ou la Nouvelle Paysanne parvenue*, 1744, trois parties in-12.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

GAILLARD (Emmanuel), né le 17 février 1779, se livra, dès sa jeunesse, avec beaucoup d'ardeur aux études historiques et archéologiques. Reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, il devint secrétaire de cette compagnie pour la classe des lettres, fit également partie de la Société d'Agriculture, où il remplit les mêmes fonctions, et de la Société des Antiquaires de Normandie. Collaborateur de la *Revue Anglo-Française,* M. Emmanuel Gaillard publia dans ce recueil les Notices sur *Messire Jacques d'Harcourt ; Henry Clément, maréchal de France ; Baliol, roi d'Ecosse.*

Ce savant s'était déjà fait connaître par la publication d'une Notice sur la *Statue pédestre en marbre blanc trouvée à Lillebonne en* 1828, et d'un Mémoire sur le *Balnéaire* de cette même ville, ouvrage pour lequel il reçut une médaille d'or de l'Académie des Inscriptions.

Notre compatriote, qui s'occupait aussi depuis longtemps d'un projet de biographie des hommes remarquables de la Normandie, fut l'un des propagateurs des comices agricoles de notre province. Il prit une part très active aux congrès scientifiques qui se tinrent dans plusieurs villes de France, et termina sa carrière à Rouen, le 4 novembre 1836. Voici comment s'exprimait sur cet académicien M. de Stabenrath, qui lui succédait à l'Académie dans les fonctions de secrétaire :

« Doué d'une imagination vive, trop vive peut-être pour un antiquaire, M. Emmanuel Gaillard avait tous les avantages de cette qualité, mais il en avait nécessairement les défauts. Les archéologues, les amis de notre histoire, lui doivent de la reconnaissance.

Ses travaux, longs et consciencieux, ont fait connaître ou remis en lumière beaucoup de faits qui, sans lui, peut-être, seraient restés dans l'oubli. Ses recherches indiquent qu'il était riche d'une grande instruction et qu'il appliquait souvent à propos les trésors de l'étude, acquis pendant une laborieuse jeunesse. Parmi les noms dont la Normandie s'honore, nous pouvons inscrire le sien, car c'est celui d'un savant dont la vie a été employée à relever la gloire de son pays. »

Outre les écrits déjà cités, on a encore, de ce savant archéologue, ceux dont voici les titres : *Conjectures sur les objets d'antiquités trouvés à Lillebonne*, Rouen, E. Périaux, 1824, in-8° ; *Recherches archéologiques pour servir d'introduction à un voyage dans la Seine-Inférieure*, Rouen, N. Périaux, 1832, in-8° ; *Recueil de pièces académiques extraites du Précis de l'Académie de Rouen*, Rouen, N. Périaux, 1835, in-8° ; *Notice biographique sur un archidiacre d'Evreux* (Henry-Marie Boudon), Louviers, 1835, in-8° ; *Des Etats de Normandie ; Des Jardins et Paysages de Normandie ; l'Aveugle volontaire.*

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, 1837 ; le Supplément de la Biographie, et la Normandie Souterraine, deuxième édition, par M. l'abbé Cochet.)

GAILLON (François-Benjamin), né le 2 juin 1782, fit connaître de bonne heure son penchant pour les sciences naturelles et son application à l'étude de la botanique, à laquelle il s'attacha plus particulièrement. Les plantes si nombreuses et si variées qui se rencontrent dans les eaux et sur les rivages de la mer fixèrent surtout l'attention de Gaillon, et firent le sujet de plusieurs Mémoires qu'il adressa aux sociétés savantes avec lesquelles il était en correspondance.

On a de ce savant naturaliste les ouvrages suivants : *Expériences microscopiques et physiologiques sur une espèce de conferve marine*, production animalisée, et *Réflexions sur plusieurs autres espèces de productions filamenteuses considérées jusqu'alors comme végétales*, Mémoire publié dans le Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen ; *Aperçu microscopique et physiologique de la fructification des Thalassiophytes symphysistées*, Rouen, F. Baudry, 1821 ; *Essai sur la couleur verte que prennent les huîtres des parcs à certaines époques de l'année*, Rouen, Périaux, 1821 ; *Résumé méthodique des classifications des Thalassiophytes*, Strasbourg, 1828.

Gaillon comptait, parmi les nombreuses sociétés savantes dont il était membre correspondant, les Sociétés Linnéennes de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Normandie, l'Académie de Rouen et la Société d'Emulation de la même ville. Il mourut le 4 janvier 1839, à Boulogne-sur-Mer, où il était, depuis plusieurs années, receveur principal des douanes. « Ce savant, dit M. J. Girardin dans une Notice qu'il lui a consacrée, avait su, par ses nombreuses et importantes recherches, se placer au rang des naturalistes les plus distingués ;

il sut aussi, par ses mœurs douces, se faire beaucoup d'amis, ayant déjà le rare bonheur de ne point connaître un seul ennemi. »

Le portrait de Gaillon se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, année 1840.)

GALLOIS, sieur de Maquerville, né en 1712, prit d'abord le parti des armes, fit trois campagnes avec le régiment du Lyonnais et se distingua au siége de Philisbourg.

Ayant quitté la carrière militaire pour celle de la magistrature, dans laquelle son frère devait parvenir à l'un des premiers rangs, il remplaça celui-ci, en 1736, comme substitut du procureur général au Parlement de Rouen, et fut reçu, en 1745, avocat général à la cour des comptes de la même ville. Gallois de Maquerville remplit, pendant près de quarante ans, cette charge importante, dans laquelle il eut constamment l'estime des magistrats et la confiance de ses concitoyens. La preuve de cette confiance fut donnée à notre compatriote par son élection aux fonctions de maire de Rouen en 1767. « Cet honorable magistrat, dit son biographe, joignait la plus austère probité à la plus douce aménité des mœurs. Occupé faiblement de lui-même, il n'existait que pour les autres ; son bonheur était de contribuer à faire des heureux. Pourvu de beaucoup d'amis, il s'empressa toujours de défendre et de protéger ceux qui étaient persécutés, et d'offrir à ceux qui étaient malheureux sa fortune pour secours et sa maison pour asile. » Gallois de Maquerville termina son honorable carrière à Rouen, en 1780.

(Voir les Eloges de M. le président Gallois et de M. de Maquerville, par M. de Saint-Victor.)

GÉRICAULT (Jean-Louis-André-Théodore) naquit le 26 septembre 1791, sur la paroisse Saint-Romain, d'un avocat au barreau de Rouen. Il commença ses études dans cette ville et alla les terminer à Paris, au Lycée Impérial, en 1806. Sorti de ce collége en 1808, après s'être occupé pendant quelque temps, avec beaucoup d'ardeur, de l'étude des mathématiques, il se livra exclusivement à la peinture ; puis, comme il tenait surtout à peindre les chevaux, il entra d'abord dans l'atelier de Carle Vernet. Passant ensuite dans l'atelier de Guérin, il se vit peu encouragé par ce maître, qui, ne comprenant rien à la manière de peindre de l'élève, qu'il voyait rompre si brusquement avec la tradition académique, lui donna plus d'une fois le conseil de renoncer à la peinture, pour laquelle il ne lui croyait aucune vocation. Cependant Géricault, l'imagination nourrie de la lecture des poëmes du Tasse, de Milton et de lord Byron, des drames de Schiller et des romans de Walter Scott, se montrait opiniâtre dans sa résolution et persévérant dans le travail. En 1812, il envoyait au musée d'exposition *le Chasseur de la Garde*, tableau d'une grande vigueur de composition, qui fut alors

bien diversement apprécié. Deux ans plus tard, il donnait pour pendant à cette belle œuvre *le Cuirassier blessé*, touchant épisode de la retraite de Moscou.

En 1817, Géricault, qui avait ainsi conquis sa place parmi les peintres français d'une nouvelle école, fit le voyage de Rome, et composa d'abord dans cette ville des dessins pour albums; puis, après avoir copié quelques-uns des chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens, il composa deux tableaux représentant des courses de chevaux à la manière antique.

Ce fut lors de son retour en France, en 1819, que notre compatriote songea à exécuter une grande page, une œuvre capitale ayant pour sujet une catastrophe encore récente, dont le public s'était vivement préoccupé : *le Naufrage de la Méduse.* Il ne pouvait certainement se rencontrer un sujet mieux choisi, ni mieux approprié au talent de notre artiste, que cette scène d'un drame terrible, représentant sur un frêle radeau, leur dernière planche de salut, de malheureux naufragés qui, n'étant plus bientôt que des cadavres, luttent encore avec l'énergie du désespoir contre une mort qui paraît inévitable. Cette scène, rendue avec une vérité tellement effrayante qu'il semble, en la contemplant, que l'on partage l'angoisse des naufragés; cette page, d'une si vigoureuse exécution et d'un effet si grandiose, qui devait opérer une révolution et poser son auteur en chef d'école, n'obtint point d'abord les suffrages des maîtres, qui ne comprirent point ou feignirent de ne point comprendre ce qu'elle contenait de beautés; la critique, de son côté, la traita avec une grande sévérité; et l'artiste que la postérité se chargeait de venger, le peintre dont le chef-d'œuvre exposé aujourd'hui au Musée du Louvre fait l'admiration de la foule et du public éclairé, ne reçut alors, pour son tableau, d'autres félicitations que celles de quelques rares amis (1).

A peu de temps de là, Géricault passait en Angleterre, où son œuvre fut exposée, et où il exécuta douze lithographies fort rares aujourd'hui, et qui sont, dit-on, les plus belles que l'on doive à son crayon. Revenu en France dans un état maladif, il vit encore s'aggraver sa position, à la suite d'une chute de cheval qu'il fit à côté d'Horace Vernet, chute de laquelle il résulta une dangereuse blessure à l'épine dorsale, ce qui devait être bientôt une affection mortelle. Géricault termina sa carrière à Paris, le 26 janvier 1824, à l'âge de trente-trois ans.

Les tableaux de cet illustre artiste, autres que ceux qui viennent d'être mentionnés, sont : un *Garçon d'écurie* (son premier tableau), un *Cheval normand au sortir de l'écurie*, un *Exercice à feu dans la plaine de Grenelle*, une *Forge*, un *Enfant donnant à manger à un*

---

(1) Ce tableau fut acheté 6,000 fr., à la vente de Géricault, par M. Dreux-Dorcy, son ami, qui s'empressa d'en faire la cession au gouvernement pour le Musée du Louvre.

cheval. Géricault a aussi laissé une grande quantité d'aquarelles, de dessins à la plume et au crayon, et près de cent lithographies.

Le Musée de Rouen possède, du même artiste, une étude de cheval, acquise au prix de 600 fr.

Des honneurs de tout genre ont été rendus au célèbre peintre dans sa ville natale. La maison qui occupe aujourd'hui l'emplacement de celle où naquit Géricault, rue de l'Avalasse, n° 13, a été décorée d'une inscription commémorative; le nom de l'artiste a été donné à une rue de Rouen, et la Société libre d'Emulation ouvrit, en 1842, un concours de poésie ayant pour sujet les honneurs à rendre à notre compatriote. Le monument funéraire de Géricault, offert à la ville de Rouen par son auteur, M. Etex, a été placé à l'extrémité sud de la galerie du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, au bas du grand escalier qui conduit au Musée.

Le portrait de Géricault se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, tome 44; le Bulletin de la Société d'Emulation, année 1843; une Notice biographique par M. L. Batissier; le Supplément de la Biographie Universelle, et un article de M. Gustave Planche dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1851, tome 2.)

GERMONT (Jacques-Christophe de), sieur de Mesmont, naquit sur la paroisse Saint-Nicaise, le 12 février 1684, d'un avocat au Parlement de Normandie. Il se livra à l'étude du droit et à celle de la théologie, ce qui le mit en état d'exercer, dès qu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, des fonctions cléricales et judiciaires. Reçu en 1709 conseiller-clerc en la grand'chambre du Parlement de Rouen, l'abbé de Germont fut, par sa pénétration, sa droiture et sa fermeté, un magistrat distingué, un citoyen dévoué à l'amour du bien public; mais c'est surtout par sa charité inépuisable envers les pauvres, par sa constante sollicitude pour les établissements destinés à servir d'asile à toutes les infortunes, qu'il acquit des titres éminents à la reconnaissance de la cité qui s'honore de le compter au nombre de ses enfants.

En 1728, cet homme généreux et compatissant donnait à l'Hospice-Général de Rouen une somme de 30,000 livres, et une autre de 14,000 livres à l'Hôtel-Dieu de la même ville, moyennant une rente viagère au denier vingt, rente que, le plus souvent, il mettait dans le tronc des pauvres. En 1730, l'abbé de Germont faisait également don au séminaire de Saint-Nicaise, dans le but de fonder une école pour les enfants pauvres, d'une ferme dont le loyer annuel s'élevait à 1,000 livres et dont il ne devait toucher que 850 livres de rente viagère.

Là ne devaient point encore se borner les œuvres de bienfaisance de l'abbé de Germont, et il gardait pour la dernière une fondation tout à la fois chrétienne et patriotique; voici quel en

était l'objet. Depuis longtemps on gémissait à Rouen sur le sort des enfants trouvés, envoyés en nourrice par les deux hôpitaux ; les administrateurs chargés particulièrement de ce soin voyaient avec douleur que la plus grande partie de ces enfants périssaient par le peu de précaution dans le transport, le défaut de soins, et surtout par la mauvaise nourriture, lorsque l'abbé de Germont, instruit de cet état de choses, donna, en 1761, 10,000 livres pour commencer un établissement où seraient élevés, avec le lait des animaux, les enfants appartenant aux hospices.

En 1763, année de sa mort, notre généreux compatriote consacrait à la fondation des crèches, destinées à recevoir les enfants exposés, une somme de 60,000 livres, ainsi que cela est consigné dans un acte dont voici la teneur :

« *Intentions de M. l'abbé de Germont, etc.* — Désirant toujours con-
» tribuer à l'établissement pour l'éducation des enfants qui s'élèvent
» en nourrice, et ayant compris qu'il était bien nécessaire que l'Hô-
» pital-Général de cette ville fût nanti d'une somme considérable
» pour travailler avec plus de sûreté et d'empressement à cet éta-
» blissement, je donne la somme de soixante mille livres audit
» Hôpital-Général, qui, avec les dix mille livres que j'ai précédem-
» ment données, forment soixante-dix mille livres, que je prie n'être
» employées à autre chose qu'à cet établissement, sans cependant
» prétendre gêner l'administration, au cas que cet établissement ne
» pût se faire, à l'employer à tout autre usage qu'il conviendrait,
» comme de réédifier les plus mauvais bâtiments dudit hôpital. —
» Fait le 23 février 1763 (1). »

L'abbé de Germont n'avait plus que peu d'heures à vivre, lorsqu'il faisait ainsi connaître ses dernières volontés et qu'il chargeait un de ses amis de remettre immédiatement cette somme de 60,000 livres aux administrateurs de l'hospice. Cet ami étant venu l'informer que ses intentions étaient remplies, le bon abbé lui répondit « qu'il était très content, et qu'il souhaitait que quelqu'un de charitable envoyât des fonds pour compléter une œuvre dont il désirait la prompte exécution. » Telles furent les dernières paroles que prononça cet homme de bien, qui n'avait vécu que pour être la providence et la consolation des malheureux. Il expira, avec le calme et la résignation d'un juste, le 24 février 1763, ayant accompli sa soixante-dix-neuvième année.

L'ouverture du testament de l'abbé de Germont, faite le lendemain, vint encore révéler un nouveau bienfait : on apprenait que le généreux testateur avait disposé, au mois de juillet dernier, en faveur du même établissement, de tout le matériel de sa terre de Grainville qu'il faisait valoir, matériel dont la valeur était estimée à plus

(1) Nous devons la connaissance de ce document, ainsi que quelques autres renseignements, à l'obligeance de M. le directeur des hospices et à celle de M. le secrétaire de l'administration de ces mêmes établissements.

de 20,000 livres. Le même jour, le conseil d'administration de l'Hôpital-Général, sur le rapport qui lui fut fait des dernières volontés de l'abbé de Germont, arrêta ce qui suit : « Qu'il y avait urgence de s'occuper immédiatement de remplir les intentions du donateur, en formant, s'il était possible, l'établissement qu'il s'était proposé de fonder pour élever les enfants trouvés, lors duquel il serait pris des mesures nécessaires pour conserver et perpétuer la mémoire et reconnaissance tant de ce qu'il avait aumôné en vue d'icelui que de ses autres bienfaits. » Cette décision fut, dans la suite, religieusement exécutée.

GERVAIS (Gabriel-Jean), naquit sur la paroisse de Saint-Maclou, le 28 avril 1737, d'un fabricant de rouenneries. Doué, dès sa jeunesse, d'un esprit vif et intelligent, il apprit, sans le secours d'aucun maître, les éléments de plusieurs sciences ; puis, cédant bientôt à son penchant pour les voyages, il parcourut les contrées méridionales de la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Il lui arriva dans ses pérégrinations de nombreuses aventures, et il courut des dangers de plus d'une espèce : d'abord, il faillit périr en visitant le cratère du Vésuve ; puis, après avoir échappé à des pirates sur les côtes de Gênes, il connut aussi en Espagne les cachots de l'Inquisition.

De retour dans sa ville natale, après sept ans d'absence, notre compatriote succéda à son père dans sa fabrication de rouenneries. Il déploya, pour les progrès de cette industrie, toute l'intelligence dont la nature l'avait si heureusement favorisé, et vit ses efforts couronnés d'un plein succès. Toutefois, M. Gervais ne cessa de mêler à ses occupations industrielles le goût des sciences et des arts : dans les arts il cultivait la musique, dans les sciences la physique, l'histoire naturelle, puis la gnomonique, qu'il mit en pratique en plaçant à l'angle de sa maison, au Jardin-des-Plantes et en quelques autres lieux de la ville, des méridiens de sa façon. Notre compatriote joignait à un esprit solide un cœur vraiment sensible et une gaîté originale qu'un imperturbable sangfroid rendait encore plus piquante ; à une sage économie il savait unir la générosité et la bienfaisance. Sa maison fut souvent l'asile des malheureux ; souvent on le vit lui-même y conduire le voyageur sans ressources, le soldat accablé de fatigue, qu'il avait rencontrés dans ses promenades.

Dépositaire, à l'époque de la Révolution, d'objets précieux appartenant à des personnes obligées de fuir leur patrie, de vases sacrés et d'ornements de plusieurs de nos églises, M. Gervais sut, malgré les périls qui l'environnaient, dérober ces richesses à l'avidité des instincts cupides et les rendre à leurs légitimes propriétaires. Appelé aussi deux fois par l'amitié et la reconnaissance à hériter de sommes considérables, deux fois il en fit la remise aux arrière-parents de ceux dont il tenait ces legs. Souvent il s'empressa d'aider de sa bourse des amis frappés par l'infortune, et procura à de nombreux ouvriers les moyens d'apprendre le métier qui devait les

faire vivre. Dès qu'un incendie se déclarait dans la ville, il se trouvait toujours des premiers sur le lieu du sinistre avec cinq pompes qui lui appartenaient, et il ne manquait jamais de payer généreusement celui qui venait lui annoncer le premier une occasion de se rendre utile.

Le 4 nivôse an II, M. Gervais fut nommé membre d'un bureau chargé de rendre compte à la Convention de l'état du commerce de la République et des moyens d'amélioration dont il était susceptible. Notre honorable concitoyen avait été l'un des fondateurs de la Société libre d'Emulation de Rouen, dont il devint trésorier, et il remplit jusqu'à la fin de sa carrière les fonctions d'archiviste de la Société du Commerce et de l'Industrie de la même ville.

Il mourut à Rouen, le 15 avril 1819, laissant plusieurs fils, dont un est aujourd'hui directeur des hospices de Rouen et chef de bataillon de la garde nationale.

On a de M. Gervais plusieurs Mémoires relatifs à l'origine et aux progrès de diverses branches de l'industrie rouennaise, dont voici les titres : *Mémoire présenté au maire et aux échevins de la ville de Rouen, pour les syndics de la communauté des marchands passementiers et fabricants de toutes sortes d'étoffes de ladite ville ; Réponse des syndics de la même corporation aux ouvriers de ladite communauté ; Mémoire dans lequel on recherche l'époque où l'on a commencé à teindre le coton en rouge des Indes à Rouen, et quels ont été les développements et les progrès de ce genre d'industrie*, lu à la Société libre d'Emulation en 1808 ; *Recherches sur l'origine et les progrès de la fabrication des toiles imprimées à Rouen*, Rouen, F. Baudry, 1816. — M. Quérard, dans sa *France Littéraire*, attribue à M. Gervais *le Coup-d'OEil purin*, poëme burlesque en patois normand ; mais il n'y a là qu'une supposition qu'aucune preuve ne vient confirmer.

(Voir le Bulletin de la Société d'Emulation, année 1819, et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

GILLES (David), né vers le commencement du dix-septième siècle, entra dans l'ordre des Dominicains, où il se distingua par son talent pour la prédication. Il publia, en 1675, un ouvrage latin intitulé : *Brevis super Cantica Canticorum accentus, Evangelii concionatoribus et animarum directoribus annotandus*, in-12. Ce religieux mourut le 31 août 1678.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

GODEFROY DU RÉAUME était, en 1369, maire et capitaine de la ville de Rouen. Il mourut le 30 mai 1378, et fut inhumé dans l'église Saint-André-en-Ville, ainsi que nous l'apprend Farin dans son *Histoire de la ville de Rouen*. Les pierres tumulaires qui recouvraient le corps de Godefroy du Réaume et celui de sa femme, lors de la fermeture de l'église Saint-André, passèrent, à l'époque de la Révolution, dans l'église Saint-Vincent, où elles firent partie d'un nou-

tion, dans l'église Saint-Vincent, où elles firent partie d'un nouveau dallage. C'est là qu'en 1842 elles furent reconnues par M. A. Deville, qui s'empressa de les signaler comme offrant un certain intérêt, au point de vue de l'archéologie et de l'histoire locale. Ces deux pierres, levées en 1844, ont été scellées dans le mur de l'un des bas-côtés de cette même église, près des fonts baptismaux.

(Voir l'Histoire de Rouen, par Farin, et la *Revue de Rouen*, année 1842.)

GODEFROY (Antoine), célèbre maître d'escrime, naquit en 1735. Il servit d'abord dans le régiment de Provence, ce qui lui fit donner le surnom de Cadet de Provence, et passa ensuite dans un régiment de dragons, où il devint sous-officier. Il mourut aux Invalides, le 20 novembre 1787.

Le portrait de Godefroy se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

GODEFROY (Mlle Madeleine), née dans le dix-huitième siècle, remporta, en 1764, à l'Académie de Rouen, le prix de dessin d'après la bosse. A. Pasquier dit, à propos de cette récompense, que notre jeune compatriote se distingua dans l'art du dessin et dans celui de la peinture, mais il ne fait connaître aucun de ses ouvrages.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et les *Annonces de Normandie* du 31 août 1764.)

GODEFROY (François), né en 1743, à Rouen, selon les *Mémoires Biographiques* de Guilbert, et dans la commune du Boisguillaume, selon la Notice de Lecarpentier, entra fort jeune à l'école de dessin de Rouen, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Désireux de se perfectionner dans un art pour lequel il montrait de si heureuses dispositions, Godefroy alla se fixer à Paris et fut admis, dès son arrivée, dans l'atelier du célèbre graveur Lebas. Il fit sous ce maître de rapides progrès dans l'exercice de la pointe et du burin, et, sorti de cette école, le jeune artiste entreprit de graver le tableau pour son propre compte.

La première planche qui mit Godefroy en réputation fut un *Repos de Soldats*, d'après Loutherbourg, œuvre bientôt suivie de deux jolis paysages, d'après Fragonard, et des *Nappes d'eau*, d'après Leprince, gravure qui eut un très grand succès parmi les amateurs. — A ces belles estampes, qui révélaient dans notre compatriote un graveur de premier ordre, il faut joindre *les Géorgiennes au bain*, de La Hire; *les Etrennes*, sujet de sa composition; une *Vue perspective de la ville de Rouen*, *prise du Grand-Cours*, d'après le tableau original de Hue; *Spectacle historique*, gravé d'après les médailles du cabinet du roi et de celui de Sainte-Geneviève; *Galerie de Florence*, d'après les dessins de Wicar. Godefroy enrichit aussi de plusieurs planches

la magnifique collection de gravures du Musée du Louvre, exécuta quelques sujets de grande dimension, d'après Pillement; des *Vues du mont Liban*, d'après Caffes; des portraits gravés au burin avec beaucoup de goût et de pureté, et la liste des députés à l'Assemblée Nationale de 1789 à 1790. « Il serait difficile, dit Lecarpentier dans sa Notice sur François Godefroy, il serait difficile de suivre notre compatriote dans la longue carrière qu'il a parcourue dans son art; il suffit de rappeler que ses talents furent employés pour tous les ouvrages importants de littérature publiés à son époque. La belle édition des œuvres de Gessner, dont il fut chargé de graver les vignettes conjointement avec M. Ponce, offre la preuve la plus évidente de cette réunion de talents. »

Cet artiste distingué, qui avait aussi le goût des sciences et des lettres, termina sa carrière à Paris, le 28 avril 1819, laissant un fils, Adrien Godefroy, qui, lui aussi, s'est fait dans le même art une brillante réputation. François Godefroy était membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'Académie impériale de Vienne, président de l'Athénée des Arts de Paris, de l'Académie de Rouen et de la Société libre d'Emulation de la même ville. Il a composé et publié, dans les dernières années de sa vie, un petit ouvrage intitulé : *Lettre à un jeune artiste.*

(Voir le Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen, année 1819, et les *Annonces de Normandie*, années 1787, 1789, 1790.)

GODEFROY (Amable), médecin distingué, naquit dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Après avoir suivi pendant quelque temps nos armées en qualité d'aide-major, il revint dans sa ville natale, où l'étude consciencieuse d'un art qu'il exerçait déjà avec supériorité lui eut bientôt procuré une nombreuse clientèle. Reçu en 1804 membre de l'Académie de Rouen, le docteur Godefroy partagea, pendant trente ans, avec beaucoup de zèle et d'assiduité, les travaux de cette compagnie, fit de nombreux rapports, et donna lecture de quelques Mémoires et Dissertations dont voici les titres: *Essai historique et critique sur M. David; docteur en médecine et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen*, 1805; *Dissertation sur les maladies de l'oreille*, 1805; *Observations médicales*, 1806; *Essai sur la médecine morale*, 1806; *De l'Influence des passions sur la production des maladies*, 1808.

Ce savant médecin avait obtenu, dans des concours ouverts par l'Académie de Médecine de Bruxelles et par la Société de Médecine de Lyon, une médaille d'or et une en vermeil, pour deux Mémoires, l'un sur cette question : *Quelles sont les maladies dont la goutte irrégulière peut prendre le caractère?* et l'autre : *Sur les brouillards considérés comme causes de maladies.* Le docteur Godefroy mourut à Rouen, frappé d'apoplexie, le 16 décembre 1833.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et le Précis de l'Académie de Rouen, année 1834.)

GOULLEY (Alexandre), sieur de Boisrobert, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint bibliothécaire du maréchal d'Estrées, fonction qui lui permit de se livrer à son goût pour les lettres et les arts, qu'il cultivait en homme savant. Reçu, en 1716, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il présenta à cette compagnie deux curieux et intéressants Mémoires, l'un sur l'histoire des anciens poëtes italiens, l'autre sur l'origine des instruments à vent. Ces deux Mémoires sont mentionnés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, tome 5.

L'abbé Goulley termina sa carrière à Paris en 1727.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

GRAINVILLE (Pierre-Joseph-Nicolas de), né dans le dix-septième siècle, entra chez les Jésuites de Rouen et devint bibliothécaire du collége de cette compagnie. Savant aussi laborieux que modeste, il s'appliqua, jusqu'à la fin de sa carrière, à l'étude des monuments de l'antiquité, surtout à celle de la numismatique, et parvint à se former une riche et curieuse collection de médailles antiques sur lesquelles il fit un grand nombre de dissertations, qui, pour la plupart, sont imprimées dans les *Mémoires de Trévoux*. En voici la nomenclature : sur une médaille de Maximin, 1703 ; sur une médaille de Vitellius, 1703 ; sur une *Dissertation de M. La Chausse touchant la colonne Antonine*, 1704 ; sur une médaille de Faustine la mère et sur sa consécration avec Antonin-le-Pieux, 1705 ; sur une médaille de Sévère, 1709 ; sur quelques médailles satiriques de Gallien, 1712 ; sur l'*Usage qu'on peut faire des médailles par rapport à la religion* (*Journal des Savants*), 1716 ; *Explication d'une médaille de Néron*, 1718 ; *Dissertation sur la vérité de la vision de Constantin*, 1724.

On a encore du même savant une édition expurgée de Suétone, Rouen, 1707, in-12, et une de Paterculus, Limoges, 1714, puis des réfutations des réflexions paradoxales de son confrère le P. Hardouin, lesquelles tendaient à jeter de l'incertitude sur différents points de l'histoire. Le P. Grainville préparait aussi une édition de Valère-Maxime, lorsqu'il termina sa carrière à Rouen, en 1730.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

GRAVOIS (Jean), né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, fit ses études au collége de sa ville natale, et choisit par vocation la carrière ecclésiastique.

Entré en 1681 dans la congrégation des Eudistes, il y professa pendant plusieurs années la théologie, qu'il enseigna également dans différents séminaires, et devint supérieur de celui d'Avranches. Nommé grand-vicaire du célèbre Huet, évêque de cette ville, l'abbé Gravois fut, pour sa science et sa piété, tenu en haute considération par ce prélat, qui se félicitait d'avoir un tel trésor dans son dio-

cèse. Envoyé au séminaire de Rouen peu d'années avant sa mort, il y termina sa carrière le 25 décembre 1733.

On a de lui un ouvrage intitulé : *Explication de la généalogie de Jésus-Christ*, selon saint Matthieu et saint Luc, in-12 ; puis deux manuscrits latins ayant pour titres : *Concordia quatuor Evangeliorum, cum commentario in modum paraphrasis, etc. ; Commentarius in Psalmos, in modum paraphrasis.* Ces manuscrits étaient conservés dans la bibliothèque du séminaire de Rouen.

(Voir le Dictionnaire Historique de Moréri.)

GRENET (Louis-Franklin), né en 1795 d'une famille de fabricants et d'armateurs de Rouen, fit ses études au lycée de cette ville, et montra, au début de sa carrière commerciale, une si grande capacité pour les opérations financières, qu'il fut bientôt appelé à Paris pour y diriger une des premières maisons de banque. Il voyait s'ouvrir pour lui dans cette carrière un brillant avenir, lorsque, forcé de revenir à Rouen pour régler des intérêts de famille, il songea à y créer un établissement en rapport avec les études chimiques dont il s'était aussi beaucoup occupé ; il se livra à la fabrication des colles et des gélatines, industrie qu'il porta à son plus haut degré de perfection.

En 1825, la Société libre d'Emulation de Rouen, pour récompenser M. Grenet des progrès qu'il faisait faire à ce genre de fabrication, lui décerna une médaille d'argent, récompense qui n'était que le modeste prélude de toutes celles qui devaient encore lui être decernées et qu'il s'appliquait de plus en plus à mériter.

La même année, la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale décerna à notre compatriote, dans son concours général, une médaille d'or pour la fabrication de la gélatine et de la colle-forte, puis, en 1829, cette société le récompensait par un prix de 2,000 fr. pour avoir trouvé le moyen de remplacer la colle de poisson, dont la Russie avait eu jusqu'alors le monopole exclusif et dont elle alimentait toutes les nations.

En 1844, il recevait du Comité des arts chimiques la grande médaille d'or, et en 1849, ses produits, qui avaient atteint leur dernier degré de perfection, lui méritaient de l'exposition de l'industrie française, sur le rapport de M. Payen, une récompense de même nature. « M. Grenet, disait ce rapport, occupe toujours le premier rang parmi les fabricants de gélatine ; en aucun pays que nous sachions, on n'atteint le degré de perfection auquel ce chimiste est parvenu. Cet habile manufacturier, en améliorant encore et en variant ses produits depuis l'exposition dernière, acquiert cette année de nouveaux titres aux récompenses nationales. »

Une récompense éclatante attendait également notre compatriote à l'exposition de Londres en 1851 : la supériorité de ses produits lui valut une médaille de première classe. Dans son pays, il reçut la croix de la Légion-d'Honneur, distinction bien méritée, et, en 1852,

la Société centrale d'Horticulture du département de la Seine-Inférieure lui décerna une médaille d'or pour sa belle exposition de fleurs en gélatine si admirées des amateurs.

M. Grenet était sur le point de découvrir le moyen de fixer le safranum sur le coton, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont les progrès furent rapides; il y succomba à Rouen, le 22 février 1852.

GRÉSIL (Pierre), né en 1757, était entré dans les ordres depuis peu d'années lorsque éclata la révolution. Il refusa de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, émigra en Angleterre, et, de retour en France après le concordat, il fut nommé successivement à plusieurs cures importantes, entre autres à celle de Canteleu, d'où il passa, en 1823, à Saint-Maclou de Rouen. Cette dernière paroisse doit beaucoup aux soins de M. le curé Grésil. Sous son administration, dit M. Ouin-Lacroix dans son *Histoire de l'église et de la paroisse Saint-Maclou*, ont eu lieu l'achat de nouvelles cloches, l'acquisition d'ornements pour l'église et la plantation des arbres dans l'aître où se tiennent les écoles chrétiennes. Ce digne ecclésiastique, qui fut, pendant vingt-trois ans, la providence des pauvres si nombreux dans sa paroisse, était chanoine honoraire de la Cathédrale et chevalier de la Légion-d'Honneur.

M. l'abbé Grésil mourut à Rouen, en 1846, dans sa quatre-vingt-neuvième année, et fut inhumé au Mont-Gargan, cimetière de la paroisse.

GRISEL (Jean), poëte sur la vie duquel nous ne trouvons aucun détail, naquit vers le milieu du seizième siècle. Il est auteur d'un poëme curieux intitulé : *Martiales Visions, ou les Premières Œuvres de Jehan Grisel, dédiées au très chrestien roy de France et de Navarre Henry IV*, Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1599; poëme contenant une narration historique, jusqu'en 1599, de toutes les actions de la vie du prince auquel il est dédié. Jean Grisel donna encore un recueil de poésies ayant pour titre : *Amours*, et fut l'un des concurrents les plus heureux et les plus assidus des concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il obtint plusieurs prix de 1603 à 1615, pour des stances, des ballades, des odes, des chants royaux, etc.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

GRISEL (Hercule), de la même famille que le précédent, naquit en 1595; il était prêtre habitué de la paroisse Saint-Maclou de Rouen, cultivait les lettres et surtout la poésie latine. Il a composé un poëme devenu fort rare, intitulé : *Herculis Griselli presbyteri Fasti Rothomagenses, seu Descriptio omnium rerum visu dignarum in urbe Rothomagensi, duobus voluminibus, Rothomagi*, 1631, in-4°. Ce poëme est divisé en douze livres, dont chacun porte le nom d'un mois de l'année. Le poëte y décrit, sans en négliger le moindre détail, les

fêtes religieuses telles qu'elles avaient lieu à Rouen à cette époque ; les ouvertures du Parlement et des classes, la cérémonie de la délivrance du prisonnier le jour de l'Ascension. Il y fait aussi la description des monuments, antiquités et curiosités de la même ville, le tout avec de nombreuses notes explicatives.

On a encore d'Hercule Grisel une traduction de diverses épigrammes de Martial, mises par ordre chronologique sous ce titre : *le César Auguste du poëte Martial*, puis *la Première Instruction* (satire de Juvénal), en français, avec le texte latin, 1643, in-4°. La Bibliothèque de Rouen possède, avec un recueil d'épigrammes in-4°, le premier livre (le mois de janvier) des *Fasti Rothomagenses*.

Hercule Grisel mourut à Rouen vers l'année 1677.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

GRISEL (Jean), de la famille des précédents, naquit en 1601. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1618, se livra, après avoir fait de bonnes études, à l'éloquence de la chaire, prêcha avec beaucoup d'éclat dans plusieurs églises de Paris, et devint recteur du collége de son ordre à Orléans. Le P. Grisel, dont l'imagination était très féconde en ressources, composa sur un même sujet, le châtiment de Balthazar, dix-huit sermons qu'il prêcha pendant un Avent.

On a de ce célèbre prédicateur les ouvrages suivants : *Discours funèbre prononcé aux obsèques de M. Roger de Bellegarde, duc et pair de France*, 1647, in-4° ; *le Mystère de l'Homme-Dieu ou tout ce qui regarde Jésus-Christ, etc.*, Paris, 1655, in-folio; *Balthazar ou l'Oubli de Dieu puni*, Avent prêché en 1640, Paris, 1655, in-8° ; *Sermons pour les quatre dimanches et quelques fêtes de l'Avent*, Paris, 1655, in-8° ; *Sermons pour les dimanches et fêtes de l'année*, Paris, 1655 ; *Sermons pour le Carême*, Paris, 1658, in-8°.

Le P. Grisel mourut le 22 janvier 1657.

(Voir le Dictionnaire de Moréri.)

GROUCHY (Nicolas de) naquit au commencement du seizième siècle, d'une famille qui jouissait à Rouen de la plus haute considération. Possédant avec une vaste érudition la connaissance de plusieurs langues savantes, il avait à peine vingt-cinq ans lorsqu'il obtint la chaire de grec au collége de Bordeaux, où il expliqua le premier les ouvrages d'Aristote. La réputation du jeune professeur eut alors tant de retentissement, qu'un grand nombre d'élèves abandonnèrent l'Université de Paris pour venir suivre ses leçons dans la capitale de la Guïenne; mais ses succès et l'aigreur de son esprit dans la discussion lui suscitèrent bientôt une foule d'ennemis. Il fut d'abord vivement attaqué par le célèbre philologue Joachim Périon sur le véritable sens de quelques passages d'Aristote ; puis, dans le même temps, un autre adversaire non moins violent, le savant Sigonius, de Modène, l'attaquait au sujet de son traité *De Comitiis Romanorum.*

Ces disputes scientifiques durèrent plusieurs années et firent beaucoup de bruit, mais la victoire resta tout entière à Nicolas de Grouchy, qui reçut de nombreuses félicitations, même de la part des savants italiens.

Ce triomphe ayant mis le comble à la renommée de notre célèbre helléniste, il fut appelé par Jean III de Portugal pour enseigner le grec et la philosophie dans l'Université de Coïmbre, double enseignement dont il s'acquitta avec distinction.

Ramené en France par son amour pour la patrie, il la trouva déchirée par les guerres de religion, et il vivait depuis quelque temps à Paris dans un état voisin de l'indigence, lorsque la direction d'un collége qui se fondait à La Rochelle lui fut alors proposée. Notre savant compatriote s'empressa d'accepter cette fonction, et il était sur le point d'en prendre possession, lorsqu'une fièvre violente, dont il fut attaqué en chemin, redoubla ses accès et l'emporta dans le courant de janvier 1572 : « Heureux, dit l'historien de Thou, de prévenir ainsi par sa mort, qui fut pleurée des gens de lettres, le tumulte de Paris, et de ne point voir le siége de cette capitale, qu'il avait choisie pour l'asile de sa vieillesse. » Sigonius, que depuis longtemps notre savant avait réduit au respect et au silence, recommença contre lui, dès qu'il apprit sa mort, ses attaques et ses invectives, et se couvrit par cette lâcheté d'une honte ineffaçable.

(Voir, pour la nomenclature des nombreux ouvrages de Nicolas de Grouchy, les Bibliothèques Françaises de Du Verdier et de La Croix du Maine, l'Histoire de France par de Thou, le Dictionnaire de Moréri et la Biographie Universelle.)

Il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait plusieurs biographes, et après eux Guilbert, dans ses *Mémoires Biographiques*, notre savant compatriote avec un poëte du même nom, né à Clermont et auteur de dix poëmes dramatiques qui sont, dit-on, des plus bizarres.

GROULT, industriel distingué du commencement de ce siècle, a publié à Rouen, chez Guilbert, en 1802, une brochure ayant pour titre : *le Bon Sens d'un Manufacturier*, brochure dans laquelle on pose cette question : *Convient-il à la France de faire un traité de commerce avec l'Angleterre?*

On a encore du même auteur un Mémoire sur les moyens de créer, par l'encouragement du transport des charbons de terre, un cabotage considérable qui fournirait un grand nombre de matelots à la marine de l'Etat. Cet ouvrage est imprimé avec le *Mémoire sur les Combustibles*, par M. Mariette, juge au tribunal d'appel.

GUENET (Paul-Alexandre), né en 1668, entra dans le sacerdoce et devint, en 1727, évêque de Saint-Pons. Ce prélat, l'un des plus zélés défenseurs de la bulle *Unigenitus*, publia à cette occasion plusieurs écrits anonymes dont le style annonçait une grande exaltation d'es-

prit. Deux de ces écrits ont pour titres : *Lettre d'un docteur en théologie à un jeune magistrat de province ; Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la Chambre royale.* Ces deux ouvrages furent condamnés à être brûlés par ordre du Châtelet et du Parlement de Toulouse ; mais ces deux arrêts ne calmèrent point le zèle de Guenet, qui se faisait honneur de ces condamnations et se plaisait à répéter que brûler les livres n'était point répondre. Ce prélat très remuant et peu constant dans ses opinions finit par être déposé de son siége et envoyé en exil. Nous ne connaissons point l'époque de sa mort.

GUERANTE (Guillaume), né en 1494, devint docteur en théologie, entra chez les religieux Augustins, et fut considéré à juste titre comme l'un des hommes les plus savants de son époque. Il fut choisi avec Thomas de Villeneuve pour examiner et réformer les constitutions de son ordre, et termina sa carrière le 8 septembre 1574.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

GUERARD (Robert), né en 1641, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, où il fit sa profession religieuse en 1659. Bientôt remarqué par ses supérieurs pour son application à l'étude et pour sa science en matière bibliographique, il fut associé à Dom Delfau, qu'il aida dans son immense travail de l'édition des Œuvres de saint Augustin. Soupçonné d'avoir coopéré à la composition d'un livre intitulé *le Commendataire,* livre attribué à Dom Delfau, et dans lequel on s'élevait avec force contre l'abus des *commendes,* Dom Guerard fut exilé avec son collaborateur. Envoyé à l'abbaye de Notre-Dame d'Ambournay-en-Bugey, notre compatriote porta dans son exil le goût de l'étude et des travaux d'érudition. Il fouilla toutes les bibliothèques de la province, celles de Lyon, de Genève, et surtout celle de la chartreuse des Portes, où se trouvait une riche collection de manuscrits parmi lesquels il fit la découverte de l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, ouvrage dont on ne connaissait que deux exemplaires en Europe. Dom Guerard copia ce manuscrit avec la plus grande exactitude, y ajouta des remarques et des annotations nombreuses, puis en fit l'envoi au général de sa congrégation, afin qu'il pût servir à l'édition des Œuvres de saint Augustin.

Rappelé de son exil, le savant Bénédictin entra à l'abbaye de Fécamp, d'où il passa, peu de temps après, dans l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, où il termina sa carrière le 2 janvier 1715. On a de lui les ouvrages suivants : *Abrégé de la sainte Bible en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes,* Rouen, N. Leboucher, 1707, in-12, dédié à M. de Colbert, archevêque de Rouen; *l'Ancien et le Nouveau Testament,* Paris, 1707, 2 vol. in-12, plusieurs éditions. Dom Gue-

rard a aussi composé quelques pièces de poésies latines, qui furent lues avec plaisir à cette époque, et prouvèrent que l'auteur possédait quelque talent dans ce genre de composition.

(Voir la Bibliothèque des écrivains de Saint-Benoît, par Dom François, tome 4; l'Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et la Biographie Universelle.)

GUERARD DE LA QUESNERIE, né le 2 octobre 1776, était fils d'un jurisconsulte distingué, qui avait été successivement procureur général à la cour des comptes et membre du conseil des Cinq-Cents. S'étant livré entièrement aux études agricoles, le personnage qui fait l'objet de cette notice passa la plus grande partie de sa vie à faire valoir une propriété qu'il possédait à Cailly, près de Rouen, et devint l'un des agronomes qui contribuèrent le plus au progrès de l'agriculture normande. M. Guerard de la Quesnerie, qui déjà appartenait à plusieurs sociétés savantes, entre autres à la Société centrale d'Agriculture de Paris et à celle du département de la Seine-Inférieure, fut reçu, en 1824, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Nous empruntons à l'un des rapports de M. Girardin, secrétaire de cette compagnie pour la classe des sciences, les détails suivants touchant notre compatriote :

« Homme de pratique et de théorie tout à la fois, M. de la Quesnerie rendit de grands services à la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, au rétablissement de laquelle il contribua en 1819. Les Mémoires de cette Société renferment un grand nombre de notices intéressantes qu'il écrivait avec autant de simplicité que de talent. Il aimait surtout à essayer les nouvelles cultures, et on lui doit l'introduction dans le département de beaucoup de bonnes plantes, telles que la pomme de terre dite *tardive d'Irlande*, celle dite *longue-naine hâtive d'Angleterre*, et plusieurs variétés de blés, notamment le *blé de Talavera*, le *blé Pictet*, le *chêne quercitron*, le *chou Collet de Belgique*, etc. L'un des premiers, il préconisa la culture de la betterave et de la carotte en lignes, et adopta dans sa ferme l'assolement quadriennal. »

Ce savant agronome fonda, en 1835, le comice agricole de Cailly, dont il fut président pendant plusieurs années. Il remplissait les fonctions de juge-de-paix de son canton lorsqu'il termina, en 1849, son honorable et utile carrière. M. Guerard de la Quesnerie avait publié, en 1822, un *Annuaire agricole du département de la Seine-Inférieure*, qui ne fut pas sans influence sur l'essor que prit l'agriculture à cette époque.

(Voir le Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen, année 1849-1850.)

GUEROULT (Guillaume), personnage dont la vie est inconnue des biographes, naquit au commencement du seizième siècle. Homme

fort savant en plusieurs langues, écrivain fécond et traducteur infatigable en vers et en prose, Gueroult fit imprimer de son vivant les compositions et les traductions dont voici la nomenclature : *Histoire des Plantes, traduite de latin en françois*, Lyon, 1548, in-8° ; *Chansons spirituelles, mises en musique* par Didier Lupy, Lyon, 1548, in-4° ; *Description philosophale de la nature des animaux, en rime françoise*, 1550, in-4° ; *le Premier Livre d'emblêmes* avec les figures, Lyon, Balthazar Arnoulet, 1550; *le Premier Livre du naturel des oiseaux et le Second du naturel des animaux, avec les pourtraicts d'iceux*, Lyon, Balthazar Arnoulet, 1550, in-4° ; *Chroniques et gestes admirables des empereurs d'Occident, avec leurs effigies*, Lyon, Balthazar Arnoulet, 1552, in-4° ; *Livre des figures et pourtraicts des villes les plus célèbres de l'Europe, avec la description d'icelles*, Lyon, Balthazar Arnoulet, 1552, in-fol.; *les Narrations fabuleuses de Palæphatus, auteur grec, avec le discours de la vérité et histoire d'icelle, etc.*, Lyon, 1558, in-4° ; *Congratulation à Joachim du Bellay sur sa lyre chrétienne, avec la monomachie de David et de Goliath et plusieurs chansons mises en musique* par Hauville, Lyon, 1560 ; *De la droite Administration des royaumes et républiques*, Lyon, 1561, in-4°; *Figures de la Bible illustrées de huictains françois*, Lyon, 1565, in-8° ; *Sentences des auteurs grecs et latins, traduction en rimes françoises.*

Guillaume Gueroult séjourna longtemps à Lyon, d'où il allait souvent à Genève, mais on ne connaît ni le lieu ni l'époque de sa mort.

(Voir les Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de Du Verdier, tomes 1er et 4.)

GUEROULT (François), né le 4 août 1745, entra fort jeune à l'école de dessin dirigée à Rouen par J.-B. Descamps, et obtint, par son intelligence et son application au travail, le prix d'architecture. Les plus honorables succès ayant constamment couronné ses études dans l'art de bâtir, Gueroult conquit dans sa ville natale, dont il fut nommé architecte, une réputation que d'importants et nombreux travaux vinrent pleinement justifier. Il fit construire sur ses plans tout le côté droit de la rue de Crosne et la salle de spectacle encore en usage aujourd'hui ; cette salle, commencée en 1773, fut terminée en 1776.

En octobre 1787, la rivière de Robec, grossie par de grands orages et par des pluies continuelles, étant débordée, enleva une partie de ses talus. Les désastres qui en pouvaient résulter pour la ville éveillèrent l'attention de l'administration des eaux-et-forêts et des officiers municipaux. M. Le Couteulx, alors maire de Rouen, fit détourner la rivière de son courant, afin de s'opposer à son envahissement ; et, de son côté, Gueroult fut chargé de trouver le moyen de rendre l'eau à la ville et de remédier promptement au préjudice considérable que son absence causait aux fabricants et aux manufacturiers établis le long de cette rivière. S'arrêtant au plan le

moins coûteux et le plus expéditif, notre compatriote fit construire en trois jours un caisson de cent huit pieds de long, destiné à servir de lit artificiel à la rivière, et les vannes ayant été levées, l'eau reprit son cours habituel au moyen de cette ingénieuse construction, ce qui permit de réparer les dégâts causés au talus par le débordement.

Cet habile architecte fit, à peu de temps de là, édifier à Louviers un bâtiment pour filature, le plus spacieux qu'on ait vu jusqu'alors. Il construisit à la même époque à Rouen, rue de Bellegarde, aujourd'hui rue du Contrat-Social, une salle de manége, et donna des plans pour l'embellissement du port de notre ville, plans dont les événements de 1789 empêchèrent l'exécution. Dégoûté du séjour de sa ville natale, à cause de quelques troubles civils qui commençaient à y fermenter, Gueroult se retira, en 1791, à Fontaine-Guerard, où il bâtit de vastes ateliers de filature que lui-même exploita avec beaucoup d'intelligence ; c'est là qu'il termina sa carrière, le 12 décembre 1804.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

GUEROULT (Pierre-Claude-Bernard), né le 7 juin 1744, porta le petit collet, bien qu'il ne fût pas dans les ordres, et occupa pendant plusieurs années la chaire de rhétorique au collége d'Harcourt, à Paris. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution de 1789, il fut, lors de la réorganisation de l'instruction publique, nommé professeur de langue ancienne au collége des Quatre-Nations, et fut désigné avec son frère pour être l'un des premiers élèves de l'Ecole Normale à l'époque de sa fondation. La Harpe témoigne de ce fait dans son *Cours de Littérature*, en adressant publiquement aux deux frères Gueroult l'éloge suivant : « Deux maîtres de l'Université de Paris ont prouvé leur modestie en venant siéger aujourd'hui parmi nous à titre d'élèves, après avoir prouvé leur talent pour écrire et pour enseigner. »

Un décret de la Convention, du 3 janvier 1795, comprit Gueroult aîné au nombre des hommes de lettres auxquels furent accordées trois mille livres de gratification, et, lors de l'organisation des lycées par Napoléon, il fut nommé proviseur du lycée Charlemagne, plus tard conseiller titulaire de l'Université, puis directeur de la nouvelle Ecole Normale. La réputation de capacité dont jouissait ce savant professeur l'avait seule désigné au choix du pouvoir ; car Gueroult, dit le Supplément de la *Biographie Universelle,* était personnellement fort peu disposé à faire sa cour. Austère dans son abord, il l'était également dans ses mœurs privées, et cherchait bien moins à plaire qu'à être utile.

Lors de la première Restauration, en 1814, notre compatriote, maintenu dans ses deux fonctions, reçut la croix de la Légion-d'Honneur, et fut à la rentrée des Bourbons, en 1815, mis à la re-

traite ; il avait alors cinquante ans de services universitaires. Cet homme éminent dans l'enseignement termina sa carrière le 11 novembre 1821.

Toute la vie de Gueroult avait été partagée entre les devoirs du professorat et l'étude approfondie des classiques anciens et du mécanisme des langues. Il a publié les ouvrages suivants : *Morceaux extraits de l'Histoire naturelle de Pline*, 1785, 1 vol. in-8°, ouvrage dont La Harpe parle avec beaucoup d'éloges dans sa correspondance ; *Histoire naturelle des Animaux de Pline*, traduction nouvelle avec le texte en regard, 3 vol. in-8° ; *Constitutions des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8° ; *Nouvelle Méthode pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8°, 1805, in-12 ; *Grammaire Française*, 1806, in-12, ouvrage classique plusieurs fois réimprimé ; *Discours choisis de Cicéron*, traduction nouvelle, avec le texte en regard, Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

(Voir la Biographie des Contemporains et le Supplément de la Biographie Universelle.)

GUEROULT (Pierre-Remy-Antoine), frère du précédent, naquit le 16 janvier 1749. Il fit ses études au collége d'Harcourt, devint professeur au collége Louis-le-Grand, et ensuite dans celui des Grassins, où il occupa successivement toutes les chaires. Ayant, ainsi que son frère aîné, approuvé les principes de la révolution de 1789, il fut appelé en 1794 à des fonctions importantes dans un ministère, fonctions au moyen desquelles il fut assez heureux pour pouvoir adoucir le sort de bien des infortunés. « Si Gueroult, dit un biographe, sut employer dignement les avantages de sa position, il ne fit pas un moins noble usage de sa fortune : il secourut l'indigence, et fut longtemps le tuteur et le père d'une famille noble et malheureuse qui n'a cessé de le bénir. »

Lors de la réorganisation de l'instruction publique, notre compatriote rentra dans le professorat au lycée Henri IV, où il arracha souvent des larmes à ses élèves en leur retraçant le tableau des excès de la révolution. Lié intimement avec La Harpe, il s'exerça sous ses auspices à des imitations de quelques morceaux d'Ovide ; puis, très versé dans la littérature anglaise comme dans celle de son pays, il donna au *Journal de Paris*, dont Courancez était alors rédacteur en chef, des articles qui furent remarqués. Nommé plus tard professeur d'éloquence latine au Collége de France, il obtint, en 1816, la croix de la Légion-d'Honneur, et mourut le 14 décembre de cette même année.

Gueroult avait publié avec son frère, de 1783 à 1787, le 8e volume des Œuvres de Cicéron, et il présenta à l'Assemblée législative un plan d'éducation nationale. En 1802, il fit paraître le *Dictionnaire de la France monarchique, ou la France telle qu'elle était en janvier* 1789, Paris, Bernard Fuchs. On connaît encore de ce savant professeur deux compositions dramatiques ; la première, dont il fit hommage à la

Convention, a pour titre : *Origine de la République une et indivisible ;* la seconde, *Eléocle et Polynice*, opéra ; ces deux pièces n'ont été ni représentées ni imprimées.

(Voir la Biographie Universelle et la Biographie des Contemporains.)

GUEROULT (Jean-François), cousin des précédents, s'occupa aussi de littérature, et donna au théâtre, en 1792, *la Journée de Marathon, ou le Triomphe de la Liberté*, drame en quatre actes, avec des chœurs mis en musique par Kreutzer. Ce drame fut imprimé la même année et se trouve mentionné dans *la France Littéraire*, de J.-M. Quérard.

GUEROULT (Louis-Nicolas), poëte latin, naquit vers 1749. Il terminait sa rhétorique lorsqu'il se fit connaître par un poëme allégorique dont le sujet était la prise d'habit de Madame Louise, sœur de Louis XV, dans l'ordre des Carmélites. Ce poëme fut couronné, en 1770, par l'Académie des Palinods de Rouen, où l'auteur obtenait encore, les années suivantes, deux nouvelles couronnes, la première pour une ode latine sur ce sujet : *Justus ex fide vivit*, et la seconde pour un poëme sur le danger des spectacles. « Ce poëte, dit Guilbert dans ses *Mémoires Biographiques*, avait un véritable talent pour la poésie latine, et s'exprimait élégamment dans la langue de Virgile. »

Gueroult était dans sa vingt-sixième année et venait d'être ordonné prêtre, lorsqu'il termina sa carrière vers la fin de 1774.

GUEUDEVILLE (Nicolas), né en 1652, d'un médecin de Rouen, embrassa la vie monastique dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et fit profession dans l'abbaye de Jumiéges, le 8 juillet 1671. Il commençait à se distinguer dans la prédication, lorsque son esprit d'indépendance et la singularité de ses opinions sur les matières les plus respectables lui attirèrent les reproches de ses supérieurs. Pour éviter les punitions qu'on était sur le point de lui infliger, Gueudeville résolut de prendre la fuite, ce qu'il exécuta en escaladant les murs de son couvent.

S'étant retiré en Hollande, il y embrassa le calvinisme, se maria et alla ensuite s'établir à Rotterdam, où il se livra à l'enseignement de la langue latine. Comme il écrivait avec beaucoup de facilité, il songea à faire ressource de sa plume et publia à La Haye, en 1699, sous le voile de l'anonyme, une espèce de journal intitulé : *Esprit des Cours de l'Europe*, publication qui eut une grande vogue dans ce pays, à cause des traits satiriques qu'il contenait contre les ministres de France.

M. d'Avaux, notre ambassadeur, demanda et obtint, en 1701, la suppression de ce pamphlet périodique ; mais, après son départ, Gueudeville reprit sa publication sous le nouveau titre de : *Nouvelles*



des Cours de l'Europe, et la continua avec succès tant que les circonstances lui fournirent les moyens d'amuser la malignité publique, ce qui dura jusqu'en 1710. La collection de ce journal se compose de dix-huit volumes in-12.

Les principaux ouvrages de ce publiciste, qui a beaucoup écrit dans tous les genres et fait un grand nombre de traductions, sont : *le Grand Théâtre historique universel*, Leyde, 1705, 5 vol. in-fol., fig., traduction libre d'un ouvrage allemand d'Imhof; *Atlas historique, ou Nouvelle Introduction à l'histoire*, avec un supplément par Limiers, Amsterdam, 1713-1721, 7 vol. in-fol.; *Eloge de la Folie*, par Erasme, Leyde, 1713, in-12, traduction; *Comédies de Plaute*, Leyde, 1719; *Colloques d'Erasme*, Leyde, 1720, 6 vol. in-12; *Traité de Corneille Agrippa sur la noblesse et excellence du sexe féminin, avec une traduction sur l'instabilité et vérité des sciences*, Leyde, 1726, 3 vol. in-8. Malgré le nombre de ses ouvrages, Gueudeville mourut à La Haye, vers 1720, dans un état voisin de la misère.

(Voir la Bibliothèque Française de l'abbé Goujet et la Biographie Universelle.)

GUILLAUME CLITON, fils de Robert-Courte-Heuze, duc de Normandie, et petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, naquit en 1101 et fut baptisé par Guillaume-Bonne-Ame, archevêque de Rouen. Robert-Courte-Heuze ayant été, en 1106, fait prisonnier à la bataille de Tinchebray et retenu captif jusqu'à sa mort par son frère Henri Ier, roi d'Angleterre, Guillaume Cliton, encore enfant, fut confié à un brave et fidèle Normand, Hélie de Saint-Saens, qui le traita comme son propre fils. Armé chevalier dès l'âge de seize ans par Baudouin, son cousin, Guillaume se procura l'appui de Louis-le-Gros, roi de France, qui, aimant le caractère hardi et chevaleresque du jeune Normand, lui fit épouser, en 1126, Jeanne de Montferrat, sœur utérine de sa femme la reine Adélaïde, et lui assigna en dot Pontoise et tout le Vexin.

Après l'assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandre, en 1127, la succession de ce prince étant devenue l'objet de l'ambition et de la convoitise d'une foule de prétendants, Guillaume Cliton, aidé par le roi de France, parvint à se faire proclamer comte de Flandre à Bruges, le 5 avril 1127. Le règne de ce fils d'un duc de Normandie dans ce pays devait n'être que d'une courte durée et rempli d'une suite de malheurs, ayant, on est obligé de le reconnaître, la conduite de Guillaume pour cause principale. Ce prince, encore dans la fougue des passions, se livra à des actes de violence et à des exactions qui blessaient au cœur le peuple et les plus nobles familles de Flandre, et, dès le commencement de l'année 1128, une révolte se manifesta à Saint-Omer, puis à Gand et à Lille peu de temps après.

Dans ces circonstances, Thierry, l'un des prétendants à l'héritage de Charles-le-Bon, rassembla une nombreuse armée et marcha

contre son ennemi. Guillaume Cliton, prêt à voir son sort se décider par un combat, fit un retour sur lui-même, vint implorer aux pieds du vénérable abbé de Rédembourg l'assistance et la miséricorde du Dieu des armées et reconnut ses fautes, et le front incliné devant le ministre de ce Dieu, il demanda pardon de ses crimes; il promit de réparer ses erreurs, de gouverner désormais en père du peuple et non plus en tyran. Le combat fut des plus opiniâtres, et, après des efforts inouïs dans les deux camps, la victoire resta au chevalier normand.

Thierry, obligé de fuir, s'étant jeté dans Alost, y fut assiégé, et il se voyait sur le point d'être pris, lorsqu'une flèche lancée des remparts atteignit Guillaume à la paume de la main et lui fit une blessure qui ne présentait d'abord que peu de gravité, mais qui s'envenima avec une telle promptitude, que la gangrène s'ensuivit et détermina la mort du blessé, le 27 juillet 1128. Ainsi périt, à l'âge de vingt-sept ans, le petit-fils de Guillaume-le-Conquérant. « Ainsi périt, dit l'auteur de la notice à laquelle nous empruntons une partie de ces détails, celui que les droits du sang appelaient à régner sur l'Angleterre et sur le duché de Normandie. Ce prince avait des vertus, un grand courage, un cœur sensible, mais le sang bouillant des guerriers du Nord coulait dans ses veines, et la férocité naturelle de ses ancêtres n'avait point été adoucie par l'éducation. »

(Voir une Notice historique sur Guillaume Cliton, par M. de Givenchy, et toutes les histoires de Normandie.)

GUIOT (Joseph-André), né le 31 janvier 1739, embrassa la carrière ecclésiastique et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de vicaire de la paroisse Saint-Cande-le-Jeune, à Rouen. Reçu, en 1763, membre de l'Académie de l'Immaculée-Conception ou des Palinods, établie dans cette ville, où il avait été couronné treize fois pour des poésies latines et des discours français, il en devint secrétaire jusqu'en 1768, époque à laquelle il fut nommé chanoine régulier et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Gardant bon souvenir de sa ville natale et de son Académie, dont il avait été élu juge vétéran, et avec laquelle il ne cessa de correspondre, l'abbé Guiot se fit l'historien de cette compagnie et écrivit *les Trois Siècles palinodiques, ou l'Histoire générale des Palinods de Rouen*, in-folio.

Devenu, en 1785, prieur de Saint-Guénault, à Corbeil, il resta titulaire de ce bénéfice jusqu'à la suppression des établissements religieux; puis, après avoir vécu dans la retraite pendant la tourmente révolutionnaire, il fut, au retour du calme, appelé à la cure de Saint-Spire de Corbeil. Il obtint, en 1803, une autre cure au Bourg-la-Reine, et c'est en ce lieu qu'il termina sa carrière, le 21 septembre 1807.

Les principaux ouvrages publiés par cet infatigable écrivain sont: le 4ᵉ tome du *Nouveau Supplément de la France Littéraire*, 1784, in-8°;



Almanach de la Ville, Châtellenie et Prévôté de Corbeil, 1789, in-18; *Notice périodique de l'Histoire ancienne et moderne de la ville et district de Corbeil*, 1792, in-18; *Mélanges historiques, oratoires et poétiques, relatifs à quelques événements de la fin de l'an VIII et du commencement de l'an IX*, Corbeil, 1801, in-18; *Hymnes et Proses en l'honneur de saint Spire et de saint Leu, patrons de Corbeil, mises en vers français*, 1801, in-18; *Adieux d'un Curé à ses paroissiens*, 1802.

Les manuscrits autographes laissés par l'abbé Guiot sont très nombreux; ceux que nous connaissons contiennent: *Sermons pour l'Avent et le Carême; Biblia Litteratorum*, supplément à la Bibliothèque Sacrée du P. Le Long, où sont indiquées les poésies, les peintures, les sculptures, gravures et toutes les compositions musicales relatives à l'Ecriture-Sainte; *Fasti Corbolienses*, manuscrits dont il a été publié plusieurs fragments; *le Moreri des Normands*, appartenant à la Bibliothèque de Caen; *Clio Rothomagensis*, grand in-folio, qui, ainsi que plusieurs autres manuscrits également autographes du même auteur, se trouve à la Bibliothèque de Rouen.

L'abbé Guiot a aussi composé un grand nombre d'éloges d'académiciens, et édité les pièces couronnées au concours des Palinods de 1760 à 1767.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier, la Biographie Universelle, Notice historique sur l'Académie des Palinods, par M. A.-G. Ballin, et une Notice biographique autographiée, par M. E.-T. Pinard.)

GUYOT (Alexandre-Toussaint), frère du célèbre abbé Guyot-Desfontaines, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut pourvu d'une charge de maître des comptes à la cour des aides et finances de Rouen, puis se livra, dans ses moments de loisirs, à son goût pour la littérature et pour les études historiques. On connaît de Guyot les deux ouvrages suivants: *Histoire de Jeanne première et de Jeanne seconde, reines de Naples et de Sicile*, Paris, Barbin, 1700, in-12; *le Chemin du Ciel*, traduit du latin d'après Bona, Paris, 1708, 1716, 1727, in-16.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

H.

HACHARD (Marie-Madeleine), née vers la fin du dix-septième siècle, se fit religieuse dans le couvent des Ursulines de Rouen, sous le nom de sœur Stanislas. Elle se livra à l'éducation des jeunes filles, et fut envoyée en 1727, avec plusieurs de ses compagnes, fonder à la Nouvelle-Orléans un établissement de son ordre. Cette religieuse écrivit à sa famille des lettres dans lesquelles elle donnait d'intéressants détails relatifs à son voyage et à cet établissement.

Ces lettres ont été imprimées en recueil, à Rouen, chez Prevot, 1728, in 12.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier et la Bibliothèque Française du P. Le Long.)

HAILLET (Jean-Baptiste-Guillaume), sieur de Couronne, naquit d'une famille noble, le 14 avril 1728. Après avoir terminé ses études à Paris au collége Louis-le-Grand, il prit du service en qualité de cornette dans le régiment d'Harcourt, fit deux campagnes, et quitta, sur les instances de sa mère, la carrière des armes pour embrasser celle de la magistrature. Il acheta la charge de lieutenant général civil et criminel au bailliage et siége présidial de Rouen, charge héréditaire dans sa famille, et se livra, sans rien négliger de ses importantes fonctions, à son amour pour les lettres et pour les études historiques.

Ce magistrat littérateur, qui était membre et juge de l'Académie des Palinods de Rouen, membre et secrétaire de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville, a beaucoup écrit sur l'histoire, la poésie, la bibliographie, et a fait plusieurs éloges d'académiciens. Amateur distingué des livres anciens et des éditions rares, il se composa dans ce genre une riche et curieuse bibliothèque qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 29 juillet 1810.

M. Haillet de Couronne a laissé à l'état de manuscrit les ouvrages dont voici les titres : *Histoire Littéraire de Normandie*; *Dictionnaire bibliographique des Livres rares, curieux et intéressants* ; *Traité comparatif de la Poésie ancienne et moderne* ; *Considérations sur la Poésie dans son origine, ses progrès et sa décadence* ; *Histoire de l'Académie de Rouen et de ses travaux*.

Les notes autographes que cet académicien destinait à la composition d'un nouveau Dictionnaire biographique des femmes célèbres se trouvent dans la Bibliothèque de Rouen, collection Leber.

(Voir le Précis des travaux de l'Académie de Rouen, année 1811, et le Supplément de la Biographie Universelle.)

HALLÉ (Daniel), père de Claude-Guy et aïeul de Noël Hallé, peintres distingués, naquit au commencement du dix-septième siècle, et exerça lui-même avec talent l'art de la peinture. Il prit à Rouen les premières notions de cet art, ainsi que le constatent les lignes suivantes, extraites du registre des maîtres de la corporation : « Dudit jour mardi 4 novembre 1631, Daniel Hallé a été juré apprentif du mestier de paintre et sculpteur, etc. »

Cet artiste, qui, dans la suite, alla se fixer à Paris, s'y fit connaître par des portraits et des tableaux d'église, et termina sa carrière en 1674.

Nous ne possédons à Rouen qu'un seul tableau de Daniel Hallé ; il a pour sujet la *Multiplication des pains*, et décore la chapelle de

la Vierge de l'église Saint-Ouen ; exécutée à Paris en 1665, cette toile fut payée 800 fr. Un autre tableau, représentant le *Martyre de saint Symphorien*, ornait, avant la Révolution, l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

(Voir Notes historiques sur le Musée de peinture de Rouen, par M. Charles de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure, et Voyage pittoresque de Paris.)

HALLÉ (Gilles-Louis), sieur de Rouville, naquit le 17 août 1708. Il fit de brillantes études au collége Du Plessis, à Paris, entra à l'âge de vingt ans dans la magistrature, où son père et son aïeul avaient rempli de hautes fonctions, et devint président à mortier au Parlement de Normandie. Possédant le goût des sciences, des lettres et des arts, qui était héréditaire dans sa famille, Hallé de Rouville fut reçu membre de l'Académie de Rouen et de celle des Palinods de la même ville; puis, lorsqu'en 1761 quelques citoyens zélés fondèrent la Société d'Agriculture, notre éminent magistrat prêta l'un des premiers son concours à cette utile compagnie et en devint le président.

De Rouville, dont les talents et l'esprit d'équité étaient justement appréciés par tous ses concitoyens, était encore regardé dans le Parlement comme une des lumières de la magistrature. Il termina sa carrière à Rouen, le 19 janvier 1777, et fut inhumé, auprès de ses ancêtres, dans l'église Saint-Herbland.

Le président Hallé de Rouville a laissé à l'état de manuscrit des poésies légères, des *Notes sur la Coutume de Normandie* et une *Chronologie des rois d'Angleterre*.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HARDY (Antoine-François) naquit, en 1756, à Caen, selon les *Biographies manuscrites* d'Adrien Pasquier, et à Rouen, selon le Supplément de la *Biographie Universelle*. Il exerça, dans cette dernière ville, la profession de médecin avant la Révolution, fit un cours de chimie et d'histoire naturelle, et fut reçu membre correspondant de la Société de Médecine de Paris. Ayant embrassé avec enthousiasme les principes proclamés en 1789, il fut, en 1792, élu député à la Convention par le département de la Seine-Inférieure, et se montra d'abord très modéré dans ses opinions.

Lors du procès du roi, il vota pour la détention et le bannissement jusqu'à la paix ; puis, sur la question de l'appel au peuple, il lut à la tribune et déposa sur le bureau son opinion ainsi motivée : « Si le résultat des opinions des membres de la Convention, d'accord avec le vœu national exprimé dans l'acte constitutionnel qui défend de juger le roi d'après le code pénal, n'est pas pour la mort, l'appel au peuple est inutile, et je dis *non*. Si, au contraire, au mépris de l'acte constitutionnel, on veut juger Louis comme un simple citoyen, d'après le code pénal, et le condamner à mort,

l'appel au peuple est indispensable, et je dis *oui.* » Hardy se déclara ensuite pour le sursis à l'exécution, et s'unit avec les Girondins contre Robespierre et son parti.

Proscrit avec ses collègues par la Convention, dans la séance du 28 juillet 1793, il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et reprit l'exercice de son mandat après la chute de la Montagne.

Nommé membre du Comité de sûreté générale, ce représentant prit part à toutes les mesures violentes qui assurèrent le triomphe de la Convention dans la journée du 13 vendémiaire 1795, et s'éleva avec énergie contre les sections de Paris, dont il fit suspendre la permanence.

Entré au Conseil des Cinq-Cents, où, plus tard, il remplit les fonctions de secrétaire et de président, il y attaqua vivement la conduite des prêtres réfractaires, et dénonça les manœuvres des différents partis qui travaillaient à renverser la République. A l'expiration de son mandat, en mai 1798, Hardy fut réélu par son département et présenta un projet de loi sur les écoles de médecine.

S'étant montré favorable aux événements qui suivirent le 18 brumaire, il fut nommé membre du Corps Législatif, d'où il sortit en 1803. Devenu alors directeur des droits-réunis, il conserva cet emploi jusqu'à la Restauration, époque à laquelle il reprit sa profession de médecin à Paris, où il mourut le 25 novembre 1823.

(Voir la Biographie des Contemporains, le Supplément de la Biographie Universelle, les Biographies manuscrites par A. Pasquier et le *Moniteur.*)

HAREL (Marie-Maximilien), connu aussi sous le nom du P. Elie, naquit le 4 février 1749. S'étant fait religieux dans l'ordre de Saint-François, il devint lecteur en théologie, gardien du couvent de Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris, prédicateur du roi et membre de l'Académie des Arcades de Rome.

On a, du P. Harel, les ouvrages suivants : *Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté,* traduite de l'italien de Marconi, 1764 ; *Voltaire, Particularités curieuses de sa vie et de sa mort, etc.*, 1781, in-8°, plusieurs éditions ; *Histoire de l'Emigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas et conduites en France par l'abbé de Saint-Sulpice*, Paris, 1784, in-12 ; *la Cause du désordre public, par un vrai citoyen*, Paris, 1784-1789, in-12 ; *l'Esprit du Sacerdoce, ou Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres, etc.*, 1824, 2 vol. in-12. — Ce religieux mourut à Paris le 29 octobre 1813.

(Voir les Siècles Littéraires, par Desessarts, et la France Littéraire, par J.-M. Quérard.)

HAREL (F.-A.) (1), né le 3 novembre 1790, était neveu de Luce de

(1) La *Biographie des Contemporains* lui donne les prénoms de Charles-Jean.

Lancival, auteur de la tragédie d'*Hector*. Auditeur au Conseil d'Etat dès l'âge de vingt ans, il devint successivement membre de l'administration du contentieux, inspecteur général des ponts-et-chaussées, puis secrétaire général du conseil des subsistances. Nommé en 1814 sous-préfet de Soissons avec les pouvoirs de préfet, Harel se montra dans ses fonctions, pendant toute la durée du siége de cette ville, plein d'énergie et de dévoûment, et fut, au commencement des Cent-Jours, appelé, en récompense de ses services, à la préfecture du département des Landes, qu'il administra jusqu'au retour des Bourbons, époque à laquelle il se vit condamner à quitter pour plusieurs années le sol de la patrie.

Rentré en France en 1820, notre compatriote, homme de beaucoup d'esprit et dont l'imagination était féconde en ressources, songea à faire usage de sa plume, et bientôt, lancé dans la polémique d'actualité, il fonda un journal intitulé le *Miroir*, et devint l'un des collaborateurs de la *Minerve Française*. Après avoir dirigé quelques théâtres de province, il obtint, en 1829, la direction de l'Odéon, et plus tard celle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il monta les principaux drames de l'école moderne.

En 1837, Harel fit représenter à ce théâtre *la Guerre des Servantes*, drame en cinq actes et en prose, écrit en collaboration avec MM. Théaulon et Alboise. Il a composé seul deux autres pièces ayant pour titres : *le Succès*, comédie en deux actes et en prose, représentée à l'Odéon, le 23 mai 1843 ; *les Grands et les Petits*, comédie en cinq actes et en prose, représentée au Théâtre-Français en 1843.

Les autres ouvrages de notre spirituel compatriote sont : *la Féodalité comparée à la Liberté*, in-8° ; *Petit Almanach législatif, ou la Vérité en riant sur nos députés*, Paris, 1820, in-12, avec Cauchois-Lemaire et Saint-Ange ; *Pièces inédites et officielles sur les affaires de Naples*, Paris, 1820, in-8° ; *Dictionnaire Théâtral, ou 1,253 Vérités sur les directeurs, régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres ; Confidences sur les procédés de l'illusion, Examen du Vocabulaire dramatique, Coup-d'OEil sur le matériel et le moral des spectacles*, Paris, 1824, in-12 ; *Discours sur Voltaire*, morceau d'éloquence qui valut à l'auteur un prix décerné par l'Académie Française en 1844.

Harel est mort à Paris le 16 août 1846.

(Voir une notice biographique sur ce personnage dans le *Constitionnel* du 27 août 1846 ; la Biographie des Contemporains, la France Littéraire de J.-M. Quérard et la Littérature contemporaine de la France.)

HAREL (Jules), né en 1829, appartenait à une famille dont plusieurs membres occupent à Rouen une position honorable dans le commerce. Après avoir fait ses études au lycée de sa ville natale, il entra, en 1849, à l'Ecole Polytechnique, dont il fut l'un des élèves les plus distingués, passa en 1851 à l'école de Metz avec le grade de



sous-lieutenant d'artillerie, et entra en 1853, avec le grade de lieutenant, dans le 8e régiment de la même arme.

Lors de la guerre de Crimée, ce jeune officier, voulant suivre l'exemple de ses deux frères qui prenaient part à cette campagne, l'un comme capitaine d'artillerie, l'autre comme lieutenant de vaisseau, demanda et obtint la permission d'aller les rejoindre au lieu du combat. Il se trouvait, le 29 mars 1855, près de son capitaine, à la tranchée devant Sébastopol, et tous deux dirigeaient contre l'ennemi le feu de leurs batteries, quand ils tombèrent frappés mortellement par le même boulet.

HAUTEMENT (Michel), Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit vers 1712, et entra dans l'abbaye de Saint-Wandrille en 1732. S'étant livré dans cette retraite à son goût pour la culture des lettres, il fit un poëme à la louange de M. de Montgeron et donna une excellente traduction en vers français des hymnes du Bréviaire. Plus tard, il composa un office entier en l'honneur de saint Philbert, premier abbé de Jumiéges, office fort remarquable et tout-à-fait digne du sujet par le caractère sublime et religieux de la poésie.

On a encore de ce religieux les ouvrages suivants : *Commentaires sur le prophète Habacuc ; Lettre d'un ecclésiastique au sujet d'un mandement de l'évêque de Nantes*, 1753 ; *Lettre relative aux malheurs décrits par saint Jean au chapitre IX de l'Apocalypse, sur l'incrédulité de notre siècle*, 1762, in-12. — Les infirmités empêchèrent Dom Hautement, qui mourut dans un âge peu avancé, d'achever la traduction des belles préfaces de Dom Mabillon.

(Voir l'Histoire littéraire des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur.)

HAUTEMER (FARIN DE), acteur et auteur dramatique du dix-huitième siècle, avait été d'abord reçu docteur en médecine, ainsi que cela est constaté au titre de l'une de ses pièces, mentionnée dans le catalogue de M. de Soleinne.

Après avoir fait partie d'une troupe de province, il s'attacha à l'Opéra-Comique à Paris, composa et fit représenter sur ce théâtre et sur le théâtre de la Foire les comédies et les petits opéras dont voici les titres : *la Toilette*, comédie en un acte et en vers, dédiée aux dames, 1748 (pièce devenue très rare) ; *le Docteur d'Amour*, comédie en un acte et en vers, 1749 ; *Arlequin gouré ou la Gageure*, comédie en un acte et en prose, 1750 ; *les Filets de Vulcain*, comédie en un acte et en prose, 1750 ; *le Troc*, parodie des *Troqueurs* de Vadé, opéra en un acte, avec Anceaume, 1750 ; *le Boulevard*, opéra en un acte, 1753 ; *l'Impromptu des Harangères*, opéra avec divertissement à l'occasion de la naissance du duc de Berri (depuis Louis XVI), 1754 ; *la Maison à deux portes*, comédie en un acte, 1755. — On a encore du même auteur : *Lettre de l'abbé Desfontaines à Fréron*, 1756,



in-12 ; *les Bigarrures*, recueil de pièces fugitives, Lausanne, 1756, in-8°.

Farin de Hautemer après avoir quitté le théâtre, se retira dans sa ville natale, où il vivait encore en 1769.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

HAVET (Armand-Etienne-Maurice), né en 1795, commença son instruction dans sa ville natale et alla l'achever à Paris, où il se livra avec beaucoup de zèle à l'étude de la médecine, de l'anatomie, de l'histoire naturelle et surtout de la botanique. Nommé, à la suite d'un concours spécial, le 4 mai 1819, naturaliste-voyageur du gouvernement, il se fit recevoir docteur en médecine, et choisit pour but de son voyage scientifique l'île de Madagascar. Muni d'instructions et de recommandations de toute espèce, puis animé par les conseils et les encouragements des savants les plus distingués, il s'embarqua le 24 janvier 1820, sur la gabare la *Panthère*, accompagné de son frère utérin, M. Nicole, et de M. Godefroy, naturaliste.

Arrivé à l'île Bourbon après une relâche de quinze jours au cap de Bonne-Espérance, où il avait fait quelques herborisations, notre compatriote fut chargé par le baron Milius, commandant de cette île, de se rendre, en qualité d'envoyé extraordinaire, auprès de Radama, l'un des principaux souverains de Madagascar, et de lui porter des présents. Havet aborda le 8 juin dans la rade de Tamatave, fut bien accueilli par Jean-René, roi de cette partie du littoral, et se remit en route le 16 pour Emyrne, résidence de Radama, à cent vingt lieues de Tamatave.

Depuis huit jours, nos voyageurs et leur petite caravane, composée d'un interprète et de plusieurs nègres portant les bagages, marchaient pleins d'ardeur et de confiance, recevant partout une franche et cordiale hospitalité. Le 23, ils se trouvaient à Manambou, à cinquante lieues de Tamatave, lorsque M. Nicole se sentit atteint d'une indisposition subite. Le lendemain, Havet lui-même, après avoir herborisé pendant quelques heures, revint malade et se vit presque immédiatement en proie à une fièvre violente. Il s'efforça toutefois de cacher son état et voulut continuer sa route ; mais le mal fit de tels progrès, qu'on se vit contraint de s'arrêter au premier village ; on se hâta de se rapprocher de la côte, on rétrograda vers Tamatave, et on s'embarqua sur des pirogues pour arriver plus vite. Mais bientôt la pluie tomba par torrents, un violent orage éclata, et Havet couché dans son cadre ne put être mis à l'abri de la pluie. En vain son frère, très malade lui-même, s'est-il dépouillé de ses vêtements pour l'en couvrir ; le pauvre moribond reste pendant tout le trajet plongé dans l'eau dont la pirogue est remplie. Enfin, on arrive de nuit à Yvoudron, et là on transporte notre infortuné compatriote dans une case où tous les secours dont on peut disposer

lui sont prodigués. Ces secours sont inutiles : Havet succombe cette même nuit, 1er juillet 1820.

Le corps du naturaliste rouennais, apporté à Tamatave, y fut inhumé le lendemain avec tout l'appareil qu'il est possible de déployer dans cette contrée. Jean-René, roi du littoral, le consul français, une foule de peuple, et des femmes échevelées poussant, suivant la coutume du pays, des cris douloureux, assistèrent à cette funèbre cérémonie.

Ce ne fut qu'après deux mois de maladie que M. Nicole put aller prier sur la tombe de son frère et l'arroser de ses larmes. Avec des troncs d'arbres enfoncés en terre, il fit élever sur sa tombe un monument surmonté d'une croix de quinze pieds de haut et poser une pierre portant cette inscription :

« Ici repose Armand-Etienne-Maurice Havet, D. M. P., naturaliste » voyageur du gouvernement français. Il fut victime de son zèle, » et sera regretté de tous ceux qui l'ont connu. — Ce monument » lui a été érigé par son frère, qui l'accompagnait en qualité d'aide- » naturaliste. »

On a de Havet les ouvrages dont voici les titres : *le Dictionnaire Médical, ou Secours à donner avant l'arrivée du médecin*, Paris 1820, in-12 ; *le Dictionnaire des Ménages, ou Recueil de recettes et d'instructions paur l'économie domestique*, Paris, 1820-1822, trois éditions (avec M. Lancin) ; plusieurs articles dans le Dictionnaire des Sciences médicales.

M. Marquis, professeur de botanique à Rouen, et qui fut le premier maître de Havet dans l'étude de cette science, termine dans les termes suivants l'intéressante notice qu'il lui a consacrée : « J'avais guidé ses premiers pas dans l'étude de l'histoire naturelle ; il m'était cher à plus d'un titre. J'ai cru que c'était à moi de rappeler sa mémoire, d'honorer d'une modeste couronne la tombe qui couvre ses restes dans une terre lointaine et sauvage, qu'il venait explorer au profit de la science, où il n'a vécu que peu de jours, et où pourtant il s'était déjà fait des amis qui l'ont sincèrement pleuré. »

(Voir le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen, année 1823, et la Biographie Universelle.)

HÉBERT (Philippe), né au commencement du seizième siècle, était médecin de la Faculté de Montpellier et avait aussi étudié la philosophie. Il est auteur de deux *Almanachs avec pronostications*, publiés à Rouen, l'un en 1550, l'autre en 1552.

(Voir la Bibliothèque Française de La Croix du Maine, tome 2.)

HÉBERT (Claude-Philippe), sieur de la Pleignière, né le 7 mars 1626, embrassa la carrière des armes et entra au service comme volontaire en 1647. Bientôt remarqué pour ses talents militaires, il obtint en 1654 le grade de capitaine dans le régiment de Piémont,

se signala par des actions d'éclat dans plusieurs batailles, et reçut de nombreuses et glorieuses blessures. Louis XIV, pour récompenser les services de ce brave officier, lui donna le commandement de Tongres, première ville conquise sur les Hollandais dans la mémorable campagne de 1672.

En 1676, Hébert de la Pleignière fut nommé brigadier général des armées du roi, gouverneur de la citadelle d'Arras, puis maréchal-de-camp en 1687. Envoyé à Sédan en 1689, il occupa cette place pendant tout le temps qu'elle fut menacée d'un siége, et retourna en 1693 dans son gouvernement d'Arras. Il mourut en cette ville le 10 novembre 1695, et fut inhumé dans l'église qu'il avait fait édifier au milieu de la citadelle.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

HELLOT (Jean-Nicolas), né le 15 avril 1754, sur la paroisse de Saint-Maclou, d'un tourneur en bois, se distingua, dès sa jeunesse, par son intelligence et par son aptitude pour les arts mécaniques. Chargé de dessiner les plans et de diriger la construction d'un moulin à vent destiné par M. Lemire, négociant au faubourg Saint-Sever, à servir de moteur à sa scierie de bois, Hellot sut, par les perfectionnements qu'il y apporta, le rendre supérieur aux moulins de ce genre que possédaient déjà la Hollande et la Belgique.

En 1798, cet habile mécanicien, qui excellait dans la confection de toute espèce de modèles en bois devant être ensuite coulés en fonte, se faisait aussi connaître par l'invention de gros cylindres fabriqués avec du papier; cylindres de beaucoup préférables, pour la solidité et la précision, à ceux qui avaient été employés jusqu'alors à lustrer les étoffes, et que bientôt ils remplacèrent dans nos manufactures pour tous les genres de pressions.

En 1802, un concours ayant été ouvert pour la place de conservateur des pompes à incendie de la ville de Rouen, Hellot se mit sur les rangs et l'emporta sur ses concurrents. — Il construisit alors une pompe perfectionnée, avec un chariot sur lequel pouvaient être chargés tous les ustensiles nécessaires dans les incendies, et présenta en 1803 à la Société libre d'Emulation, dont il était l'un des fondateurs, un Mémoire sur les avantages de cette pompe.

En 1807, il communiquait à cette même société ses Recherches sur les tubes d'aspiration des pompes à piston, et un Mémoire relatif à la question suivante : « Les fuseaux en bois des lanternes d'engrenages pourraient-ils être utilement remplacés par des fuseaux en verre ou de toute autre matière? »

En 1819, lors de l'inondation causée par la rupture d'une partie des digues qui contenaient les eaux de Robec, Hellot, aidé des lumières de M. Lévy, s'occupa efficacement des moyens de préserver pour toujours de semblables accidents les habitants de ce quartier industrieux.

On est aussi redevable à cet honorable citoyen de la conserva-

tion des belles grilles qui entourent le chœur de l'église Saint-Ouen, grilles qu'à l'époque de la Révolution il fut un instant question de convertir en armes de guerre. Les énergiques représentations de notre compatriote firent heureusement abandonner ce projet.

Hellot avait fait partie de la commission des médailles de la Société d'Emulation, et il venait d'être, depuis peu, nommé membre honoraire de cette compagnie, lorsqu'il mourut à Rouen, le 18 novembre 1832.

Le fils aîné d'Hellot, qui avait aussi beaucoup de talent dans l'art de tourner les métaux, s'occupa également de la construction de pompes à incendie, ce qui lui mérita d'être mentionné honorablement par la Société d'Emulation en 1811.

(Voir le Rapport de M. E. Frère, secrétaire, dans le Bulletin de la Société d'Emulation, année 1832, et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HÉNAULT, né à Rouen, dans le dix-septième siècle, exerça la médecine avec distinction dans sa ville natale. Il a écrit et publié en faveur du célèbre anatomiste Pecquet un ouvrage en latin ayant pour titre : *Clipeus quo tela in Pecqueti cor à clarissimo viro Carolo Le Noble, collegâ suo, conjecta infringuntur et eluduntur*, Rhotomagi, 1655, in-12. — Hénault est encore auteur d'un ouvrage intitulé *le Trône de la Médecine*, Rouen, 1663, in-8°.

(Voir le Dictionnaire Historique de Chaudon et de Delandine, 9e édition.)

HÉRAULT (René) naquit le 23 avril 1691, d'une ancienne famille de Normandie. Il fut d'abord avocat du roi au Châtelet, procureur général au Grand-Conseil, puis devint maître des requêtes et intendant de la généralité de Tours. En 1725, la disette ayant occasionné une émeute dans cette ville, Hérault s'empressa de faire approvisionner les marchés et donna, dans ces circonstances difficiles, des preuves d'une si haute capacité administrative, qu'il fut appelé à Paris et nommé lieutenant général de police et conseiller d'Etat.

Ce magistrat, d'un mérite distingué, se signala, dans chacun des emplois qu'il fut appelé à remplir, par son esprit de justice et d'intégrité. Comme lieutenant de police, il montra une utile sévérité pour l'exécution des lois et pour tout ce qui tenait à l'ordre public. Il usa, on en convient, d'une rigueur excessive envers les Jansénistes, persécutés à cette époque; mais, en agissant ainsi, il ne faisait qu'obéir à des ordres supérieurs. Il ne fut point ménagé, à cause de sa sévérité, dans les *Nouvelles Ecclésiastiques*, espèce de gazette peu édifiante, fondée en Hollande en 1728, et dirigée par les Jansénistes contre les Jésuites.

Obligé par les devoirs de sa place de faire ou d'ordonner des perquisitions dans Paris, afin de découvrir les auteurs, les imprimeurs et les distributeurs de cette gazette, lacérée et brûlée par la

main du bourreau en 1731, et qui, cependant, s'imprimait encore clandestinement, Hérault, malgré son active surveillance, trouvait souvent dans son hôtel et jusque dans son carrosse des feuilles fraîchement imprimées, que des mains qui restèrent toujours invisibles se plaisaient à y déposer. Ce magistrat montra de nouveau dans ses fonctions beaucoup d'intelligence et d'énergie, lorsqu'il se vit forcé d'agir et de prendre des mesures contre les convulsionnaires de Saint-Médard. Il termina sa carrière à Paris, le 2 août 1740.

Le fils de Hérault, qui devint colonel du régiment de Rouergue et mourut glorieusement à la bataille de Minden, était le père de Hérault de Séchelles, l'un des personnages marquants de la Révolution.

Le portrait de Hérault se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie Universelle et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HERBOUVILLE (Claude D'), né vers 1696, d'une famille distinguée dans la magistrature, entra chez les Jésuites de Paris, où il professa la rhétorique.

Des affaires religieuses l'ayant forcé de quitter la France, il renonça entièrement à la carrière qu'il avait embrassée et parcourut en savant l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande. On a de lui les ouvrages latins dont voici les titres : *Analecta vetera, sive Collectio aliquot veterum operum omnis generis*, Paris, 1723, in-folio ; *Bibliotheca Meibomiana, etc.*, Helmestadii, 1742, in-8° ; *Historia Bibliothecæ Augustæ quæ Wolfembutelli est*, Lipsiæ, 1744 et 1746, in-8°, trois parties. — D'Herbouville est aussi éditeur des deux ouvrages suivants : *Cicero, De Finibus bonorum et malorum*, Cantabrigæ, 1728, in-8° ; *Dionysii Catonis Disticha moralia*, Trajecti ad Rhenum, 1735, in-8°.

Revenu dans sa ville natale en 1786, d'Herbouville y mourut l'année suivante, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HERBOUVILLE (Charles-Joseph-Fortuné, marquis D') naquit à Rouen, en 1756, selon les Biographies manuscrites d'Adrien Pasquier, d'une famille distinguée dans les armes (1). Il suivit lui-même la carrière militaire et fut successivement capitaine dans Royal-Navarre, officier supérieur des gendarmes de la garde, colonel et maréchal-de-camp.

Nommé, en 1787, membre de l'assemblée provinciale de Rouen, il fut élu, à la première réunion, procureur-syndic pour le clergé et la noblesse ; puis, s'étant montré partisan modéré de la Révolution, il devint commandant de la garde nationale de la même ville, et, en 1790, président de l'administration départementale de la Seine-Inférieure.

Le marquis d'Herbouville se signala dans ces difficiles fonctions par sa générosité, son esprit de justice, sa modération et sa fermeté. Dénoncé comme suspect après la journée du 10 août, il fut arrêté et emprisonné pendant tout le règne de la Terreur. Rendu à la liberté, il se retira dans sa terre, à Saint-Jean-du-Cardonnay, près de Rouen, se livra entièrement à l'agriculture, et fut l'un des premiers qui introduisirent les moutons mérinos dans notre département et qui cultivèrent en grand les prairies artificielles.

Appelé, en 1800, par le premier consul, à la préfecture des Deux-Nèthes, il servit le nouveau gouvernement avec zèle et fidélité, fit exécuter à Anvers des travaux d'embellissement et y fonda plusieurs établissements utiles. Passé, en 1806, à la préfecture du Rhône, il s'y montra également bon citoyen et habile administrateur, et se démit de ses fonctions en 1810, pour cause de santé.

Lors des événements de 1814, le marquis d'Herbouville embrassa avec chaleur la cause de la Restauration, et fut nommé pair de France, lieutenant général, chevalier de Saint-Louis et directeur général des postes en 1815, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1816. Il mourut le 3 avril 1829.

Le marquis d'Herbouville, qui combattit constamment avec loyauté et dévoûment, à la Chambre des pairs, les tendances antilibérales du gouvernement, avait concouru avec MM. de Châteaubriand et de Bonald à la rédaction du *Conservateur*. On a encore de lui divers Rapports sur des objets d'administration, une Statistique du département des Deux-Nèthes, des Mémoires sur l'agriculture, un Discours à l'occasion de la mort de M. de Fontanes, Paris, 1821, in-12; *l'Emigré en* 1794, *ou Une Scène de la Terreur*, drame en cinq actes et en prose, Paris, 1820, in-8°.

Un portrait en pied de ce personnage, peint par Lemonnier, décore la grande salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville de Rouen.

(Voir la Biographie des Contemporains et le Supplément de la Biographie Universelle.)

HÉRISSANT (François-David), docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris et membre de l'Académie des Sciences, naquit le 29 septembre 1714. Trompant l'espoir de ses parents, qui le destinaient au barreau, il suivit, dès l'âge de onze ans, le penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'anatomie, de la chimie et de la botanique, obtint, après bien des difficultés, la liberté de suivre sa vocation, et fut reçu docteur en 1742. Les progrès que faisait Hérissant dans la partie des sciences qu'il cultivait déterminèrent le savant Winslow, sous lequel il avait étudié l'anatomie, à lui confier la continuation de travaux que son grand âge ne lui permettait guère de pouvoir finir. Il le chargea, en outre, de le suppléer dans son cours au Jardin-du-Roi, et le mit en relation avec le célèbre Réaumur, qui devint son maître et son ami.

Conservant un goût prédominant pour l'anatomie, qu'il considérait comme la base de la connaissance de l'homme physique et de tout le règne animal, notre compatriote continua toutefois à exercer l'art médical, qu'il possédait à fond, mais sans tenir aucun compte, dit son biographe, de l'art du médecin ; aussi, les malades imaginaires et ceux dont les maux étaient incurables ne faisaient point partie de sa clientèle ; selon lui, le médecin était fait pour guérir, et non pour amuser ses malades.

Déjà connu par des travaux importants et par l'envoi à l'Académie des Sciences de plusieurs Mémoires, un entre autres sur le mécanisme de la respiration, Hérissant fut reçu membre de cette Académie le 20 mars 1748, en qualité d'adjoint anatomiste. Il y communiqua des mémoires, des dissertations et d'autres ouvrages, dont voici les principaux : *Mémoire sur la structure des cartilages des côtes de l'homme et du cheval ; Éclaircissements sur l'ossification* ; *Éclaircissements sur la maladie des os ; Dissertation sur l'organe de la voix, tant chez l'homme que chez les animaux ; Observations anatomiques sur le mouvement du bec des oiseaux ; Recherches sur la conformation de l'émail des dents et sur celle des gencives ; Dissertation sur les dents de requin ; Éclaircissements sur l'organisation jusqu'ici inconnue d'une quantité considérable de productions animales, principalement des coquilles des animaux.*

Hérissant mourut à Paris, le 21 août 1773.

(Voir son éloge académique par M. de Fouchy, Histoire de l'Académie des Sciences, année 1773.)

HEUDE (Michel-Nicolas), né le 17 mars 1753, embrassa l'état ecclésiastique et fut d'abord sous-bibliothécaire de la cathédrale de Rouen, puis devint curé de la paroisse Saint-Patrice de la même ville. Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, il émigra en Angleterre et ne revint en France qu'à l'époque du concordat. Réintégré dans sa cure en 1802, l'abbé Heude, qui possédait un très remarquable talent pour la prédication, composa des prônes et des sermons qu'il prêcha dans son église, et qui attirèrent de nombreux auditeurs. Peu bienveillant pour les prêtres assermentés, l'orateur, passionné et poussé par un zèle trop ardent, se complut souvent à rappeler et à blâmer leur conduite.

Les sermons du curé de Saint-Patrice, où parfois se trouvaient aussi mêlées quelques allusions politiques, firent sensation dans la ville et finirent par être dénoncés en haut lieu. Il en résulta pour l'abbé Heude la nécessité de se démettre de sa cure, et c'est ce qu'il fit à la fin de 1807. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1818, époque à laquelle il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale. Il se livra de nouveau à l'éloquence de la chaire et prêcha dans les églises de Rouen, avec son talent habituel, jusqu'à un âge très avancé. L'abbé Heude a publié, outre deux de ses sermons, tirés à peu d'exemplaires, un petit poëme satirique en vers de dix syllabes, di-

rigé contre les prêtres constitutionnels et particulièrement contre l'abbé Périer, qui l'avait remplacé dans sa cure de Saint-Patrice pendant la Révolution. Ce poëme, imprimé sans nom d'auteur et sans indication de lieu, est écrit avec une grande facilité et beaucoup d'esprit, mais de cet esprit qu'il est regrettable, en raison du caractère de l'auteur, de voir ainsi s'escrimer à l'encontre de la tolérance et de la charité.

L'abbé Heude termina sa carrière en 1838.

HEURTAULT DE LA MERVILLE (Jean-Marie), né en 1740, embrassa la carrière militaire, fut d'abord officier d'infanterie et passa ensuite dans la marine. Il quitta le service pour se livrer entièrement à l'agriculture sur une terre qu'il possédait dans le Berri, et fut, lors de la Révolution, en 1789, nommé député aux Etats-Généraux.

Agronome et économiste distingué, il fit de ces deux sciences les principaux objets de ses travaux législatifs. Il proposa à l'Assemblée constituante de décréter le dessèchement des marais, présenta un rapport pour la confection du cadastre, et fit rendre le décret relatif à l'uniformité des poids et mesures.

En 1793, il devint procureur-syndic du département du Cher, puis commissaire du Directoire exécutif près de la même administration.

Elu en 1796 membre du conseil des Cinq-Cents, il en devint successivement secrétaire et président, fit plusieurs rapports, parmi lesquels nous mentionnons particulièrement ceux ayant pour objet l'instruction publique, l'établissement des musées, les écoles primaires, et termina ses travaux législatifs à la suite des événements du 18 brumaire.

Heurtault de la Merville était correspondant de l'Institut et membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine. On a de lui les ouvrages suivants : *Observations sur les bêtes à laine dans le Berri*, Paris, 1786 et 1800, in-8° ; *De l'impôt territorial combiné avec les principes de Sully et de Colbert, adaptés à la situation actuelle de la France*, Strasbourg et Paris, 1788, in-4° ; *Opinions de Heurtault de la Merville sur le partage des biens communaux*, Paris, 1800, in-8°. — Notre compatriote a encore fourni un grand nombre d'articles au *Cours complet d'Agriculture pratique*, publication formant six volumes in-8°.

Il termina sa carrière à Périsse, département du Cher, le 17 décembre 1810.

(Voir son éloge dans les Mémoires de la Société d'Agriculture du département de la Seine, tome XIV, la Biographie Universelle, la Biographie des Contemporains et le *Moniteur*.)

HILLAIRE (J.), sieur de la Rivière, poëte né dans le seizième siècle, ne nous est connu que par sa coopération à un ouvrage ayant pour titre : *Speculum heroïcum* : *les XXIV livres d'Homère reduicts*



en tables démonstratives par Crespin de Passe, excellent graveur; chaque livre rédigé en argument poétique par le sieur J. Hillaire, sieur de la Rivière, Rouennois, Trajecti Batavor. et Arhnemiæ, J. Janson, 1613, in-4°. Ce livre, rare et curieux, se trouve à la Bibliothèque de Rouen, qui en doit la possession à M. Renouard, artiste peintre en cette ville.

(Voir le Bulletin du Bibliophile, livraison d'octobre 1843, n° 814.)

HOLKER (Jean-Jacques-Louis), né à Rouen, le 2 avril 1770, était le petit-fils d'un Anglais qui, après la bataille de Culloden, à laquelle il avait pris part en faveur des Stuarts, vint se réfugier à Rouen, où il rendit d'éminents services à notre industrie manufacturière. Jean Holker exploitait dans cette même ville l'établissement de produits chimiques fondé par son aïeul, lorsqu'il parvint, à force de travail, à découvrir la combustion continue du soufre dans les chambres de plomb, procédé qui, généralement adopté aujourd'hui, permet de livrer à des prix extrêmement réduits l'acide sulfurique, cette base de toutes les industries. En 1810, notre compatriote se rendit à Paris, où il fonda, avec MM. Jacquemart et d'Arcet, une société pour l'exploitation de son procédé, et, en 1813, il devint associé de MM. Chaptal et d'Arcet, puis gérant de leurs beaux établissements de produits chimiques, situés aux Ternes et à La Folie, près de Nanterre.

M. Holker fut, en récompense des services qu'il avait rendus à l'industrie de son pays, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Il mourut à Paris, le 18 août 1844.

« Aujourd'hui, dit notre savant chimiste J. Girardin, les grands établissements travaillent d'après la méthode d'Holker, et on peut dire que la France est entièrement redevable d'une de ses industries chimiques les plus importantes à la famille Holker. C'est là un titre de gloire pour cette famille, et Rouen, qui, plus que toute autre ville, a profité de ses découvertes, ne doit point laisser tomber dans l'oubli un nom aussi honorable. »

(Voir le Cours de Chimie élémentaire par M. J. Girardin, 3e édition; le Précis de l'Académie de Rouen, 1851-1852; la Biographie des Contemporains, etc.)

HOUEL (Jean-Pierre-Louis-Laurent), peintre-graveur, naquit le 28 juin 1735. Il fit connaître de bonne heure son goût pour l'art du dessin, dont il commença l'étude à l'école de peinture de sa ville natale, sous la direction de J.-B. Decamps. Placé ensuite chez un habile architecte, il y étudia la perspective; puis, toujours poussé vers son art de prédilection, il alla à Paris, où il entra dans l'atelier de Lebas, le fondateur de la belle gravure à l'eau-forte. Devenu l'un des meilleurs élèves de ce maître, Houel, encouragé par un amateur des plus distingués, M. Dazincourt, reçut des leçons de Casanova et se livra à l'exercice de la peinture, sans

néanmoins négliger la gravure ; puis, mettant à exécution le projet, qu'il avait formé depuis longtemps, d'aller se perfectionner en Italie, il obtint une pension du roi, et partit pour Rome avec les meilleures recommandations. A peine notre compatriote avait-il mis le pied sur cette terre désirée des artistes, qu'il sentit, dit son biographe, son génie s'enflammer et s'agrandir à la vue des monuments de l'antiquité et des beaux sites de cette contrée, qu'il se mit à peindre à la gouache avec une grande facilité et beaucoup de talent.

Revenu dans sa patrie après quatre années d'études, Houel y fit apprécier favorablement sa manière de peindre, surtout pour les paysages et les animaux, et travailla dans ce genre pour plusieurs cabinets d'amateurs de Rouen et de Paris. Animé du désir de visiter une seconde fois l'Italie, il partit de nouveau et parcourut le royaume de Naples, la Sicile, les îles de Malte et de Lipari. Ce fut dans ce voyage qu'il amassa les matériaux de son grand ouvrage pittoresque, ouvrage dont, à son retour en France, il grava, d'après ses propres dessins, cent soixante-quatre planches à l'aquatinte, et rédigea le texte explicatif, qu'il publia de 1782 à 1789 (4 volumes in-folio). Cet artiste était agrégé à l'Académie de Peinture, membre correspondant de l'Académie de Rouen, de la Société d'Emulation de la même ville et de plusieurs sociétés savantes.

Outre son *Voyage Pittoresque*, son principal ouvrage, Houel a encore publié : *Histoire des Eléphants de la ménagerie nationale*, etc., Paris, 1798, in 8°, fig. ; *Histoire naturelle des deux Eléphants mâle et femelle du Muséum de Paris*, etc., 1798, in-4°, fig. ; *Explication du monument public la Colonne Trajane ; Exposé du concours du* 20 *décembre* 1807.

Les tableaux de ce peintre, qui figuraient dans les premiers catalogues du Musée de Rouen, sont : *Vue de la Côte de Sainte-Catherine, prise du Pré-aux-Loups ; Vue de l'entrée de l'intérieur d'une Cave taillée dans le roc, servant d'entrepôt de sels, à Dieppedalle, près de Rouen ; Vue d'un lieu connu près de Duclair, vulgairement appelé la Chaise de Gargantua ; Vue de la Porte Cauchoise, en dedans de la ville, avant sa démolition.*

Houel mourut à Paris le 14 novembre 1813. Son portrait, peint par Vincent, se trouve au Musée de Rouen ; un portrait gravé se voit également dans la collection de la Bibliothèque de la même ville.

(Voir une notice biographique par Lecarpentier, etc.)

HOUEL (Jean-Benjamin), cousin du précédent, naquit vers 1776. Il étudia le dessin et la peinture sous la direction de son parent, et se livra en amateur, pendant de longues années, à la culture de ces deux arts. Il a exposé au Musée de Rouen plusieurs tableaux de genre, des paysages, des portraits et quelques dessins. Nous mentionnons ici les tableaux ayant pour sujet : *Vue des Moulins de*



Veules, *Vue de la Cataracte du Rhin près de Schaffouse*, *Vue du Château de Mesnières*, *Une Matinée d'Automne*, *Œdipe et Antigone*, *la Solitude*, *l'Aumône*, *Une Jeune Fille en prières*, *le Veuf en goguette*, *la Jeune Batelière*.

M. Houel, en cessant de s'occuper de peinture, consacra entièrement son temps à l'administration du bureau de bienfaisance de la paroisse Saint-Romain, dont il était président. Il termina sa carrière à Rouen, le 11 avril 1853.

HOUEL (Charles-Juste), de la même famille que les précédents, naquit le 20 juillet 1787. Il fut reçu en 1809 avocat au barreau de Rouen, devint bibliothécaire et bâtonnier de son ordre, et fut nommé en 1830 président du tribunal civil de Louviers. M. Houel, qui possédait le goût des lettres, des arts et des études archéologiques, était membre correspondant de l'Académie de Rouen, de la Société d'Emulation de la même ville, de la Société des Antiquaires de Normandie, etc. Il est auteur des ouvrages suivants : *Notes inutiles sur un sujet important*, Rouen, 1819, in-8°, publiées sous le nom de : « Un Hippomane bas-normand ; » *Discours sur la condition de la république des lettres en général et des sociétés savantes en particulier, sous divers gouvernements*, Rouen, F. Baudry, 1822, in-8° ; *Code de la chasse*, etc., Renault, 1823, in-32, plusieurs éditions ; *Recherches sur la date de la naissance de P. Corneille*, Rouen, N. Périaux, 1828, in-8° ; *la Harelle de Heurteauville*, Rouen, F. Baudry, 1829, in-12 ; *Discours sur l'amitié des hommes de lettres*, lu à l'Académie de Rouen ; *Annales des Cauchois, depuis les temps celtiques jusqu'en* 1830, Paris, 1847, 3 volumes in-8°.

On a encore de M. Houel un grand nombre de Mémoires judiciaires, dont la collection forme 5 vol. in-4° ; une Notice sur un bas-relief trouvé à Rouen, publiée dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, année 1825, et une Notice manuscrite sur la vie et les ouvrages du peintre J. Jouvenet, ouvrage envoyé au concours ouvert sur ce sujet par l'Académie de Rouen, et qui mérita à l'auteur une mention très honorable.

M. Houel a terminé sa carrière à Paris, en février 1853. Il a donné aux collections publiques de Rouen quelques livres et quelques objets d'art.

(Voir le Bulletin de la Société de l'Histoire de France, de mai 1855 ; le Précis de l'Académie de Rouen, année 1856 ; la France Littéraire de J.-M. Quérard, etc.)

HUBERT (R.), né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, fonda et rédigea à Rouen, à l'époque de la révolution, un journal intitulé *le Télégraphe*. Cette feuille, qui avait commencé à paraître le 6 pluviôse an IV, fut supprimée au mois de prairial de la même année, à cause d'un article ayant pour titre : *le Ventre Creux*, lequel article, incriminé comme séditieux et capable de soulever le peu-

ple, qui alors manquait de pain, fit, de plus, mettre l'auteur et l'imprimeur en état d'arrestation. Traduit devant le tribunal, Hubert présenta lui-même sa défense avec talent, obtint sa mise en liberté, et fut nommé, peu de temps après, greffier d'une justice de paix.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HUBY (Jacques-Louis), né, sur la paroisse Saint-Vivien, d'un fabricant de rouenneries, embrassa l'état ecclésisatique et devint chapelain de l'Hôpital-Général. — Désirant, par une vocation bien décidée, se consacrer à l'institution des sourds-muets, il alla passer quelque temps à Paris près du célèbre abbé de l'Epée, et revint remplir gratuitement à Rouen sa pieuse et charitable fonction.

Le nombre des élèves augmentant chaque jour dans l'établissement de l'abbé Huby, une demande en subvention fut adressée au gouvernement, en 1790, par la commission administrative, demande à laquelle Necker, ministre des finances, fit immédiatement la réponse suivante : « Messieurs, j'ai mis sous les yeux du roi les détails que vous m'avez adressés sur l'institution des sourds-muets, fondée dans la ville de Rouen par M. Huby ; Sa Majesté approuve les motifs qui vous portent à solliciter, en faveur de cet ecclésiastique estimable, la récompense de son zèle et de son désintéressement, et elle vous autorise à faire payer à M. l'abbé Huby une gratification sur le pied de douze cents livres, pour chacune des années 1788 et 1789, sur les fonds variables de la province, etc. »

L'abbé Huby ayant refusé de prêter serment, lors de la Révolution, à la nouvelle constitution du clergé, fut envoyé à Rochefort pour être déporté Il se trouvait encore dans cette ville lorsque, sur un remarquable plaidoyer présenté par l'avocat Boïeldieu au représentant du peuple Duport, alors en mission à Rouen, il fut replacé à la tête de son école, où il continua son œuvre jusqu'à un âge avancé.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

HURARD DE SAINT-DÉSIRÉ, né dans le dix-huitième siècle, ne nous est connu que par les deux ouvrages dont voici les titres : *Notes savantes et curieuses sur l'Imprimerie* et *Essai sur les Monuments typographiques de Jean Guttemberg.* Notre compatriote avait aussi publié pendant quelque temps un jonrnal littéraire à Mayence.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

J.

JACQUES (Jean-Nicolas), graveur, naquit dans le dix-huitième siècle. Cet artiste, établi dans sa ville natale, où il continua de résider jusqu'à la fin de sa carrière, possédait un remarquable talent pour la gravure spéciale des pièces d'argenterie et des cachets armoriés.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

JADOULLE (Marie-Nicolas), né en 1756, montra de bonne heure ses heureuses dispositions pour l'art du dessin, et se livra avec succès à l'étude de la sculpture. Après avoir obtenu plusieurs récompenses aux concours établis par l'Académie de Rouen, il alla se perfectionner à Paris dans l'atelier de Michel-Ange Slodtz, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Revenu dans sa ville natale, qu'il ne devait plus quitter, il y fut bientôt chargé de nombreux travaux de sculpture, destinés à la décoration des monuments civils et religieux de cette cité.

Les œuvres les plus importantes de Jadoulle sont: *la Mort de la Sainte-Vierge, la Mort de saint Charles Borromée,* bas-reliefs exécutés pour le séminaire de Saint-Vivien; *la Religion*, bas-relief de grande dimension, destiné à orner le portail latéral du nord de l'église Saint-Ouen; *l'Exaltation de la sainte Croix* et les statues de *saint Pierre* et de *saint Paul* pour le portail de l'église Sainte-Croix-Saint-Ouen; *la Charité allaitant deux enfants*, bas-relief qui décore le fronton de l'église de Sainte-Madeleine; groupe représentant *les Sciences, les Lettres et les Arts*, offert à l'Académie de Rouen, dont l'auteur était membre; *le Commerce*, bas-relief avec attributs, destiné à orner la porte de la chambre de commerce; un buste de *Pierre Corneille* pour le théâtre; statue d'*Henri IV*, posée en 1782 sur la fontaine de la place du Vieux-Palais; *l'Assomption de la Sainte-Vierge*, pour l'église d'Ecouis; plusieurs sujets pour l'église de Guerbaville-la-Mailleraye.

Ce sculpteur, qui possédait un véritable talent dans son art, eut la douleur de voir, lors de la Révolution, la presque totalité de ses œuvres tomber sous le marteau du vandalisme. Artiste plein de probité, de désintéressement et d'une confiance sans bornes, il vit détruire, en peu de temps, le fruit de quarante ans de travaux. Accablé de chagrin et d'infirmités, il fut réduit à demander un asile à l'Hospice-Général de Rouen. C'est là qu'il termina sa carrière, le 2 avril 1805.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, les Biographies manuscrites par A. Pasquier, et le Précis de l'Académie de Rouen, année 1805.)

JANSSE (Lucas), né au commencement du dix-septième siècle, fut nommé, en 1632, ministre de l'église protestante de Rouen, fonction dans laquelle il se distingua par des talents supérieurs et par un zèle ardent à défendre son église par sa parole et par ses écrits. On a de ce ministre les ouvrages suivants: *la Messe trouvée dans les Ecritures*, livret curieux devenu très rare; *Traité de la Fin du monde*, Rouen, 1656, in-8°; *le Chrétien au pied de la croix*, etc., Rouen, in-12; *Chronologie des Rois de France*, en vers latins.

Forcé de s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes, Jansse alla s'établir en Hollande, et mourut à Rotterdam, le 24 avril 1686.

(Voir le Dictionnaire Historique de Chaufepié et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

JOUTEL (Henry), né vers 1640, suivait depuis dix-sept ans la carrière militaire, lorsqu'il résolut de suivre la fortune du navigateur Cavelier de la Salle, son compatriote, qui, en 1684, retournait à la Nouvelle-France, dans le but d'y fonder une colonie et de découvrir dans le grand fleuve du Mexique l'embouchure du Mississipi. Homme décidé, brave et plein d'énergie, Joutel rendit de grands services, pendant cette expédition, au chef dont il partagea tous les dangers et dont il devint le lieutenant. Après que l'infortuné de la Salle eut été lâchement assassiné à la suite d'un complot tramé par quelques-uns de ses subordonnés, Joutel rassembla ce qui lui restait de monde et se dirigea vers la baie de Saint-Louis, où il eut le chagrin de voir la colonie qu'ils y avaient fondée entièrement détruite. Il s'empressa de recueillir tous ceux des colons qui voulurent le suivre, et continua sa route jusqu'à Québec, où s'arrêta volontairement la majeure partie de ses compagnons.

S'étant rembarqué avec l'abbé Cavelier, frère de de la Salle, il fit voile vers la France, où il prit terre le 9 octobre 1688. L'un et l'autre vinrent habiter Rouen, où, gardant un pieux souvenir du célèbre navigateur dont ils avaient partagé les périls, ils en racontèrent souvent, en la déplorant, la fin tragique et prématurée. C'est dans cette ville que le P. Charlevoix dit avoir vu et entretenu Joutel, dont il se plaît à faire l'éloge.

Joutel mourut en 1735, après avoir publié une relation de son voyage, sous le titre de : *Journal historique du dernier voyage que feu M. de la Salle fit dans le golfe du Mexique pour trouver l'embouchure du Mississipi*, etc., Paris, 1713, in-12.

(Voir Description de la Louisiane, par le P. Hennepin, et Histoire de la Nouvelle-France, du P. Charlevoix.)

JOUVENET (Laurent), né en 1609, descendait d'une famille de peintres-sculpteurs dont le chef, originaire d'Italie, était venu s'établir à Rouen vers le milieu du seizième siècle. Laurent eut pour père Noël Jouvenet, né aussi à Rouen, et duquel il reçut, ainsi que Nicolas Poussin, les premières notions du dessin et de la peinture, qu'il cultiva jusque dans un âge avancé.

On ne connaît aucune des œuvres de Laurent ni de son père, qui, pourtant, durent beaucoup travailler. La cause en est probablement à ce que ces artistes auront omis, ce qui n'était pas rare à cette époque, de signer les ouvrages qu'ils étaient chargés d'exécuter. Laurent Jouvenet, qui avait eu quinze enfants de son mariage avec Marguerite Deleuze, est le père de notre célèbre peintre Jean Jouvenet (1). Il mourut à Rouen, le 17 novembre 1681.

---

(1) M. C.-J. Houel, dans un Mémoire couronné au concours ouvert en 1836, par l'Académie de Rouen, sur la vie et les ouvrages de Jean Jouvenet, a donné une généalogie complète de la famille du peintre rouennais, ce qui, maintenant, doit faire cesser les erreurs et les variations qui se rencontrent chez plusieurs des biographes qui ont parlé des Jouvenet.

JOUVENET (Jean), l'un des plus illustres peintres de l'école française, naquit sur la paroisse Saint-Lô de Rouen, vers la fin d'avril 1644. Il commença l'étude de la peinture sous son père, et alla ensuite se perfectionner à Paris. Enthousiaste de son art, il s'affranchit des entraves de l'école, prit la nature pour guide, et, donnant l'essor à ses talents, il se fit bientôt un nom par son beau tableau du *Mai* représentant la *Guérison du paralytique.* Plusieurs autres tableaux, dans lesquels se révélait un génie plein de force et tout-à-fait original, mirent Jouvenet en grande réputation, et le peintre Le Brun, qui l'estimait beaucoup, se l'associa pour l'exécution de quelques ouvrages importants, commandés par le roi à Saint-Germain, aux Tuileries, à Versailles, etc.

Reçu en 1675 membre de l'Académie de Peinture, dont il devint directeur en 1705 et recteur perpétuel en 1707, cet artiste, qui travaillait avec une facilité prodigieuse, put à peine, à partir de cette époque, suffire aux nombreux travaux dont il fut chargé, et le roi, de plus en plus satisfait de ses ouvrages, augmenta considérablement la pension dont il le gratifiait depuis longtemps. Atteint en 1713 d'une paralysie à la main droite, Jouvenet parvint à rendre la gauche assez habile pour peindre de cette main plusieurs grandes toiles, entre autres *le Magnificat* ou *Visitation de la Sainte Vierge*, que l'on voit encore aujourd'hui dans Notre-Dame de Paris, et le tableau qui servait de plafond à l'une des salles d'audience du Parlement de Rouen, représentant l'*Innocence poursuivie par le Mensonge et cherchant un refuge dans les bras de la Justice* (1).

Jean Jouvenet mourut à Paris, le 5 avril 1717, léguant à la postérité un nombre considérable de tableaux, exécutés, la plupart, pour des églises et des communautés religieuses. Les principaux sont: *Esther devant Assuérus* (son tableau de réception à l'Académie); *Jésus chassant les vendeurs du Temple*, *Saint Bruno en prières* (donnés au musée de Lyon); *Jésus-Christ au jardin des Olives* (donné au musée de Grenoble); *le Christ en croix* (donné au musée de Dijon); *le Centenier aux pieds de Jésus* (donné au musée de Tours); *Présentation au Temple* (donné au musée du Mans); *le Mariage de la Sainte-Vierge* (donné à la bibliothèque d'Alençon); *Jésus chez Simon le Pharisien.*

Le Musée de Rouen possède de notre compatriote les tableaux représentant un *Ex-Voto, — Isaac bénissant Jacob, — l'Annonciation, — Jésus-Christ présenté au Temple, — l'Ascension, — Vision de sainte Thérèse, — Mort de saint François, — les douze Apôtres*, esquisses exécutées en grand au plafond de la coupole des Invalides, *les Apothéoses des Évangélistes saint Matthieu et saint Luc*, deux tableaux donnés en 1858 par M. Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen; — *Portrait de M. de Séraucourt,* docteur en Sorbonne; — *Portrait de l'auteur*, peint par lui-même.

---

(1) Ce tableau fut entièrement détruit lors de l'écroulement du plafond de cette salle, le 1er avril 1812.

Nous mentionnerons encore parmi les meilleurs tableaux de ce maître : *Marie-Madeleine aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien*, — *la Nativité*, — *l'Adoration des Mages*, — *la Purification*, — *la Cène*, — *Saint Pierre dont l'ombre guérit les malades*. Le musée du Louvre possède : une *Descente de Croix*, regardée comme l'un des chefs-d'œuvre de Jouvenet ; — *la Pêche miraculeuse*, — *Jésus-Christ guérissant les malades*, — *la Résurrection de Lazare*, — *l'Extrême-Onction*, — *les Vendeurs chassés du Temple*. Jouvenet avait aussi décoré la chapelle de Versailles et peint plusieurs plafonds d'un effet puissant par le dessin et par la couleur. Un grand nombre de ses tableaux ont été gravés par Drevet, Sébastien Leclerc, Audran, Thomassin, Edelinck, Cochin, etc.

Une inscription commémorative a été placée, à Rouen, sur la maison où naquit Jean Jouvenet, rue aux Juifs, n° 9. Un vœu que souvent nous avons entendu exprimer serait de voir la ville natale du célèbre peintre lui rendre un hommage pareil à celui qu'ont reçu, dans la même cité, Corneille et Boïeldieu.

Il se trouve plusieurs portraits de Jean Jouvenet dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir Biographie Universelle; Rapport de M. Hellis, Précis de l'Académie de Rouen, année 1836 ; Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux, par M. Ph. Pointel, et une Notice par M. Charles Blanc, dans l'Histoire des Peintres de toutes les époques.)

JOUVENET (François), frère du précédent, naquit le 19 décembre 1664. Il suivit la carrière héréditaire dans sa famille, peignit le portrait avec talent, et fut reçu, en 1701, membre de l'Académie de Peinture. On cite particulièrement de cet artiste le portrait de M. de La Borde, avocat général au Parlement de Paris, et celui de M. de Maubert, maréchal-des-logis de la reine.

François Jouvenet mourut à Paris, le 18 avril 1749.

JOUVENET (Noël), neveu de Jean et de François, se livra à l'étude de la sculpture. Il alla de bonne heure exercer son art à Paris, fut chargé de travaux pour le parc de Versailles, et reçut le titre de sculpteur ordinaire des bâtiments du roi. Nous ne trouvons cité, des œuvres de Noël Jouvenet, que le *Sanguin*, statue en marbre.

JUDDE (le Père), né le 21 décembre 1661, appartenait à la Compagnie de Jésus, où il s'est distingué par la composition d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, arrivée à Paris en 1735. Ces ouvrages ont pour titres : *Retraite spirituelle pour les personnes religieuses*, Paris, 1746, in-12 ; *Réflexions chrétiennes sur les grandes vérités de la Foi et sur les principaux mystères de la Passion*, Paris, 1757, in-12 ; *Exhortations*

sur les principaux devoirs de l'état religieux, 1786, nouvelle édition, 2 vol. in-12; *Traité sur la Confession, à l'usage des séminaristes, etc.; Collection complète des Œuvres spirituelles du P. Judde*, Paris, 1781, 7 vol. in-12; — 1825 et 1826, 5 vol. in-12.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

JUSTICE (Jean de), né vers le quatorzième siècle, fut d'abord chanoine et chantre de l'église de Bayeux. Il devint chanoine de Paris, conseiller au Parlement de la même ville, et se rendit célèbre par la fondation qu'il fit dans cette capitale, en 1353, d'un collége auquel il donna son nom. Douze boursiers, huit du diocèse de Rouen et quatre du diocèse de Bayeux, étaient entretenus aux frais du fondateur dans ce collége, qui subsista jusqu'en 1764, époque à laquelle il fut réuni à l'Université. Jean de Justice mourut à Paris, le 15 novembre 1353.

(Voir Histoire ecclésiastique de Bayeux, par Hermant, et Histoire de Paris, par Dulaure, tome 3.)

L.

LA BARTHE (Jean de), né en 1730, étudia l'art du dessin et celui de la gravure. Il acquit du talent dans l'un et l'autre genres, et grava, d'après ses dessins, plusieurs petits paysages très estimés et devenus fort rares aujourd'hui.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LA FERTÉ (Emeric-Marc de), né, vers la fin du seizième siècle, d'un conseiller à la cour des comptes de Rouen, alla, après avoir fait ses humanités, étudier la théologie à Paris. Nommé, dès l'âge de vingt ans, chanoine de la Cathédrale de Rouen, il obtint dans le chapitre, par son savoir et son mérite, une haute considération, et fut élu député du clergé aux Etats-Généraux de la province de Normandie, où il harangua le roi devant le cardinal de Richelieu.

Choisi pour accompagner à Rome le cardinal-archevêque de Lyon, Alphonse de Richelieu, grand-aumônier de France, qui était chargé d'affaires importantes près du Saint-Siége, de La Ferté acquit beaucoup de réputation par l'éloquence avec laquelle il prêcha devant le pape Urbain VIII. En 1637, il fut appelé à l'évêché du Mans et se distingua, pendant toute la durée de son épiscopat, par de pieux travaux, une douceur angélique et une charité inépuisable. Il termina sa carrière le 30 avril 1684.

On a de ce prélat quelques opuscules sur des matières religieuses; ce sont: *Ordonnances publiées par Emeric-Marc de La Ferté aux synodes du Mans, dans les années* 1640 *et* 1644, — *Médita-*

tions sur la Passion de Notre Seigneur, — Version des Psaumes, — Réflexions sur diverses paroles du Fils de Dieu, — Catéchisme pour le diocèse du Mans, — Institutions de piété pour divers Etats.

(Voir le Dictionnaire de Moreri, l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par Dom Pommeraye; l'Histoire des Evêques du Mans, par Bourdonnet.)

LAFOLIE (Louis-Guillaume de), né le 11 mars 1739, reçut une brillante éducation, et se livra comme amateur à son penchant pour les arts d'agrément, auxquels il voulut aussi associer l'étude des sciences utiles. Après avoir parcouru, pour son instruction, une partie de la France et de l'Espagne, il revint à Rouen, où il embrassa la carrière du commerce, et fit tourner au profit de l'industrie manufacturière de cette ville les nombreuses expériences auxquelles il continua à se livrer dans la physique et la chimie. Le premier il trouva le moyen de fixer sur le fil la couleur dite rouge des Indes, procédé qui allait bientôt devenir une source de richesse pour les teinturiers et fabricants de rouenneries, qui déjà lui étaient redevables de la teinture en jaune au moyen de la gaude.

Près de trente Mémoires lus par de Lafolie à l'Académie de Rouen et à la Société d'Agriculture, dont il faisait partie, prouvent combien il avait de zèle et d'amour pour le travail, surtout lorsqu'il s'agissait de faire des expérimentations dans les sciences applicables à l'industrie. C'était avec le plus grand désintéressement que notre savant compatriote communiquait ses procédés aux manufactures de tous genres qui fonctionnaient alors à Rouen. En 1779, il faisait connaître au gouvernement un vernis de sa composition, propre à garantir de l'action corrosive de l'eau de mer le cuivre employé au doublage des vaisseaux; et il venait d'être nommé par le roi, en récompense de ses laborieux et utiles travaux, inspecteur des manufactures, lorsqu'il mourut, le 2 février 1780, des suites d'une légère blessure que lui avait faite à la main un éclat de matras pendant qu'il se livrait à une opération chimique. De Lafolie avait été administrateur-trésorier de l'Hôtel-Dieu de Rouen et officier de la milice bourgeoise de la même ville.

Outre les Mémoires lus aux sociétés savantes, on a encore de lui les dialogues intitulés: *le Chimiste et l'Agronome,— le Philosophe sans prétention*, 1775, ouvrage physique, chimique, philosophique et moral.

(Voir l'Eloge de M. de Lafolie, par Dambourney, dans le Précis de l'Académie de Rouen, tome IV, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LAFOSSE (Escolasse) né, vers 1765, d'une ancienne famille coloniale, fit connaître dès sa jeunesse son goût pour les arts. Il alla se fixer à Paris, où il étudia le dessin et l'architecture; puis s'étant trouvé, en 1789, incorporé dans la garde nationale, il concourut à la prise de la Bastille.

De retour à Rouen sous le Directoire, il y exerça la profession d'architecte et s'occupa surtout des constructions industrielles et hydrauliques, qu'il avait été étudier en Angleterre. Appelé, en 1804, aux fonctions d'ingénieur des pompiers de Rouen, il s'acquita avec beaucoup de zèle de ce service, dans lequel il exposa souvent sa vie, notamment lors de l'incendie de la flèche de la Cathédrale, le 15 septembre 1822, où il faillit être victime de son dévoûment. En 1810, M. Lafosse fut nommé architecte de la ville et attacha son nom à de nombreux travaux. Ami des arts, ainsi que des institutions utiles, il accueillit avec empressement tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de ses concitoyens.

Membre de la Société libre d'Emulation depuis sa formation, il travailla, en 1819, à réorganiser la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, à laquelle il communiqua plusieurs Mémoires sur les constructions rurales et sur les machines agricoles. M. Lafosse était l'un des fondateurs de l'Assurance Mutuelle contre l'Incendie. Il mourut à Rouen en 1843.

(Voir la Notice Biographique par M. A. Du Breuil, publiée dans les Mémoires de la Société centrale d'Agriculture, tome XIII.)

LALLEMANT (Richard), naquit, le 18 décembre 1725, d'une famille allemande dont le véritable nom était Conteray, et qui, peu de temps après l'invention de l'imprimerie, fonda à Rouen le premier établissement typographique. Richard Lallemant suivit l'exemple de ses ancêtres, qui s'étaient transmis de père en fils, depuis trois siècles, cet établissement demeuré toujours florissant. Imprimeur habile, savant et littérateur, citoyen recommandable, il devint juge au tribunal consulaire, échevin et maire de sa ville natale, et reçut de Louis XV des lettres de noblesse.

Ce typographe rouennais avait deux frères, Xavier-Félix et Nicolas, qui l'aidèrent dans ses travaux d'imprimeur-éditeur. Il a publié avec leur coopération plusieurs éditions d'ouvrages classiques, entre autres : *le Petit Apparat royal ou nouveau Dictionnaire universel, français et latin*, par le P. Le Brun, in-4°; *OEuvres d'Ovide, latin et français*, par Fontanelle, avec des notes, 2 vol. in-12; *Virgile, latin*, par Jouvenci, avec des notes, in-12; la *Coutume de Normandie*, commentée par Henry Basnage, nouvelle édition, 1778, 2 vol. in folio. — Richard Lallemant mourut à Rouen le 3 avril 1807.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert; l'Histoire de l'établissement de l'imprimerie à Rouen, par M. A. Pottier, publiée dans la *Revue de Rouen* en 1836 et 1837, et la Biographie Universelle.)

LALLEMANT (Richard Xavier-Félix), frère du précédent, naquit le 8 mars 1729; il embrassa l'état ecclésiastique, se livra avec succès à la prédication et devint vicaire général de l'évêque d'Avranches. Chargé, sous le règne de Louis XV, d'affaires relatives aux intérêts du clergé, il s'acquitta avec distinction de la mission délicate et ho-



norable qui lui était confiée. Puis, revenu dans sa ville natale, il s'associa aux travaux de ses deux frères, se fit connaître par quelques écrits, dans lesquels ils se montra littérateur savant, et fut reçu, en 1767, membre de l'Académie de Rouen, qu'il présida en 1790. Forcé, lors de la tourmente révolutionnaire, d'aller chercher un asile à l'étranger, l'abbé Lallemant passa en Angleterre et continua à se livrer dans ce pays à de savantes études.

De retour à Rouen au moment où l'Académie de cette ville venait d'être rétablie, il fut appelé à présider à sa réinstallation, et prononça à cette occasion un remarquable discours. Cet académicien s'était beaucoup occupé de savantes recherches sur l'origine des langues et des différents idiomes qui en sont dérivés.

On a de lui un *Mémoire sur l'Histoire naturelle de la parole*, lu à l'Académie en 1790; *Dissertation sur les plantes de Trianon*; une édition des *Fables de Phèdre* en latin et en français, avec des notes; *Bibliothèque historique et critique*, servant de second volume à l'*Ecole de la Chasse* de Verrier de La Conterie (1); un *Salluste* latin, avec des notes, un *Cornélius Népos*, etc. — L'abbé Lallemant termina sa carrière le 18 août 1810.

(Voir une Notice de M. de Boishébert, dans le Précis de l'Académie de Rouen, année 1811.)

LA MALTIÈRE (François-Joseph Lange de), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, servit longtemps, avec le grade de capitaine d'infanterie, au régiment de Dauphin, où sa belle conduite lui mérita le titre de chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis. Amateur passionné des sciences, des lettres et des arts, il les cultiva dans ses moments de loisir tant que dura sa carrière militaire, s'y livra entièrement lorsqu'il fut retiré du service, et fut reçu membre de l'Académie de Rouen et de celle des Palinods de la même ville.

Le chevalier de La Maltière, qui s'occupait beaucoup de physique dans la partie qui se rattache à l'optique, est inventeur d'un microscope solaire, auquel il donna le nom de *Physitechniope*. Ce microscope, cité avec éloge dans le *Journal de Trévoux*, de juillet 1753, fut, en 1781, imité, sous le nom de *mégascope*, par Chasles, physicien renommé, auquel on en attribua l'invention; mais, en 1787, M. Sorel publia un Mémoire dans lequel il démontrait les droits incontestables de notre compatriote à la découverte qui lui était injustement déniée.

Lange de La Maltière communiqua à l'Académie de Rouen plusieurs Mémoires scientifiques, parmi lesquels nous mentionnerons : *Construction et usage d'un microscope solaire*, 1751; *Sur la terre propre à fabriquer la porcelaine*, 1767; *Sur un siphon précipitant*,

(1) Le *Manuel du Librarie*, de J.-C. Brunet, et la *Biographie Universelle* (suppl.) attribuent aussi cet ouvrage à Nicolas Lallemant.

1770; *Pétrifications vertébrales*, 1771; *Papier de Taïti, rapporté par de Bougainville*, 1772; *Télescope de Dolon*, 1772; *Lanterne magique universelle*, 1785; *Lecteur microscopique*, 1787. — L'auteur de ces Mémoires, qui avait aussi du talent pour la poésie, a laissé en manuscrit une *Epître à Eglé sur ses talents*, une ode fort remarquable sur *le Bonheur*, la *Légende de saint Jean-Baptiste*, et un poëme héroï-comique sur Paule de Viguier, femme célèbre, connue sous le nom de *la Belle Paule*, née à Toulouse, au commencement du seizième siècle.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert; les Biographies manuscrites, par A. Pasquier; une notice biographique par M. L. de Duranville, dans la *Revue de Rouen*, décembre 1852, etc.)

LA MARTINIÈRE (Pierre-Martin de), médecin et opérateur ordinaire du roi, naquit le 14 février 1634. Se sentant de bonne heure un penchant irrésistible pour les voyages, il s'embarqua en qualité de chirurgien, visita l'Asie, les côtes occidentales d'Afrique; puis, monté sur l'un des navires équipés par la Société du Nord, il parcourut les côtes de la Norwége, de la Laponie, de la Russie, de la Nouvelle-Zemble, du Groënland et de l'Islande. De retour en France, de La Martinière continua à exercer la chirurgie à Paris, où il mourut vers 1690.

On a de lui les ouvrages suivants : *Traité de la maladie vénérienne, de ses causes et de ses accidents*, etc., Paris, 1664 et 1684, in-16; *le Prince des Opérateurs*, Rouen, 1664 et 1668, in-12 : l'auteur, dans cet ouvrage, mêle aux préceptes de la médecine et de la chirurgie des rêveries astrologiques et des pratiques superstitieuses; *Tombeau de la Folie, où l'on fait voir l'abus de la recherche de la pierre philosophale*, Paris, in 12; *Voyage aux pays septentrionaux, dans lequel se voient les mœurs, manière de vivre et superstitions des Norwégiens, Lapons, Sibériens, Samoïèdes, Islandois, etc.*, Paris, 1671, figures.

La relation de ce voyage, dans lequel l'auteur très crédule raconte sérieusement des histoires de magiciens lapons vendant aux navigateurs étrangers la manière de se rendre les vents favorables, a été traduite en anglais, en hollandais, et deux fois en allemand.

Le portrait de la Martinière se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie universelle, etc.)

LAMPÉRIÈRE (Jean de), médecin fort accrédité à Rouen, où il était né dans la seconde moitié du seizième siècle, se fit une triste célébrité par son intervention dans la trop fameuse affaire de la prétendue possession des religieuses de Saint-Louis et Sainte-Elisabeth de Louviers. Appelé, lors de l'enquête relative à cette affaire, à émettre son opinion au point de vue de la science médicale, ce médecin, homme crédule et superstitieux, affirma, écri-

vit et signa, comme son neveu et confrère Magnart, que les religieuses étaient bien réellement possédées. De plus, il prétendit avoir découvert la marque des sorciers sur la personne de Thomas Boullé, vicaire de Mesnil-Jourdain, accusé, comme son ancien curé Lepicard, d'avoir perverti les mœurs de ces religieuses et d'être la cause de leur possession. L'affirmation d'une semblable découverte, considérée par le Parlement, en matière de preuves, comme infaillible et irrécusable, eut pour déplorable conséquence de contribuer à faire condamner au dernier supplice le malheureux Boullé : absurde et inique jugement rendu le 21 août 1647, et mis immédiatement à exécution.

De Lampérière s'était spécialement occupé des maladies pestilentielles, sur lesquelles il avait écrit un livre qui le mit en opposition d'opinion sur cette matière avec l'un de ses confrères de Rouen, David Jouyse, qui se répandit en invectives contre le livre et son auteur dans un ouvrage dont nous donnons le titre dans toute son excentrique prolixité : *Examen du livre de Lampérière sur le sujet de la peste, avec un bref et fidèle discours sur la préservation et cure de la maladie, suivi d'un avertissement à Lampérière, ouvrage autant enrichi de la sagesse des cabalistiques et philosophes hermétiques que de la doctrine reçue au lycée, auquel Lampérière est invité de répondre ou obligé d'avouer que son livre est suffisamment convaincu d'erreur ;* Rouen, David Geuffroy, 1622, in-8°. De Lampérière riposta sur-le-champ à son antagoniste par un volume dont voici le titre non moins excentrique : *l'Ombre de Nécrophore, vivant chartier de l'Hôtel-Dieu de Rouen, au sieur Jouyse, médecin déserteur de la peste, sur la sagesse de sa cabale et autres grippes de son examen ;* Rouen, David Ferrant, 1622, in 8°.

(Voir l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome 5, etc., etc.)

LAMY (François-Thomas), né le 20 mars 1781, monta à Saint-Aubin-Epinay, près de Darnétal, une manufacture d'indienne qu'il exploita avec beaucoup d'habileté et d'intelligence. Retiré des affaires vers 1830, il alla habiter Caudebec-en-Caux, dans la belle propriété dite des Capucins, et c'est là que M. Lamy s'occupa, avec un zèle des plus ardents, de l'importante question de la canalisation de la Basse-Seine. Il a publié sur cette question plusieurs Mémoires adressés à la chambre de commerce de notre ville, ainsi qu'au gouvernement, et fait insérer quelques articles dans le *Journal de Rouen.* Ces Mémoires et ces articles, aussi remarquables par la justesse des pensées que par la force des arguments, eurent une grande influence sur l'opinion publique et sur la décision prise par le gouvernement en faveur de cet immense travail, d'un intérêt si général pour la navigation du pays.

M. Lamy a terminé son honorable carrière à Caudebec, le 27 juin 1851.



(Voir les journaux de Rouen du 30 juin 1851 ; les Eglises d'Yvetot, par M. l'abbé Cochet, tome 1er, etc.)

LANCE ou LANS (Michel), peintre, né en 1613, eut beaucoup de succès dans la reproduction des fleurs, des fruits et des animaux. Il fut reçu à l'Académie de Peinture en 1660, et termina sa carrière le 19 novembre 1661. L'abbé Rivière, dans son *Eloge des Normands*, et Guilbert, dans ses Mémoires Biographiques, ne donnent aucun autre détail sur la vie et sur les ouvrages de cet artiste.

LANGLOIS (Isidore), né le 18 juin 1770, se trouvait à Paris lors de la Révolution de 1789, dont il embrassa très chaleureusement les principes. Lié plus tard avec les affiliés du parti révolutionnaire les plus exaltés, il se trouva parmi les assaillants du château des Tuileries dans la journée du 10 août 1792 ; mais, indigné des crimes de septembre et de la mort de Louis XVI, il s'éleva énergiquement contre la tyrannie du parti de la Montagne.

Prenant alors pour tribune un journal intitulé *le Messager du Soir*, Langlois soutint, dans cette feuille, la cause des thermidoriens contre la faction de Robespierre. Nommé président de la section du *Bon Conseil*, à l'époque du 13 vendémiaire an IV, il marcha avec cette section contre la Convention nationale, fut arrêté pour ce fait, mis en jugement et acquitté. Ayant repris la rédaction de son journal, il attaqua avec une nouvelle énergie les ultra-révolutionnaires, ainsi que quelques-uns des hommes dont il avait partagé les opinions, et contribua efficacement, par ses courageux écrits, à faire rentrer la France dans des voies de sagesse et de modération.

Le représentant du peuple de Bellegarde et le général Hoche, traités peu favorablement par Langlois dans son journal, résolurent de se venger, et s'oublièrent au point de se croire autorisés à se faire justice eux-mêmes en se portant sur la personne du journaliste à des actes répréhensibles. De Bellegarde, qui ne connaissait point individuellement le rédacteur du *Messager du Soir*, se trompa de personne et infligea sa vindicte à un journaliste du même nom, Langlois (Thomas) ; mais le ressentiment du général, traduit en voies de fait, ne se trompa pas d'adresse, ce qui ne fit que rendre l'esprit du journaliste plus irritable et ses articles plus violents.

Désigné pour la déportation, en 1797, avec quelques autres publicistes, notre compatriote parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui ; mais arrêté l'année suivante, il fut envoyé à l'île d'Oléron. Rappelé sous le gouvernement consulaire, vers la fin de 1799, il rédigea, pour les agents des Bourbons, quelques pamphlets et nouvelles à la main, et mourut à l'âge de trente ans, le 11 août 1800. On a d'Isidore Langlois, outre ses nombreux articles de journaux, les brochures politiques dont voici les titres : *Qu'est-ce qu'une Convention nationale ?* 1795, in-8° ; *des Gouvernements qui ne*

conviennent pas à la France, 1795, in-8°; *Isidore Langlois à ses juges et à ses concitoyens*, 1795, in-8°.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et le supplément à la Biographie universelle.)

LA ROCHE (Guillaume-François Tiphaigne de), né le 22 août 1702, marcha sur les traces de son père, qui avait été pendant plusieurs années suppléant du premier chirurgien du roi. Il commença ses études au collége de Rouen et alla les continuer à l'Université de Caen, où il reçut, à l'âge de dix-huit ans, le titre de docteur en médecine. Revenu dans sa ville natale après deux ans d'exercice à Saint-Denis, il fut nommé l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu. Le goût de de La Roche pour l'étude de la botanique le porta à faire d'un jardin qu'il possédait au faubourg Bouvreuil, un jardin des plantes, lequel devait être, quelques années plus tard, le berceau de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont notre compatriote devint l'un des premiers membres.

Les principaux écrits de ce médecin distingué par sa science et par ses qualités personnelles se composent de mémoires, de dissertations et de discours lus à l'Académie de Rouen, et dont voici la nomenclature : *Mémoires sur la Pathologie physiologique; Discours prononcé en qualité de médecin du roi à l'ouverture du cours pour la composition de la thériaque; Dissertation historique sur l'origine et l'usage de la poudre à canon en Europe et particulièrement en France; Dissertation sur la nécessité des connaissances mécaniques en médecine; Discours sur les plantes usuelles et sur la nécessité d'un cours de botanique; Mémoire sur le peuplier blanc.*

De La Roche aimait et cultivait aussi la peinture en amateur éclairé. Il possédait une riche bibliothèque et une belle et curieuse collection d'estampes. Ce savant médecin, qui était doyen de sa corporation, joignait à son nom les titres de président honoraire de l'élection de Rouen, de seigneur de La Haie, vidame de Breteuil, de Valambert et du Boisguillaume. Il termina sa carrière à Rouen le 3 novembre 1788, dans sa quatre-vingt-septième année.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, tomes 1er et 5, et le *Journal de Normandie*, année 1788.)

LA TRÉAUMONT (de), conspirateur sous le règne de Louis XIV, naquit de Du Hamel de La Tréaumont (1), conseiller à la chambre des comptes de Rouen. Il servit d'abord comme officier dans les armées du roi, ce qui le mit en rapport avec des personnages de haute distinction.

Complètement ruiné, perdu de dettes et de réputation, mais plein de résolution et capable de tout entreprendre pour rétablir sa fortune, il conçut, en 1674, le projet de livrer Quillebeuf aux Hollandais et d'introduire l'ennemi en Normandie. Entré en relation

(1) On a aussi écrit de La Trueaumont.

à cet effet avec un ancien maître d'école hollandais nommé Van Den-Ende, qui se trouvait alors à Paris, La Tréaumont en fit son agent, puis parvint à engager dans sa coupable entreprise le chevalier de Préaux, son neveu, une dame de Villars ou de Villers de Bourdeville et le chevalier de Rohan, qui, lui aussi, était fort mal dans ses affaires, et auquel il fut promis une somme considérable.

Cette conspiration ayant été découverte, le roi envoya à Rouen de Brissac, major de ses gardes, pour se saisir de La Tréaumont, qui se trouvait alors dans cette ville. S'étant armé de deux pistolets au moment de son arrestation, ce dernier se disposait à tirer sur de Brissac, qui, pour prouver qu'il n'avait pas peur, lui cria : « Tire ! » Le coup partit au même instant et manqua le but ; mais un des gardes, croyant que son chef lui commandait de tirer sur La Tréaumont, lui déchargea son mousqueton en pleine poitrine et le blessa mortellement. — Les complices de cette conspiration, arrêtés et conduits à la Bastille, furent tous condamnés et mis à mort.

M. Eugène Sue a fait de la conspiration de La Tréaumont et du chevalier de Rohan le sujet d'un roman historique.

(Voir le Règne de Louis XIV par de La Hodde, les Mémoires du marquis de La Fare, le *Conservateur* d'avril 1758, etc.)

LAVALLÉE-POUSSIN (Etienne), né en 1736, appartenait par sa mère à la famille du grand peintre Poussin. Entré à l'école de dessin et de peinture dirigée à Rouen par J.-B. Descamps, il fit de rapides progrès dans ses études et fut trois fois l'un des premiers lauréats de cette école. Il alla à Paris pour se perfectionner dans son art ; puis, reçu dans l'atelier de J.-B. Pierre, peintre du roi, il obtint, en 1757, le grand prix de Rome, et fut envoyé en Italie. Ce peintre passa plusieurs années à Rome, où on lui conféra le titre de chevalier *Donato* dans l'ordre de Malte et celui de membre de l'Académie des Arcades.

De retour en France, il fut admis, en 1789, à l'Académie de Peinture. Les principaux tableaux de Lavallée-Poussin sont : *la Multiplication des huiles ou la Veuve de Sarepta*, tableau qui avait mérité à son auteur le grand prix de Rome et qui se trouve aujourd'hui au Musée de Rouen ; *la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Bergers* (deux toiles de grande dimension) ; *Portrait de Benoît XIV ; Retour du jeune Tobie et sa rencontre avec son père et sa mère* (c'est son tableau de réception à l'Académie de Peinture). L'ouvrage intitulé *Nella venuta in Roma*, publié en 1764, in 4°, contient quelques figures de notre compatriote. Une autre publication, que l'on doit à Alexandre Lenoir, renferme quarante planches d'arabesques pour la décoration des appartements, genre dans lequel excellait notre artiste. « Les dessins de ce peintre rouennais, dit M. de Chenevières, sont fort beaux de caractère, pleins de sentiment, et le rendent vraiment digne du nom superbe qu'il portait. »

Lavallée-Poussin mourut à Paris en 1805.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

LEBARBIER (Jean-Jacques-François), naquit le 11 novembre 1738, sur la paroisse Saint-Maclou, de parents peu favorisés de la fortune. Entré à l'école de dessin établie dans sa ville natale, il y remporta deux premiers prix, et partit en 1758 pour Paris, où, sur la recommandation de son maître J.-B. Descamps, il fut admis chez le célèbre graveur Lebas. Ne se sentant aucune disposition pour la gravure, il reprit ses premières études dans l'atelier de J.-B. Pierre, peintre du roi, réussit surtout à peindre à l'aquarelle, et fut, en 1776, chargé par le gouvernement d'aller dessiner les vues et les sites de la Suisse pour le bel ouvrage de Zurlauben.

Il se lia intimement, dans ce pays, avec Gessner, et revint en France, où un amateur des beaux-arts, M. de Merval, le nomma conservateur de sa riche collection de tableaux. Marié à une femme qui partageait et encourageait ses goûts, Lebarbier put, à l'aide des économies provenant du travail manuel de cette excellente compagne, réaliser le désir qu'il avait depuis longtemps de faire le voyage de Rome. Il travailla pendant son séjour dans cette ville avec beaucoup d'ardeur et de conscience, s'appliqua lors de son retour à Paris à la peinture à l'huile, y fit de notables progrès, et fut reçu, en 1778 membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Son tableau de réception avait pour sujet : *Jupiter endormi sur le mont Ida.* (Ce tableau se trouve à Versailles.) Les autres toiles les plus remarquables de cet artiste sont : *Ulysse et Pénélope sortant de Sparte pour retourner à Itaque; l'Apothéose de saint Louis* (à Saint-Denis); *Saint Louis prenant l'oriflamme* (à Saint-Denis); *Sully aux pieds d'Henri IV* (aux Gobelins); *Aristomène* (au château de Compiègne); *Un Christ* (cathédrale de Sens); *le Siège de la ville de Nancy* (Nancy); *la Ville de Beauvais assiégée et défendue par Jeanne Hachette* (Beauvais); *Portrait de Henry Dubois* (soldat aux gardes françaises, et qui entra le premier dans la Bastille lors de la prise de cette forteresse).

Notre compatriote avait exécuté les décorations du plafond de la salle des Etats-Généraux, et fut chargé par l'Assemblée Constituante de représenter l'action héroïque du jeune officier Desilles, lors des troubles de Nancy en 1790 (1). Lebarbier devint membre de l'Institut, de l'Académie de Rouen et de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut à Paris, le 7 mai 1826, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

On a de lui des vignettes pour la *Jérusalem délivrée*, pour les éditions d'Ovide, de Racine, de Rousseau et de Delille. Il est auteur des ouvrages suivants : *Des causes physiques et morales qui ont influé sur les progrès de la peinture et de la sculpture chez les Grecs*, 1801, in 8°; *Principes élémentaires de dessin à l'usage des jeunes gens*, etc., 1801 in-fol. Le Musée de Rouen ne possède que deux dessins originaux de ce peintre; l'un a pour sujet *Clélie s'échappant du camp de Porsenna*, l'autre *un Chevrier*.

(1) Nous ignorons si ce tableau a été exécuté.

(Voir une notice biographique par M. Descamps, dans le Précis de l'Académie de Rouen, 1826; les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et le Supplément à la Biographie universelle.)

LEBARBIER (Jean-Louis), frère puîné du précédent, naquit également à Rouen et cultiva aussi la peinture; il s'est fait connaître dans cet art par un grand tableau représentant *le Courage des femmes de Sparte*, tableau exposé au salon de 1787. On doit au même artiste des dessins pleins d'esprit et d'originalité, destinés à être gravés pour orner les œuvres de Gessner; plusieurs figures académiques et un grand dessin ayant pour sujet le combat des Horaces.

Lebarbier jeune, qui avait aussi le goût des lettres, a composé et publié une pièce intitulée *Asgill, drame en cinq actes et en prose*, Londres et Paris, 1785, in 8°.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LEBARBIER (Pierre-Louis), maniaque, dont l'idée fixe était de se croire la faculté de pouvoir diriger à son gré l'état de l'atmosphère, naquit en 1766 à Rouen, où il résida constamment. Homme instruit, et se montrant plein de sens et de raison tant qu'il ne s'agissait point de questions atmosphériques, il ne lui fallait qu'un mot pour revenir à son étrange manie, et chaque jour on le rencontrait, soit dans la ville, soit aux environs, soufflant de toute la force de ses poumons et faisant avec sa canne en cuivre percée de plusieurs trous de nombreuses évolutions, au moyen desquelles il prétendait distribuer, selon les besoins de chacun, et la pluie et le beau temps. Riche autrefois, il s'était, dit-on, laissé séduire par les nouvelles et brillantes théories publiées alors par Mesmer; puis, à force de les tourner, de les élargir, de les allonger dans tous les sens, il crut y lire en caractères indélébiles le principe immuable de cette omnipotence absolue par laquelle il prétendait agir sur les éléments.

Bientôt d'incomplètes notions de physique et de chimie lui suggérèrent l'idée de se livrer à des expériences matérielles, et fort souvent notre *dominatmosphérisateur*, ainsi qu'il se qualifiait, employait, dans une propriété qu'il possédait à Lescure, de nombreux ouvriers à battre et arroser d'énormes tas de fumier qu'il se procurait à grands frais, puis il les faisait éventer avec de gros soufflets. Si par hasard, pendant cette opération, l'horizon se rembrunissait, si la pluie venait alors à tomber, il ne doutait plus que ce résultat ne fût dû aux vapeurs dégagées de cet amas de matières, et cela le rendait rayonnant de joie. Mais ces absurdes et coûteuses expériences eurent, en peu d'années, absorbé le plus clair de la fortune de M. Lebarbier, qui, dans la suite, dut s'en tenir, comme moyen d'influence sur l'atmosphère, au souffle de ses poumons et aux évolutions de sa canne.

Une des dernières manies de notre singulier compatriote était de se croire parvenu à pouvoir retremper toutes les femmes et à leur rendre à la fois et la jeunesse et la beauté. Cependant, malgré sa profonde certitude de posséder une aussi merveilleuse faculté, M. Lebarbier perdait insensiblement son habituelle sérénité d'esprit; il se croyait des ennemis occultes intéressés à contrarier ses opérations et à les faire échouer. C'est dans cette persuasion qu'il mourut à Rouen, en décembre 1836.

Dans les nombreux opuscules publiés par le dominatmosphérisateur Lebarbier sur son thème de prédilection, il se qualifie encore de *Températurisateur*, de *Prolongavisateur du monde entier* et d'*Omnipotentutilisateur*. Deux de ces opuscules ont pour titres : *Dominatmosphérie, Instruction pour les marins à l'effet de se procurer l'agitation de l'air et les variations des vents, éviter les calmes, les tempêtes, les brouillards ou brumes, même la pluie, se déséchouer soit de dessus le sable ou la roche, par l'augmentation de l'air qui fait gonfler la mer.* Rouen, Marie, 1817, in 4°; *Instruction pour les cultivateurs à l'effet d'obtenir doubles récoltes, précocité, qualité et économie de bras pour les rentrer*, Rouen, Marie, 1817, in-4°. Ces deux brochures ont été réimprimées en 1822, avec des titres encore plus développés.

(Voir une notice biographique par M. H. Gaugain, dans le *Courrier Rouennais* du 17 décembre 1836, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LEBLOND (Henri), poëte latin, né au commencement du dix-huitième siècle, ne nous est connu que par deux pièces couronnées au concours de l'Académie des Palinods de Rouen, l'une en 1748, l'autre en 1756. La dernière de ces pièces est un chant patriotique dans lequel l'auteur célèbre la prise du Port-Mahon sur les Anglais, sujet qui excitait alors la verve et l'enthousiasme des poëtes lyriques. — On trouve dans ce petit poëme quelques détails curieux sur la position géographique de l'Angleterre et sur l'esprit dont le peuple anglais était animé à cette époque.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LEBRASSEUR (Charles), l'un des trois Rouennais innocents suppliciés aux Andelys, dans le dix-septième siècle, s'était enrôlé, avec Jacques Turgis et Robert Talbot, dans une des compagnies de cavalerie destinées à renforcer l'armée envoyée par Louis XIII au secours du duc de Savoie. Partis de Rouen, le 14 octobre 1625, pour rejoindre leur capitaine, qui se trouvait à Guiseniers, près des Andelys, les trois cavaliers furent arrêtés le lendemain et accusés d'un assassinat suivi de vol, double crime qui venait d'être commis sur le chemin par lequel ils avaient passé quelques heures auparavant. Traduits devant le présidial du Grand-Andely, où siégeaient des juges peu éclairés et pleins de prévention, Lebrasseur, Turgis et Talbot

furent, sur de fausses dépositions, et après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, condamnés au dernier supplice, le 25 octobre 1625.

Deux ans plus tard, ces trois victimes, dont l'innocence avait été reconnue, étaient réhabilitées par un arrêt du Grand-Conseil ; leurs corps, enlevés quelques mois après du cimetière des Andelys et apportés à Rouen, furent inhumés en grande cérémonie dans l'aile méridionale de la cathédrale, vis-à-vis de la chapelle des Saints-Innocents, et recouverts d'une pierre tombale sur laquelle on grava l'inscription suivante, qui se voit encore aujourd'hui en cet endroit et que nous transcrivons textuellement :

« Par permission de Messievrs dv chappitre
» Cy gisent
» Les corps de Jacqves Tvrgis, Robert Tallebot et Charles
» Lebrassevr natifz de Rouen execvtes a mort par jvgement presidial
» d'Andely le XVe jovr d'octobre mil DCXXV povr un pretendu
» assassinat dont ilz fvrent favssement accvsez et depvys declarez
» innoncens dv dict crime par arrest du Grand Conseil donne à
» Poitiers le dernier jovr de decembre mil DCXXVII suyvant le
» qvel les corps deterrez dv dict lieu d'Andely ont este apportez en
» ce liev proche ceste chappelle des martyrs innecens le IIIIe jovr
» d'april mil DCXXVIII en la qvelle se dira tovs les samedis à
» perpetvite vne messe povr le repos de levrs ames avecq ung obit
» tovs les ans le XVe jovr d'octobre jovxte la fondation qvi en a
» este faicte ceans svivant le dict arrest dv Conseil. »

(Voir Histoires tragiques de nostre temps, par Cl. Malingre, et les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville.)

LE BRUMENT (Jean-Baptiste) naquit sur la paroisse de Saint-Maclou, le 7 janvier 1736. Destiné par son père, entrepreneur de bâtiments, à suivre cette même carrière, il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude théorique et pratique de tout ce qui se rapportait à la construction, entra à l'école de dessin de Rouen et remporta un prix d'architecture.

Après avoir passé quelques années à Paris pour en étudier les nombreux édifices, il revint dans sa ville natale et y construisit sur ses plans plusieurs maisons particulières, où se faisaient remarquer la noblesse et la pureté du style. Choisi, en 1767, pour continuer les travaux d'édification de l'église de l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui paroisse Sainte-Madeleine, Le Brument en modifia le plan primitif, et, non content de l'immense quantité de détails qu'il lui avait fallu donner pour arriver à cette modification, il fit encore modeler en relief la totalité de son projet, afin de se mieux pénétrer de l'effet qu'il devait produire (1). On remarque, en général,

(1) Ce modèle en relief de l'église Sainte-Madeleine se trouve au Musée d'antiquités de Rouen, auquel il a été donné par M. Barabé, archiviste des notaires.

dans cette église de style grec, achevée et livrée au culte en 1781, un plan simple, de belles proportions, des profils et des ornements d'un bon choix.

Notre habile architecte avait aussi été chargé de l'achèvement du grand bâtiment de l'abbaye de Saint-Ouen, devenu l'Hôtel-de-Ville, et on lui doit les deux magnifiques escaliers qui, par leur élégante hardiesse, font l'admiration des connaisseurs et des étrangers.

Admis, en 1778, à l'Académie de Rouen, Le Brument justifia pleinement le choix de ses collègues par les travaux qu'il présenta à cette compagnie. En 1792, il fut appelé par le Directoire du département à professer un cours élémentaire d'architecture au ci-devant collége, mission dont il s'acquitta avec distinction et désintéressement jusqu'en 1793. Dans les dernières années de sa vie, il se livra avec un redoublement de zèle à la recherche et à la perfection des machines utiles à son art, ce qui contribua à altérer la robuste santé dont il avait joui constamment. Il termina sa carrière à Rouen, le 6 juillet 1804.

Le Brument a écrit un Mémoire sur l'embellissement de la ville de Rouen et sur les moyens de donner un grand prix aux biens nationaux qui devaient être mis en vente, Mémoire lu en 1791, à la réunion des Amis de la Constitution; de plus, un abrégé de son Cours d'architecture. Nous pensons que ces deux Mémoires sont restés inédits.

(Voir une notice biographique par M. Vauquelin, dans le Précis de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, etc.)

LE BRUMENT (Robert), de la famille du précédent, monta à Rouen un établissement de teinture, fit faire à cette industrie de notables progrès, et découvrit, en 1763, un procédé nouveau pour teindre en noir, sur fond bleu de Saxe, les étoffes de laine et de soie. Ce procédé, source de richesse pour notre cité, fut très favorablement apprécié par Hoïker, chimiste distingué, qui considérait Le Brument comme l'un des plus habiles teinturiers rouennais.

L'honorable famille des Le Brument n'est pas éteinte à Rouen; on connaît surtout le libraire-éditeur et son frère, docteur en médecine, auteur d'un ouvrage médical intitulé : *De la Nutrition comme source unique de la santé et de la maladie*, etc.

LE BRUN (Jean-Baptiste), surnommé Des Marettes, naquit sur la paroisse de Saint-Lô, en 1651, de Bonaventure Le Brun, qui fut condamné aux galères pour avoir publié, comme imprimeur, des livres en faveur des religieux de Port-Royal. Elevé dans cette maison, Jean-Baptiste Le Brun conserva toujours un grand attachement pour ses premiers maîtres, et professa toute sa vie les doctrines du jansénisme, ce qui, en 1707, le fit mettre à la Bastille, où il passa cinq ans. Retiré depuis plusieurs années à Orléans, il y tomba

malade, et, comme il craignait un refus des sacrements, il se traîna à l'église, le dimanche des Rameaux, et mourut le lendemain 19 mars 1731.

Le Brun Des Marettes avait, par un excès d'humilité, refusé constamment d'entrer dans les ordres sacrés, et était resté simple acolyte. Il prit une grande part à la composition des Bréviaires d'Orléans et de Nevers, et il travaillait, lorsqu'il fut mis à la Bastille, à une édition de *Lactance* et du *Martyrologium Usuardi.*

On a encore de lui une édition des *Offices ecclésiastiques de Jean, évêque d'Avranches*, avec des notes, 1679, in-8° ; *Concordia librorum Regum et Paralipomenon*, 1680, avec le P. Le Tourneux ; *Œuvres de saint Paulin, évêque de Nole*, 1685 ; *Vie* du même saint, 1686 ; *Œuvres de saint Prosper*, 1711, in-folio ; dissertation latine sur *saint Victrice* ; *Voyages liturgiques en France, ou Recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matière, contenant plusieurs particularités touchant les rits et les usages des églises, avec des découvertes de l'antiquité ecclésiastiques et payennes*, Paris, Delaulne, 1718, in-8°. On trouve dans cet ouvrage des détails curieux sur la bibliothèque de la cathédrale de Rouen, ainsi que sur le couvre-feu.

(Voir le Dictionnaire de Moréri ; l'Histoire Littéraire de la France, tome II, et la Biographie Universelle.)

LEBRUN (Auguste-Joseph), né en 1822, de parents pauvres, fréquenta de bonne heure l'Ecole de dessin et de peinture de Rouen, où, sous la direction d'un professeur de talent, M. G. Morin, il se montra bientôt l'un des élèves les plus remarquables (1). Il se fit connaître, aux expositions locales de 1838, 1839 et 1840, par plusieurs bons portraits au nombre desquels figurait celui de l'auteur de cette notice. Jugé digne d'être encouragé d'après ces premiers et estimables essais, le jeune Lebrun obtint, en 1841, sur la recommandation de son professeur, la pension que la ville accorde aux élèves de ses cours qui se sont le plus distingués. Entré dans l'atelier de M. Léon Coignet, à Paris, il se livra à de sérieuses études et envoya à notre exposition de 1843 un tableau représentant les *Adieux de Cymodocée*, œuvre qui fut récompensée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Voulant se rendre de plus en plus digne et des distinctions dont il avait été l'objet dans sa ville natale, et des encouragements qui continuaient à lui être donnés par un amateur de peinture, M. Hellis, alors médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, Auguste Lebrun exécuta un portrait en pied de Pierre Corneille composant *Héraclius*. Ce portrait, dont la tête est copiée d'après l'original peint par le célèbre Ch. Lebrun en 1647, et qui venait d'être miraculeusement retrouvé, figura à l'exposition de Paris en 1848, et valut à son auteur une récompense de l'Académie de Rouen, qui lui décerna une médaille

(1) Il avait déjà suivi, un ou deux ans, les cours de cette école, lorsqu'elle était sous la direction de notre habile artiste E.-H. Langlois.

d'or en 1849. Notre artiste fit hommage au corps municipal de la même ville et de son tableau et du portrait en buste de Thomas Corneille, d'après la belle esquisse de Jouvenet (1).

Atteint d'une maladie qui, dans ses rapides progrès, devait malheureusement attaquer chez lui jusqu'aux facultés mentales, ce jeune peintre, dont le talent promettait tant pour l'avenir, est mort à Rouen au commencement de janvier 1852.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, 1843 et 1849, et la Revue de Rouen, 1848.)

LE CARPENTIER (Antoine-Matthieu), architecte distingué, naquit le 15 juillet 1709, d'un maître menuisier de Rouen. Il alla se perfectionner dans son art à Paris, où Gabriel, architecte du roi, qui faisait alors construire le bâtiment de la Chambre des Comptes, l'admit à prendre part à ses travaux.

Après avoir terminé les embellissements que le duc de Luxembourg l'avait chargé de faire exécuter dans son hôtel, Le Carpentier revint à Rouen, où il bâtit le portail du palais archiépiscopal. En 1755, il retournait à Paris présenter au roi, auquel il les faisait agréer, les plans et devis d'un nouvel Hôtel-de-Ville pour Rouen. Il jeta les fondements de cette construction, qui promettait d'être monumentale, près du Vieux-Marché, là où commence aujourd'hui la rue de Crosne; mais ce fut là tout ce qui devait en être exécuté.

Notre compatriote construisit au Havre une romaine pour les fermiers-généraux et l'hôtel du commandant. A Paris, il devint architecte de l'Arsenal, des domaines, des fermes-générales du roi, et parmi les nombreux édifices élevés sur ses plans, on compte les bâtiments de l'Arsenal, le palais Bourbon, que fit bâtir le prince de Condé, les châteaux de Courteilles, de La Ferté, dans le Perche, et de Ballinvilliers, sur la route d'Orléans. On doit au même architecte le plan du jubé en marbre blanc élevé à l'entrée du chœur de la cathédrale de Rouen.

Le Carpentier était membre de l'Académie d'architecture depuis 1755, et membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Il a publié: *Recueil des plans, coupe et élévation du nouvel Hôtel-de-Ville de Rouen*, Paris, 1758, in-folio. Il mourut à Paris, le 16 juillet 1773.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, tome IV; les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

LE CAUCHOIS (Pierre-Noël), avocat distingué au Parlement de Normandie, naquit en 1740. Il plaida avec beaucoup de succès dans plusieurs causes importantes, et se rendit célèbre en se vouant généreusement à la défense de la fille Salmon, servante, condamnée

---

( ) Ils décorent une des grandes salles de l'Hôtel-de-Ville, dite *Salon doré*.

le 18 avril 1782, par le bailliage de Caen, sous l'accusation de s'être rendue coupable de vol et d'empoisonnement dans la maison de ses maîtres. Entraîné par la conviction de deux religieux qui ne pouvaient croire à la culpabilité de cette malheureuse fille, et mettant à profit le sursis accordé à la condamnée sur la déclaration d'une fausse grossesse, Le Cauchois rédigea, pour la défense de l'innocente qu'il avait résolu de sauver, de solides et lumineux Mémoires. Il réussit à obtenir, en 1784, un arrêt du Conseil d'Etat et des lettres-patentes qui ordonnaient au Parlement de Rouen d'avoir à procéder à la révision de cette monstrueuse procédure.

Les efforts de l'honorable avocat furent, au bout de vingt-huit mois, couronnés d'un plein succès, et, le 23 mai 1786, le Parlement de Paris, devant lequel l'affaire avait été renvoyée, proclamait l'innocence de Marie-Françoise-Victoire Salmon par un arrêt affiché dans toute la Normandie. Le zèle et le dévoûment de Le Cauchois eurent, comme la cause à laquelle il avait prêté son concours, un grand retentissement. Son ordre assemblé et le procureur général rendirent, par des actes en forme, les plus éclatants témoignages à son noble désintéressement, que l'Académie Française récompensa d'un prix de vertu.

La Bibliothèque de Rouen possède le portrait gravé de Le Cauchois. L'habile avocat est représenté tenant à la main une liste des principales causes qui lui valurent une si brillante et si légitime réputation. Ce sont : Justification de *Savary*, 1762 ; de *Lecanu*, 1764 ; de *Blanchard*, 1778 ; de *Tirol*, 1779 ; de *Le Roux*, 1779 ; de *la fille Salmon*, 1786.

(Voir l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome VII, etc.)

LE CERF DE LA VIÉVILLE (Jean-Laurent), seigneur de Fresneuse, né en 1674, entra dans la magistrature et devint garde-des-sceaux du Parlement de Normandie. Il est auteur de quelques écrits de polémique sur des questions musicales, historiques et littéraires ; ce sont : *Comparaison de la musique italienne et de la musique françoise, où, en examinant en détail les avantages des spectacles et le mérite des deux nations, on montre quelles sont les vraies beautés de la musique;* Bruxelles, 1704 et 1705, in-12, deux parties, contenant : la première, une *Réfutation du Parallèle des Italiens et des François*, publié en 1702 par l'abbé Raguenet ; la seconde, un Recueil de vers chantants et trois nouveaux Dialogues, dans lesquels sont renfermés une histoire de la musique et des opéras ; une vie de Lulli ; une *Réfutation du Traité de Perrault sur la musique des anciens*, et un *Traité du bon goût en musique* (1) ; *l'Art de décrire ce que l'on n'entend pas, ou le Médecin musicien ;* Bruxelles (Rouen), 1706, in-12, satire dirigée

(1) Ces dissertations ont été réimprimées dans l'Histoire de la Musique, par Bonnet-Bourdelot.

contre le médecin Andry, qui avait critiqué l'auteur dans le *Journal des Savants ; Dissertation dans laquelle on prouve qu'Alexandre le-Grand n'est pas mort empoisonné ; Remarques sur Ausone et sur Catulle* dans les *Mémoires de Trévoux* de septembre et d'octobre 1708. Le Cerf de la Viéville mourut à Rouen le 9 novembre 1707.

(Voir les Mémoires du P. Niceron, tome 2 ; les Mémoires Biographiques de Guilbert et la Biographie Universelle.)

LE CERF DE LA VIÉVILLE (Jean-Philippe), frère du précédent, naquit en 1677. Il embrassa la vie monastique, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, en 1696, et se livra avec succès à l'éloquence de la chaire ; mais ses forces physiques ne pouvant résister à la fatigue que lui causaient et la composition de ses sermons et la véhémence avec laquelle il les débitait, il vit sa santé s'altérer sensiblement. Envoyé à l'abbaye de Fécamp pour prendre quelque repos, il devint grabataire pour tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant plus de trente ans.

Dom Le Cerf, infatigable, malgré ses infirmités, entreprit et termina plusieurs ouvrages, entre autres : *la Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la congrégation de Saint-Maur.* N'ayant pu obtenir de ses supérieurs l'autorisation d'imprimer cet ouvrage, à cause de quelques traits satiriques qu'il contenait contre plusieurs de ses confrères, Le Cerf de la Viéville confia son manuscrit à l'abbé Prévost d'Exiles, qui l'envoya en Hollande, où le fameux Jean Le Clerc le publia, en 1726. On a du même Bénédictin : *Défense de la Bibliothèque historique et critique*, etc., Paris, 1727, in-12 ; *Eloge de Jean-Laurent Le Cerf de Fresneuse* (son frère), dans le *Mercure de France* d'avril 1726 ; *Histoire de la Constitution Unigenitus en ce qui concerne la congrégation de Saint Maur*, Utrecht, 1735, in-12 ; *Bibliothèque des auteurs de Normandie ; Apologie des Normands ; Vie du cardinal Du Perron ;* ces trois derniers ouvrages sont inédits. Ce savant Bénédictin mourut dans l'abbaye de Fécamp, le 11 mars 1748.

(Voir l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, le Dictionnaire de Moréri, les Mémoires Biographiques de Guilbert et la Biographie Universelle.)

LE CHANDELIER (Baptiste), né vers la fin du quinzième siècle, était conseiller au Parlement de Normandie et l'un des poëtes les plus distingués de son temps. Il composa des poésies latines et françaises, notamment deux poëmes. M. A. Floquet, dans son *Histoire du Parlement de Normandie* (tome I[er]), se fait en ces termes l'enthousiaste et judicieux apologiste de ce magistrat poëte :

« Baptiste Le Chandelier, l'orgueil de la ville de Rouen, qui le vit naître, la gloire des Palinods, dont il fut plusieurs fois lauréat et l'un des plus illustres princes, après une belle et longue vie partagée entre les travaux du Palais et les délassements des muses,

voulant laisser un monument de sa tendre vénération pour une cour souveraine, où depuis longtemps il siégeait avec honneur, consacra aux magistrats qui s'y étaient succédé pendant près d'un demi-siècle un poëme ou, pour mieux parler, une revue en vers latins, où tous les anciens de l'Echiquier paraissent l'un après l'autre, selon la date de leur réception, dépeints sous des traits propres à les faire connaître ; c'est une galerie où se pressent près de deux cents magistrats peints par un homme qui avait passé sa vie au milieu d'eux. »

Ce poëme biographique, resté inédit, et dont il existe un manuscrit du temps à la Bibliothèque impériale, est intitulé : *Virorum omnium Consularium, ab instituto Rothomagensi Senatu hactenus ordine promotorum, libri IV.* L'autre poëme, composé à l'occasion d'un banquet solennel donné en 1515 aux princes des Palinods, et publié plusieurs années après la mort de l'auteur, a pour titre : *Baptistæ Candelarii, clarissimi viri et regii (dum in vitâ esset), in Senatû Rothomagensi consiliarii, Partheniorum liber unus; Rothomagi, apud Richardum Allemanum*, 1593, petit in-8°. Les autres poésies composées par Le Chandelier, adressées pour la plupart au poëte Jean Bouchet, son ami, ont été publiées par celui-ci dans son recueil intitulé *Passe-Temps*.

Le Chandelier avait été reçu conseiller au Parlement de Normandie le 31 mai 1519; il termina sa carrière le 15 du même mois 1549.

LE CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste), né le 15 août 1710, d'un procureur général au Parlement de Normandie, fit ses études au collége Louis-le-Grand, à Paris, et entra en religion dans la Compagnie de Jésus. S'étant livré avec beaucoup de talent à l'éloquence de la chaire, il se fit connaître pendant plusieurs années à Paris, à Lunéville et dans les provinces méridionales de France.

Les succès oratoires du P. Le Chapelain, connus aussi à la cour, où il prêcha un Avent et un Carême, le mirent au premier rang des orateurs sacrés, après Massillon et Bourdaloue. L'un des sermons les plus éloquents de ce célèbre prédicateur est celui de *l'Aumône*, prêché devant un illustre auditoire, et dont voici un fragment :

« Cœurs humains, c'est pour des hommes, pour des frères que je vous parle, pour des hommes revêtus de la même chair, de la même nature que vous, membres de la même société, vos semblables en tout, ne différant de vous que par une indigence dont ils n'ont pas mérité la peine plus que vous-mêmes. Que faudrait il pour vous toucher? Verrez-vous l'humanité, avilie et dégradée dans vos semblables, tomber sous le poids de la misère sans en relever les débris par vos largesses?

» Cœurs tendres et compatissants, c'est pour des objets dignes de tous vos sentiments que je vous parle... Souvent, hélas! une aventure fabuleuse a pu vous attendrir; un récit tragique qui vous

peignait l'infortune d'un héros imaginaire vous a touchés plus d'une fois jusqu'aux larmes, et dans ce moment rien ne vous eût coûté pour soulager de tels malheurs ; les malheurs réels de vos frères seraient-ils sur vous moins puissants?..... Où trouveriez-vous rien de si grand que d'être ici-bas les dieux tutélaires et les sauveurs d'une partie du genre humain ? que d'être associés à la divinité comme ses ministres pour bannir la misère du monde ? — Aveugles que vous êtes, vous vous croyez honorés par vos richesses ! Non, leur possession n'a rien pour vous de glorieux ; c'est leur usage en faveur du pauvre qui vous élève au-dessus de l'homme et qui vous fait partager la gloire de Dieu même. »

Lors de la dissolution de l'ordre des Jésuites en France, le P. Le Chapelain fut appelé en Autriche par Marie-Thérèse, qui lui conféra le titre de prédicateur de Leurs Majestés Impériales. Retiré depuis quelques années auprès du cardinal-archevêque de Malines, le P. Le Chapelain mourut d'apoplexie en entrant dans la cathédrale de cette ville, où il allait dire la messe le 26 décembre 1779.

On a de lui : *Discours sur quelques sujets de piété et de religion*, Malines, 1760, in-12; *Oraison funèbre de François Ier, empereur*, Liége, 1766, in-4° ; *Sermons ou discours sur différents sujets de piété*, etc., Paris, 1798, 6 vol. in-12.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert et la Biographie Universelle.)

LE CHEVALLIER (Auguste) naquit au commencement du dix-huitième siècle et fut reçu avocat au Parlement de Normandie. On a de lui douze volumes manuscrits en forme de journal, datés de 1730 à 1744. Un de ces manuscrits contient les lettres écrites par Le Chevallier à plusieurs habitants de la ville de Caen; on y trouve des détails curieux sur divers événements qui se sont passés à Rouen, entre autres sur l'incendie du couvent des Filles du Saint-Sacrement en 1738, sur la procession des captifs rachetés par les religieux Mathurins, sur l'inondation de la ville en 1740, sur des émeutes d'ouvriers et sur les mœurs de la société rouennaise à cette époque. Les autres volumes, composés d'un grand nombre de pièces fugitives en vers et en prose, dont la plupart ne sont que des copies d'œuvres contemporaines, ont cependant aussi un certain intérêt au point de vue historique et littéraire. Les douze volumes, format petit in-folio, appartiennent à la Bibliothèque publique de Rouen.

Le Chevallier avait possédé une riche et nombreuse collection de livres, qu'il légua à la bibliothèque des avocats du Parlement, et dont une grande partie est passée depuis longtemps dans l'établissement public qui, depuis peu d'années, a fait l'acquisition des manuscrits que nous venons de mentionner.

Un parent de ce personnage, Louis-Dominique Le Chevallier, né aussi à Rouen et également avocat dans la même ville, a laissé, ma-



nuscrits, quatre volumes in-folio d'arrêts rendus, au Parlement de Normandie, sur plusieurs questions importantes concernant le droit municipal de cette province. Dans le premier volume se trouvent des conférences des avocats du Parlement sur les quatre premiers titres de la Coutume de Normandie. Les manuscrits de Dominique Le Chevallier appartiennent aussi à la Bibliothèque publique de Rouen.

LE COQ DE VILLERAY (Pierre-François), né en 1703, acquit des connaissances étendues dans l'étude des lettres, de l'histoire et du droit public. On a de lui les ouvrages suivants : *Mémoires du comte de Bethlem Nicklos sur la Transylvanie*, 1734, 2 vol. in-12 (commencé par l'abbé Revérend); *Réponse aux lettres philosophiques de Voltaire*, Bâle (Reims), 1735, ouvrage retouché par l'abbé Goujet; *Histoire des Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12; *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; *Traité historique et politique du droit public de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4°; *Ariana ou la Patience récompensée*, traduit de l'anglais de Hawkesworth, Paris, 1757, in-12; *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, civile et politique de la ville de Rouen, avec son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours*, Rouen, Oursel, 1759, in-12; *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique, civile, politique et littéraire de la province de Normandie*, in-4°, autographe et inédit (se trouve à la Bibliothèque de Rouen).

Le Coq de Villeray termina sa carrière à Caen en 1778.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LE CORNU (Daniel), né dans le dix-septième siècle, était un habile teinturier de Rouen, sa ville natale. Professant comme sa famille le protestantisme, il quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Brandebourg, où il fonda un établissement de teinture. Il introduisit le premier en Prusse la couleur écarlate, et donna dans le pays un grand développement à l'importante industrie qu'il y avait importée.

LE COURAYER (Pierre-François) naquit sur la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen, le 7 novembre 1681. Envoyé de bonne heure à Paris, il entra à Sainte-Geneviève, où il professa la philosophie et la théologie, puis devint chanoine et bibliothécaire de cette congrégation.

Déjà remarqué pour son esprit et pour son savoir, Le Courayer le fut encore davantage pour la hardiesse de ses opinions contre l'omnipotence de la cour de Rome et pour quelques-uns de ses écrits sur cette matière, dont le plus célèbre, publié sans nom d'auteur en 1723, a pour titre : *Dissertation sur la validité des ordinations des Anglois et sur la succession des évêques de l'Eglise anglicane.* A peine ce livre avait-il paru qu'il fut l'objet des attaques de plusieurs

théologiens et censuré par vingt-deux prélats, assemblés sur l'ordre du roi à Saint-Germain-des-Prés. Loin d'être intimidé par cette censure, le P. Le Courayer, demeuré ferme dans ses opinions, écrivit en 1724 au *Journal des Savants* pour se déclarer l'auteur de l'ouvrage attaqué, travailla sur-le-champ à une défense de sa Dissertation, et se vit frapper d'excommunication par le général de son ordre. Le clergé anglais, voyant avec une vive satisfaction un ecclésiastique romain soutenir la validité de ses ordinations, lui envoya le diplôme de docteur à l'Université d'Oxford.

En 1732, notre savant théologien passa en Angleterre, où il fut accueilli avec empressement par la reine, qui lui fit une pension et le nomma chanoine de l'église d'Oxford. Bien que le P. Le Courayer ait persisté dans des sentiments condamnés par ses supérieurs, bien qu'il eût choisi une retraite dans un pays protestant, il n'abandonna point la communion romaine; dans tous ses ouvrages, au contraire, il fait profession d'attachement à l'Eglise et à ses dogmes, en continuant à prendre le titre de chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Il termina sa carrière à Londres, le 16 octobre 1776, laissant par testament une grande partie de sa fortune aux hôpitaux, et le reste aux pauvres des deux communions indistinctement.

Les principaux ouvrages du P. Le Courayer sont, avec la Dissertation déjà citée: *Mémoire sur la vie du P. Le Bossu*, en tête de la sixième édition du Traité du Poëme épique de ce dernier; *Défense de la Dissertation sur la validité des ordinations des Anglois*, Bruxelles (Paris), 1726, 4 vol. in-12; *Relation historique et apologétique des sentiments et de la conduite du P. Le Courayer, avec les preuves*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12; *Histoire du Concile de Trente*, traduite du latin de Fra Paolo Sarpi avec des notes, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Bâle, 1738, 2 vol. in-4°; *Histoire de la Réformation, ou Mémoires de Jean Sleidan sur l'état de la Religion et de la République sous l'Empire de Charles-Quint*, traduit du latin en français avec des notes, La Haye, 1767 et 1769, 3 vol. in-4°.

Le portrait gravé de Le Courayer se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

LE COUTEULX (Thomas-Barthélemy), né le 6 octobre 1714, appartenait à une ancienne et honorable famille de banquiers établis à Rouen, à Paris et à Cadix. Il fut d'abord conseiller au Parlement de Normandie, et devint, en 1767, premier président de la cour des comptes, aides et finances de cette même province. Magistrat intègre et d'une haute capacité, il eut constamment l'estime et la considération du corps éminent dont il était le chef, ainsi que de toute la cité, qui savait apprécier son mérite. On a de lui plusieurs

discours prononcés à la cour des comptes et une lettre concernant les assemblées provinciales. Cette lettre, adressée à Necker en 1788, a été imprimée la même année.

Deux membres de la même famille, le sieur de Noraye et Antoine-Louis Le Couteulx, écuyer, seigneur de Verclives, furent élus maires de Rouen, fonctions qu'ils remplirent avec distinction, le premier de 1764 à 1767, le second de 1773 à 1776. Louis-Antoine mourut à Nîmes, le 19 septembre 1779.

Le portrait original de Le Couteulx, dessiné par J.-A.-M. Lemoine, se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir *Annonces de Normandie*, années 1764, 1767, 1773 et 1779.)

LE COUTEULX DE CANTELEU (Jean-Barthélemy), fils du précédent, naquit le 4 mars 1746 ou 1749 (1). Il était premier échevin de Rouen lors de la convocation des Etats-Généraux, où ses connaissances en matière commerciale lui firent prendre place comme député du Tiers-Etat. Il s'occupa plus spécialement, dans cette assemblée, de questions de finances et d'administration, proposa, en 1791, un projet de banque territoriale, et appuya la demande d'un emprunt de 40 millions proposé par Necker. Rendu à la vie privée après la session de l'Assemblée Constituante, Le Couteulx de Canteleu vécut dans la retraite, ne fut point inquiété sous le règne de la Terreur, et reparut sur la scène politique après la chute de Robespierre.

Nommé membre du Conseil des Cinq-Cents en 1795, il fit, comme à la première assemblée, plusieurs rapports sur des matières de finances, contribua à l'adoption des résolutions relatives au paiement des biens nationaux, et fit adopter celle qui prohibait les marchandises anglaises. Il s'opposa avec courage à la proscription de ses collègues, déclarant qu'il ne voyait rien, dans les pièces fournies contre eux, qui pût motiver une mesure aussi rigoureuse, plaida éloquemment la cause des déportés et de leurs familles, puis devint successivement secrétaire et président de l'assemblée.

Le Couteulx de Canteleu se montra des plus favorables aux événements du 18 brumaire, et en fut récompensé par son admission dans le Sénat conservateur. Plus tard, il fut nommé régent de la Banque de France, comte de l'Empire, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et pourvu de la sénatorerie de Lyon. Lorsque Napoléon, peu de temps avant sa chute, voulut exciter le zèle des départements en sa faveur, il envoya en qualité de commissaires extraordinaires ceux de ses amis en qui il avait le plus de confiance, et Le Couteulx fut envoyé à Tours, où sa mission eut peu de succès.

(1) M. de La Rochefoucault-Liancourt, dans son *Histoire des Andelys*, fait naître ce personnage au château de Farceau (Eure). C'est d'après un portrait gravé et les Biographies manuscrites d'Adrien Pasquier que nous lui donnons Rouen pour lieu de naissance.

Appelé à siéger à la Chambre des pairs au commencement de la Restauration, il vota constamment avec le parti de l'opposition, et mourut à Paris le 18 septembre 1818.

Le Couteulx de Canteleu a écrit et publié quelques brochures politiques et plusieurs rapports, parmi lesquels nous mentionnerons : *Réfutation de la lettre de Dupont de Nemours, adressée à la chambre de commerce de Normandie*, 1788, in-8° ; *Rapport des commissaires nommés pour l'examen d'un projet de banque, etc.*, Paris, 1789, in-8° ; *Opinion sur l'émission de deux milliards d'assignats pour le remboursement de la dette exigible*, Paris, 1790, in-8° ; *Rapport du comité des finances sur l'échange des assignats contre les billets de la caisse d'escompte, etc.*, Paris, 1790 ; *Essai sur les contributions proposées en France pour l'an VII*, Paris, 1798 et 1816. Le Couteulx a été l'éditeur de l'*Essai sur la Littérature espagnole* de Malmontet, 1810, in-8°.

Son portrait se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie Universelle, la Biographie des Contemporains et le *Moniteur*.)

LEFEBVRE (Philippe), né le 15 janvier 1705, était pourvu de la charge de président au bureau des finances de Rouen. Aimant à cultiver, dans ses moments de loisir, la littérature, la poésie et l'art dramatique, ce magistrat écrivit et publia, dans ces différents genres, de nombreux opuscules qui furent accueillis favorablement. Nous mentionnerons, entre autres : *Examen critique d'Inès de Castro, tragédie de La Motte-Houdard*, 1723, in-12 ; *Lettres de deux Amis*, 1724, in-12 ; *le Songe de Philaletès*, 1725 et 1750, in-12 ; *le Pot-Pourri*, pièce en un acte, 1727, in-12 ; *Histoire de Mlle de Cerny*, 1750 ; *l'Oracle de Nostradamus*, pièce en un acte et en vers ; *Abrégé de la vie d'Auguste, empereur romain*, 1760 ; *Histoire d'Henry-Félix, archevêque de Mayence*, 1762 ; *la Vérité*, ode.

Lefebvre termina sa carrière à Rouen en 1784.

(Voir la Biographie Universelle et la France Littéraire, par J.-M. Quérard.)

LE FÉE (André), né le 8 décembre 1625, entra en religion dans l'ordre des Dominicains, le 2 février 1642, fut reçu docteur et devint prieur de plusieurs maisons de cet ordre, notamment de celle du faubourg Saint-Jacques, à Paris. Doué de toutes les qualités qui pouvaient le faire briller dans l'éloquence de la chaire, le P. Le Fée prêcha avec beaucoup de succès des carêmes dans les principales villes de France.

Il a composé, outre ses sermons restés inédits, un ouvrage intitulé : *Idées des Prédicateurs, où ils pourront voir la dignité, les devoirs et les abus de leur ministère*, etc., Rouen, 1701, in-12. Dans le troisième chapitre de cet ouvrage, l'auteur examine ce qui dis-

tingue les bons et les mauvais prédicateurs. Le tableau qu'il fait des écueils que doivent éviter les orateurs sacrés pour atteindre à la perfection décèle, quoiqu'il soit un peu crûment et naïvement exprimé, un esprit juste et observateur : « Les défauts extérieurs du prédicateur, dit-il, sont les plus sensibles et les plus remarqués. Si sa diction n'est pas moderne, c'est un gothique qui ne plaît pas; si son élocution est trop recherchée, il est trop affecté et il ne touche point; s'il a beaucoup de gestes, on le traite d'acteur de théâtre; s'il en a peu, c'est une statue d'église ; si le port de sa voix est trop fort, il choque les oreilles, et s'il est trop faible, on a de la peine à l'entendre ; s'il est trop long, il est diffus et ennuyeux, et s'il est trop court, il manque de matière et de mémoire ; s'il est malpropre et mal fait, il fait peur; s'il est propre et bel homme, il fait parler ; s'il s'élève, on le perd de vue ; s'il s'abaisse, il dégoûte; s'il est éloquent, c'est un déclamateur, s'il ne l'est pas, il endort, etc. »

Le Fée mourut le 29 novembre, dans sa quatre-vingt-douzième année.

(Voir le Dictionnaire de Moréri et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LE FÈVRE (Gilbert ou Guilbert), né vers la fin du quinzième siècle, exerçait à Rouen la profession de marchand. Il cultiva la poésie, encore à son enfance dans notre province, et fut élu en 1521 prince de l'Académie des Palinods, où il avait été plusieurs fois couronné pour des rondeaux, des ballades et des chants royaux, composés, selon l'usage, en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge.

(Voir la Biographie Universelle, etc.)

LE FÈVRE (Richard), né vers le commencement du seizième siècle, appartenait à la religion protestante. Se trouvant, en 1551, dans la ville de Lyon, où il exerçait la profession d'ouvrier orfèvre, il y fut arrêté et condamné au feu pour ses opinions religieuses ; puis, ayant appelé de ce jugement au Parlement de Paris, il se vit, lorsqu'on le conduisait au lieu de son appel, enlever de vive force aux mains des archers par ses coréligionnaires. Réfugié à Grenoble, il fut reconnu et arrêté, puis mis à la question extraordinaire afin de le contraindre à dénoncer ceux qui l'avaient délivré. Comme on ne pouvait obtenir de Le Fèvre ni cette dénonciation, ni l'abjuration de sa croyance, on le renvoya devant le Parlement de Lyon, qui le condamna de nouveau à avoir la langue coupée et à être brûlé vif ; barbare et inique sentence, qui reçut son exécution le 7 juillet 1554.

(Voir l'Abrégé de l'Histoire des Martyrs français.)

LEFÈVRE, architecte, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, étudia le dessin à l'école dirigée à Rouen par J.-B. Descamps. Il alla de bonne heure à Paris, où il étonna par la hardiesse

des plans qu'il proposa pour l'embellissement et la transformation des anciens quartiers de cette capitale, plans qui, figurés en grand, furent exposés à tous les regards et soumis ainsi à l'appréciation des connaisseurs.

Après avoir obtenu le grand prix de Rome et résidé plusieurs années en Italie, Lefèvre revint à Paris avec un talent mûri par l'étude, qui n'attendait que des travaux pour prendre son essor; mais de basses jalousies, de mesquines rivalités lui suscitèrent des obstacles et irritèrent sa susceptibilité, qui était excessive.

Atteint dans ses facultés morales par les efforts de la lutte acharnée qu'il soutenait contre l'intrigue et l'injustice, notre malheureux compatriote finit par être en proie à la plus triste des infirmités humaines; dans ce déplorable état, il coupa en morceaux, pour en fabriquer des petites boîtes avec lesquelles il s'amusait, sa collection de plans et de dessins, estimée plus de vingt mille francs.

Revenu à Rouen dans sa famille, Lefèvre se montra plus calme et presque guéri; mais il était entièrement perdu pour les arts.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

LE GEAI DOURXIGNÉ (Mlle), née dans le dix-huitième siècle, cultiva les lettres et s'occupa surtout de recherches historiques et de traductions. Elle a traduit en français, de l'anglais d'Edward Montague, l'ouvrage suivant: *Histoire du gouvernement des anciennes Républiques, où l'on découvre les causes de leur élévation et de leur dépérissement*, Paris, 1769.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LE GENDRE (Louis), historien distingué, naquit en 1655 de parents peu favorisés de la fortune. Il dut son instruction aux soins généreux de l'archevêque de Rouen François de Harlay, ce qui lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique et de suivre à Paris son illustre bienfaiteur, lorsqu'il fut appelé au siége archiépiscopal de cette ville.

Nommé d'abord chanoine et sous-chantre de Notre-Dame, puis pourvu, plus tard, de l'abbaye de Claire-Fontaine dans le diocèse de Chartres, l'abbé Le Gendre put, en remplissant dignement ses devoirs religieux, se livrer à ses travaux de prédilection, les recherches historiques, à l'aide desquelles il a composé plusieurs ouvrages, dont voici les principaux: *Eloge de François de Harlay, archevêque de Paris*, 1695, in-8°; *la Vie* du même en latin, 1720, in-4°; *Essai sur le règne de Louis-le-Grand jusqu'en* 1697, Paris, 1697, in-4°; *Histoire de France, contenant les règnes des deux premières races*, 1700, 3 vol. in-12 (cet ouvrage, dit un judicieux critique, est écrit d'un style vif, net et châtié, et les faits y sont appuyés de bonnes preuves); *Mœurs des Français dans les premiers temps de la monarchie*, 1712, in-12; 1740, in-4°, et 1753, in-12 (c'est un extrait de l'ouvrage précédent, dont il forme la partie la plus

curieuse); *Nouvelle Histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la mort de Louis XIII*, 1718, 3 vol. in-folio, ou 8 vol. in-12; *Vie du cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII*, Paris, 1724, 2 vol. in-12; 1726, in-4°.

L'abbé Le Gendre mourut à Paris dans de grands sentiments de piété, le 1er février 1733, après avoir légué la plus grande partie de ses biens à la ville de Paris et à sa ville natale, pour y instituer des prix d'éloquence et de musique. Il fonda entre autres le miroir d'argent pour le second prix de l'ode française, décerné au concours de l'Académie des Palinods de Rouen. L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville fut, dès son origine, en 1744, mise en possession d'une rente de onze cents livres, provenant du legs fait par ce généreux ecclésiastique, qui occupe le premier rang parmi les bienfaiteurs de cette compagnie.

Un frère de ce personnage, Pierre Le Gendre, embrassa également la carrière ecclésiastique et devint curé de la paroisse Saint-Pierre-du-Châtel de Rouen.

Le portrait de Le Gendre se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, la Biographie Universelle, et les Hommes utiles, publiés par Jarry, de Mancy, etc.)

LE GENDRE (François-César), né le 24 octobre 1743, étudia la jurisprudence et fut, en 1765, reçu avocat au Parlement de Normandie. Il se fit bientôt connaître par des plaidoyers et par des mémoires, dans lesquels se trouvaient réunis un jugement droit et solide et la chaleureuse éloquence que donne la conviction. Cet habile avocat, qui toujours se montrait plein de zèle pour soutenir les droits de ses clients, était aussi plein de générosité; il soutint de ses talents et de sa bourse une famille honnête et malheureuse, à laquelle on disputait une succession légitime, et parvint, dans une autre cause célèbre, à faire mettre une héritière en possession d'une fortune patrimoniale considérable.

Nommé, à l'époque de la Révolution, président du tribunal criminel du département de la Seine-Inférieure, Le Gendre remplit cette fonction dans ces temps difficiles avec autant d'énergie que d'intégrité, et fut élu député à l'Assemblée Législative, où il se fit remarquer comme profond jurisconsulte. Il reprit, par suite des événements politiques qui se succédèrent, les fonctions d'avocat au barreau de Rouen, et devint doyen de son ordre. Le Gendre était membre de la Société libre d'Emulation, dont il fut l'un des présidents les plus distingués.

Il mourut à Rouen, le 31 janvier 1815.

(Voir le Bulletin de la Société d'Emulation de la même ville, année 1815.)

LE GENDRE (Marie-Pierre Gabriel), né le 13 juin 1757, reçut une

bonne et solide instruction, se livra à son goût bien prononcé pour les études graphiques du moyen-âge et devint un feudiste très distingué. Il fut, à l'époque de la Révolution, choisi par le district de Rouen pour rassembler les titres de divers établissements religieux devenus biens de l'Etat, puis chargé de coopérer au travail ayant pour objet d'indiquer l'origine et l'utilité d'un grand nombre d'édifices publics, afin de les réclamer et de s'opposer à leur mise en vente. Devenu chef d'un bureau composé de cinq archivistes, dont la mission était le triage des titres qui devaient faire recouvrer à l'Etat un nombre considérable de domaines, Le Gendre reçut, ainsi que ses collègues, en récompense du zèle et de l'intelligence que chacun avait apportés dans ce travail, un témoignage éclatant de la satisfaction du Conseil des Cinq-Cents, dans la séance du 12 prairial an IV.

Notre compatriote consacra également ses soins au dépouillement des archives des hospices, et rendit ainsi de grands services à ces établissements. En 1806, il entra dans l'administration des domaines, où il fonctionna jusqu'en 1829, époque à laquelle le comte Murat, préfet de la Seine-Inférieure, lui donna la place d'archiviste du département pour la partie antérieure à 1790. On est redevable à Le Gendre de la conservation des archives de l'archevêché, qui, au fort de la Révolution et dans un commencement d'effervescence populaire, avaient été sur le point d'être dispersées. On doit aussi à ce savant et modeste archiviste la découverte de la maison où naquit Pierre Corneille.

Le Gendre se montra constamment, dans l'exercice de ses fonctions, officieux et plein d'aménité pour toutes les personnes que la nécessité de se livrer à des recherches d'un intérêt général ou particulier mettait en rapport avec lui. Il mourut à Rouen, le 30 juillet 1840.

(Cette notice a été rédigée sur des documents dont nous devons l'obligeante communication à un élève de Le Gendre, M. Barabé, archiviste des notaires de Rouen et ancien archiviste du département de la Seine-Inférieure.)

LEGENTIL (Charles), né le 5 mars 1788, commença ses études à l'Ecole Centrale de Rouen, fut lauréat de la classe des belles-lettres, puis, devenu boursier du lycée impérial, il obtint le prix unique d'excellence, qui lui fut décerné solennellement par M. Beugnot, préfet de la Seine-Inférieure.

Après avoir passé quelque temps d'abord chez un avoué, et ensuite chez un notaire, en qualité de principal clerc, il embrassa à Paris, en 1816, la carrière du commerce, dans laquelle il ne tarda pas à se distinguer par des connaissances théoriques et pratiques. En 1824, il publia une remarquable brochure sur les laines étrangères, pour lesquelles il demandait une réduction sur les droits d'entrée, et, en 1829, il fut appelé à faire partie du comité consultatif des arts et manufactures.

A partir de cette époque, M. Legentil devint membre de tous les conseils et de toutes les commissions ayant pour objet les questions commerciales et industrielles. En 1830, il fonda un comptoir d'escompte dont il eut la direction, et parvint, par ce moyen, à sauver le commerce de Paris d'une ruine imminente. Membre, puis plusieurs fois président du Tribunal et de la Chambre de commerce de la Seine, cet habile et honorable négociant fut choisi, en 1834, pour l'un de ses délégués auprès du conseil général du commerce et auprès de la célèbre commission d'enquête, dont les travaux eurent pour résultat une révision du tarif des douanes posant une limite au système prohibitif.

Nommé député en 1837 par le troisième arrondissement de Paris, M. Legentil déploya une grande activité dans le travail des bureaux et des commissions de la Chambre, prit surtout une large part à toutes les discussions se rattachant aux questions commerciales, et fut, en 1846, élevé à la dignité de pair de France. Notre honorable compatriote, auquel une longue expérience et de sérieuses études rendaient les industries étrangères presque aussi familières que l'industrie française, avait été envoyé, en 1844, avec M. Goldemberg, son collègue au jury central, visiter l'exposition de l'industrie allemande, alors ouverte à Berlin. En 1847, il se rendit à Bruxelles comme président de la commission française chargée d'examiner l'exposition de l'industrie belge, et devint, en 1851, membre du jury international de Londres.

Les nombreuses fonctions remplies par M. Legentil, avec autant de zèle que d'exactitude, étaient toutes gratuites, et plusieurs fois il refusa de brillantes positions pour la seule cause qu'elles étaient rétribuées. A partir de 1848, il ne conserva de toutes ses fonctions que celle de régent de la Banque de France. Comme député et comme membre de la Chambre des pairs, il donna constamment des preuves de ses sympathies pour les progrès et les réformes utiles, et toujours il parla et écrivit dans le sens de la plus grande extension de la liberté du commerce.

M. Legentil, qui avait été nommé, en 1831, chevalier de la Légion-d'Honneur, et officier en 1844, fut, en récompense de ses nombreux et éminents services, élevé, en 1851, au rang de commandeur du même ordre. Il termina sa carrière en octobre 1855.

Il a publié quelques brochures sur des questions d'intérêt commercial et industriel, ainsi qu'un grand nombre de mémoires et de rapports sur la même matière.

(Voir une notice de M. Edouard Blaise (des Vosges), dans le *Journal des Débats* du 29 octobre 1855, reproduite par le *Journal de Rouen* le 31 du même mois; le *Moniteur* et le Dictionnaire universel des Contemporains, rédigé par M. G. Vapereau, publié par M. L. Hachette.)

LÉGER (Pierre), né, vers la fin du dix-septième siècle, d'un

peintre de Rouen, alla de bonne heure à Paris et entra dans l'atelier de son illustre compatriote Jean Jouvenet, dont il devint l'un des bons élèves. Rappelé à Rouen par la mort de son père, qui lui laissait à soutenir une nombreuse famille, le jeune artiste s'acquitta noblement de cette tâche et trouva lui-même un généreux protecteur dans un chanoine ami des arts, M. de la Bellonière, qui lui donna un logement dans sa maison.

Léger exécuta plusieurs tableaux pour des églises et des communautés religieuses, peignit des fresques et fit aussi quelques portraits. Nous mentionnerons, entre ses nombreux ouvrages, *la Vie de saint Augustin*, en huit tableaux exécutés pour la congrégation de Saint-Antoine de Rouen, puis l'*Apothéose* du même saint, peint à la voûte de l'église de cette congrégation ; *la Naissance de Jésus-Christ*, *l'Adoration des Bergers*, *la Présentation de Jésus-Christ au Temple*, *la Résurrection*, *l'Assomption de la Sainte-Vierge*, *le Rachat des Captifs par les religieux Mathurins*. Ce dernier tableau est mentionné et décrit dans le catalogue du Musée de Rouen, publié en 1809 par M. Descamps. Guilbert, dans ses *Mémoires Biographiques*, attribue au même artiste *l'Ouverture de la Porte-Sainte à Rome au grand jubilé de* 1699, *par le cardinal de Bouillon de la Tour d'Auvergne* ; mais ce tableau, qui décore aujourd'hui l'église Saint-Ouen, est de Mauviel, autre peintre rouennais.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

LE GRAS (Richard), né en 1525, exerça la médecine à Rouen avec beaucoup de talent et se fit, par sa science et par sa probité, une réputation fort étendue. Il termina sa carrière dans sa ville natale le 28 novembre 1584. Ce savant médecin fut, après sa mort, célébré par plusieurs poëtes du temps, en français, en grec et en latin.

Son fils, Jacques Le Gras, réunit tous les vers publiés à cette occasion dans un recueil qu'il fit imprimer sous le titre de : *le Tombeau de feu noble homme maistre Richard Le Gras*.

LE GRAS (Jacques), fils du précédent, naquit vers le milieu du seizième siècle. Il se fit recevoir avocat au Parlement de Normandie, se distingua par son érudition, par son amour pour les lettres, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui une traduction d'Hésiode en vers alexandrins sous le titre : *les Besongnes et les Jours d'Hésiode*, dédié à Richard Le Gras, son père, docteur en médecine, 1586. L'abbé Gouget affirme, dans sa *Bibliothèque Française*, que cette traduction est de beaucoup préférable à trois autres traductions, également en vers, qui avaient précédé celle de Jacques Le Gras.

Ce poëte a encore composé plusieurs petits poëmes en grec, en latin et en français, et, suivant l'usage de son temps, un grand nombre de sonnets, ainsi que nous l'apprend La Croix du Maine,

qui, en citant honorablement Jacques Le Gras, dit que « c'était un homme fort docte ès-langues et un poëte françois très excellent. »

LEGRIS (Jacques), né au commencement du dix-septième siècle, entra en religion en 1633, dans l'ordre des Feuillants, sous le nom de Saint-Michel. On a de lui deux ouvrages, dont voici les titres : *Analyse catholique et économie générale du livre du Nouveau Testament*, et *Idée générale de la Bible*. Ce dernier ouvrage est inédit. Ce religieux mourut en 1676.

(Voir les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

LE HOC (Louis-Pierre), né au commencement du dix-huitième siècle, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de la science médicale, devint un habile médecin de la Faculté de Paris et fut l'un des plus ardents adversaires de la vaccine, dont on commençait alors l'expérimentation. Il a écrit et publié sur cette matière un opuscule intitulé : *l'Inoculation de la petite-vérole*, 1763, in-12 (sous le pseudonyme de Candide), réimprimé sous cet autre titre : *l'Inoculation de la petite-vérole renvoyée à Londres*, La Haye, 1764, in-12.

Le Hoc mourut à Paris le 27 août 1799, laissant un fils qui fut successivement littérateur, administrateur, commissaire général de la marine en 1778, secrétaire de légation à Constantinople, intendant des finances du duc d'Orléans, ministre plénipotentiaire de Louis XVI à Hambourg jusqu'en 1792, et ambassadeur extraordinaire du Directoire exécutif à Stockholm en 1795.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert et France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LE LIEUR (Jacques), né au commencement du quatorzième siècle, était maire de Rouen en 1357. Il devint, en 1360, capitaine des châteaux de cette même ville, et fut chargé, en cette qualité, du commandement du fort Sainte-Catherine, qu'il mit en état de défense contre les Anglais. En 1364, première année du règne de Charles V, Le Lieur rendit de grands services à la cause royale, en allant, avec dix mille volontaires rouennais, attaquer le fort de Rolleboise et coopérer ainsi, avec Duguesclin et ses braves chevaliers, à la reddition de Mantes et de Meulan.

La reddition de ces deux villes eut des résultats importants pour le commerce de Rouen, dont les relations avec Paris étaient depuis longtemps interrompues. Le capitaine Le Lieur mourut à Rouen, en 1366, et fut inhumé dans l'ancienne église des Cordeliers.

(Voir le rapport de M. Barabé sur Jacques Le Lieur, auteur du Livre des Fontaines, dans le Précis de l'Académie de Rouen, pour 1846.)

LE LIEUR (Jacques), sieur de Bresmetot, du Bosc-Bénard, commis-secrétaire et notaire du roi, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, appartenait à la famille du précédent. Il fut l'un des hommes les plus lettrés de son temps, devint conseiller-échevin de Rouen de 1519 à 1544, et fit don à cette ville, en 1525, d'un manuscrit précieux exécuté de sa main, et destiné à conserver le souvenir et à indiquer l'origine des sources et le cours souterrain des anciennes et nouvelles fontaines.

De Jolimont, en tête de son livre reproduisant, d'après ce manuscrit, les principaux édifices de la ville de Rouen en 1525, consacre à Jacques Le Lieur une notice intéressante à laquelle nous empruntons l'un des passages les plus capables, selon nous, de bien faire connaître et apprécier le mérite d'un personnage digne, à plus d'un titre, de voir son nom transmis à la postérité :

« Jacques Le Lieur, si honorable par sa naissance et par ses qualités personnelles, par la justice et la droiture de son cœur, sentiments si bien exprimés en la devise qu'il avait adoptée : *Du bien*, *le bien*, devise à laquelle il resta toujours fidèle ; Le Lieur, si honorable par les fonctions si difficiles qui lui furent confiées, fonctions qui, suivant l'expression d'un de nos anciens historiens, méritaient aux magistrats qui les exerçaient le titre de véritable père de la patrie, si honorable enfin par ses connaissances, son esprit et ses talents, se montra, dans son manuscrit des Fontaines, non seulement excellent calligraphe, historien précis, géomètre exact, dessinateur habile pour son temps, mais fut encore poëte et bel esprit, et remporta plus d'une palme dans ces jeux à la fois pieux et littéraires qu'on appelait les Palinods. »

Le Lieur, qui entretenait une correspondance littéraire avec le célèbre Jean Bouchet, est qualifié par celui-ci de poëte parfait, opinion confirmée de nos jours par M. Paulin Pâris, qui, en faisant l'histoire d'un magnifique manuscrit appartenant à la Bibliothèque de la ville de Paris, et dans lequel se trouvent sept chants royaux, des ballades et quelques rondeaux de notre poëte, dit que le style en est pur, harmonieux et coloré.

La Bibliothèque de Rouen possède un volume manuscrit en parchemin de soixante quatorze feuillets petit in-12, contenant, avec un calendrier, plus de trente pièces de poésie, telles que ballades, sonnets, etc. Ce manuscrit a dû aussi, nous le pensons, être calligraphié et miniaturé par Le Lieur, ce dont il n'est plus guère permis de douter en voyant son nom, ses armes et sa devise fréquemment répétés dans les ornements qui encadrent chaque page, et lui-même représenté dans deux des huit ou dix miniatures dont ce manuscrit est illustré.

Jacques Le Lieur avait été couronné en 1518 et en 1522 à l'Académie des Palinods, dont il fut élu prince en 1544. Il termina sa carrière dans sa ville natale vers 1550. L'inscription commémorative suivante

a été placée par les soins de l'Académie de Rouen sur une maison portant le numéro 18 dans la rue de la Savonnerie :

ICI ÉTAIT LA MAISON DE JACQUES LE LIEUR,
CONSEILLER DE VILLE DE 1519 A 1544,
PRINCE DES PALINODS
ET AUTEUR DU LIVRE DES FONTAINES.

(Voir une notice sur le Livre des Fontaines, par M. E. de la Quérière, dans le Précis de l'Académie de Rouen pour l'année 1834; le bel ouvrage reproduisant les monuments de ce même manuscrit, par T. de Jolimont, et le rapport de M. Barabé, dans le Précis de l'Académie de Rouen pour 1846.)

LELIÈVRE (Hyacinthe-Nicolas), né le 6 décembre 1795, fut, en 1814, incorporé dans le génie, obtint le grade de sergent, et fut chargé, en cette qualité, de conduire à leur destination des prisonniers espagnols. Licencié à la fin de 1815, il revint dans sa ville natale, se fit compositeur d'imprimerie, puis devint souffleur du Théâtre-des-Arts, emploi qu'il occupa pendant dix ans.

Doué d'une imagination vive et d'une gaîté communicative, Hyacinthe Lelièvre se rendit populaire par les couplets de circonstance qu'il improvisait avec une grande facilité. Le moindre événement local, général ou particulier, mettait le poëte en verve et lui inspirait quelque amusante et spirituelle pochade. Lié intimement avec la célèbre farceur Bramerel, dit *Gringalet*, dont les parades et le spectacle divertissaient alors la population rouennaise, Lelièvre le gratifia souvent de bons mots et de désopilantes saillies que la foule venait recueillir au balcon du petit théâtre des Quatre-Colonnes, où le farceur burlesque les débitait en les assaisonnant d'un gros sel tiré de son propre fonds.

Les nombreuses chansons de notre fécond improvisateur, tombées immédiatement dans le domaine des chanteurs de carrefours, n'ont point été réunies en volume; aussi n'en reste-t-il que des fragments épars dans la mémoire de quelques amateurs du genre, qui, très probablement, n'en connaissent point le véritable auteur. Il en est de même des autres compositions drôlatiques de notre compatriote, telles que : l'*Album grotesque*, le *Portefeuille d'un Fou*, etc.

Ce modeste chansonnier, ce joyeux improvisateur appartenait, par sa mère, à la famille du comte Mollien, ministre du Trésor public sous le premier Empire. Il est mort à Rouen le 2 janvier 1847.

LE LORRAIN (Jean), né en 1651, sur la paroisse Saint-Jean de Rouen, reçut une instruction solide et embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint d'abord le vicariat de la paroisse Saint-Lô de la même ville, devint chapelain honoraire de la cathédrale et fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps.

L'abbé Le Lorrain, qui possédait parfaitement la connaissance des

rites ecclésiastiques, dont il avait fait une étude approfondie, a publié sur cette matière un excellent ouvrage latin plein de curieuses recherches ; il a pour titre : *De in debitâ genuflexione in precibus tempore festivo et dominicus et paschal,* Rouen, 1681, in-8°. L'auteur prouve, dans ce livre, qu'on ne doit point prier à genoux dans les offices publics les jours de fête et pendant le temps pascal. Le Lorrain a donné le même ouvrage en français, sous ce titre : *De l'ancienne coutume de prier et d'adorer debout, etc., ou des Cérémonies anciennes et modernes,* Delft (Rouen), 1700, 2 vol. in-12.

On a du même auteur : *Conciles généraux et particuliers, leur histoire, avec des remarques sur les différentes collections*, Cologne (Rouen), 1717, Behourt, 2 vol. in-8°. On attribue à Le Lorrain *les Canons apostoliques*, Rouen, 1696. Il coopéra à la réimpression d'Estins et de Fromond sur saint Paul, et travailla à la révision de l'Histoire de Rouen par Farin, édition en 3 vol. in-12.

Notre savant compatriote mourut dans sa ville natale, le 9 decembre 1710.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, le Dictionnaire de Chaudon et Delandine, et les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LE MAIRE (Pierre), né au commencement du dix-septième siècle, entra en religion chez les Capucins de Rouen, sous le nom du Père Séraphin. Il est auteur d'homélies sur les Evangiles de l'Avent, sur ceux du Carême et sur les mystères et fêtes des saints, formant plusieurs volumes. Ce religieux termina sa carrière en 1674.

(Voir les Biographies manuscrites d'Adrien Pasquier.)

LE MAISTRE (Raoul), religieux dominicain, né dans le seizième siècle, enseigna la théologie dans le couvent de son ordre, dont il devint prieur. Il s'occupa activement de recherches historiques et publia les ouvrages suivants : *Origine des troubles de ce temps, discourant brièvement des princes illustres de la maison de Luxembourg et principalement de Charles et Sébastien, frères germains, princes de Martigues, et des guerres où ils se sont trouvés*, etc., 1592, in-4° ; *Description du siége de Rouen*, Nantes, 1595, in-4° ; *Eloge funèbre de Jacques Clère, chevalier de l'ordre du roi et gentilhomme de sa chambre,* Rouen, de Beauvais, 1619, in-4° ; *Consolation funèbre sur le trépas de Charles de Clère, avec sa généalogie,* Rouen, Hamillon, 1626.

Raoul Le Maistre termina sa carrière dans un âge avancé, laissant à l'état de manuscrit trois volumes in-folio de Mémoires sur la famille de Clère.

(Voir le Dictionnaire de Moréri et la Bibliothèque historique de la France du P. Le Long.)

LE MAISTRE (Charles-François-Nicolas), sieur de Claville, trésorier de France et président du bureau des finances de Rouen, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On connaît de

ce magistrat un ouvrage intitulé : *Traité du vrai mérite de l'homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut une grande vogue, et fut plusieurs fois réimprimé, du vivant et après la mort de l'auteur.

C'est par erreur que Guilbert, dans ses *Mémoires Biographiques*, fait mourir Le Maistre de Claville en 1741 ; ce personnage existait encore en 1759, époque à laquelle il se démit de sa charge de président du bureau des finances.

LEMARCHAND, né au commencement du dix-huitième siècle, se fit connaître comme poëte latin aux Palinods de sa ville natale. Il fut, en 1759, couronné par cette Académie pour une pièce ayant pour sujet la prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LE MARCIS (P.-Martin), directeur des contributions directes du département de la Seine, naquit en 1762. Aimant à cultiver, dans ses instants de loisir, la littérature et la poésie, il composa et fit imprimer un ouvrage intitulé : *Conseils à une femme ou Lettres d'Augustine L. M.* (Le Marcis) *à Pauline D. N.* (de Noailles), suivies de quelques poésies ; Paris, 1797, in-8°. On a du même auteur : *les Amours d'Ovide*, traduction libre en vers français.

Le Marcis mourut à Paris le 8 mars 1826.

(Voir la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LE MASSON (Philippe) naquit, dans la première moitié du dix-septième siècle, d'une famille des plus honorables. Cet éminent personnage, dont l'arrière-petite-fille était la mère de MM. Quesné, d'Elbeuf, passa de bonne heure en Pologne, où il obtint un commandement dans les armées du roi Jean Sobieski. Il rendit de grands services à ce prince dans toutes ses guerres, et fut, en récompense de sa bravoure et de ses talents militaires, investi des hautes fonctions de premier chambellan du prince Jacques, fils du roi, puis de celles de grand-maître de l'artillerie et du génie de Pologne.

M. le comte de Salvandy, dans son *Histoire du roi Jean Sobieski et de la Pologne*, fait mention de Philippe Le masson, sur lequel il raconte comme authentique l'anecdote suivante, qui donnera une idée de la manière dont savait se comporter dans l'action cet habile et vaillant homme de guerre. A la dernière journée du siége de Vienne, où il avait déployé de grands talents militaires à la tête de l'artillerie, Philippe Le masson, se trouvant à bout de munitions, bourra lui-même une pièce de canon d'abord avec un paquet de numéros de la *Gazette de France*, puis enfin avec sa perruque, forcé qu'il fut de suppléer ainsi à toute autre espèce de munitions.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire connaître et le mérite de

Philippe Le Masson et la haute estime dont l'honorait Jean Sobieski, qu'en reproduisant les principaux passages de la charte dans laquelle le roi de Pologne confère à notre compatriote des lettres de naturalisation et de noblesse (1) :

« Désirant, dit Jean Sobieski, nous montrer plein de munificence pour ceux qui, par des faits distingués et héroïques, se sont rendus dignes de notre faveur et de notre libéralité, entre autres pour notre brave Philippe Le Masson, premier chambellan de sérénissime prince Jacques, notre fils bien-aimé, etc., nous le considérons comme un de ceux qui ont le plus mérité de nous et de la République, tant par son expérience dans l'art de la guerre que par sa générosité bien connue et son habileté ; lui qui, depuis longues années, a figuré au nombre des hommes illustres, s'est distingué à la tête des expéditions de Vienne, de Strigonie, de Kaminieck, etc., qui, en guerrier sans peur, a rempli avec gloire de hautes fonctions, et nous a montré, par un zèle constant et à toute épreuve, sa fidélité et sa bravoure, suivant notre bon plaisir et au profit de la République.

» C'est pourquoi, tenant compte de ses longs services, nous avons pensé que notre brave Philippe Le Masson était digne de notre faveur, de notre bienveillance, et d'être reçu indigène, sujet de notre royaume de Pologne, de notre grand-duché de Lithuanie et des provinces y annexées, et du consentement unanime de tous les ordres du royaume, du grand-duché de Lithuanie et de la réunion ci présente de tous les comices, bien volontairement et de grand cœur, nous l'avons reçu, admis, selon notre désir, nous le dotons et nous le décorons de l'indigénat ; nous le tenons pour un véritable sujet du royaume de Pologne, etc., lui et sa descendance de l'un et de l'autre sexe ; nous lui donnons ce titre pour valoir à l'avenir dans tout notre royaume.

» Donnons et concédons au même pleine faculté et tous pouvoirs de jouir de tous et de chacun des droits, prérogatives et immunités de notre royaume, compétents aux personnes nobles ou aux chevaliers, aux termes du droit et de la coutume, et ce, à perpétuité et à telle fin que lui et ses enfants, ses héritiers, de l'un et de l'autre sexe, et successeurs légitimes à présent et à toujours, aux yeux de tous qu'ils soient considérés comme de vrais indigènes, nobles et écuyers du royaume de Pologne, etc.

» En outre, pour donner encore plus de splendeur à notre munificence royale, nous lui concédons et attribuons, pour lui et sa famille, un blason tel qu'un peintre habile pourra le concevoir et exécuter. (Ce blason est d'or à l'aigle éployée de sable, tenant à dextre un bouclier d'azur.)

» Or, Philippe Le Masson, premier chambellan du sérénissime

(1) L'original de cette charte écrite en latin est conservé dans la famille Quesné, qui a mis beaucoup d'obligeance à nous communiquer une copie et une traduction de ce curieux document.

prince Jacques, notre fils bien-aimé, premier capitaine de la légion d'artillerie, ordonnateur militaire en chef des camps et des armées, lui et ses descendants useront librement et avec sécurité de ce blason, en tous lieux, dans tous leurs actes publics et privés, et le graveront sur leurs biens, édifices, lettres et étendards, etc., comme le font tous les nobles, le tout sans crainte d'aucun empêchement, dans le présent et dans l'avenir, de la part des autorités spirituelles ou séculières......

» Donné à Varsovie, le 20 du mois de juin l'an du Seigneur 1685, et l'an XII[e] de notre règne, etc. »

(Suivent les noms des nombreux témoins qui ont apposé leurs signatures sur ce diplôme.)

LÉMERY (Nicolas) naquit le 19 novembre 1645, rue de la Prison, d'un procureur au Parlement de Rouen, qui professait la religion réformée. Dès qu'il eut terminé ses études, il entra comme élève chez un maître apothicaire et chimiste de sa ville natale, et à l'âge de vingt ans, il alla à Paris, où, muni de lettres de recommandation, il se mit en rapport avec Christophe Glazer, alors démonstrateur de chimie au Jardin du Roi, et reçut des leçons de ce savant.

Ayant pris la résolution de visiter la France et quelques-uns des pays voisins, il s'arrêta d'abord à Montpellier, où il étudia la médecine; puis, sentant la nécessité de revenir à la chimie, sa science de prédilection, il reprit le cours de ses voyages, auxquels il consacra plusieurs années, et revint ensuite à Paris. A partir de cette époque, notre savant compatriote n'eut plus qu'une seule pensée, celle de seconder par le professorat la révolution scientifique qui commençait à s'opérer. Bien connu déjà comme habile expérimentateur, il le fut aussi bientôt comme éloquent démonstrateur, et, le premier, il parla sur la chimie en langue française. En 1712, il commença son cours dans l'hôtel du Grand-Condé, et il eut l'honneur d'avoir le prince lui-même pour l'un de ses auditeurs les plus assidus. Appelé par la renommée à professer publiquement dans une plus vaste enceinte, il vit les savants et les gens du monde disputer aux écoliers les places de son amphithéâtre.

Attaché comme sa famille au protestantisme, Lémery fut d'un seul coup atteint dans sa position et dans sa fortune par la révocation de l'édit de Nantes. Forcé alors de quitter la France, il se réfugia en Angleterre; mais, vivement sollicité par ses amis, il revint dans sa patrie, où il embrassa le catholicisme en 1686. Rentré dans tous ses droits, il recommença à professer avec beaucoup d'éclat pendant une période de vingt-cinq ans.

Les succès et la réputation de ce célèbre chimiste, qui était aussi docteur de la Faculté de Médecine, attirèrent l'attention de tous les savants de l'Europe, et l'autorité de son nom et de ses ouvrages se soutint avec gloire durant la majeure partie du dix huitième siècle.

Comme professeur et comme praticien, il propagea l'étude et les

applications de la chimie ; comme pharmacologiste, il rendit d'importants services à l'art de préparer les médicaments.

Nommé en 1699 membre de l'Académie des Sciences, il lut aux séances de cette compagnie bon nombre de mémoires et de dissertations, notamment sur la chimie et l'histoire naturelle. Il se lia d'amitié avec plusieurs de ses collègues et avec des personnages éminents dans les sciences, tels que Régis, Tournefort, du Verney Guillaume Homberg et Antoine de Jussieu.

Nicolas Lémery mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 19 juin 1715, laissant deux fils qui, comme médecins et comme chimistes, se montrèrent les dignes successeurs de leur père, et firent aussi partie de l'Académie des Sciences. L'éloge de Nicolas Lémery fut fait à cette Académie par son illustre compatriote Fontenelle. Son nom a été donné depuis plusieurs années à l'une des rues ouvertes à Rouen sur l'ancien emplacement du couvent des Feuillants L'Académie des Sciences, Belles-Letres et Arts de Rouen, voulant payer aussi son tribut d'hommages au célèbre chimiste, mit en 1837 son éloge au concours ; l'ouvrage jugé digne d'être couronné avait pour auteur M. P.-A. Cap, pharmacien de Paris.

Les ouvrages de Nicolas Lémery sont : *Cours de Chimie contenant la manière de faire les opérations qui sont en usage dans la médecine par une méthode facile, avec des raisonnements sur chaque opération, pour l'instruction de ceux qui veulent s'appliquer à cette science*, Paris, 1675, in-8°, souvent réimprimé à Paris, à Genève, à Bruxelles, à Avignon, à Amsterdam, à Leyde, etc., et traduit en latin, en anglais, en allemand et en espagnol ; *Pharmacopée universelle, contenant toutes les compositions de pharmacie qui sont en usage dans la médecine, tant en France que par toute l'Europe*, etc., Paris, 1697, plusieurs in-4°, éditions ; *Dictionnaire universel des Drogues simples*, Paris, 1698, in 4°, traduit en italien et en allemand ; *Traité de l'Antimoine*, Paris, 1707, in-12, traduit en allemand par J.-A. Malhern, 1709.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences renferment aussi de nombreuses notices et dissertations de Lémery, parmi lesquelles nous mentionnerons les suivantes : *Notice sur une Fontaine pétrifiante des environs de Clermont, en Auvergne*, 1700 ; *Explication physique et chimique des feux souterrains, des tremblements de terre, des ouragans, des éclairs et du tonnerre*, 1700 ; *Examen chimique des eaux de Passy*, 1701 ; *Observations sur le camphre et sa purification*, 1701 ; *Observations sur le miel et son analyse*, 1706 ; *Examen d'une eau minérale découverte dans le faubourg Saint-Antoine*, 1706 ; *Mémoire sur l'hydromel vineux*, 1707 ; *Observations sur la cire*, 1708 ; *Observations sur la manne*, 1708 ; *Observations et Expériences sur le sublimé corrosif*, 1709.

Le Portrait de Nicolas Lémery se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir le Précis de l'Académie de Rouen, années 1838 et 1846, etc.)

LE MESGISSIER (Martin), poëte, libraire et imprimeur habile de Rouen dans le seizième siècle, donna plusieurs éditions de la *Chronique de Normandie*, publiée pour la première fois par Guillaume Le Talleur, et dont il rajeunit le style.

L'imprimerie de Martin Le Mesgissier, qui était située rue Saint-Lô, se transmit honorablement de père en fils jusqu'en 1637.

(Voir De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les quinzième et seizième siècles, par E. Frère, et Etudes sur l'Histoire et Chronique de Normandie, par M. L. de Duranville, dans la *Revue de Rouen* du mois de mars 1850.)

LE MESLE (Charles), né en 1731, fut un de ces hommes auquel il était donné de prouver que le commerce n'est point toujours incompatible avec la culture des lettres. Négociant-armateur des plus notables par l'importance de ses affaires, et des plus honorables par la sagesse et la probité qui servirent constamment de base à ses opérations, notre compatriote habita successivement le Havre, Nantes et Bordeaux, fonda dans ces villes des maisons de commerce considérables et se vit bientôt à la tête d'une grande fortune.

C'est, occupé des plus hautes spéculations commerciales et lorsqu'il éclairait de ses lumières et de son expérience les chambres de commerce des localités où il avait créé ses établissements, que, se rappelant ses premières études, il se livra à son penchant pour la poésie, en prenant pour modèle un poëte alors des plus en vogue, Jacques Delille, dont il avait été le condisciple et l'ami.

Plein du souvenir de sa ville natale et de la belle province de Normandie, dont il connaissait parfaitement l'histoire, Le Mesle choisit dans les fastes de cette province le sujet de son premier chant: Guillaume-le-Conquérant, dont il célébra dignement les exploits dans un poëme couronné par l'académie de Rouen, en 1758.

Une circonstance digne de remarque, c'est que, en même temps que l'on décernait au poëte cette couronne académique, le négociant recevait de la chambre de commerce de Bordeaux, dont il était directeur, une médaille d'or en témoignage de reconnaissance des nombreux et éminents services qu'il avait rendus dans cette fonction.

Encouragé par d'aussi honorables distinctions, le négociant-poëte continua à composer des poëmes, sans négliger en rien les questions commerciales qui déjà avaient fait et devaient faire encore le sujet de quelques-unes de ses productions. Un mémoire relatif à l'admission des étrangers dans les colonies, qu'il publia sous ce titre: *Le Vieillard de Médoc*, fit une vive sensation et acheva de faire connaître le talent et les sentiments philanthropiques de l'auteur, qui plus tard composait un beau et généreux chant sur *la Servitude abolie*.

Un nouveau poëme, *le Pacte de Famille*, lui méritait, en 1760, une nouvelle palme à l'Académie de Pau, et un poëme sur le *Commerce*,

envoyé en 1772 au concours de l'Académie Française, fut jugé digne du premier accessit. Le Mesle ajouta plus tard à son œuvre un appendice sur *la Navigation*, publié dans le Précis de l'Académie de Rouen.

En 1793, cet homme de bien par excellence faillit être victime des excès révolutionnaires et ne dut son salut qu'au courage et au dévoûment d'un ami. Après avoir vu, par suite des événements politiques et de nos guerres maritimes, sa fortune deux fois renversée, revers qu'il supporta avec une admirable résignation, il liquida ses affaires et revint habiter sa ville natale. Nommé en 1798, par le département de la Seine-Inférieure, au conseil des Cinq-Cents, et membre du corps législatif en 1799, Le Mesle remplit ce double mandat avec zèle et intelligence, puis rentra pour toujours dans la vie privée. Reçu à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, il en devint un des membres les plus assidus et les plus laborieux.

L'élégant et spirituel auteur de l'éloge académique de Le Mesle, M. Ulric Guttinguer fils, nous apprend que son confrère avait l'intention, peu de temps avant sa mort, de publier ses œuvres, dans le seul but d'en faire hommage à ses amis. Ces productions littéraires se composaient de comédies fort agréables, d'épitres pleines de goût, de son poëme sur *la Navigation*, d'un conte charmant : *l'Amour et Psyché*, et de la traduction de *la Mort d'Abel*, de Gessner. Ce projet de publication ne devait point se réaliser. Le Mesle mourut à Rouen en 1814, âgé de quatre-vingt-deux ans.

« Notre honorable compatriote, dit encore M. Ulric Guttinguer, avait l'esprit plein d'idées fraîches et étincelantes; de bonne heure il commença à chanter les dames, l'amour et la courtoisie.

» Ses vers devinrent un miroir fidèle de l'amabilité de son esprit et de la sensibilité de son cœur; devenu vieillard, il ne remplissait sa vie que de souvenirs; les Muses, après avoir été ses amantes, étaient devenues ses amies et n'abandonnaient pas leur fidèle adorateur, qui, jusqu'au dernier moment, parlait d'elles avec transport et regardait comme les plus heureux jours de son existence les instants qui leur avait consacrés. »

Un frère puîné de Le Mesle, négociant à Rouen et membre de l'Académie de Rouen, eut aussi quelque talent pour la poésie. On a de lui, outre quelques pièces de vers, deux mémoires sur des médailles anciennes, et un troisième sur les effets du luxe.

(Voir Précis de l'Académie de Rouen, 1814. Portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

LE MIRE (Noël), habile graveur, né sur la paroisse de Saint-Maclou, le 20 novembre 1724, étudia l'art du dessin à l'école de sa ville natale et alla à Paris, où il devint élève de Le Bas. Notre artiste, dont le burin était fin et spirituel, a su rendre avec une grande perfection les tableaux de Teniers, d'après lesquels, à

l'exemple de son maître, il aimait à s'exercer. Le Mire réussit surtout dans la vignette, et celles qu'il grava pour les contes de La Fontaine, édition dite des Fermiers-Généraux, pour *les Métamorphoses d'Ovide* et *le Temple de Gnide*, sont fort estimées des amateurs. Notre compatriote avait aussi beaucoup de talent pour l'exécution des petits portraits, et on distingue pour leur fini précieux ceux de Henri IV, du Grand-Frédéric, de Joseph II et de Louis XV.

Les autres œuvres de ce graveur se composent de marines et de paysages ; des portraits de Jeanne d'Arc, de Washington, du marquis de Lafayette, de Piron, de Crébillon, de Mlle Clairon, couronnée par Melpomène ; d'un *Saint-Sébastien*, d'après Parmesan ; de *Jupiter et de Danaé*, d'après le Carrache ; de la *Mort de Lucrèce*, d'après André del Sarte ; de *Latone vengée*, de la vue du mont Vésuve, tel qu'il était en 1757 ; des *Nouvellistes flamands et l'Etang du château de Teniers*, de la *Curiosité ou la Lanterne magique*, des *Restes d'un temple de Vénus dans l'île de Nisida*, de l'*Arc-de-Triomphe de Titus*, et du *Partage de la Pologne ou le Gâteau des Rois*. Cette dernière et curieuse estampe, composée et exécutee par Le Mire, est aujourd'hui de la plus grande rareté. La planche en était à peine terminée, que l'autorité supérieure en ordonna la destruction. Toutefois, M. de Sartine, qui estimait notre graveur, lui accorda un délai de vingt-quatre heures, dont celui-ci se hâta de profiter pour faire tirer un certain nombre d'épreuves. Une de ces épreuves se trouve à la bibliothèque de Rouen, collection Leber.

Noël Le Mire a illustré les belles éditions de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Ses derniers ouvrages font partie de la magnifique collection dite *Galerie de Florence*. Cet artiste distingué était membre associé des académies de Rouen et de Vienne. Il mourut à Paris en mai 1801.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, Biographie universelle, etc.)

LE MIRE (Jean), frère du précédent, naquit le 7 septembre 1725. Entré de bonne heure dans la marine royale, il dut à ses actions d'éclat le grade de lieutenant de frégate et contribua en cette qualité à la défense de Québec, en 1759. Jean Le Mire fut, cette même année, chargé d'une mission importante par le gouverneur du Canada, M. du Vaudreuil, et reprit ensuite son service sous les ordres des amiraux d'Estaing et de Guichen. Il prit une part glorieuse aux mémorables campagnes de la guerre d'Amérique, et reçut, en récompense de sa belle conduite, le titre de chevalier de Saint-Louis. Il termina sa carrière le 28 novembre 1791.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert.)

LE MIRE (Louis), frère des précédents, naquit en 1738. Il montra fort jeune les plus heureuses dispositions pour l'étude du dessin, et il atteignait à peine sa douzième année, que déjà l'Académie de

Rouen le proclamait une seconde fois lauréat, pour le récompenser des rapides progrès qu'il avait faits dans cet art.

Louis Le Mire, devenu élève de son frère Noël pour la gravure, s'était annoncé, par la précocité de son talent, comme devant bientôt surpasser son maître ; mais livré sans frein à tous les excès d'une fougueuse jeunesse, cet artiste vit, en peu de temps, se briser les ressorts d'un tempérament qui promettait d'être robuste. Il mourut à Paris, chez son frère, en 1757, à l'âge de dix-neuf ans.

On ne connaît guère de Louis Le Mire que les planches qu'il a gravées d'après Oudry pour l'édition in-folio des Fables de La Fontaine.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LEMOINE (J.-A.-M.), né en 1740, fit d'abord connaître, sans le secours d'aucun maître, ses heureuses dispositions pour le dessin et la peinture, puis il devint l'un des meilleurs élèves de l'école dirigée à Rouen par J.-B. Descamps, où il obtint plusieurs prix. Après avoir passé quelque temps à Paris dans l'atelier de son compatriote Deshays, il revint dans sa ville natale où la faiblesse de sa santé et le besoin d'une existence paisible devaient le fixer pour toujours.

Doué d'un talent inventif et fécond, ce peintre s'essaya dans presque tous les genres, et l'on doit à sa prodigieuse facilité un grand nombre de dessins et d'esquisses d'une exécution large et gracieuse. Il avait aussi beaucoup d'habileté pour peindre les grandes machines, et son plafond du Théâtre-des-Arts de Rouen, représentant l'*Apothéose du grand Corneille* (1), était considéré comme une œuvre très remarquable en ce genre. Lemoine passa la majeure partie de sa vie dans la maison d'un honorable magistrat, ami des arts, M. de Normanville. Après la mort de cet homme de bien, notre artiste, qui ressentait toutes les infirmités d'une vieillesse prématurée, tomba dans une profonde mélancolie. Il vécut dès-lors dans un complet isolement et termina sa carrière le 21 février 1803.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert.)

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire des plus distingués, naquit le 6 juin 1743. Obéissant à une vocation pour l'étude de son art, il suivit les cours de dessin et de peinture professés par J.-B. Descamps à l'école de sa ville natale, puis alla se perfectionner à Paris dans l'atelier de Vien, où il eut pour condisciples et pour amis Vincent et L. David. Un extérieur agréable, beaucoup d'esprit naturel et d'excellentes recommandations firent bientôt admettre Lemonnier dans les meilleures sociétés de la capitale, notamment chez Mme Geoffrin, qui le prit en affection. En 1770, notre jeune artiste exposait *la Mort de Niobé et de sa famille*, tableau

(1) Ce plafond a été remplacé en 1859.



qui lui faisait obtenir le grand prix de peinture ; et en 1774, il partait pour Rome en qualité de pensionnaire du gouvernement.

Lemonnier trouva dans cette patrie des arts un accueil plein de bienveillance près du cardinal de Bernis, le célèbre poëte diplomate, et se livra avec enthousiasme à l'étude des chefs-d'œuvre des maîtres, ce qui ne tarda pas à lui inspirer ce goût correct de dessin et de composition, qui est le caractère distinctif de son talent.

De retour en France, Lemonnier revint dans sa ville natale, où il exécuta, pour la chapelle du séminaire de Saint-Vivien, l'un de ses meilleurs tableaux, *la Peste de Milan*. En 1786, lors du passage de Louis XVI à Rouen à son retour de Cherbourg, Lemonnier fut chargé de peindre un tableau dont le sujet était la présentation à ce monarque des membres de la chambre de commerce de cette cité. Peu de temps après, il exécuta, pour la même compagnie, un grand tableau allégorique représentant *le Génie du commerce et la découverte de l'Amérique* (1), et fut reçu en 1789 membre de l'Académie de Peinture. Son tableau de réception était *la Mort d'Antoine*.

A l'époque de la révolution, notre compatriote fut appelé à faire partie de la commission des monuments, et obtint en 1794 le titre de peintre du cabinet de l'Ecole de Médecine. A Rouen, il fut chargé, conjointement avec son collègue Lecarpentier, de se livrer à la recherche et de faire un choix des tableaux provenant des établissements religieux supprimés dans l'étendue du district, afin de les soustraire à la destruction. Il s'acquitta avec beaucoup de zèle de cette mission importante, et c'est aux soins de cet artiste que plusieurs églises et le musée de Rouen doivent aujourd'hui la possession de bon nombre des meilleures peintures qu'il était parvenu à réunir.

En 1810, Lemonnier devint directeur de la manufacture des Gobelins, perdit cette place en 1816, et mourut le 17 août 1824.

Les principales toiles de ce peintre, dont le talent se recommande par le goût de la composition, la noblesse de l'expression donnée aux personnages et par une bonne entente de la couleur et de la perspective, sont, outre ceux déjà mentionnés : *la Mission des apôtres* ; *Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants* ; *Jésus-Christ au milieu des docteurs de la loi*, tableau qui fut exécuté pour les Ursulines de Rouen : *Portrait de l'abbé Joly, docteur en Sorbonne* ; *Présentation de la Sainte-Vierge au Temple* ; *la Fortune*, d'après le Guide. Ces six tableaux, ainsi que *la Mort de Niobé et de sa famille* et la *Peste de Milan*, appartiennent au musée de Rouen.

On a encore du même artiste : une *Adoration des Mages*, la *Résurrection de Tabithe*, tableau qui décore aujourd'hui l'ancienne cathédrale de Lisieux ; *Adieux d'Ulysse et de Pénélope* ; *Cléombrote, roi de Sparte* ; une *Sainte Cécile*, d'après le Dominiquin ; *Une Soirée chez Mme Geoffrin*, exécutée pour l'impératrice Joséphine ; *les Ambassa-*

---

(1) Ces deux tableaux ornent les salles de la chambre du commerce de Rouen.

teurs romains envoyés à l'aréopage d'Athènes pour demander les lois de Solon, tableau acquis par le gouvernement et placé dans la salle de Saint-Louis, à la cour de cassation ; *François Ier recevant* la Sainte-Famille *de Raphaël* ; *Louis XIV inaugurant la statue de Milon de Crotone*, toile qui fut acquise par le prince Eugène de Beauharnais pour sa galerie de Munich ; *Portrait de M. d'Herbouville.*

Lemonnier a laissé un fils avocat et homme de lettres ; on a de lui : *Course poétique dans les Alpes suisses du canton de Berne*, pièce couronnée par l'Académie de Rouen en 1822 ; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de A.-C.-G. Lemonnier* (son père) ; Traduction de quelques odes d'Horace.

Le portrait du peintre Lemonnier se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir la Biographie universelle portative, la Biographie universelle, supplément, etc.)

LEMOYNE, né le 17 juillet 1751, d'un notaire de Rouen, se destina d'abord à la profession de son père ; mais se sentant poussé par un penchant irrésistible vers l'étude des beaux-arts, il suivit les leçons de dessin et de peinture à l'école de sa ville natale, où il obtint un premier prix. Sous le ministère de M. Forfait, son compatriote, il devint professeur de dessin des élèves de la marine, et continua à cultiver la peinture, surtout comme portraitiste. Lemoyne eut beaucoup de succès en ce genre, et se fit aussi connaître avantageusement par l'invention du chevalet-perspective, instrument utile aux paysagistes, et par une autre machine propre à assurer la ressemblance dans les portraits.

Cet artiste peignait avec un remarquable talent sur la porcelaine et cultivait la musique avec quelque succès. Il termina sa carrière à Paris, le 7 février 1824. Il a laissé à l'état de manuscrit plusieurs ouvrages sur la géométrie et sur la perspective dans leurs rapports avec le dessin et la peinture.

(Voir le Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen, 1824.)

LENFANT (Charles-Louis), licencié en théologie de la maison et société de Sorbonne, naquit le 8 mars 1688. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut, en 1722, nommé curé de la paroisse de Saint-André du faubourg Cauchoise de Rouen, et se montra l'un des prêtres les plus acharnés contre l'ouvrage intitulé : *Le Peuple de Dieu*, que venait de publier le P. Berruyer.

L'abbé Lenfant rédigea et signa, le premier de cinquante-six curés du diocèse, qu'il entraîna par son exemple, une requête adressée en 1763 à l'archevêque de Rouen pour obtenir la censure de cet ouvrage.

Prédicateur très éloquent et des plus hardis en ce qui touchait l'expression de sa pensée, le curé de Saint-André, en prêchant un jour dans la cathédrale de Rouen, devant le cardinal de Saulx de

Tavannes, osa dire, après avoir établi qu'il existait une grande différence entre les évêques de la primitive église et les évêques de son époque, « que les premiers étaient des évêques d'or portant des crosses de bois, et les derniers des évêques de bois portant des crosses d'or. » Cette hardiesse fit beaucoup de bruit, causa grand scandale, et il en résulta qu'à partir de cette époque il fut fait défense expresse à l'abbé Lenfant de prêcher ailleurs que dans son église. Il administra sa paroisse pendant près de cinquante ans, avec toute la piété et la vigilance d'un bon pasteur, et eut pour mission, durant de nombreuses années, d'assister à leur moment suprême les condamnés au dernier supplice.

Le curé Lenfant mourut dans sa ville natale le 21 février 1774.

(Voir la Biographie manuscrite par A. Pasquier.)

LE NOBLE (Pierre), né vers le milieu du dix-septième siècle, fut d'abord avocat au Parlement de Normandie et devint substitut du procureur général en la même cour.

On a de ce savant jurisconsulte un *Recueil de Plaidoyers* publié à Rouen, chez Maury, 1704, in-8°. Parmi les seize plaidoyers contenus dans ce recueil on remarque les suivants : Sur la validité d'une donation verbale faite par une femme au lit de la mort, en faveur de l'Eglise et des pauvres; sur la question de savoir si, entre personnes de la religion réformée, un beau-frère peut épouser sa belle-sœur lorsqu'il y a des enfants vivants du premier lit, et s'ils peuvent se marier sans dispense du roi ; si l'on est recevable à contester l'état des enfants cinquante ans après leur naissance, lorsqu'ils ne rapportent point l'acte de la célébration du mariage de leurs père et mère ; si les confessions révélées peuvent faire charge contre les accusés. Cette dernière et importante question fut résolue d'une manière négative par le Parlement de Rouen, qui infirma par cette solution une sentence du Bailliage de la même ville contre la demoiselle Brachon de Beuvilliers, accusée du crime d'empoisonnement. Le Noble mourut à Rouen en 1720.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert, etc.)

LE NOIR (Martin), docteur en théologie de la Faculté de Paris et prieur du couvent des Augustins de Rouen, naquit vers le milieu du seizième siècle.

Il fut très bon prédicateur et cultiva la poésie, mais avec un médiocre talent. On a de ce religieux : *Apologie contre la résolution de la sanctification du sainct dimanche et autres festes, extraicte fidèlement du tableau raccourcy de l'homme intérieur et de l'âme hérétique*, Rouen, P. Locu, 1605, in-12 ; *Uranoplée ou navigation du lict de mort au port de la vie, utile pour assister les malades*, Rouen, 1616, in-12 ; *le Naïf image de l'envie présenté en estrenne à toute la très noble et antique maison des MM. les généreux Martels*, préludé de stances et de sonnets, Rouen, Loys du Castel, 1720,

in-12; *Sermon funèbre prononcé au conduit mortuaire de très haut et puissant seigneur messire François Martel, etc.*, Rouen, P. Le Brun, in-12; *Recueil de quatorze sermons prêchés à Rouen par Martin Le Noir; la Franche acceptation du deffy faict au frère Martin Le Noir par certains calomniateurs anonymes, etc.*

Ce religieux mourut à Rouen vers 1620.

(Voir la Bibliothèque Française par l'abbé Goujet, tomes XV, XVI et XVII, et les Biographies manuscrites par A. Pasquier.)

LENORMAND (Germain), né le 16 août 1742, selon les Mémoires biographiques de Guilbert, fit ses études à Paris et occupa successivement plusieurs emplois dans la ferme générale des aides. Nommé à l'époque de la Révolution surveillant des écoles de Rouen, il fut plus tard envoyé par le département de la Seine-Inférieure prendre place à l'Ecole Normale de Paris, se lia dès-lors avec l'abbé Sicard, le célèbre instituteur des sourds-muets et entretint avec lui une correspondance suivie.

Lenormand se livra, dans la suite, à l'étude du nouveau système de poids et mesures, qu'il chercha à vulgariser par l'enseignement, et sur lequel il publia plusieurs brochures. Il a également publié: *Recueil des actions civiques des Républicains français*, Rouen, Labbey, in-12; *Recueil de Chants patriotiques*, et un Mémoire sur *la Géodésie*, adressé a la Société libre d'Emulation de Rouen, dont Lenormand faisait partie.

Il termina sa carrière dans sa ville natale, le 2 mars 1807.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert et les biographies manuscrites par A. Pasquier, qui, sans citer aucune autorité, fait naître Lenormand à Orléans.)

LE PELLETIER (Jean), négociant et savant distingué, naquit sur la paroisse de Saint-Denis, le 26 décembre 1633. Il étudia d'abord et apprit avec une grande facilité l'espagnol, l'italien, l'anglais, puis le grec et l'hébreu. Plus tard, il s'occupa de sciences mathématiques, d'astronomie, de dessin et de peinture, d'architecture, de médecine et même d'alchimie. Le Pelletier, qui, tout en s'appliquant à l'étude des sciences et des arts, ne négligeait en rien les affaires de son commerce, fut nommé juge consulaire de Rouen, sa ville natale, qu'il habita constamment et où il termina sa carrière en 1711.

Il est auteur de plusieurs dissertations et mémoires, parmi lesquels nous mentionnerons: *Dissertation sur l'Arche de Noë et sur l'Hémine et la livre (de pain) de saint Benoît*, Rouen, J. Besongne, 1700, in-12; *Mémoires pour le rétablissement du commerce en France, rédigés par ordre de MM. les juges consulaires de Rouen, pour être présentés à nosseigneurs du conseil de commerce*, Rouen, 1701, in-12; *Lettre touchant la pesanteur des cheveux d'Absalon*; *Mémoires de Trévoux*, août, 1702; *l'Alkaest ou le dissolvant universel de Van*

Helmont, révélé dans plusieurs traités qui en découvrent le secret, Rouen, Guill. Behourt, 1704, in-12; *Remarques sur les erreurs des peintres dans la représentation de nos mystères*, etc., Mém. de Trévoux, novembre et décembre 1704, avril et septembre 1705; l'*Art de volatiliser les alcalis*, Rouen, Guill. Behourt, 1706, in-12; *Tableau des monnoies, des poids et mesures des Hébreux réduites à celles de France*, imprimé en tête du commentaire sur la Genèse par dom Calmet; *Traité des poids et mesures des anciens; Traité du pied romain; Discours sur l'opinion commune que Socrate a souffert la mort pour la défense de l'unité d'un Dieu.*

On a encore de Jean Le Pelletier les traductions suivantes : *Fragmenta regalia, ou le Caractère véritable d'Elisabeth, reine d'Angleterre, et de ses favoris*, traduit de l'anglais de Robert Naunton, Rouen, Ve Jacques Lucas, 1683, in-12; *Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre*, traduite de l'italien de Leti, 1708, 2 vol. in-12. Adrien Pasquier a copié et réuni en un recueil les œuvres complètes de Le Pelletier. Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque de Rouen.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, les Mélanges d'Histoire et de Littérature par Vigneul de Marville, tome Ier, les Biographies manuscrites par A. Pasquier, la Biographie universelle, etc.)

LE PELLETIER (Robert-Martin), né le 31 décembre 1682, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine régulier de la congrégation de France. Envoyé à Provins, il remplit les fonctions de bibliothécaire de l'abbaye de Saint Jacques, s'occupa de recherches historiques et publia les ouvrages suivants : *la Vie de saint Thiébaud, hermite, patron de Provins et de Lagnie*, Paris, 1729, in-12, *Histoire des Comtes de Champagne et de Brie*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, publiée avec une préface par l'évêque de la Ravelière; *Mémoire de la vie et des ouvrages de Claude d'Espence, docteur en Sorbonne; la Vie et les Ouvrages de P. de Givré, médecin de la Faculté de Paris.*

Le Pelletier mourut au prieuré de Graville, près le Havre, le 14 février 1748.

(Voir la Biographie manuscrite de A. Pasquier et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

LE PIGNY (Marin), habile médecin, né en 1503, exerça cette profession à Rouen pendant plus d'un demi-siècle, termina sa carrière en 1583 et fut inhumé dans l'église Saint-Eloi de la même ville. On voyait encore avant la Révolution, dans l'une des chapelles de cette église, une table de marbre sur laquelle était gravée une inscription latine rappelant avec une pieuse naïveté les éminentes qualités et la vie honorable de Le Pigny. En voici la traduction :

« Holà ! voyageur, si quelque pitié te touche, porte ici tes regards en passant, lis avec un sympathique recueillement cette pieuse inscription et prie Dieu.

« Ici repose Marin Le Pigny, docteur en médecine et homme de bonne renommée, qui, non moins illustre par sa remarquable érudition que par la noblesse de sa famille, après avoir cultivé, pendant cinquante-deux ans, avec autant de loyauté que de désintéressement, cet art qu'il professait avec tant de zèle, après avoir mené une vie toujours tranquille, assez longue pour lui-même, mais trop courte pour les siens, et quittant enfin une épouse chérie, Marie Nagerel (1), avec laquelle il a vécu dans la plus parfaite union pendant quarante-quatre ans, est mort l'an 1583, à l'âge de quatre-vingts ans. »

(Voir l'Histoire de la Ville de Rouen, par Farin, t. II, in-4°, et l'Archéologie Rouennaise, par M, J.-M. Thaurin, *Journal de Rouen* du 12 septembre 1858).

LE PIGNY (Marin), fils du précédent, docteur en médecine et en théologie, conseiller-aumônier du roi, prédicateur ordinaire de Henri III, chanoine archidiacre du Grand-Caux et vicaire général du diocèse de Rouen, naquit en 1554.

Il fut d'abord pourvu de la modeste cure de Sassetot-le-Mauconduit, mais l'éminence de son savoir et son talent dans l'éloquence de la chaire le firent élire député du clergé aux Etats-Généraux de la province de Normandie et aux Etats de Blois en 1588, où il se montra l'un des hommes les plus distingués de son époque. Tenu, dès-lors, en haute considération dans l'Eglise et à la cour, il obtint les diverses fonctions que nous avons énumérées, et fut, sous le pontificat de Léon XI, chargé de négociations en cour de Rome, mission dont il s'acquitta en habile diplomate.

Le Pigny, qui aimait les lettres et les arts, s'en constitua le zélé protecteur en donnant des encouragements à la poésie aux concours du Puy de l'Immaculée-Conception, qui se tenait au convent des Carmes de Rouen, et à la musique au Puy de Sainte-Cécile, établi à la chapelle de ce nom dans la cathédrale de la même ville. Elu prince des Palinods en 1605, il fonda en 1612, pour les lauréats de cette académie, le prix de l'*Anneau d'or*. Henri IV voulu plusieurs fois récompenser par l'épiscopat le mérite de ce savant ecclésiastique, mais Le Pigny, homme d'une grande modestie, refusa constamment cette dignité.

Il mourut le 4 septembre 1633 et fut inhumé dans la cathédrale de Rouen, chapelle de la Vierge. Un médecin nommé Robinet, admirateur des talents de Marin Le Pigny, lui fit frapper une médaille de son vivant. La Bibliothèque de Rouen en possède une reproduction en plâtre.

Bernard Le Pigny, neveu du précédent et son successeur dans

---

(1) Proche parente du savant Jean Nagerel, auteur d'une Chronique de Normandie.



une grande partie de ses dignités ecclésiastiques, fut prince des Palinods de Rouen en 1633, et termina sa carrière en 1655.

(Voir l'Histoire de la ville de Rouen, par Farin; l'Histoire de la Cathédrale, par Dom Pommeraye; les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville; la Notice historique sur les Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin Archéologie Rouennaise, par M. J.-M. Thaurin, *Journal de Rouen* du 12 septembre 1858, etc.)

LE PREVOST (Pierre-Robert), né en 1675, embrassa la carrière ecclésiastique et se consacra à la prédication. Après avoir fait entendre avec beaucoup de succès l'éloquence de sa parole dans les églises de Rouen, il alla à Paris, afin d'y prendre pour modèles nos grands orateurs sacrés, parmi lesquels il occupa bientôt un rang distingué. Il y prononça en 1705, dans la chapelle du Louvre et devant les membres de l'Académie Française, le panégyrique de saint Louis, puis prêcha devant la cour plusieurs Avents et le Carême de 1721.

L'abbé Le Prevost, pourvu d'un canonicat dans l'église de Chartres, continua à se livrer à l'éloquence de la chaire et à justifier le titre de prédicateur du roi qui lui avait été conféré. Il termina sa carrière en 1736.

On a de lui, outre ses sermons, un recueil d'oraisons funèbres, parmi lesquelles on cite celles du cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg; de Godet des Marais, évêque de Chartres; celles du duc de Berry et de Louis XIV, prononcées, l'une à l'abbaye de Saint-Denis en 1714, l'autre dans les cathédrales de Beauvais et de Rouen en 1715.

Ces oraisons funèbres ont été recueillies et publiées par M. A. Lottin, Paris, 1765, avec une notice sur l'auteur.

(Voir Eloge par l'abbé Cheret; Mercure de France, octobre 1736; Dictionnaire de Moréri, Bibliothèque de la France du P. Le Long et Supplément de la Biographie universelle.)

LE PREVOST, né dans le dix-huitième siècle, était prêtre habitué de la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen, et fut pourvu d'une cure dans le même diocèse. Il cultiva avec talent la poésie latine et la poésie française, fut un concurrent très assidu de l'Académie des Palinods de sa ville natale et l'un de ses plus heureux lauréats. Les pièces citées comme remarquables parmi celles de ce poëte sont: deux odes sur *Jeanne d'Arc*, l'une en vers latins et l'autre en vers français; une ode latine sur Titus et une *Hymne sur la Nativité de la Sainte-Vierge*. Ces odes ont été imprimées dans le Recueil des Palinods, annees 1763 et 1764.

LE PREVOST (Jean), né au commencement du dix-septième siècle, fut d'abord prieur commanditaire de Saint-Thomas-sur-Scie, puis devint chanoine de la cathédrale de Rouen et bibliothécaire du

chapitre en 1637. On a de cet ecclésiastique, qui était fort savant et s'était beaucoup occupé des antiquités de sa province, les ouvrages suivants : *Calendrier historique* (imprimé en tête du *Rituel de Rouen*, en 1640) ; *Histoire ecclésiastique de la Normandie*, restée à l'état de manuscrit et souvent citée par Gilles de La Roque dans les preuves de son *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt ; Recherches sur la Normandie*, ouvrage également inédit ; *Series Archiepiscorum Rothomagensium*, imprimé dans le Recueil des statuts synodaux du diocèse de Rouen, 1650 ; une *Lettre latine sur saint Léon, archevêque de Rouen ; Mémoires sur les Actes et sur les Reliques de saint Sever et de saint Sénateur, évêques d'Avranches* (inédits).

L'abbé Le Prevost avait préparé les nombreuses éditions des livres liturgiques qui parurent sous l'épiscopat de François de Harlay, tels que le *Bréviaire* de 1627, celui de 1642, le *Diurnal* de 1628, l'*Antiphonaire* et le *Processionnaire* de la même année, le *Manuel* ou le *Rituel* de 1640, et une édition des plus belles *séquences* (proses) qui furent publiées en 1642 ; *De Officiis ecclesiasticis*, de Jean de Bayeux (avec le concours de Georges Ridel et Jacques Mallet).

Ce savant chanoine a aussi enrichi de remarques, de notes et d'additions les *Œuvres* de Jean d'Avranches, l'*Histoire des Archevêques de Rouen* et l'*Histoire de la Cathédrale* de la même ville, par dom Pommeraye ; les *Conciles de Normandie* de dom Bessin ; les *Chroniques d'Eusèbe de Césarée et de saint Prosper*, et l'*Histoire de Normandie* de Guillaume de Jumièges.

Les manuscrits de notre compatriote, qui étaient passés dans la bibliothèque de Colbert, se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. L'abbé Le Prevost mourut à Rouen le 28 décembre 1648 et fut inhumé, suivant l'intention qu'il en avait exprimée, dans l'église cathédrale, au pied de l'escalier de la bibliothèque.

Ce personnage eut pour successeur dans ses fonctions de bibliothécaire du chapitre l'abbé N. Le Prevost, son frère, ecclésiastique des plus recommandables, qui fut pourvu de la cure de Saint-Herbland de Rouen, qu'il administrait encore en 1675.

(Voir Dictionnaire de Moréri, Bibliothèque de la France du P. Le Long et Recherches sur les bibliothèques des archevêques et du chapitre de Rouen par M. l'abbé P. Langlois.)

LEPREVOST (Jean-Félix-Casimir), plus connu sous le nom de l'abbé Prevost, né le 15 novembre 1793, sur la paroisse de Saint-Ouen, fut un pieux ecclésiastique qui, pendant toute la durée de son ministère, s'est enseveli tout entier dans le service de Dieu et des pauvres. Nommé le jour même de son ordination, le 20 décembre 1817, vicaire de la paroisse de Saint-Vivien de Rouen, puis aumônier spécial de la prison de Bicêtre, il se montra digne, à tous égards, de cette double mission, et fut, en 1834, appelé à la cure de Saint-Nicaise de la même ville, paroisse qui compte un grand nombre d'indigents. Rien de plus chrétien et de plus touchant que le zèle,

le dévoûment apostolique et la charité inépuisable de cet excellent pasteur, qui mettait si bien en pratique le vers d'une pièce de poésie latine de sa composition :

Magna sacerdotum laus est succurrere plebi.
Se dévouer au peuple est la gloire du prêtre.

Les actes de charité de l'abbé Prevost, renouvelés presque chaque jour, se produisaient sous toutes les formes : bien souvent il donna, pour soulager de profondes misères, non seulement tout l'argent qu'il possédait, mais encore son linge et des objets de literie que lui-même il portait nuitamment chez des pauvres honteux. Ce vénérable ecclésiastique, qui se multipliait dans les travaux de son saint ministère, était supérieur de la communauté du Bon-Pasteur, qu'il avait contribué à fonder. Il prit aussi une part très active à l'établissement des Petites-Sœurs des Pauvres, créé sur sa paroisse pour donner asile à la vieillesse.

Infatigable, malgré la faiblesse de son organisation usée par la multiplicité de ses occupations, puis aussi par des maladies assez graves, l'abbé Prevost, qui était chanoine honoraire depuis 1851, demeura au milieu de son troupeau jusqu'en 1854. Nommé alors chanoine titulaire, il venait à peine d'être installé dans cette nouvelle fonction, qui allait lui permettre de prendre un peu de repos, lorsqu'il mourut saintement le 21 juin de la même année. Il a été inhumé dans le cimetière de la Jatte, où ses paroissiens et ses amis ont fait élever sur sa tombe une pierre tumulaire.

L'abbé Prevost, qui au milieu de ses nombreux travaux trouvait encore le temps d'écrire, a composé et publié les œuvres suivantes : *Recueil de Cantiques ; Soirées religieuses et polémiques ou Dialogues à l'usage de plusieurs classes de la société ; le Livre de tout le monde ou Dialogues sur les Commandements de Dieu*, etc. Il a aussi laissé manuscrits : l'oraison funèbre de M. Ch. Gabory, membre de la commission administrative des prisons de Rouen, 1821 ; *Dialogues sur les Commandements de l'Eglise* ; des conférences et des lettres spirituelles, des poésies latines et des poésies françaises.

(Voir la Notice sur la vie et les œuvres de l'abbé Prevost, par M. P. V., membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et la Notice publiée par M. A. Aillaud.)

LE PRINCE (Claude), né le 28 avril 1678, appartenait à une famille de sculpteurs-doreurs établie à Rouen depuis plusieurs siècles. Il se livra, comme son père, Jean Le Prince, à l'art de la sculpture, y fit de rapides progrès et fut l'un des artistes choisis en 1708 pour travailler à la décoration de la chapelle de Versailles, travaux qui durèrent trois ans et qui lui valurent une pension du roi.

Rappelé dans sa ville natale par la mort de son père, il s'y fixa définitivement, et fut dès-lors très recherché pour les embellissements à exécuter à des maisons particulières et à des édifices pu-

blics. On doit à Claude Le Prince les belles sculptures qui décorent l'intérieur du Palais de-Justice, celles de l'une des salles de l'ancienne chambre des Comptes et de la porte Guillaume-Lion (1).

Artiste consciencieux et désintéressé, il apporta constamment un soin minutieux dans la moindre de ses œuvres. Le Prince avait été, en 1748, reçu membre de l'Académie des Sciences, Belle-Lettres et Arts de Rouen.

Il termina sa carrière dans cette ville en 1758.

Un peintre-doreur du même nom et de la même famille a exécuté, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les dorures du chœur des églises Saint-Maclou et Saint-Vincent, de Rouen, puis celles de l'église de Saint-Clair-sur-les-Monts, arrondissement d'Yvetot.

(Voir Notice biographique par Le Cat, Précis de l'Académie de Rouen, tome II; Eglises de l'arrondissement d'Yvetot, par M. l'abbé Cochet, tome II, et Portraits inédits d'artistes français, texte par M. Ph. de Chenevières, lithographies et gravures par M. F. Legrip.)

LE PRINCE DE BEAUMONT (Marie, dame), de la famille du précédent, naquit le 26 avril 1711, sur la paroisse de Saint-Martin-du-Pont. Elle contracta, à Lunéville, avec M. de Beaumont, un mariage qui aurait fait le malheur de toute sa vie, si, en 1745, elle n'était parvenue à le faire déclarer nul pour vice de forme et pour des motifs encore plus graves. Pourvue d'une bonne et solide éducation Mme Le Prince, qui avait quitté sa patrie pour aller se fixer en Angleterre, s'y livra d'abord à l'enseignement, fit plusieurs éducations qui la mirent en réputation, puis débuta, en 1748, dans la carrière littéraire par un roman intitulé : *le Triomphe de la vérité ou Mémoires de M. de La Villette.* Ensuite elle consacra plus spécialement sa plume à la composition d'ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse.

Les principaux, qui eurent une grande vogue et furent traduits en différentes langues, sont : *Nouveau Magasin français ou Bibliothèque instructive*, Londres, 1750, plusieurs éditions; l'*Education complète ou Abrégé de l'Histoire universelle*, *etc.*, Londres, 1753, 3 vol. in-12, plusieurs éditions; *Magasin des Enfants ou Dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757, 4 vol. in-12, plusieurs éditions (cet ouvrage est regardé avec raison comme l'un des meilleurs de l'auteur); *Magasin des Adolescents*, 1760, 4 vol. in-12; *Magasin des pauvres Artisans*, *Domestiques et Gens de la campagne*, Paris, 1768, 2 vol. in-12, plusieurs editions. On cite encore parmi les bons ouvrages de Mme Le Prince *Anecdotes du quatorzième siècle pour servir à l'histoire de la vie des femmes illustres de ce temps*, Londres, 1758 et 1759, in-12; *les Américaines ou la Preuve de la Reli-*

(1) La seule qui existe encore à Rouen.

gion chrétienne par les lumières naturelles, Lyon et Paris, 1770, 6 vol. in-12; *Contes Moraux*, Lyon, 1773, 2 tomes en 1 volume.

Après avoir épousé à Londres M. Thomas Pichon de Vire, Mme Le Prince quitta l'Angleterre et vint habiter Chavanod, près d'Annecy en Savoie, où, malgré les soins qu'elle eut à donner à une nombreuse famille, elle continua à écrire des romans, des livres d'éducation, de morale, d'histoire, de grammaire et même de théologie. Les œuvres complètes de cette dame se composent de près de soixante-dix volumes. Elle termina sa carrière en 1780.

Le portrait de Mme Le Prince de Beaumont se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle, etc.)

LEROY (Louis), né en 1776, entra au service en 1792, dans le 24e régiment d'infanterie de ligne. Il fit avec l'armée du Nord les campagnes de 1793, celles de l'an II à l'an V à l'armée du Rhin, de l'an VI à l'an XI en Italie, et fit partie de la Grande-Armée de 1805 à 1807. Le 26 février de cette dernière année, il reçut, à la bataille de Braunsberg, une grave blessure qui le mit hors d'état de continuer le service. Il avait alors passé près de quinze ans sous les drapeaux et comptait seize campagnes.

Ce brave soldat, nommé tardivement chevalier de la Légion-d'Honneur le 14 août 1852, a terminé sa carrière à Rouen, en juin 1857.

(Voir une notice par M. A. Aillaud, *Journal de Rouen* du 11 juin 1857.)

LEROY (Narcisse), né le 21 octobre 1795, fut d'abord avocat et devint successivement substitut à Bernay, procureur du roi à Laon, à Beauvais, avocat général à Rouen en 1833, et conseiller à la cour royale de cette même ville en 1836. Il présida souvent en cette qualité les assises de la Seine-Inférieure et de l'Eure, et fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Ce magistrat, qui dans ses moments de loisir cultivait la poésie en amateur, s'était rendu familiers les meilleurs poëtes de la belle latinité, tels qu'Horace, Tibulle et Catulle, ses auteurs de prédilection; Ausone et Claudien, Martial et Juvénal, qui semblaient avoir versé dans son esprit un filet de leur veine incisive et caustique. Reçu membre de l'Académie de Rouen en 1841, il en devint secrétaire pour la classe des lettres et fut ensuite appelé à l'honneur de la présidence. M. Leroy avait fait en vers son discours de réception à l'Académie, ainsi que celui qu'il prononça à la séance publique en qualité de président. On a aussi de lui un petit poëme sur le peintre Géricault et quelques pièces de vers insérées dans le Précis de l'Académie de Rouen.

Il a terminé sa carrière, frappé d'apoplexie, le 31 janvier 1856, et a été inhumé dans la commune de Barcq (Eure).

(Voir les journaux de Rouen du 1er février 1856, et un discours nécrologique par M. A. Pottier, mêmes journaux du 3 février.)

LEROY (Alphonse-Vincent-Louis), médecin et chirurgien distingué, naquit le 23 août 1741. Il devint professeur d'accouchement à la Faculté de médecine de Paris, et se fit une brillante réputation dans le traitement des maladies des femmes et des enfants. Bien qu'il fût doué de beaucoup d'esprit et qu'il possédât une vaste érudition, il ne fit pas toujours preuve d'un bon jugement; souvent il soutint avec opiniâtreté dans la discussion et dans ses écrits les plus étranges paradoxes, puis fut un adversaire acharné de la vaccine, qu'il combattit constamment dans de nombreuses brochures. Excellent homme au fond, malgré les travers de son esprit, Leroy ne cessa de se montrer plein de zèle et de dévoûment dans tout ce qui pouvait contribuer au soulagement de ses semblables.

Cet habile médecin mourut assassiné dans son domicile, à Paris, la nuit du 15 au 16 janvier 1816, par un domestique et une servante qui, on le supposa, avaient été employés chez lui, et qui se rendirent en même temps coupables de vol et d'assassinat.

Leroy a laissé sur la science qu'il professait de nombreux ouvrages, dont voici les principaux : *Maladies des Femmes et des Enfants, avec un Traité des Accouchements*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8°; *Recherches sur les Habillements des femmes et des enfants, ou Examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre sexe*, Paris, 1772, in-12; *la Pratique des Accouchements*, 1776, in-8°; *Observations et réflexions sur l'opération de la symphise et les accouchements laborieux*, Paris, 1780, in-8°; *Essai sur l'Histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, Paris, 1787, in-8°; *Médecine maternelle*, Paris, 1803; *Manuel des Goutteux*, Paris, 1805; *Manuel de la Saignée*, Paris, 1807; *De la Conservation des Femmes*, etc. Paris, 1811.

(Voir la Biographie Universelle, la Biographie des Contemporains, les Mémoires Biographiques de Guilbert, la France Littéraire de J.-M. Quérard, et le *Journal de Rouen* du 18 janvier 1816.)

LESUEUR (Pierre-François), né en 1606, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, fit profession dans l'abbaye de Jumièges en 1625, et fut, au jugement de Mabillon, l'un des religieux les plus savants de l'ordre de Saint-Benoît. Il s'appliqua particulièrement à éclaircir par de savantes et judicieuses remarques les actes des saints ayant appartenu à sa congrégation.

Les moines de Saint-Wandrille possédaient dans leur bibliothèque une Vie du bienheureux Alcuin, écrite par dom Lesueur. Ce religieux mourut dans cette dernière abbaye le 27 avril 1667.

(Voir l'Histoire littéraire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, etc.)

LE SUEUR (Pierre), graveur sur bois, élève de Du Belley, naquit en 1636. Il se rendit fort habile dans son art et exécuta un grand nombre de planches qui le firent avantageusement connaître. On cite parmi les principales un *Saint Jean-Porte-Latine*, 1668, et une *Judith* d'après Goltzius, 1670. Pierre Lesueur mourut le 19 décembre 1716.

LESUEUR (Pierre), dit l'Aîné, fils du précédent, né en 1663, se fit, ainsi que son père, une honorable réputation comme graveur sur bois, surtout dans le genre de la vignette.

Entre les nombreuses gravures de cet artiste, qui joignait à une grande correction de dessin une excellente exécution dans la taille, on distingue un *alpha* et un *oméga* : l'un représentant la *Religion catholique à découvert*, et l'autre l'*Idolâtrie voilée* ; le grand *fleuron du Dictionnaire de l'Académie française*, des *figures de la Bible*, un *Bon Pasteur*, une *Assomption* et une estampe pour des billets mortuaires.

Lesueur mourut prématurément le 17 septembre 1698.

LESUEUR (Vincent), frère du précédent, naquit en 1668. Il reçut de son père les premières notions de la gravure sur bois et alla se perfectionner à Paris, sous la direction de Jean Papillon, habile graveur, qu'il surpassa bientôt dans l'exécution des *entretailles*.

Il a gravé de remarquables planches d'après Chauveau, Leclerc, Picart le Romain, Guillot et quelques autres ; de grands fleurons pour les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et plusieurs parties de la Botanique de Jussieu.

Cet artiste, qui avait été deux fois veuf, ayant épousé une troisième femme déjà mariée sans qu'il en sût rien, se la vit réclamer par le mari encore existant et qui reparaissait au bout de quelques années, gracié d'une condamnation qu'il avait encourue pour un meurtre dont il s'était rendu coupable le jour même de son mariage. Lesueur fut déclaré devoir rester en possession de sa femme, par suite d'un jugement qui frappa de nullité le premier mariage. Il mourut en 1743, sous l'influence de vifs et nombreux chagrins causés par des tribulations de toute espèce.

LESUEUR (Pierre), frère du précédent, habita Rouen pendant de nombreuses années et grava la vignette pour les imprimeurs-libraires de cette ville. Une de ses œuvres les plus importantes est l'illustration du calendrier publié par Oursel. Cet artiste termina sa carrière dans sa ville natale, vers 1750.

LESUEUR (Elisabeth), fille du précédent, devint aussi fort habile dans l'art de la gravure sur bois. Elle fut choisie par l'autorité municipale de Rouen pour graver les estampilles ou marques des toiles

pour les halles de cette ville ; ce qu'elle fit avec tant de succès, qu'il lui fut assigné pour ce travail une pension annuelle de deux mille livres sur les revenus de la cité.

Son frère Nicolas Lesueur, né à Paris en 1690, surpassa son père et ses oncles en talent, en suivant une autre voie. Il perfectionna le genre dit camaïeu, imitant les dessins au lavis rehaussés de blanc, et laissa en ce genre un nombre considérable d'ouvrages d'après divers grands maîtres, et dont plusieurs se trouvent dans l'ancienne édition du recueil de Crozat.

Cet artiste, qui gravait aussi au burin, a enrichi l'édition in-folio des Fables de La Fontaine de vignettes et de fleurons, d'après les dessins de Bachelier. Il mourut en 1764.

(Voir pour la famille des Lesueur : Traité historique et pratique de la gravure sur bois, par Papillon ; Mémoires Biographiques, par Guilbert, et Biographies manuscrites, par Ad. Pasquier.)

LE SUIRE (Robert-Martin), né en 1737, fit de bonnes études dans sa ville natale, devint, à Paris, lecteur de l'infant de Parme, puis voyagea en Italie et en Angleterre. Il fut, à l'époque de la Révolution, nommé professeur de législation à l'Ecole centrale de la ville de Moulins, perdit cette place lors de la création des lycées et revint à Paris, où il se mit aux gages des libraires. Le Suire, qui avait beaucoup d'imagination, mais peu de goût, a écrit et publié de nombreux ouvrages dans tous les genres de littérature. Les plus importants sont : *Epître à Voltaire*, Paris, 1761, in-8° ; *Coup-d'œil au Salon de* 1775 *par un aveugle*, Paris, 1775, in 8° ; *Eloge du maréchal de Catinat*, Paris, 1775, in-8° ; *les Amants français à Londres, ou les Délices de l'Angleterre*, Londres, 1780, 2 vol. in-8° ; *Aux Mânes de J.-J. Rousseau* (poëme), Paris, 1780, in-8° ; *le Triomphe du Nouveau-Monde* (poëme), Paris, 1782, 2 vol. in-8° ; *l'Aventurier français*, Paris, 2 vol. in-12 ; *le Philosophe parvenu*, 1778, 6 vol. in-8° ; *le Crime, ou Lettres originales de César de Pernicourt*, Paris, 1789, 4 vol. in-12 ; *Charmansages, ou Mémoires d'un jeune citoyen faisant l'éducation d'un ci-devant noble*, Paris, 1792, 4 vol. in-12 ; *les Confessions de Rabelais, de Marot et de Montaigne*, 1796 et 1798, 3 vol. in-12 ; *la Paméla française*, etc., Paris, 4 vol. in-12.

Le Suire a aussi laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels se trouvent ses Confessions. Il mourut à Paris, le 27 avril 1815.

(Voir Biographie universelle et France Littéraire, par J.-M. Querard.)

LE TALLEUR (Guillaume), habile imprimeur-libraire, né dans le quinzième siècle, était établi à Rouen, rue Saint-Lô, en face du prieuré de ce nom. Parmi les nombreux ouvrages sortis des presses de ce célèbre typographe rouennais, nous mentionnerons particulièrement la *Cronicque de Normendie*, que l'on considère comme

le premier livre imprimé dans cette ville avec une date certaine, 1487. Viennent ensuite le *Missel de Séez*, 1488; *Gesta Alexandri Magni*, de Philippe Gaultier, in-4°; le *Livre des bonnes mœurs*, par Jacques Le Grant, in-4°, sans date. La Bibliothèque de Rouen possède un bel exemplaire de la *Cronicque de Normendie* qui vient d'être citée; elle faisait partie de la riche collection d'un bibliophile des plus distingués, M. l'abbé Barré.

(Voir *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen, dans les XV° et XVI° siècles*, par M. E. Frère, etc.)

LE TOURNEUX (Nicolas), né le 30 avril 1640, sur la paroisse Saint-Vivien, de parents pauvres, dut son instruction à la générosité de M. Thomas du Fossé, maître des comptes, qui l'envoya étudier à Paris au collége des Jésuites. Il fut ordonné prêtre à Rouen à l'âge de vingt-deux ans, devint vicaire de la paroisse Saint-Etienne-des-Tonneliers de cette ville, et se livra avec beaucoup de succès à la prédication, ce qui lui fit obtenir deux bénéfices et une pension du roi.

Le Tourneux passa quelque temps à Paris, prêcha dans plusieurs églises, habita chez les religieux de Port-Royal, avec lesquels il avait d'étroites liaisons, puis se retira dans son prieuré de Villers-sur-Fère. Il termina sa carrière à Paris, le 28 novembre 1686. Parmi ses ouvrages, qui sont au nombre de vingt et qui traitent de matières religieuses, on cite les suivants: *Les Principes et les Règles de la Vie chrétienne*, 1676, in-12; *Catéchisme de la Pénitence*, 1676, in-12; *Vie de J.-C.*, 1686; *la meilleure Manière d'entendre la Messe*, *Année Chrétienne*, 12 vol. in-12, Paris, 1684. Ce dernier ouvrage, terminé par Ruth d'Ans, fut condamné par la cour de Rome comme entaché de jansénisme.

(Voir le Dictionnaire de Moréri, les Mémoires biographiques de Guilbert, la Biographie Universelle, etc.)

Le portrait de Le Tourneux se trouve dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.

LE VASSEUR (Pierre), curé de Fontaine-en-Bray, poëte latin et savant helléniste, naquit dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il concourut, en 1750, à l'Académie des Palinods de Rouen, et remporta deux prix pour des pièces de poésie latine, dont l'une avait pour sujet « la Campation de la Sainte-Vierge, » l'autre « la Clémence de Henry IV. » Rentré dans la lice en 1757, il fut couronné de nouveau pour une ode sur la Conversion de saint Paul. L'abbé Le Vasseur avait aussi été lauréat de l'Académie de Rouen pour l'envoi d'un Mémoire ayant pour titre: *Etat de la nouvelle Neustrie ou Normandie en 912, par rapport à sa situation topographique.* L'abbé Vregeon attribue au même auteur un *Traité sur l'Education.* L'abbé Le Vasseur mourut dans sa cure de Fontaine-en-Bray, le 31

avril 1787. Son éloge a été fait à l'Académie de Rouen, dont il était devenu membre, par M. Haillet de Couronne.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert et la Bibliothèque française du P. Le Long.)

LEVASSEUR (Emmanuel-Athanase), ouvrier imprimeur en indiennes poëte, naquit en 1792. Homme de travail et d'intelligence, il se livra en amateur, dans ses moments de loisir, à son penchant pour la poésie, et composa avec une grande facilité des vers qui ne manquaient ni de verve ni d'un certain talent d'observation. Doué d'une heureuse mémoire, il savait par cœur les nombreux vers qu'il avait pour ainsi dire improvisés, et qu'à l'occasion il se plaisait à réciter. Sa publication la plus importante est un recueil de chansons sur différents sujets, imprimé à Rouen, chez D. Brière, 1831, in-18.

Levasseur est mort dans sa ville natale le 20 février 1852, laissant en manuscrit un nombre considérable de pièces de circonstance et d'épîtres en vers adressées pour la plupart à des amis dont il avait toutes les sympathies.

Un fils de cet ouvrier poëte, M. J.-M. Levasseur, fondateur du Caveau-Normand, dont il fut président, s'est aussi fait connaître par quelques pièces de poésie, par des chansons et des romances dont plusieurs possèdent les qualités du genre et ont été mises en musique. Il est mort prématurément à Rouen, le 28 juillet 1858.

LEVAVASSEUR (Pierre-Jacques-Amable), né en 1723 d'une famille distinguée dans le haut commerce de Rouen, embrassa lui-même cette carrière et devint premier échevin, administrateur des hospices, membre de la chambre de commerce et président de la juridiction consulaire de sa ville natale. Il déploya dans ces diverses fonctions beaucoup de zèle et de capacité, et fut récompensé, en 1776, par des lettres de noblesse. Au commencement de la Révolution, il fut nommé successivement officier municipal, administrateur du département de la Seine-Inférieure, président du tribunal de commerce en 1792 et membre du sénat conservateur en l'an VIII.

Notre honorable compatriote mourut à Paris le 8 août 1802.

(Voir la Biographie des Contemporains et les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

LEVAVASSEUR (le vicomte Léon), fils aîné du précédent, né vers 1765, embrassa de bonne heure la carrière des armes et devint officier d'artillerie dans les colonies françaises. Il fut, en 1791, élu député à l'Assemblée Législative et reprit ensuite son service militaire. Se trouvant à Toulon lorsque cette ville fut assiégée par les Anglais, il refusa énergiquement de signer la capitulation qui leur livrait le port et les arsenaux. Il eut à subir, pour sa noble et cou-

rageuse conduite, l'emprisonnement et les plus durs traitements, mais rien n'ébranla sa résolution. Rendu à la liberté par le général anglais, il suivit Bonaparte en Egypte avec le grade de chef de brigade et devint successivement, à son retour en France, général de brigade, inspecteur du matériel de la marine, général de division, puis commandeur de la Légion-d'Honneur.

Le général Levavasseur a terminé sa carrière en 1825, à Toulouse, où il commandait l'artillerie.

On a de lui plusieurs notices sur la fabrication des fers, des aciers et des fontes ; elles se trouvent dans le *Journal des Mines*, tomes XI et XXVI.

Un frère puîné de cet honorable militaire, Benjamin Lavavasseur, suivit aussi la carrière des armes, parvint au grade de général de division, et passa à l'Ile-de-France, où il séjourna pendant plusieurs années. Il cultiva la botanique et fut le premier qui apporta en France, avec d'autres plantes, la belle fleur à laquelle le naturaliste Commerson a donné le nom d'*Hortensia.*

(Voir la Biographie nouvelle des Contemporains, les Biographies Normandes manuscrites, par A. Pasquier; l'Eloge du général vicomte Léon Levavasseur, *Echo du Midi*, 27 août 1825, et le Manuel du Bibliographe normand, par M. E. Frère.)

LEVAVASSEUR (Charles-Amable), frère des précédents, général de brigade, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre de Charles III, naquit le 21 juin 1769. Entré au service en 1791, dans un régiment royal, il passa, l'année suivante, sous-lieutenant au 61e régiment de Vermandois et fit, comme adjoint de plusieurs adjudants-généraux et comme aide-de camp du général Baraguey-d'Hilliers, les campagnes d'Italie, de 1792 à l'an IX, et des côtes de l'Océan, en l'an XIII. Comme capitaine, chef de bataillon et major, il fit les campagnes de la Grande-Armée, de 1806 à 1809, de Flandre, en 1810 ; de Portugal et d'Espagne, en 1812 et 1813, de la Grande-Armée, en 1814, et de la Loire, en 1815.

Levavasseur, qui était colonel depuis 1813, continua à servir sous la Restauration. Il fut nommé en 1823 maréchal-de-camp et fit avec ce grade la campagne d'Espagne cette même année.

Ayant pris sa retraite vers 1824, le général Levavasseur vint habiter la commune de Blosseville-Bonsecours, près de Rouen, où il remplit pendant de longues années les fonctions de conseiller municipal et de membre du conseil de fabrique de la paroisse. Il a terminé sa carrière en ce même lieu, le 17 janvier 1854.

(Voir les journaux de Rouen des 18 et 19 janvier 1854, etc.).

LEVAVASSEUR (Jacques), de la même famille que les précédents, naquit en 1767. Il occupa l'un des premiers rangs dans le commerce et dans la haute industrie de la ville de Rouen et du département de la Seine Inférieure, comme manufacturier et

comme armateur, puis fut anobli par Napoléon Ier, qui lui conféra le titre de baron. Il termina sa carrière à Rouen, le 20 mars 1842 et fut inhumé dans une de ses propriétés, près de Dieppe.

M. le baron Jacques Levavasseur était le père de deux de nos honorables citoyens, MM. James et Charles Levavasseur.

(Voir l'Histoire du château de Radepont, par M. A. Fallue, et les journaux de Rouen du 23 mars 1842.)

LEVEAU (Jean Jacques), habile graveur au burin et à l'eau-forte, naquit, dans la première moitié du dix-huitième siècle, d'un ouvrier cordonnier qui habitait la paroisse Saint-André-en-Ville, à Rouen. Affligé dans son enfance d'une maladie scrofuleuse, il fut placé à l'hôpital de cette même ville, où la fortune et la renommée vinrent le chercher ; voici dans quelles circonstances : ayant remarqué au pied de son lit un tableau représentant la Madeleine, le jeune malade le copia à la plume, et son dessin, trouvé remarquable par quelques amateurs, attira également l'attention de J.-B. Descamps, alors directeur de l'école de dessin et de peinture de Rouen. Celui-ci enseigna à cet élève improvisé les premiers éléments d'un art pour lequel il montrait d'aussi heureuses dispositions.

Ce fut encore à Descamps que Leveau dut d'aller étudier à Paris dans l'atelier du célèbre graveur Le Bas, sous lequel il fit de rapides progrès, d'abord dans la vignette, puis en reproduisant par des copies quelques belles planches d'Edelinck. Cet artiste grava aussi le paysage, genre dans lequel il obtint un succès mérité.

Ses principales estampes sont : *les Amants à la pêche*, d'après C.-J. Vernet, *la Cascade de Tivoli*, une *Vue près de Pouzzole, au golfe de Naples*, d'après Lacroix ; *les Bergers romains*, d'après Lemettais, de Fécamp.

Leveau unissait au beau talent qu'il possédait dans son art toutes les excellentes qualités du cœur, et il en donna la preuve par la position aisée qu'il assura, dans sa ville natale, à ses père et mère, et par les services qu'il rendit constamment à ses amis.

Il termina sa carrière à Paris en avril 1786. Son éloge fut fait à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont il était associé correspondant, par M. Haillet, de Couronne.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert, les Biographies manuscrites par A. Pasquier, et le Précis de l'Académie de Rouen, tome V.)

LEVERDIER (Eugène-Isidore), né à Rouen en 1815, avait été promu dans l'armée au grade de chef de bataillon du 91e régiment de ligne et était chevalier de la Légion-d'Honneur.

Il prit une part active à la guerre de Crimée, où il se signala par sa bravoure et fut tué à l'attaque de la tour Malakoff, le 18 juin 1855.

(Voir le *Moniteur*, le *Journal de Rouen* du 7 juillet 1855, et l'Almanach populaire de la ville de Rouen, par M. Aillaud, même année.)

LÉVESQUE (Louise CAVELIER, dame) naquit le 23 novembre 1703, d'un procureur au Parlement de Normandie. Elle reçut une éducation qui développa chez elle le goût des études sérieuses, dont ne parvinrent jamais à la distraire les hommages que, dans le monde, on se plaisait à rendre à son esprit et à sa beauté. Devenue, à vingt ans, épouse de M. Lévesque, gendarme aux gardes du roi, elle le suivit à Paris, où l'exemple et les encouragements des personnes lettrées, dont elle recherchait surtout la société, déterminèrent bientôt sa vocation.

Mme Lévesque, qui s'est essayée dans les genres les plus variés de la littérature, y révéla une grande richesse d'imagination et sut, dans ses ouvrages en prose et en vers, passer du style le plus léger au style le plus sérieux, tel que dans ses poëmes de *Minet* et de *Sancho Pança*, où elle descend jusqu'au burlesque, et dans ceux d'*Augustin* et de *Job*, où elle s'élève jusqu'au sublime.

Les autres compositions de Mme Lévesque sont : *Lettres et Chansons de Céphise et d'Uranie*, Paris, 1731, in 8° ; *Célénie*, roman allégorique, Paris, 1733, in-12 ; *le Siècle ou les Mémoires du comte de Solinville*, La Haye (Paris), 1736 et 1741, in-12 ; *Lilia*, *Histoire de Carthage*, Amsterdam (Paris), 1736, in 12 ; se trouve aussi dans le tome IV des *Amusements du Cœur et de l'Esprit*, *le Prince des Aigues-Marines et le Prince invisible*, contes, Paris, 1744, in-12, et dans le *Cabinet des Fées*, tome XXIV. Il faut encore ajouter aux poésies, contes et romans de Mme Lévesque, deux pièces composées pour le théâtre : *Judith*, poëme lyrique en cinq actes, Paris, 1736 (il n'a point été mis en musique) ; *l'Auteur fortuné*, comédie (non représentée), Paris, 1740.

Mme Lévesque mourut à Paris, le 18 mai 1745, dans sa quarante-troisième année. Titon du Tillet lui a consacré un article dans le supplément de son *Parnasse français*. Son portrait a été gravé par Audran fils. On lit au bas ces deux vers qui font allusion aux succès littéraires et à la modestie de cette dame :

Les traits des envieux ne me font pas changer
Et c'est en prospérant que je sais me venger !

Le portrait de Mme Lévesque se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

(Voir la Notice par M. G. Lhéry, dans les Normands Illustres, publiés par M. L.-H. Baratte, la Bographie Universelle, etc.)

LEVESQUE (Henry), poëte latin, né au commencement du dix-huitième siècle, était professeur du collége de Montaigu, à Paris. Il avait déjà obtenu quelques succès dans les lettres, lorsqu'il remporta, en 1752 et 1753, deux prix à l'Académie des Palinods de Rouen. Les pièces couronnées avaient pour sujets : *la Convalescence du Dauphin, père de Louis XVI*, et *la Naissance du duc d'Aquitaine.*

LE VIEIL (Guillaume), né en 1640, descendait d'une famille qui, depuis deux cents ans, exerçait avec distinction à Rouen l'art de la peinture sur verre. Devenu lui-même fort habile dans cet art, il exécuta un grand nombre de verrières pour les églises de sa ville natale et de la Normandie, et fut choisi pour peindre celles de la cathédrale d'Orléans.

Guillaume Le Vieil avait épousé Catherine Jouvenet, cousine germaine de l'illustre peintre Jean Jouvenet. Il mourut à Rouen en 1708.

LE VIEIL (Guillaume), fils du précédent, naquit vers 1676. Il accompagna son père à Orléans, l'aida dans ses travaux et vint ensuite se fixer à Paris, où son talent comme peintre verrier attira l'attention du célèbre Jean Jouvenet, son parent. Recommandé par lui à Mansart, surintendant des bâtiments royaux, Le Vieil fut chargé de peindre les frises des vitraux du dôme des Invalides et de la chapelle du roi, à Versailles. Cet artiste peignit aussi plusieurs verrières pour les églises de Saint-Roch et de Saint-Jean-du-Cardonnet. Il avait épousé, en 1707, la fille de Pierre Favier, habile peintre verrier.

Le Vieil mourut à Paris le 21 octobre 1731, laissant trois fils nés dans cette ville, Pierre, Jean et Louis Le Vieil, tous trois peintres sur verre. Le premier des trois frères, Pierre Le Vieil, né en 1708 et mort en 1772, fut le plus célèbre et publia plusieurs ouvrages sur l'art qu'il professait; ils ont pour titres : *Essai sur la Peinture en mosaïque*, Paris, 1768, in-12; *Dissertation sur la pierre spéculative des anciens, Traité historique et pratique de la Peinture sur verre, suivi de l'art du vitrier*, Paris, 174, in-folio, fig. (Se trouve dans les *Descriptions des Arts-et-Métiers*.) Le même auteur a laissé à l'état de manuscrit : *Recherches sur l'art de la verrerie. Mémoire sur la confrérie des peintres vitriers.* Ces manuscrits ont été légués par l'auteur à Louis Le Vieil, son neveu.

(Voir l'éloge de P. Le Vieil en tête de son Traité de Peinture, la Biographie Universelle et l'Essai sur la Peinture sur verre, par E.-H. Langlois.)

LÉVY (Marc), né le 16 novembre 1791, d'une famille originaire d'Alsace, fit ses études au lycée de Rouen et montra de bonne heure une rare aptitude pour les sciences exactes. Entré dans l'enseignement dès l'âge de dix-neuf ans, il devint professeur de mathématiques au collége de Bédarieux, régent pour la même science à Lunel, et fut appelé à la direction du collége de Nevers, qui venait d'être érigé en lycée impérial.

En 1815, M. Lévy revint dans sa ville natale, où son frère, décédé chanoine titulaire de la cathédrale, était alors secrétaire du cardinal de Cambacérès, archevêque de Rouen. Il créa dans cette ville un établissement d'instruction secondaire, qui devint très florissant, et

d'où sortirent de nombreux élèves, dont plusieurs occupent aujourd'hui, dans l'armée et dans l'administration, des fonctions éminentes. Notre honorable compatriote a rendu à notre ville de notables services, d'abord en y faisant, le premier, en 1817, un cours gratuit de mécanique appliquée aux arts, puis en contribuant à conserver au milieu de nous les écoles chrétiennes et à fonder des salles d'asile pour l'enfance. En 1819, il fut admis à la Société libre d'Emulation de Rouen et entra en 1821 à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, dont il devint secrétaire perpétuel pour la classe des sciences. Il était aussi membre correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes.

M. Lévy, qui s'était retiré à Paris, où il dirigeait une maison d'éducation importante, y termina sa carrière le 11 février 1853.

On a de lui, outre plusieurs rapports spéciaux conservés dans les archives de l'Académie et de la Société d'Emulation, un grand nombre d'opuscules publiés dans les comptes-rendus de ces Sociétés et quelques articles dans la *Revue de Rouen*. Nous mentionnerons : *Recherches sur les causes de l'inondation causée par la rupture des digues de la rivière de Robec, et moyens de les prévenir*, 1820 ; *Notice sur l'influence des localités dans les diverses fabrications*, 1821 ; *Précis sur l'histoire de l'invention des machines à vapeur*, 1822 ; *Mémoire sur les polygones étoilés*, 1824 ; *Considérations sur l'état actuel de la France sous le point de vue moral*, 1828 ; *Observations météorologiques de 1833 à 1838* ; *Observations sur le magnétisme animal*, 1842 ; *Observations sur la magnétologie*, 1844 ; *Traité d'Arithmétique à l'usage d'une première étude*, Paris, Hachette, et Rouen, Mégard, 1846, in-8° (avec M. A. Lévy, l'un de ses fils); *Dromographie planétaire*, 1852.

Deux des fils de notre savant compatriote sont honorablement connus à Rouen, où ils ont fixé leur résidence : l'aîné, M. Auguste Lévy, mathématicien, officier de l'Université, secrétaire de l'Académie de Rouen pour la classe des sciences, est auteur de quelques notices sur la météorologie ; le second, M. Edmond Lévy, architecte et associé de M. Poncet pour l'exécution des grands travaux dans notre ville, est auteur d'une *Histoire de la Peinture sur verre en Europe*, d'une *Etude sur Michel-Ange* et d'une *Etude philosophique sur l'Architecture*, mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique en 1857.

(Voir la Notice biographique, par M. J. Girardin; le Précis de l'Académie de Rouen, année 1853, et le Manuel du Bibliographe normand, par M. E. Frère.)

LÉZURIER DE LA MARTEL (Louis Geneviève), baron de l'Empire, officier de la Légion-d'Honneur, ancien maire de Rouen, naquit le 25 mai 1765, d'un honorable négociant qualifié du titre d'écuyer-secrétaire du roi et qui fut échevin de Rouen, juge au tribunal de commerce de la même ville et consul de Suède. Il alla achever ses études en Allemagne, puis il voyagea pour son instruction en Fin-

lande, en Russie, en Prusse, séjourna quelque temps à Saint-Pétersbourg, visita Riga, Kœnigsberg, Dantzick, et revint dans sa famille utiliser les observations qu'il avait recueillies sur les institutions, les mœurs, les idiomes et le commerce de ces différents pays.

Signalé pour sa capacité et pour son énergie, lors de l'organisation de la garde nationale, en 1789, M. Lézurier, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fut nommé à l'un des premiers grades et admis, à la même époque, dans le conseil municipal, dont il devint président.

En septembre 1793, un grand nombre des membres de ce conseil ayant été emprisonnés par ordre du représentant Lacroix, M. Lézurier, dans une assemblée tenue dans l'église Saint-Vincent, prit courageusement la défense de ses collègues et protesta hautement contre le régime de la Terreur, ce qui faillit lui coûter la vie, car il fut arrêté le lendemain et enfermé à Saint-Yon, devenu la prison des suspects. Pendant sa gestion, qui avait duré environ six mois, notre compatriote avait réussi à apaiser, sans effusion de sang, plusieurs émeutes excitées par la famine. Nommé, en 1802, président du conseil général du commerce et de l'agriculture, puis président du tribunal consulaire, il reçut en cette double qualité le premier Consul lors de son voyage à Rouen, eut avec lui de fréquents entretiens et fut admis à son conseil et à sa table pendant toute la durée de son séjour à Rouen.

En 1809, M. Lézurier accepta le commandement de la première cohorte de la garde nationale, et se rendit, à la tête d'un millier d'hommes, au camp de Boulogne, où, malgré les rigueurs de la saison, il ne cessa de faire le métier de soldat. En 1810, il commanda la garde d'honneur de l'empereur et de l'impératrice, et reçut alors le titre de baron de la Martel. Elu en 1812 membre du corps législatif, il profita de cette position pour s'occuper, à cette époque de disette, de l'approvisionnement de la ville de Rouen, et obtint du gouvernement 6,000 sacs de farine, ce qui contribua à sauver la population rouennaise des horreurs de la famine dont elle était menacée.

Appelé aux fonctions de maire le 25 mars 1813, M. le baron de la Martel préserva aussi la ville d'une épidémie imminente par les précautions qu'il prit et pour le débarquement et pour l'entrée à l'hôpital de Saint-Yon de 4,000 soldats de différentes nations atteints du typhus. A la rentrée des Bourbons, il prêta serment de fidélité au roi et continua à remplir ses fonctions, qu'il quitta pendant les Cent-Jours, ne se croyant pas alors délié de son serment, mais qu'il reprit au second retour de Louis XVIII.

Ce fut surtout à l'époque de l'invasion étrangère, et lorsque 30,000 soldats prussiens occupaient Rouen et ses environs, que le baron de la Martel montra jusqu'où pouvaient aller son courage et son patriotisme. Plusieurs de ces soldats ayant eu l'audace de se présenter à lui pour réclamer le pillage pendant une heure :

« Pillez si vous voulez, répondit avec fermeté le courageux magistrat, mais je vous en préviens, je fais sonner le tocsin ; à l'instant la garde nationale sera sur pied, et pas un de vous ne sortira vivant de cette ville. » Cette contenance énergique en imposa aux mutins, qui se retirèrent en proférant des menaces, mais sans oser, toutefois, les mettre à exécution.

Peu de temps après, et lorsque les Prussiens étaient sur le point de quitter la ville, le général Sacken ne craignit pas de demander à notre premier magistrat municipal que le séjour de son armée à Rouen fût constaté par une médaille commémorative; mais notre compatriote, indigné, brisa l'écritoire qu'il avait devant lui, en s'écriant : « Général, on me coupera la main plutôt que de me faire signer une telle humiliation. » Sacken ne crut pas devoir insister, et les Prussiens se passèrent de médaille.

M. Lézurier de la Martel donna sa démission de maire le 9 novembre 1815, rentra dans la vie privée et se retira près de Rouen, à Hautot, commune que plus tard il administra en qualité de maire. C'est là qu'il termina son honorable carrière, au château de Sainte-Vaubourg, le 23 janvier 1852, dans sa quatre-vingt-septième année.

M. Lézurier de la Martel avait été président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et membre de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, de la Société libre du Commerce et de l'Industrie, etc. On a de lui des discours de réception, des rapports, des mémoires et quelques opuscules, dont voici les principaux : *Traduction d'un morceau du docteur Blair sur le débit oratoire ; Mémoire sur le commerce français considéré dans ses rapports avec le Portugal*; *Essais historiques sur le commerce de la mer Noire à diverses époques ; Mémoire sur les taches du soleil ; Notice sur la planète Vénus* ; *Observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée; Criton et Euphémon*, traduit de l'allemand de Gellert, *et Notions historiques sur la vie et les ouvrages de ce professeur ; Jules César*, traduit de Shakespeare ; *Dissertation sur les Danaïdes ; Dissertation sur Aix-la-Chapelle* ; *Origine des Cosaques ; Histoire de la Hanse Teutonique* ; *Agnès Sorel et La Vallière ; les deux Euclyde*, dialogue ; *Histoire et statistique de la Sardaigne*.

Le nom de Lézurier de la Martel a été donné à l'une des nouvelles rues de Rouen. Le portrait de notre honorable compatriote, peint par M. Renouard, décore l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

(Voir la Notice biographique, par M. A.-G. Ballin ; le Précis de l'Adémie de Rouen, 1852 ; les journaux de Rouen des 25 et 27 janvier 1852, etc.)

L'HOMME ou LHOMMET (Martin), né au commencement du seizième siècle, exerçait la profession de maître imprimeur à Paris. Accusé et convaincu d'avoir publié des livres diffamatoires, entre autres, un pamphlet intitulé *le Tigre* et dirigé contre le cardinal

de Lorraine, il fut condamné par le parlement, le 15 juillet 1560, à être pendu en place Maubert. Un Rouennais nommé Robert Dehors, qui se trouvait présent à l'exécution, ayant fait entendre quelques paroles de compassion sur le sort de son malheureux compatriote, fut immédiatement arrêté et condamné au même supplice, qu'il subit peu de jours après.

(Voir le Manuel bibliographique Normand, par M. Ed Frère.)

LOUIS (Pierre), né le 4 juillet 1665, fit ses études au collége des jésuites de Rouen, embrassa la carrière ecclésiastique et alla recevoir à Paris, en 1697, le titre de docteur en Sorbonne. Pourvu, l'année suivante, d'un canonicat dans la cathédrale de Rouen, il fut bientôt remarqué par sa piété et par son savoir, puis devint, sous l'épiscopat de Colbert, qui avait apprécié son mérite, promoteur général du diocèse, fonctions dans lesquelles il se montra des plus capables. S'étant rendu appelant de la bulle *Unigenitus*, l'abbé Louis fut, après la mort de l'archevêque de Colbert, en butte aux attaques des défenseurs de cette bulle, lesquels étaient alors nombreux et puissants. Cet honorable ecclésiastique mourut à Rouen le 24 octobre 1744. Il avait légué à la bibliothèque du chapitre de la cathédrale tous les livres qu'il possédait et dont le nombre était considérable.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

LUCAS (Paul), né le 31 août 1664, d'un riche marchand de Rouen, fit connaître de bonne heure son penchant pour les voyages. S'étant d'abord livré au commerce de la joaillerie, il parcourut, en exerçant cette industrie, la Turquie et l'Egypte, prit ensuite du service dans les troupes vénitiennes et assista au siége de Négrepont. En 1688, il s'embarqua sur un bâtiment armé en course contre les Turcs, obtint un commandement et revint en France vers 1696, rapportant des pierres antiques gravées, des médailles et des manuscrits, qui furent placés dans la bibliothèque du roi.

En 1699, Paul Lucas entreprit un nouveau voyage, mouilla au port d'Alexandrie, remonta le Nil jusqu'aux Cataractes ; puis, quittant l'Egypte, il gagna l'île de Chypre, traversa Balbeck, Damas, Alep, l'Arménie, la Perse, séjourna à Ispahan et ensuite à Bagdad.

La maison des Capucins, où il résidait dans cette dernière ville, ayant été pillée par les gens du pacha, notre voyageur perdit la plus grande partie de la riche collection de curiosités qu'il avait rapportée de Perse. Pris par un corsaire en revenant de ce voyage, il fut dépouillé du peu qui lui restait et revint enfin à Paris en 1703, après avoir éprouvé bien des traverses. En 1705, notre compatriote reçut du roi l'ordre de retourner dans le Levant, avec mission d'y rechercher les monuments de l'antiquité. Il traversa alors l'Anatolie, Césarée de Capadoce, revint sur les bords du Bosphore et s'embarqua pour Athènes. Il visita les îles de l'Archipel,

pénétra dans le pays, vit Smyrne, Konieh, Jérusalem, et revint en France en 1708. Il fit encore, par ordre du gouvernement, deux autres voyages dans les mêmes contrées, en 1714 et en 1723, après lesquels le roi lui témoigna qu'il était satisfait de ses services et le nomma son antiquaire.

Paul Lucas se reposa pendant quelques années ; mais en 1736, sa passion s'étant réveillée avec une nouvelle ardeur, il partit pour l'Espagne, où le roi Philippe V l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et le chargea du classement de son cabinet de médailles.

Atteint, vers la fin de cette même année, d'une grave et longue maladie, il mourut à Madrid, le 12 mai 1737.

On a de ce célèbre voyageur, auquel on reproche avec raison quelque exagération dans ses récits, les relations de voyages dont voici les titres : *Voyage au Levant*, *contenant la description de la Haute-Egypte, suivant le cours du Nil*, *depuis le Caire jusqu'aux Cataractes*, *etc.* (rédigé par Beaudelot-Dairval), Paris, Simart, 1704 et 1714, 2 vol. in-12, fig. ; *Voyage fait par ordre du roi dans la Grèce*, *l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique*, 1704 et 1708 (rédigé par Fourmont), Paris, Simart, 1710 et 1712, 2 vol. in-12, fig. ; *Voyage fait en* 1714, *par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la Haute et Basse-Egypte, etc.* (rédigé par l'abbé Banier), Rouen, Robert Machuel, 1719, 3 vol. in-12 (plusieurs éditions).

(Voir le Dictionnaire de Moréri, le Mercure de France, du mois de décembre 1732 ; la Biographie Universelle, etc.)

LURIENNE (Georges-Charles de), né en 1732, était chanoine de la cathédrale de Rouen. Aimant à cultiver les lettres, il fut reçu à l'Académie des Palinods de sa ville natale, et devint, en 1774, juge du concours des pièces de poésie envoyées à cette Académie.

On a de lui des discours d'ouverture fort remarquables et les Eloges des présidents de Bailleul et de Rouville. Arrêté comme suspect, à l'époque de la Terreur, à cause de son refus de serment, l'abbé de Lurienne fut envoyé à Paris, détenu dans la prison de Luxembourg et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 19 messidor an II (7 juillet 1794), comme complice d'une prétendue conspiration qui aurait eu lieu dans cette prison. Cet arrêt, comme tous ceux qui furent prononcés par ce tribunal de sang, reçut immédiatement son exécution.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

M.

MAC-CARTAN (Christophe), ecclésiastique distingué, naquit en 1799. Il fut d'abord vicaire de la cathédrale de Rouen, chanoine honoraire, puis devint, en 1838, curé de la paroisse de Saint-Ouen de la même ville.

M. l'abbé Mac-Cartan était monté en chaire le 13 avril 1851, dimanche des Rameaux, et venait de terminer un prône sur la solennité du jour, lorsque, se disposant à descendre, il fit une chute du haut de l'escalier et alla se briser le crâne sur les dalles de l'église, où il trouva une mort presque instantanée. Un nombreux cortége, composé de toutes les classes de la population de Rouen, où cette mort violente avait causé une grande consternation, assista aux obsèques du malheureux curé, dont le corps fut inhumé dans l'un des caveaux de la chapelle de la Vierge, au chevet de l'église de Saint-Ouen.

M. l'abbé Mac-Cartan avait disposé de la majeure partie de sa fortune en faveur d'une école des frères fondée par lui sur sa paroisse. Le reste fut réparti entre la fabrique et les pauvres de Saint Ouen, dont il s'était montré constamment l'ami et le bienfaiteur. Ce regrettable ecclésiastique avait aussi fondé un service perpétuel pour le repos de l'âme des condamnés au dernier supplice qu'il avait eu mission d'assister jusqu'au pied de l'échafaud, lorsqu'il remplissait les fonctions de vicaire de la cathédrale.

L'abbé Mac-Cartan est auteur d'un livre intitulé : *Explication des Cérémonies de la Messe basse, selon les rubriques du Missel de Rouen.* Rouen, Fleury, 1836, in-12.

(Voir les journaux de Rouen des 14 et 17 avril 1851, et la Revue de Rouen du mois d'avril, même année.)

MACHUEL (Etienne-Vincent), né en 1719, était doyen des imprimeurs-libraires de Rouen.

Il fut l'éditeur de la feuille ayant pour titre : *Annonces et Avis divers de la Haute et Basse-Normandie*, feuille hebdomadaire, dont la publication, commencée le 1er juin 1762, s'est continuée jusqu'à la dernière semaine de 1784, époque où lui succéda le *Journal de Normandie*, sous la direction de Milcent.

Machuel a aussi publié, pendant plusieurs années, le *Tableau de Rouen, Almanach contenant des détails sur le commerce de cette ville et l'indication des foires et marchés de la province.*

Cet imprimeur, qui résidait rue Saint-Lô, a également édité de nombreux ouvrages. Il termina sa carrière à Rouen en 1781.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

MAGNART (Pierre), né vers le commencement du dix-septième siècle, exerçait la médecine à Rouen, où il était en réputation.

Il fut, lors de l'enquête ouverte sur les prétendues possessions des religieuses de Louviers, appelé, ainsi que son oncle Jean de Lampérière, aussi médecin, pour faire connaître son opinion au point de vue de la science médicale sur cette étrange mystification. « On ferait des livres, dit M. Floquet dans son *Histoire du Parlement de Normandie*, des âneries du docteur Magnart, qui, cré-

dule et ignorant à l'excès, affirma, comme son parent, que les religieuses étaient véritablement possédées. » Il publia, à l'appui de son opinion, plusieurs écrits en forme de rapports et un ouvrage intitulé : *Traicté des marques des possédez et la preuve de la véritable possession des religieuses de Louviers.* Rouen, Ch. Osmont, 1644, in-4°.

(Voir l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, t. V, etc.)

MAIGNARD (Charles), né en 1594, entra à la fin de ses études dans la congrégation de l'Oratoire, fondée depuis peu par le cardinal de Bérulle. Connu par sa science et par les hautes vertus qu'il possédait, Maignard fut choisi par le fondateur pour diriger la maison de Rouen, avec le titre de supérieur. Après avoir gouverné cette maison pendant quinze ans, ce savant religieux fut appelé à la cure de la paroisse de Sainte-Croix-Saint-Ouen, de la même ville, et déploya dans ses fonctions tout le zèle d'un excellent pasteur, toute l'éloquence d'un prédicateur vraiment évangélique.

L'amour de la solitude ayant dans la suite déterminé l'abbé Maignard à se démettre de sa cure, il se choisit d'abord une retraite dans l'abbaye de Saint-Cyran, au diocèse de Bourges, puis se retira en 1649 dans la maison de Port-Royal, à Paris.

Il y termina sa carrière le 15 janvier 1659, et fut inhumé devant l'autel de Saint-Laurent.

On a de ce pieux personnage quelques ouvrages ascétiques devenus rares, entre autres : *Stances chrétiennes pour louer Dieu.* Paris, 1638, in-4°. L'auteur expose dans ce livre les vérités de la grâce et en prouve la nécessité pour toute œuvre chrétienne, contre l'opinion de Pélage, de Calvin et autres. *Factum apologétique sur la Grâce*, adressé à l'archevêque de Rouen. *L'Aujourd'hui évangélique*, dans lequel se trouve expliqué cet endroit où Notre-Seigneur défend de se mettre en peine du lendemain.

(Voir les Mémoires de Cambout de Pontchâteau sur Maignard, la Bibliothèque française de l'abbé Goujet, t. XVI ; le Nécrologe de Port-Royal, etc.)

MAIGNART (Charles), sieur de Bernières, de la Rivière-Bourdet, de Bostières, Berquetot, etc., conseiller du roi et maître des requêtes, naquit en 1617. Homme d'une grande piété et d'une charité inépuisable, il fit bâtir à ses frais, à Rouen, un nouvel hôpital, agrandir celui des pestiférés, et se voua au soulagement des pauvres de Normandie, de Picardie et de Champagne, lorsqu'en 1649, ces trois provinces furent désolées par la famine et la guerre civile.

Ayant vendu sa charge de maître des requêtes afin d'être plus à même de secourir les malheureux et plus libre de solliciter les riches en leur faveur, il se consacra aux œuvres de charité avec tant de zèle et de succès, qu'on lui donna partout l'honorable nom

de *procureur général des pauvres de tout le royaume*. Il fit, pour toucher les âmes charitables, imprimer les deux traités de l'abbé de Saint-Cyran sur l'aumône.

Chargé par Mme de Longueville, à laquelle il avait rendu quelques services lorsqu'elle était à Rouen, de visiter les paroisses qui se trouvaient sous sa dépendance en Normandie, Maignart s'acquitta de cette mission avec l'ardeur de la piété et le zèle de la bienfaisance. Soupçonné de jansénisme à cause de ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal, chez lesquels il s'était retiré, Maignart de Bernières fut exilé à Issoudun en Berry, où il emmena ses deux fils. Il supporta cet exil avec beaucoup de résignation et mourut en ce lieu le 31 juillet, peu d'heures avant la réception d'un ordre de rappel. Son corps, rapporté à Rouen, fut inhumé dans l'église des Capucins de Sotteville, où se trouvaient déjà la sépulture de sa femme et celles de plusieurs membres de sa famille.

(Voir l'Histoire Ecclésiastique, par l'abbé Racine, t. XI; le Nécrologe de Port-Royal; Mémoires de Thomas Du Fossé et Histoire de la ville de Rouen, par Farin, t. II.)

MAILLARD (Nicolas), né dans la seconde moitié du quinzième siècle, entra en religion chez les Célestins de Paris, et dirigea dans la suite, avec le titre de prieur, les abbayes de Metz et de Gentilly.

On a de lui la traduction de deux ouvrages de piété écrits en langue italienne : le premier est un livre de *Méditations sur les Evangiles de l'année*, composé par le chanoine François; le second, un *Traité de la Vertu*, en douze dialogues, par le P. Marcellini, de l'ordre de Saint-François. Ces deux traductions ne furent imprimées à Paris qu'en 1604. Nicolas Maillard fit aussi réimprimer, pour Geoffroy de Marnef, l'*Histoire d'Eutrope*, avec les huit livres d'additions de Paul Diacre. Paris, 1512, in-folio, dédié à Antoine Boyer, abbé de Saint-Ouen de Rouen.

Il termina sa carrière en Italie, mais nous ignorons à quelle époque.

(Voir la Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, t. Ier; Histoire littéraire de la France, t. Ier; Histoire des Archevêques de Rouen, par dom Pommeraye, etc.)

MAINFRAY (Pierre), poëte dramatique, né vers 1580, fut un prédécesseur presque ignoré de l'illustre compatriote qui devait être bientôt le père du théâtre en France.

Les œuvres de ce poëte rouennais, très-recherchées des amateurs, se composent de trois tragédies et d'une comédie ; deux de ces pièces, *les Forces incomparables et Amours du grand Hercule*, etc., et *Cyrus*, ont eu les honneurs de la représentation; mais, ainsi que l'affirment les historiens du théâtre français, il n'en a point été de même pour les deux autres, *la Rhodienne* et *la Chasse Royale*.

On lit en tête de la tragédie de *Cyrus*, dédiée par Mainfray à sa ville natale, le huitain suivant :

« Ouvrage de Magus, honneur de Normandie,
» Où jadis reluisaient nos braves ducs Normands,
» Dont le nom effrayoit le cœur des Ottomans,
» Reçois de ton Mainfray *Cyrus* qu'il te dédie.
» Si de toy j'ai mon estre et pour toy je veux vivre ;
» Je ne dois seulement te consacrer mes vers ,
» Mais chanter ton renom par tout cet univers,
» Afin de vivre en toy et te faire en moy vivre. »

Des quatre pièces de Pierre Mainfray, dont les défauts sont ceux de presque toutes les pièces dramatiques de cette époque, *Cyrus* seul présente quelque intérêt ; les trois autres n'ont guère de remarquable que leurs titres surabondamment explicites, ainsi qu'on en peut juger : *Les Forces incomparables et Amours du grand Hercule, où l'on voit artistement dépeints son trépas, sa générosité et son immortalité, malgré l'envie de Junon, sa marastre*, tragédie en quatre actes et en vers. Troyes, Nicolas Oudot, 1616, in-8°. —*Cyrus triomphant ou la fureur d'Astyage, roi de Médie*, tragédie en cinq actes avec des chœurs, dédiée à la ville de Rouen. Rouen, David du Petit-Val, 1618, in-12.— *La Rhodienne ou la cruauté de Soliman, tragédie où l'on voit naïvement descrites les infortunes malheureuses d'Eraste et de Perfide*. Troyes, Nicolas Oudot, 1621, in-12.— *La Chasse royale, où l'on voit le contentement et l'exercice de la chasse des cerfs, des sangliers, des ours, ensemble la subtilité dont une chasseresse usa envers un Satyre qui la poursuivait d'amour*, comédie en quatre actes. Troyes, Nicolas Oudot, 1625, in-12.

(Voir l'Histoire du Théâtre français, des frères Parfait, t. IV, et les Recherches sur les Théâtres de France, par de Beauchamps, t. II.)

MALHORTIE (Nicolas-Jean), né vers 1732, d'un maître menuisier de la paroisse Saint-Maclou, de Rouen, étudia le dessin et l'architecture à l'école dirigée dans cette ville par J.-B. Descamps, où il obtint un premier prix. Dans la suite, il s'occupa plus spécialement de l'invention et du perfectionnement des machines utiles à l'industrie, et se fit connaître par la confection d'un appareil fort ingénieux destiné à curer les rivières. Etant allé à Paris avec une recommandation de Descamps, il travailla d'abord pour se procurer des moyens d'existence chez un maître menuisier et fut bientôt remarqué pour quelques-uns de ses travaux, qui fixèrent l'attention de l'Académie des sciences.

Lors de l'établissement des écoles gratuites, Malhortie fut nommé professeur d'architecture, et enseigna avec distinction les mathématiques, la perspective, la coupe du trait, et devint plus tard inspecteur de ces mêmes écoles, qui déjà avaient pris un grand accroissement.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

MALLEUX (Louis-François), né le 15 décembre 1760, fit ses études à Rouen, au séminaire de Joyeuse, où il devint professeur. Entré dans le sacerdoce, il prit, en 1791, la direction de cet établissement, refusa de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, puis fut arrêté et emprisonné par l'ordre du comité de surveillance. Resté caché dans la ville après sa mise en liberté, il courut de grands dangers et rendit, par l'exercice de son pieux ministère, d'éminents services à la population.

En 1800, lorsqu'on eut appris la mort du cardinal de La Rochefoucauld, l'abbé Malleux fut nommé, par le chapitre métropolitain, réuni dans l'église Saint-Ouen, l'un des vicaires généraux capitulaires. En 1802, il devint curé de Notre-Dame du Havre jusqu'en 1804, où il fut rappelé à Rouen, sous l'épiscopat du cardinal Cambacérès, pour reprendre les fonctions de vicaire-général avec le titre de trésorier official. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1824, époque à laquelle elles lui furent brusquement retirées par le grand-vicaire, M. l'abbé Lesurre. Il fut, l'année suivante, nommé chanoine titulaire, et termina sa carrière à Rouen, le 27 avril 1838.

Cet ecclésiastique, des plus recommandables, était un très éloquent prédicateur. Il a écrit et publié, avec l'abbé Papillaut, plusieurs *Mandements* contre le schisme tenté par l'abbé Clément, puis *Instruction en forme de Catéchisme*, imprimé par l'ordre du chapitre de l'église métropolitaine de Rouen, le siége vacant. Rouen, 1802, in-12.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier, et les Eglises et le Clergé de la ville du Havre, par M. l'abbé J.-B. Lecomte.)

MARCADÉ (Napoléon-Victor), jurisconsulte distingué, naquit le 26 juillet 1810. Après avoir débuté au barreau de Rouen, il alla se fixer à Paris et fut reçu avocat à la cour de cassation, puis au conseil d'Etat. C'est alors que s'ouvrit pour lui un horizon nouveau. Nourri par de fortes études dans la science du droit français et ayant remarqué qu'il existait des lacunes dans les commentaires, il entreprit de les combler en publiant l'ouvrage suivant : *Eléments de droit civil français, ou Explication théorique et pratique du code Napoléon, contenant l'analyse critique des auteurs et de la jurisprudence*, Paris, Cotillon, 1842, 3 vol. in-8°; 1844, 7 vol. in-8°; 1852, 6 vol. in-8°. Cet important ouvrage est continué par M. Paul Pont.

On a encore de ce savant jurisconsulte : *Etudes de Science religieuse expliquée par l'examen de la nature de l'homme*, contenant, avec une préface historique et philosophique : 1° les Principes de Théodicée et l'établissement de l'Eglise ; 2° l'Examen démontrant l'accord intime de la raison et de la foi du libéralisme et du christianisme ; 3° des Mélanges terminés par la critique du jugement porté sur Voltaire, sa philosophie et la révolution dans l'*His-*



toire des Girondins, de M. de Lamartine, Paris, Cotillon, 1847, in-8° ; *Revue de Jurisprudence et de Législation*, avec MM. Demolonge et Paul Pont, 1850.

Une santé de plus en plus chancelante avait déjà, depuis quelques années, forcé M. Marcadé à quitter le barreau, et il habitait Rouen depuis peu de temps, lorsque, par suite de la cruelle maladie dont il était atteint, la mort vint le frapper dans la force de l'âge, le 17 août 1854.

Il a été inhumé à Saint-Germain-des-Essourts, près de Buchy.

(Voir la Littérature française contemporaine et la Notice nécrologique, par M. P. Lemarcis, *Mémorial de Rouen* du 20 août 1854.)

MARESTE (Antoine de), seigneur d'Alges, né au commencement du dix-septième siècle, était avocat général à la cour des aides de Rouen. Homme très savant et grand amateur de bibliographie, il possédait une riche et curieuse collection de livres, tant imprimés que manuscrits, dont la majeure partie passa dans la bibliothèque du ministre Colbert.

De Mareste a laissé un manuscrit, contenant *l'Histoire de l'abbaye de Fécamp, du prieuré de Saint-Gabriel et autres dépendances de cette même abbaye*. Ce manuscrit, dit le P. Le Long dans sa *Bibliothèque de la France*, était conservé à la bibliothèque du roi.

De Mareste termina sa carrière en 1672.

(Voir l'Histoire de la Maison d'Harcourt, par G.-A. de La Roque, t. I ; les Mélanges de Littérature, par Vigneul de Marville, t. I, etc.

MARGUERITTE, né en 1795, d'un tailleur d'habits de Rouen, fut d'abord maître d'études dans un pensionnat de cette ville ; puis il alla chercher fortune à Paris, où, après avoir été commis chez un libraire, il devint, par son intelligence et son aptitude pour les grandes entreprises, directeur de l'administration du gaz et l'un des hommes les plus considérables de la finance.

M. Margueritte, qui avait épousé une actrice célèbre du Vaudeville, Mlle Minette, née Ménestrier, était un homme de beaucoup d'esprit, vivant parmi les artistes, auxquels il aimait, à l'occasion, à rendre de bons et généreux services. Il est mort subitement à Paris, en mars 1857.

MARIE (Jean-Pierre), né en 1589, entra chez les Jésuites et devint l'un des plus habiles prédicateurs de cette compagnie. On a de lui les ouvrages ascétiques dont voici les titres : *la Science du Crucifix, en forme de méditations*, Paris, 1642, in-12 ; une nouvelle édition, revue et corrigée par le P. Grou, Lyon et Paris, 1838 in-18 ; *le Divertissement du Sage*, 1665, in-8° ; *les Voies de Dieu dans la Solitude*.

Le P. Marie mourut à Bourges le 21 avril 1645.

(Voir les Mémoires biographiques par Guilbert, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

MARIE (François), né le 19 mai 1774, fut d'abord employé comme typographe dans la maison Renouard, à Paris, puis dans celle de M. Crapelet, où il se fit remarquer pour son talent de compositeur. Revenu à Rouen, sa ville natale, il devint prote chez M. Robert, auquel il succéda vers l'année 1804.

A partir de cette époque jusqu'en 1839, où il termina sa carrière, M. Marie a imprimé dans son établissement, outre un journal d'annonces qui fut d'abord intitulé : *Chronique de l'Europe*, les journaux politiques, judiciaires, commerciaux et littéraires dont voici les titres : le *Neustrien*, l'*Indépendant*, l'*Echo*. Notre honorable compatriote, qui aimait à s'occuper d'horticulture, fut l'un des premiers membres fondateurs de la société de ce nom à Rouen. Il coopéra aussi très activement à la création d'une caisse d'épargne dans la même ville.

(Voir la Notice nécrologique, par M. Delorme ; le Bulletin de la Société centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure.)

MARTAINVILLE (Charles-Adrien Deshommets, marquis de), né le 5 mai 1783, appartenait à une famille dont plusieurs membres avaient figuré honorablement dans la magistrature et dans l'armée.

M. le marquis de Martainville, qui devait prendre une large part aux affaires administratives du pays, devint, en 1813, membre de la commission des hospices de Rouen, fut nommé, en 1816, membre du conseil général, qu'il présida de 1825 à 1830; maire de Rouen en 1821 et député de l'arrondissement d'Yvetot de 1824 à 1828. Il eut constamment pour but l'intérêt général ; comme maire et comme député, il seconda de tous ses efforts l'opinion qui poussait à l'entreprise des grands travaux publics, dont notre cité eut elle-même une part relative sous son administration.

Fidèle à ses convictions politiques, M. le marquis de Martainville rentra dans la vie privée après la révolution de 1830. Il ne cessa, dès-lors, de contribuer aux progrès de l'agriculture dans nos contrées, et membre du comice agricole de Valmont, il y fonda des prix d'encouragement. Possesseur d'une grande fortune, il sut en faire le plus noble usage, et il n'est pas une seule des communes où il avait quelques propriétés qui n'ait reçu des marques de sa sollicitude et de ses libéralités. M. le marquis de Martainville était membre de l'Académie de Rouen, de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure depuis 1821, et chevalier de la Légion-d'Honneur depuis cette même année. Il a terminé sa carrière à Sassetot-le-Mauconduit, le 17 octobre 1847, et a été inhumé dans l'un des cimetières de Rouen (route de Neufchâtel).

(Voir les Notices biographiques, par M. Martin de Villers ; le Précis de l'Académie de Rouen, 1848, par M. A. Dubreuil ; les Mémoires de la Société centrale d'Agriculture, 1848, etc., par M. C. de Vigerelles.)

MASSELIN (Jean), docteur en théologie, en droit civil et canonique, chanoine official de la cathédrale de Rouen, conseiller-clerc à l'Echiquier et plus tard au Parlement de Normandie, haut doyen du chapitre métropolitain, naquit vers 1433. Cet ecclésiastique, l'un des plus éminents de son temps par le mérite, le savoir et l'éloquence, fut en 1474, choisi par le chapitre et par le clergé pour aller défendre les droits de l'Eglise à la cour de Louis XI, mission délicate dont il s'acquitta avec un plein succès.

Jean Masselin fut aussi chargé pendant la minorité de Charles VIII de représenter l'église de Rouen aux Etats-Généraux tenus à Tours, en 1484, où il présida la section de Normandie. Il montra dans cette assemblée beaucoup de fermeté et d'indépendance, défendit avec un grand talent la cause de l'économie dans les finances, c'est-à-dire la cause du peuple, alors accablé d'impôts, puis laissa percer sur la question importante des prérogatives des Etats et du pouvoir royal des opinions fort avancées pour l'époque. Masselin, avant d'être chanoine de l'église de Rouen, avait été vicaire général du cardinal La Balue, évêque d'Evreux. Il devint trésorier du cardinal d'Estouville, et après la mort de Robert de Croixmare, archevêque de Rouen, dont il avait eu la confiance, il continua à remplir les fonctions de vicaire général sous l'épiscopat du cardinal Georges d'Amboise.

Il termina sa carrière le 27 mai de l'année 1500 et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale de Rouen.

Ce savant et éloquent personnage a laissé à l'état de manuscrit un journal en latin contenant de précieux détails sur les Etats-Généraux de Tours, où il avait joué un rôle si important. Ce journal a été publié en 1835, avec une traduction et une notice, par M. Adhelm Bernier. Il fait partie des *Documents inédits de l'Histoire de France*.

(Voir la Notice de M. Ch. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure, et les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, 1851.)

MASSELIN (Jean), neveu du précédent, fut d'abord curé de Saint-Hélier, devint chanoine de la cathédrale de Rouen et fit un voyage en Terre Sainte. On a de lui une chronique manuscrite des archevêques de la même ville ; elle se trouve à la Bibliothèque impériale, catalogue latin, n° 5659. Masselin mourut vers 1554.

MAUBERT (Pierre), né au commencement du dix-huitième siècle, embrassa la vie monastique dans l'ordre des Dominicains, où il devint professeur de philosophie. On a de lui : *De la Vanité des biens et des avantages du monde*, dédié à M. de La Rochefoucauld, Paris, 1765, in-12 ; *Notice historique sur l'Institut de saint Dominique*, 1767, in-12 ; *l'Esprit et l'Excellence de la Profession militaire, selon les principes de vertu et de religion*, 1774, in-12.

(Voir la France littéraire de J.-M. Quérard)



MAUBERT DE GOUVEST (Jean-Henri), né en 1721, d'un marchand de Rouen, fut successivement religieux capucin, officier d'artillerie, précepteur, historien, publiciste et directeur de la Comédie-Française en Allemagne. Ce personnage, qui s'était trompé sur sa véritable vocation en embrassant la vie monastique, eut, ce qui ne doit nullement étonner, d'après le nombre et la diversité des professions qu'il exerça, une existence pleine d'aventures qui tiennent du roman.

Echappé de son couvent en 1745, il se réfugia en Hollande avec des lettres de recommandation qu'il avait eu l'adresse de se procurer pour l'abbé de La Ville, ministre de France à La Haye, et de là passa en Allemagne, où il prit du service comme volontaire dans l'armée saxonne et devint officier d'artillerie.

Ayant acquis des connaissances profondes sur les intérêts et les ressources des différents Etats de l'Europe, il écrivit sur ces matières, se fit par ce moyen une certaine réputation, puis embrassa ouvertement le protestantisme.

Maubert de Gouvest fut pendant longtemps en butte à d'odieuses calomnies et victime de toutes sortes de persécutions, surtout de la part de ceux qui ne voyaient en lui qu'un moine apostat. Rentré en France, où il avait, disait-il, l'assurance d'être employé par le duc de Belle-Isle, la mort de ce dernier fit évanouir toutes les espérances qu'il avait de ce côté.

Etant retourné en Allemagne, il obtint la direction d'un théâtre exploité par des comédiens français. Arrêté en 1764 comme moine fugitif, il fut jeté dans un cachot où il resta onze mois; puis, parvenu à s'évader, il se dirigeait vers une des capitales du Nord, lorsqu'il tomba gravement malade et mourut à Altona (Danemark), le 21 novembre 1767.

Les principaux ouvrages composés ou seulement publiés par Maubert de Gouvest sont : *Testament politique du cardinal Alberoni*, Lausanne, 1753, in-8°; *Histoire politique du siècle où se voit développée la conduite de toutes les cours, etc.*, Londres, 1754, in-12; Lausanne, 1757, in-4°; *l'Ami de la Fortune ou Mémoires du marquis de S. B.*, Londres, 1754, 2 vol. in-12; *l'Illustre Paysan ou Mémoires des Aventures de Daniel Moginié, etc.*, Lausanne, 1754, in-12; *le Temps Perdu ou les Ecoles Publiques, etc.*, Amsterdam, 1755, in-8°; *Réflexions d'un Suisse sur la Guerre présente*, Bruxelles, 1762, in-12; *Mémoires Militaires sur les anciens, etc.*, Bruxelles, 1762, 2 vol. in-12, fig.; *la Paix générale ou Considérations du docteur Man Lover, d'Oxford*, 1762, in-8°; *Testament Politique du chevalier de Walpole*, 1767, 2 vol. in-12; *Lettres du chevalier de Talbot*, Amsterdam, 1768, 2 vol. in-12.

(Voir l'Eloge de Maubert de Gouvest, par l'abbé Yvon; la Nécrologie des Hommes célèbres, année 1769; la Vie du même personnage, par Chevrier; la France Littéraire, par J.-M. Quérard, et la Biographie universelle.)

MAUFER (Pierre), né dans le quinzième siècle, fut, comme son compatriote rouennais Martin Morin, envoyé en Allemagne et en Italie par Lallemant de Contray (1), afin de se perfectionner dans l'art de l'imprimerie, alors à sa naissance.

Etabli d'abord à Padoue, Maufer imprima dans cette ville *la Physionomie du Conciliator*, de Pierre d'Aponor, 1474; *le Traité des Minéraux*, d'Albert-le-Grand, 1476; *le Digeste*, 1479. En 1480, il était à Vérone, où il publiait *l'Histoire de Josèphe*; puis, passé plus tard à Modène, il imprima *les Commentaires de Gaietani de Thienis sur les quatre Livres des Météores d'Aristote*, 1491. La nomenclature d'une grande partie des ouvrages imprimés en latin par Pierre Maufer se trouve dans *le Manuel du Bibliographe normand*, de M. Ed. Frère.

(Voir l'Essai sur la Typographie, par A. Didot; l'Encyclopédie moderne, tome XXVI; l'Etablissement de l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen, par M. A. Pottier; la Revue de Rouen, 1836; *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen aux quinzième et seizième siècles*, par M. Ed. Frère.)

MAUGERT (Etienne), né en 1764, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Lors de la suppression des établissements monastiques à l'époque de la Révolution, dom Maugert, qui s'était sécularisé, fut nommé curé de Visse (Lorraine) et vint professer la physique à Rouen. S'étant prononcé avec beaucoup d'énergie en faveur du parti girondin dans la journée du 31 mai 1793, il fit partie de l'assemblée centrale des députés proscrits réunis à Caen. Mis en état d'arrestation après la dispersion de l'armée fédéraliste, Maugert fut conduit à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 24 floréal an II, comme chef de conspiration, arrêt qui reçut immédiatement son exécution.

(Voir la Biographie des Contemporains.)

MAUVIEL (Jean), peintre, né dans le dix-septième siècle, ne nous est connu que par un tableau de grande dimension exécuté en 1699. Il représente la cérémonie de l'ouverture de la Porte-Sainte, à Rome, au grand jubilé de cette même année, par le cardinal de Bouillon, de la Tour d'Auvergne, sous-doyen du sacré-collége et abbé de Saint-Ouen de Rouen.

Ce tableau, attribué à tort à Léger, autre peintre rouennais, fut donné par le cardinal à l'église de son abbaye, où il se trouve encore aujourd'hui. Il avait été payé à son auteur la somme de 600 livres.

(Voir les Notes historiques sur les diverses réparations faites à

(1) Lallemant de Contray fonda à Rouen, au quinzième siècle, le premier établissement typographique.

l'église Saint-Ouen de Rouen dans les dix-septième et dix huitième siècles, par M. Ch. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure; la Revue de Rouen, 1851, et le Catalogue des Tableaux du Musée de Rouen, année 1809.)

MAZELINE (Pierre), statuaire habile, naquit en 1663. Les principaux ouvrages de cet artiste sont : un *Faune*, fort estimé des connaisseurs; *l'Apollon pythien*, d'après l'antique (statues qui ornaient, avant la Révolution, le jardin du Palais-Royal); *Europe* (galerie de Versailles); *Saint-Jean-Chrysostôme*, *Saint-Grégoire-le-Grand*, ornant la balustrade de l'église des Invalides.

Mazeline a travaillé, avec le statuaire Simon Hurtrelle, au tombeau élevé dans l'église de Saint-Gervais à Michel Le Tellier, chancelier de France, et à celui du duc de Créqui, qui se trouvait avant la Révolution dans l'une des chapelles de l'église des Capucines.

Cet artiste avait été reçu à l'Académie de Peinture et de Sculpture en 1668.

Il termina sa carrière à Paris en 1708.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert et le Voyage pittoresque de Paris.)

MESNAGER (Nicolas), habile diplomate, qui, selon les Mémoires biographiques de Guilbert, se serait aussi nommé Le Baillif, naquit en mai 1658, d'un riche et honorable commerçant de Rouen. Il était avocat au parlement de Normandie, lorsqu'en l'année 1700, il fut nommé par les négociants de sa ville natale député prés du conseil du commerce établi à Paris.

Bien apprécié pour l'étendue de ses connaissances par d'Aguesseau, qui présidait ce conseil, Mesnager, bientôt aussi connu de Louis XIV, fut envoyé deux fois en Espagne par ce monarque. D'abord il y alla pour s'entendre avec la cour de Madrid sur des questions relatives aux relations commerciales que la France entretenait alors dans les mers du Sud, puis afin d'arrêter un plan général pour le commerce des Indes, négociations qui eurent un plein succès et méritèrent à notre diplomate la décoration de l'ordre de Saint-Michel. Chargé, en 1707, d'aller conférer sur le même objet en Hollande avec Heinsius, grand pensionnaire des Provinces-Unies, l'habile négociateur réussit en plusieurs points des instructions de son gouvernement dans cette nouvelle mission, et fut envoyé, en 1711, près de la cour de Londres, où il soutint les intérêts de notre commerce, et signa, en 1713, avec le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, la paix d'Utrecht, que ses talents avaient préparée.

Mesnager, lors de son retour en France, reçut du roi un bienveillant accueil et une pension de 10,000 livres, faveur dont il ne jouit que peu de temps.

Il mourut à Paris, frappé d'apoplexie, le 15 juin 1714, et fut inhumé dans l'église de Saint-Roch.

(Voir les Mémoires de Torcy, l'Histoire du Congrès d'Utrecht, par Freschot; les Mémoires biographiques de Guilbert, avec portrait; la Biographie universelle, portrait gravé dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.)

MIDY-HÉRON (Pierre-Nicolas), né le 25 septembre 1725, fut d'abord curé de la paroisse Saint-Lô de Rouen, académicien vétéran, poëte lauréat de l'Académie des Palinods de la même ville, puis devint conseiller à la cour des aides de Paris et secrétaire du roi.

Les pièces qu'il a composées pour le concours des Palinods, et qui furent couronnées, sont : une allégorie latine sur *Jeanne de Valois, femme de Louis XII*, 1742; *la Levée du Siége d'Olmütz*, ode, 1758; *la Conception de la sainte Vierge*, ode, 1759. On a encore de Midy-Héron, qui joignait au talent de la poésie une vaste érudition : *Lettre critique à M. Panckoucke, imprimeur du grand Vocabulaire français*, Amsterdam, Paris, 1767, in-8°; *Seconde Lettre critique*, sur le même sujet, c'est-à-dire sur les omissions et les erreurs contenues dans les deux volumes du grand vocabulaire français, 1768, in-8°.

Il mourut à Chartres en 1796.

(Voir la Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin; les Mémoires biographiques de Guilbert et la France littéraire, de J. M. Quérard.)

MIDY DU CHAUVIN (Louis), ancien officier de cavalerie, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et de celle des Palinods de la même ville, naquit vers le milieu du dix-huitième siècle.

Il cultiva la littérature, composa des vers latins et des vers français, et fut plusieurs fois couronné aux Palinods de Rouen et de Caen. Midy du Chauvin, qui habitait cette dernière cité, fut compris dans l'émeute royaliste qui s'y manifesta en 1791, et subit un emprisonnement de plusieurs mois.

On a de lui : *Stances sur les Sentiments d'une âme qui retourne à Dieu*, 1778, in-8°; *Poëme didactique sur les Avantages et les Règles du vers libre*; *Réflexions sur la nymphe Egérie*; *le Cierge de la Chandeleur présenté à dom Mauger, chevalier de la Vierge et professeur de philosophie, par le fils du docteur Mathanasius*, 1785, in-8°; pièces satiriques, comme les suivantes : *les Cendres de dom Mauger*; *Hommage au beau sexe ou ma Profession de foi à l'endroit de quelques dames de S...* (Caen), *à Véritopolis, chez Bonaventure l'ingénu, à l'Innocence dévoilée*, 1788, in 8° (Satire contre les dames de Caen, à l'occasion du départ du régiment d'A...); *Lettre de l'honorable Jean Rablu, crocheteur et caporal major de la milice de Céna* (Caen),

à l'honorable Pierre Tubeuf, garçon boucher à Passy, 1790, in-8° (deux éditions) ; *Nouvelles Fortunes ou Prospectus d'un Dictionnaire histori-véridi-comique des Origines de nos Elégantes, offert pour étrennes aux Dames du jour par une de leurs vieilles connaissances*, 1797.

On a du même auteur plusieurs pièces de circonstance du genre facétieux.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier ; la France littéraire, de J.-M. Quérard.)

MIDY DU PERREUX, né vers la moitié du dix-huitième siècle, était à la tête d'une importante maison de négoce à Rouen. Il est auteur de quelques écrits sur des matières commerciales, et Adrien Pasquier lui attribue la brochure suivante : *Réfutation des principes et assertions contenus dans une lettre intitulée* : « Lettre de Dupont de Nemours à la Chambre de commerce de Normandie sur le Mémoire qu'elle a publié relativement au traité de commerce avec l'Angleterre, » 1788, in-8° ; mais, selon plusieurs bibliographes, cette brochure a plus vraisemblablement pour auteur Le Couteulx de Canteleu.

(Voir les Biographies manuscrites, par A. Pasquier.)

MILLET DES RUISSEAUX (Jacques), né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, était, selon les Mémoires biographiques de Guilbert, un très habile architecte de son temps. C'est le seul renseignement que nous ayons pu recueillir sur ce personnage, qui, d'après le même biographe, serait mort en 1727.

MOLÉ (Guillaume-François-Roger), avocat et littérateur, naquit en 1742. On a de lui les ouvrages suivants : *La Légende ou Histoire morale*, Genève et Paris, 1768, in-12 ; *Observations historiques et critiques sur les erreurs des peintres, sculpteurs et dessinateurs, dans la représentation des sujets tirés de l'Histoire Sainte*, Paris, 1771, 2 vol. in-12 ; *Histoire des Modes françaises*, Paris, 1774, 2 vol. in-12 (il ne s'agit dans cet ouvrage que des cheveux et de la barbe) ; *Lettre de M. M... (Molé), à M. J... (Jamet), sur les moyens de transférer les cimetières hors des villes, etc.*, 1776, in-8°.

On a encore du même auteur, qui mourut en 1790, deux Mémoires relatifs à l'affaire de l'avocat Pidansat et de M. Enjorrant, conseiller au parlement.

(Voir la France littéraire, par J.-M. Quérard.)

MOLLIEN (Jean-Nicolas), comte de l'Empire, ministre du Trésor public, grand-croix de la Légion-d'Honneur, cordon bleu dans l'ordre de l'Eléphant de Danemark, pair de France, naquit le 29 février 1758, d'un fabricant de passementerie qui habitait rue Martainville (1).

(1) La maison habitée par le père de Mollien portait alors le n° 60.

Il fit de bonnes études au collége de Rouen, alla se perfectionner à Paris; puis, entré fort jeune dans l'administration des finances, il s'y fit bientôt remarquer de ses supérieurs par son aptitude et son application, et devint, avant d'avoir atteint sa vingt-quatrième année, premier commis de cette administration.

Chargé par le ministre, en 1784, du renouvellement du bail des fermes générales, et mis plus tard à la tête d'opérations encore plus importantes qu'il mena à bonne fin, Mollien donna des preuves de sa haute capacité en matière de finances, et cette capacité eut un tel retentissement, qu'il fut un instant question, après 1789, de faire un ministre de l'habile administrateur. Poursuivi pour ses opinions modérées, sous le règne de la Terreur, il subit une détention de plusieurs mois, après laquelle il se retira à Nonancourt, où il reprit la gestion d'une filature qu'il avait montée au commencement de la Révolution.

Revenu à Paris après les événements de thermidor, il fut porté au conseil des Cinq-Cents et nommé, sous le gouvernement consulaire, directeur général de la caisse d'amortissement, fonctions importantes où les talents spéciaux de Mollien furent si favorablement appréciés du premier consul, que celui-ci, devenu empereur, l'appela, en 1804, au conseil d'Etat.

Au commencement de 1806, une plus vaste carrière s'ouvrit encore pour notre compatriote. Napoléon, voulant remplacer son ministre des finances, M. Barbé-Marbois, fit tomber son choix sur Mollien. Voici comment M. Thiers raconte cette nomination dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire :*

« Napoléon fit appeler au conseil M. Mollien, directeur de la caisse d'amortissement, dont il approuvait le gestion et auquel il supposait, beaucoup plus qu'à M. Barbé-Marbois, la dextérité nécessaire à un grand maniement de fonds.

» Après avoir congédié le conseil, il retint M. Mollien, et, sans attendre de sa part ni une observation ni un consentement, il lui dit : « Vous prêterez serment aujourd'hui comme ministre du » Trésor. » Comme M. Mollien, intimidé, quoique flatté d'une telle confiance, hésitait à répondre : « Est-ce que vous n'auriez pas » envie d'être ministre ? » ajouta Napoléon. Et, le jour même, il exigea son serment. »

Justifiant pleinement le choix du chef de l'Etat, notre compatriote parvint bientôt à combler le déficit et à ranimer par le rétablissement d'une caisse de service le crédit depuis longtemps en souffrance. Mollien, demeuré pauvre dans un si haut emploi et au milieu de cette direction d'affaires dans laquelle il eût été, pour tant d'autres, si facile de s'enrichir, donnait ainsi des preuves d'une incorruptibilité qui, connue de tous et bien appréciée par Napoléon, ne pouvait rester sans récompense ; aussi le titre de

comte lui fut il d'abord conféré, puis celui de grand-croix dans l'ordre de la Légion-d'Honneur.

L'empereur lui fit encore accepter une somme considérable destinée à l'achat d'une terre qui devait lui servir de retraite jusqu'à la fin de ses jours.

Mme la comtesse Mollien était dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. La gestion du comte Mollien comme ministre du Trésor public dura sans interruption jusqu'à la Restauration, où son portefeuille lui fut retiré. Ce gouvernement finit pourtant par rendre justice à notre honorable compatriote en le comprenant parmi les pairs créés par l'ordonnance du 5 mars 1819.

Le comte Mollien mourut à sa terre de Morigny, près d'Etampes, le 21 avril 1850, dans sa quatre-vingt-treizième année. On a de lui : *Eclaircissement sur les lois, les budgets et les comptes de finances, depuis la Restauration, en réponse à la brochure publiée sur ce sujet par M. Ganilh*, Paris, 1818, in-4° ; *Mémoires d'un ministre du Trésor public*, 1780-1815, Paris, H. Fournier, 1845, 4 vol. in-8°. La famille de l'auteur a fait hommage de cet ouvrage à la bibliothèque de Rouen.

Le fils de l'ancien ministre de l'Empire, M. Gaspard-Théodore Mollien, voyageur distingué, né à Paris en 1796, se trouvait sur la frégate la *Méduse* au moment de son naufrage, et fut du petit nombre de ceux qui eurent le bonheur d'être sauvés. Il voyagea depuis avec une mission du gouvernement dans l'intérieur de l'Afrique et devint plus tard vice-consul à Haïti.

(Voir Notice par M. de Barante, Notice par M. P. Clément, Moniteur Universel des 27, 28 et 30 octobre 1853 ; Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers, tome VI ; le comte Mollien, par M. Michel Chevalier, Revue des Deux-Mondes, 1856 ; Notice avec portrait, Revue de Rouen, 1850.—Le musée de Rouen possède un buste en marbre du comte Mollien; il est dû au ciseau du statuaire Daniel. Deux portraits du même personnage se trouvent dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

MONTFAULT (Pierre), sieur de Fontenelle, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, était président au parlement de Normandie. Il fut l'un des magistrats les plus distingués de son temps, ami des lettres et devint prince de l'académie des Palinods de Rouen. Baptiste Le Chandelier, dans le poëme latin qu'il composa en l'honneur des membres de la haute cour, où lui-même était pourvu de la charge de conseiller, cite Pierre Montfault comme un orateur fécond et brillant, « tenant, dit-il, par son éloquence vive et chaleureuse, les esprits et les cœurs en suspens et faisant les délices du sénat et du peuple. »

(Voir l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome Ier, et la Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin.)

MORAINVILLE (Jean-Baptiste-Alexandre), né le 7 mars 1795, fut d'abord ouvrier de filature et se fit marchand de chansons à Rouen, à l'époque où un célèbre confrère, de désopilante mémoire, connu sous le nom de *Père-la-Joie*, tenait le sceptre du genre dans la même localité. Morainville, qui à la profession de chanteur de carrefour joignait le talent de poëte-chansonnier, composa de nombreux couplets de circonstance, qui trouvèrent des échos parmi la population ouvrière. Après avoir ainsi pendant plusieurs années diverti le public rouennais, il alla, à la suite de quelques pérégrinations, se fixer à Chartres, où pendant plus de vingt ans, les chants de sa muse grivoise et populaire firent les délices d'une foule d'amateurs toujours empressés à venir les entendre.

Morainville mourut dans cette localité le 26 juillet 1851. Une pièce de vers, publiée dans un journal de la Beauce et signée Delavoipierre, a été consacrée à la mémoire du chansonnier rouennais ; en voici quelques fragments :

Si le Français malin créa le vaudeville,
Notre Beauce adopta le Normand Morainville.
Ce chansonnier du peuple, et comme lui sans art,
Entonnait ses refrains sous un large rifflard,
Le violon en main, hissé sur une chaise.
La foule applaudissait, tout en se pâmant d'aise.
Sa femme accompagnait, trônant à son côté,
D'un tambour à grelots en cadence agité.
Musicien et poëte, il composait lui-même
Couplets de mariage et couplets de baptême.
Le thème favori de notre troubadour,
C'était le vin de crû, la fillette et l'amour.
Il aimait à chanter, montant plus haut sa lyre,
Nos victoires du jour, les hauts faits de l'Empire.

. . . .

Aux fêtes de campagne, on le voyait souvent ;
Partout il transportait son théâtre en plein vent.

. . . .

On retrouvait en lui le type du satyre ;
Même avant qu'il parlât, il provoquait le rire ;
Sous ce masque pourtant, un bon observateur
Devinait un malin, un homme plein de cœur.
Pendant vingt ans et plus le sort lui fut prospère :
Mais à sa porte un jour vint frapper la misère ;
La maladie aidant, par un concours fatal,
Notre joyeux chanteur mourut à l'hôpital.

Le portrait de Morainville se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

MORICE (Emile), journaliste et littérateur, naquit en 1797, d'une famille de négociants de Rouen. Après avoir fait d'excellentes études, il alla visiter l'Espagne, y séjourna quelques années et parcourut ensuite les Pays-Bas, la Suisse et l'Allemagne, où il se livra à de fréquentes investigations dans les lettres, les sciences et les arts.

De retour en France, il se fixa à Paris et s'y fit bientôt connaître comme écrivain, en s'associant à la rédaction de plusieurs journaux, notamment à celle de l'*Aristarque*, journal royaliste fondé par M. de la Bourdonnaie, puis à celle du *Pilote*.

En 1830, il devint un des rédacteurs de la *Quotidienne* pour la partie politique et littéraire.

Atteint depuis quelque temps d'une affection de poitrine, Emile Morice mourut prématurément le 2 novembre 1836. Il a publié, outre de nombreux articles de journaux : *l'Historial du Jongleur, chroniques et légendes françaises*, Paris, 1829, in-8°., avec M. Ferdinand Langlé ; *Révations et Pamphlets*, Paris, 1834, in-8° ; *Histoire de la mise en scène au théâtre, depuis les Mystères jusqu'au Cid*, Paris, 1836, in-12, ouvrage publié d'abord dans la *Revue de Paris*, et dont la composition appartient presque entièrement à M. André Pottier. Il avait donné le premier volume des *Mémoires de Vidocq*, d'après les notes fournies par ce fameux personnage. Il a laissé inachevée une *Histoire des grandes Compagnies*.

(Voir la Biographie universelle (Supplément) et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

MORIN (Martin), l'un des premiers fondateurs de l'imprimerie à Rouen, naquit dans cette ville, vers le milieu du quinzième siècle. Il fut, dès sa jeunesse, envoyé en Allemagne, avec son compatriote Pierre Maufer, par les frères Lallemant, afin de s'initier aux secrets de l'art typographique, dont la découverte était encore toute récente. A son retour à Rouen, il fut employé dans les établissements créés en cette ville par ces mêmes frères Lallemant, et, en 1484, il en fonda un pour son propre compte dans la rue Saint-Lô, à l'enseigne de *Saint-Eustache* (1).

Les nombreuses éditions sorties des presses de cet habile imprimeur, qui était qualifié dans son privilége *d'homme loyal et inventif*, ont acquis une juste célébrité par la correction, par la qualité du vélin et du papier, par la beauté des types et du tirage.

Martin Morin, qui exerçait aussi la profession de libraire, avait des relations commerciales fort étendues. Il imprima pour plusieurs provinces de la France et pour l'Angleterre des livres de droit, de théologie et de liturgie. On cite, parmi ces derniers, un

(1) Sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui l'imprimerie de M. D. Brière, propriétaire du *Journal de Rouen*.

Missel à l'usage de l'Eglise de Rouen, livre splendide, imprimé en 1499 aux frais de J. Richard, libraire à Rouen, et que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de Martin Morin. Ce précieux *Missel* se trouve à la Bibliothèque de Rouen, qui possède en outre, du même imprimeur, un *Missel* de 1495 et un *Bréviaire* de 1491. On n'a point d'autres renseignements sur ce personnage, qui, on le suppose, cessa d'imprimer vers 1518. La marque de Martin Morin se compose d'un globe divisé en deux parties et surmonté d'une croix ; dans la partie supérieure se trouvent deux MM, initiales de ses noms, et dans la partie inférieure une tête de Maure, par allusion à son nom de Morin.

(Voir les Antiquités et Singularités de la ville de Rouen, par N. Taillepied; de l'Etablissement de l'Imprimerie à Rouen, par M. A. Pottier; de l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen, dans les quinzième et seizième siècles, par M. Ed. Frère; le Manuel du Bibliographe Normand, par le même.)

MORIN (Pierre-Etienne), né en 1791, fit ses études au lycée de Rouen et fut admis à l'Ecole Polytechnique, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur des ponts et chaussées. Il exerça successivement ces mêmes fonctions au Puy, à Saint-Etienne, à Nevers, à Saint-Brieuc et à Vesoul.

Doué d'une grande activité intellectuelle, M. Morin se livra avec ardeur, en dehors de ses fonctions, à l'étude des sciences physiques et naturelles, à celles surtout qui se rattachent à la géologie et à météorologie. Ayant pris sa retraite en 1845, il vint se fixer dans sa ville natale, où il tenta de créer une école industrielle et commerciale, destinée à former des contre-maîtres pour l'industrie, des commis de magasin, des maîtres charpentiers, des tailleurs de pierres, etc.; mais une foule d'obstacles qu'il n'avait pu prévoir s'opposèrent à l'exécution de ce projet.

M. Morin a publié plusieurs brochures qui témoignent de son érudition dans les diverses branches de la physique générale du globe. Ce sont : Mémoire sur cette question : *Quelle est la nature de la matière éthérée ou répulsive remplissant l'univers, etc.?* Paris, 1819, in-8°; *Essai sur la Nature et les Propriétés d'un fluide impondérable, ou Nouvelle théorie de l'Univers matériel*, le Puy, 1819, in-8°; *Correspondance pour l'avancement de la Météorologie, ayant pour but de parvenir à prédire le temps beaucoup à l'avance sur un point donné de la terre*, huit livraisons de 1827 à 1841, collection précieuse par la masse considérable d'excellents documents pratiques qu'elle renferme ; *Mémoire sur l'ouverture et l'entretien des Routes du royaume de France*, Paris, 1828, in-8°; *Mémoire sur les mouvements et les effets de la Mer, etc.* Saint-Brieuc, 1835, in-8°; *Mémoire sur la meilleure proportion entre la hauteur et le diamètre d'une cheminée, etc.*, 1835, in-8°; *Introduction à une Théorie générale de l'Univers*, 1835, in-8°; Mémoire sur cette question :

Peut-on arriver à prévoir le temps au moins un an à l'avance? 1840, in-8°; Mémoire sur cette question : *Ne faut-il pas rejeter le système des soulèvements, et n'est-il pas plus probable que les divers terrains se sont formés à mesure que la hauteur de la mer diminuait par le refroidissement du globe?* 1841.

On a encore du même auteur une excellente brochure sur l'économie sociale : *l'Amélioration du sort de la classe ouvrière*, 1848, in-8°. M. Morin termina sa carrière à la fin de décembre 1848. Il faisait partie de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

(Voir le Rapport de M. J. Girardin, secrétaire de l'Académie de Rouen, section des Sciences, et le Précis de cette Académie, année 1848.)

MOTTEUX ou LE MOTTEUX (Pierre-Antoine), né en 1660, appartenait, comme sa famille, à l'Eglise réformée. Réfugié en Angleterre, lors de la révocation de l'édit de Nantes, il s'appliqua à l'étude des langues, se rendit surtout familière celle de sa nouvelle patrie et fit passer dans cet idiome plusieurs ouvrages français et espagnols. Parmi les traductions anglaises de Motteux, on cite : *Don Quichotte*, encore regardé aujourd'hui comme de beaucoup préférable à la traduction de Smollett; les *Œuvres de Rabelais*, dont Urquhart avait donné les trois premiers livres, travail revu par Ozell, et qui, selon Tytler, est un vrai modèle de l'art de traduire; plusieurs pièces de théâtre qui eurent un grand succès.

On a aussi de cet exact et fécond traducteur quelques œuvres tirées de son propre fond, telles que des prologues, des épilogues et un poëme sur le thé. Ce poëme fut inséré d'abord dans le *Spectateur* et réimprimé en 1722.

Notre compatriote renonça dans la suite à la littérature pour se livrer au commerce; il ouvrit un magasin de marchandises des Indes et remplit en même temps un emploi lucratif dans les bureaux de la grande poste de Londres.

Motteux, qui, bien que marié et père de vingt-deux enfants, avait des mœurs et une conduite fort déréglées, fut trouvé mort assassiné dans un mauvais lieu, près de Temple-Bar, à Londres, le 19 février 1717.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert, le Dictionnaire des Hommes illustres de Prud'homme, la Biographie universelle (Supplément), et la France Protestante, tome VII.)

MOUARD (Denis), né à Déville-lès-Rouen, fut reçu avocat au parlement de Normandie en 1775; il exerça ces fonctions jusqu'à la Révolution et devint plus tard juge-de-paix à Rouen. Admis à faire partie de la Société libre d'Emulation de la même ville, il y fit plusieurs communications, entre autres : *Observations sur l'excellence du nouveau Code civil*, *Eloge historique de Thouret*, lu

à la séance publique le 9 juin 1806. Outre diverses brochures, on a encore de Mouard : Discours prononcé à l'époque de l'installation des juges-de-paix de Rouen (1801), puis deux autres Discours qu'il prononça au nom de ces mêmes juges-de-paix : l'un adressé au premier consul, l'autre à Joséphine, son épouse, lors de leur passage dans notre cité, en l'an XI (1802). Ces derniers discours sont insérés dans l'ouvrage intitulé : *Voyage fait par le premier consul dans le département de la Seine-Inférieure*, etc., par Guilbert.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert et le Bulletin de la Société libre d'Emulation de Rouen.)

MOUCHARD (Anne-Louis), sieur de la Corbière, naquit en 1731, d'un conseiller au parlement de Normandie, auquel il succéda en 1751. Magistrat des plus distingués par son savoir et par sa droiture, il fut aussi homme de bien, et sut unir comme délassement, la culture des belles-lettres à ses graves occupations.

Son père ayant commencé une dissertation savante sur la Pucelle d'Orléans, il en fit un aliment au zèle qu'il avait toujours montré pour l'illustration de sa province. Il recueillit un grand nombre de documents relatifs à la Normandie, dont il augmenta la riche bibliothèque qu'il s'était formée, et dans laquelle se trouvait une précieuse collection de manuscrits sur l'histoire du parlement, depuis l'échiquier.

Mouchard de La Corbière mourut à Rouen, le 16 décembre 1788, regretté de toute la cité comme magistrat et comme homme privé.

(Voir le Journal de Normandie, 24 décembre 1788.)

MOUTON (Louis-Adolphe), poëte, naquit le 20 mars 1800. Reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, il y fit lecture de plusieurs pièces de vers qui ne manquent ni d'esprit, ni de verve.

On distingue entre autres : *Le Pénitencier*, légende normande du quinzième siècle ; *les Deux Mères*, *l'Heureux siècle*, *le Luxe et le Crédit*, *le Temps passé ne revient plus*, proverbe en un acte. Le même auteur a publié un recueil de vers intitulé : *Poésies diverses*, Rouen, H. Rivoire, 1856, in-12. M. Mouton a terminé sa carrière à Rouen en 1859.

(Voir les Rapports de M. A. Pottier, secrétaire de l'Académie de Rouen pour la classe des Lettres ; le Précis de cette Académie, de 1856 à 1859.)

MOUZON (Jean-Guillaume-François), né le 2 mai 1745, fut reçu maître ès-arts à l'Université de Paris et admis ensuite à professer les humanités au collége de Bourges. Il joignait aux connaissances les plus étendues et les plus variées un goût tellement prononcé pour la poésie latine, qu'il se présenta pendant trente ans aux

concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il fut plusieurs fois couronné.

Quelques-unes des pièces qui lui méritèrent cette distinction ont pour sujets : *Saint Romain, archevêque de Rouen*, 1760; *le Parhélie*, 1763; *le Saxifrage*, 1766, sujet emprunté à la botanique; *la Mort du Dauphin*, 1766; *la Naissance de Louis-Charles de France, duc de Normandie*, depuis l'infortuné Dauphin, fils de Louis XVI, 1786; *Ode à la louange du duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie.*

Mouzon avait aussi envoyé plusieurs pièces de poésie à l'Académie des Palinods de Caen et composé un poëme qu'il publia quelques années avant sa mort. Ce poëme, cité dans *la France littéraire*, de M. J.-M. Quérard, a pour titre : *Du Commerce des Sciences et des Arts avec les nations étrangères*, Bourges et Paris, 1779.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert et les Biographies Normandes manuscrites, par A. Pasquier.)

MOY (Charles-Jules-Louis de), naquit le 19 janvier 1801, d'un conseiller au parlement de Normandie. Fidèle, comme sa famille, au principe de la légitimité, il prit, au retour des Bourbons en France, du service dans les gardes-du-corps, où il obtint un grade, et rentra, au bout de quelques années, dans la vie privée.

Propriétaire foncier, M. de Moy s'attacha dès-lors à l'étude de tout ce qui peut contribuer à augmenter les produits du sol et le bien-être de tous. Nommé, en 1848, membre du conseil général par la population rurale, dont il avait toute la confiance, là encore il fit sa spécialité de la science agricole, sur laquelle il a laissé des travaux estimés. M. de Moy présida d'une manière distinguée, pendant plusieurs années, la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure et fit partie de l'Association Normande.

La bienfaisance envers les malheureux ne fut jamais plus noblement exercée que par cet homme au cœur noble et généreux, que la mort a frappé trop prématurément dans sa ville natale, le 31 mars 1852.

(Voir les Mémoires de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, 1853, et l'Annuaire Normand, même année.)

MULLOT (Joseph-François), né en 1691, entra en religion dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, où il se fit remarquer par son amour pour l'étude et par ses pieuses méditations. Ayant cru devoir se ranger à l'opinion de opposants à la bulle *Unigenitus*, ce religieux se vit exclure dans son ordre des hautes fonctions auxquelles ses vertus et ses talents lui permettaient d'aspirer. Il exerça successivement, dans les abbayes de Chartres et de Lyre, un emploi temporel qui lui permit toutefois de se rendre utile en se faisant l'arbitre et pour ainsi dire l'âme de toutes les affaires du pays, et en se constituant, près de sa communauté, l'avocat des pau-

vres auxquels, en des temps calamiteux, il distribuait de nombreuses aumônes. Dom Mullot mourut frappé d'apoplexie le 30 septembre 1756.

Un frère de ce bénédictin, né également à Rouen, fut, bien qu'il eût été de bonne heure atteint de cécité, un homme fort remarquable par sa piété et par son érudition.

(Voir les Nouvelles Ecclésiastiques, novembre 1757.)

MEURGER (Urbain), musicien organiste de talent, né en 1785, toucha l'orgue dans plusieurs églises de Rouen, notamment à la Cathédrale, à Saint-Ouen, puis à Saint-Vivien. « Meurger, dit M. Fallouard dans son *Esquisse biographique sur les Musiciens normands,* avait une exécution hardie et brillante, une richesse d'idées d'une tournure harmonieuse et parfois d'une sensibilité rare. Il s'était constitué un style musical qui lui était propre, et la netteté de son jeu, son habileté à se servir des pédales, le faisaient admirer de tous. Il connaissait parfaitement tous les effets et toutes les ressources des jeux de l'orgue, qu'il mélangeait avec beaucoup d'art et dont il savait toujours tirer des combinaisons nouvelles. Il fut, sans contredit, l'un des organistes les plus remarquables qui aient jamais été entendus à Rouen. »

Meurger a terminé sa carrière dans sa ville natale vers 1838. Il est auteur de quelques œuvres musicales charmantes, entre autres d'un recueil de romances dont les paroles sont de M. Ulric Guttinguer, poëte rouennais distingué.

MUSTEL (Jean), né vers le commencement du quatorzième siècle, était maire de Rouen en 1356. Après le traité de Brèquigny, qui, en 1360, rendit la liberté au roi de France Jean-le-Bon, prisonnier des Anglais depuis la bataille de Poitiers (1356), notre premier magistrat municipal fut choisi par ce monarque, avec Amaury Filleul, ancien maire de Rouen, et plusieurs notables bourgeois de la même ville, pour être envoyé, comme otage, en Angleterre et être l'un des garants de l'exécution du traité.

Jean Mustel termina sa carrière dans ce pays.

(Voir l'Histoire de Rouen par Farin.)

MUSTEL (Laurent), prêtre chapelain de la cathédrale de Rouen, naquit au commencement du dix-huitième siècle. Cet ecclésiastique, qui avait du talent pour la poésie latine, fut couronné par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1733, pour une pièce dont le sujet était *le Combat des Horaces.* Le même poëte a aussi composé des vers français qui furent publiés dans *l'Almanach des Muses.*

MUSTEL, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, embrassa de bonne heure la carrière des armes et devint capitaine de dragons, puis chevalier de Saint-Louis. Il quitta le service à la

paix de 1763, et comme il avait toujours eu beaucoup de goût pour la science agronomique, il s'occupa dès-lors, en vue du bien public, d'écrire et de publier quelques ouvrages sur cette matière.

Ces ouvrages sont : *Mémoire sur les Pommes de Terre et sur le Pain économique*, Rouen et Paris, 1767, in-8°; *Mémoire sur la culture des Pommes de terre*, faisant suite au précédent, Rouen et Paris, 1770, in-8°; *Traité théorique et pratique de la Végétation, ou Expériences et démonstrations sur l'Economie végétale et la Culture des arbres*, Rouen et Paris, 1781 et 1784, 4 volumes in-8° avec figures, ouvrage utile encore et bon à consulter ; *Notice nécrologique sur le marquis de Cany*, publié dans le *Journal de Normandie*, 11 juillet 1789.

Le chevalier Mustel était membre des Académies de Rouen, de Dijon, de Châlons, de la Société des Arts de Londres, etc. Il termina sa carrière à Rouen en 1805, dans un âge fort avancé.

(Voir le Journal de Normandie, 23 janvier 1788, et la France Littéraire de J.-M. Quérard.)

N.

NAGEREL (Jean), né vers le commencement du seizième siècle, embrassa la carrière ecclésiastique et succéda à son oncle Robert Nagerel dans les fonctions de chanoine et d'archidiacre de la cathédrale de Rouen. Lors du pillage des églises de cette ville par les calvinistes, en 1562, Jean Nagerel fut chargé, pendant plusieurs mois, de la conservation du trésor, c'est-à-dire des ornements et objets précieux appartenant à la métropole.

Cet ecclésiastique, recommandable par son savoir, est auteur d'une Chronique de Normandie dont il n'a été publié qu'une partie à la suite de l'ancienne Chronique imprimée par Guillaume Le Talleur et qui a pour titre : *Description du pays et duché de Normandie, appelée anciennement Neustrie, de son origine et des limites d'iceluy, extrait de la Chronique de Normandie, non encore imprimée, faicte par feu Jean Nagerel*, etc., Rouen, Martin Le Mesgissier, 1578, in-8° ; plusieurs éditions, dont les principales sont de 1581, 1589 et 1610.

Ce dignitaire ecclésiastique mourut à Rouen en 1570 et fut inhumé dans la cathédrale, chapelle de la Vierge, sous la tombe de Robert Nagerel, son oncle.

(Voir l'Histoire de la Cathédrale de Rouen, par dom Pommeraye ; l'Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome 2, et les Tombeaux de la Cathédrale de Rouen, par M. A. Deville.)

NAVET (Stanislas-Victor-Amédée), né le 15 février 1802, étudia la médecine, fut reçu docteur et exerça sa profession à Dieppe, où il se fit une brillante réputation. Entièrement dévoué à la science, en vue des ressources qu'il en pouvait tirer pour le bien

de ses semblables, il fonda dans la ville où il s'était établi la Société humaine pour porter secours aux noyés et aux naufragés, l'un de ses plus beaux titres à la reconnaissance des Dieppois. Il professa un cours d'anatomie à l'usage des sculpteurs en ivoire et redoubla de dévoûment lors de l'invasion du choléra. Le docteur Navet était membre correspondant de l'Académie de Rouen et de la Société libre d'Emulation de la même ville. Il a terminé sa carrière à Dieppe le 30 mai 1845.

On a de cet habile médecin : *Thèse sur le tempérament de la femme*, 1830, in-4° ; *Mémoire sur les Secours à donner aux noyés et aux asphyxiés*, Dieppe, 1838, in-8° ; *Discours sur l'utilité de l'Anatomie pour l'homme religieux, pour l'homme du monde et pour l'artiste*, Dieppe, Delevoye, 1845, in-8° ; *Eloge du docteur Cocu.*

Le même auteur a laissé, entre autres manuscrits, un *Essai de Topographie médicale et de Statistique de la ville de Dieppe et de son arrondissement.*

M. le docteur Vingtrinier, de Rouen, a lu à l'Académie de cette ville et publié une Notice biographique sur le docteur Navet, son élève et son ami.

(Voir la Vigie de Dieppe du 3 juin 1845, la Littérature française Contemporaine, etc.)

NÉEL (Guillaume), né vers le commencement du seizième siècle, embrassa d'abord la vie monastique dans l'ordre des Augustins. La fréquente lecture des livres traitant de la doctrine de Calvin ayant exercé une profonde influence sur l'esprit de ce moine, en ce qui touchait ses croyances religieuses, il abandonna le giron de l'église catholique et devint l'un des adeptes les plus fervents du protestantisme.

Poussant le zèle jusqu'à la prédication, jusqu'à l'apostolat, Néel fut en 1553 arrêté dans le diocèse d'Evreux, où, en cherchant à faire des prosélytes, il avait eu l'occasion de blâmer la conduite peu édifiante de quelques-uns des membres du clergé catholique. Admonesté par le grand-pénitencier, puis par l'évêque, il ne leur répondit qu'en déclarant qu'il persistait dans sa nouvelle croyance et en demandant à écrire sa profession de foi.

Livré comme hérétique aux juges séculiers, il fut condamné au dernier supplice, et en appela comme d'abus au parlement de Rouen, qui confirma la sentence et le renvoya à Evreux. Après avoir subi la dégradation en sa qualité d'ancien religieux, Néel monta sur le bûcher où il devait être brûlé vif, et dans la crainte qu'il ne voulût haranguer le peuple, on lui mit dans la bouche un bâillon qui bientôt se détacha et lui permit d'invoquer Dieu à haute voix, ce qu'il ne cessa de faire jusqu'au moment où, assommé par un coup de crochet que lui porta le bourreau, il expira au milieu des flammes.

(Voir l'Histoire abrégée des Martyrs français du temps de la réformation.)

NÉEL (Balthazar), né vers le milieu du dix-septième siècle, se fit agréger au Collége des Médecins de Rouen en 1695, exerça dans cette ville avec beaucoup de distinction et fut pendant plusieurs années médecin des eaux de Forges. On a de lui : *Dissertation sur les Eaux minérales de nouvelle découverte de Saint-Paul en* 1708, *à Rouen*. Maurry, 1708, in-8°. L'auteur fait connaître dans cette dissertation les qualités et propriétés particulières des sources découvertes à cette époque au bas de la côte Sainte-Catherine.

Néel termina sa carrière en 1718 ou 1720.

(Voir Traité des Eaux minérales de Rouen, par Nihell, et Collége des Médecins de Rouen, par M. le docteur A. Avenel.)

NÉEL (Louis-Balthazar), que nous croyons être fils du précédent, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il acheta, en 1712, la charge de conseiller du roi, vicomte de l'Eau à Rouen, juge civil, criminel et de police, pour les rivières de l'Eure et autres affluentes à icelles, etc. Ayant vendu cette charge en 1725, Néel consacra ses loisirs à la culture des lettres. Homme de beaucoup d'esprit, poëte estimable et aussi quelque peu historien, il a écrit et publié : *Epître en vers au roi sur sa première campagne*, 1744 ; *la Prise de Bruxelles*, poëme, 1746 ; *le Siége de Maëstricht*, poëme, 1748 ; *Epître au prince de Conti sur ses conquêtes en Italie ; Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer* (par Néel) *et retour par terre* (par Lottin aîné), 1760-1762, in-12 (cet opuscule burlesque, écrit avec beaucoup d'entrain et de gaîté, eut un très grand succès) ; *Histoire de Maurice, comte de Saxe, maréchal de France*, 1753, 3 vol. in-12 ; *Histoire de Louis d'Orléans, fils du régent, mort en* 1752, in-12.

Néel termina sa carrière en 1754.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, France littéraire de M. J.-M. Quérard, Vicomté de l'Eau de Rouen, par Ch. Robillard de Beaurepaire, archiviste de la Seine-Inférieure, etc.)

NÉEL (Jean-Baptiste), poëte de la famille des précédents, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut un concurrent assidu de l'Académie des Palinods de Rouen, qui le couronna trois fois pour des pièces de poésie ayant pour titres : *Moïse sauvé des eaux*, 1719 ; *le Siége de Rome par Alaric*, 1724 ; *le Vaisseau de Saint François-Xavier*, 1727.

NÉEL DE CHRISTOT (Louis-François), de la famille des précédents, naquit au commencement du dix-huitième siècle, à Rouen, selon *les Annonces de Normandie*, et au château de Christot, près de Caen, selon *les Ephémérides Normandes* de J.-G. Lange. Il fut d'abord conseiller clerc au parlement de Rouen et devint, en 1740, évêque de Séez. Il visita souvent son diocèse, et doué d'un esprit conciliant, il sut mettre fin aux divisions qui, depuis longtemps,

existaient au sein de plusieurs familles; puis il s'occupa constamment des réparations et des embellissements de sa cathédrale. Ce prélat était aussi abbé commanditaire des abbayes de Notre-Dame-de-Silly et de Saint-Ferréol-des-Sommes.

Il termina sa carrière à Paris, le 8 septembre 1775, dans l'abbaye de Saint-Victor, où il fut inhumé.

(Voir Annonces de Normandie, 15 mars 1775; Ephémérides Normandes, par G.-J. Lange; portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

NÉEL (Marie-Adolphe), de la famille des précédents, naquit le 9 juin 1809. Il fit de brillantes études au lycée de Rouen, obtint un prix d'honneur en 1825 et puisa dans une éducation chrétienne les idées de devoir et de dévoûment qui furent la règle de toute sa vie. Ayant embrassé la carrière d'avocat, il sut, dès son début, conquérir par ses lumières, par sa probité et l'exquise délicatesse de ses sentiments, une place au barreau de Rouen. Capitaine dans la garde nationale de cette ville depuis plusieurs années, M. Néel oubliant, lors des néfastes journées de juin 1848, qu'il laissait sa mère, sa femme et six enfants, s'empressa de se joindre aux volontaires rouennais qui marchaient sur Paris et franchit l'un des premiers la barricade de la barrière Rochechouart. Notre honorable compatriote reçut, pour sa belle conduite en cette circonstance, la croix de la Légion-d'Honneur, noble distinction que méritaient également et l'avocat et l'homme de bien dévoué à toutes les bonnes œuvres.

Affligé depuis longtemps d'une obésité excessive, M. Néel est mort prématurément dans sa ville natale le 11 octobre 1851. Ses obsèques eurent lieu à l'église cathédrale, dont il était l'un des administrateurs, et sa dépouille mortelle fut conduite au cimetière Monumental, au milieu d'un immense concours de population composé de tous les rangs de la société.

De remarquables discours ont été prononcés sur la tombe de ce regrettable citoyen, par MM. Ch. Levavasseur et Lefebvre-Duruflé, alors députés à l'assemblée législative; Lecœur, avocat; Quibel, capitaine de la garde nationale, et Des Alleurs, docteur-médecin.

(Voir les Journaux de Rouen du 14 octobre 1851, etc.)

NICOLE, fils d'un chirurgien établi à Rouen, sur la paroisse Saint-Maclou, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la profession de son père, et obtint pendant ses études, de 1764 à 1766, les premiers prix d'anatomie, de chirurgie, d'accouchement et de botanique, décernés sous le patronage de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Il s'embarqua fort jeune pour Saint-Domingue, où sa science le mit en réputation et le fit nommer chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville. Il était parvenu à amasser, en peu d'années, une

brillante fortune, dont il se disposait à jouir paisiblement, lorsque, s'étant pris de querelle avec un gentilhomme français, il s'ensuivit un duel dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire. La famille de ce dernier, qui était alliée à celle de Miromesnil, alors garde des sceaux de France, mit tout en usage auprès de ce magistrat pour faire poursuivre et punir l'auteur de la mort de leur parent ; mais Nicole, averti à temps du danger qui le menaçait, quitta promptement Saint-Domingue et se réfugia dans une autre partie des Antilles, où il continua à exercer la chirurgie dans les hôpitaux.

N'ayant pu obtenir l'autorisation de rentrer en France, malgré le vif désir qu'il en manifestait et les pressantes supplications de sa mère et de ses sœurs, notre compatriote dut se résigner à vivre éloigné de son pays, où nous ne sachions pas qu'il soit jamais revenu.

(Voir Biographies manuscrites Normandes, par A. Pasquier.)

NOEL, peintre de marine, né vers 1753, était élève de Sylvestre et de J. Vernet. Il a exécuté avec un remarquable talent les vues des principaux ports d'Espagne et de Portugal, entre autres : *Vue de Malaga, Vue du port de Lisbonne.*

Ce Peintre termina sa carrière en 1834.

(Voir Dictionnaire biographique portatif et Dictionnaire historique des peintres, par M. A. Siret.)

O.

ORNAY (Jean-François-Gabriel d'), surnommé le Centenaire, naquit le 23 août 1729 d'un procureur de Rouen. Il fut d'abord avocat au parlement de Normandie ; puis, se sentant dominé par son goût pour les lettres et les voyages, plein du désir de connaître l'homme qui remplissait alors toute l'Europe de sa renommée littéraire, il partit muni d'une lettre de recommandation du marquis de Cideville, et se dirigea vers Ferney, où Voltaire l'accueillit avec beaucoup de bienveillance.

Il visita ensuite la Hollande, la Suisse, Rome, le Piémont, puis se dirigea vers Berlin, où il fut reçu à la cour par le grand Frédéric. De retour dans sa ville natale en 1765, il se livra à l'étude des sciences économiques, études vers lesquelles des idées progressives et sincèrement philanthropiques dirigeaient naturellement son esprit. Nommé membre de l'Académie de Rouen, il y fit à son entrée un remarquable discours sur l'émulation, et peu de temps après il lisait à cette même compagnie un intéressant mémoire sur les moyens de rendre les voyages utiles. Il examinait dans ce travail cette utilité sous trois points de vue différents : le premier en ce qui concernait les voyageurs mêmes, le second en ce qui était relatif

à la patrie, et le troisième en ce qui touchait l'humanité en général.

L'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen ayant mis au concours cette question : « Quelle distinction peut-on ac- » corder aux laboureurs, tant propriétaires que fermiers, pour » multiplier les familles dans cet état utile et respectable, sans en » ôter la simplicité qui en est la base essentielle ? » notre compatriote se mit au nombre des concurrents. Le mémoire qu'il présenta, et qui fut couronné, renfermait déjà en majeure partie les principes de sage philosophie et de saine morale qui devaient se développer à un si haut degré chez cet écrivain, aussi irréprochable dans ses actions que plein d'indépendance dans la manifestation de sa pensée. En 1777, l'Académie de Lyon décernait à d'Ornay une nouvelle couronne pour un *Mémoire sur les avantages qu'on pourrait tirer de la confection ou de la réparation des chemins de traverse, etc.*

Comme échevin de la ville de Rouen, Gabriel d'Ornay s'était occupé activement de tout ce qui avait pour objet le bien-être et l'embellissement de cette cité, et il contribua avec l'intendant Thiroux de Crosne à la plantation d'une partie de ses boulevards. Il associait à d'importantes et utiles fonctions son goût pour la littérature et pour la poésie, lorsque la Révolution vint l'enlever à cet agréable délassement et l'appela à prendre une honorable part aux travaux politiques de cette époque. Reçu membre de la Société libre d'Émulation en l'an XIII, il y fit de fréquentes lectures sur des sujets en rapport avec ses vues philanthropiques. En 1807, il communiquait à cette même société un *Essai sur la ville de Rouen et sur les travaux faits et à faire pour la plus grande utilité et le plus grand avantage de cette ville.* Il passait en revue, dans ce remarquable et intéressant mémoire, les améliorations et les embellissements que notre cité a successivement reçus depuis le cardinal d'Amboise jusqu'à M. de Crosne. Cette même année il présidait l'Académie de Rouen et lisait en séance publique un discours d'ouverture, dans lequel il exprimait les sentiments les plus généreux et parlait avec enthousiasme de l'honneur, de la gloire et de l'amour de la patrie.

Revenu plus tard à ses poétiques inspirations, il faisait entendre à ses amis les vers que chacun connaît, et dans lesquels il se proclamait ainsi octogénaire :

J'arrive à mes quatre-vingts ans,
Point trop fatigué du voyage ;
Puisqu'on ne peut fixer le temps,
Semons au moins des fleurs sur son passage.
On dit que le cœur n'a point d'âge,
On a raison : malgré mes cheveux blancs,
Les plus doux sentiments sont encor mon partage.
J'ai près de moi mes amis, mes enfants;
Pour être heureux, en faut-il davantage ?

Dans les dernières années de sa vie, Gabriel d'Ornay remplissait les fonctions de juge-de-paix à la résidence de Saint-Georges-de-Boscherville, où il mourut le 25 novembre 1834, dans sa cent sixième année.

On a de lui, outre les écrits que nous avons cités, plusieurs mémoires et des poésies insérés dans les Précis de l'Académie de Rouen et dans les Bulletins de la Société libre d'Emulation. Quelques pièces de vers, telles que : *Mes quatre-vingts ans*, *la Mémoire et l'Oubli*, *Mes Adieux*, *etc.*, ont été imprimées séparément, format in-4°.

(Voir Notice biographique avec portrait, par M. Tougard ; notre Notice, Revue de Rouen, mars 1846, et Normands illustres, publiés par M. L.-H. Baratte. — Portrait dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.)

OSSEVILLE (Henriette Le Forestier d'), connue en religion sous le nom de révérende mère de Sainte-Marie, naquit, le 19 avril 1803, d'une famille qui appartenait à l'ancienne noblesse de Normandie, et avait pour père M. le comte d'Osseville, qui, à la rentrée des Bourbons, devint receveur général du Calvados.

Elle montra de bonne heure des sentiments pieux, une charité ardente, pleine de dévoûment, et une grande vocation pour la vie religieuse. Entrée en 1829 au couvent de la Charité de Bayeux, elle y fit profession en janvier 1831 et fonda, peu de temps après à la Délivrande, sous le titre des Orphelines de Marie, une communauté dont l'évêque de Bayeux la nomma supérieure. Lors de l'invasion du choléra en 1832, la mère de Sainte-Marie et ses religieuses se dévouèrent aux soins des malades, et la communauté se chargea des orphelines que le fléau avait privées de leurs parents

En 1848, la digne supérieure, redoublant de zèle pour la propagation de son œuvre, passa en Angleterre, où elle établit à Norwood, à l'extrémité d'un faubourg de Londres, une maison de son ordre en faveur des orphelines de cette contrée. Elle se consacra avec un redoublement de zèle aux soins de ce nouvel orphelinat et fut, en 1851, rappelée à la Délivrande, dont elle reprit la direction jusqu'en 1857, où elle retourna diriger la communauté de Norwood, qui avait pris alors une grande extension. Elle fonda aussi cette même année à Roseau, dans la Dominique (Antilles), une troisième maison de son institut, où elle envoya huit de ses religieuses. La révérende mère de Saint-Marie mourut à Norwood le 28 avril 1858.

(Voir l'Annuaire Normand, 1860.)

OURSEL (Jean), né dans la première moitié du dix-septième siècle, était imprimeur typographe à Rouen et cultivait aussi les sciences mathématiques et astronomiques. Il est auteur de: *Le*

Grand Guidon et Trésor journalier des astres pour le cours des temps et diverses saisons de l'année, etc. Rouen, chez l'auteur, 1680, in 4°, figures sur bois.

Jean Oursel mourut dans sa ville natale en 1692.

OURSEL (Jean), fils du précédent, naquit dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Il succéda à son père dans l'exploitation de son imprimerie et cultiva la littérature et la poésie. On a de lui : *Les Beautés de la Normandie ou l'Origine de la ville de Rouen, contenant tout ce qui est de plus ancien et de plus considérable dans ladite ville et dans toutes les autres de la province, bourgs et villages, avec les foires et marchés*, etc., Rouen, veuve Jean Oursel (et Jean Oursel), 1700, in-12, avec un plan de Rouen gravé sur bois : cet ouvrage renferme d'utiles et curieux renseignements ; — *Relation des réjouissances faites à Rouen pour la naissance du dauphin, né le 4 septembre* 1729. Jean Oursel avait été couronné en 1700, par l'Académie des Palinods de Rouen, pour une pièce de poésie sur le *Ver Luisant*.

Il termina sa carrière à Rouen en 1729.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

OURSEL (Jean-Henri), fils du précédent, naquit le 23 septembre 1727. Après avoir reçu une brillante instruction, il devint avocat au Parlement de Normandie et fut pourvu plus tard de la maîtrise des eaux et forêts, à la résidence de Dieppe. Amateur passionné des sciences et des lettres, il leur consacra ses moments de loisir et fut admis comme membre correspondant à l'Académie de Rouen et à la Société libre d'Emulation de la même ville.

On a de lui : *Discours sur les avantages que le mérite retire de l'envie*, 1750, in-4° ; *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Pau sur cette question : « Les talents sans études peuvent-ils pro- » duire le beau ? »* 1751, in-4° ; *Réflexion sur l'homme, ou examen raisonné du Discours de J.-J. Rousseau sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, Genève (Rouen), 1758, in-12, publié sous le pseudonyme de Jean Le Rous, anagramme du nom de l'auteur ; *Mémoire sur les moyens de rendre l'eau potable*, 1770 ; *Essais dans lesquels on propose d'exposer, de résoudre et de démontrer différents problèmes non encore résolus, avec la seule règle et le compas*, 1800. On a du même auteur quelques épîtres en vers et deux tragédies inédites : l'une a pour titre : *La Mort de Caïn*, l'autre : *La Mort de Henri IV*. Oursel a terminé sa carrière à Offranville, près de Dieppe, le 12 septembre 1814, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Homme bienfaisant pendant toute sa vie, il avait encore légué aux pauvres de la contrée le produit de la vente de sa riche bibliothèque.

(Voir Notice biographique, par M. Lefrançois, D.-M. ; Bulletin de la Société libre d'Emulation, 1815.)

OUTIN (Jean-Jacques), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique. Il remplit d'abord les fonctions de chapelain à l'Hôpital-Général de Rouen, fut attaché à la paroisse Saint-Nicaise et nommé, en 1742, curé de Saint-Godard, par l'archevêque de Rouen de Saulx de Tavannes.

Cette nomination de l'abbé Outin à l'une des cures les plus importantes de la ville fut fort mal accueillie et hautement désapprouvée par les Jésuites, qui avaient espéré y placer un des leurs.

Aidés par deux vicaires généraux qu'ils avaient entraînés dans leur parti, ils entreprirent de perdre le curé de Saint-Godard, qu'ils accusèrent de prévarication, de dérèglement dans les mœurs et d'abus dans le ministère de la confession. Deux intrigantes de la pire espèce, les femmes Perchey et Duchesne, se chargèrent de répandre et de soutenir cette diffamation contre l'abbé Outin, qui, de son côté, s'empressa de porter plainte et fit condamner par le bailliage de Rouen les deux calomniatrices à l'amende honorable, au bannissement et à des réparations pécuniaires.

S'étant aussitôt rendues appelantes au parlement de l'arrêt prononcé contre elles, les femmes Perchey et Duchesne venaient d'être transférées à la Tournelle ; mais les mêmes personnages qui leur avaient fait jouer le rôle d'accusatrices, craignant la confirmation du jugement, redoublèrent d'intrigues et furent assez influents pour faire suspendre l'action de la justice et pour obtenir la mise en liberté des deux condamnées.

Bien plus, l'abbé Outin, dénoncé à l'officialité sous l'accusation de dépravation de mœurs, se vit décréter d'ajournement personnel, puis fut, sans autre forme de procès, enlevé pendant la nuit de son presbytère, en vertu d'une lettre de cachet qui l'exilait dans le diocèse d'Autun. Cet événement fit beaucoup de bruit dans la ville, causa un grand scandale et passionna longtemps les esprits. Toutefois, disons-le, l'opinion publique se prononça énergiquement en faveur du curé persécuté, qui, même en admettant qu'il n'eût pas toujours été le plus régulier des pasteurs, était loin d'être un monstre, comme le prétendaient ses ennemis.

Ce ne fut qu'en 1767, au bout de treize ans d'exil, et peu de temps après la suppression des Jésuites en France, que l'abbé Outin revint à Rouen, demandant avec instance et obtenant enfin qu'il lui fût permis de se justifier devant le Parlement. Cette cour crut devoir terminer cette scandaleuse affaire, dont elle s'était si longtemps préoccupée, en infligeant au curé, qu'elle déchargeait de l'accusation portée contre lui, une admonestation qui lui rappelait les étroites obligations de son ministère.

Quant aux femmes Perchey et Duchesne, elles furent seulement déclarées atteintes et convaincues d'avoir tenu des discours injurieux contre le curé de Saint-Godard et condamnées l'une et l'autre à de simples amendes. La réintégration de l'abbé Outin dans sa

cure fut un véritable triomphe; il y eut des réjouissances jusque dans les rues, et des larmes d'attendrissement coulèrent de bien des yeux.

Le curé de Saint-Godard gouverna encore sa paroisse pendant de nombreuses années, et mourut le 9 octobre 1789. On a de lui un discours prononcé le jour de l'Assomption, à l'occasion de sa rentrée dans son église, imprimé à Rouen, chez Machuel, 1767, in-12.

(Voir Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome VI, et Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier.)

P.

PAINCHON (Robert-Guillaume), né en 1750, embrassa l'état ecclésiastique et fut, en 1789, nommé curé du Bourgtheroulde (diocèse d'Evreux). Il refusa de prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, émigra d'abord en Angleterre, où il se fit professeur de langues, puis passa en Hollande, où il remplit les fonctions de régisseur des domaines.

Lors de son retour en France, à l'époque du concordat, l'abbé Painchon fut nommé chanoine d'Evreux, secrétaire intime et grand-vicaire de J.-B. Bourlier, évêque de cette ville. En 1812, il était aumônier du pape Pie VII à Fontainebleau. Revenu à Evreux, il devint, sous la Restauration, doyen du chapitre, membre du conseil municipal, professeur gratuit de l'enseignement religieux à l'Ecole normale, et fut l'un des organisateurs de la Société Maternelle. L'abbé Painchon faisait partie de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Eure, où il lut, en 1822, l'éloge de J.-B. Bourlier, son évêque. Il termina sa carrière en 1836, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il avait été, en 1830, évêque nommé de Clermont.

(Voir l'Histoire des Evêques d'Evreux, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage, article J.-B. Bourlier.)

PAPILLAUT (Isaac) naquit le 19 octobre 1723, sur la paroisse Saint-Etienne-des-Tonneliers. Entré dans le sacerdoce, il fut nommé en 1752 curé de Tocqueville-les-Murs, près de Fécamp, devint chanoine de la cathédrale de Rouen en 1758, et, peu de temps après, grand-pénitencier.

Ayant refusé de prêter serment en 1791, il se tint caché dans la ville, où il rendit de grands services pendant tout le temps de la Révolution.

Après la mort du cardinal de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, l'abbé Papillaut fut élu par ce qui restait des membres du chapitre, vicaire général capitulaire, et signa, en cette qualité, plusieurs mandements adressés au clergé et aux fidèles du diocèse. Il se montra très ardent à combattre le schisme tenté par l'abbé Clément, au nom de l'évêque de Séez, et fut, sous l'archiépiscopat du cardinal Cambacérès, maintenu dans toutes ses

fonctions. Il termina sa carrière à Rouen, le 27 décembre 1810, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

(Voir les Eglises de l'arrondissement du Havre, par M. l'abbé Cochet, tome II.)

PAPILLON (Jean), graveur sur bois, né en 1639, était élève de Du Bellay. Il avait du talent et même du génie pour son art, et ses planches sont surtout remarquables par leurs tailles nettes et hardies. Ayant entrepris d'exécuter en grand des billets d'inhumation ornés de riches vignettes, genre dans lequel il excellait, il se vit presque ruiné par l'insuccès de cette entreprise. Jean Papillon avait aussi gravé des figures de cartes à jouer dessinées par Chauveau ; elles sont devenues très rares.

Il mourut à Paris en août 1710. Il signait ses planches des initiales J. P.

Deux fils et deux petits-fils de ce graveur ont aussi cultivé le même art avec beaucoup de succès.

(Voir la Biographie Universelle, le Manuel de l'Amateur d'estampes, par T.-E. Joubert, et le Traité historique et pratique de la Gravure sur bois, par J.-M. Papillon.)

PARELLE (Jean-Baptiste), peintre distingué, naquit le 29 novembre 1790. Il exerça d'abord la profession de menuisier ; puis, entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude du dessin, il lutta courageusement contre les obstacles qui l'arrêtaient dans son essor, finit par en triompher et reçut les premières notions de son art de prédilection d'un peintre de portraits nommé Deshays, qui vivait alors retiré à Rouen (1).

Persévérant dans sa vocation, Parelle se rendit à Paris, en 1811, entra chez le peintre Monsiau, où il ne resta que peu de temps, puis fut admis dans l'atelier de L. David, d'où il passa, au bout de dix-huit mois, dans celui de Gros. C'est sous ces deux illustres maîtres que notre jeune artiste puisa le bon goût et les excellents principes dont il devait faire l'application dans ses tableaux.

Très faible de complexion et atteint d'une affection de poitrine, il se vit bientôt forcé d'abandonner ses études et de revenir à Rouen prendre un peu de repos au milieu de sa famille. La place d'adjoint au professeur de dessin du lycée de cette ville s'étant trouvée vacante, Parelle, revenu à la santé, réussit à l'obtenir et la conserva pendant huit ans.

Il se fit dès-lors avantageusement connaître par ses leçons et par quelques portraits, puis se livra à son art avec ce zèle et cette confiance que peut seul donner le véritable talent. Les tableaux

---

(1) Cet artiste, qui, dans son temps, avait eu un assez beau talent, était le frère du peintre rouennais surnommé *le Romain*, dont le musée de Rouen possède quelques bons tableaux.

exécutés par cet artiste sont : *l'Absence*, *Scène de Petits Enfants*, *le Mal de Dents* (tableau fort remarqué à l'exposition rouennaise de 1833, acquis par M. H. Barbet), *la Proposition* (acquis par la société des Amis des Arts); *le Petit Egoïste* (appartenant à M. Darcel); *la Leçon de Dessin* (charmante toile qui a appartenu à feu M. le baron d'Hervey, ancien intendant militaire à Rouen). Les tableaux trop peu nombreux de Parelle se distinguent par une pensée qui captive et qui intéresse ; les tons en sont fins, le dessin pur, ferme, consciencieux et châtié ; le peintre savait allier, dans ses sujets toujours gracieux, la malice à la bonhomie, le sentiment à la gaîté. J.-B. Parelle est mort à Rouen, le 25 mai 1837, à l'âge de quarante-six ans. Il a laissé quelques œuvres inachevées, entre autres une toile représentant la *Cour d'Assises*.

Nous devons à l'obligeance d'un des frères de cet artiste, M. Jacques Parelle, peintre miniaturiste, d'un talent recommandable, une partie des détails à l'aide desquels nous avons rédigé cette notice.

(Voir le compte-rendu de l'exposition de tableaux à Rouen, année 1833 ; l'*Echo de Rouen* du 4 juillet, même année ; Discours prononcé sur la tombe de Parelle, par E.-H. Langlois ; le *Mémorial de Rouen*, 28 mai 1837, etc.)

PARENT (Jacques-Philippe), né d'un maître cordonnier de Rouen, vers le commencement du dix-huitième siècle, entra dans les ordres, parvint jusqu'au sacerdoce et fut nommé curé de la paroisse Saint-Cande-le-Jeune, de la même ville. Cet ecclésiastique, qui cultivait la poésie latine avec quelques succès, fut couronné en 1738 par l'Académie des Palinods de Rouen, pour une ode sur le passage du Rhin.

(Voir la Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier.)

PASQUIER (Adrien), auteur d'une Biographie Normande et de plusieurs autres ouvrages restés à l'état de manuscrits, naquit le 17 juillet 1743 de parents pauvres et chargés d'enfants. Il fut élevé à l'Hospice-Général de Rouen, où, tout en recevant les premières notions de l'instruction, il apprit le métier de cordonnier. Se sentant déjà, lorsqu'il savait à peine lire et écrire, un penchant irrésistible pour l'étude, Adrien, devenu un excellent ouvrier dans sa profession et libre alors de ses actions, achetait des livres avec ses économies, puis, après avoir travaillé tout le jour, passait une grande partie des nuits à lire et quelquefois à copier les ouvrages traitant des matières dont plus tard il devait lui-même plus particulièrement s'occuper.

Bien avant que la Révolution n'éclatât, notre studieux et intelligent ouvrier, qui déjà la pressentait, avait, dans trois remarquables mémoires, signalé les réformes sociales qui, selon lui, devaient la prévenir. Ces trois mémoires qui, dès 1775, furent adressés manus-

crits, l'un à Turgot et les deux autres à Maurepas, avaient pour titres : *Plan pour la réformation des mœurs, la suppression des impôts et le paiement des dettes de l'Etat; plan pour l'augmentation des revenus de l'Etat, en procurant le bien des sujets; plan ecclésiastique pour rétablir l'ordre hiérarchique dans son état primitif.*

« Hâtez-vous, disait Pasquier aux ministres, il faut tout réformer, le temps presse ; je suis placé au centre du malaise ; je le vois mieux que vous ; de grâce ! écoutez-moi ; commencez par rendre le peuple heureux ; car, lorsque les classes inférieures sont heureuses, leur bonheur remonte infailliblement d'échelon en échelon, passe par toute la société et arrive profond et durable jusqu'au souverain. »

Inutile de dire que les ministres n'accusèrent jamais à Pasquier réception d'aucun de ses plans de réforme ; mais celui-ci trouvait toujours des interprétations ingénieuses de leur silence ; il l'attribuait à des motifs de haute politique et se trouvait fortifié dans cette croyance en voyant, de temps en temps, quelques-unes de ses théories mises en pratique par le gouvernement.

A l'époque de la Révolution, notre ouvrier cordonnier, qui tenait alors un débit de tabac dans la rue Martainville, fut nommé successivement électeur pour la formation de la Convention Nationale, membre de la nouvelle fédération, commissaire au pain et enfin membre de la municipalité de Rouen, en 1794. Mais il n'accepta que la première de ces fonctions ; les intrigues et les turpitudes dont il fut témoin lui firent immédiatement refuser les autres.

Rendu à ses travaux de prédilection, l'infatigable compilateur reprit et mena à bonne fin le plus important de ses ouvrages : *le Dictionnaire historique et critique des Hommes illustres de la province de Normandie, précédé de l'Histoire chronologique de ses Ducs et des Comtes et Ducs d'Alençon, et suivi d'un Catalogue des malheureuses victimes de cette province, pour cause de la Révolution,* 9 volumes in-4° manuscrits (1).

Ayant depuis longtemps cédé son débit de tabac, qui lui procurait à peine des moyens d'existence, Adrien Pasquier, auquel l'âge et les infirmités ne permettaient plus d'exercer la profession de cordonnier, vendit pour vivre jusqu'à ses livres et tomba bientôt dans le plus complet dénûment. Il trouva alors une généreuse hospitalité dans la maison d'un brave ouvrier nommé Véron, auquel, dans un temps meilleur, il avait fait quelque bien ; mais, la misère étant aussi entrée chez ce dernier, Pasquier se vit forcé, au bout

---

(1) Ce Dictionnaire biographique manuscrit d'Adrien Pasquier nous a été d'une grande utilité pour l'ouvrage de même nature que nous avions entrepris, et que nous venons de terminer.

de dix-huit mois, d'aller demander un asile à l'Hospice-Général, où, ainsi que nous l'avons dit, il avait été élevé.

C'est là qu'il mourut, le 19 novembre 1819, dans sa soixante-dix-septième année.

Les œuvres et compilations, tant en prose qu'en vers, d'Adrien Pasquier, qui a aussi beaucoup écrit dans cette dernière forme, sans sortir toutefois de la médiocrité, sont restées toutes à l'état de manuscrit, et pourraient fournir la matière de près de quarante volumes in-4°.

Les principales, avec celles que nous avons déjà cités, sont: *Anecdotes ecclésiastiques, etc.*; *Recueil alphabétique des vrais philosophes, etc.*; *Calendrier universel des Hommes Célèbres de la Normandie*, *Vie du maréchal de Matignon, gouverneur de Normandie*; *Vie de Thouret, député à l'Assemblée Nationale*; *Edition des œuvres complètes de Jean Lepelletier, négociant de Rouen* (ces divers ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de Rouen); *Testament politique de Pierre Le Pesant de Boisguilbert, avec commentaires*; *la Descente en Angleterre, par Guillaume-le-Conquérant*, poëme ; *la Fille mariée malgré son père*, comédie en trois actes, en vers; *Céladon ou le Libertin revenu de ses égarements*, comédie en cinq actes, en vers; *le Mariage de la Vieille Margot*, comédie en un acte, en vers; *Louis-François Lavergne, ou le Tribunal Révolutionnaire*, tragédie en cinq actes, en vers.

(Voir la Biographie Normande manuscrite, du même auteur, et une intéressante notice sur A. Pasquier, par M. Ch. Richard; la Revue de Rouen, 1835.)

PAVIE (Benjamin), né en 1754, appartenait à une honorable famille de manufacturiers de Rouen. Il embrassa la même carrière et se voua, avec beaucoup d'intelligence et d'activité, au progrès d'une des branches les plus florissantes de l'industrie rouennaise, celle de la teinture, qu'il chercha, par tous les moyens et au prix de tous les sacrifices, à affranchir du tribut qu'elle payait alors à l'étranger.

Il fit de nombreux essais pour remplacer l'indigo par l'*isatis tinctoria*, monta de vastes ateliers de teinture et réussit, au grand avantage de la solidité, de l'éclat des productions et surtout du consommateur, à modifier les procédés employés jusqu'alors dans cette riche industrie. M. Benjamin Pavie fut, en 1803, reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont il devint trésorier. Nommé plus tard juge au tribunal de commerce et conseiller municipal de cette même ville; il apporta dans ces fonctions, qu'il remplit pendant plusieurs années, un grand zèle et les lumières de sa longue expérience. Il termina sa carrière le 6 mars 1834. On a de cet honorable industriel : *Culture de la Garance dans le département de la Seine-Inférieure*, Académie de Rouen, 1805 ; *Observations et Mémoires concernant l'Indigo, extrait*

de l'isatis tinctoria, connu dans le commerce sous la dénomination de vouède et de pastel, Rouen, Périaux, 1812, in-8° (extrait du Précis de l'Académie de Rouen, 1811) ; *Mémoire concernant un procédé pour extraire l'indigo du pastel*, Rouen, Périaux, 1812 (extrait du Précis de l'Académie de Rouen, 1812).

(Voir la Notice par M. Des Alleurs et le Précis de l'Académie de Rouen, 1834.)

PAVYOT DU BOUILLON (Charles-Hyacinthe), né vers le milieu du dix-septième siècle, descendait d'une famille anoblie depuis le treizième, et dont plusieurs membres avaient tenu un rang distingué dans l'église, dans les armes et dans la magistrature.

Ce personnage, qui était pourvu de la charge de procureur général au Parlement de Normandie, a écrit une histoire de cette compagnie sous le titre de : *Abrégé historique du Parlement de Rouen* (1499-1715), 4 volumes in-folio manuscrits. Cet ouvrage est dédié au chancelier d'Aguesseau, dans les lettres duquel le nom de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme, se trouve révélé. Une copie de ce manuscrit appartient à la riche collection de la bibliothèque de Rouen. M. Ch. Lormier, bibliophile distingué de la même ville, possède également une copie de cet ouvrage, en 2 volumes in-folio.

(Voir les Lettres inédites du chancelier d'Aguesseau, publiées par M. Rives, 1823 ; le portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

PAVYOT (Hector-Nicolas), de la famille du précédent, naquit le 7 avril 1715. Il fut, dès l'âge de vingt ans, reçu conseiller au parlement de Normandie, et devint président de la cour des comptes. Magistrat sage et des plus éclairés, il ne sépara jamais dans les affaires publiques les intérêts du peuple de ceux du souverain, et montra constamment, dans l'exercice de son éminente fonction, un jugement solide, une intégrité des mieux éprouvées. Ami des lettres et des arts, il cultivait, comme délassement, le dessin et la peinture ; puis admis, en 1748, à l'Académie de Rouen, il y donna communication de plusieurs mémoires et enrichit la bibliothèque de cette compagnie par le don qu'il lui fit d'un nombre considérable de livres.

Le président Pavyot faisait également partie de la Société d'Agriculture, qui, dès cette époque, existait à Rouen, et à laquelle il donna souvent des preuves de son goût pour les plantations et la culture des jardins, dont, à ses moments de loisir, il aimait à s'occuper dans sa belle terre de Saint-Aubin.

Il termina sa carrière le 2 novembre 1766.

(Voir l'Eloge par du Boullay, le Précis de l'Académie de Rouen, tome III.)

PELHESTRE (Pierre) naquit en 1635, d'un tailleur établi à Rouen.

Entré dans les ordres mineurs à Paris, il se fit bientôt remarquer par son application à l'étude et devint très versé dans la connaissance des auteurs ecclésiastiques et des ouvrages de controverse. On raconte que l'archevêque de Paris, de Péréfixe, informé que Pelhestre lisait des livres entachés d'hérésie, le fit venir et lui demanda s'il se croyait assez savant pour lire de pareils ouvrages. « Monseigneur, répondit le jeune Pelhestre, votre question m'embarrasse : si je dis que je suis assez savant, vous direz que je suis orgueilleux; si je dis que non, vous me défendrez de les lire. » Cette réponse plut au prélat, qui lui permit de continuer ses lectures et le désigna quelque temps après pour être employé dans les missions du Languedoc. Pelhestre, pour satisfaire à sa piété et à son désir de s'instruire, visita la plupart des maisons religieuses de France, se lia avec dom Mabillon et quelques autres savants ; puis revenu à Paris, il devint bibliothécaire du grand couvent des Cordeliers de cette ville. Il termina sa carrière le 10 avril 1710.

On a de cet érudit : *Remarques critiques sur les Essais de littérature de l'abbé Tricaud*, Paris, 1703, in-12 ; plusieurs articles dans les *Mémoires de Trévoux*, entre autres une dissertation sur l'Indulgence de la Portioncule, des documents sur le Siége de la ville de Rouen, en 1449, et sur les Troubles religieux de 1562, documents qui se trouvent dans un manuscrit intitulé : *Extrait des registres de l'Hôtel-de-Ville de Rouen, etc.* ; une judicieuse critique de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin*, et des Notes sur l'*Historiæ litterariæ scriptorum ecclesiasticorum*, de G. Cave.

Pelhestre a aussi publié comme éditeur : *Traité de la Lecture des Pères de l'Eglise*, de dom Bonaventure d'Argonne, édition augmentée de deux nouveaux livres, Paris, 1697 et 1702, in-12 ; *Lettres de saint Paulin*, par Claude Santeuil, Paris, 1703 et 1704, in-8°.

(Voir le Dictionnaire de Moreri, les Mémoires de Trévoux, février 1703 ; la Biographie universelle, le Manuel Bibliographique normand, par M. Ed. Frère, etc.)

PELLEVÉ, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, cultiva la poésie latine avec quelque succès. On connaît de lui une ode ayant pour sujet le Frappement du Rocher par Moïse ; elle fut couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1764.

(Voir les Mémoires biographiques de Guilbert.)

PELVERT-RIVIÈRE (Bon-François), né en 1714, embrassa l'état ecclésiastique, devint très savant en matières de controverses théologiques et se voua dans ses écrits à la défense de dogmes de la religion catholique. On a de lui : *Dissertation théologique et canonique sur l'Approbation nécessaire pour administrer le sacrement de Pénitence*, Avignon (Paris), 1755, in-12 ; *Lettre d'un théologien sur la Distinction de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1770, in-12 ; *Lettre d'un théologien où l'on examine la doctrine de*

quelques écrivains modernes contre les incrédules, 1776, in-12; *Dissertation sur la nature et l'essence du saint Sacrifice de la messe*, 1779, in-12; *Défense de la Dissertation précédente*, 1781, 3 vol. in-12; *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des philosophes*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, ouvrage publié après la mort de l'auteur.

L'abbé Pelvert termina sa carrière le 19 janvier 1781.

(Voir les Siècles littéraires, par Désessarts, et la France Littéraire, par M. J.-M. Quérard.)

PEPIN DE GROUHETTE, littérateur et auteur dramatique, naquit dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui: *l'Homme à la mode ou les Banqueroutiers*, comédie, Londres et Paris, 1773, in-8°; *Tableau des Mœurs américaines, mises en comparaison avec les mœurs françaises*, Paris, 1774, in-8°.

(Voir la France Littéraire, par M. J.-M. Quérard.)

PESNE (Jean), graveur fécond, né en 1623, se fit une brillante réputation en reproduisant les tableaux de Nicolas Poussin. Il sut, dans un dessin correct et souvent expressif, retracer avec beaucoup de sentiment, d'énergie et de fidélité, une grande partie des chefs-d'œuvre du grand maître, parmi lesquels nous mentionnerons particulièrement: *les sept Sacrements, Esther devant Assuérus, le Ravissement de saint Paul, l'Adoration des Bergers, le Christ mis au tombeau, le Christ apparaissant à la Madeleine, la sainte Famille servie par les Anges, le Ravissement de saint Paul, la Mort de Saphira, l'Enfance de Jupiter, le Triomphe de Galathée, le Portrait du Poussin, le Testament d'Eudamidas.* Une belle et rare épreuve de cette dernière gravure se trouve à la bibliothèque de Rouen (1). J. Pesne a aussi gravé, soit à l'eau-forte, soit au burin, quelques tableaux de Raphaël, de Van Dyck et du Guerchin, puis une suite de pièces représentant les Travaux d'Hercule. Beaucoup de ces gravures sont rares et fort recherchées des amateurs.

Ce même artiste, qui s'était essayé au maniement du pinceau, peignit son portrait en 1672; il a été gravé par Trouvain en 1698.

Jean Pesne mourut à Paris en l'année 1700.

(Voir le Dictionnaire des Artistes, par l'abbé Fontenay; le Manuel de l'Amateur d'estampes, par F.-E. Joubert, et la Biographie Universelle. Portrait dans la collection de la Bibliothèque de Rouen.)

---

(1) Elle appartenait à un amateur des plus distingués, M. Dutuit, de Rouen, qui en a fait hommage à cet établissement avec un bon nombre d'autres pièces de choix, telles que des Callot, des Van Ostade, des Rembrandt, etc., destinées à former une collection de gravures.

PETIT (Louis), poëte et musicien, né en 1615, fut pendant quelques années receveur général des domaines et bois du roi, charge dont il se démit pour se livrer à la culture des lettres. Ami intime de P. Corneille, il suivit le grand poëte à Paris, lorsqu'il alla s'y fixer en 1662, et fut présenté par lui à la célèbre société de l'hôtel de Rambouillet, où il se montra des plus assidus.

Fort recherché dans le monde pour ses talents et l'amabilité de son caractère, pour son esprit et le charme de sa conservation, L. Petit, qui entretenait des relations avec un grand nombre de savants, d'artistes et de littérateurs, se vit aussi tenu en haute estime par les personnages les plus distingués par leur rang et leur naissance, notamment par les ducs de Montausier et de Saint-Aignan. Il entretenait avec ce dernier, qui le qualifiait de son confrère en Apollon, un commerce de lettres en vers et en prose, et dont quelques-unes furent insérées dans le *Mercure Galant* (novembre et décembre 1677). Le P. Commire, jésuite et célèbre poëte latin du temps, lui avait adressé une de ses odes.

Les premières poésies de L. Petit se composent d'odes, de ballades, de stances et de madrigaux. Elles sont remarquables, les unes par un tour naïf, les autres par une expression pleine de sentiment. On les trouve dans les recueils de pièces choisies.

Le même poëte, qui s'est aussi exercé dans la satire, a publié dans ce genre un volume intitulé *Discours satyriques et moraux, ou Satyres générales*, dédiées à M. le duc de Montausier, Rouen, R. Lallemant, 1686, in-12. Ces satires, dont la bibliothèque de Rouen possède un exemplaire, sont au nombre de douze ; elles sont dirigées, les unes contre l'ambition, l'avidité des richesses et la volupté, les vices d'habitude, la vie de cour et les courtisans ; les autres sont : sur les fous, dont l'auteur prouve que le nombre est infini ; de la différence du riche parvenu et de l'homme de naissance, peinture de la vie mondaine de certains abbés qui font un mauvais usage des biens de l'Eglise, tableau de la misère de l'homme, dialogue contre les vieilles coquettes, sur les abus et les inconvénients de la critique, contre le mensonge, contre la mode et ses abus.

En lisant ces satires, dont plusieurs se distinguent par la naïveté du style et la vérité des portraits, on ne peut s'empêcher de regretter l'oubli dans lequel elles sont tombées.

Il est même à présumer qu'elles ne firent que très peu de bruit lors de leur publication, le poëte s'y étant scrupuleusement abstenu de ce qui, d'ordinaire, fait la vogue et assure le succès de ce genre d'ouvrage, le fiel et la personnalité. « Bien que personne n'y soit nommé, chacun peut y reconnaître son portrait, » dit le *Journal des Savants* de janvier 1686, en approuvant l'auteur d'avoir suivi cette voie.

L'abbé Goujet attribue avec beaucoup de vraisemblance à notre compatriote *les Dialogues satyriques et moraux*, en prose, qui pa-

rurent également en 1686, et dont il est fait un grand éloge dans *les Nouvelles de la République des Lettres* (mai 1687). Doué d'une imagination vive et d'un talent varié, L. Petit avait aussi coopéré à *la Muse Normande* du rouennais David Ferrand et composé, comme musicien, plusieurs pièces de luth fort estimées des amateurs. Corneille, qui se plaisait à lire les œuvres de son compatriote, les aurait voulu un peu plus châtiées ; il eût désiré surtout que l'auteur se fût essayé dans le genre héroïque ; mais Petit, qui aimait avant tout la vie douce et facile, répondait à son illustre ami :

Je renonce au style sublime,
Et quand avec succès je rime
En vérité c'est par hasard...
....

Je n'aspire point à la gloire
De ces écrivains en renom,
Qui dans le temple de mémoire
Veulent éterniser leur nom.
....

Pourvu que cent dames aimables,
Pour qui je chante simplement,
Trouvent mes rimes agréables,
Je me tiens payé noblement.

Étant revenu habiter Rouen, notre poëte y donna une édition du théâtre de Corneille et termina sa carrière en 1693, âgé de soixante-dix-huit ans.

Il fut inhumé dans l'église Saint-Eloi, où se trouvait la sépulture de sa famille.

Il a laissé un curieux manuscrit ayant pour titre : *Les Œuvres Poétiques de Louis Petit*, 1658.

Ces œuvres, dédiées à Olympe de Groměny (dame de ses pensées), sont divisées en neuf livres et se composent d'élégies, d'odes, de stances, de sonnets, d'épîtres, de lettres en vers et en prose, de poésies chrétiennes et de *la Muse Normande*, en patois normand (1). M. A. Chassan, auquel il a été communiqué, en a extrait cette dernière partie, qu'il a publiée en 1853 avec une préface et un glossaire.

(Voir, outre les ouvrages précités : le Mercure Galant de novembre et décembre 1677; la Bibliothèque française de l'abbé Goujet; le Tableau historique des Littérateurs français, tome II; la Notice bibliographique, par M. Duputel; le Précis de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, 1827; la Revue de Rouen, 1850.)

(1) Ce manuscrit, richement relié, appartient à M. Léopold Marcel, de Louviers, bibliophile distingué.

PETIT (Jules-Simon), né en 1813, suivit fort jeune le cours de l'académie de dessin et de peinture de Rouen, y fit de rapides progrès, puis alla à Paris, où il eut pour maîtres David (d'Angers) et Paul Delaroche. Secondé par d'heureuses dispositions et par une vocation bien décidée pour l'art auquel il s'était entièrement consacré, notre jeune compatriote parvint bientôt à occuper une place honorable parmi les peintres d'histoire et de genre ; il envoya aux expositions de Paris et de Rouen plusieurs tableaux qui furent remarqués. Les principales compositions de Jules Petit sont : *Cimabuë et Giotto*, 1838 ; *Jésus-Christ et la Samaritaine*, 1839 ; *Portrait de M. Léon Martin* (dessinateur), 1839 ; *Salvator Rosa et son Shylock*, 1843; *Distribution de Prix dans une école de village* (souvenir de Normandie), 1843 ; *un Fumeur flamand*, 1843 ; *Portrait d'un jeune Créole*, 1843 ; *la Mort de Molière*, 1845 ; *Jésus-Christ et un Enfant*, 1849. Quelques autres tableaux de ce peintre décorent l'église de Saint-Romain-de-Colbosc, près du Havre ; un *Saint Sébastien*, commandé à l'artiste par le ministre de l'intérieur, en 1852, se trouve dans la chapelle de la prison de Bicêtre à Rouen.

Jules Petit a fait des portraits et des dessins à la mine de plomb, genre dans lequel il avait également réussi.

Il a terminé sa carrière prématurément dans sa famille, à Maromme, près Rouen, le 4 décembre 1853.

PEUFFIER (Jean-Baptiste), né vers le milieu du dix-septième siècle, était curé de la paroisse du faubourg Saint-Sever de Rouen. Il est auteur d'un livre curieux intitulé : *Grand Calendrier, ou Journal Historique de la ville et diocèze de Rouen, ouvrage dans lequel on voit quantité de fragments de l'histoire, qui ont eu part avec la ville et diocèze de Rouen, etc. ; le tout distribué par chaque jour de l'année, avec les fêtes du Bréviaire de Rouen.* Rouen, Guillaume Machuel, 1698, in-12. Ce livret, devenu rare, se trouve à la Bibliothèque de Rouen.

L'abbé Peuffier poussait, il paraît, fort loin l'esprit de tolérance, et l'on allait jusqu'à lui reprocher d'avoir marié des protestants. Il mourut, dit-on, empoisonné.

(Voir Bibliothèque de la France du P. Le Long ; Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier, et Manuel du Bibliographe Normand, par Edouard Frère.)

PHILIPPON (Amand), général de division, baron de l'Empire commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer et chevalier de Saint-Louis, naquit le 27 août 1761, d'un marchand peaussier établi à Rouen, rue aux Juifs. Il embrassa la carrière militaire dès l'âge de quinze ans et demi dans le régiment de Lorraine, continua de servir pendant la Révolution, devint capitaine en l'an II, fit partie de l'armée des Pyrénées-Occidentales et fut promu successivement aux grades d'adjudant-général et de chef de brigade. Colonel du 8e régiment d'infanterie en 1804, Phi-

lippon se distingua dans quelques-unes des campagnes d'Allemagne, puis fut envoyé en Espagne, ou sa brillante conduite au siége de Cadix, en 1810, lui valut le grade de général de brigade.

Le 19 février 1811, notre compatriote fit preuve, à la bataille de Gevora, d'une rare intrépidité ; puis gouverneur de Badajoz, la même année, il défendit avec peu de troupes cette place assiégée par les Anglo-Portugais, et donna ainsi le temps au duc de Raguse d'arriver avec son corps d'armée. Les talents militaires et la bravoure déployés par le général Philippon dans cette défense, regardée comme l'une des plus mémorables des guerres de cette époque, furent cités avec de grands éloges dans les rapports des maréchaux ducs de Raguse et de Dalmatie, et le firent nommer général de division. En avril 1812, il se vit forcé d'abandonner cette place. En 1813, il faisait partie du corps d'armée du général Vandamme, qui se trouvait alors engagé dans les montagnes de la Bohême. Se voyant dans l'impossibilité d'empêcher ce général, cerné de toutes parts, d'être fait prisonnier, il rallia ce qu'il put de ses troupes, se mit à leur tête et parvint, malgré des dangers imminents, à les dérober aux poursuites d'un ennemi bien supérieur en nombre.

Fait prisonnier à Dresde, par suite de la violation du traité de capitulation, le brave général Philippon ne rentra en France qu'après le retour des Bourbons. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis et cessa d'être en activité en 1816.

Il mourut à Paris, en mai 1836.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, Biographie manuscrite de A. Pasquier, Biographie contemporaine, Victoires et Conquêtes, t. 20, 21 et 26, et Moniteur.)

PICOT (N.), né vers 1770, exerçait à Rouen la profession de ferblantier. Il s'enrôla, en 1793, dans les chasseurs de la Montagne, déserta l'année suivante et fut offrir ses services aux frères Cottereau, surnommés Chouans. Après avoir fait partie, pendant quelque temps, d'un corps de l'armée vendéenne, commandée par le général Scépeaux, il passa en Basse-Normandie, sous les ordres du comte de Frotté, qui le nomma chef de canton et ensuite de division. Naturellement cruel et sanguinaire, Picot donna à cette guerre de la Vendée, déjà si terrible, un caractère de férocité.

Livré à lui-même, il marquait son passage par l'incendie, le vol et l'assassinat, et son nom seul était la terreur des populations. Il reçut le commandement du pays d'Auge, mais il en fut repoussé à plusieurs reprises et ne put jamais y pénétrer. Passé sous les ordres du comte de Médavy, Picot continua à se montrer indigne de la cause qu'il défendait, et son général se vit souvent forcé, pour l'arrêter dans ses actes de cruauté, de le menacer de lui brûler la cervelle.

Ayant refusé de profiter de la pacification qui eut lieu à cette époque, il se réfugia en Angleterre, où il s'associa aux projets de Georges Cadoudal. Revenu en Normandie, en 1803, avec quelques

uns des autres chefs de la conspiration, notamment Lebourgeois, Picot fut arrêté avec ce dernier à Pont-Audemer. Traduits devant un conseil militaire à Paris, ils y furent condamnés à mort, jugement qui reçut son exécution dans les plaines de Grenelle, le 28 janvier 1803.

(Voir Biographie Universelle (Supplément), Biographie des Contemporains et Biographie manuscrite, par A. Pasquier.)

PIERRE dit LE SECOURABLE, né vers le milieu du quinzième siècle, était parent de Guillaume Ybert, auteur d'un poëme latin sur la ville de Saint-Lô. Très savant pour son époque, il se voua à l'enseignement, devint proviseur du collége d'Harcourt, à Paris, en 1484, fonction qu'il remplit jusqu'en 1509, et fut l'un des bienfaiteurs de cet établissement.

(Voir Notice par M. V.-E. Pillet, Annuaire de la Manche, 1841.)

PILLORE (Jean-Marie-Henri) naquit, le 14 septembre 1807, d'un médecin distingué de Rouen (1). Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès au collége de la même ville, il alla à Paris en 1829, fut, à la suite d'un brillant concours, nommé externe des hôpitaux et hospices civils de cette cité. Il étudia en cette qualité sous Dupuytren ; puis, entré à l'Ecole pratique, il eut pour maître Guersent, et pour condisciple M. le docteur Vautier.

En 1832, au moment où le choléra sévissait dans Paris avec le plus de violence, Pillore se montra plein de zèle et de dévoûment pour tout ce qui se rattachait aux soins à donner aux nombreuses victimes de cette redoutable épidémie. Il fut alors porté sur la liste des élèves que le gouvernement voulait récompenser, mais ceux-ci répondirent unanimement qu'ils n'avaient fait que leur devoir; et comme trois d'entre eux venaient de succomber, ils prièrent le ministre de vouloir bien nommer les victimes membres de la Légion-d'Honneur et adresser à leur famille les croix et les diplômes.

Reçu docteur, en juin 1834, Pillore présenta, pour l'obtention de ce grade, une thèse remarquable dans laquelle il développait cinquante propositions sur les maladies des vieillards et des nouveau-nés.

Etant venu se fixer dans sa ville natale, il devint, en 1836, chirurgien-adjoint de l'Hospice-Général et, l'année suivante, professeur-adjoint du cours d'anatomie. A partir de cete époque, la carrière médicale de notre compatriote fut une suite non interrompue de succès. En 1846, il était nommé médecin en chef de la gésine du même hospice; en 1848, professeur titulaire d'anatomie et de physiologie ; puis, en 1853, médecin en chef de la

(1) Pillore (Henri), né à Rouen, le 2 octobre 1771, mort dans la même ville, le 19 juin 1842. Le père de ce dernier, Jean Pillore, était aussi un habile médecin de Rouen.

deuxième division médicale à l'Hôtel-Dieu. Il était aussi chirurgien aide-major du 4e bataillon de la garde nationale, membre du conseil de salubrité, et faisait, depuis 1845, partie de la société de médecine de Rouen, où il se montra l'un des membres les plus assidus et des plus laborieux.

Bon et généreux pour tous, Pillore donnait non seulement des soins gratuits aux malades indigents, près desquels il s'empressait de se rendre, quelle que fût l'heure, quelle que fût la distance, mais il secourait encore souvent de sa bourse de malheureuses familles. Cet habile et savant médecin a terminé sa carrière prématurément à Rouen le 25 février 1855, et a été inhumé au cimetière Monumental, au milieu d'un nombreux cortége, où l'on remarquait les hauts fonctionnaires du département et de la cité.

Le docteur Pillore a peu écrit, et on n'a de lui que quelques dissertations insérées dans *le Bulletin de la Société de Médecine de Rouen*. Il avait légué sa riche bibliothèque à l'Ecole de Médecine de la même ville. Son portrait a été lithographié par M. Renouard, peintre à Rouen.

Mme Pillore, décédée peu d'années après son mari, a légué généreusement une somme de 200,000 fr., pour fonder à l'Hospice-Général une gésine à laquelle on devra donner le nom de Pillore.

La mère de notre docteur a, elle aussi, disposé par testament d'un capital de 20,000 fr., destiné à fonder un prix annuel de concours pour les élèves de l'Ecole de Médecine de Rouen.

(Voir le Discours prononcé sur la tombe de Henri Pillore, par M. le docteur Grout, secrétaire du bureau de la Société de Médecine de Rouen; la Notice biographique, par M. le docteur Bouteiller fils, secrétaire de correspondance; le quatrième Bulletin de la Société de Médecine de Rouen; l'Eloge du docteur Pillore, par M. le docteur Mélays, et les journau de Rouen du 1er mars 1855.)

PILLORE, musicien amateur et compositeur, de la famille du précédent, naquit vers la fin du dernier siècle. Il est auteur d'un grand nombre de romances éditées à Paris et qui eurent du succès dans leur nouveauté. Il a également composé quelques romances restées inédites, entre autres : *le Bluet*, paroles de l'auteur de la *Biographie Rouennaise*, et *le Petit Mousse*, paroles de M. Ch. Beuzeville.

PINARD (Amable-Guy), né en 1713, se consacra de bonne heure à l'étude de la médecine.

Après avoir suivi, à Paris, les cours des maîtres les plus habiles dans cette science, il prit ses degrés à l'Université de Caen, passa deux ans à Bernay et vint ensuite se fixer à Rouen, où il soutint sa thèse d'agrégation au collége des médecins. Pinard fut l'un des fondateurs de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville, et fit le premier un cours gratuit de botanique au Jardin-des-Plantes, créé par cette compagnie. En 1756, il obtint le

titre de professeur royal avec une pension de 1,000 livres, puis 600 livres de pension annuelle pour la direction et l'entretien du jardin. Nommé, en 1758, l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu de Rouen, il remplit ces fonctions avec distinction pendant près de quarante ans et termina son honorable carrière, en 1796, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Ce savant et laborieux médecin-botaniste avait donné communication à l'Académie de Rouen des mémoires suivants : *Essai sur la Saignée dérivative et révulsive*, 1744; *Dissertation sur la Fièvre miliaire maligne, dans laquelle on recherche les causes et on indique la méthode de la traiter*, Rouen, Nic. Besogne, 1747, in-12; *Lettre à M. A..., docteur en médecine, sur une affection hystérique singulière* (*Mercure de France*), janvier 1750; *Observations sur le 2e volume de l'histoire de Buffon*, 1750; *Sur l'établissement du Jardin-des-Plantes de Rouen*, 1752; *Genre de plante dédiée à M. de la Bourdonnaye, sous le nom de Burdonejæ*, 1754 (c'est le Polycarpon de Linné); *Sur l'espèce de Violette connue sous le nom de Viola Rothomagensis*, 1755; *Sur une nouvelle espèce de Jalap*, 1756; *Sur l'utilité du Jardin Botanique*, 1759; *Description du Bananier*, 1763; *Mémoire sur la Pensée, plante des environs de Rouen*, resté manuscrit.

La majeure partie de ceux de ces mémoires qui sont relatifs à la botanique ont été refondus par l'auteur dans un important ouvrage intitulé : *Histoire générale des Plantes distribuées suivant l'ordre systématique de Tournefort, combiné avec celui de Linné*, 6 volumes in-4°, planches gravées par Mme Pinard, femme de l'auteur. Cet ouvrage, resté à l'état de manuscrit, se trouve à la bibliotèque de Rouen. Pinard avait découvert une plante à laquelle Linné a donné le nom de *Pinariæ*.

(Voir Précis de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, tome Ier, etc.)

PINEL, que La Croix du Maine, dans sa *Bibliothèque françoise*, nomme Rouen Pinel, naquit, vers le milieu du quinzième siècle. Il est auteur de deux ouvrages dont voici les titres : *Les Conditions de la paix entre le roi de France Charles VIII et Maximilien Ier, duc d'Autriche, et leurs pays et alliés*; *Prologue de l'entrée et séjour à Rouen du roi Charles VIII en* 1485. Ces deux ouvrages, que le même La Croix du Maine dit avoir été imprimés et réunis en un volume, sont maintenant regardés comme introuvables, et c'est, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale ayant pour titre : *Chronique de Normandie*, que M. Ch. Robillard de Beaurepaire a publié, en 1854, son opuscule sur l'entrée et séjour du roi Charles VIII à Rouen, en 1485.

Dans cette curieuse relation se trouvent souvent répétés en acrostiches les mots *Rouen*, *Pinel*, ce qui, pour nous, ne signifie évidemment que le nom de l'auteur Pinel réuni à celui de sa ville natale, à laquelle il faisait célébrer les louanges du monarque.

PLANTERRE (Barthélemy-Ambroise Poucholle dit) naquit, en 1751, d'une honorable famille de négociants de Rouen. Il fit ses études au collége des Jésuites de cette même ville; puis, entraîné par sa vocation pour le théâtre, il embrassa la carrière de comédien, débuta à Lyon avec succès, passa à la Haye dans la troupe du stathouder et s'engagea, en 1787, au théâtre de Strasbourg. Ayant aussi du talent pour la composition dramatique, il écrivit, dans cette dernière ville, où il s'était marié, plusieurs pièces de circonstance dont voici les titres : *Le Jardinier; Divertissement pour l'anniversaire de la naissance de Mme Louise, princesse héréditaire d'Armstadt; le Rapatriage*, comédie en un acte, en prose, suivie d'un Divertissement pour l'anniversaire de la naissance de la landgrave douairière de Hesse, 1787 ; *Bouquet pour la Fête de la princesse palatine des Deux-Ponts*, 1787; *le Tribut du Cœur ou la Fête Bourguillonne*, pour les Etats de Dijon, en l'honneur du prince des Deux-Ponts, alors au service de la France et depuis roi de Bavière.

Encouragé dans ses premiers essais, Planterre vint à Paris en 1789, et fit représenter sur divers théâtres, pendant les premières années de la Révolution des pièces dans lesquelles il se créa des rôles qu'il jouait toujours avec beaucoup de succès; ces pièces étaient : *Les Etrennes ou le Jour de l'An*, comédie en un acte, en vers (à la Comédie-Française), 1790, reprise en 1793 au théâtre de la République ; *Agnès de Châtillon ou le Siége de Saint-Jean-d'Acre*, opéra en trois actes, musique de Loire-Froulé, 1792 (théâtre des Amis de la Patrie, ancien théâtre de Louvois) ; *Agnès ou les Espiègleries*, opéra-comique en trois actes, 1792 (théâtre de la Cité) ; *la Fête de la Fraternité*, vaudeville en deux actes, 1792 ; *la Fête de l'Egalité*, comédie en un acte, en vers, 1792 ; *les Charlatans*, opéra comique en deux actes, musique de Foignet, 1792 (théâtre de Feydeau); *Midas au Parnasse*, opéra en un acte, 1792; *le Bailli Coiffé*, opéra en un acte, 1792; *les Deux Ermites*, opéra en un acte, musique de Gaveaux, 1793 ; *la Famille Indigente*, opéra en un acte, musique de Gaveaux, 1793 (ces deux dernières pièces eurent un grand succès); *la Tentation de Saint Antoine; la Triple Vengeance, ou les Dévotes*, comédie en trois actes, en prose (théâtre du Palais, les Variétés) ; *la Rédemption des Captifs*, opéra en trois actes, *l'Esclave Fortuné*, opéra en trois actes ; *Dom Chérubin*, opéra en deux actes.

Planterre possédait parfaitement l'entente de la scène et savait créer dans ses pièces des situations touchantes ; son style est naturel, ses vers faciles et ingénieux. Il mourut à Paris, le 25 septembre 1799, à l'âge de quarante-huit ans, laissant en portefeuille plusieurs pièces, entre autres : *le Maçon du Mont-Blanc*, opéra en trois actes ; *le Maire de Maubeuge*, fait historique en un acte ; *Prise de Port-Mahon*, divertissement en un acte. Poucholle-Planterre est l'aïeul de Mme Laget, qui a tenu avec distinction, pendant plusieurs années, l'emploi de forte première chanteuse au théâtre de Rouen.

(Voir la Biographie nouvelle des Contemporains ; la France Littéraire, par M J.-M Quérard, etc.)

POISSON (Pierre-Nicolas), né en 1727, embrassa l'état ecclésiastique, devint curé de Bardouville en 1766, puis de Saint-Georges-de-Boscherville en 1780. Lors de la Révolution, il prêta serment à la constitution civile du clergé, ce qui le fit maintenir dans sa paroisse jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut transféré à la cure du Héron-sur-Andelle, où il termina sa carrière le 22 mars 1806. L'abbé Poisson, qui avait beaucoup de talent pour la musique et surtout pour le chant liturgique, est auteur de : *Hymnes pour les dimanches et fêtes de l'année*, etc. (notées en plain-chant et à l'usage du diocèse de Rouen), Rouen, P. Seyer, 1777 et 1778, in-12 ; *Nouvelle Méthode pour apprendre le plainchant, etc.*, Rouen, Labbey, 1789.

(Voir les Eglises d'Yvetot, par M. l'abbé Cochet, tome Ier, etc.)

POMMERAYE (Jean-François), moine bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1617. Il fit profession dans l'abbaye de Jumiéges en 1638, fut bientôt remarqué par son mérite et renonça, pour se livrer à de laborieuses études, aux premières dignités de son ordre, auxquelles ses talents lui permettaient d'aspirer.

On a de ce savant bénédictin plusieurs ouvrages importants sur l'histoire ecclésiastique de Rouen, sa ville natale ; ce sont : *La Vie et les Miracles de Saint-Romain, archevêque de Rouen, patron de la ville et du diocèse, etc., avec un discours sur l'ancienne origine de la procession du corps saint, faite tous les ans par MM. du chapitre, en l'église de Saint-Godard*, Rouen, Jean le Boullenger, 1652, in-8°, une planche ; *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen de Rouen*, etc., Rouen, Richard Lallemant, 1662, in-folio, 7 planches. On trouve dans ce même volume : *Histoire de l'abbaye de la Sainte Trinité, dite depuis de Sainte-Catherine-du-Mont de Rouen* ; *Histoire de l'abbaye de Saint-Amand* ; *Histoire des archevêques de Rouen*, etc., Rouen, Laurent Maurry, 1667, in-folio, avec le portrait de Harlay de Chauvalon, archevêque de Rouen ; *Recueil des Conciles et des Synodes de Rouen*, Bonaventure le Brun, 1677, in-4° : ce recueil, écrit en latin, est la continuation de l'ouvage de dom Ange Godin ; *Histoire de l'église Cathédrale de Rouen*, Rouen, 1686, in 4° ; *Pratique journalière de l'aumône*, in-12.

Dom Pommeraye mourut d'apoplexie à Paris, le 28 octobre 1687, chez le savant dom Bulteau, son ami et son compatriote, auquel il était allé rendre visite.

(Voir Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, Dictionnaire de Moréri, Biographie universelle, etc.)

PONTCARRÉ (Geffroy-Macé Camus de), chevalier, baron de Maffières, Moussot et Bethencourt, seigneur de Vilaine, etc., naquit le 20 septembre 1698, d'un premier président au parlement de Nor-

mandie, dont la famille, depuis cinq générations, avait occupé les plus hautes fonctions dans la magistrature. En 1713, il fut, bien qu'il n'eût encore que quinze ans, reçu conseiller au parlement de Paris, devint maître des requêtes en 1717 et fut reçu, le 4 décembre 1726, en la survivance de la charge de son père, dont il n'exerça les fonctions qu'en 1730.

Le président Camus de Pontcarré contribua puissamment à l'établissement d'une école d'anatomie à Rouen et fut l'un des plus zélés protecteurs de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville, dont il fit partie et dont il eut deux fois la présidence. Grand amateur des lettres qu'il aimait à encourager, il fut, en 1732, élu prince de l'Académie des Palinods de Rouen. Il donna un nouvel éclat aux concours de poésie ouverts par cette célèbre Académie, dont il renouvela les statuts, et pour laquelle il fit frapper un jeton représentant d'un côté la Sainte Vierge, et de l'autre un soleil, avec les inscriptions suivantes : *Electa ut sol et Hic tenebræ nil juris habent.*

Retiré dans ses terres, après trente ans d'exercice, le président de Pontcarré y donna l'exemple des vertus privées et y fut le père des pauvres, comme il avait été à Rouen celui du peuple.

Il termina sa carrière le 8 janvier 1767. Son petit fils, Louis-François-Elie Camus de Pontcarré, devint aussi premier président au parlement de Normandie. Entré en fonctions en 1782, il y resta jusqu'en 1790, époque de la suppression des parlements en France.

(Voir Eloge de Geoffroy Camus de Pontcarré, par du Boullay, Précis de l'Académie de Rouen, tome 3; Réception de M. de Pontcarré en la survivance de son père, premier président du parlement de Normandie, extrait des registres du parlement de Rouen; Mercure de France, février 1727; Histoire du parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tomes 6 et 7, et Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin.)

POTERAT (Louis), sieur de Saint-Etienne, né dans la première moitié du dix-septième siècle, était, croyons-nous, fils d'Edme Poterat, qui exploitait à Rouen, faubourg Saint-Sever, une fabrique de faïence.

Il fonda en 1763 une manufacture de porcelaine, ainsi que cela est constaté dans le privilége qui lui fut accordé cette même année. Ce privilége, signé par Louis XIV et par son ministre Colbert, portait l'autorisation d'établir à Rouen, faubourg Saint-Sever, et en tous lieux du royaume, « une manufacture de toutes sortes » de vaisselles, pots et vases de porcelaines semblables à celles de » la Chine, et de faïence violette, peinte de blanc et bleu et d'au- » tres couleurs, à la forme de celle de Hollande. »

Louis Poterat est regardé à juste titre comme l'inventeur de la porcelaine française, la première qui ait été fabriquée en Europe.

(Voir Origine de la porcelaine en Europe, etc., par M. A. Pottier, *Revue de Rouen*, 1847.)

POTTIER, habile menuisier-sculpteur, exerçait sa profession à Rouen dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il a beaucoup travaillé pour les églises de cette ville, notamment pour celle de Saint-Maclou, où il exécuta en 1775, avec le sculpteur Cahais et sur les dessins de Defrance, architecte, la gloire et le baldaquin que l'on voit encore au-dessus de l'autel de cette église.

On doit au même sculpteur la belle chaire de l'église d'Yvetot, le rétable et les tribunes de l'église de Grémonville-en-Caux.

(Voir les Eglises d'Yvetot, par M. l'abbé Cochet, tome II.)

POUCHET (Jean-Robert), connu en religion sous le nom de Sainte-Marie, naquit le 16 février 1638. Il appartenait à l'ordre des Feuillants de Citeaux et avait de la réputation comme grammairien et comme théologien.

On a de lui des commentaires sur la Bible, traduits dans toutes les langues, et différents ouvrages de piété restés manuscrits. Il termina sa carrière dans le couvent des Feuillants de Rouen le 19 mars 1689. La vie de Jean-Robert Pouchet, écrite par sa sœur, Mme de Sainte-Fare, religieuse du prieuré de Saint-Jean-d'Angély, a été imprimée à Rouen, chez la veuve Antoine Maurry, 1693, in-12. (Voir Biographie normande manuscrite, par A. Pasquier, et Bibliothèque de la France, par le P. Le Long.)

POULLAIN (Thomas-Antoine-Guillaume), né le 16 janvier 1719, étudia la médecine, les mathématiques et la physique, puis fut pourvu, en 1748, de la charge de trésorier de France. Reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, il y fit lecture de plusieurs dissertations et mémoires traitant des sciences qu'il avait étudiées. Ils ont pour titres : *Traité sur l'Algèbre*, *Nouvelles hypothèses sur l'ascension des liqueurs dans les tuyaux capillaires*, *Remarques sur les effets de l'opium, etc.*, *Observations d'une affection nerveuse rebelle à tous les remèdes et guérie par les bains froids*, *Quels sont les signes qui semblent devoir exiger qu'on ait recours aux forceps recourbés, ou les indices qui engagent à différer jusqu'à ce que l'accouchement se termine par la seule énergie de la nature.*

Poullain avait obtenu, pour quelques-uns de ses écrits, un prix d'encouragement à l'Académie royale de Chirurgie.

Il mourut à Rouen le 1er juin 1792.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert et Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier.)

PRADON (Nicolas), poëte dramatique, naquit, selon *les Mémoires Biographiques* de Guilbert, sur la paroisse de Saint-Vivien, en 1632.

Il alla de bonne heure se fixer à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître au théâtre par plusieurs tragédies qu'il y fit représenter. Ce poëte, auteur d'une tragédie de *Phèdre*, qui balança

quelques temps celle de Racine, eut le tort réel d'avoir, de sa propre volonté, en traitant ce sujet, servi d'instrument à la cabale formée systématiquement contre l'illustre maître par la duchesse de Bouillon, le duc de Nevers, son frère, et par M[lle] Deshoulières. Il eut aussi le tort, dans sa vanité excessive, de se croire le rival d'un génie dont il eût dû reconnaître l'éminente supériorité.

Décrié par Boileau avec un acharnement dans lequel il entrait plus de passion que de justice, Pradon n'a point trouvé grâce devant la postérité, qui, sans plus d'examen, continue à regarder comme sans appel le jugement rigoureux porté contre lui par l'implacable critique.

Il faut constater, toutefois, que quelques critiques moins prévenus ont, après une lecture attentive du théâtre de cet auteur, formulé, malgré l'opinion reçue, une plus judicieuse appréciation.

Voici, entre autres, celle que l'on trouve dans *les Anecdotes Dramatiques* :

« On ne peut sans injustice refuser à Pradon de l'esprit et de l'imagination, de la facilité et la connaissance des règles du théâtre. Il eût été moins décrié s'il eût été plus modeste, s'il n'eût pas voulu lutter avec Racine et traiter en rival un homme qu'il ne devait regarder que comme son maître, ou plutôt son modèle. Boileau n'épargna rien pour l'humilier, et l'on peut reprocher à ce terrible adversaire d'avoir outré la satire en représentant l'auteur de *Régulus* (la meilleure pièce de Pradon, jouée avec beaucoup de succès) comme un poëte constamment sifflé ; s'il eut des ennemis, il eut aussi des partisans, nous dirons même des admirateurs.

» Aujourd'hui ceux qui ne jugent point les ouvrages de Pradon d'après les vers de Despréaux, avouent que ce poëte savait conduire régulièrement une tragédie, en ménager les incidents, y placer des peintures vives, des traits heureux, des situations intéressantes, quelquefois neuves, des mouvements forts et véhéments, etc. »

C'est là, nous le répétons, une judicieuse appréciation du poëte rouennais, qui, on en convient, ne pouvait avec justice jouir longtemps d'une réputation à laquelle les grands maîtres seuls ont droit de prétendre, mais dont le talent, moins déprécié, pouvait tenir une place honorable au second rang.

Pradon mourut d'apoplexie à Paris, en 1698.

Un intéressant article de critique littéraire, dû à la plume exercée de M[lle] Amélie Bosquet, a été consacré à Pradon dans le *Revue de Rouen*, mai 1847, sous ce titre : *Une victime de Boileau*. Cet article, qui a pour objet de présenter sous un jour plus favorable le talent de poëte et d'auteur dramatique de Pradon, se termine ainsi :

« Pradon s'est laissé imposer, dans le monde littéraire, un rôle ridicule et humilié, lui, pourtant, qui était doué d'un esprit aimable et délicat, propre au madrigal comme à l'épigramme, à

l'éloge comme à la satire; témoin son éloge à la dauphine, qui fut presque un chef-d'œuvre de goût à cette époque de louanges hyperboliques; puis encore ce charmant quatrain, qu'il adressa à Mlle Bernard :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement,
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

» Mais, faute d'avoir su régulariser ses forces, Pradon a laissé les brèches de son talent accessibles de toutes parts à ses ennemis.

» C'est surtout parce qu'il n'a point fait assez d'estime de sa pensée pour ne la manifester que sous les formes le plus parfaites possible qu'il s'est vu immoler sans réserve à son puissant rival. Avec plus de volonté et d'efforts, il se fût épargné cet abaissement honteux ; car l'écrivain qui vise à la perfection, lors même qu'il n'y parvient pas, ne tombe jamais dans le mépris public. Ce qui impose, en effet, aux sévérités des gens de goût comme aux dédains du vulgaire, ce sont bien moins les dons brillants de l'imagination et de l'esprit que le caractère de dignité que l'on imprime à son ouvrage....

» Essayer donc de restituer à la renommée obscurcie de Pradon une partie de son ancien éclat serait tenter une œuvre impossible, et le critique même qui se sentirait assez d'autorité pour produire ce revirement d'opinion se garderait d'en assumer la responsabilité ; aussi n'est ce point ce but de réhabilitation que nous nous sommes proposé ; seulement, comme, en fait de talent, nous n'avons le droit de dédaigner personne, nous avons voulu consoler la mémoire plaintive de l'auteur rouennais par un témoignage de patriotique sympathie et par un effort de courageuse équité. »

Celles des tragédies de Pradon qui ont été représentées et imprimées d'abord séparément, puis collectivement, sous ce titre: *Œuvres de Pradon*, 2 vol. in-12, sont: *Pyrame et Thisbé*, *Tamerlan ou la Mort de Bajazet*, *Phèdre et Hippolyte*, *la Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Régulus*.

Les pièces représentées et non publiées sont: *Electre*, *Tarquin*, *Germanicus*. On a du même auteur: *le Triomphe de Pradon*, 1684 in-12 (satire contre Boileau); remarques sur tous les ouvrages du sieur D... (Despréaux), 1685, in-12; *le Jugement de la Phèdre des Anciens*, comédie en un acte (contre la *Phèdre* de Racine). Cette pièce non représentée est restée inédite.

PRADON (Joseph), frère puîné du précédent, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de Bracquetuit-en Caux. Il donna des preuves de son goût pour la poésie en composant des stances pour le concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il obtint, de 1672 à 1677, plusieurs couronnes.

PRÉVOST (Nicolas-Joseph), né le 27 septembre 1787, d'un jardinier-pépiniériste, parvint, à force de travail, par une ferme volonté et une louable ambition, à prendre rang parmi les horticulteurs et les agronomes les plus distingués.

Il fut, en 1820, admis à faire partie de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen en 1824, et fut, en 1836, l'un des fondateurs de la Société centrale d'Horticulture, dont il devint président.

Mu par un sentiment philanthropique en faveur des jeunes gens qui désiraient se vouer aux travaux du jardinage, M. Prévost, créa à Rouen, en 1844, le cercle pratique d'horticulture et de botanique, leur offrant ainsi les moyens d'agrandir leurs connaissances et de joindre les notions théoriques à la pratique manuelle de leur art. A partir de 1849, il professa, dans la même ville, le cours d'arboriculture au Jardin-des-Plantes, le cours d'agriculture pour le département et celui de culture à l'école primaire centrale.

De nombreux écrits sur la physiologie végétale, la botanique rurale, l'arboriculture, la floriculture, l'art des jardins, etc., valurent à M. Prévost d'honorables distinctions de la part des sociétés savantes de Paris et de la province. L'Association Normande lui décernait, en 1842, une grande médaille, et, en 1844, la Société centrale du département de la Seine-Inférieure le récompensait de ses travaux par une médaille en vermeil.

Parmi les écrits de M. Prévost, qui, pour la plupart, ont été publiés dans les recueils et comptes-rendus des sociétés savantes dont l'auteur faisait partie, on remarque les suivants : *Catalogue descriptif de* 1,200 *variétés du genre rosier*; *Traité pratique de la culture du pommier à cidre dans l'ancienne Normandie*; *Essai sur l'éducation et la culture des arbres fruitiers pyramidaux*; *Notice sur le Traité d'Arboriculture publié en* 1652 *par l'abbé Legendre, curé d'Hénouville*; *Notice sur l'Ecole d'Arboriculture de la ville de Rouen*.

M. Prévost a terminé sa carrière le 24 septembre 1855, au Boisguillaume, près de Rouen, commune qu'il habitait depuis plusieurs années.

(Voir Notice biographique par M. Laurent de Bavay; Annales de Pomologie, t. III; Notice par M. J. Girardin, Académie de Rouen, 1856, et Annuaire Normand, 1857.)

Q.

QUESNÉ (François-Alexandre), botaniste, horticulteur et agronome, naquit en 1742. Destiné au commerce par ses parents, il embrassa d'abord cette carrière, mais il y renonça bientôt pour se livrer à l'étude des sciences naturelles et surtout à celle de la botanique.

Retiré dans une vaste propriété qu'il possédait au Boisguillaume, il y forma une magnifique collection de plantes indigènes et exotiques, qu'il cultivait avec beaucoup de soin. Les grands arbres, tels que le mélèze et le cèdre du Liban, s'élevèrent aussi majestueusement sous les yeux de l'habile arboriculteur. Quesné, devenu propriétaire de l'ancien jardin des Capucins de Rouen, le transforma en riche parterre où se trouvèrent bientôt réunies les plus belles variétés de plantes, telles que jacinthes, tulipes et rosiers achetés à grands frais dans ses fréquents voyages en Flandre et en Hollande.

Membre très assidu de la Société libre d'Emulation de Rouen, il y fit lecture de plusieurs notices et mémoires sur l'agronomie et la botanique.

Il termina sa carrière le 17 avril 1820. On a aussi de lui une traduction en français de *la Philosophie Botanique* de Linnée, etc., Rouen, 1788, in-8°, fig., et la traduction du discours que Jussieu a placé en tête de son *Genera Plantarum*. Cette dernière est restée inédite.

(Voir Notice de Lecarpentier, Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen, 1820, et Biographie nouvelle des Contemporains.)

QUESNET (François), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1646. Il fit profession dans l'abbaye de Jumiéges le 1er mars 1665, devint savant mathématicien, bon architecte, et fut nommé par les supérieurs de son ordre intendant des nouveaux bâtiments de Saint-Denis.

Il mourut dans cette abbaye le 14 janvier 1718. On a de lui une lettre adressée à l'Académie des Sciences sur les effets d'un écho extraordinaire. Elle se trouve dans le dix-huitième volume des Mémoires de cette Académie.

(Voir Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur et Mémoires biographiques de Guilbert.)

QUINTANADOINE (Jean de), seigneur de Brétigny, de Saint-Denis, de Bosc-Guerard et de Saint-Léonard, naquit en 1555, d'une famille originaire d'Espagne. Il embrassa l'état ecclésiastique et fonda à Rouen la congrégation des religieuses Carmélites, qu'il dota, en 1609, d'une maison et de 300 livres de rentes. Il établit une congrégation du même ordre en Bourgogne et mourut à Rouen le 8 juillet 1634.

Son corps, qui avait été enterré devant l'autel de l'église des Carmélites, fut exhumé lors de la démolition de cette église en 1806 et porté au cimetière du boulevard Saint-Hilaire, dit de la Jatte.

On a de cet ecclésiastique plusieurs traductions, entre autres, celle des lettres de sainte Thérèse.

(Voir Histoire de Rouen, par Farin, t. III, et Biographie Normande manuscrite, par Adrien Pasquier.)

R.

RAGUENET (François), né vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique et suivit le penchant qui l'entraînait vers les études historiques et littéraires. Il devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et cet emploi lui laissant quelques loisirs, il se fit connaître aux concours ouverts par l'Académie française, où il obtint un accessit, en 1685, pour un discours sur ce sujet : *De la Patience et du Vice qui lui est contraire*. Il remporta, en 1687, un prix pour un discours sur *le Mérite et l'Utilité du Martyre*. Ayant suivi à Rome, en 1698, le cardinal de Bouillon, l'abbé Raguenet étudia les chefs-d'œuvre des arts qui décorent les palais et les églises de cette célèbre capitale, et comme résultat de ses études il publia : *Les Monuments de Rome ou Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture*, etc., Paris, 1700, in-12, réimprimé en 1702.

Cet ouvrage valut à son auteur le titre de citoyen romain, titre que l'abbé Raguenet ajouta depuis à son nom. On a encore de lui : *Histoire d'Olivier Cromwell*, Paris, Barbin, 1691, 2 vol. in-12 ; *Syroës*, histoire persane, Paris, Barbin, 1692 et 1698, 2 vol. in-12.

S'étant passionné pour la musique italienne, l'abbé Raguenet entreprit d'en démontrer la supériorité sur la musique française et publia : *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui touche la Musique et l'Opéra*, Paris, 1702, in-12 (cet ouvrage a été réfuté par le Cerf de la Viéville) ; *Défense du Parallèle des Italiens et des Français en ce qui touche la Musique et les Opéras*, Paris, 1720, in-12.

On doit à la plume du même auteur les ouvrages suivants : *Histoire abrégée de l'Ancien Testament*, Paris, 1708 (plusieurs éditions) ; *Histoire du vicomte de Turenne*, la Haye (Paris), 1738, in-12. Ce dernier ouvrage a été publié après la mort de l'abbé Raguenet, arrivée en 1722.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, Biographie universelle et France littéraire de J.-M. Quérard.)

RAOULT (Guillaume), né au commencement du dix-huitième siècle, se fit d'abord connaître dans le monde littéraire par des poésies latines et des poésies françaises, dont les sujets étaient tirés des événements de l'époque. Ayant fait un voyage en Russie, il fut, après avoir donné des preuves de ses talents en littérature, nommé professeur de belles-lettres à Moscou, chaire qu'il occupa avec distinction pendant plusieurs années. Il avait aussi étudié les sciences physiques et traduit en français la dissertation latine d'Æpinus, sous le titre de : *Réflexions sur la distribution de la Chaleur sur le globe de la terre*. Les pièces de poésie de cet auteur sont : *Serenissimi Burgundiorum ducis Phalæcium*, 1751



In acerbo funere serenissimi Aurelianensium ducis religio laudans carmen, 1752; *la Maladie et la Convalescence du Dauphin*, 1752; *In pacis reditum ecloga*.

Raoult fit insérer aussi dans les journaux du temps des poésies sur différents sujets.

(Voir Siècles littéraires, par Désessarts, et Mémoires biographiques de Guilbert.)

RENAULT (Pierre-Antoine), né en 1750, était le chef du bureau du district de Rouen à l'époque de la Révolution, et il devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du département de l'Orne.

On a de lui les écrits suivants : *Sur les Moyens à prendre pour améliorer les troupeaux et perfectionner les laines dans le département et dans la République*, Rouen, 1794, in-8°; *Mémoire sur la culture des pommiers dans toute l'étendue de la France*, Rouen, 1795 in-8°, réimprimé avec des additions sous ce titre : *Notice sur la nature et la culture des pommiers et leur vraie combinaison pour faire un cidre délicat et bienfaisant*, Paris, 1817, in-8°.

Renault a terminé sa carrière à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 23 avril 1835.

(Voir Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier; *Journal de Rouen* du 24 brumaire an III, etc., etc.)

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, professeur, recteur, directeur et chancelier de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, naquit le 26 mars 1692, de Jean Restout et de Marie-Madeleine Jouvenet, sœur de l'illustre peintre de ce nom. Il perdit son père de très bonne heure et fut initié à son art par deux de ses oncles, religieux de l'ordre des Prémontrés; puis par sa mère, qui, elle aussi, maniait le pinceau avec beaucoup d'habileté.

Les rapides progrès du jeune élève fixèrent bientôt l'attention de Jouvenet, son oncle, qui le prit en amitié, le traita comme son propre fils et lui fit copier ses tableaux. Restout s'identifia si bien avec la manière du maître, qu'il devint assez difficile de reconnaître l'œuvre de chacun d'eux : aussi fut-il chargé par le roi, après la mort de Jouvenet, de terminer un tableau représentant *la Cène*, commencé par ce dernier et destiné à la manufacture des Gobelins.

Restout exécuta pour le même établissement quatre grandes compositions allégoriques, ayant pour sujets : la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Musique, se mit en réputation par quelques autres bons tableaux et fut reçu, en 1720, à l'Académie de Peinture sur la présentation d'un tableau représentant *Alphée poursuivant Aréthuse*. En 1729, il épousa la fille du peintre Claude-Gui-Hallé, son confrère à l'Académie, obtint un logement au Louvre et continua à peindre des toiles et des plafonds pour la

décoration des églises, des maisons religieuses, des résidences royales et particulières. Jean Restout était associé-correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et de celle de Caen.

Il mourut à Paris, le 1er janvier 1768, laissant un fils, Jean-Bernard Restout, qui cultiva aussi la peinture avec un remarquable talent.

Le peintre dont nous nous occupons ici avait l'imagination féconde, possédait à un très haut de gré l'art de distribuer la lumière et entendait parfaitement la composition des grands sujets.

Le nombre de ses tableaux étant considérable, nous nous bornerons à mentionner particulièrement les suivants : *Le Christ guérissant le paralytique* (musée du Louvre), *Ananie imposant les mains à saint Paul* (Notre-Dame de Paris), *Présentation de la Vierge au temple* (musée de Rouen), *Portrait de dom Louis Baudoin, chartreux de Gaillon* (musée de Rouen), *Portrait de Louis XV* (salle des séances de l'Académie de Caen), *Saint Benoît et sainte Scholastique* (musée de Tours), *Rachat des Chrétiens capturés par les Algériens* (au couvent des Orphelines de Québec), *les Pèlerins d'Emmaüs*, *Jésus au jardin des Oliviers*, *Jacob et Laban*, *le Baptême de Jésus-Christ*, *Repos de la Sainte-Famille*, *Jésus-Christ donnant les clefs à Saint-Pierre*, *Jésus-Christ dans le désert*, *Saint Vincent de Paul*, *Saint François de Salles*, *la Naissance de la Sainte Vierge*, *les quatre Evangélistes*, *Saint François Régis guérissant une fille malade de la fièvre*, *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, *Armide, irritée du départ de Renaud, fait détruire son palais*, *la Déesse de la Richesse*, *le plafond de la Bibliothèque de Sainte Geneviève*.

(Voir pour la famille des Restout : Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux, par M. Philippe de Chennevières-Pointel, tome III ; Précis de l'Académie de Rouen, tome III ; Eloge de Restout, lu à l'Académie de Caen en 1768 ; Histoire des Peintres, par M. Ch. Blanc, etc. Portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

REVELLE (Jean-Noël), né le 1er janvier 1794, entra au service dans le 52e régiment de ligne et prit part, en qualité de chirurgien aide-major, aux glorieuses campagnes de l'Empire.

Rentré dans sa ville natale en 1818, il alla habiter Elbeuf, où il se fit bientôt dans sa profession une position des plus honorables. Il devint successivement médecin du bureau de bienfaisance, médecin adjoint, puis titulaire de l'hospice de la même ville.

Doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, il sut unir à ces avantages, dans l'exercice de ses fonctions, le zèle, le dévoûment et la charité, ce qui fut pour lui un titre à la reconnaissance publique et lui valut, en récompense de ses services, la croix de la Légion-d'Honneur.

M. Revelle a terminé sa carrière à Elbeuf, le 9 septembre 1858.

(Voir journaux de Rouen et d'Elbeuf, septembre même année).

REVÉREND (Dominique), né le 14 novembre 1648 embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord aumônier de Monsieur, frère du roi, puis devint chanoine de Saint-Cloud.

Il accompagna le duc de Béthune dans son ambassade près du roi de Pologne, Jean Sobieski, montra beaucoup d'intelligence et d'activité dans les missions dont il fut chargé; puis, de retour en France, il se livra à l'étude des sciences et à celle de l'histoire de l'antiquité.

L'abbé Révérend mourut à Paris, le 26 juillet 1734, et fut inhumé dans l'église de Saint-Cloud. On a de lui les ouvrages suivants : *La Physique des anciens, ou la Physique traitée dans un nouvel ordre, selon les sentiments des philosophes anciens et modernes*, Paris, 1701, in-12 (l'auteur, adversaire de la physique de Descartes, s'efforce dans cet ouvrage de faire revivre celle des anciens); *Lettres à M.* *** (Hérinch, petit-neveu de l'évêque d'Ypres de ce nom) *sur les premiers dieux ou rois d'Egypte*, Paris, 1712, in-12 ; une seconde édition augmentée d'une troisième lettre sur la chronologie des premiers temps depuis le déluge, Paris, 1733, in-12 ; *Mémoire historique du comte Bethlem Niclas sur les derniers troubles de la Transylvanie*, ouvrage terminé par Le Coq de Villeray, Amsterdam (Rouen), 1834, 2 volumes in-12, imprimé aussi à la suite des *Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 volumes in-4° et 6 volumes in-12.

L'abbé Révérend a encore laissé manuscrit un grand ouvrage sur la philosophie hermétique.

(Voir Dictionnaire de Moréri et France Littéraire, de J.-M. Quérard.)

RIAUX (Bertrand-Louis-Denis), né le 14 octobre 1742, était greffier en chef du tribunal consulaire et archiviste de la chambre de commerce de Rouen. On a de lui : *Recueil d'édits et déclarations du roi, Règlement et Arrêts du conseil de la cour, concernant la juridiction consulaire de Rouen, sa compétence, les matières de commerce, les faillites et banqueroutes, etc.*, Rouen, Louis Oursel, 1775, in-4°. Ce recueil, formé pour le service particulier de la juridiction consulaire de Rouen, n'a point été mis dans le commerce et est devenu fort rare.

Le même auteur avait dressé en 1777 un projet d'ordonnance pour le commerce; il est resté à l'état de manuscrit. Riaux mourut le 5 juillet 1805.

(Voir France Littéraire, de J.-M. Quérard, et Manuel du Bibliographe normand, par M. Ed. Frère.)

RIBARD (Jean-Philippe-Nicolas), né le 21 décembre 1724, appartenait à l'une des familles les plus honorables parmi les négociants de Rouen. Il remplit pendant plusieurs années les fonctions de premier échevin de cette ville et fut élu le premier, en 1790,

officier du corps municipal, après toutefois avoir refusé, au commencement de cette même année, la place de maire, qui lui était offerte et qui fut donnée par l'élection à M. Le Pelletier d'Estouteville. Elu président de l'assemblée électorale du département de la Seine-Inférieure, Ribard se fit remarquer, dans cette délicate et difficile fonction par ses lumières, sa droiture et l'aménité de son caractère.

Il mourut à Rouen, le 26 juin 1798, fort regretté de ses concitoyens et notamment des pauvres, qui lui étaient redevables de nombreux actes de bienfaisance.

RIBARD (Vincent-Prosper), fils du précédent, naquit en 1764 et suivit aussi la carrière du haut négoce. En 1789, il fut nommé, bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, aux fonctions de quartenier, ce qui répondait, à cette époque, à celles d'administrateur des hospices. Au commencement de l'Empire, il fut élu conseiller municipal et plus tard juge et président du tribunal de commerce de Rouen. Il fut maire de cette même ville de 1815 à 1819, président du collége électoral de l'arrondissement, membre de la chambre des députés de 1816 à 1825, et fit partie du conseil général et du conseil municipal jusqu'en 1830. M. Prosper Ribard s'était occupé, dans les commissions de la chambre des députés, de questions de douane, de commerce, de finance et de presse. On a de lui deux opuscules intitulés : *Opinion sur le projet de loi relatif aux journaux*, Paris, 1817, in-8° ; *Défense de l'Œuvre des six jours de la création et du récit de Moïse contre les géologues et contre la fausse et dangereuse interprétation donnée aux paroles de la Genèse*, Rouen, N. Périaux, 1841, in-8°.

Retiré depuis plusieurs années dans la commune de Canteleu, près Rouen, notre honorable compatriote, qui possédait toutes les vertus héréditaires dans sa famille, y termina sa carrière le 15 janvier 1848.

(Voir Rapport de M. A. G. Ballin, Précis de l'Académie de Rouen, 1848, et le Moniteur Universel.)

RIBART (C.-F.), né vers le milieu du dix-huitième siècle, était ingénieur géographe des armées du roi et s'occupait aussi de questions financières.

On a de lui sur cette matière deux opuscules dont voici les titres : *Caisse nationale d'Assurances, etc.*, Paris, 1790, in-8°; *Mémoire sur la pénurie des Finances*, par un anti-financier, Rouen, an IV, in-8°.

Ces opuscules se trouvent à la bibliothèque de Rouen, à laquelle l'auteur en a fait hommage.

RICARD (Pierre-Prosper-Michel), né le 22 septembre 1769, appartenait à une famille qui, depuis deux générations, s'était distinguée dans la culture des lettres. Il alla terminer ses études à

Paris, où il avait des parents chez lesquels se réunissaient à cette époque quelques hommes illustres dans les lettres et dans les arts, et ce fut entre Grétry, Greuze et Beaumarchais, que Ricard acheva de se former le goût.

Entraîné par un penchant irrésistible vers la carrière des armes, il entra en 1791 dans le régiment de Flandres, dut à sa bravoure ainsi qu'à ses talents un avancement rapide, et il serait sans nul doute parvenu aux plus hauts grades si, lors de ses premières campagnes, il n'eût été fait prisonnier par les Autrichiens. Rendu à la liberté après une captivité de vingt-deux mois, Ricard revint en France dans un très mauvais état de santé, ce qui le força de quitter le service.

Entré dès-lors dans l'administration forestière, il se plaça bientôt par son intelligence et son activité au premier rang des forestiers de France et fut souvent consulté par le gouvernement sur des questions d'une haute importance touchant cette matière. Il renouvela avec succès les essais précédemment tentés de la culture du pin maritime, encouragea le premier celle du pin d'Ecosse et des terrains d'une immense étendue, qui semblaient condamnés à une éternelle stérilité, lui doivent aujourd'hui de belles et vigoureuses plantations. En 1814, il reçut du roi la croix de la Légion-d'Honneur et fut nommé conservateur des forêts de tous les départements de la Bretagne, mais il n'accepta point cet avancement et préféra garder ses fonctions d'inspecteur à la résidence de Rouen, où il comptait plusieurs années d'exercice.

Après avoir contracté une alliance qui devait assurer le bonheur du reste de ses jours, Ricard consacra les quelques loisirs dont il pouvait disposer à une étude suivie de notre littérature et à un examen approfondi de nos grands écrivains ; puis, stimulé par un goût héréditaire, il s'essaya dans la poésie légère avec un talent à faire regretter qu'il ne se fût livré à ce genre de composition qu'en amateur un peu trop discret.

Les hautes connaissances de notre compatriote en matière d'administration forestière et les heureuses dispositions de son esprit pour la culture des lettres l'avaient fait admettre depuis longtemps à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

Il termina sa carrière le 22 juillet 1822.

(Voir Notice Biographique par le docteur Blanche, Précis de l'Académie de Rouen, 1823.)

RICHER-DROUET (François), né le 16 janvier 1733, servait dans l'armée française et était maréchal-de-camp à l'époque de la Révolution. Il se trouvait, le 6 novembre 1792, à la célèbre bataille de Jemmapes, où il fut blessé grièvement. Il mourut le 16 du même mois des suites de ses blessures.

(Son buste en marbre, sculpté par Valois, se trouve au musée de Versailles.)

RICŒUR (Pierre-Thomas-Alexandre), né vers 1771, entra au service comme simple soldat en 1792 et fit une partie des grandes campagnes de la République et de l'Empire.

Il se signala dans plusieurs batailles par des actes de bravoure, fut couvert de blessures et parvint au grade de chef de bataillon.

Le commandant Ricœur, qui ne cessa de servir son pays qu'en 1815, avait reçu des mains de Napoléon, en récompense de son intrépidité, d'abord un sabre d'honneur et ensuite la croix.

(Ces deux trophées de la valeur de ce brave soldat ont été déposés au musée d'antiquités de Rouen.)

RIOUFFE (Honoré), baron de l'Empire, naquit le 1er avril 1764, d'un habile chirurgien de Rouen. Il fit de brillantes études à Paris, s'initia de bonne heure à la connaissance des langues savantes, apprit avec beaucoup de facilité plusieurs des langues vivantes, puis cultiva avec succès la littérature et la poésie.

Auteur d'un essai dramatique de circonstance, intitulé *Une Centenaire de Corneille*, il la fit représenter au Théâtre-Français, en 1784. Après 1789, Riouffe adopta les principes de la Révolution et composa, en société avec l'acteur Dugazon, une comédie patriotique, en trois actes et en vers, ayant pour titre *l'Avénement de Mustapha au Trône ou le Bonnet de la Vérité*, représentée sur le théâtre de la Nation en octobre 1792.

Notre compatriote embrassa la cause des Girondins proscrits, alla rejoindre à Caen ceux d'entre eux qui s'y étaient réfugiés, et, lorsque les tentatives de ce parti eurent échoué, il chercha un asile à Bordeaux, où il fut arrêté le 4 octobre 1793. Conduit à Paris, il passa quatorze mois dans les prisons de la Conciergerie et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. S'étant montré plus tard partisan zélé du coup d'Etat du 18 brumaire, Riouffe fut appelé, en 1800, à siéger au tribunat et devint président de cette assemblée.

Il fut, en 1804, nommé préfet de la Côte-d'Or et passa, en 1808, à la préfecture de la Meurthe. Après les revers de la campagne de Russie, une maladie épidémique, le typhus, s'étant manifestée dans l'hôpital militaire de Nancy, Riouffe, qui s'était porté avec empressement au secours des braves qui s'y trouvaient en grand nombre, fut atteint lui-même de la maladie contagieuse qui les dévorait et y succomba victime de son dévoûment et de son humanité, le 30 novembre 1813.

On a de lui, outre les comédies précitées : *Poëme sur la mort du duc Léopold de Brunswick*, Paris, 1778, in-8° ; *Mémoires d'un Détenu, pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, Paris, an III (ces mémoires, qui eurent à cette époque un succès prodigieux, ont été aussi publiés dans *l'Histoire des prisons de Paris et des départements*, tome Ier, et dans la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution française*, avec une notice sur Riouffe, par

M. Pariset) ; *Quelques Chapitres*, an III, in-8° ; *Oraison funèbre de J.-B. Louvet, ex-représentant du peuple*, Paris, 1798, in-4°.

On doit au même auteur quelques traductions en vers français, entre autres, celles d'*Héloïse et d'Abailard*, un commentaire sur le *Werther* de Gœthe ; trois *Dialogues de Platon, Notes sur Aristote et Xénophon*.

(Voir les Notices biographiques, par MM. Pariset et Beer ; Mémoires biographiques de Guilbert, Biographie universelle et celle de Contemporains.)

RIQUEIL (Nicolas), né dans la seconde moitié du seizième siècle, appartenait à la compagnie de Jésus. Il est auteur de *Sylva radicum hebraïcarum ordine alphabetico*, Parisii (1622), in-8°, ouvrage publié sous le nom de J.-B. Martigna.

Le P. Piqueil mourut à Reims, le 26 octobre 1643.

(Voir Dictionnaire des Anonymes de Barbier.)

RIVIÈRE (l'abbé François), né vers la fin du dix-septième siècle, était neveu du célèbre voyageur rouennais Paul Lucas.

Il est auteur de l'*Eloge des Normands, où l'on trouve un petit abrégé de leur histoire, avec les grands hommes qui en sont sortis et les belles qualités qui doivent les rendre respectables à l'univers entier*, Paris, veuve Guillaume, 1731, in-12. Cet ouvrage ou plutôt cet opuscule a été aussi publié en 1736 dans les *Nouveaux Amusements sérieux et comiques*, puis réimprimé avec de nombreuses additions, parmi lesquelles se trouve l'*Origine du royaume d'Yvetot*, Paris, Ch. Guillaume, 1748, deux parties in-12.

(Voir Biographie Normande manuscrite, par A. Pasquier.)

ROBINET (Charles), né dans la première moitié du dix-septième siècle, se fit d'abord connaître comme littérateur par quelques ouvrages de critique. Plus tard, il devint, sous le nom de Delaurens, le continuateur de la *Muse historique* de Jean Loret, qui prit alors le titre de *Lettres à Madame, ou Gazettes depuis le mois de mai* 1665 *jusqu'au* 28 *juillet* 1670, *avec une suite de lettres à Monsieur jusqu'en* 1678, petit in-folio.

On a du même auteur : *Momus et le Nouvelliste* (en vers), *mêlé d'histoires, de bons mots et des nouvelles du temps*. Paris, 1685, in-folio.

Robinet mourut à Paris en 1698.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, Biographie manuscrite par A. Pasquier, et Catalogue Leber, nos 4400 et 4465.)

ROGER (Robert), né vers le milieu du dix-septième siècle, professait le protestantisme avec beaucoup de zèle. Forcé de quitter sa patrie à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Prusse et établit à Berlin la première imprimerie de

livres français, industrie qui, bientôt, prit dans ce pays un développement considérable.

RONDEAUX DE SÉTRY (Jean-Marin-Joseph-Claude), conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Rouen, naquit le 7 novembre 1720. Il sut allier aux fonctions de magistrat les études ayant pour objet le progrès de l'agriculture et de la botanique ; puis il s'occupa, dans sa propriété de Saint-Etienne-du-Rouvray, de la culture des arbres et des plantes utiles.

Reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont il devint président, puis de la Société d'Agriculture de la généralité de la même ville, il communiqua à ces deux sociétés un nombre considérable de mémoires sur différentes parties de l'économie rurale, tels que les vers-à-soie, les oiseaux domestiques, les divers engrais, les prairies artificielles et les nouveaux procédés pour arroser les jardins.

Bien qu'il eût atteint l'âge de soixante-dix-huit ans, Rondeaux de Sétry, qui avait aussi reçu le titre d'intendant du Jardin-des-Plantes, établi à Rouen depuis quelques années, parvint à former une collection de plus de cinq cents espèces de champignons, qu'il dessina et coloria lui-même, en y joignant une description générique et spécifique.

Notre honorable compatriote s'était encore occupé de recherches topographiques et monumentales sur Rouen. Son travail le plus important sur cette matière consiste en trois plans originaux, du dixième au quatorzième siècle, sur lesquels sont indiqués la première enceinte de cette cité et ses accroissements successifs.

Ces plans, accompagnés de notes instructives sur les principaux édifices et sur les événements remarquables dont ils furent le théâtre, se trouvent, ainsi que la plupart des manuscrits de l'auteur, dans les archives de l'Académie de Rouen.

La bibliothèque de la même ville en possède une copie des plus exactes. Ils ont été imprimés dans le troisième volume des *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. On a encore de Rondeaux de Sétry des recherches sur les ruines du château de Robert-le-Diable, près de Moulineaux, sur la forteresse de Sainte-Catherine, sur d'anciens tombeaux découverts à Oissel, sur des médailles trouvées à Neufchâtel, une description des communes d'Oissel et de Saint-Etienne-du-Rouvray, divers cours abrégés d'histoire relatifs aux quadrupèdes et aux oiseaux, une collection de poissons dessinés et enluminés d'après nature, enrichie d'observations manuscrites ; un traité sur la culture des arbres en pleine terre. Rondeaux de Sétry mourut à Saint-Etienne-du-Rouvray, le 28 juin 1805.

(Voir Notice biographique, par Noël de la Morinière ; Précis de l'Académie de Rouen, 1805 ; Mémoires biographiques de Guilbert.)

RONDEAUX DE MONTBRAY (Charles-Marin-François), fils du précédent, naquit à Rouen le 29 janvier 1753. Il suivit, comme son père, la carrière de la magistrature, devint procureur du roi à la chambre des comptes, aides et finances de Normandie, cultiva aussi la botanique, dont il avait à l'âge de quatorze ans obtenu le premier prix à l'Académie de Rouen, et publia dans la suite un catalogue de toutes les plantes cultivées dans le jardin de cette Académie.

Elu maire de Rouen, le 23 décembre 1792, il prononça, le 28 du même mois, une allocution qui se terminait par ces remarquables paroles : « J'accepte le poste où m'appelle l'intérêt de la cité ; j'en remplirai les devoirs, quelque pénibles, quelque périlleux qu'ils puissent être. Je marcherai le premier à la défense de la liberté et de l'égalité, je protégerai de toutes mes facultés les personnes et les propriétés, ou je mourrai en les défendant. »

Rondeaux de Montbray remplit effectivement, dans ces temps difficiles, les fonctions de premier magistrat municipal avec beaucoup de zèle et de fermeté jusqu'au 30 octobre 1793, époque à laquelle il fut remplacé par M. de Fontenay. Après une détention de plusieurs mois dans les prisons révolutionnaires, notre honorable compatriote se retira à Louviers, s'occupa de sciences naturelles et agricoles, fonda, vers 1800, une filature hydraulique et fut nommé, en 1810, président du tribunal de commerce de cette ville.

Il termina sa carrière le 13 mars 1820.

Plusieurs membres de l'honorable famille Rondeaux perpétuent dignement ce nom à Rouen, où ils jouissent d'une grande et légitime considération.

(Voir Biographie manuscrite par A. Pasquier ; Journal de Normandie, 1766, p. 39 ; Journal de Rouen, 28 décembre 1792 et 30 septembre 1793 ; Manuel du Bibliographe Normand, par M. Ed. Frère.)

RONMY (Guillaume-Frédéric), peintre, élève de Vien et de Taunay, naquit en 1786. Il coopéra à l'exécution des célèbres panoramas de Jérusalem, de Wagram et de Tilsitt, peignit seul ceux de Rio-Janeiro et de Constantinople ; puis, remarqué par le roi Charles X, ce prince lui commanda plusieurs tableaux, dont un, représentant *l'Entrée de Henri IV à Paris*, se trouve aujourd'hui au château de Fontainebleau. Ronmy avait aussi exécuté quelques toiles pour le roi Louis-Philippe, mais malheureusement, les principales, qui figuraient au château de Neuilly, au Palais-Royal et aux Tuileries, ont été détruites en 1848. Le musée de Rouen possède de cet artiste un tableau qui lui a été légué par l'auteur, et qui a pour sujet *le Sacrifice d'Abraham à son arrivée dans la terre de Chanaan.*

Ronmy a terminé sa carrière à Passy, en 1854.

(Voir Catalogue du musée de Rouen, 1855.)

ROUEN (Jean de), né dans la première moitié du seizième siècle, fut professeur au collége d'Harcourt, à Paris, précepteur du duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, et devint recteur de l'Université. Ce fut sous son rectorat, que les jésuites comparurent devant le corps universitaire pour répondre à diverses questions touchant leur institution.

Jean de Rouen avait fondé à la Sorbonne une chaire de théologie morale pour les cas de conscience.

Il mourut vers 1620, dans un âge fort avancé, laissant à l'état de manuscrit quelques discours latins.

(Voir Histoire de l'Université par Crevier, t. VI; Histoire littéraire du Collége de France, par l'abbé Goujet, et Recherches de la France, par Etienne Pasquier, t. I.)

ROUEN (Jean de), sieur de Commanville, prédicateur et aumônier du roi, de la famille du précédent, naquit vers le milieu du seizième siècle. On a de lui les discours suivants : *Deux Consolations aux deux très sages et vertueuses dames de Bréauté, etc.*, Paris, 1610, in-8°; *Epithalames sur le mariage d'Adrien de Bréauté avec Françoise Diane de Boucherolles*, Paris, 1603, in-8; *Panegyricus Fevardentinus, etc.*, in 4°; *Claudii Grulartii, inclitissimi equitis, et supremo Normanie in senatus præsidiis maximi obitus, ad Marinum Le Pignium, Franciæ Cleri syndicum*, Parisiis, 1608, in-8°; *l'Anniversaire au bout de l'an d'Adrien de Bréauté, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances et général des arrière-bans de Normandie*, Paris, 1611, in-8°; *Puteus Rothomagensis pro Immaculata Conceptione, cujus putei, hoc anno* 1611, *princeps priorque est Marinus Le Pignius, ecclesiæ Rothomagensis archidiaconus et canonicus*, Parisiis, 1612, in-4°.

Jean de Rouen de Commanville mourut vers 1630.

(Voir la Bibliothèque historique de la France, par le père Le Long, t. III; la Biographie manuscrite, par A. Pasquier, et le Manuel du Bibliographe Normand, par M. Ed. Frère.)

ROUGEVILLE (François de), écuyer, conseiller du roi à la cour des comptes, aides et finances de Normandie, naquit le 22 novembre 1702. Il fit ses études au collége de Rouen et son droit à Paris, où il se lia avec plusieurs personnages qui tenaient une place distinguée dans les lettres, notamment avec Richer, le P. Tournemine et l'abbé d'Olivet.

Il cultiva la poésie française et la poésie latine avec quelque talent, consacra ses inspirations au triomphe de la religion et des mœurs, à la gloire de son souverain et de sa patrie, fut couronné en 1723 à l'Académie des Palinods de Rouen et reçu plus tard à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de la même ville.

On pense que c'est le même poëte qui, sous le nom de Du

Fresne, envoya au concours des Palinods plusieurs odes françaises qui furent imprimées, et dont deux obtinrent chacune un prix en 1735. De Rougeville mourut le 23 décembre 1766, laissant un fils qui, lui aussi, aima et cultiva la poésie, ce qui lui mérita, de 1756 à 1758, trois couronnes à la même Académie des Palinods de Rouen.

(Voir Eloge, par Du Boullay; Précis de l'Académie de Rouen, t. III; Mémoires biographiques de Guilbert et Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin.)

S.

SACQUESPÉE (Adrien), peintre et poëte, naquit vers 1625, à Rouen selon J.-B. Decamps, et à Caudebec-en-Caux selon le *Moréri Normand* de l'abbé Guiot. Il fut reçu *maître du métier de peinture* dans la première de ces villes en 1654, y résida constamment, travailla plus particulièrement pour les couvents et pour les églises et termina sa carrière vers 1690. Il était élève de Vouët.

Les tableaux que nous connaissons de ce peintre, ou ceux qui seulement se trouvent mentionnés dans les catalogues sont: *le Martyre de saint Adrien* (Sacquespée s'est représenté lui-même dans cette toile sous les traits d'un personnage vêtu d'un manteau rouge), *saint Bruno en oraison*, *des Chartreux ensevelis sous une avalanche* (ces trois tableaux se trouvent au musée de peinture de Rouen); *saint Mathurin exorcisant une impératrice romaine* (accordé à l'église Saint-Ouen de Rouen, en 1807); *le Mariage de Clovis*, *Clovis avant la bataille de Tolbiac*, *Baptême de Clovis*, *Clovis entouré de guerriers* (de ces quatre tableaux, qui décoraient avant la Révolution l'église Saint-Maclou de Rouen, trois ont été accordés en 1821 à l'église de Saint-Léger-du-Bourg-Denis, près de Darnétal); *Adieux de saint Paul et de Silas allant au martyre* (appartenait à l'église Saint-Eloi de Rouen); *l'Apothéose de saint François de Sales* (se trouvait dans l'église du premier monastère de la Visitation, à Rouen); *saint Bruno disant la messe au milieu de ses religieux*, *Ananie et Saphire punis de mort* (ces deux tableaux décorent la chapelle voisine de l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris; un *Ecce homo*, *le Baptême de Jésus-Christ*, *l'Adoration des Bergers*.

Sacquespée avait aussi peint à fresque, autour du chœur de l'église de l'abbaye de Saint-Wandrille, tous les saints abbés et saints religieux de ce monastère.

Le même artiste, qui joignait au génie de la peinture un remarquable talent pour la poésie, avait été couronné sept fois aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, Recherches sur la Vie et les Ouvrages de quelques peintres provinciaux, par M. de Chennevières-Pointel, t. Ier; Notice historique sur le Musée de pein-

ture de Rouen, par M. Ch. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure, et Catalogue du Musée de peinture de la même ville.)

SAGON (François), poëte, né vers la fin du quinzième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord secrétaire de F. de Brie, abbé de Saint-Evroult, prit le surnom de l'Indigent de Sapience et devint curé de Beauvais, ainsi qu'il se qualifie dans une épître adressée à Jean Bouchet.

Les premiers écrits de ce poëte, ceux du moins qui le firent plus particulièrement connaître, furent des satires contre Clément Marot, avec lequel il eut une querelle que l'esprit de parti envenima et rendit beaucoup trop célèbre. Voici ce que l'on raconte à ce sujet : « Marot, se promenant en nombreuse compagnie dans la cour du château d'Alençon, laissa échapper un mot que Sagon traita d'hérétique ; on s'échauffa de part et d'autre ; Marot tira son poignard et allait en frapper Sagon, qui se déroba au coup en fuyant. » Les deux poëtes rendirent le roi François Ier et le public confidents des invectives qu'ils s'adressèrent, Marot sous le nom de son valet Fripelippe, et Sagon sous celui de Matthieu Boutigny, qu'il appelle son page. La prose et les vers publiés à l'occasion de ce démêlé par les adversaires sont d'une extrême rareté et très recherchés des amateurs, qui se les disputent et les paient fort cher.

Ces écrits ont été réunis en un recueil, sous le titre de : *Plusieurs traitez par aucuns nouveaulx poëtes du différent de Marot, Sagon et de la Hueterie*, Paris, 1537 et 1539.

Les autres poésies de Sagon sont : *le Blason du pied avec les autres blasons anatomiques du corps féminin*, Lyon, 1537 ; *le Chant de la paix de France, chanté par les trois Estats, etc.*, Paris, 1538 ; *Discours sur la Vie et la Mort accidentelle de Guy Morin, etc.*, Paris, 1539, in-16 ; *l'Apologie ou Défense du roy très chrestien François Ier, etc.*, 1554, in-8° ; *la Complaincte de trois gentilshommes françois occis au voyage de Carignan*, Paris, 1554, in-8° ; *la Réjouissance du traicté de paix en France*, publié en l'an 1559, Paris, 1559 ; *le Regret d'honneur féminin et des trois Grâces sur le trépas de dame Françoise de Foix, etc.* (resté à l'état de manuscrit).

Sagon avait concouru avec succès pendant de nombreuses années aux Palinods de Rouen, de Dieppe et de Caen ; plusieurs des pièces composées pour ces concours, et qui y furent couronnées, se trouvent réunies dans une rareté bibliographique ayant pour titre : *le Triumphe de grâce et de prérogative, d'innocence originelle, sur la conception et trespas de la Vierge esleue mère de Dieu*, 1544, petit in-8° (1).

(1) Un de ces précieux livrets se trouve entre les mains de M. Thomas, avocat à Rouen et amateur distingué.

(Voir Bibliothèque historique de la Croix du Maine, t. Ier, de Du Verdier, t. III, de l'abbé Goujet, t. XI et XII ; Bibliothèque choisie des poëtes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe, t. III ; Biographie universelle, supplément, etc.

SAINT-AMANT (Marc-Antoine-Gérard de) naquit en 1594, près de la célèbre abbaye de Saint-Amand (1), d'un officier de marine distingué. Il s'attacha de bonne heure à la fortune du comte d'Harcourt, qu'il suivit dans ses glorieuses expéditions en Italie et en Espagne, fit la guerre sur terre et sur mer ; puis, livré à son goût pour la vie nomade et aventureuse, il voyagea dans les quatre parties du monde.

A son retour en 1638, il fut recommandé à Marie de Gonzague, reine de Pologne, et cette princesse, qui le tenait en haute estime, lui donna, avec le titre de conseiller d'Etat, celui de gentilhomme de sa chambre et lui fit une pension de 3,000 livres. Saint-Amant dédia à sa royale bienfaitrice son poëme de *Moïse Sauvé*. En 1654, notre poëte se trouvait à Rouen, où il exploitait une verrerie, il s'y liait avec son illustre compatriote Pierre Corneille et entretenait une correspondance amicale avec une autre célébrité rouennaise, le savant Samuel Bochart.

Saint-Amant, quoi qu'en ait dit Boileau, dont il fut l'une des premières victimes, est un véritable poëte, un poëte vraiment original, qui, malgré une imagination libre de toutes règles, a su déployer dans beaucoup de ses poésies de la verve, de l'enthousiasme, un style plein de couleur, d'harmonie et d'élévation.

Nous pourrions citer bon nombre de stances aussi gracieuses que poétiques dans le genre de ce quatrain :

L'abeille, pour boire des pleurs,
Sort de la ruche aimée
Et va sucer l'âme des fleurs
Dont la plaine est semée.

Puis le papillon qui porte de la part du lis un baiser à la rose....

Saint-Amant, comme son ami Faret, dont le nom rime si bien à cabaret, le gros Saint-Amant, grand amateur et grand buveur de vin, a célébré sur tous les tons ce précieux nectar. En Normandie, il n'a point dédaigné la liqueur dorée du terroir, le cidre a aussi échauffé la verve du poëte, qui consacra à sa louange, une pièce de poésie qu'il dédia au comte de Brionne, et dont voici quelques strophes :

Chantons à la table où nous sommes,
A la table où le roi des hommes
Nous traite en chers et francs voisins.

(1) M. Ch. Livet, dans sa notice biographique sur notre poëte, pense que c'est cette circonstance qui lui fit ajouter à son nom patronymique de Gérard celui de Saint-Amant.

Que le jus délicat des pommes
Surpasse le jus des raisins.

Je ne puis me lasser d'en boire ;
Ma soif renaît en s'y noyant ;
Du muscat je perds la mémoire,
Et mon œil est comblé de gloire
De le voir ainsi flamboyant.

Qu'il est frais, qu'il est délectable !
De moi, je tiens pour véritable,
Lorsque j'en trinque une santé,
Que le seul cidre est l'or potable
Que l'alchimie a tant vanté !...

Ce fut surtout contre le poëme de *Moïse Sauvé* que Boileau donna carrière à ses malignes épigrammes. Les poissons ébahis regardant passer le peuple hébreu fuyant le joug de ses injustes maîtres, des détails oiseux et puérils lui valurent les vers que tout le monde connaît.

Un autre poëme à la louange de Louis XIV: *la Lune parlante*, sur lequel l'auteur avait fondé de grandes espérances et qui ne fut point goûté par le monarque, n'eut aucun succès et resta à l'état de manuscrit. Les pièces publiées sous les titres *la Solitude*, *l'Eté de Rome*, *le Contemplateur*, *le Soleil levant*, *le Poëte crotté*, eurent une grande vogue et firent recevoir notre poëte à l'Académie française, qui venait d'être fondée.

Il s'était fait dispenser du discours de réception d'usage, à condition qu'il se chargerait de la partie comique et burlesque du dictionnaire auquel cette Académie commençait à travailler.

De tous les poëtes décriés par Despréaux, avec plus ou moins de justice, Saint-Amant est un de ceux que la critique contemporaine a le plus complétement réhabilitée. Deux écrivains de talent, et des plus compétents en pareille matière, MM. Théophile Gautier et Philarète Chasles, le premier dans *les Grotesques*, le second dans *les Victimes de Boileau*, ont favorablement apprécié le mérite littéraire de notre compatriote.

« Saint-Amant, dit M. Philarète Chasles, rimait d'une manière merveilleuse ; la langue poétique se pliait et se roulait sous sa plume comme la matière fusible se tord et s'arrondit au souffle du verrier. Il savait beaucoup sur les hommes et sur les choses. Faire la guerre et l'amour, mener la plus fringante vie d'aventures, amuser la romanesque princesse de Gonzague, plaire à la grande Christine, paraître à la cour, hanter le cabaret, visiter les quatre parties du monde et finir par expirer, sans feu et sans lumière, sur le grabat de son taudis, rue de Seine, ne laissant après lui que son feutre, son épée, sa bouteille vide et deux volumes mal imprimés, voilà tout Saint-Amant. »

M. Ch. Livet, dans une notice qui se trouve en tête de l'édition

elzévirienne des œuvres complètes de Saint-Amant, publiées par P. Jannet, Paris, 1855, in-18, formule aussi son appréciation sur le talent de notre compatriote. Voici comme il s'exprime :

« Saint-Amant a dû surtout son succès à une originalité puissante, à une verve sans égale, à l'allure vive, ardente, qu'il a su donner à ses vers, et, dans des genres tout opposés, aucun n'a eu plus de grâce facile et délicate. S'il eût vécu du temps de Boileau et de Racine, il aurait gagné sans doute à suivre les traces de ces grands maîtres; mort avant leurs premiers écrits, il a mérité au-dessus de ses contemporains une place qu'il n'a pas eue, et que l'on pourra maintenant lui assigner, preuves en main, sur cette première édition complète de ses œuvres. »

Saint-Amant mourut le 29 décembre 1661 ; ses poésies, réunies en recueil avec une préface de son fidèle ami Féret, ont eu de nombreuses éditions. Rouen en compte sept de 1638 à 1668, différents formats. Un certain nombre de pièces furent imprimées séparément, entre autres un placet très original en vers, présenté en 1638 au chancelier Séguier, afin d'obtenir un privilége pour établir une verrerie : *le Passage de Gibraltar*, Paris, 1648, in-4° ; *la Rome Ridicule*, Paris, 1649, in-4°, et édition Elvézir, in-12 ; *Stances à M. Corneille sur son* Imitation de Jésus-Christ, Rouen, Laurent Maury, 1656, in-4° ; *la Seine extravagante*, 1658, in-4° ; *Lettres de Saint-Amant à Bochart en lui envoyant son poëme de* Moïse Sauvé.

Une lettre fort curieuse et entièrement inédite de Saint-Amant, adressée par lui, en 1646, à son compatriote Nicolas de Grémonville, alors ambassadeur à Venise, a été publiée par M. A. Chéruel, dans la *Revue de Rouen*, février 1847.

(Voir, outre la Notice biographique précitée, l'Histoire de l'Académie française, par Pélisson ; les Mémoires du père Niceron, t. XIV ; la France Littéraire, publiée par M. Malo, t. XV ; la Revue des Deux-Mondes, 1839 ; le Manuel du Bibliographe Normand, par M. E. Frère, etc.)

SAINT IGNY (Jean de), dessinateur, graveur et peintre, naquit d'une famille noble dans la seconde moitié du seizième siècle.

Il eut pour maître Daniel Rabel, graveur, et adopta comme peintre la manière de Simon Vouet.

Cet artiste, d'un talent vraiment remarquable et souvent original dans les différents genres auxquels il s'est livré, était à peine connu de ses compatriotes avant les utiles et intéressantes recherches de M. de Chennevières-Pointel sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux.

L'œuvre de Saint-Igny, comme dessinateur et graveur, est devenue fort rare et manque aujourd'hui aux collections les plus complètes. Elle se compose de dessins gravés par Saint-Igny lui-



même, par Isaac Briot, Abraham Bosse, etc., sous ces titres : *Eléments de pourtraiture ou la méthode de représenter et pourtraire toutes les parties du corps humain*, *le Jardin de la Noblesse française dans lequel se peut recueillir leur manière de vêtements, etc.*; *la Noblesse française à l'église*, *dédiée à messire Claude Maugis, conseiller ausmônier du roy. etc.*, à Paris, chez l'auteur, faubourg Saint-Germain.

Parmi les pièces isolées du même artiste, on en cite une des plus importantes qui se trouve au cabinet impérial d'estampes, dans l'œuvre d'Abraham Bosse ; elle a pour titre : *Cedant arma togæ*. Une autre belle pièce, dessinée et gravée à l'eau forte par notre compatriote, représente un joueur de musette.

Nous ne connaissons de Saint-Igny, comme peintre, que deux tableaux en grisailles, signés de son nom en toutes lettres, en date de 1636.

L'un représente *l'Adoration des Bergers*, l'autre *l'Adoration des Mages*, et décorent tous deux l'église de Saint-Yon de Rouen, servant aujourd'hui de chapelle à l'hospice des aliénés. M. de Chennevières pense, avec beaucoup de vraisemblance, avoir découvert un autre tableau de Saint-Igny dans l'église de Saint-Nicaise de la même ville, tableau ayant pour sujet un miracle du premier apôtre de la Neustrie au moment où il terrasse un énorme dragon devant de nombreux assistants. Quelques dessins de notre artiste, gravés par Abraham Bosse, ainsi que son *Jardin de la Noblesse française*, se trouvent à la bibliothèque de Rouen, collection Leber.

Saint-Igny exécutait en 1639 des peintures dans la cathédrale de Rouen.

Il termina sa carrière vers 1640.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert et Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux, par M. Ph. de Chennevières-Pointel, t. I.)

SAINT-VICTOR (Louis-Robert de), ancien conseiller au parlement de Rouen, président de la cour des comptes, aides et finances de Normandie, naquit le 16 novembre 1738.

Amateur passionné d'objets d'art, il consacra, pendant plus de soixante ans, sa fortune et ses soins à former un riche et curieux cabinet, composé de tableaux, de dessins choisis des maîtres les plus célèbres de diverses écoles, de médailles, de boîtes enrichies de miniatures du plus grand prix, de bustes et de bronzes antiques (1).

Il possédait encore, avec une bibliothèque de choix, une précieuse collection de gravures.

Aimant aussi à cultiver les lettres, de Saint-Victor, qui était se-

(1) Ces collections ont été vendues, à Paris, à la fin de 1822.

crétaire de l'Académie et de la Société libre d'Emulation de Rouen, puis juge du concours des Palinods de la même ville, communiqua aux deux premières sociétés de nombreux mémoires et dissertations, entre autres sur les monuments numismatiques qui nous sont restés des anciens peuples et sur des médailles romaines.

On cite parmi les opuscules publiés par cet académicien : *Eloges de M. le président Gallois et de M. de Maquerville, membres de l'Académie de Rouen, prononcés le 7 août, etc.*, 1782 ; *Discours de Robert de Saint-Victor* aux membres du lycée libre de Rouen, le jour de son admission, 1er prairial an IX, Rouen, Guilbert, in-8° ; *Considérations sur Ninon de Lenclos*, Rouen, in-8° ; *Lettre à un antiquaire de Paris*, Rouen, 1804, in-8° ; *Regrets d'un homme de lettres sur l'abrogation du nouveau calendrier et sur le rétablissement de l'ancien*, an XIV, in-8°; *Notice nécrologique sur M. Auber* ; *Notice nécrologique sur Broche, organiste de la cathédrale de Rouen* ; *Réflexions d'un amateur sur l'opéra de* la Vestale, 1809, in 8° ; *la Jeune Epousée* (conte en vers).

De Saint Victor avait traduit en vers français le poëme de *Claudius* sur l'enlèvement de Proserpine. Il mourut à Saint Victor-la-Campagne, le 15 janvier 1822.

(Voir Bulletin de la Société libre d'Emulation, 1822 ; Mémoires biographiques de Guilbert et Biographie normande manuscrite, par A. Pasquier.)

SANADON (Nicolas), né vers le milieu du dix-septième siècle, appartenait à la compagnie de Jésus. Il est l'auteur de quelques ouvrages ascétiques, entre autres, *Prières et Instructions chrétiennes pour bien commencer et finir la journée*, Paris, 1747, in-8° (plusieurs éditions). Des prières à réciter pendant la messe contenues dans ce volume ont été insérées par l'abbé de Lamennais en tête de sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le P. Nicolas Sanadon a terminé sa carrière vers 1720.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert et France Littéraire de M. J.-M. Quérard.)

SANADON (Noël-Etienne), neveu du précédent, naquit le 11 février 1676. Entré de bonne heure chez les jésuites, il se fit bientôt remarquer par ses heureuses dispositions pour l'étude et pour la culture des lettres ; puis envoyé comme professeur de rhétorique au collége de Caen, il se lia étroitement avec Huet, le célèbre évêque d'Avranches, auquel il dédia dans la suite une de ses principales œuvres. Le début du P. Sanadon dans la poésie latine fut le poëme de *Nicanor Moriens*, sujet inspiré par une épisode des *Machabées*.

Appelé à Paris en 1712 pour occuper la chaire du P. Du Cerceau lors de la mort de ce dernier, il fut chargé de l'éducation du prince

de Conti, auquel il fit hommage de sa traduction d'Horace, et dont la protection lui valut plus tard la place de bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. Le succès du poëme de *Nicanor* encouragea notre auteur à composer et à publier chaque année de nouvelles poésies latines, telles que des odes, des épîtres, des élégies, des épitaphes et la traduction latine de quelques vieux auteurs français.

Son style en général est correct, soutenu et des plus variés ; on y trouve la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie, le choix et la délicatesse des pensées des grands maîtres du siècle d'Auguste. Comme religieux, comme poëte et littérateur érudit, le P. Sanadon fut recherché et estimé de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les lettres et dans les sciences à cette époque. Il mourut à Paris le 22 octobre 1733. Ses principaux ouvrages sont : *Nicanor Moriens*, carmen, Cadomi, J. Cavelier, 1698 et 1702, in-8 ; *Epistola viro clarissimo Betulando*, Cadomi, J. Cavelier, 1701, in-12 ; *Odæ*, Cadomi, J. Cavelier, 1702, in-8 ; *Carmina in regalem partium Mariæ Ludovicæ Hispanorum reginæ*, Parisiis, 1707, in-4° ; *De malâ ingeniorum contagione vitandâ oratio*, Lutetia Parisiorum, 1714, in-12 ; *Carminum*, libri quatuor, Parisiis, 1725, in-12 ; *Q. Horatii carmina ad suum ordinem revocata*, Parisiis, 1728 et 1743, in-16 ; *les Poésies d'Horace*, traduites en français, avec une préface, une vie du poëte latin, etc., Paris, 1728, 2 vol. in-4° (plusieurs éditions) ; *Perivigium Veneris*, traduit en français, 1728.

Le P. Sanadon a laissé inachevé un *Traité de la Versification latine*, des remarques sur la latinité des tragédies qu'il avait fait représenter au collége, des commentaires sur les *Fables de Phèdre*, des recherches sur la géographie, des commentaires sur les vaisseaux de guerre des anciens.

(Voir Eloge du P. Sanadon, Mercure de France (décembre 1733), Dictionnaire de Moréri, Biographie Universelle, Notice par M. Mancel, Normands Illustres, publiés par M. I.-H. Baratte. Portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

SAUNIER (Pierre-Maurice), né le 8 octobre 1750, était imprimeur-typographe à Paris, à l'époque de la Révolution, et fut, à cause de ses opinions politiques, condamné à la déportation, le 6 brumaire an V. On a de lui comme poëte et comme littérateur : *la Dédaigneuse*, comédie ; *le Triomphe de la Machine aérostatique*, *l'Anti-Critique ou Réflexions sur la Critique ou les Critiques*, *Coup-d'œil sur la comédie* la Folle Journée ou le Mariage de Figaro, de M. Beaumarchais, Paris, 1784, in-8°.

Saunier est aussi auteur de quelques chansons insérées dans l'*Almanach des Muses*.

(Voir Siècles Littéraires, par Dessessarts, et Biographie manuscrite, par A. Pasquier.)

SAUTELET (Nicolas-Balthazar), né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, alla s'établir à Cologne, où il se fit professeur de langues et termina sa carrière en 1842.

Il a publié dans cette même ville: *Théorie de la Langue Française*, 1833, in-8°; *Description de la Cathédrale de Cologne*, 1835. Sautelet était membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

(Voir précis de cette Académie, tome XLIV.)

SAUVALLE (Joachim), né au commencement du dix huitième siècle, composa un grand nombre de poésies latines qui n'ont point été recueillies.

Les seules pièces que l'on connaisse de ce poëte sont celles qui furent couronnées par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1730 et 1732: l'une a pour sujet Loth, et l'autre Simonide.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert.)

SAVIN (N.), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, suivit la carrière de l'enseignement et professa les humanités au collége de Bordeaux. Entraîné par son goût pour la littérature, il publia: Œuvres de M. de Montreille, Paris, 1764, in-12; 1768, in-8 (le nom de Montreille est un pseudonyme sous lequel Savin a encore publié quelques autres ouvrages); l'Ile de Robinson, Paris, 1768, in-12; une autre édition sous le titre de Robinson dans son île, Londres, Paris, 1774, in-12; Adélaïde ou l'Amour et le Repentir, anecdote volée, etc., par D.-M. de Montreille, Amsterdam et Paris, 1770, in-8, fig.; Mes Soirées ou le Manuel Amusant, Neuchâtel et Paris, 1775, 2 vol. in-12. On a aussi de Savin, comme traducteur, Argenis, traduction libre et abrégée de J. Barclay, Paris, 1771, 2 vol. in-12; les Hommes illustres de Pline le Jeune (d'Aurelius Victor), Paris, 1776, in-12.

(Voir Siècles Littéraires de Des-essarts; Biographie Universelle, supplément, et France Littéraire, de J.-M. Guérard)

SENAULT (Guillaume), né vers le milieu du quinzième siècle. était un habile architecte, qualifié modestement à cette époque de maître maçon des œuvres du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen. Il travailla sans discontinuer à la construction du magnifique château de Grillon depuis le mois d'octobre 1502, recevant pour son œuvre manuelle et pour sa surveillance sur les ouvriers 7 sous 6 deniers par jour. En 1506, maître Guillaume Senault fut appelé à Rouen pour donner son opinion sur les cintres de la tour méridionale (dite tour de Beurre) de la cathédrale, puis peu de temps après, à Bourges, pour examiner la tour neuve de l'église Saint-Etienne de cette ville.

Un fils de cet architecte, François Senault, sculpteur de beaucoup de talent, a aussi pris part aux travaux du château de Gaillon.

(Voir Comptes et Dépenses du château de Gaillon, par M. A. Deville; Documents inédits de l'Histoire de France.)

SEPMANVILLE (Marin-Cyprien Lieudé de), ancien secrétaire du roi, naquit dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Elève et ami du poëte Gresset, il cultiva la littérature, la musique et sut faire à son époque, par les agréments de son esprit, le charme des cercles et des théâtres de société. Les opuscules en vers et en prose de ce gentilhomme amateur sont:

Requête en vers de deux actrices de l'Opéra à Momus, 1743; Ordonnance de Momus, en vers, en faveur des avocats du parlement de Rouen, 1744; Lettre à Mme la marquise de .. sur la tragédie de *Mérope* de M. de Voltaire, 1744; Epître au roi, par le premier magistrat de la paroisse de Fontenoy, 1745, in-8°; Réflexions d'un Amateur adressées à Mme ..., pour servir de supplément à la lettre sur l'exposition des ouvrages de peinture, année 1774, Lettre de Mme Sémiramis à M. Catilina, mise en musique par un chansonnier de Paris, 1748, in-8°; Lettre à Mme ... sur la tragédie d'*Oreste*, de M. de Voltaire; la Fête de Minerve ou le Temple de l'Amitié, pièce mêlée d'ariettes, jouée sur un théâtre de société, en 1749; Vaudeville pour la fin de la comédie des *Jeux de l'Amour et du Hasard*, de Marivaux, 1749; Vaudeville pour la comédie du *Français à Londres*, de Boissy.

Un fils de ce personnage, le baron François-Antoine Lieudé de Sepmanville, né à Roman (Eure), le 2 février 1762, devint contre-amiral, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, membre correspondant de l'Académie des Sciences et maire de la ville d'Evreux, mort le 28 janvier 1817.

On lui doit des cartes de la partie occidentale de Saint-Domingue et un Manuel des Marins.

(Voir Précis de la vie du baron de Sepmanville, par M. Gady; Notice par M. Gosseaume, Précis de l'Académie de Rouen, 1817; Biographie universelle et France littéraire, par M. J.-M. Quérard.)

SÉRAPHIN (le P.), religieux-capucin et l'un des savants de son ordre le plus versé dans la connaissance des langues anciennes, naquit en 1566. Il enseigna avec succès le grec, l'hébreu et le syriaque, se montra théologien profond et fut un très zélé controversiste.

On a de lui: Tracatus Elementis Linguæ Hebraicæ, Parisüs, 1628, in-12, et un ouvrage de controverse: Contre les calvanistes et les autres hérétiques, Rouen, 1631. Le P. Séraphin termina sa carrière cette même année.

Un religieux du même nom, du même ordre et aussi natif de Rouen, s'acquit beaucoup de réputation comme éloquent prédicateur et comme habile controversiste; né en 1628, il mourut le 28 décembre 1674.

(Voir Histoire de Normandie, par Masseville, t. VI, et Mémoires biographiques, de Guilbert.)

SIMON DE VERVILLE, médecin, physicien et orientaliste, membre correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Rouen, naquit vers 1715. Il fut, en 1751, sur la recommandation du maréchal de Noailles, chargé par le roi Louis XV d'une mission en Perse, dont le but apparent devait être des recherches sur la physique, la botanique et l'histoire naturelle, mais dont le véritable motif était d'étudier la situation politique de cet Empire et les vues que le gouvernement russe paraissait avoir en faisant fermenter la discorde parmi les populations. Arrivé à Constantinople, Simon de Verville reçut de l'ambassadeur de France des instructions encore plus précises et se rendit à sa destination; mais, pour des raisons qui furent toujours ignorées, il rompit dès-lors toutes relations avec la France, se fit musulman et prit le nom de Mohamed-Rezaï. Après avoir mené une vie errante, il se fixa à Ispahan, où, utilisant les connaissances qu'il possédait dans les sciences, il enseigna les mathématiques aux jeunes gens de la cour, et, par suite de la position qu'il avait su se créer, il obtint la surintendance des bâtiments royaux. Il établit un laboratoire de chimie et de physique, et se livra à des expériences qui le mirent en grande réputation dans le pays.

Forcé de marcher sous les drapeaux d'Acad Kham, qui tentait de conquérir le trône de Perse et s'était emparé d'Ispahan en 1755, Simon de Verville, on le suppose, périt dans la bataille où fut défait l'ambitieux prétendant, en 1757.

Ce savant transfuge, qui s'était perfectionné dans les langues orientales, avait recueilli un grand nombre de manuscrits précieux, qu'il destinait à l'astronome Lemonnier, son ancien ami et son confrère à l'Académie des Sciences; mais cette collection ne devait malheureusement point parvenir à sa destination.

(Voir Biographie universelle.)

SIREULDE (Jacques), né dans la première moitié du seizième siècle, exerçait la profession d'huissier au parlement de Rouen et cultivait en même temps la poésie. Il est auteur d'un petit poëme dans lequel se trouve une exhortation à la charité et qui a pour titre : « Le Thrésor immortel trouvé et tiré de l'Escriture Saincte, à la fin duquel sont ajoutés plusieurs chants royaux, ballades et rondeaux, faits et composés par aucuns poëtes françois, et présenté au Puy-des-Pauvres de Rouen, dédié à Louis de Pètremol, président au parlement de Normandie. Rouen, Martin Le Mesgissier, 1556, in 8°. » Ce poëme édifiant, que l'on a cru longtemps être l'œuvre unique de Sireulde, s'est trouvé, depuis quelques années, avoir un frère puîné dont la destinée devait être des plus brillantes. Cet autre livret est intitulé : « Les Abus et Superfluitez du monde, avec une Pronostication véritable pour cette année. (Cette dernière partie est en prose.) Rouen, Abraham Le Cousturier, petit in-8°, sans date. »

Acheté d'abord 80 fr., en 1841, chez un libraire de Paris, ce bijou bibliographique reparut, en 1844, à la vente des livres qui avaient appartenu à Ch. Nodier, et là, richement relié par Bauzonnet, puis annoncé comme contenant des particularités curieuses sur la ville de Rouen, il fut, dans la chaleur des enchères, poussé jusqu'à 112 fr. C'est là, sans doute, après trois siècles, une fortune bien inattendue et qui, suivant l'expression du biographe de Sireulde, M. Blondeau, a dû faire tressaillir d'allégresse les mânes de l'huissier-poëte.

Sireulde termina sa carrière vers 1580.

(Voir les Bibliothèques françaises de du Verdier et de l'abbé Goujet, et Biographie universelle, supplément.)

T.

TAILLET (Athanase-François), ancien bâtonnier des avocats de la cour impériale de Rouen, doyen de son ordre, conseiller municipal de la même ville et chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit en 1783.

Il appartenait à cette génération de jurisconsultes qui, à une époque de transition, avait eu la difficile mission d'élucider et d'associer notre ancien droit coutumier à la législation moderne.

Homme savant et consciencieux, il ne cessa de se distinguer par la rectitude de son jugement, une intégrité bien connue et un rare désintéressement. Retiré du barreau après cinquante-trois ans d'exercice, il était resté le conseil dévoué de l'administration municipale de la ville de Rouen, des établissements de bienfaisance et le médiateur généreux de nombreuses familles.

M. Taillet était, par son mariage, allié à l'honorable maison Ribard, de Rouen. Lors de la Révolution de 1848, notre digne compatriote prêta l'autorité de son nom et de sa longue expérience à la cause de l'ordre, en dirigeant le Comité départemental républicain, dont la liste des candidats fut intégralement adoptée par le suffrage universel.

M. Taillet a terminé sa carrière à Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure), le 19 octobre 1857, laissant à ses enfants le précieux héritage d'un nom dignement porté et d'une mémoire justement honorée. Il a été inhumé à Rouen, le 21 octobre de la même année.

(Voir journaux de Rouen du 22 octobre, Discours prononcé à l'ouverture des conférences, le 24 novembre 1857, par M. Desseaux, bâtonnier des avocats à la cour impériale de Rouen, etc.)

TANQUEREL (Jean-Jacques), né dans la seconde moitié du seizième siècle, s'appliqua à l'étude de la langue latine, dans laquelle il devint fort savant, et qu'il enseigna à Rouen pendant de longues années. Il mourut dans cette même ville en 1633, lorsqu'il venait de

mettre sous presse un ouvrage important, relatif à la science qu'il professait, ouvrage ayant pour titre : *Despavlerii grammatica absolvtissima cum rvdimentis lingvæ sev olivs latinæ grammatices compendio.* Rothomagi, apud Romanum Mancel, 1633-1634, 1 vol. in-4°. Un exemplaire de cet ouvrage, devenu peu commun, se trouve à la bibliothèque de Rouen. Tanquerel avait été condamné en 1630, par un arrêt du parlement de Rouen, à 100 livres d'amende et à la suppression d'un livre publié par lui pour les jésuites, sous le titre de: « Tablettes chronologiques, » parce qu'il s'y trouvait, disait le jugement, des faits controuvés et contraires aux lois du royaume.

(Voir Plaidoyer ou Réquisitoire de Pierre Le Guerchois, avocat général au parlement de Normandie, et Manuel du Bibliographe normand, par M. Ed. Frère.)

TAURIN (Richard), habile sculpteur ou tailleur d'images, comme on disait de son temps, naquit vers le milieu du seizième siècle. Il quitta Rouen de bonne heure et passa en Italie, où il acquit beaucoup de réputation, surtout dans la sculpture sur bois. Il exécuta en ce genre des œuvres fort remarquables dans diverses églises, notamment dans celle de Sainte-Justine, à Padoue, puis dans la cathédrale de Milan. Richard Taurin, de Rouen, est qualifié par Gio-Paolo Lomazzo de « sculpteur en bois le plus rare qu'il soit au monde. »

(Voir Lettre de M. A. Darcel, *Journal de Rouen,* 17 juillet 1860.)

THIBAULT (N.), né le 10 juin 1702, d'un habile chrirurgien de Rouen, embrassa la profession de son père ; puis entraîné par son goût pour les voyages, il s'embarqua pour l'Amérique, en qualité de chirurgien major. Il étudia avec beaucoup d'ardeur et d'application les maladies, les mœurs et les productions naturelles de ce nouveau pays ; puis, de retour dans sa patrie, il se fit recevoir maître en chirurgie et épousa, peu de temps après, M[lle] Thiphaigne de la Roche, sœur d'un médecin distingué de Rouen. Thibault s'occupa de botanique, se livra particulièrement à la pratique des accouchements et professa l'anatomie. Il avait été reçu l'un des premiers à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts à Rouen, qui venait d'être fondée.

Il mourut dans sa ville natale le 5 mai 1772, après quarante ans d'exercice.

(Voir Eloge de M. Thibault par Dambournay, Précis de l'Académie de Rouen, t. IV.)

THIBOUVILLE D'ERBIGNY (Charles, baron, sieur de), né en 1655, vécut longtemps dans une grande intimité avec Fontenelle, son compatriote et son ami d'enfance. Il eut, comme lui, beaucoup

de cet esprit d'agrément qui faisait alors réussir dans la société ; il fit des madrigaux, des épigrammes et quelques chansons qui au mérite de l'à propos joignaient encore celui de la pensée, exprimée avec autant de facilité que d'élégance. Ce poëte avait aussi composé, dans sa jeunesse, un poëme intitulé l'Art d'Aimer, attribué à tort à l'abbé Grécourt et publié dans une édition des œuvres de ce dernier.

Les poésies de Thibouville sont, pour la plupart, restées à l'état de manuscrit entre les mains de sa famille. Il termina sa carrière à la Rivière-Thibouville (Eure) en 1730.

(Voir Dictionnaire historique de Chaudron et Delandine, etc.)

THIBOUVILLE D'ERBIGNY (Henri-Lambert, marquis de), de la famille du précédent, naquit dans la première moitié du dix huitième siècle.

Il embrassa la carrière des armes et devint colonel des dragons de la reine. Aimant à cultiver la littérature et la poésie, il composa et fit imprimer quelques romans, des proverbes dramatiques, puis deux tragédies. Voici les titres de ces différentes œuvres: Télamire, tragédie, représentée au Théâtre-Français en 1739, publiée la même année ; l'Ecole de l'Amitié, Amsterdam, 2 vol. in-12, roman ; le Danger des Passions, ou Anecdotes syriennes et égyptiennes, Paris, 1757, 2 vol. in-12, roman ; Réponse d'Abailard à Héloïse, héroïde, Paris, 1758 ; Ramir, tragédie, représentée au Théâtre-Français en 1759 ; Plus Heureux que Sage, comédie-proverbe en trois actes, en vers, 1772, in-8° ; Qui ne risque rien n'a rien, comédie-proverbe en trois actes, en vers, 1778.

Le marquis de Thibouville mourut à Rouen, le 16 juin 1784.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert, France littéraire de M. J.-M. Quérard, et Catalogue dramatique de M. de Soleinne.)

THIESSÉ (Léon), littérateur publiciste, puis préfet, naquit le 9 septembre 1793 d'un avocat distingué au parlement de Normandie, qui fit partie du conseil des Cinq-Cents et devint membre du Tribunat.

Après avoir fait de brillantes études à Rouen, M. Léon Thiessé alla se fixer à Paris en 1811. Doué d'un remarquable talent pour la littérature et pour la poésie, il débuta, en 1813, par une élégie sur la mort de Delille, pièce qui partagea avec celle de Casimir Delavigne le prix proposé par M. Tissot ; puis il publia en 1815 les Catacombes de Paris, poëme, et en 1816 Zuleika et Sélim ou la Vierge d'Abydos, poëme de Byron, la première traduction en vers français qui ait été faite de ce poëte.

A partir de cette même époque, M. Léon Thiessé fournit à plusieurs journaux, entre autres au *Constitutionnel*, à la *Revue Encyclopédique*, au *Diable Boiteux* et au *Mercure*, un grand nombre

d'art cles. Il obtint surtout un succès de vogue et d'opposition avec ses Lettres Normandes ou Correspondance politique et littéraire, publication périodique écrite avec beaucoup d'esprit, de causticité et d'indépendance, et qui donna lieu, sous la Restauration, à des poursuites judiciaires, d'abord contre le principal rédacteur, M. Thiessé, puis contre deux de ses collaborateurs, Eugène Balland et Foulon. Après la Révolution de 1830, notre compatriote, entré dans la carrière politique, devint préfet des Deux-Sèvres, puis des Basses-Alpes, fut nommé officier de la Légion-d'Honneur, et se démit de ses fonctions en 1841. M. Léon Thiessé était membre correspondant de la Société libre d'Emulation de Rouen et secrétaire perpétuel de la Société Philotechnique.

Il a terminé sa carrière à Paris, le 23 avril 1854, et a été inhumé à Forges-les-Eaux, auprès des restes mortels de sa mère et de son oncle.

Parmi ses nombreux écrits politiques historiques et littéraires, nous mentionnerons les suivants: Procès du maréchal-de-camp baron de Cambronne, précédé d'une Notice historique sur la vie et le caractère de cet officier général, Paris, 1816, in 8°. — Examen des principes émis par les membres de la majorité et de l'opposition de la chambre des députés pendant la session de 1816, Paris, 1817, in-8°. — Manuel des Braves ou Victoires des armées françaises en Allemagne, en Espagne, en Russie, etc., Paris, 1817, 7 vol. in-12, avec Eugène Balland. — Derniers moments des plus illustres personnages français condamnés à mort pour délits politiques, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, 1818, in-8°. — Le Palais-Royal en miniature, 1819, in-18, 2° édition. — Des Vices de la Législation spéciale proposée par le gouvernement pour les journaux et brochures semi-périodiques, Paris, 1819, in 8°. — Les Constitutions françaises, etc., 1821. — Le Tribunal secret, tragédie, représentée avec succès au théâtre de l'Odéon; 1823. — Résumé de l'histoire de Pologne, Paris, 1824, in-18. — Résumé de l'histoire du duché de Normandie. Paris, 1825, in-18. — Résumé de l'histoire sur la Révolution française, 1826, in-18. — Nouvel Almanach des Gourmands, etc., Paris, 1825, in-18, avec Horace Raison, sous le pseudonyme de Périgord. — De l'Art dramatique et du Théâtre français, Paris, 1827, in 8°. — Essai historique sur les Ouvrages de Malherbe. — Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de J.-F. La Harpe.

M. Léon Thiessé a aussi donné une édition des œuvres de Ch. Guill. Etienne, auteur de la comédie des Deux Gendres et du libretto de l'opéra de Joconde, etc., précédées d'une notice biographique et littéraire. Il s'occupait depuis plusieurs années d'une traduction en vers du poëme de la Pharsale, de Lucain.

(Voir Biographies nouvelles des Contemporains, France littéraire, de M. J.-M. Guérard, etc.)



THILLAYE (Nicolas-Noël-Vincent), naquit en 1749 d'un habile mécanicien, constructeur de pompes à incendie et de machines hydrauliques.

Il étudia les mathématiques avec beaucoup de succès à l'école de sa ville natale, et s'associa ensuite aux travaux de son père.

Plus tard, il alla s'établir à Paris, où il obtint, pour la construction de pompes à incendie, un privilège du roi et des encouragements de l'Académie des Sciences. Revenu à Rouen à l'époque de la Révolution, il y continua ses travaux, qui prirent une grande extension, et termina sa carrière au Val-de-la-Haye, en 1802. Thillaye avait reçu, en 1772, de l'Académie de Copenhague une médaille d'or pour un Mémoire rédigé avec le concours de son père, et qui traitait du meilleur moyen de construire des pompes à incendie. Ce mémoire a été imprimé dans l'ouvrage intitulé : Analyse en général des Pompes à incendie, etc., par Thillaye père.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert.)

THILLAYE (Jacques-François-René), frère du précédent, naquit en 1750. Il étudia d'abord la médecine et l'anatomie, puis se livra, à Rouen, au commerce de l'épicerie et de la droguerie, tout en s'occupant, au point de vue de la science, de minéralogie et de botanique.

En 1782, il présenta à l'Académie de Rouen une Flore des plantes qui croissent en Normandie, sous le titre de *Flora Normanica*, 1788 ; un Mémoire intitulé : Essai analogique des Végétaux et des Animaux, ou Traité de la génération des plantes (avec figures), puis, en 1789, l'Histoire naturelle des trois règnes de la côte Sainte-Catherine, près Rouen.

Reçu, en 1791, membre de cette Académie, Thillaye lui communiqua un ouvrage important sur la botanique, orné de plus de 1.000 dessins originaux, représentant des racines, des feuilles, des fleurs, etc. Puis, il lut, en séance publique, une traduction de la description allégorique de la botanique. La Société d'Histoire Naturelle de Paris s'était également empressée d'admettre notre savant compatriote au nombre de ses associés correspondants, et celui-ci l'en avait remerciée par l'envoi d'un Mémoire sur la reproduction des algues et des lichens.

Thillaye couronna ses travaux en formant dans sa maison un cabinet d'histoire naturelle, où il plaça, d'après un classement méthodique, des animaux, des minéraux et des végétaux desséchés, dessinés et coloriés.

Il mourut à la fin de 1791, à l'âge de quarante-et un ans.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert.)

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), frère des précédents, naquit le 2 août 1752.

Il étudia l'anatomie à l'école dirigée à Rouen par le savant Le Cat, puis alla suivre à Paris le cours de chirurgie, où il remporta plusieurs prix. Reçu, en 1784, membre du collége et de l'Académie de chirurgie, il y fut pourvu de la chaire d'anatomie ; lors de l'établissement des nouvelles écoles, il devint professeur à celle de Paris et conservateur des collections qu'elle possédait. Thillaye était aussi chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine et membre de la Société d'Histoire Naturelle de Paris.

Il termina sa carrière le 5 mars 1822.

On a de lui : Traité des Bandages et Appareils, Paris, 1798, in-8°, fig. (plusieurs éditions) ; Eléments d'Electricité et de Galvanisme, traduit de l'anglais, Paris, 1816, in-8°. Cet habile chirurgien est encore auteur de nombreux mémoires, rapports, dissertations, insérés dans les Bulletins de l'ancienne Faculté de médecine de Paris.

Un fils de J.-B. Thillaye devint professeur de chimie et conservateur des collections de la Faculté de Médecine de Paris.

Il est auteur du Manuel du Fabricant de Produits chimiques, etc. Paris, Roret, 1829, 2 vol. in-8° ; Manuel du Fabricant d'Indienne, etc., Paris, Roret, 1833, in-18, fig.

(Voir France littéraire de M. J.-M. Quérard.)

THILLAYE (Antoine), neveu des précédents. naquit le 2 octobre 1782. Il étudia la pharmacie sous M. Robert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, et remporta deux prix de chimie pharmaceutique, le premier en 1799, le second en 1800. Livré exclusivement à l'étude de la chimie appliquée à l'industrie, il acquit en peu de temps des connaissances au-dessus de son âge. Il fit de nombreux essais sur les teintures, particulièrement sur celle du nankin et du rouge des Indes, s'occupa, en même temps de l'épuration des huiles végétales, de la fabrication de l'alun au moyen des résidus des distilleries d'eau-forte et d'acide sulfurique, puis réussit à appliquer le thermolampe à la carbonisation de la tourbe.

Nommé en 1805 pharmacien interne dans un des hôpitaux de Paris, il mourut prématurément le 24 mars 1806, à l'âge de vingt-quatre ans.

On a d'Antoine Thillaye : Mémoire sur l'oxydation et les préparations du mercure, au moyen de son appareil propre à convertir le gaz nitreux en acide nitrique ; Mémoire sur la carbonisation de la tourbe, ou procédé à l'aide duquel on peut tirer tous les avantages possibles des produits négligés jusqu'à ce jour dans cette opération, etc.

La notice qui se trouve dans les Mémoires biographiques de Guilbert sur Antoine Thillaye contient des erreurs de date tellement impossibles, qu'elles ne peuvent être attribuées qu'à des fautes typographiques non rectifiées.

(Voir France littéraire, de M. J.-M. Quérard.)

THOURET (Guillaume-François-Antoine), fils du célèbre constituant de ce nom, naquit le 16 juin 1782. Après la mort de son père, que le tribunal révolutionnaire avait envoyé à l'échafaud en 1794, il fut recueilli par son oncle Michel-Augustin Thouret, qui se chargea de continuer son éducation.

Lorsqu'il eut terminé ses premières études, il fit son droit, fut reçu avocat et entra dans la magistrature comme substitut du procureur impérial ; s'étant démis de cette fonction en 1815, il se retira à Pont-l'Evêque, où son amour pour les lettres, pour les études historiques et bibliographiques le détermina à se livrer presque entièrement à ce genre de travaux.

Il coopéra à la rédaction de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, à laquelle il fournit entre autres les articles : Abjuration, Bibliothèque, Chevalerie, Croisades et Univers. Nommé en 1831 député du Calvados, il mourut du choléra dans l'exercice de son mandat, le 5 juillet 1832.

Thouret avait consacré les dix dernières années de sa vie à la composition d'une espèce d'Encyclopédie bibliographique dans laquelle il devait donner, sous forme de dictionnaire, pour chaque mot de la langue susceptible de pouvoir s'y prêter, une nomenclature complète de tous les ouvrages à consulter sur la matière indiquée par ce mot. Les matériaux devant servir à cet immense travail, resté inachevé, et pour lequel plus de 100,000 cartes étaient déjà réunies, ont été, par la famille et par les soins de M. Ravenel, légués à la Bibliothèque de la ville de Paris. Notre savant compatriote était membre de la Société des Antiquaires de France.

Il a écrit et publié : Discours dans la discussion sur la pairie, Paris, 1831, in-12 ; Lettre de Thouret à ses commettants, Paris, 1832, in-8° ; Notice sur Jacques-Guillaume Thouret (son père), en tête de l'Abrégé des Révolutions de l'ancien gouvernement français.

Il a aussi laissé à l'état de manuscrit des traductions d'ouvrages anglais, un dictionnaire de la langue française ou choix des phrases les plus remarquables prises dans Racine, Voltaire, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, etc., des études sur la langue grecque et de nombreux écrits relatifs à la jurisprudence.

(Voir notice sur G.-F.-A. Thouret, par M. Ravenel, Bibliographie de la France, année 1832 ; Notice par M. A. Taillandier ; Société des Antiquaires de France, année 1834, t. X ; France littéraire de M. J.-M. Quérard.)

TIERCE (Jean-Baptiste-Antoine), peintre, naquit sur la paroisse de Saint-Cande-le-Vieux, le 9 avril 1737. Il reçut les premières notions de son art chez son père, peintre décorateur du théâtre de Rouen, puis il entra à l'école de peinture de cette ville, dirigée par M. J.-B. Descamps.

Comme il montrait dans ses études les plus heureuses disposi-

tions, Tierce fut envoyé se perfectionner à Paris; il y acquit du talent et de la réputation comme paysagiste, et fut agréé à l'Académie de peinture et de sculpture.

Il voyagea en Italie, séjourna à Florence, où il épousa la fille du premier médecin du grand-duc, et fit de cette ville sa patrie adoptive. Il y mourut vers la fin du dix-huitième siècle. Nous ne connaissons aucun des ouvrages de ce peintre, dont les tableaux sont probablement restés en Italie.

Tierce est auteur d'un rapport intitulé : Questions sur le jubé de la cathédrale de Rouen. Il se trouve dans le Mémoire publié par l'abbé Terrisse sur les marbres employés dans la construction de ce jubé.

(Voir Mémoires biographiques de Guilbert.)

TIREMOIS (Jean), seigneur de Hautenoë et du Mont-Lambert, avocat-général au Parlement de Normandie, naquit dans la première moitié du seizième siècle. Il publia pour la première fois, d'après un manuscrit de l'abbaye du Bec, le poëme de Guillaume de la Pouille, qu'il dédia à Louis de Bailleul, abbé de Lonlay, sous ce titre : *Guillelmi Apuliensis rerum in Italiâ ac regno Neapolitano Normanicarum libri quinque*, Rothomagi, apud Richardum Petit et Richardum Lallemant, 1582, in-4°.

(Voir Histoire Littéraire de la France, t. 8 ; Histoire de la Ville de Rouen, par Farin, t. II, édition de 1668, etc.)

TOCQUEVILLE, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, commença fort jeune à donner l'essor à son talent pour la poésie latine et la poésie française. Il reçut les premiers encouragements de l'Académie des Palinods de sa ville natale, et en devint un des concurrents. Il y fit l'envoi de onze pièces dont la majeure partie fut couronnée de 1764 à 1769. Ces pièces, qui se composent d'hymnes et d'odes françaises ou latines, ont pour sujets : Saint Polycarpe, la Présentation de la Sainte Vierge, la Mort du Dauphin (père de Louis XVI), l'Annonciation de la Sainte Vierge, Résurrection de N.-S., Eloge du Parlement de Normandie, la Perce-Neige.

(Voir Biographie normande manuscrite d'Adrien Pasquier.)

TOLLIER (Isambart), religieux de l'ordre de Cîtaux et docteur de la maison de Sorbonne, naquit dans la première moitié du seizième siècle. Il se livra à l'enseignement, pendant plusieurs années, au collége de Saint Bernard, à Paris, et devint abbé de Loc-Dieu, en Guyenne.

Il a écrit des commentaires sur les cinq premiers chapitres de la Genèse, des sermons sur la morale, et composé plusieurs panégyriques.

(Voir la bibliothèque de dom François, tome III.)

TOUROUDE (Louis), né vers 1615, était d'abord destiné à la médecine; mais, entraîné par son goût, il se livra entièrement à l'étude des langues et de la géographie, et alla se fixer à Caen. Il fit, en vue de son instruction, un long voyage en Grèce; de retour dans sa patrie, il entreprit un travail important sur l'Illyrie, et en publia quelques feuilles accompagnées d'une excellente carte de ce pays. Il venait d'achever la description de l'Epire et de l'Achaïe et s'occupait de celle du Péloponèse, lorsqu'il termina sa carrière à Caen, le 30 janvier 1689.

TOUSTAIN (Charles-François), marquis de Limésy, seigneur de Fronteboſc, naquit le 11 juin 1676.

Héritier de l'aînée des quatre branches de la famille de ce nom, il entra, à l'âge de seize ans, dans le régiment de Champagne, où s'étaient distingués ses ancêtres. La première campagne du jeune marquis de Limésy fut pour lui un apprentissage des périls et des fatigues de la guerre. A Steinkerque, son régiment fit des prodiges de valeur et il en partagea la gloire. A Denain, il fut proclamé, sur le champ de bataille, l'un des plus braves capitaines, et reçut des mains du roi la croix de l'ordre militaire de Saint-Louis. Sa dernière et glorieuse campagne fut le siége de Fribourg, en 1726. Rentré dans la vie privée, après trente-quatre ans de services, il se retira dans ses terres, où il se consacra à l'éducation de son fils et s'occupa d'histoire et de géographie.

Appelé à l'honorable et délicate fonction de juge du point d'honneur au tribunal des maréchaux de France, il n'en voulut point toucher les émoluments et mérita constamment l'estime et la reconnaissance de ceux dont il avait terminé les différents.

Il mourut le 18 avril 1766, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et de la Société d'Agriculture de la Généralité de la même ville.

On a de lui quelques mémoires sur l'histoire naturelle et sur l'agriculture.

(Voir Eloge du marquis de Limésy, par Du Boullay; Précis de l'Académie de Rouen, tome 3, et Annonces et Affiches de Normandie, 1766.)

TRABOUILLARD (François), né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, entra en religion chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il enseigna la théologie avec beaucoup de succès.

Adversaire des plus ardents de la bulle *Unigenitus*, il la combattit par sa parole et par ses écrits, ce qui lui suscita de nombreux ennemis, dont la persécution incessante l'obligea de quitter sa congrégation.

Il n'en demeura pas moins un modèle de vertus chrétiennes, resta ferme dans ses convictions et composa quelques ouvrages religieux dont, par modestie, il ne se fit point connaître pour auteur.

(Voir les Nouvelles ecclésiastiques, année 1757).

TUVACHE DE VERTVILLE (Louis-Théopompe), théologien distingué, né le 30 janvier 1744, d'un conseiller-avocat et procureur du roi de l'amirauté de Rouen, entra dans le sacerdoce, à Paris, en 1769.

Appelé par le cardinal de la Rochefoucauld pour occuper la chaire de théologie au collége de Rouen, l'abbé Tuvache fut aussi nommé promoteur général du diocèse, syndic en la chambre du clergé et supérieur de la communauté d'Ernemont.

Lors de la Révolution, il fut chargé par le chapitre métropolitain de consigner dans un acte public sa protestation contre le nouvel ordre de choses en ce qui touchait les droits et prérogatives de l'Eglise, acte qu'il rédigea avec beaucoup de fermeté et de convenance.

Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé, il passa en Angleterre, se fixa d'abord à Westminster, puis obtint la permission de résider à Londres et dans les environs, où il se livra à l'enseignement.

Rentré en France à l'époque du Concordat, il fut nommé, dans le courant de 1803, chanoine honoraire de la cathédrale de Rouen par le cardinal Cambacérès, archevêque de cette ville, devint titulaire en 1811, puis premier vicaire général et doyen du chapitre en 1813. Désigné à l'évêché de Séez, en 1817, l'abbé Tuvache refusa cette dignité et continua ses fonctions à Rouen, où il termina sa carrière le 6 avril 1823.

Ce digne ecclésiastique est auteur de mandements et de circulaires pour le diocèse. Il a composé, en société avec l'abbé Baston, un cours de théologie en latin, publié sous le titre *Lectiones theologicæ diocesis Rothomagensis*, Rothomagi, Le Boucher, 1780 et 1784. 11 vol. in-12, et Mégard, Rouen, 1818, 10 vol. in-12.

(Voir Notice biographique, par M. l'abbé Neveu.)

V.

VALDORY (Guillaume), né dans la première moitié du seizième siècle, était lieutenant du vicomte de Rouen et l'un des capitaines des bourgeois de la même ville. Il commanda, en cette qualité, sous les ordres de l'amiral de Villars-Brancas, qui tenait pour la Ligue, lorsque Henri IV vint mettre le siége devant Rouen en 1591.

Le capitaine Valdory termina sa carrière le 4 août 1601. Il est auteur d'un livre curieux et devenu rare, intitulé : « Discours du » siége de la ville de Rouen, au mois de novembre mil cinq cens » quatre vingt onze, avec le pourtraict du vieil et nouveau fort. » Rouen, Richard Lallemant, 1592, in-8°, réimprimé la même année avec quelques modifications dans le titre.

(Voir Biographies normandes manuscrites, par A. Pasquier.)

VALDORY (Claude), né en 1601, entra en religion chez les jésuites, en 1620, se livra avec succès pendant quarante ans à la prédication, comme missionnaire dans les pays étrangers, et mourut en 1680. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques.

(Voir Histoire de Normandie, par Masseville, t. 6.)

VALIQUERVILLE (Thomas-Amable-Nicolas Les Dos de), seigneur d'Allouville, etc., conseiller du roi, premier président de la chambre des comptes, aides et finances de Normandie, naquit le 19 juin 1696. Il fut l'un des magistrats les plus recommandables de son temps pour son zèle ardent à faire le bien et pour son amour de la justice.

Ami des lettres, il les encouragea dans sa ville natale par des actes d'une généreuse munificence envers l'Académie des Palinods de Rouen, dont il fut élu prince en 1732. Le président de Valiquerville termina sa carrière à Rouen, le 18 décembre 1766.

(Voir Annonces de Normandie, année 1766, n° 2, et Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen, par M. A.-G. Ballin.)

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), célèbre naturaliste, naquit le 17 novembre 1731, sur la paroisse de Saint-Pierre-le-Portier, d'un avocat au parlement de Normandie. Il suivit pendant quelque temps, à Rouen, les leçons d'anatomie de Le Cat, et se livra ensuite à l'étude de la chimie et de la pharmacie.

Il alla continuer ces mêmes études à Paris, où il fut accueilli par Buffon, Daubenton, Réaumur, Nollet, Rouelle, d'Alembert et Diderot, qui l'encouragèrent et l'aidèrent à suivre la carrière pour laquelle il montrait les plus heureuses dispositions.

Recommandé au ministre d'Argenson, Valmont de Bomare voyagea, sous le patronage du gouvernement, en qualité de naturaliste, et visita les plus beaux cabinets de l'Europe. A son retour, en 1756, il forma une curieuse collection des trois règnes de la nature, il ouvrit ensuite un cours public d'histoire naturelle, qui répandit le goût de cette science et lui valut les suffrages de l'illustre Linné, ainsi que de tous les savants français et étrangers. Il continua ce cours jusqu'en 1788 ; puis, lors de la création de l'école centrale, il y fut appelé comme professeur et devint plus tard, censeur des études du lycée Charlemagne.

Valmont de Bomare était membre de l'Académie des Sciences, associé correspondant de l'Académie de Rouen et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes. Il mourut à Paris, le 24 août 1807.

On a de lui les ouvrages suivants : Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle, Paris, 1757, in-12 ; Traité de Minéralogie, ou nouvelle Exposition du règne végétal, avec un Dictionnaire de nomenclature de minéralogie, Paris, 1762, in-8 ; Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle, etc., Paris, 1764, 5 volumes in-8, ouvrage favorablement accueilli de toute l'Europe et qui a été traduit en plusieurs langues. On trouve, dans les Mémoires de Mathématiques et de Physique, tome 5, année 1768, des recherches de Valmont de Bomare sur les pyrites et sur les vitriols.

(Voir Notice biographique par M. Vitalis ; Précis de l'Académie de Rouen, 1808 ; Biographie universelle, France littéraire de J.-M. Quérard, etc.)

VAREMBAULT (Etienne), né en 1663 sur la paroisse Saint-Vincent, entra dans le sacerdoce et devint curé de cette même paroisse. Cet ecclésiastique, en butte à de longues tracasseries à cause de son opposition constante à la bulle *Unigenitus*, pratiquait la charité et se montrait plein de dévoûment pour les pauvres de sa paroisse, auxquels il procura des secours de toute nature pendant les maladies contagieuses, les disettes et les inondations, calamités alors si fréquentes dans la ville de Rouen. Les principales décorations qui se voient encore aujourd'hui dans la jolie église de Saint-Vincent, notamment toutes les sculptures et dorures du chœur, décorations peu goûtées des archéologues de notre époque, furent exécutées sous l'administration du curé Varembault.

Il mourut en 1749.

(Voir Nouvelles ecclésiastiques, année 1751.)

VARON (Casimir), né en 1761, étudia d'abord le droit et se fit recevoir avocat au parlement de Normandie, profession à laquelle il renonça bientôt pour se livrer entièrement à la culture des lettres et à l'étude des beaux-arts. Il fit dans ce but un voyage en Italie, et il se trouvait à Rome lorsque Basseville, secrétaire de la légation française, y fut assassiné, le 13 février 1793.

Varon faillit, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, être aussi victime de la fureur de la populace, et ne dut son salut qu'à une fuite précipitée qui le força d'abandonner ses bagages et ses manuscrits, fruit de tous ses travaux. De retour en France, il fut nommé membre de la commission des beaux-arts, et, peu de temps après, administrateur du département de Jemmapes.

Il mourut à Mons, le 8 décembre 1796, à l'âge de trente-cinq ans.

Varon avait composé de nombreuses pièces de vers insérées

dans le Journal de Normandie de 1786 et 1787. Il donna aussi quelques autres poésies à la Décade Philosophique, journal dans lequel furent publiés des fragments de son Essai sur les Paysages historiques de Rome.

Il s'était associé à Grainville comme rédacteur des Etrennes du Parnasse pour les années 1788 et 1789, publication commencée par Milliet en 1770 et continuée par Le Prevost d'Exmes.

Il avait coopéré à la rédaction du Voyage en Afrique de Le Vaillant, puis commencé une traduction des Monuments inédits de Winckelmann ; malheureusement cette dernière œuvre se trouvait avec les manuscrits que Varon ne put emporter lors de sa fuite de Rome.

(Voir Biographies Normandes manuscrites, par A. Pasquier, Siècles Littéraires de Désessarts, Biographie Universelle et France Littéraire de J.-M. Quérard.)

VASSELIN (Louis-Eugène), peintre paysagiste, naquit en 1813 ; il suivit le cours municipal de dessin et de peinture dirigé alors par M. E.-H. Langlois, devint l'un des meilleurs élèves de cette école et se fit bientôt remarquer à nos expositions par l'envoi de nombreux tableaux dans lesquels se révélait un véritable talent. Outre le succès qu'il obtint dans le paysage, Vasselin réussit encore à peindre le tableau de genre et le portrait. Encouragé dans ses progrès par la Société des Amis des Arts, il le fut également par l'Académie de Rouen, qui lui décerna en 1843 une médaille d'argent, et une médaille d'or en 1846.

Les qualités saillantes d'un bon nombre des tableaux de cet artiste sont : une couleur agréable et soutenue, des terrains bien étudiés, un feuillage vrai, des ciels ayant de la légèreté, de la transparence, des figures et des accessoires bien touchés. Vasselin est mort prématurément dans sa ville natale, le 5 décembre 1851.

Voici la nomenclature des principaux tableaux qu'il a exposés au salon de Rouen, de 1834 à 1851 : Le Clos Saint-Marc (Rouen) ; Vue de l'ancienne église Saint-Georges, prise de la place de la Pucelle, à Rouen, 1835 ; Vue du Moulin de la Panne-Verte, prise sur les Petites-Eaux de Darnétal, 1835 ; Vue de l'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris ; Vue d'une baraque, prise dans une cour de la rue des Poulies, à Rouen ; Vue intérieure de l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, 1836 ; Vue de la rue de la Boucherie-Saint-Ouen, à Rouen, 1837 ; Vue prise de Caudebec ; Pont-Neuf de Rouen ; Vue prise du Pont-de-Fer ; Vue de Rouen, prise de la côte du Grenadier ; la Nourrice ; la Fontaine de la Croix-de-Pierre (Rouen), 1838 ; la Chapelle de Grâce, à Honfleur, 1839 ; Souvenir du Pont-de-l'Arche ; Soleil couchant ; Vue du Boisguillaume, près de Rouen ; Vue d'Avranches ; Vue prise de la Grosse-Horloge, à Rouen, 1841 ;

Ancienne Eglise Saint-Nicolas, de Rouen ; Souvenir de Normandie, 1843 ; Bords de la Seine à Elbeuf, 1845 ; M. le conseiller Lévisse, président des assises, frappé d'un coup de couteau dans le préau de la maison de justice de Rouen en 1845 ; le Retour de la Pêche, 1849 ; la Fête au village ; Souvenirs de la Mailleraye, 1851.

(Voir les articles sur les expositions de peintures, Revue de Rouen, Précis de l'Académie de la même ville, années 1843 et 1846.)

VAUQUELIN (Jean-Guillaume Bernard), habile architecte, naquit en 1748 d'un maître menuisier sculpteur de Rouen. Il montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'art du dessin, obtint plusieurs prix à l'Académie de sa ville natale et poursuivit l'étude de l'architecture. On lui doit, entre autres constructions, celle du château de Bouville, celle de l'église de l'Hospice-Général, commencée en 1765, ainsi que de nombreux plans et restaurations de monuments anciens.

Vauquelin était membre du conseil des bâtiments civils et faisait partie de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, où il avait fait lecture de plusieurs mémoires sur les différents genres d'architecture.

Il termina sa carrière à Rouen en 1823. On a de lui : Essai historique sur l'Architecture, lu à la séance publique de l'Académie en 1809, et des notices biographiques sur J.-B. Le Brument, J.-L. Bouet, architectes, et M.-N. Jadoulle, sculpteur.

(Voir Notice biographique, par M. Bigon ; Précis de l'Académie de Rouen, année 1823.)

VELLET (Pierre), architecte, élève du célèbre Percier, naquit dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Il construisit l'une des premières maisons du quai Napoléon, à Rouen, et la spacieuse fabrique de draps de feu M. Victor Grandin, à Elbeuf (1) ; mais il exerça presque toujours son art à Paris, où il a terminé sa carrière, en novembre 1855.

M. Vellet a légué au musée de Rouen un tableau de Peeter Néefs, représentant un intérieur d'église gothique et deux dessins à l'encre de Chine exécutés par Percier et représentant : l'un, un vase antique décorant le jardin du Palais de Farnèse, à Rome, l'autre une porte en bronze de la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Il a également légué aux hospices de sa ville natale une somme de 11,000 fr.

(Voir Chronique de Rouen du 27 avril 1856, etc.)

VIEN (Mme la comtesse Rose-Céleste), née dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, était fille du général Bache et belle-fille du

(1) Incendié il y a quelques années.

célèbre peintre Vien, le régénérateur de la peinture en France. Elle cultiva la poésie avec un très remarquable talent, surtout sous le rapport du style et de la pensée, fit partie comme correspondante de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'Athénée des Arts de Paris, de l'Académie de Bordeaux, de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure, et publia un grand nombre de pièces de vers soit dans les comptes-rendus de ces sociétés, soit dans des recueils ou publications périodiques.

Nous mentionnerons, entre autres : Chant Sacré pour S. A. R. le duc de Bordeaux, Paris, 1821, in 8° ; la Statue de Saint-Victor, légende provençale, Paris, 1833, in-8° ; la Mort de la Vieille Année, élégie ; les Baisers de Jean Second, Paris, 1839, in-8°.

Mme la comtesse Vien, qui était aussi une helléniste fort distinguée, avait donné une traduction en prose d'Anacréon, traduction regardée comme de beaucoup supérieure par l'élégance du style à celle de Mme Dacier. Notre compatriote avait commencé une traduction des odes d'Horace.

Elle a terminé sa carrière à Paris, le 27 mars 1853, et a été inhumée au cimetière du Père-Lachaise.

MM. Coubard d'Aulnay et Boucharlat ont prononcé sur sa tombe des discours dans lesquels ils ont déploré le sort de cette femme aimable et spirituelle, enlevée aux lettres et à ses amis presque au milieu d'une fête.

(Voir Notice biographique par M. Coubard d'Aulnay, France littéraire de J.-M. Quérard et Moniteur Universel du 31 mars et du 2 avril 1843.)

VIGER ou VIGIER (François), né dans la seconde moitié du seizième siècle, entra de bonne heure en religion chez les jésuites et fut envoyé professer la rhétorique à Paris. Très versé dans la langue grecque, il en fit l'objet de ses principales études et publia en latin sur cette matière : De præcipuis græcæ dictionis idiotismis, Parisiis, 1627, in-8°, et 1732, in-12 ; Argentorati, 1708, in-8°. Cet ouvrage, adopté dans les écoles allemandes et hollandaises, a été aussi réimprimé en 1802 avec de nombreux changements.

On a du même auteur une traduction latine fort estimée des livres de la Préparation évangélique d'Eusèbe, publiée sous ce titre : Eusebii Pamphili preparatio evangelica græcè et latinè franciscus Vigerus Rothomagensis recensuit et latinè vertit. Parisiis. 1628, in-fol.

Le P. Viger mourut à Rouen le 15 décembre 1647.

(Voir Dictionnaire de Moréri, Mémoires biographiques de Guilbert et Biographie Universelle.)

VIGNÉ (Jean-Baptiste), né le 22 juin 1771, d'un honorable commerçant de Rouen, dirigea ses études vers la science médicale et suivit d'abord avec beaucoup d'ardeur celle de l'anatomie, qu'il fut bientôt en état d'enseigner aux élèves de l'Hospice-Général.

Appelé en 1794, lors des premières guerres de la République, à payer sa dette à la patrie, il devint chirurgien auxiliaire de l'hôpital de Brest et obtint, peu de temps après, une dispense qui lui permit d'aller à Paris renforcer ses études dans les cours professés par les maîtres de la science.

Reçu docteur en médecine en 1802, il revint dans sa ville natale, y exerça avec distinction, puis s'allia à une famille des plus considérées dans le commerce de Rouen, l'honorable famille Prével.

Bien connu pour son zèle et son dévoûment, le docteur Vigné fut, en 1814, choisi, avec quelques-uns de ses confrères, pour donner ses soins aux malades qui venaient d'arriver à Rouen, et dont plusieurs étaient atteints du typhus. Malgré les dangers de la contagion, il justifia pleinement la confiance dont il s'était souvent rendu digne et par sa science, et par ses sentiments d'humanité. Il fut, cette même année, nommé médecin en chef de l'Hospice-Général, en remplacement de son collègue et ami le docteur Gosseaume; appliqua avec succès au traitement des aliénés de cet établissement la méthode du célèbre docteur Duval, et se démit de ses fonctions en 1815.

En 1832, époque du choléra, nous retrouvons notre honorable compatriote donnant, quoique malade lui-même, les soins les plus dévoués à de nombreux cholériques.

Le docteur Vigné était membre de la société de médecine clinique de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, et du comité de vaccine établi dans cette ville. Il a beaucoup écrit sur des matières médicales et fait lecture aux sociétés savantes dont il faisait partie de discours, de mémoires, de rapports et d'éloges d'académiciens. Nous mentionnerons parmi les plus importants de ces écrits :

Cours complet d'Anatomie, fait aux élèves de l'Hospice-Général en 1797, Rouen, 1803; Essai sur les Affections vermineuses, 1802; Essai sur l'Utilité de l'Anatomie, Rouen, 1803; de la Médecine légale, Rouen, 1805; Essai sur les Sentiments d'horreur qu'inspire la Mort, 1809; Rapport sur un Traité de la Folie et des Moyens de la guérir, 1813; Rapport sur un manuscrit de M. Thillaye sur la Catalepsie délirante, 1814; Rapport sur une Anomalie des Phénomènes de la Respiration, par M. le docteur Blanche, 1816; Mémoire sur les dangers des Inhumations précipitées et sur les signes de la Mort, Rouen, N. Périaux, 1817, in-8°; Traité de la Mort apparente; des principales Maladies qui peuvent donner lieu aux Inhumations précipitées, etc., Paris, 1841, in-8°, dédié à l'Académie de Rouen; Eloge

de Marc-Antoine Petit, 1812; Eloge de M. Laumonier, 1818 ; Notice biographique sur le docteur Gosseaume, 1827.

Le docteur Vigné, qui aimait à cultiver la poésie, a publié un recueil d'élégies, Rouen, P. Periaux, 1822, in-8, et de nombreuses pièces de vers.

Il a terminé son honorable carrière à Rouen le 7 octobre 1842.

Son éloge a été fait à l'Académie de Rouen par M. le docteur Vingtrinier.

(Voir cet éloge, dans lequel se trouve le catalogue des nombreux écrits de D. Vigné, Précis de l'Académie de Rouen, année 1844.)

VILLY (Robert), né dans la seconde moitié du quinzième siècle, fut d'abord procureur général au Parlement de Normandie, dont il devint président. Magistrat éclairé, intègre et plein de zèle pour le triomphe des lois et la liberté de sa patrie, jurisconsulte très versé dans la connaissance de la coutume de sa province, il mérita à tous ces titres de figurer dans l'Eloge du Parlement de Rouen, poëme latin composé par Baptiste Le Chandelier, sous le titre de: Virorum omnium Consularium, ab instituto Rothomagi senatu actenus ordine promotorum, libri IV.

Ce poëme est resté à l'état de manuscrit.

(Voir Histoire du Parlement de Normandie, par M. A. Floquet, tome Ier.)

VINCENT (le P.), religieux de l'ordre des Pénitents, naquit dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est auteur de quelques ouvrages ascétiques dont voici les titres : L'heureuse Rencontre du Ciel et de la Terre, ou l'Invention miraculeuse de l'Image de la Mère de Dieu, etc., Toulouse. 1642, in-8°; Discours sur la mort du cardinal Louis de la Vallette, Toulouse, 1643, in-4°; l'Homme intérieur.

Le P. Vincent mourut en 1658.

(Voir Histoire de Normandie, par Masseville, tome VI; Histoire de Rouen, par Servin, tome II, et Bibliothèque Française du P. Le Long.)

VINCENT (N.), né dans la première moitié du dix-huitième siècle, quitta de bonne heure sa ville natale, étudia la jurisprudence et fut reçu avocat au barreau de Paris.

Il se fit surtout connaître par son goût pour la littérature, qu'il cultiva avec un certain talent, et publia les ouvrages suivants : Lettres de miss Elisabeth Aureli, petite nièce du célèbre docteur Swift, traduites de l'anglais (ou plutôt composées par Vincent), Amsterdam, 1765, in-8°, réimprimées sous le titre de Lettres Ecos-

saises, Amsterdam et Paris, 1777, deux parties, in-12; J.-L. Rousseau, fils naturel de J.-J. Rousseau, 1765, in 8°; Lettres d'un membre du congrès américain à divers membres du parlement d'Angleterre, Philadelphie et Paris, 1779, in-8°.

(Voir France Littéraire, par J.-M. Quérard.)

VINCENT (Sophie-Emilie Calbris, Mme), peintre paysagiste, naquit en 1821.

Elle cultiva son art avec un remarquable talent et obtint aux expositions de Paris et de Rouen d'honorables récompenses.

Ses principaux tableaux exposés de 1847 à 1856 sont : Vue des environs de Paris, Souvenirs de Nogentel, Vue de l'Ile Séguin, près de Paris ; Vue de Rouen, prise des prairies de Bapeaume ; Vue du Cours de la Bièvre, Vue prise du Port de Lays, Vue prise à Esquermes (Nord), Route de Wasemmes à Loos (Nord), les Bords de la Deule, vus de Lambersard (Flandre); Environs de Château-Thierry.

Mme Vincent, née Calbris, a terminé sa carrière à Lille, le 6 février 1859, à l'âge de trente-sept ans.

(Voir Catalogue des Expositions et le Moniteur Universel du 9 février 1859.)

VIRVILLE DE VERGETOT (Martonne), né au commencement du dix-huitième siècle, était conseiller au parlement de Normandie. Il cultiva la poésie latine et concourut à l'Académie des Palinods de Rouen, où il fut couronné, en 1735 et 1737, pour deux pièces ayant pour sujet, l'une la Prise de la Rochelle par Louis XIII, l'autre le maréchal de Berwick.

(Voir Mémoires Biographiques de Guilbert.)

VREGEON (Pierre-Denis), né sur la paroisse de Saint-Pierre-l'Honoré, le 20 septembre 1723, embrassa l'état ecclésiastique, devint d'abord prêtre habitué de la paroisse Saint-Godard, de Rouen, puis curé de Salmonville-la-Sauvage, près Darnétal. Il se démit de cette cure pour se livrer plus librement à l'étude des sciences, surtout à celle de la physique expérimentale, et fut reçu, en 1754, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dont il devint trésorier et bibliothécaire ; il fut aussi nommé, en 1764, juge des concours de l'Académie des Palinods de la même ville.

Cet ecclésiastique, qui avait beaucoup d'originalité dans l'esprit et dans sa manière de vivre, s'exprime ainsi dans une note de la table des registres de l'Académie de Rouen, article Amitié :

« L'amitié des gens de lettres, je n'y ai pas plus foi qu'à celle du sexe ; deux savants s'encensent, deux femmes s'embrassent, je

n'en crois pas un mot. Tous ne se louent qu'à charge de blâme, aucun ne se pardonne la supériorité, même après la mort. »

L'abbé Vregeon termina sa carrière à Rouen, le 2 mai 1794.

On a de lui : Mémoire sur la force des pointes pour soutirer le fluide électrique ; Mémoire sur la malléabilité du cuivre jaune à froid ; Mémoire sur la manière d'employer la machine pneumatique perfectionnée par Nicolas Thillaye ; Mémoire sur le ramollissement des os par la machine de Papin, 1754 ; Dictionnaire des règles de la composition latine, à l'usage des entants, Rouen, le Boucher, 1757; Rudiment des enfants en forme de Dictionnaire, Rouen, Machuel, 1765 ; Observations météorologiques, insérées dans le Journal de Normandie ; Catalogue des livres de la bibliothèque de l'Académie de Rouen (cette bibliothèque était devenue publique en 1782) ; Journal du Bibliothécaire du roi et de l'Académie de Rouen, servant de mémoire à consulter à nos seigneurs des Etats généraux, 1788 ; Lettre à un membre de l'Académie de Rouen.

(Voir les Mémoires Biographiques de Guilbert, etc.)

Y.

YART (Antoine), d'abord curé de Saint-Martin-du-Vivier, près de Darnétal, puis de la Saussaye, dans le Vexin, diocèse d'Evreux, naquit le 5 décembre 1810. Ecclésiastique fort instruit, écrivain fécond, poëte et traducteur, il fut reçu membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, dès la fondation de cette Académie, membre de la Société d'Agriculture de la même ville, des Académies de Caen et de Lyon, puis devint censeur royal.

On a de l'abbé Yart un grand nombre de mémoires, des fables, des épîtres et des odes lus ou envoyés par lui aux sociétés savantes dont il faisait partie. Comme traducteur, il doit être cité parmi les premiers qui essayèrent de faire connaître les beautés de la langue anglaise.

Les plus importants de ses écrits sont : Idée de la poésie anglaise, ou Traduction des meilleurs poëtes anglais, qui n'ont point encore paru dans notre langue, Paris, 1749 et 1750, 8 vol. in-8. L'abbé Yart a donné dans cet ouvrage une traduction en prose du poëme de Pomone, ou le Cidre, de John Philips ; Mémoire sur la ville de Rouen (se trouve dans les archives de l'Académie de Rouen, à la date du 25 juillet 1752) ; de l'Utilité des Académies ; Ce que les savants, les poëtes et les riches doivent à la patrie ; Dissertation sur la politesse française avec la politesse littéraire dans la critique ; Dissertation sur le poëme dramatique : *Eloge de Marc-Aurèle*, Epître à Franklin sur la philosophie morale des anciens, Anecdotes sur Cideville et Voltaire, Mémoire ecclésiastique

et politique concernant la translation des fêtes aux dimanches en faveur de la population, 1765. Nous mentionnerons parmi les pièces de poésies du même auteur : les Guerriers et les Savants, ode ; la Grandeur de Dieu, ode ; l'Univers, ode philosophique ; les Académies, poëme ; Epître à la solitude, Jeanne Darc, ode.

L'abbé Yart termina sa carrière dans sa paroisse de la Saussaye, en 1791, à l'âge de quatre vingt-deux ans.

(Voir Notice biographique, par Haillet de Couronne ; Précis de l'Académie de Rouen, 1792 ; Mercure de France, janvier 1741, décembre 1742, mars 1743 ; Journal de Normandie, 18 septembre 1778, et Mémoires biographiques de Guilbert.)

FIN

Rouen. — Imprimerie de D. BRIÈRE et Fils, rue Saint-Lô, n° 7.

